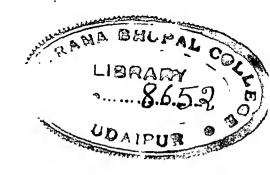
Published march twenty ffth, mineteen hundred and eight Privilege of copyright in the Laided States sessived under the 4rt approved March third number hundred and the top Monta, Jounn't to.

proits de Undection et de regroduction réservés pour tons les pays y compris la Rollande



PRÉFACE

Mon premier devoir serait de faire connaître les sources de cette histoire; mais L'Averdy, Buchon, J. Quicherat, Vallet de Viriville, Siméon Luce, Boucher de Molandon, MM. Robillard de Beaurepaire, Lanéry d'Arc, Henri Jadart, Alexandre Sorel, Germain Lefèvre-Pontalis, L. Jarry et plusieurs autres savants, ont publié et illustré les documents de toute sorte d'après lesquels on peut écrire la vie de Jeanne d'Arc. Je m'en réfère à leurs travaux qui forment une opulente bibliothèque et, sans entreprendre une nouvelle étude littéraire de ces documents, j'indiquerai

^{1.} Le P. Lelong, Bibliothèque historique de la France, Paris, 1768 (5 vol. in fol.), II, n. 17172-17242. — Potthast, Bibliotheca medii ævi, Berlin, 1895, in-8°, t. 1, pp. 643 et suiv. — U. Chevalier, Répertoire des sources historiques du Moyen Age, Paris, in-8°, 1877, pp. 1247-1255; Jeanne d'Arc, biobibliographie, Montbéliard, 1878 [Extrait]; Supplément au Répertoire, Paris, 1883, pp. 2684-2686, in-8°. — Lanéry d'Arc, Le livre d'Or de Jeanne d'Arc, bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc, Paris, 1894, gr. in-8° et supplément. — A. Molinier, Les sources de l'his-

seulement, d'une façon rapide et générale, les raisons qui m'ont dirigi, dans l'usage que j'ai cru devoir en faire Ces documents sont 1º fe proces de condamiation; 2º les chroniques; 3º le proces de rehabilitation, 4º les lettres, actes et autres pièces détachées,

le Le proces de condamnation est un trésor pour l'historien Les questions des interrogateurs ne sauraient être ctudiées avec trop de soin elles procèdent d'informations faites à Domremy et en divers pays de France ou Jeanne avant passé, et qui n'ont point cle conservées Les juges de 1431, e-t-il besoin de le dire? ne recherchaient en Jeanne que l'idolâtrie, l'hérésie, la sorcellerie et les autres crimes contre l'Éclise, ils n'en examinerent pre moins tout ce qu'ils purent connaître de la vie de cette jeune fille, enclins, comme ils l'étaient, à découvrir du mai dans chacun des actes et dans chacune des paroles de celle qu'i valaient perdre pour déshonorer son roi. Tout le mo de suit le prix des réponses de la Pucelle, elles sont d'une héroique sincérité et, le plus souvent, d'une clarté limpide Cependant, il n'y faut pas tout prendre à la lettre. Jeanne, qui ne regarda jamais l'évèque ni le promoteur comme ses juges, n'était pas assez simple pour leur dire l'entière vérité. C'était déjà, de sa part, beaucoup de candeur que de les avertir qu'ils ne sauraient pas tout. Il faut reconnaître aussi qu'elle manquait étrangement de mémoire. Je sais bien qu'un greffier admirait qu'elle se rappelât très exactement, au bout de quinze jours, ce qu'elle avait répondu à l'interrogateur. C'est possible, bien qu'elle variât quelquesois dans ses dires. Il n'en est pas moins certain qu'il ne lui restait, après un an, qu'un souvenir consus de certains faits considérables de sa vie. Ensin, ses hallucinations perpétuelles la mettaient le plus souvent hors d'état de distinguer le vrai du faux.

L'instrument du procès est suivi d'une information sur plusieurs paroles dites par Jeanne in articulo mortis³. Cette information ne porte pas la signature des greffiers. De ce fait la pièce est irrégulière au point de vue de la procédure; elle n'en constitue pas moins un document historique d'une authenticité certaine. Je crois que les choses se sont passées à peu près comme ce procès-verbal extra-judiciaire les rapporte. On y trouve exposée la seconde rétractation de Jeanne et

^{1.} Procès, t. I. p. 93 et passim.

^{2.} Ibid., t. III, pp. 89, 142, 161, 176, 178, 201.

^{3.} Ibid., t. I, pp. 478 et suiv.

cette rétractation ne fait point de doute, purque Jeanne est morte administrée Ceux mêmes qui ont, au procès de réhabilitation, signalé l'irrégularité de cette pièce, n'en ont nullement tavé le contenu de faus-eté

2º Les chroniqueurs d'alors, tant français que bourguignons, étaient des chroniqueurs à gages. Tout grand seigneur avait le sien. Tringant dit que son maltre « ne donnoit point d'argent pour soy faire mettre és croniques *1, et qu'il n'y fut pas mis à cause de cela. La plus vieille chronique ou il soit parlé de la Pucelle est celle de Perceval de Cagny, serviteur de la maison d'Alençon, écuyer d'écurie du duc Jean? Elle fut rédigée en l'an 1136, c'est-à-dire six ans sculement après la mort de Jeanne Mais elle ne le fut pas par lui, il n'avait, de son propre aieu. « le sens, mémoire, ne l'abillité de savoir faire metre par escript ce, ne autre chose mendre de plus de la moitié1 » C'est l'ouvrage d'un clere qui rédige avec soin. On n'est pas surpris qu'un chroniqueur aux gages de la maison d'Alençon expose de la façon la moins favorable au roi et à son conseil les différends qui s'éleverent entre le stre de la Trémouille et le duc d'Alençon au sujet de la Pucelle

¹ Jean de Bueil, Le Joureacel éd. C Fabre et L Lecretre, Paris 1957, 10-85, t 11, p 283

² Perceval de Caguy, Chromques publices par H. Moranvillé, Paris, 1902, in-8-

^{3.} Ibid , p 31

Mais on aurait attendu d'un scribe, qui est censé écrire sous la dietée d'un domestique du duc Jean, un récit moins inexact et moins vague des faits d'armes accomplis par la Pucelle en compagnie de celui qu'elle appelait son beau duc. Bien que cette chronique fût écrite à une époque où l'on n'infaginait pas que le procès de 1431 pût être un jour revisé, la Pucelle y est considérée comme opérant par des moyens surnaturels et ses actes y revêtent un caractère hagiographique qui leur ôte toute vraisemblance. Au reste, la portion de la chronique dite de Perceval de Cagny, qui traite de la Pucelle, est brève : vingt-sept chapitres de quelques lignes chacun. Quicherat croit que c'est la meilleure chronique qu'on ait sur Jeanne d'Are 1, et peut-être, en effet, que les autres valent moins encore.

Gilles le Bouvier, roi d'armes du pays de Berry², qui avait quarante-trois ans en 1429, est un peu plus judicieux que Perceval de Cagny, et, bien qu'il brouille souvent les dates, mieux au fait des opérations militaires. Mais il est trop sommaire pour nous apprendre grand'chose.

Jean Chartier, chantre de Saint-Denys³, exerçait l'office

^{1.} Proces, t. IV, p. 1.

^{2.} Ibid., t. IV, pp. 40 à 50. — D. Godefroy, Histoire de Charles VII, Paris, 1661, in-fol., pp. 369-475.

^{3.} Jean Chartier, Chronique de Charles VII, roi de France, publ. par Vallet de Viriville, Paris, 1858, 3 vol. in-18 (Bibliothèque Elzévirienne).

de chromqueur de France en 1419 C est donc, comme on eût dit deux siècles plus tard, un historiographe du roi li v parait à la maniere dont il rapporte la fin de Jeanne d'Arc Après avoir dit qu'elle fut longtemps gardee en prison par les ordres de Jean de Luxembourg, il ajoote « Lequel Luxembourg la vendit aux Angloiz qui la menèrent a Rouen ou elle fut durement tractee et tellement que après grant dillacion de temps, sans procez, maiz de leur voulenté indeue, la firent ardoir en icille ville de Rouen publiquement qui fut bien inhumainement fait, veu la vie et gouvernement dont elle vivoit, car elle se confessoit et receptoit par chicune sepmaine le corps de Nostre Seigneur comme bonne catholique' » Quand Jean Chartier dit que les Anglais la brûlèrent sans proces. il entend apparemment que le bailli de Rouen ne prononça pas de sentence. Pour ce qui est du proces d'Église, pour ce qui est des deux causes de lapse et de relap-e, il n'en couffle mot, et c'est aux toglais qu'il reproche d'avoir brûlé san- jugement une bonne catholique On voit, par cet exemple, dans quel embarras la sentence de 1431 mettat le gouvernement du roi Charles Mais que pen er d'un hi torien qui, gene par le proces de Jeanne, le «upprime? Jean Chartier est un esprit extrèmement faible et futile; il semble croire que l'épée de sainte Catherine était fée et qu'en la rompant Jeanne perdit tout son pouvoir1; il recueille les fables les plus puériles. Cependant le fait n'est pas sans intérêt que le chroniqueur en titre des rois de France. écrivant vers 1450, attribue à la Pucelle une grande part dans la délivrance d'Orléans, la conquête des places sur la Loire et la victoire de Patay, rapporte que le roi forma l'armée de Gien « par l'admonestement de ladite Pucelle³», et dise expressément que Jeanne fut « cause » du couronnement et du sacre³. C'était là sûrement l'opinion professée à la cour de Charles VII, et il ne reste plus qu'à savoir si elle était sincère et fondée en raison, ou si le roi de France ne jugeait pas avantageux de devoir son royaume à la Pucelle, hérétique au regard des chefs de l'Église universelle, mais de bonne mémoire pour le menu peuple de France, plutôt qu'aux princes du sang et aux chefs de guerre, dont il ne se souciait pas de vanter les services après la révolte de 1440, cette praguerie, où l'on avait vu le duc de Bourbon, le comte de Vendôme, le duc d'Alençon, que la Pucelle appelait son beau duc, et jusqu'au prudent comte de Dunois, s'unir aux routiers pour faire la

^{1.} Jean Chartier, Chronique de Charles VII, roi de France, t. I, p. 121.

^{2.} Ibid., t. 1, p. 87.

^{3.} Ibid., t.·I, p. 97.

guerre à leur souverain avec plus d'ardeur qu'ils ne l'avaient jamais faite aux Anglais

Le Journal du siège fut sans doute tenu en 1128 et 1429, mais la rédaction qui nous est partenue date de 1467 Ce qui s'y rapporte à Jeanne, antérieurement à sa venue à Orléans, est interpolé, et l'interpolaleur fut assez maladroit pour placer au mois de feyrier l'arrivée de Jeanne à Chinon, qui eut lieu le 6 mars, et pour as-igner la dale du jeudi 10 mars au départ de Blois, qui ne s'effectua qu'à la fin d'avril Le journal, du 28 avril au 7 mai, est moins incertain dans sa chronologie et les erreurs de calendrier qui s'a trouvent encore peuvent être attribuées au copiste. Mais les faits rapportes à ces dates, parfois en désaccord avec les pièces de comptabilité et souvent empreints de merscilleux, témoignent d'un état avancé de la légende. Il est impossible, par exemple, d'attribuer à un témoin du siege l'erreur commise par le rédacteur relativement à la chute du pont des Tourelles? Ce qui est dit, à la page 97 de l'édition P Charpentier et C Cuissart, des relations entretenues par les habitants avec les hommes d'armes ne semble pas à sa place et pourrait bien avoir été mis là pour effacer le souvenir des dissentiments

¹ Journal du siège d'Orleans (1823 1829), publié par P Charpentier et C Cuissart, Orléans, 1896 in-80

² Ibid , p 87 - Proces, t IV, p 162 note

graves qui s'étaient produits dans la dernière semaine. A partir du 8 mai, le journal n'est plus du tout un journal; c'est une suite de morceaux empruntés à Chartier, à Berry et au procès de réhabilitation. L'épisode du grand et gros Anglais que maître Jean de Montesclère tue an siège de Jargeau est visiblement tiré de la déposition que Jean d'Aulon fit en 1456, et cet emprunt est fait au mépris de la vérité, puisque Jean d'Aulon dit expressément que le grand et gros Anglais fut tué aux Augustins!.

La chronique appelée Chronique de la Pucelle², comme si elle était la chronique par excellence de l'héroīne, est extraite d'une histoire intitulée Geste des nobles François, et qui remonte jusqu'à Priam de Troye. Mais elle n'en fut pas tirée sans changements ni additions. Ce travail fut opéré après 1467. Quand on aura démontré que la Chronique de la Pucelle est d'un Cousinot, enfermé dans Orléans pendant le siège, on même de deux Cousinot, oncle et neveu, selon les uns, père et fils, selon les autres, il n'en restera pas moins vrai qu'elle est en grande partie copiée du Journal du siège, de Jean Chartier et du procès de réhabilitation. Cet ouvrage ne fait pas grand honneur à son auteur, quel qu'il soit, car on

^{1.} Journal du siège, p. 97. - Procès, t. III, p. 215.

^{2.} Chronique de la Pucelle on Chronique de Cousinot, publiée par Vallet de Viriville, Paris, 1859, in-16 (Bibliothèque Gauloise).

des vieux âges. Notre texte, convenablement interrogé, nous dira peut-être lui-même s'il est antérieur ou postérieur à 1440.

Le bâtard d'Orléans fut fait comte de Dunois le 14 juillet 14395. Les vers du Mistere, ou on lui donne ce titre, ne peuvent donc être plus anciens que cette dâte lls abondent et, par une singularité qu'on n'explique pas, se trouvent tous dans le premier tiers de l'ouvrage Quand Dunois paratt ensuite, il redevient le Bâtard De ce fait, voila cinq mille vers que les éditeurs de 1602 considèrent comme apoutés po-léfreurement au texte primitif, bien qu'ils ne se distinguent des autres ni par la langue, in par le style, ni par la prosedie, ni par aucune qualité. Mais le reste du poème remonter-i-il à 1133 ou 397.

Je n'en crois rien Aux vers 12 003 et 12 004, la Pucelle annonce à Talbot qu'il mourra par la main « des gens du roi » Cette prophétie n'a pu étre faite qu'apris tévénement elle constitue une manifeste altuson a li fin de l'illustre capitaine, et ces vers sont surement postérieurs à l'anno 4453

Un ctere orleanais, «ix ans après le siège, n'aurait pas travesti Jeanne en dame de haute naissance

Aux vers 10 199 et survants du Mistère du siège la

¹ Mutere du nêge, préluce, p x

Pucelle répond au premier président du Parlement de Poitiers qui l'interroge sur sa maison :

> Quant est de l'ostel de mon père, Il est en pays de Barois; Gentilhomme et de noble afaire Honneste et loyal François!

Pour qu'un clerc en arrivat à écrire de telles choses, il fallait que la famille de Jeanne fût depuis très long-temps anoblie et la première génération noble éteinte, ce qui advint en 1469; il fallait qu'il pullulat des du Lys, dont on ménageait les prétentions ridicules. Ces du Lys ne se contentaient point de remonter à leur tante; ils rattachaient le bonhomme Jacquot d'Arc à la vieille noblesse barroise.

Bien que ces paroles de Jeanne sur « l'hôtel de son père » s'accordent assez mal avec d'autres scènes du même mystère, ce long ouvrage paraît être tout d'une venue.

Il fut vraisemblablement compilé sous le règne de Louis XI par un orléanais qui possédait assez bien son sujet. Il y aurait intérêt à étudier ses sources plus attentivement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Ce poète semble avoir connu un Journal du siège très différent de celui que nous possédons.

^{1.} Mistère du siège, pp. 397-398.

ne peut

ne peut pas beaucoup vanter un faiseur d'histoires qui raconie deux fois les mêmes événements avec des circonstances différentes et mounchables, sans paraitre le moins du monde s'en apercevoir. La Chronique de la Pucelle s'arrèle brusquement au retour du roi en Berry après l'échée devant Paris.

Il faut placer le Mustère du siege parmi les chroniques Cest, en effet, une chromque dialoguée et ramée, qui presenterait un grand interêt, du moins pour son anciennete, a lon pouvait, comme on l'a voulu, en faire remonter la composition à l'année 1435 Dans ce poeme de 20 529 vers, les editeurs et, à leur suite. plusieurs érudits ont cru reconnaître « certain mistaire : 100é a Orléans lors du sixieme anniversaire de la délivrance Mais de ce que le marechal de Rais, qui se plaisait a faire representer magnifiquement des farces et des mystères, soit demeuré du mois de septembre 1434 jusqu'au mois d'août 1435 dans la cite du duc Charles, faisant grande depense 3, et que la ville art achete de ses demers, en 1139, « un estandart et bannure qui furent à Monseigneur de Reys pour faire

¹ Mate e di suge d'Orienna publi pour la première fois d'après le manuscrit un que conservé à la bibliothèque du Vatican, par MM F Guessard et le de Certain Paris 1867 in 4 - Cl Etude sur le mystère du siège d'Orienne, par H Tisner Fans 1863, in 84

² Procès t 1, p 209

³ Labbé E Bossard et de Manide, Gelles de Rout marechal de France det Barbe-Bleue (1801 1810), 2 édat , Paris, 1885 in 8°, pp 91 à 113

la manière de l'assault comment les Tourelles furent prinses sur les Anglois ', on ne peut tirer la preuve que, en 1435 ou en 1439, le 8 mai, une pièce de théâtre fut représentée, ayant le Siège pour sujet et pour héroîne la Pucelle. Si pourtant on veut faire de « la manière de l'assault comment les Tourelles furent prises » un mystère, plutôt qu'une cavalcade ou tout autre divertissement, et voir dans le « certain mistaire » de 1435 une représentation du Siège mis et levé par les Anglais, on obtiendra de cette façon un mystère du siège. Encore faudra-t-il voir si c'est celui dont nous possédons le texte.

Comme parmi les cent quarante personnages parlants, de l'œuvre qui nous est parvenue, se trouve le maréchal de Rais, on a supposé que l'ouvrage fut écrit et représenté antérieurement au procès qui se termina par la sentence exécutée au-dessus des ponts de Nantes, le 20 octobre 1440. En effet, nous a-t-on dit, comment, après sa mort ignominieuse, montrer aux Orléanais le vampire de Machecoul combattant pour leur délivrance? Comment associer dans une action héroïque la Pucelle et Barbe-Bleue? Il est embarrassant de répondre à une semblable question, parce que nous ne savons pas ce que pouvait supporter, en ce genre de choses, la rudesse

^{1.} Mistère du siège, p. viij.

Son mystère fut-il representé dans les trente dermères années du siecle, aux fêtes instituées en commémoration de la prise des Tourelles? Le sujet, le ton, l'esprit, tout y est parfaitement approprié Il semble tontefois etrange qu'un poeme fait pour célébrer à la date du 8 mai la delivrince d'Orlein, place expressément cette délivrance a la date du 9 C'est ce que fait l'auteur du *Mistere du sièg*e, quand il met ces vers d'ins la bouche de la Pucelle

> Ayez en souvenance Comment Orleans eult délivrance Lan mil mic xtix, Faites en mémoire tous dis Des jours de may ce fut le neuf

Voilà les principaux chroniqueurs du parti fiançais qui ont écrit sur la Pucelle. Je puis me dispenser de ester les autres qui sont plus tardifs ou qui, traitant sculement de quelques (prodes de la vie de Jeanne, ne peuvent être examinés avec utilité qu'au moment ou l'on entre dans le détail des farts Des à présent, sans nous inquiéter de ce qu'il peut 3 avoir à prendre dans la Chronique de l'etablissement de la fete2, dans la Relation du greffier de La Rochelle*, et dans quelques autres

¹ Mutère da siège, vers 18 373 18 381, p 5.09

² Proces, I V, pp 28s et sur

³ Relation i relate pur Jegane d'Arc extraste du ture noir de l'hôtel de a lite de La Rochelle, publ par I Quicherat, Orleans, 1879, 1n-80, et

textes contemporains, nous sommes à même de nous apercevoir que, si nous ne savions de Jeanne d'Arc que ce qu'ont dit d'elle les chroniqueurs français, nous la connaîtrions à peu près comme nous connaissons Cakia Mouni.

Ce ne sont pas les chroniqueurs bourguignons qui nous la peuvent expliquer. Mais on trouve chez eux quelques renseignements utiles. De ces chroniqueurs du parti de Bourgogne, le premier en date est le clerc picard auteur d'une Chronique anonyme dite des Cordeliers 1, parce que l'unique manuscrit qui la renferme provient d'un couvent de ces religieux, à Paris. C'est une cosmographie qui va de la création du monde à l'année 1431. M. Pierre Champion² a établi que Monstrelet s'en est servi. Ce clerc picard a connu diverses choses et vu certaines pièces diplomatiques. Mais il brouille étrangement les faits et les dates. Ses informations sur la vie militaire de la Pucelle sont de source française et populaire. On lui a accordé quelque crédit pour son récit du saut de Beaurevoir qui, s'il était exact, écarterait toute idée que Jeanne s'est jetée du haut du donjon dans un accès de désespoir ou de

^{1.} Bibl. nat. fr., 23.018. — J. Quicherat, Supplement aux temoignages contemporains sur Jeanne d'Arc, dans Revue Historique, t. XIX, mai-juin 1882, pp. 72-83.

^{2.} Pierre Champion, Guillaume de Flavy, Paris, 1906, in-8°, pp. xj et xij.

folie ' Toutefois, ce recit ne peut se concilier avec les déclarations de Jeanne

Monstrelet?, e plus baveux que ung pot de moutarde? e est une fontune de sapience au regard de
Jean Chartier S'il se sert de la Chronque des Cordeliers,
il a redresse, et présente les faits auto ordre. Ce qu'il
savait de Jeanne se réduisant a peu de chose. Il croyant
de bonne foi qu'elle avant été servante d'auberge il n'a
qu'un mot sur les indécissions de la guerrière à Montépilloy, mais ce mot, qui ne se trouse nulle part
ailleurs, nous a été extrémement précieux. Il l'a vue
au camp de Compregne, matheureusement il n'a pas su
ou il n'a pas soult dire quelle impression elle avant
produite sur l'ui.

Warnn du Forestel , qui rédigea des additions à Froissart, à Montrelet et à Mathieu d'Escouchy, était à Patay, il n'y sit point Jeanne II ne la connaît que par oui-dire et très mal Nous n'avons donc pas a tenir graud compte de ce qu'il rapporte de messure Robert de Roudricourt, lequel, à les croire, endoctrina la Pucelle et lui ensergia la manière de paraltre e inspiree.

¹ Chronique d'Antonio Noronni introd et comm , par Germain Lefevre Pontalis, texte établi par Léon Dorez, t 111 1301 p. 302 et t. IV, anorte xij 2 Enguerran de Montrelet, Chronique publ. par Doueled Arcq. Paris, 15.1 1505 de 91 in B.

³ Rabelas* Pantagrael 1 111 ch xxvv

⁴ Jehan de Warrin, Anchennez cromques d'Engleterre éd. de mademorelle Dupout, Parre, 1858-1853, 3 vol. 10-87

de la Providence divine ». Par contre, il donne des renseignements précieux sur les faits militaires qui suivirent la délivrance d'Orléans.

Le Fèvre de Saint-Remy, conseiller du duc de Bourgogne et roi d'armes de la Toison-d'Or², était peut-être à Compiègne quand Jeanne fut prise et il a parlé d'elle comme d'une vaillante fille.

Georges Chastellain copie Le Fèvre de Saint-Remy³.

L'auteur du Journal dit d'un bourgeois de Paris⁴, en qui l'on reconnaît un clerc cabochien, n'avait entendu parler de Jeanne que par les docteurs et maîtres de l'Université de Paris. Aussi était-il fort mal renseigné. C'est regrettable. Cet homme est unique dans son temps pour l'énergie des passions et du langage, pour la vigueur de la colère et de la pitié, pour son sens profondément populaire.

Je dois signaler un écrit qui n'est ni français ni bourguignon, mais italien. Je veux parler de la *Chro*nique d'Antonio Morosini, publié par M. Germain Lefèvre-

^{1.} Additions de Wavrin à Monstrelet, dans Procès, t. IV, p. 407.

^{2.} Chronique de Jean Le Fèvre, seigneur de Saint-Remy, publ. par François Morand, Paris, 1876-81, 2 vol. in-8.

^{3.} Chronique des ducs de Bourgogne, Paris, 1827, 2 vol. in-8°, t. XLII et XLIII de la Collection des Chroniques françaises de Buchon. — Œuvres de Georges Chastellain, publiées par Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1863, 8 vol. in-8°.

^{4.} Journal d'un bourgeois de Paris (1405-1449), publié par A. Tuetey, Paris, 1881, in-8.

Pontalis avec des notes d'une admirable crudition Cette chronique ou pour mieux dire les courriers qu'elle renferme, sont singulierement precieux pour l'historien, non parce que les actions attribuées à la Pucelle y sont vraies, mais au contraire parce qu'elles y sont fausses, parce qu'elles sont toutes imaginaires et fabuleuses. On ne trouve pas dans la Chronique de Morosini un fait, un seul fait, concernant Jeanne, qui soit presente dans son séritable caractère et sous un jour naturel Et cependant les correspondants de Morosini sont des hommes d'affaires, des Vénitiens subtils et avises Il apparait a les hre que, sur la « demoiselle », comme ils la nomment, à la fois fameuse et inconnue. conrent par tout le monde chrétien d'innombrables fictions imitées tantôt des romans de chevalerie, tantôt de la Légende dorce

Un autre texte, public aussi par Vi Germain Lefevre-Pontalis avec antant de conscience que de talent, le Journal du m négociant allemand nomme Eberhard de Vindecke³, présente le même phénomene Riem de ce qui J est rapporté de la Pucelle n'est probable ni vraisemblable. Des qu'elle paratt, un cycle de contes popu-

l Chronique d'Anionio Moranna, publ par Léon Dorez et Germain Left tre Pontalia, Paris, 1900-1972, 8 vol. In-\$2

^{2.} G. Lefévre-Pontal », Les sources allemandes de l'husoire de Jeanne d'Arc, Eterbard Windecke, Paris, 1963. In S.

laires se forme sur son nom; Eberhard se plaît visiblementà les conter. Nous devons ainsi à d'honnêtes marchands étrangers de savoir que, à aucun moment de son existence, Jeanne ne fut connue autrement que par des fables et que, si elle remua les foules, ce fut par le bruit des innombrables légendes qui naissaient sur ses pas et volaient devant elle. Et il y a lieu de réfléchir sur cette éclatante obscurité qui dès le début enveloppa la Pucelle, ces nuages radieux du mythe qui, en la cachant, la faisaient apparaître.

3° Avec ses mémoires, ses consultations et ses cent quarante témoignages, fournis par cent vingt-trois témoins, le procès de réhabilitation offre un riche recueil de documents. M. Lanéry d'Arc a fort bien fait de publier intégralement les mémoires des docteurs ainsi que le traité de l'archevêque d'Embrun, les propositions de maître Henri de Gorcum et la Sibylla Francica?. Le procès de 1431 nous apprend de reste ce que les théologiens du parti de l'Angleterre pensaient de la Pucelle; sans les consultations de Théodore de Leliis et de Paul Pontanus et les opinions insérées au procès posthume on ignorerait l'idée que se faisaient d'elle les docteurs d'Italie et de France; et il importe de connaître

^{1.} Procès, t. II à III, 1844-45. (Les tomes V et VI, 1846-47, contiennent les témoignages.)

^{2.} Lanéry d'Arc, Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc, Paris, 1889, in-8°.

les sentiments de l'Eglise tout entiere sur une fille qu'elle a condamnée vivante, durant la puissance anglaise, et rehabilitée morte, après les victoires des Français

Quant aux cent vingt-trois témons qui furent entendus à Domrem, à Vaucouleurs, à Toul, à Orléans, à Paris, à Rouen, à Lyon, gens d'Église, princes, capitaines, bourgeois, paysans, artisans, ils apportent sans doute des clartes sur une multitude de pronts Mais, nous sommes obligés de le reconnaître, ils ne satisfont pas, tint sen faut, toutes nos curiosités, et cela pour plusieurs raisons D'abord ils répondaient à un questionnaire dressé en use d'établir un certain nombre de faits dans l'ontre de la justice ecclésiastique. Le sacré inquisiteur qui conduisant le proces était eurieux, il ne l'était pas de la même manière que nous C'est une première raison de l'insuffisance des témoignages à notre sens!

By en a d'autres Les temonas so montrent, pour la plupart, simples à Percès et sans discernement Dans cette foule de gens de tont âge et de toute condition on est attriste de trouver si peu d'esprits judicieux et lucites. Il semble que les âmes fusent alors bagnées dans un demi-jour ou rien ne paraissuit divinct. La pensée comme la langue avait d'étranges puérilités. On ne peut pénétrer un peu avant dans cet âge obscur sans se croire parmi des enfants. Au long d'interminables guerres, la misère et l'ignorance avaient appauvri les esprits et réduit l'homme à une extrême maigreur morale. Le costume des nobles et des riches, étriqué, déchiqueté, ridicule, trahit la gracilité absurde du goût et la faiblesse de la raison'. Un des caractères les plus saisissants de ces petites intelligences, c'est la légèreté: elles sont incapables d'attention; elles ne retiennent rien. Il faudrait n'avoir pas lu les écrits du temps pour n'être pas frappé de cette infirmité presque générale.

Aussi tout n'est-il pas bien sérieux dans ces cent quarante témoignages. La fille de Jacques Boucher, argentier du duc d'Orléans, dépose en ces termes: « La nuit je couchais seule avec Jeanne. Je n'ai jamais remarqué en elle rien de mal ni dans ses paroles ni dans ses actes. Tout y était simplicité, humilité, chasteté². » Cette demoiselle avait neuf ans lorsqu'elle s'aperçut, avec un discernement précoce, que sa compagne de lit était simple, humble et chaste.

Cela est sans conséquence. Mais pour montrer com-

^{1.} J. Quicherat, Histoire du costume, Paris, 1875, gr. in-8°, passim. — G. Demay, Le costume au moyen âge d'après les sceaux, Paris, 1880, p. 121, fig. 76 et 77.

^{2.} Procès, t. III, p. 34.

bien on est decu quelquefois par les temoins sur lesquels on devait compter le plus, je citerai fière Pasquerel! Frere Pasquerel est le chapelain de Jeanne Vous vous attendez à ce qu'il parle en homme qui a vu et qui sait Frère Pasquerel met l'examen de Poitiers avant l'audience que donna le roi à la Pucelle dans le château de Chinon² Oubliant que l'armée de secours se trouvait tout entiere dans Orléans depuis le 4 mai, il suppose que, dans la sorrée du vendred: 6, on l'attendait encore³. On peut juger par là de l'ordre qui rigne dans la tête de ce religieux. Le pis est qu'il invente des miracles, il veut faire croire au monde que, lors de l'arrivée du convoi de vivres sous Orléans, survint, par l intervention de la Pucelle, pour renflouer les chalands. une crue soudaine de la Loire, que personne n'a remarquée, excepté lui 4

La déposition de Dunois⁵ cause aussi quelque déception. On sait que Dunois était un des hommes les plus

1 Proces t III, p 100

[?] Il convient toutefous de remanquer que fiére Pasquerel qui n'eint ni à Chinco ni à Potates, pered sons de dire qui la crist de sépare de l'accessor de converte que que de fine fine lui a apprir Or, ross voyon, con saus surproc, qu'elle metitad acsis l'azinez de Pottere avait l'audiere de Chincon pauge die a dit dans nos procés que à Chincon ayant montré un supre à son ros, les clers centren de l'approce, l'apprece p'écreça, l'app 480.

³ Expectando succursum regas (Proces, 1 III, p 100)

⁴ Proces, t III, p 185

⁵ Ibid , 1 Ill, pp 2 ct sun

intelligents et les plus avisés de son temps et qu'il passait pour beau parleur. Il avait défendu, non sans habileté, la ville d'Orléans et fait toute la campagne du sacre. Il faut que sa déposition ait été bien maltraitée par le traducteur et par les scribes. Sans cela on serait obligé de croire que le prudent seigneur la fit faire par son chapelain. Il y parle du « grand nombre des ennemis » en des termes plus convenables à un chanoine de la cathédrale ou à un marchand drapier, qu'au capitaine chargé d'assurer la défense et tenu de connaître les forces réelles des assiégeants. Tout ce qui, dans cette pièce, a trait au transport des vivres, le 28 avril, est à peu près inintelligible. Et Dunois n'a pas pu dire que la première étape de l'armée de Gien avait été Troyes. Rapportant un propos que lui tint la Pucelle après le sacre, il la fait parler comme si ses frères l'attendaient à Domremy, tandis qu'ils chevauchaient près d'elle en France. Par une étrange maladresse, pour prouver que Jeanne avait des visions, il conte une historiette qui, tout au contraire, laisserait croire que cette jeune paysanne était une simulatrice habile et donnait, à la demande des seigneurs, le spectacle de l'extase, comme l'Esther du regretté docteur Luys1.

^{1.} Procès, t. III, p. 12.

Jar dit, dans cet ouvrage, à propos du procès de r.habilitation, ce qu'il fuit penser des dépositions des greffiers, de l'huisser Masseu, du frère Isambard de la Pierre, du frire Vartin Ladvenu* et de tous ces bruleurs de sornères et vengeurs de Dieu, qui travaillerent à la réhabilitation d'aussi bon cour qu'ils vaient travaillé à la condamnation.

Dans ben des cas, au sujet d'événements considérables, les témoins parlent tout à fait à l'encontre de la rédité Un marchand drapser d'Orléans, nomme Jean Luillier, vient devant les commissaires, hardi comme l'archir de l'agnolit, et déclare que les habitants in la granison ne pouvaient rés-ler contre les ennemis assemblé, en si grand nombret Or, sur ce point important il est démenti par les ilocuments les plus sûrs, qui établissent que les Anglais étaient au contrure tien fuilles et bien dannes autour d'Orléans-Si les tamoignages du second procès sentent sou

Si les tamorgiages du second procès sentent sou vent l'artifice et l'apprit, s'ils sont parfois hors de toute virité, ce n'est pas seulement le tort de ceux qui les porterent, c'est anssi le tort de ceux qui les recurent Ceux-en les axan nt solhentés avec trop d'art. Os témoi-

t Prees 1 Il pp 15,161 39 t Ill pp 41 el pomm

² Ibst L 111 p 23.

^{2.} L. Jarry, Le comple de l'armée anglane ou moje d'Orbon (11%, 117) Orlèans 1777, la 5

gnages valent ce que valent les témoignages dans un procès d'inquisition. Ils représentent en certains endroits la pensée des juges autant, peut-ètre, que celle des témoins.

Ce que, en l'espèce, les juges s'efforçaient surtout d'établir, c'était que Jeanne n'avait rien compris quand on lui avait parle de l'Église et du pape, et qu'elle avait refusé d'obéir à l'Église militante parce qu'elle croyait que l'Église militante c'était messire Cauchon et ses assesseurs. Enfin il fallait la montrer à peu près idiote. C'était là un très utile expédient de procédure ecclésiastique. Et il y avait encore une autre raison, une raison très forte; de la faire passer pour une fille dénuée d'intelligence, une innocente. Ce second procès, comme le premier, répondait à des intentions politiques: il avait pour objet de faire connaître que Jeanne était venue au secours du roi de France, non par suggestion diabolique, mais par inspiration céleste. En conséquence, on s'efforça de montrer 'qu'elle n'avait pas d'esprit, pour que l'Esprit Saint fût plus manifeste en elle. Les interrogateurs s'y appliquèrent constamment. Ils surent amener les témoins à dire à tout propos qu'elle était simple, très simple. Una simplex bergereta!, dit l'un. Erat multum simplex et ignorans2, dit l'autre.

^{1.} Procès, t. III, p. 20.

^{2.} Ibid., t. III, p. 87.

Et pui que cette innocente etait envoive de Theu pour delivrer ou prendre des villes, pour conduire des gens d'armes, il fallant qu'gnorante du reste, elle eut la science infuse de la guerre et montrat dans les batailles la force et le conseil qu'elle tenant d'En Haut On du donc obtenir des dépositions etablissant qu'elle était plus liabile à guerroser qu'aucen homme au monde

Demorselle Marguerite la Touroulde l'affirme! Le duc d'Alençon de lare que la Purelle était tres experte tant a manier la lance qu'a former une armée, a ondonner une bataille et a preparer l'artillerie, et qu'elle étonnait les vieux capitaines par son art à mettre les canons en place! Ce seigneur entend hien que cetait par nurale et qu'il en faut rendre grâce a Dien seul Car, sil est fallu ripporter le metite des victoires a Jenne elle-même, il n'en eût pas tant dit

Et, pusque le Seigneur avait choist la Pucelle pour accomplir un si grand ouvrage, etait donc qu'il avait reconnu en élle la vertu qu'il prefere en ses vierges. Le lors il ne sufficait pas qu'elle eût (de chaste, il était néce-aure qu'elle feut (M mraculeusement, il était néces-aure qu'elle eût poussé la chastieté et la sobrité dans le boure et le manger jueque la sainteté Aussi les témoins viennent ils publicir à l'entre Erret de la company de la contrait dans le boure et le manger jueque la sainteté Aussi les témoins viennent ils publicir à l'entre Erret de la contrait dans le soire de la contrait de la contrait

¹ Proces t III p &

² Red t. 111 p 100

casta, erat castissima. Ille loquens non credit aliquam mulierem plus esse castam quam ista Puella erat. Erat sobria in potu et cibo. Erat sobria in cibo et potu¹.

Il fallait enfin qu'une telle pureté manifestat par des privilèges singuliers sa céleste origine. A cette nécessité répondent de nombreux témoignages. De rudes hommes d'armes, Jean de Novelompont, Bertrand de Poulengy, Jean d'Aulon, de hauts seigneurs, le comte de Dunois et le duc d'Alençon, viennent affirmer, sur la foi du serment, que Jeanne ne leur inspirait pas de désirs charnels. Ces vieux capitaines s'en étonnent; ils vantent leur vigueur passée et s'émerveillent que leurs jeunes ardeurs aient été une fois endormies par une pucelle. Cela ne leur semble pas naturel, cela ne leur paraît pas humainement possible. A les entendre décrire les esfets que Jeanne produisait sur eux, on croit voir sainte Marthe enchaînant la Tarasque. Dunois, très occupé dans sa déposition de noter les miracles, ne manque pas de signaler celui-là comme un des plus propres à confondre la raison. S'il n'a ni convoité ni sollicité cette jeune fille, il ne voit qu'une explication à ce fait unique, c'est que Jeanne était sacrée, res divina. Pour exprimer leur soudaine continence, Jean de Novelompont et Bertrand de Poulengy emploient

^{1.} Procès, t. II, pp. 438, 457; t. III, pp. 100, 219.

iun et l'autre identiquement les mêmes formes ile langage, affectées et contournées. Et voici qu'un écutjer de l'écure du roi, Gobert Inilaut, vient déclarer qu'on parlait beaucoup ilans l'armée de cette grâce divine spécialement dévolue aux Armagnaes* et refusée aux Anglais et aux Bourguignons, si lon en juge par les entreprises amoureuses d'an gentilhomme ile Picardie et de Jeannoitin, tailleur à Bouen.

Tout cela comme on voit, repond à la pensée des juges, et ce sont, si je puis dire, des vérités théologiques, plutôt que des vérités naturelles

Les depositions, qui, comme celles de Jean de Novelompont et de Bertrand de Poulengy, contiennent des passages resigés en terme, identiques abondent d'ordinaire dans les enquêtes inquisitoriales. Elles sont rares, je dois le dire, dans le procès de r'habilitation, peut être parce que les témoins ont été entendus à de longs inter-alles de temps, dans diverses contrees, et sans doute aussi parce que la cause de la Pucello n'evi geait pas de grands efforts de procédure, la partie adverse ayant fait d'Éaut.

Il est fâcheux que toutes les dépositions recueilles dans cette enquête, hors celle de Jean d'Aulon, aient

¹ Proces t II p 438 t Hi, pp 1a, 76 100 219 et 4.7 2 Phid t HI pp 83 et 171

été traduites en latin; elles y ont perdu l'accent original et les nuances fines de la pensée.

Parfois le greffier se contente de dire que le témoin dépose comme le précèdent. G'est ainsi que tous les bourgeois déposent sur la délivrance de la ville d'Orléans, comme le marchand drapier qui, précisément, n'était pas très au fait des circonstances dans lesquelles sa ville avait été délivrée. C'est ainsi encore que le sire de Gaucourt, après une brève déclaration, dépose comme Dunois, qui pourtant avait dit des choses bien particulières pour être ainsi communes à deux témoins.

Certains témoignages, à ce qu'il semble, ont été tronqués. Celui de frère Pasquerel s'arrête court à Paris, et l'on croirait que le bon frère a quitté la Pucelle immédiatement après l'attaque de la Porte Saint-Honoré, si l'on n'avait pas sa signature au bas de la lettre latine aux Hussites. Ce n'est pas par hasard assurément, que, dans une si longue suite de questions et de réponses, il n'est pas dit un mot du départ de Sully ni de la campagne qui commença à Lagny et finit à Compiègne².

On voit que cette abondante enquête doit être consultée avec prudence, et qu'il ne faut pas s'attendre à

^{1.} Procès, t. III, pp. 2 et 35.

^{2.} Ibid., t. III, pp. 100 et suiv.

y trouver des eclarcissements sur toutes les circonstances de la vie de Jeanne.

It Les lures de comptes, lettres, actes et autres pieces authentiques de l'apoque donnent seuls sur hien des points quelque précison à l'instoire de la Pucelle. C'est par les piaces d'archites que publia Siméon l'ace et par le bail du clitteau de l'Îlie que nous savons dans quelles circonstances Jeanne a grandit la les deux procès, ni les chroniques ni nous avaient rache la situation horrible ou se trouvait le village de Pomreny de 4512 à 1426.

remy de 1912 a 1925 C'est par les comptes de fortere--e tenus a Orléans² et par les endentures de l'administration anglaise³ que

¹ Simbon Lucs, Jeans e d'Are a Domremy, recherches critiques sur les origines de la musico de la Fueclle Paris 1886, 10 8° La France pendant la guerre de cent dins épisodes historiques el via prove aux VIII et X1 intécle, Yaris, 5893, vo 12

² D. Loilta, Richerches sur fa salle d'Orlona Orlôna, "t voi lach", — Doubre de Moladon, Les couptes de valle d'Orlona de vite d'Orlona de vit; e d'it; sucies, Orlôna, 1889, n 8 ³⁰ — John Loueleur, Compte des dépenue foites prochaette VII pour socieur Orlônas product le sègle dé tât; vite de la prédiet d'orlona, reloid ne vegle de l'immura de l'angle de citté (125 00 débats, 1837), in 8° (extent des jimmura de l'angle me de Sante Crois de l'angle de la vite de la

³ Nymer, Finders, consentance of terras, Higgs Countrs, 1723-1745, 10 val in 6th. — Delyst, Cofficients of documents from on up as terrories as Angletorre, Paris, 1831, in-8* — Stermont, Intern and papers and related to the control of the Region has Framed starting the rough of Henry 17, 1851–1854, 3 part, so 2 vol in 8* — Cherrico, The sources and terrature of Benghish Matery, 1950, in 8*

comme précieuses à l'historien l' Raison de plus pour se défier des pièces fausses on falsifiées, comme, par exemple, les lettres d'anoblissement de Guy de Cailly !

Si rapide qu'ait été cet examen des sources, je crois avoir dit l'essentiel En resumé, la Pucelle, de son virant même, ne fut guère connue que par des fables Ses plus anciens chroniquears, bien incapables de faire œuvre de critiques, rapportérent comme des réalités les légendes de la première heure

Cest dans le proces de Rouen et dans quelques puèces de comptabilité, quelques lettres missires, quelques actes privés ou publics, que nous trouverons le plus de vérité Le proces de réhabilitation erra auvei d un grand secours pour l'indoire a la condition qu'on nouble jamais comment et pourquoi ce proces fut fait

Au moyen de ces documents on peut se représenter, en somme, assez precisément Jeanne d'Arc dans son caractère et dans sa vie

Ce qui ressort suriont des textes, c'est qu'elle fut une sainte. Elle fut une sainte aice tous les attributs de la saintété au xr° siècle. Elle ent des visions, et ces visions ne furent in fentes un contrefaites, elle crut réellement entendre des voix qui lui parlaient et qui

¹ Proces L.V pp 342 et au v

ne sortaient pas d'une bouche humaine. Ces voix l'entretenaient le plus souvent d'une façon distincte et intelligible pour elle. C'était dans les bois qu'elle les entendait le mieux, ou quand sonnaient les cloches. Elle voyait des figures en manière, a-t-elle dit, de choses multiples et minimes, comme des étincelles perçues dans un éblouissement. Sans nul doute, elle avait aussi des visions d'une autre nature, puisque nous tenons d'elle qu'elle voyait saint Michel sous les apparences d'un prud'homme, c'est-à-dire d'un bon chevalier, sainte Catherine et sainte Marguerite, le front ceint d'une couronne. Elle les voyait qui lui faisaient la révérence; elle les embrassait par les jambes et sentait leur bonne odeur.

Qu'est-ce à dire sinon qu'elle avait des hallucinations de l'ouïe, de la vue, du toucher et de l'odorat? Chez elle, de tous les sens, le plus affecté c'est l'ouïe: elle dit que ses voix lui apparaissent; elle les nomme parfois aussi son conseil; elle les entend très bien à moins qu'on ne fasse du bruit autour d'elle. Le plus souvent elle leur obéit; quelquefois elle leur résiste. Il est douteux que ses visions fussent aussi distinctes. Soit qu'elle ne le voulût pas, soit qu'elle ne le pût pas, elle n'en donna jamais aux juges de Rouen une description bien nette ni bien précise. Ce qu'elle sut peindre le mieux ce furent encore les anges porte-

couronne qu'elle avous ensuite n'avoir jamais vu, que dans son imagination

A quel âge ces troubles lui vincent-ils? On ne peut pas le dire avec precision Mus ce fut tres probablement au sortir de l'enfance, et nous sommes avertis par le témougnage de Jean d'Aulon, que Jennne ne sortit samas tout à foit de l'enfance.

Bien que, le plus souvent, il sont hasardeux de tirer d'une donnée historique les elements d'une citude climique, plusieurs satants ont tente de definir l'état pathologique qui rendait cette jeune fille apte a subir de fausses perceptions de l'ouie et de la vue¹ Commo la psychiatrie a fait en ces dernieres années de rapides progras, je me suns adresse à un savant éminent qui connaît l'etat actuel de cette science, à laquello il a apporté lut-meme d'importantes contributions. J'un demandé au docteur Georges Bumas, professeur à la Sorbonne, si la science dispose d'eléments suffisants pour établir rétrospectivement le diagnostie de Jeanne. Il m'a emoyé en réponse une lettre qu'on lira dans l'appendice I de set ouvrage.

Je n au pas qualité pour aborder ce sujet. Du moins

¹ Proces, t. 111 p 219

² Briber de Bossmant, De l'halturuntum hastorique ou etude médico psychiq as sur les voux et les revolutions de Jeanns d'Arc, 1861 in 8- Le momite de Vloseky, Joannse d'Arc etude historique et psychologique. Vlostpellier 1868, sa \$5, 61 p. 3 T. II.

puis-je, sans sortir de ma compétence, présenter, relativement aux hallucinations de Jeanne d'Arc, une observation qui m'a été suggérée par l'étude des textes. Cette observation est d'une conséquence infinie; je la contiendrai rigoureusement dans les limites que me tracent la nature et l'objet de cet ouvrage.

Les visionnaires qui se croient investis d'une mission divine se distinguent des autres illuminés par des caractères singuliers. Si l'on étudie les mystiques de ce genre, si on les rapproche les uns des autres, on s'apercevra qu'ils présentent entre eux des traits de ressemblance qu'on peut suivre jusque dans des détails très menus, qu'ils se répètent tous dans certaines de leurs paroles et dans certains de leurs actes, et peutêtre, en reconnaissant le déterminisme étroit auquel sont soumis les mouvements de ces hallucinés, éprouvet-on quelque surprise à voir la machine humaine fonctionner, sous l'action d'un même agent mystérieux, avec cette uniformité satale. Jeanne appartient à ce groupe religieux, et il est intéressant de la comparer à cet égard à sainte Catherine de Sienne¹, à sainte Colette de Corbie 2, à Yves Nicolazie, le paysan de Kernanna³, à Suzette Labrousse, l'inspirée de l'Église

^{1.} Acta Sanctorum, 1675, Avril, III, 851.

^{2.} Ibid., Mars, I, 532.

^{3.} Le Père Hugues de Saint-François, Les grandeurs de sainte Anne, Rennes, 1657, in-8°. — L'abbé Max Nicol, Sainte-Anne-d'Auray, Paris,

constitutionnelle' et à tant d'autres voyants et voyantes de cet ordre qui ont entre eux un air de famille. Trois visionnaires surtout sont étroitement apparentés avec Jeanne Le premier en date est un vavasseur de Champagne, qui avait mission de parler au roi Jean. l'ai suffisamment fait connaître ce saint homme dans le présent ouvrage. Le second est un maréchal ferrant de Salon, qui avait mission de parler a Louis XIV, le troisieme, un paysan de Gallardon, nommé Martin, qui avait mission de parler à Louis XVIII On trouvera en appendice, des notices sur ce marechal et sur ce laboureur, qui tous deux eurent des apparitions et montrèrent un signe au roit. Les ressemblances que ces trois hommes, malgré la contrariéte des sexes, présentent avec Jeanne d'Arc sont intimes et profondes. elles tiennent à leur nature même, et les différences, qui semblent au premier aspect séparer si largement Jeanne de ces visionnaires, sont d'ordre esthétique.

Brutelles s d 10.8°, pp 31 et sur — U le docteur G de Clormadeuc a ben voulu me communiquer son préciseux l'avail médit sur d'res hicolasce, dans lequel ou retrouve la sâreté d'informat on et de critique qui caractèrise ses études d'instance locale.

2 T li appendices li et lit

¹ Record des ouvrages de la céleire mademousile Labrouse, du Bourg de l'aussin, en Férigord, custon de Riberto, département de la Dordogue, catellières primonitées au chédiens Sant Angs, à Pour, Boulean, 1977, 16-8" — E. Látricülier, La femmes ochiers de 1789 a 172, Fart, 1882, 1887, Li Jr. 214 ét vaur — Abbé Chr. Récrau, La me pigture révolutionnoure, Suctée Labrouse, Pars, 1986, 16-8" — A France, Suctée Laprouse, Pars, 1971, la 12"

social, historique, par conséquent extérieures et contingentes. Sans doute il y a d'eux à elle contraste d'apparence et de fortune; ils présentent autant de disgrâce qu'elle exerce de charme et c'est un fait qu'ils échouèrent misérablement tandis qu'elle grandit en force et fleurit en légende. Mais c'est le propre de l'esprit scientifique de reconnaître dans le plus bel individu et dans le plus misérable avorton d'une mème espèce des caractères communs, attestant l'identité d'origine.

De notre temps, les libres penseurs, empreints pour la plupart de spiritualisme, se refusent à reconnaître en Jeanne non seulement cet automatisme qui détermine les actes d'une voyante comme elle, non seulement les influences d'une hallucination perpétuelle, mais jusqu'aux suggestions de l'esprit religieux. Ce qu'elle faisait par sainteté et dévotion, ils veulent qu'elle l'ait fait par enthousiasme raisonné. De telles dispositions se remarquent chez l'honnête et savant Quicherat qui met, à son insu, beaucoup de philosophie éclectique dans la piété de la Pucelle. Cette façon de voir ne fut pas sans inconvénients. Elle amena les historiens de libre pensée à exagérer jusqu'à l'absurde les facultés intellectuelles de cette enfant, à lui attribuer ridiculement des talents militaires et à substituer à la naïve merveille du xve siècle un phénomène polytechnique. Les historiens catholiques de notre temps sont plus dans la nature et

dans la verité quand ils font de la Pucelle une sainte. Par malheur, I idee de la samteté s'est beaucoup affadie dans l'Église depuis le concile de Trente, et les historiens ortholoxes sont pen disposes a rechercher les variations de l'Église catholique a travers les âges. Aussi nous la rendent-ils beate et moderne Si bien que, pour trouver la plus etrangement travestie de toutes les leanne d'Arc, on hesiterait entre leur miraculeu-e protectrice de la France chretienne, patronne des officiers et des sous officiers, modele munitable des elèves de Saint-Car, et la druides-e romantique, la garde natiounle mantre. La canonnière patriote des republicains, «il n» sétait trouve un Pere jesuite pour faire une Jenne d'Ar ultramontaine

le nai pas souleré de doutes sur la sincerité de

^{1.} Le P. Agrader. Le veux Jennes édies, 3 vol grand un b. Desti, 1991 1992. En parient de ce livre dans une étides au l'Aproximo de l'éveux d'Art (Prant. 1992, pp. 7 et 8, sobre, le chanone Livres Charalter, sobre d'un processe d'un process

Jeanne. On ne peut la soupçonner de mensonge: elle crut fermement recevoir sa mission de ses voix. Il est plus difficile de savoir si elle ne fut pas dirigée à son insu. Ce que nous connaissons d'elle avant son arrivée à Chinon se réduit à très peu de chose. On est porté à croire qu'elle avait subi certaines influences; c'est le cas de toutes les visionnaires: un directeur, qu'on ne voit pas, les mène. Il en dut être ainsi de Jeanne. On l'entendit qui disait, à Vaucouleurs, que le dauphin avait le royaume en commende . Ce n'était pas les gens de son village qui lui avaient appris ce terme. Elle récitait une prophétie qu'elle n'avait pas inventée et qui, visiblement, avait été fabriquée pour elle.

Elle dut fréquenter des prètres fidèles à la cause du dauphin Charles et qui surtout souhaitaient la fin de la guerre. Les abbayes étaient incendiées, les églises pillées, le service divin aboli ². Ces pieuses gens qui soupiraient après la paix, voyant que le traité de Troyes ne l'avait pu donner, l'attendaient seulement de l'expulsion des Anglais. Et ce qu'il y eut de rare, d'extraordinaire et comme d'ecclésiastique et de religieux en cette jeune paysanne, ce n'est pas qu'elle se

^{1.} Procès, t. II, p. 456.

^{2.} Le P. Denisse, La désolation des églises, monastères, hópitaux en France vers le milieu du XV siècle, Màcon, 1897, in-8°.

erût appelee à chevaucher et a guerroyer, c'est que dans « sa grande puté », elle annonçal la fin prochame de la guerre, par la victoire et le sacre du roi, alors que les seigneurs des deux pars et les gens d'armes des deux partis n'avaient ni soupçon ni desir que la guerre fiult jamai.

La mi sion dont elle se crovait chargee par l'ange et a laquelle elle consacrant sa vie, était extraordinaire, sans doute, etonnante, mome mais non toutefors audes us de ce que des saints et des saintes avaient déja tenté dans l'ordre des affaires humaines. Jeanne d'Arc fleurit au declin des grands âges catholiques, alors que la sainteté, qui s'accompagnant volontiers de toutes sortes de bizarreries d'illusions et de folies, etait encore souverainement puissante sur les âmes. Et de quels miracles n était elle pas capable quand elle agrasait par la force du cœur et par les grâces de l'esprat? Du xiii au xv siecle, les serviteurs de Dieu accomplisseut des travaux merveilleux Saint Dominique, pris d'une fureur sacree, extermine l'héré-ie par le fer et le feu, saint François d'As see institue, pour un jour, la pauvreté sur le monde, saint antoine de Ladone defend les arti ans et les marchands contre l'avarice et la cruaule des seigneurs et des eveques. cainte Catherine ramène le Pape à Rome Était il donc impo- ible à une saute fille, avec l'aide de Dieu, de rétablir dans le malheureux royaume de France le pouvoir royal institué par Notre-Seigneur lui-même et de faire sacrer le nouveau Joas échappé à la mort pour le salut du peuple saint?

C'est ainsi que les Français pieux, en 1428, concevaient la mission de la Pucelle. Elle se donnait pour une dévote fille, inspirée de Dieu. Il n'y avait rien d'incroyable à cela. En annonçant qu'elle avait révélations de monseigneur saint Michel sur le fait de la guerre, elle inspirait aux gens d'armes armagnacs et aux bourgeois d'Orléans autant de confiance que pouvait en communiquer aux mobiles de la Loire, dans l'hiver de 1871, un ingénieur républicain, inventeur d'une poudre sans fumée ou d'un canon perfectionné. Ce qu'on attendait de la science en 1871 on l'attendait de la religion en 1428, de sorte que le Bâtard d'Orléans put songer à employer Jeanne aussi naturellement que Gambetta pensa à recourir aux connaissances techniques de M. de Freycinet

Ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que le parti français la mit en œuvre très adroitement. Les clercs de Poitiers, tout en l'examinant avec lenteur sur ses mœurs et sa foi, la faisaient valoir. Ces clercs de Poitiers n'étaient pas des religieux étrangers au monde, c'était le Parlement du roi légitime, c'étaient les exilés de l'Université, des hommes très engagés dans les crut appelée à chevaucher et a guerroyer, c'est que dans « sa grande puté », elle annonçat la fin prochane de la guerre, par la victoire et le sacre du roi, alors que les seigneurs des deux pays et les gens d'armes des deux partis n'avaient ni «oupçon ni désir que la guerre finit jamais

La mission dont elle se croyait chargée par l'ange et à laquelle elle consacrait sa vie, etait extraordinaire, sans doute, étonnante, mouie, mais non toutefois audessus de ce que des samts et des samtes avaient déjà tenté dans l'ordre des affaires humaines. Jeanne d'Arc. fleurit au déchn des grands âges catholiques, alors que la sainteté, qui s'accompagnait volontiers de toutes sortes de bizarreries d'illusions et de folies, était encore souverainement puissante sur les âmes. Et de quels miracles n'était-elle pas capable quand elle agissait par la force du cœur et par les grâces de l'esprit? Du xiii au xv siècle, les serviteurs de Dieu accomplissent des travaux merveilleux. Saint Dominique, pris d'une fureur sacree, extermine l'hérésie par le fer et le seu, saint François d'Assise institue, pour un tour, la pauvreté sur le monde, saint Antoine de Padoue defend les artisans et les marchands contre l'avance et la cruauté des seigneurs et des évêques, sainte Catherine ramène le Pape à Rome Était-il donc impossible à une samte fille, avec l'aide de Dieu, de rétablir dans le malheureux royaume de France le pouvoir royal institué par Notre-Seigneur lui-même et de faire sacrer le nouveau Joas échappé à la mort pour le salut du peuple saint?

C'est ainsi que les Français pieux, en 1428, concevaient la mission de la Pucelle. Elle se donnait pour une dévote fille, inspirée de Dieu. Il n'y avait rien d'incroyable à cela. En annonçant qu'elle avait révélations de monseigneur saint Michel sur le fait de la guerre, elle inspirait aux gens d'armes armagnacs et aux bourgeois d'Orléans autant de confiance que pouvait en communiquer aux mobiles de la Loire, dans l'hiver de 1871, un ingénieur républicain, inventeur d'une poudre sans fumée ou d'un canon perfectionné. Ce qu'on attendait de la science en 1871 on l'attendait de la religion en 1428, de sorte que le Bâtard d'Orléans put songer à employer Jeanne aussi naturellement que Gambetta pensa à recourir aux connaissances techniques de M. de Freycinet

Ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que le partifrançais la mit en œuvre très adroitement. Les clercs de Poitiers, tout en l'examinant avec lenteur sur ses mœurs et sa foi, la faisaient valoir. Ces clercs de Poitiers n'étaient pas des religieux étrangers au monde, c'était le Parlement du roi légitime, c'étaient les exilés de l'Université, des hommes très engagés dans les

affaires du royaume, tres compromis dans les révolutions, dépouilles et rouces, et fort impatients de rentrer dans leurs biens, et le plus bable homme du Conseil, l'archeteque duc de Reinns, chancelier du royaume, les durgeant Par la durce et la solematif de leurs interrogatoires ils atturaient sur Jeanne la curiosité, l'intérêt, l'espoir des âmes emerreilles!

La ville d'Orleans avant, pour se defendre, des murs, des fosses des canons, des gens d'armes et de l'argent. Les Anglus n'avaient pu ni l'enlever d'assaut ni l'inve-tir Futre leurs bastilles passaient des convois, des compagnies. On fit entrer Jeanne dans la ville avec une belle armée de secours. Elle amenait des troupeaux de bœufs, de moutous et de porcs. Les habitants crurent recevoir un ange du Seigneur Cependant les as-iégeants étaient epuisés d'hommes et d'argent. Ils avaient perdu tous leurs chesaux Loin de pouvoir tenter desormais une nouvelle attaque, ils n'avaient pas la force de tenir longtemps dans leurs bastilles. A la fin d'avril, il y avait quatre mille Anglais devant Orléan-, et peutêtre moins, car il s'en partait, comme on disait, tous les jours, et les déserteurs allaient par troupes

[§] O l'agrecot, Les papes de Jeanne d'ire a l'outert, membres du l'autennet ou gent d'Agué dans Letters d'mémores de L'autennet de Sa nicolar d'Aria Nil (89) p. 329-49. D. Lassonble, L'hite de Jeanne d'Are à Pouter, moitre Jean Babaleur president ou l'art de la lette des Brets de Bas-Poules, 1931, pp. 60-65.

piller les villages. Dans le même temps, la ville était défendue par six mille gens d'armes et gens de trait et plus de trois mille hommes des milices bourgeoises. A Saint-Loup, il yeut quinze cents Erançais contre quatre cents Anglais; aux Tourelles, cinq mille Français contre quatre ou cinq cents Anglais. En se retirant, les Godons abandonnaient à leur sort les petites garnisons de Jargeau, de Meung et de Beaugency. On peut juger de l'état de l'armée anglaise par la bataille de Patay, qui ne fut point une bataille, mais un massacre, et où Jeanne n'arriva que pour gémir sur la cruauté des vainqueurs. Néanmoins, les lettres du roi aux bonnes villes lui attribuèrent une part de la victoire. C'était donc que le Conseil royal faisait étendard de sa sainte Pucelle.

Au fond, que pensaient d'elle ceux qui l'employaient, les Regnault de Chartres, les Robert Le Maçon, les Gérard Machet? Sans doute, ils n'étaient pas en état de discerner l'origine des illusions dont elle était enveloppée. Et, bien qu'il se trouvât alors des athées parmi-les gens d'Église, l'apparition de saint Michel archange n'était pas pour étonner la plupart d'entre eux. Rien alors ne paraissait plus naturel qu'un miracle. Mais de près les miracles ne se voient pas. Ils avaient cette jeune fille sous les yeux; ils s'apercevaient que, pour sainte et bonne qu'elle fût, elle n'exerçait point un pouvoir surhumain.

Tandis que les gens d'armes et tout le commun peuple l'accueillaient comme la Pucelle de Dieu et lange envoyé du ciel pour le salut du royaume, ces bons seigneurs ne songeaient qu'à profiter des sentiments de confiance qu'elle inspirait et qu'ils ne partageaient guere. La voyant ignorante au possible et la jugeant, cans doute, moins intelligente qu'elle n'était, ils entendaient la conduire à leur idée lls durent bientôt s'apercevoir que ce n'était pas toujours facile Flle était une sainte, les saintes sont intraitables Quels furent au vrai les rapports du Conseil royal avec la Pucelle? Nous l'ignorons et c'est un secret qui ne sera jamais pénêtre Les juges de Rouen croyaient eavoir qu'elle recevant des lettres de saint Michel! Il est possible qu'on aut abusé quelquesois de sa simplicité Nous avons des raisons de croire que la marche sur Reims ne lui fut pas suggérée en France, mais il est certam que le chanceher du royaume, messire Regnault de Churtres, archevêque de Reims, avait grande envie d'être rétabli sur le «iège du bienheureux Remi et de jouir de ses binélices

Dans le fait, cette campagne du sacre ne fut qu'une suite de négociations appuyées par des lances. On voulut montrer aux bonnes villes un roi saint et pacifique.

l Proces t I, p 116

Si l'on avait eu envie de se battre, on serait allé sur Paris ou en Normandie.

Cinq ou six témoins, capitaines, magistrats, ecclésiastiques et une honnète veuve déposèrent à l'enquête de 1456 que Jeanne était entendue au fait de guerre. Ils s'accordèrent à dire qu'elle montait à cheval et maniait la lance mieux que personne. Un maître des requêtes révéla qu'elle émerveillait l'armée par la longueur du temps qu'elle pouvait rester en selle. Ce sont là des mérites qu'on ne saurait lui refuser et l'on ne contestera pas non plus cette diligence, cette ardeur, que Dunois vante en elle à l'occasion d'une démonstration faite, la nuit, devant Troyes. Quant à l'opinion, que cette jeune fille était très habile à rassembler et à conduire une armée et s'entendait surtout à diriger l'artillerie, elle est plus difficile à partager et il en faudrait un autre garant que ce pauvre duc d'Alençon qui ne passa jamais pour un homme raisonnable¹. Ce que nous venons de dire du procès de réhabilitation fait suffisamment comprendre ces étranges appréciations. Il était entendu que Jeanne recevait de Dieu ses inspirations militaires. On ne craignait plus dès lors de les admirer trop et on les vantait un peu à tort et à travers.

^{1.} Procès, t. III, pp. 2 et suiv., p. 96.

Le duc d'Alençon fut apres tout bien modéré en faisant de la Pucelle un artilleur distingué. Des l'année 1439 un liumaniste du parti de Charles VII disait dans la langue de Cioéron qu'elle égalait et surpassait, pour la gloire des armes, Ilector, Alexandre, Ilannibal et Cé-ar « Non Hectore reminiscat et gaudest Troja, exultet Gracia Alexandro, Annabale Africa, Italia Caesare et Rommis duclous omnibus glorietur, Gallia etsi ex pristims multos habeat, hac tamen uma Puella contenta, audebit se gloren et laude bellica coeteris nationibus se comparare, truum quoque, si expediet, se anteponere! >

Jeanne, loujours en prières et en extase, n'observant pos l'ennemi, elle ne connaissant pas les chemins, elle ne tenait accun compte des effectifs engagés, ne se soucruit ni de la hauteur des murs ni de la largeur des fossés On entend aujourd hui des officiers disculler le pine tactique de la Pucelle⁴ Dile n'avait qu'une tactique, c'était d'empôcher les hommes de blasphémer le Sergieur et de mener aioe eux des riboudes; elle crojait qu'ils seraient détruits pour leurs péchés mais que, s'ils combattaient en (tat de grâce, ils auraent)

Letter d Alain Charter dans Procis 1 1, pp. 12s, 136 — Capitaine P. Alaina, Journe d'Ire Sactionne et strussquale, Paris, 1809, 4 vol. in 12 — Le général Canonge Jennie d'Are guerrobre, Paris, 1907, no.

² Rosel et la leyrade de Domes d'Are dans la Pétal République du 8 Juillet 1996. — Jeanne d'Are abilet, par Ar 180, dans le Temps du 15 juillet 1996. — Jeanne d'Are abilet, par Ar 180, dans le Temps du mandables d'ailleurs par le some et la leone, d'april blarm, air recommandables d'ailleurs par le some et la leone, d'archive blarm, air recom-

la victoire. C'était là toute sa science militaire, hors toutefois qu'elle ne craignait pas le danger. Elle montrait le plus doux et le plus fier courage; elle était plus vaillante, plus constante, plus généreuse que les hommes et digne en cela de les conduire. Et n'est-ce pas une chose admirable et rare que de voir tant d'héroïsme uni à tant d'innocence?

A vrai dire, certains chefs et notamment les princes du sang royal n'en savaient pas beaucoup plus qu'elle. Pour faire la gnerre, en ce temps-là, il suffisait de monter à cheval. Il n'existait point de cartes. On n'avait nulle idée de marches sur plusieurs lignes, d'opérations d'ensemble, d'une campagne méthodiquement combinée, d'un effort prolongé en vue de grands résultats. L'art militaire se réduisait à quelques ruses de paysans et à certaines règles de chevalerie. Les routiers, partisans et capitaines d'aventure, savaient tous les tours du métier; mais ils ne connaissaient ui amis ni ennemis et n'avaient de cœur qu'à piller. Les nobles montraient grand vouloir d'acquérir honneur et louange; en fait, ils songeaient au gain. Alain Chartier disait d'eux : « Ils crient aux armes, mais ils courent à l'argent l'. »

La guerre devant durer autant que la vie, on la menait doucement. Les gens d'armes, cavaliers et piétons,

^{1.} Alain Chartier, Œuvres, éd. André du Chesne, p. 412.

archer-, arbaletrier-, tant Armagnac- qu'Anglais et Bourguignons se battaient sans beaucoup d'ardeur .Ils étaient braves assurément; ils (taient prodents au-si et l'avouaient sans nulle honte Jean Chartier, chantre de Saint-Denys, chroniqueur des rois de France, conte comment les Français rencontrêrent une fois les Anglais pres de Lagny et il ajoute . Et 3 ot tres dure et aspre besongne, car les François n'estoient guères plus que les Englois1 > Ces gens simples avouaient qu'il est chanceux de se battre un contre un, attendu qu'un homme en vaut un autre. Ce n'étaient pas des coprits nourris de Plutarque comme les hommes de la Révolution et de l'Empire Et ils n'avaient pour leur hausser le cœur ni les carmagnoles de Barrere, ni les hymnes de Marte-Joseph Chémer, ni les bulletins de la grande armée On «e demande bonnement pourquoi ces canitaines, ces gens d'armes allaient se battre ici plutôt que là? Pour trouser à manger

Ces guerres perpétuelles étaient peu meurtrières Durant ce qu'on appela la mession de Jeanne d'Arc, d Orieans à Compegoe, les Français perdirent à penne quelques centaines d'hommes. Les Anglais furent beaucoup plus abimés, parce qu'ils fuyaent et que c'était l'habitude des vanqueurs de tuer dans les déroutes tout ce qui ne valait pas la peine d'être pris à rançon. Mais les batailles étaient rares, partant les défaites, et le nombre des combattants petit. Il n'y avait en France qu'une poignée d'Anglais. On ne se battait, autant dire, que pour piller. Ceux qui souffraient de la guerre, c'étaient ceux qui ne la faisaient pas, les bourgeois, les religieux, les paysans. Les paysans enduraient les maux les plus cruels, et il est concevable qu'une paysanne ait tenu la campagne avec une fermeté, une obstination, une ardeur inconnues à toute la chevalerie.

Ce n'est pas Jeanne qui a chassé les Anglais de France: si elle a contribué à sauver Orléans, elle a plutôt retardé la délivrance en faisant manquer, par la marche du Sacre, l'occasion de recouvrer la Normandie. La mauvaise fortune des Anglais à partir de 1428 s'explique très naturellement : tandis que dans la paisible Guyenne, où ils faisaient la culture, le négoce, la navigation et administraient habilement les finances, le pays, qu'ils rendaient prospère, leur était très attaché; au contraire, sur les bords de la Seine et de la Loire, ils ne prenaient pas pied; ils n'avaient jamais pu s'y implanter, y mettre du monde en suffisance, y faire de solides établissements. Enfermés dans les forteresses et les châteaux, ils ne cultivaient pas assez le sol pour le conquérir : car on ne s'empare vraiment de la terre que par le labour; ils la laissaient en friche et l'abandonnaient aux partisans qui les lurcelaient et les épuisaient Leurs garnisons ridicilement petites se trouvaient prisonnières drus le pais de conquête. Ils avaient les dents longues, mus un brochet n'avale pas un locut On avait bien vii après Créos, après Poitiers, qui le étrient trop petits et la France trop grande. Pousaient ils mieux riussir après Verneuit, sous le règne troublé d'un enfant, au milien des discordes civiles manquant d'hommes et d'argent et quand il leur failvit encore contenir le pays de Galles, Urlande et l'Écosse? En 1128, ils n'étaient qu'une poignée en France et ne s'i maintenaient que par le due de Bourgegne qui des lors les everrit et leur voulatt tout le mal nossible.

Les moyens leur manquaient egalement et do prendre de nouvelles provinces et de paeufier celles qu'ils aviant prises. Le caractère mème de la souveraineté que revendiquaient leurs princes, la nature des droits qui le faisaient valoir et qu'iroposaient entierement sur les institutions communes aux deux payleur rendaient difficiel lorganisation de leur conquête sans le concentement et même, on peut le dire, sans le concours loyal et l'aunité des vaineus. Le traité de Trojes ne soumettant pas la France à l'Angleterre, il les réunissait l'une a l'autre. Cette réunion inspirant bien des inquiétides à Londres, les gens des communes.

laissaient voir la crainte que la vieille Angleterre ne devint qu'une province écartée du nouveau royaume¹. De son côté la France ne se sentait pas réunie. Il était trop tard. Depuis le temps qu'on guerrovait contre ces Coués l'habitude était prise de les hair. Et peut-être y avait-il déjà un caractère anglais et un caractère français qui ne s'accordaient pas. Mème à Paris, où les Armagnacs faisaient autant de peur que les Sarrasins, on supportait les Godons avec grand déplaisir. Ce dont on peut être surpris, ce n'est pas que les Anglais aient été chassés de France, c'est qu'ils l'aient été si lentement. Est-ce à dire que la jeune sainte n'eut point de part dans l'œuvre de la délivrance? Non, certes! Elle eut la part la plus belle : celle du sacrifice ; elle donna l'exemple du plus haut courage et montra l'héroïsme sous une forme imprévue et charmante. La cause du roi, qui était en vérité la cause nationale, elle la servit de deux manières : en donnant confiance aux gens d'armes de son parti, qui la croyaient chanceuse, et en faisant peur aux Anglais qui s'imaginaient qu'elle était le diable.

Nos meilleurs archivistes ne pardonnent pas aux ministres et aux capitaines de 1428 de n'avoir pas

^{1.} Voir la délibération des communes du 2 décembre 1421, dans Bréquigny, Lettres des rois, reines et autres personnages des cours de France et d'Angleterre, Paris, 1847 (2 vol. in-1°), t. II, pp. 393 et suiv.

aveuglement obéi a la Pucelle Ce n'est point tout à fait le conseil que l'archevêque d'Embrun donnait, sur le moment, au roi Charles; il lui recommandait au contraire de ne point se départir des moyens inspirés par la prudence humaine.

On a beaucoup repeté que les seigneurs et capitaines, particulièrement le vieux Gaucourt¹, étaient jalour d'elle Il faut, pour le croire, ignorer profondément la nature humaine. Ils étaient envieux les uns des autres, et c'est cette envie, au contraire, qui, mieux que tout autre sentiment, leur fit souffrir que la Pucelle se olli chef de guerre.

Javone qu'il m'a été impossible de découvrir les sourdes intrigues des conseillers du roi et des capitaines conjures pour perdre la sainte. Elles éclatent aux yeux de plusieurs historiens, pour moi, J'ai leau faire je ne les disserne pas Le chambellan, surs de la Trémouille, n'était pas une belle âme et le chancelier Regnaul de Chartres avait le cœur tres sec, mais ce qui m'apparaît, c'est que le sire de la Trémouille refuea de cèter cette précause fille au due d'Alençon qui la lui demandait et que le chancelier la garda pour s'en servir Je ne cross pas du lout que

¹ Le R P V Former, Autoure des Alpes Naritames, Paris 1890, in 8°, t N p 3°t — Lantry C'Are, Memoires et consultations, pp 565, et mis

² Marquis de Gaucourt, Le sue de Geneourt, Orbians, 1800 in-8.

Jeanne sut prisonnière à Sully; je crois qu'elle en sortit avec bannière et trompettes quand elle alla rejoindre le chancelier qui l'employa jusqu'au moment où elle sut prise par les Bourguignons. Après la petite sainte, il mit en œuvre un petit saint, un berger, qui avait reçu les stigmates. C'est donc qu'il ne regrettait pas de s'être servi d'une personne de dévotion pour combattre les ennemis du roi et recouvrer son archevèché.

L'honnête Quicherat et le généreux Henri Martin sont très durs pour le gouvernement de 1428. A leur sens, c'est un gouvernement de trahison. En fait, ce qu'ils reprochent à Charles VII et à ses conseillers c'est de n'avoir pas compris la Pucelle comme ils la comprennent eux-mèmes. Mais il a fallu quatre cents ans pour cela. Pour avoir sur Jeanne d'Arc les illuminations d'un Quicherat et d'un Henri Martin, il a fallu trois siècles de monarchie absolue, la Réforme, la Révolution, les guerres de la République et de l'Empire, et le néo-catholicisme sentimental des hommes de 48. C'est à travers tant de prismes brillants, sous tant de teintes superposées que les historiens romantiques et les paléographes généreux ont découvert la figure de Jeanne d'Arc, et c'est trop demander à ce pauvre dauphin Charles, à La Trémouille, à Regnault de Chartres, au seigneur de Trèves, au vieux Gaucourt, que de

vouloir quil- aient vu Jeanne telle que les siecles l'ont faite et achevée 1

Il reste toutefois ceci, que le Conseil royal, apres avoir tant usé d'elle, ne fit men pour la sauver

La honte de cette abstention doit-elle retomber sur le Conseil tout entier et sur le Conseil seul? Out donc. au juste, devait intervenir? Et comment? Que devait farre le roi Charles? Offere de racheter la Pucelle? On ne la lui aurait cedee a aucun prix. Quant a la ravoir par la force, e ctast un rèse d'enfant. Seraient-ils entres à Rouen, les Français ne la auraient point trouvee Warwick aurait toujours eu le temps de la mettre en sureté ou de la nover dans la rivière Pour la reprendre, ni l'argent ni les armes ne valaient rien. Ce n'est point a dire qu'on dut se croiser les bras. On pouvait agir sur ceux qui faisaient le procès. Sans doute ils étment tous, ceux-la, slu parts des Godons, ce vieux cabochien de Pierre Cauchon 53 trouvait surtout tres engagé, il exécrait les Français, les cleres de Loberssance de Henri VI étaient naturellement enclins à plaire au grand con-eil d'Angleterre d'ou coulaient les benefices, les docteurs et maîtres de l'Université de l'aris avaient grand'peur et grande haine des Armagnacs.

¹ H Varios Jeanne d'Are, Pares 1806 20-12 — I Quicherat, Vostelles preutes des trabitores essayons par la Pucelle dans Retue de Vormand e L. VI (1866 pp. 276-40)

pourtant les juges du procès n'élaient pas tous des prévaricateurs infâmes; le chapitre de Rouen ne manquait ni de courage ni d'indépendance!; il y avait parmi les universitaires, si violents contre Jeanne, des hommes estimés pour la doctrine et le caractère; ils pensaient, la plupart, procéder vraiment en matière de foi: à force de rechercher les sorcières, ils en voyaient partout; ils faisaient brûler de ces femelles, comme ils disaient, tous les jours, et n'en recevaient que des compliments; autant que Jeanne, ils croyaient à la possibilité des apparitions dont elle se disait favorisée, seulement ils étaient persuadés ou qu'elle mentait ou qu'elle voyait des diables; l'évèque, le vice-inquisiteur et les assesseurs, au nombre de plus de quarante, furent unanimes à la déclarer hérétique et diabolique. Plusieurs sans doute s'imaginaient, par leur sentence, maintenir, contre les fauteurs du schisme et de l'hérésie, l'orthodoxie catholique et l'unité d'obé--dience; ils voulaient bien juger. Et même les plus scélérats et les plus audacieux, l'évêque et le promoteur, n'auraient pas osé, pour contenter les Anglais, enfreindre trop ouvertement les règles de la justice ecclésiastique. C'étaient des prêtres; ils en avaient .

^{1.} Même à considérer seulement ceux des chanoines qui siégèrent au procès. Cf. Ch. de Beaurepaire, Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc, Rouen, 1869, in-8°.

l'orgueil et le respect des formes Par les formes on pouvait les atteindre, on pouvait, au moyen d'une vigoureuse procédure, contrarier, arreter, peut-être, la leur et prévenir la sentence funeste Si l'archevêque de Reims, métropolitain de l'évêque de Beauvais, était intervenu dans le procès, a il avait suspendu son suffragant pour abus ou pour toute autre cause, Pierre Cauchon aurait été fort embarrassé, si, comme il se décida à le faire plus tard, le roi Charles VII avait fait intervenir la mère et les frères de la Pucelle, si Jacques d'Arc et la Romée avaient protesté dans les formes contre une action judiciaire d'une partialité manifeste, si le registre de Poitiers' avait été versé au dossier, si les plus hauts prélats de l'obéissance de Charles VII avaient demandé un sauf conduit nour venir témoigner à Rouen. en faveur de Jeanne, sa enfin le roa, son conseil et toute l'Église de France avaient réclamé l'appel au pane et au Concile, qui était de droit, le procès pouvait prendre une autre issue

Mais on ent peur de l'Université de Paris. On craignit que vraiment Jeanne, comme tant de savants docteurs le soutenaient, ne fât hérétique, mal croyante, séduite par le prince des ténèbres. Satan se transforme en

¹ Ou du moins les conclus cas des docteurs qui nous son prenne Quant au registre il ne devisit pas contente grand chose. On 10 par les témoignages du proche de réhabilitation que les chers de Po utra no tean ent pas beauroup à ce qua partit de leur compair.

ange de lumière et il est difficile de discerner les faux prophètes des vrais. La malheureuse Pucelle fut abandonnée par le clergé dont les croix naguère marchaient devant elle; entre tous les maîtres de Poitiers il ne s'en trouva pas un seul pour s'offrir à témoigner dans le château de Rouen de cette innocence qu'ils avaient reconnue doctoralement dix-huit mois auparavant.

Il y aurait grand intérêt à suivre la mémoire de la Pucelle à travers les âges. Mais ce serait tout un livre. J'indiquerai seulement les révolutions les plus étonnantes du sentiment public à son sujet. Les humanistes de la Renaissance ne s'intéressèrent pas beaucoup à elle: elle était trop gothique pour eux. Les réformés, qui trouvaient qu'elle sentait l'idolâtrie, ne pouvaient la voir en peinture. Chose qui semble étrange aujourd'hui, mais qui n'en est pas moins certaine et conforme à tout ce que nous savons des sentiments des Français pour leurs rois, ce fut la mémoire de Charles VII qui, sous la monarchie, soutint et sauva la mémoire de Jeanne d'Arc². Le respect dù au prince empècha le plus

^{1.} Aug. Vallet, Observation sur l'ancien monument érigé à Orléans, Paris, 1858, in-8°.

^{2.} Voir un curieux projet de décoration du terre-plein du Pont-Neuf adressé à Louis XIV (B. N., V p. 338, in-fol.). Un sieur Dupuis, aide des Cérémonies, y propose l'érection de statues « à ces grands et illustres capitaines qui de règne en règne ont vaillamment soutenu la dignité de la couronne... Artus de Bretagne, connestable, Jean, comte de Dunois, Jeanne Dark, pucelle d'Orléans, Roger de Gramont, comte de Gniche,

souvent ses sujets fidèles de soumettre à une critique trop sévère les légendes de Jeanne ain-i que celles de la Sainte Ampoule, de la guérison des Cerouelles, de l oriflamme et toutes autres traditions populaires relatives aux antiquités et illustrations de la maison de France Quand, en 1609, dans un collège de Paris, la Pucelle fut le sujet d'exercices litteraires ou elle était traitee sans faveur1, un homme de robe, Jean Hordal, qui se glorifiait d'etre du sang de l'héroine, se plaignit de ces disputes décole comme d'une offense à la majeste royale « Je m'estonne grandement dit-il. qu'en France on tolere que publiquement déclamations se fassent contre I honneur de la France, du roi Charles VII et de son Conseil² » Si Jeanne n'avait pas appartenu q étroitement à la royauté, son souvenir ent été fort négligé par les beaux esprits du xvii* siècle Ses apparitions lui farsaient du tort auprès des savants qui, protestants et catholiques, traitaient la vie de sainte Marguerite de cafardenes Meis les Sorbona-

Cuillaume comie de Chaumant Ambury de Severar I gnoles d't La li re » (Communications de M Paul Lacombe Bulletin de la Societé de l'Histoire de Piris 1995 p 115, 11 ju a 1907 He de 1

¹ Puella Aurel ouss causa adversarus oration but disceptata auctore Jacobo Jolio Parisus apud Julianum Bertaut 1609

Jacob Jose Parissis apad Julianum Bertaul 1609
2 Jean Hordal Heromez mobilismus Joanna Dare Letharinga vulgo aurelianensis puella historia. Ponti Musia 1612, in 8

³ Rabelats Gargonius cimp vi — this Thiers Traile des supersoluns selon l'Eccitore se ale, Para 1677, t I p 103

gres enx-mêmes retranchaient beaucoup sur le martyrologe et les légendes des saints. Un de ceux-là. Edmond Richer, champenois comme Jeanne, censeur de l'Université en 1600, et zélé gallican, composa un livre apologétique sur celle qui avait soutenu de son épée la couronne de Charles VII1. Bien qu'attaché aux libertés de l'église de France, Edmond Richer était bon catholique. Il avait de la doctrine et de · la piété: il croyait fermement aux anges, mais il ne croyait ni à sainte Catherine ni à sainte Marguerite. et leur apparition à la Pucelle l'embarrassait beaucoup. Il se tira de cette difficulté en supposant que des anges s'étaient donnés à la jeune fille pour les deux saintes à qui, dans son ignorance, elle avait une grande dévotion. L'hypothèse lui parut satisfaisante. « d'autant, disait-il, que l'Esprit de Dieu, qui gouverne l'Église, s'accommode à notre infirmité ». Trente ou quarante ans plus tard, un autre docteur en Sorbonne, Jean de Launoy, le dénicheur de saints, acheva de ruiner la légende de sainte Catherine². Les voix de Domremy devenaient terriblement suspectes.

^{1.} Edmond Richer, Histoire de la Pucelle d'Orléans en 4 livres, ms.. Biblioth. Nat., f. fr., 10448, fol. 12.

^{2. «} La vie de sainte Catherine, vierge et martyre, est toute fabuleuse depuis le commencement jusqu'à la fin. » Valesiana, p. 48. — « M. de Launoy, docteur en théologie, avait rayé de son calendrier sainte Catherine, vierge et martyre. Il disait que sa vie était une fable, et, pour montrer qu'il n'y ajoutait aucune foi, tous les ans, au jour de la fête de cette

Regardez Chapelain, dont le poème fut publié pour la première fois en 1636 Chapelain est burlesque avec gravité, c'est un Scarron sans le savoir Nous n'en avons pas moins profit à apprendre de lui qu'il n'a vu dans son sujet qu'une occasion de celébrer le Bâtard d'Orleans II dit expressionent en sa préface. « Je ne l'ai pas tant regardie [la Pucelle] comme le principal héros du poeme, qui à proprement parler est le comte de Dunois » Chapclain était aux gages du duc de Longueville, descendant de Dunois', c'est Dunois qu'il chante, «l'illustre bergere» vient lui fournir à propos le mercelleux, et selon l'expression du bonhomme, les machines nécessaires à l'épopue Les saintes Catherine et Marguerite, trop vulgaires, sont exclues de cea machines Chapelain nous avertit qu'il prit un soin particulier de conduire con poème « de telle sorte que tout ce qu'il y fait faire par la puissance divine s'y puisse eroire fait par la seule force humaine élevee au plus haut point ou la nature est capable de monter » On voit poindre ici l'esprit moderne

Bossuet aussi se garde bien de parler de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Les quatre ou cinq pages in-1° qu'il consere a Jeanne d'Arc dans son Abregé de

ssiate, il d'aut une meuse de Requiem Ceul de lai même que je tieas cette part cultuité » Bodem, p Re

¹ Jean Chapelain, La Puerle ou la France délicrée Paris 16.6, la f-

l'Histoire de France pour l'instruction du Dauphin¹ sont bien curieuses, non pour l'exposé des faits qui y est inexact et confus², mais par le soin que prend l'auteur de ne présenter que d'une manière incidente et dubitative les faits miraculeux attribués à la Pucelle. Au sentiment de Bossuet, comme à celui de Jean Gerson, ces choses sont d'édification, non de foi. Bossuet qui écrit pour l'instruction d'un prince est tenu à beaucoup abréger; mais il abrège trop quand, présentant la condamnation de Jeanne comme l'œuvre de l'évêque de Beauvais, il oublie de dire que l'évêque de Beauvais rendit cette sentence sur l'avis unanime de l'Université de Paris et conjointement avec le vice-inquisiteur³.

- 1. Œuvres de messire Jacques-Bénigne Bossuct, Paris, in-4°, tome XI, 1749, feuillets chiffrés; tome XII, pp. 234 et suiv. Cf. Ce qu'il nous dit des inspirées dans l'Instruction sur les états d'oraison, Paris, 1697, in-8°.
- 2. « Cette fille nommée Jcanne d'Arq... avoit été servante dans une hôtellerie. » Loc. cit., p. 233.
- 3. Il ne faut pas juger trop sévèrement les cahiers d'un prècepteur; mais Bossuet, qui place la réhabilitation sous la rubrique de 1431, ne nous avertit pas qu'elle ne fut prononcée que vingt-cinq ans plus tard. Bien au contraire, il ne tient qu'à lui qu'on la croie antérieure à la délivrance de Compiègne. Voici son texte : « En exécution de cette sentence, elle fut brûlée toute vive à Rouen en 1431. Les Anglois firent courir le bruit qu'elle avoit enfin reconnu que les révélations dont elle s'étoit vantée étaient fausses. Mais le Pape, quelque temps après, nomma des commissaires. Son procès fut revu solemnellement, et sa conduite approuvée par un dernier jugement que le Pape lui-même confirma. Les Bourguignons furent contraints de lever le siège de Compiègne » (Loc. cil., p. 236).

Mézeray est plus crédule que Bossuet; il nomme α les saintes Catherine

Les philosophes ne sont pas tombes en Irance, au xviii' siecle comme une pluie de santerelles ils sor taient de deux siècles de prit critique. Si is trouvaient dans i histoire de Jeanne d'îre plus de capucinades que leur goût n'en sonfirait cest qu'ils avaient été instruits dans I histoire ecclésiastique par les Baillet et les Tillemont hommes jueux sans doute mais grands de tructeurs de légendes Voltaire railla sur Jeanne les moines fripons et leurs dupes. Si l'on rappelle les petits vers de la Picelle pourquoi ne pas rappeler aussi l'article du Dictionnaire Philosophique, qui renferme en troi pages plus de verités solides et de penseu généreu es que certains gros ouvraires molernes ou Voltaire est insulté en jargon de sacristie?

Cest precisément à la fin du xviii* «nècle que Jeanne commenç à ctre mieux comme et plus justement est mée d'abord par le peut lure que l'abb. Lenglet du Fresnoy tira presque en coher de l'hi toire medite

et Varguer Le qui purifio ent son âme par des con eres ons celmies à cause que lle les vénéro i d'une particul ere devot un ». Comme Bossuet en exponant le procès, il parse sons s'hence le v'e inquisiteur (H do re de F ance t. Il 1786 n fobo pp il et su v

i Volta re éd. Benchat, t. XVI — CI au. Etter per les mouvre chap trais « Edin secures d'avoir regre a une fins à hab à d'homme que nils ura ai les eignés pour la leuter seajures in déclarecent héretures relapse et firest mour r'apra le feu relle que ayant saure son recart à cel se autobé sain setemphier quets soil es hommes en élesse ent a leurs i bra cerr Cha les VII retail i depa a la mémour ésse honcrée par son supplier même ».

du vieux Richer¹, puis par les savantes recherches de L'Averdy sur les deux procès².

Toutefois l'humanisme et après l'humanisme la réforme, après la réforme le cartésianisme, après le cartésianisme la philosophie expérimentale, avaient détruit dans l'élite des esprits les vieilles crédulités; le rosier des légendes gothiques, quand vint la révolution, était depuis longtemps défleuri. Il semblait que la gloire de Jeanne d'Arc, liée si étroitement aux traditions de la maison de France, ne pùt survivre à la monarchie et que la tempête qui dissipa les cendres rovales de Saint-Denvs et le trésor de Reims dut emporter aussi les frèles reliques et les images pieuses de la Sainte des Valois. Le nouveau régime en effet refusa d'honorer une mémoire inséparable de la royauté et de la religion; la fête orléanaise de Jeanne d'Arc. dépouillée en 1791 des pompes de l'Eglise, fut cessée en 93. Alors l'histoire de la Pucelle paraissait un peu

^{1.} L'abbé Lenglet du Fresnoy, Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroine et martyre d'État suscitée par la Providence pour rétablir la monarchie française, tirée des procès et pièces originales du temps. Paris, 1753-54, 3 vol. in-12.

^{2.} F. de L'Averdy, Mémorial lu au comité des manuscrits concernant la recherche à faire des minutes originales des disserentes affaires qui ont eu lieu par rapport à Jeanne d'Arc, appelée communément la Pucelle d'Orléans. Paris, Imprimerie Royale, 1787, in-4°. — Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, lus au comité établi par sa Majesté dans l'Académie royate des Inscriptions et Belles Lettres. Paris, Imp. Royale, 1790, t. III.

trop gothique aux emigrés eux-mèmes Chateaubriand, n'osa pas l'introduire dans sou Gene du Christianisme! Mais le premier Consul, qui venait de conclure le Concordat et songeait à restaurer les ornements du sacre, fit rétablir, en lan XI, les fêtes de la Pucelle et y rappela l'encens et les cron. Célèbree jadis dans les lettres de Charles VII à ses bonnes villes, Jeanne fut evaltée dans le Monteur par Ponparte!

Les figures de la poésse et de l'instoire ne vivent dans la pensée des peuples qu'à la condition de «e transformer sans cesse. La foule humaine ne saurait s'intéresser à un personnage des vieux âges si elle ne lui prélait pas ses propres sentiments et ses propres passions Après avoir été associée à la monarchie de droit divin, la mémoire de Jeanne d'Arc fut rattachée a l'unité nationale que cette monarchie avait préparée, elle devint, dans la France impérable et républicaine, le symbole de la patire Certes, la fille d'Isabelle Romée n'avait pas plus l'udée de la patire telle qu'on la concort

^{1 «} Il ny avait dans les temps modernes que deux beaux sujets de poème épique les Crossades et la Découverte du Noutrau Monde » (éd. de 1802, Paris, t. 11 p. 7)

^{2 -} Lilloite Jenne d'Arr a prouté qui di nest pas de miracle que le giole fraçates ne prunte predome duns les carrocatances núl méféredance nationale, est menacle : glome de 10 glombée an XII - 30 june 1800. Pour l'apprehence de 10 glombée an XII - 30 june 1800. Pour l'apprehence de 10 glombée an XII - 30 de 18 june 1800. Pour l'apprehence de 1800 (Original tré de la Administration de Resset)

aujourd'hui, qu'elle n'avait l'idée de la propriété foncière qui en est la base; elle ne se figurait rien de semblable à ce que nous appelons la nation; c'est une chose toute moderne; mais elle se figurait l'héritage des rois et le domaine de la Maison de France. Et c'est bien là tout de même, dans ce domaine et dans cet héritage, que les Français se réunirent avant de se réunir dans la patrie.

Sous des influences qu'il nous est impossible d'indiquer précisément, la pensée lui vint de rétablir le dauphin dans son héritage, et cette pensée lui parut si grande et si belle, que, dans la simplicité de son naïf et candide orgueil, elle crut que c'était des anges et des saintes du Paradis qui la lui avaient apportée. Pour cette pensée elle donna sa vie. C'est par là qu'elle survit à sa cause. Les plus hautes entreprises périssent dans leur défaite et, plus sûrement encore, dans leur victoire. Le dévouement qui les inspira demeure en immortel exemple. Et, si l'illusion qui enveloppait ses sens la soutint, l'aida à s'offrir tout entière, cette illusion ne fut-elle pas à son insu l'ouvrage de son cœur? Sa folie fut plus sage que la sagesse, car cefut la folie du martyre, sans laquelle les hommes n'ont encore rien fondé de grand et d'utile dans le monde. Cités, empires, républiques, reposent sur le sacrifice. Ce n'est donc ni sans raison ni sans justice

I

que transformee par les imaginations enthousiaste», elle devint le symbole de la patrie armée

Le Brun de Charmettes*, rovaliste jaloux des glores imperales, compo a en 1817, avec talent, la première histoire patriotique de Jeanne d'Arc, qui devait étre saune de tant d'autres, conques dans le meme e prit, tracées sur le meme plan, écrites dans le meme style De 1811 à 1819 Jules Quicherat en publiant les deux procès el les témognaces ouvrit di, mement une queque incomparable de recherches et de decouverte. Au même moment, Michelet cervit dans le cinqui me tome de son Histoire de Fiance des pa_ces rapides et colorese qui resteront sans doute comme la plus belli, expres ion de l'art romantique appliqué a la Pocelle* Vais, de toutes les histoires écrites de 1817 à 1870.

uais, de toutes les in-toires écrites de 1811 i 1810, ou du moins de toutes celles qu'et ai pa connaître, car je ne me uus pas attache a les lire toutes, la plus sagace, à mon ans, est celle qui forme le linre IV de l'Histoire de Charles III par Vallet de Viriville, dans laquelle se montre le sour de rattacher la Pucelle au groupe de visionnaires auquel elle appartient redle ment.

¹ Le Brun de Charmettes Huto ra de Jennes d'éresurno mee la Puccile d Orléans Pares 1817 4 vol. 20-8

² M chelet, Histoire de France 1 1

^{3.} Vallet de V res lle Hakare de Charles VII 4. il Paris 1863 in-8

Le livre de Wallon a été très répandu, sinon très lu; il doit sa fortune à son exactitude confessionnelle. C'est une œuvre consciencieuse, morne et d'un fanatisme modéré. Puisqu'il fallait une Jeanne d'Arc orthodoxe à l'usage des gens du monde, celle de M. Marius Sepet avait, pour remplir cet office, autant d'exactitude et plus de gràce².

Après la guerre de 1871, sous la double influence de l'esprit patriotique, exalté par la défaite, et du sentiment catholique renaissant dans la bourgeoisie, le culte de la Pucelle redoubla de ferveur. Les lettres et les arts achevèrent la transfiguration de Jeanne.

Les catholiques, comme le docte chanoine Dunand³, rivalisent de zèle et d'enthousiasme avec les spiritualistes indépendants comme M. Joseph Fabre⁴. Celuici, en donnant sous une forme très artiste les deux procès en français et en discours direct, a vulgarisé l'image la plus ancienne et la plus touchante de la Pucelle⁵.

^{1.} H. Wallon. Jeanne d'Are, Paris, 1860, 2 vol. in-8°.

^{2.} M. Sepet, Jeanne d'Arc, avec une introduction par Léon Gauthier, Tours, 1869, in-8°.

^{3.} Chanoine Dunand, Histoire de Jeanne d'Arc, Toulouse, 1898-1899 . 3 vol. in-8°.

^{4.} Joseph Fabre, Jeanne d'Arc, libératrice de la France, n. éd., Paris, 1894, in-12.

^{5.} Procès de condamnation de Jeanne d'Arc... traduction avec éclaircissements, par J. Fabre, n. éd., Paris, 1895, in-18.

De cette periode datent des travaux d'érudition presque innombrables parmi te-quels il faut signaler ceux de Siméon Luce de qui désormais quiconque traite des commencements de Jeanne doit se reconnatire tributaire!

Nous sommes tenus à une égale reconnaissance envers M German Lefevre-Pontalis pour «es belles éditions et «s penetrantes (Iudes, d'une erudition élézante et sûre

Dans cette période d'evallation romantique et néocatholique, la penture et la sculpture multiplièrent les mages de Jeanne, si rares jusque là, on vit en merveilleuse abondance Jeanne prant Jeanne armée et chevauchant Jeanne captive, Jeanne marityre, de toutes ces images exprimant de diverses manières et avec des mérites inégaux le goût et le sentiment d'une époque, une seule œuvre apparaît grande et vraie d'une beaute puissante la Jeanne d'Are hallueunée de hude!

Le mot de patrie n'est tait pas au temps de la Pucelle On disait le royaume de France? Personne, pas même les légistes, n'en sausent au juste les limites, qui changeauent sans ce se La diversité des lois et des

¹ Jeanne d'Arc a Demremy op est - La France pendant la guerre de Cent Ant op est. 2 Lantry d'Arc Le l'ere d'Or de Jeanne d'Arc av 200 à 2112

³ A Thomas Le mot « Patrie » et Jenne d'ire dans Revue des Idees

coutumes y était infinie et les querelles entre seigneurs s'élevaient à tout moment. Les hommes se sentaient pourtant au cœur l'amour du pays natal et la haine de l'étranger. Si la guerre de Cent Ans ne créa pas en France le sentiment national, elle le nourrit. Dans son Quadrilogue invectif, Alain Chartier montre la France qui, reconnaissable à sa robe somptueusement ornée des emblèmes de la noblesse, du clergé et du tiersétat, mais lamentablement souillée et déchirée, adjure les trois ordres de ne pas la laisser périr : « Après le 'lien de foi catholique, leur dit-elle, Nature vous a devant toute autre chose obligez au commun salut du pays de votre nativité et à la défense de cette seigneurie sous laquelle Dieu vous a fait naître et avoir vie 1. » Et ce ne sont pas là seulement les maximes d'un humaniste instruit dans les vertus antiques. D'humbles Français avaient cher de servir le pays de leur naissance. « Faut-il que le roi soit chassé de son royaume et que nous soyons Anglais!» s'écriait en 1428 cet homme d'armes de Lorraine². Les sujets des Fleurs de Lis comme ceux du Léopard s'estimaient tenus à la loyauté envers leur légitime seigneur. Mais si quelque changement advenait pour son dommage à la seigneurie dont

^{1.} Les œuvres de Maistre Alain Chartier, publ. par André Duchesne, Paris, 1642, in-4°, p. 410.

^{2.} Procès, t. II, p. 436.

ils faisaient partie, ils s'en accommodajent en somme aisément parce qu'une seigneurie s'accroît ou se rétrécit selon la puissance ou la fortune selon le bon droit ou le bon plant du posse-seur et qu'elle peut être démembree par mariages dons on heritages, aliénée par divers contrats. En signe de rejouissance, les habitants de Paris ionchèrent d'herbes et de fleurs les rues de la ville a l'occasion du traite de Brétigny, qui diminuait beaucoup la seigneurie du roi Jean' En fait, les seigneurs changeaient d'obéi-sance tant qu'il était nécessaire Juvenal des Ursins rapporte dans son nournal aue, lors de la conquête de la Normandie par les Anglais on vil une ienne veuve quitter sa terre avec ses trois enfants pour ne pas rendre hommage au roi d'outre mer. Mais combien de seigneurs normands refuserent comme elle de se meltre aux mains des anciens ennemis du royaume? L'exemple de la fidélité au roi ne venait pas toujours de sa famille. Le duc de Bourbon au nom de tous les princes du sang royal avec lui prisonniers des Anglais offrit à Henri \ d aller traiter en France la cession de Harfleur, s'engageant, si le Con eil royal im uppo-ant un refus, à reconnaître Henri V pour roi de France3

¹ Fro wart Chromques 1 we I chap 123.

² Jean Jovénal des Les un dans Buchon. Chosa de chroniques. 15 3. Bymer. Fardera t. IX. p. 427

Chacun songeait d'abord à soi. Quiconque avait terre se devait à sa terre; son ennemi, c'était son voisin. Le bourgeois ne connaissait que sa ville. Le paysan changeait de maître sans le savoir. Les trois états du royaume n'étaient pas assez unis pour former, au sens moderne du mot, un État.

Peu à peu, le pouvoir roval réunit les Français; cette réunion se fit plus étroite à mesure que la royauté se faisait plus puissante. Au xviº et au xviiº siècle, cette envie de penser et d'agir en commun qui fait les grands peuples devint chez nous très ardente, tout au moins dans les familles qui donnaient des officiers à la Couronne, et elle se communiqua même aux gens d'un moindre état. Rabelais fait figurer François Villon et le roi d'Angleterre dans une historiette si enslée degloriole militaire qu'un grenadier de Napoléon aurait pu la conter devant un feu de bivouac, au style près'. Dans la préface du poème que nous citions tout à l'heure. Chapelain parle des moments où « la patrie, qui est une mère commune, a besoin de tous ses enfants ». Le vieux poète s'exprime déjà comme l'auteur de la Marseillaise 2.

On ne peut nier que le sentiment de la patrie existât sous l'ancien régime. Ce que la Révolution y ajouta

^{1.} Pantagruel, 1. IV, ch. LXVII.

^{2.} La Pucelle, préface.

n'en fut pas moins immense Elle y ajouta l'idee de l'unité nationale et de l'intégrité du territoire Elle étendit à tous le droit de propriété réserve jusque-la à un petit nombre, et de la sorte parlagea, pour ainsi dire, a patrie entre les citoyens En donnant aux paysans la faculté de posséder, le nouveau regime leur imposa du même coup l'obligation de défendre leur bien effectif ou éventuel Prendre les armes est une nécessité commune à quiconque acquiert ou vent acquérir des terres. A peine le Français jouissait-il des droits de l'homme et du citoyen, avait il ou pensait-il avoir pignon sur rue et champs au soleil, one les armées de l'Europe coalisée vinrent pour le « rendre a l'antique esclavage. Le patriote alors se fit soldat Vingt trois ans de guerres, avec l'alternative fatale des victoires et des défaites, affermirent nos pères dans l'amour de la patrie et la haine de l'étranger

Depuis lors, les progrès industriels ont suscilé d'un pays à l'autre des rivalités qui s'exercent chaque jour plus âprement. Les modes actuels de la production, en multiplant entre les peuples les antagonismes, ont cree l'impérialisme, l'expanson coloniale et la paix armée.

Mais que de forces contraires s'evercent dans cette création formidable d'un nouvel ordre de choses I La grande industrie a donné naissance, dans tous les pays, à une classe nouvelle, qui, ne possédant rien, n'aisant

nul espoir de rien posséder, ne jouissant d'aucun des biens de la vie, pas même de la lumière du jour, ne craint point, comme le paysan et le bourgeois issu de la Révolution, que l'ennemi du dehors ne la vienne dépouiller, et, faute de richesses à défendre, regarde les peuples étrangers sans esfroi ni haine. En même temps, se sont élevées sur tous les marchés du monde des puissances financières qui, bien qu'elles assectent souvent le respect des vieilles traditions, sont, par leur fonction même, essentiellement destructives de l'esprit patriotique et national. Le régime universel du capital a créé en France, comme partout ailleurs, l'internationale des travailleurs et le cosmopolitisme des financiers.

Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, pour discerner l'avenir, il faut regarder non pas aux entreprises des puissants de la terre, mais aux mouvements confus des masses laborieuses. Cette paix armée, si lourde pour elles, les nations ne la supporteront pas indéfiniment. Nous voyons s'organiser chaque jour la communauté du travail universel.

Je crois à l'union future des peuples et je l'appelle avec cette ardente charité du genre humain qui, formée dans la conscience latine au temps d'Épictète et de Sénèque, et pour tant de siècles éteinte par la barbarie européenne, s'est rallumée dans les cœurs les plus hauts des êges modernes. Et 1 on mopposerait en vain que ce sont là les illusions du rêc et du dieur c'est le désir qui cree la vie et la venir prend sonn de realiser les rèves des philo ophes. Mais que nous soyons assurés des à present d'une paix que men ne troublera, il faudrait être in ensé pour le pretendre. Les terribles rivalités industrielles et commerciales qui grandissent autour de nous font presentir au contraire, de futurs conflits et rien ne nous as ure que la France ne se verra pas un jour enveloppée d'uns une conflicration europeenne ou mondiale. Et l'obligation ou elle se trouve de pourvoir à sa définse n'accrolt pas peu les difficultés que lui cause un ordri social profondément troublé par la concurrence de la production et Jantagonisme des classes.

Un empire ab-olu se fait des défenseurs par la crainte, une démocratie ne s'en a-sure qu'à force de bienfaits On trouve la peur où l'interêt à la racine de tous les dérouements. Pour que, ru jour du péril, le proléture français défende heroquement la l'République, il faut qu'il s') trouve heureux ou e-pare le du-teur Et que sert de se flatier? Aujourd hui le sort de louvier n'est pas meilleur en France qu'en Allemarne, et il est moins bon qu'en Angleterre et en Amèrique

Je n'ai pu me défendre d'exprimer sur ces importants «ujets la vérité telle qu'elle m'apparait, c'est une grande satisfaction que de dire ce qu'on croit utile et juste.

Il ne me reste plus qu'à soumettre au public quelques réflexions sur l'art malaisé d'écrire l'histoire, et à m'expliquer sur certaines particularités de forme et de langage qu'on trouvera dans cet ouvrage.

Pour sentir l'esprit d'un temps qui n'est plus, pour se faire contemporain des hommes d'autrefois, une lente étude et des soins affectueux sont nécessaires. Mais la difficulté n'est pas tant dans ce qu'il faut savoir que dans ce qu'il faut ne plus savoir. Si vraiment nous voulons vivre au xvª siècle, que de choses nous devous oublier: sciences, méthodes, toutes les acquisitions qui font de nous des modernes!' Nous devons oublier que la terre est ronde et que les étoiles sont des soleils, et non des lampes suspendues à une voûte de cristal, oublier le système du monde de Laplace pour ne croire qu'à la science de saint Thomas, de Dante et de ces cosmographes du moyen âge qui nous enseignent la création en sept jours et la fondation des royaumes par les fils de Priam, après la destruction de Troye la Grande. Tel historien, tel paléographe est impuissant à nous faire comprendre les contemporains de la Pucelle. Ce n'est pas le savoir qui lui manque, c'est l'ignorance, l'ignorance de la guerre moderne, de la politique moderne, de la religion moderne.

Mais lorsque nous aurons oubhé, autant que possible, tout ce qui s'est passé depuis la jeune se de Charles VII, afin de penser comme un clerc en exil à Poitiers ou un bourgeoi d'Orléans de service sur les remparts ile sa ville, il nous faudra bientôt retrouver toute- nos ressources intellectuelles pour embrasser l'en emble des événements et découvrir l'enchaînement des effets et des causes qui échappaient à ce hourgeois et à ce clere « I ai raccoures ma sue », dil le Chatterton d Alfred de Vigny quand il explique comment il ne voit rien de ce qui s'est passé apres les vieux Savons Mais Chatterton composait des poèmes, de p eudo chroniques et non pas une histoire L'historien doit tour à tour allonger et raccoureir sa vue Sil se mêle de conter une vieille histoire, il lui faudra successivement et parfois à la même minute la natreté des foules humaines qu'il fait reture et la critique la mieux avertie Il faut que par un phénomène (trange de dédoublement, il soit en même temps l'homme ancien et l'homme moderne et uve sur deux plans différents, semblable à ce personnage étrange d'un conte de J H. Wells qui se ment et se sent ilans une pelite ville d'Angleterre et qui cependant se voit au fond de l Océan Jai visité studieusement les villes, les champou se sont accomplis les evénements que je me proposais de raconter, jai vu la valle de la Vieuse alors

que le printemps la fleurissait et la parfumait, et je l'ai revue sous un amoncellement de brumes et de nuées; j'ai parcouru les bords illustres et riants de la Loire, la Beauce aux vastes horizons que les nuages bordent de montagnes neigeuses, l'Ile-de-France où le ciel est si doux, la Champagne dont les coteaux pierreux nourrissent encore les vignes basses qui, foulées par l'armée du Sacre, se refirent feuilles et fruits, dit la légende, et donnèrent, à la Saint-Martin, une tardive et riche vendange '; j'ai hanté l'àpre Picardie, la baie de Somme si triste et nue sous le vol des oiseaux de passage, la grasse Normandie, Rouen, ses clochers et ses tours, ses vieux charniers, ses ruelles humides, ses dernières maisons de bois aux pignons aigus. Je me suis figuré ces fleuves, ces terres, ces châteaux et ces villes tels qu'ils étaient il y a cinq cents ans.

J'ai accoutumé mes yeux aux formes qu'affectaient alors les êtres et les choses. J'ai interrogé ce qui reste de pierre, de fer ou de bois travaillé par la main de ces vieux artisans, plus libres et par cela même plus ingénieux que les nôtres, et qui témoignent du besoin de tout animer et de tout orner. J'ai étudié le mieux que j'ai pu les images peintes et taillées, non précisément en France, car on n'y ouvrait guère en ces jours

^{1.} Germain Lefèvre-Pontalis, Les sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc, p. 93.

de misere et de mort, mais en Handie, en Bourgogne, en Provence, œuvres d'un style a la fois affecté et naif, souvent exquis. Les miniatures se sont animées sous mes yeuvel 13 aru retureles seigneurs, dans la magnificence absurde des « etoffes à tripes », les dames et les demorelles un peu diablesses avec leurs bonnets cornus et leurs pieds pointus, les clercs assis à leur pupitre les gens d'armes chevauchant leur coursier et les marchands leur mule les laboureurs accomplissant d'avril a mars les travaux du calendrier rustique, les paysannes dont la grande confe est conservée aujourd hus par les religieuses Je me suis rapproche de ces gens qui furent nos semblables et qui pourtant diffiraient de nous par mille nuances du sentiment et de la pensée jai vécu de leur vie, jai lu dans leurs imes

pensee Jai vecu on sea van pensee Jai vecu on beneem and pensee Jai vecu on sea van Jain and de le dire, une On ne trouve nulle part, an pe be on de le dire, une mage authentique de Jeanne Ce qui, dans lart du xv' siècle, avant trait à élle, se reducant à peu de chose il ne nous en reste presque rene, une petite tapissene a bestions, une figurine tracée à la plume eur un registre, quelques enluminures peintes dans des manuverits oous les regions de Charles VIII, de Louis XI, de Charles VIII, et cest tout Il ma fallu contribuer à l'ionnegraphie si paiur e de Jeanne d'Arc, non que jeusse quelque chose a y ajouter, mais au contraire pour en retrancher ce que les faussaires y

ont introduit de ce temps. On trouvera dans l'appendice IV, à la fin de cet ouvrage la courte notice où ie signale des fraudes déjà anciennes, pour la plupart, et qui n'avaient pas encore été dénoncées. J'ai limité mes recherches au xvº siècle, laissant à d'autres le soin d'étudier ces peintures de la Renaissance dans lesquelles la Pucelle apparaît équipée à l'allemande, avec le chapeau à plumes et le pourpoint à crevées des reitres saxons et des suisses mercenaires²? Je ne saurais dire quel est le prototype de ces portraits, mais ils ressemblent beaucoup à la femme qui accompagne les soudoyers dans la Danse des morts que Nicolas Manuel peignit de 1515 à 1521 à Berne, sur le mur du couvent des dominicains³. Au grand siècle, Jeanne d'Arc devient Clorinde, Minerve, Bellone en costume de ballet 12.

J'ai cru qu'un récit continu vaudrait mieux que toutes les controverses et que toutes les discussions pour faire sentir la vie et connaître la vérité. Il est certain que les textes relatifs à la Pucelle ne se prêtent pas très bien à ce genre d'histoire : comme je viens de le montrer, ils

^{1.} T. II.

^{2.} Voir le tableau daté de 1581, conservé au musée d'Orléans et reproduit dans la Jeanne d'Arc de Wallon, p. 466.

^{3.} La Danse des Morts, peinte à Berne, dans les années 1515 à 1520, par Nicolas Manuel, lithographiée par Guillaume Stettler, s. d. in-f° oblong, pl. XX.

^{4.} Lanéry d'Arc, Le livre d'or de Jeanne d'Arc, Iconographie, nº 2080-2112.

cont presque tous suspects à divers égards et soulevent à chaque instant des objections, mais je pense qu'en faisant de ces textes un usage prudent et judicieux, on en peut tirer encore des données suffisantes pour constituer une histoire positive de quelque étendue D ailleurs, j'ai toujours indiqué mes cources; chacun sera juge de l'autorité des garants que j'invoque

Dans mon récit, J'ai ropporté un assez grand nombre de circonstinces qui, sans avoir directement trait à Jeanne retèlent lesprit les mœurs et les croyances du temps ces circonstances sont pour la plupart d'ordro religieux C'est que l'histoire de Jeanne, jo ne puis assez le dire, est une histoire religieuxe, une histoire de sainte, tout comme celle de Colette de Corbie ou de Catherine de Sienne

- Jai beaucoup accordé, jai peut-être trop accordé au desir de faire vivre le lecteur au milieu des choses et parmi les hommes du xi siècle Pour ne pas le distraire trop brusquement, jai evité de lui presenter tout rapprochement avec d'autres époques, bien qu'il men vint un grand nombre à l'esprit
- Jai nourri mon texte de la forme et de la substance des textes anciens, mais je n.j. ai, autant dire, jamais introduit de citations littérales je crois que, sans une certaine unité de langage, un livre est illisible, et jai voulu cire lu

Ce n'est pas par affectation de style ni par goût artiste que j'ai gardé le plus que j'ai pu le ton de l'époque et préféré les formes archaïques de la langue toutes les fois que j'ai cru qu'elles seraient intelligibles; c'est parce qu'on change les idées en changeant les mots et qu'on ne peut substituer aux termes anciens des termes modernes sans altérer les sentiments ou les caractères.

J'ai tàché de garder un ton simple et familier. On écrit trop souvent l'histoire d'un ton noble qui la rend ennuyeuse et fausse. S'imagine-t-on que les faits historiques sortent du train ordinaire des choses et de la mesure commune de l'humanité?

Une tentation terrible pour l'historien d'une telle histoire, c'est de se jeter dans la bataille. Il n'y a guère de moderne récit de ces vieux assauts où l'on ne voie l'auteur, ecclésiastique ou professeur, s'élancer, la plume à l'oreille, sous les flèches anglaises, au côté de la Pucelle. Je crois qu'au risque de ne point montrer toute la beauté de son cœur, il vaut mieux ne pas paraître dans les affaires qu'on raconte.

J'ai écrit cette histoire avec un zèle ardent et tranquille; j'ai cherché la vérité sans mollesse, je l'ai rencontrée sans peur. Alors même qu'elle prenait un visage étrange, je ne me suis pas détourné d'elle. On me reprochera mon audace jusqu'à ce qu'on me reproche ma timidité.

Je suis heureux d'exprimer ma gratitude à mes illustres confreres, MM Paul Meyer et Ernest Lavi-se, dont les conseils mont eté precieux. Je dois beaucoup à V Petit-Dutailli-, qui a bien voulu me présenter des observations dont jan tenu compte. Jan grandement a me louer de l'aide que mont prêté M. Henri Jadart, secrétaire de l'Académie de Reims, M F Langlois, profe eur à la Faculte des lettres de Lille, Vi Camille Bloch, l'ancien archiviste du Loiret, M Nocl Charavay, expert en autographes et V Raoul Bonnet

M Pierre Champion, qui, tres jeune encore, s'est fait connaître par de beaux travaux historiques, a mis à ma disposition le résultat de ses recherches avec un désinteressement que je ne saurais assez reconnaître et il a bien voulu rehre attentivement tout mon travail M Jean Brousson ma fait profiter des ressources de «a perspicacité qui passent de beaucoup ce qu'on est en droit d'attendre d'un secrétaire

Au siècle que jai essayé de faire revivre en cet ouvrage un demon nommé Titivillus mettait chaque soir dans son sac tontes les lettres omises ou changées par les copistes durant la journée et les portait en enfer, pour que Saint Michel, alors qu'il pèserait les âmes de ces scribes négligents, mit la part de chacun dans le plateau des miquités Je crois que ce diable, justement vétilleux, sul a survécu a la decouverte de l'imprimerie, assume aujourd'hui la lourde tâche de relever les coquilles semées dans les livres qui prétendent à l'exactitude; car il serait bien naïf de s'occuper des autres. Je pense qu'il met ces coquilles, selon le cas, à la charge du prote ou de l'auteur. J'ai une infinie reconnaissance à mes éditeurs et amis MM. Calmann-Lévy et à leurs excellents collaborateurs d'avoir, par leurs soins et leur expérience, allégé de beaucoup le sac dont Titivillus me chargera au jour du jugement.

VIE DE JEANNE D'ARC

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE.

De Neuschâteau à Vaucouleurs la Meuse coule libre et pure entre les trochées de saules et d'aulnes et les peupliers qu'elle arrose, se joue tantôt en brusques détours, tantôt en longs circuits, et divise et réunit sans cesse les glauques filets de ses eaux, qui parfois se perdent tout à coup sous terre. L'été, ce n'est qu'un ruisseau paresseux qui courbe en passant les roseaux du lit qu'il n'a presque pas creusé; et, si l'on approche du bord, on voit la rivière, ralentie par des îlots de joncs, couvrir à peine de ses moires un peu de sable et de mousse. Mais dans la saison des pluies, grossie de torrents soudains, plus lourde et plus rapide, elle laisse, en fuyant, une rosée souterraine qui remonte çà et là, en flaques claires, fleur d'herbe, dans la vallée.

Cette valiée s ctend, toute unie, farge d'une lieue à une heue et demie, entre des collines arrondies et basses couronnes de chênes, d'érables et de bouleaux Bien que fleurie au printemps, elle est d'un aspect austere et grave et premi parfois un caractère de tristesse. L'herbe la revêt avec une monotonie (gale à celle des eaux dormantes On v sent, même dans les beaux jours, la menace d'un climat rude et froid Le ciel y semble plus doux que la terre Il l'enveloppe de son source humide il est le mouvement, la grace el la volupté de ce paysage tranquille et chaste Puis, quand vient i luver il se mèle à la terre ilans une apparence de chaos Les brouillards y deviennent épais el tenaces Aux vapeurs blanches et légères qui flottarent par les matins tiedes, sur le fond de la vallee. succedent des nuages opaques et de sombres montagnes mouvantes, qu'un soleil rouge et froid dissine lentement Ft, le long des sentiers du haut pays, le passant matinal a cru, comme les mystiques dans leurs ravissements, marcher sur les nuées

C'est ainsi qu'après avoir laissé à sa gauche le plateau boisé du hant duquel le château de Bourlémont domine le val de la Saônelle et à sa droite Cousses avec sa vieille église, la rivière flexible passe entre le Bois Chesnu au couchant et la côte de Julien au levant, rencontre, sur sa rive occidentale, les villages de Domremy et de Greux, qui se touchent, sépare Greux de Maxey sur Meuse, atteint, entre autres hameaux blottis au creux des collines ou dressés sur les hautes terres, Burey-la-Côte, Maxey-sur-Vaise et Burey-en-Vaux, et va baigner les belles prairies de Vaucouleurs¹.

Dans ce petit village de Domremy, situé à moins de trois lieues en aval de Neuschâteau et à cinq lieues en amont de Vaucouleurs, une fille naquit vers l'an 1410 ou 1412², destinée à l'existence la plus singulière. Elle naissait pauvre. Jacques ou Jacquot d'Arc, son père ³, originaire du village de Ceffonds en Champagne ⁴, vivait d'un gagnage ou petite ferme, et menait les chevaux au labour. Ses voisins et voisines le tenaient pour bon chrétien et vaillant à l'ouvrage ⁵. Sa femme était originaire de Vouthon, village situé à une lieue et demie au nord-ouest de Domremy, par delà les

^{1.} J. Ch. Chapellier, Étude historique et géographique sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc, Saint-Dié, 1890, in-8°. — E. Hinzelin, Chez Jeanne d'Arc, Paris, 1891, in-18.

^{2.} C'est ce qu'on peut induire de *Procès*, t. I, p. 46. Mais Jeanne ne savait pas à quel âge elle avait quitté la maison de son père (*Procès*, t. I, p. 51). Je n'ai pas fait usage de *Procès*, t. V, p. 116, qui est tout à fait fabuleux.

^{3.} Darc (Procès, t. I, p. 191, t. II, p. 82); Dars (Siméon Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. 360); Day (Procès, t. V, p. 150); Daiz (communication de M. Pierre Champion), et cette graphie paraît attester la prononciation de Jeanne d'Arc. — Sur l'orthographe du nom de d'Arc, cf. Lanéry d'Arc, Livre d'Or de Jeanne d'Arc, notices 647-657.

^{4.} Procès, t. I, pp. 46, 208. — E. de Bouteiller et G. de Braux, La famille de Jeanne d'Arc, Paris, in-8°, 1878, p. 185; Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc, Paris-Orléans, 1879, in-12, p. x et passim. — Boucher de Molandon, Jacques d'Arc, père de la Pucelle, Orléans, 1885, in-8°.

^{5.} Procès, t. II, pp. 378 et suiv.

bois de Greux Ayant nom Isabelleon Zabillet, elle reçut, à une époque qu'on ne saurait indiquer, le surnom de Romée On appelant ainsi ceux qui Claient allés à Rome ou avaient fait quelque grand pèlerinage1, et l'on peut croire qu'Isabelle gagna son nom de Romée en prenant les coquilles et le bourdon3. Un de ses frères était curé, un autre, couvreur; un de ses neveux charpentier. Elle avait déjà donné à son mari trois enfants Jacques ou Jacquemin, Catherine et Jeans.

La maison de Jacques d'Are touchait au pourpris de l'église parorssale, dédice à saint Remi, apôtre des Gaules. On n'eut que le cimetière à traverser pour

i Proces, t i pp 191 et 208, t. II, p 74, n 1 - Armand Boucher de Crivecour Les flomée et les de Perthes famille maternelle de Jeanne d'Arc, Abbeville 1891 in 8 - Landry d tre, Lure d Or, notices 1278 à 1308 2 Du Cange, Glorsaire, su mot Romeiu - G de Braux, Jeanne d'Are d

Saint Sicolas, Namer, 1889, p. 8 - Renue catholique des Institutions et du Droit, 2001 1886 - E de Bouteslier, Aouvelles treherches, p 211 - Vallet de Viriville, Histore de Charles III. 1 II. p 43

^{3.} Très probablement avant la paissance de Jeanne « Jal nour surnom d Arc ou Romes att Jeanne (Preces, t I, p 191) On sort quelle se donne indifférentment le surnom de son père ou celui de sa mère bien qu'elle dise (Proces, t 1, p 191) que les filles, dans con pays, portaient le surnom de leur mère 4 Procès, I V. p 252 - E de BouterHer et G de Braux, Aonvelles

recherches sur la famille de Jennue d'Arc, Paris, 1879, pp 34 20 - Ch du Lys, Trailé sommaire lant dis nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans et de ses frères, édit à allet de Viriville, Paris, 1807, p 23 - E. Georges, Jeanne d'Are conndirée au point de que Franco-Champenous, Troyes, 1823, to-8*, p 10t 5, Rien de moins certain que lordre de maissance des enfants de

Jacques d'Are (Procès, à la table, au mot Are)

⁶ Proces, t II, p 393 et passum - S Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, XVI. B 357

porter l'enfant sur les fonts. Les formules d'exorcismes, que le prêtre récite à la cérémonie du baptême, étaient, à cette époque, dans ces contrées, beaucoup plus longues, dit-on, pour les filles que pour les garçons . Sans savoir si messire Jean Minet², curé de la paroisse, les prononça dans leur teneur exacte sur la tête de l'enfant, nous rappelons cet usage comme un des nombreux indices de l'invincible défiance qu'inspira toujours à l'Église la nature féminine.

Selon la coutume d'alors, cette enfant eut plusieurs parrains et marraines³. Les compères furent Jean Morel, de Greux, laboureur; Jean Barrey, de Neufchâteau; Jean Le Langart ou Lingui et Jean Rainguesson; les commères, Jeannette, femme de Thevenin le Royer, dit Roze, de Domremy; Beatrix, femme d'Estellin, laboureur au même lieu; Edite, femme de Jean Barrey, Jeanne, femme d'Aubrit, dit Jannet, qu'on appela le maire Aubrit, quand il fut nommé officier de plume au service des seigneurs de Bourlémont¹; Jeannette, femme de Thiesselin de Vittel, clerc à Neufchâteau, de toutes la plus savante, car elle avait entendu lire des histoires dans des livres. On désigne encore, parmi les commères, la femme de Nicolas d'Arc frère de

^{1.} A. Monteil, Histoire des Français, 1853, in-18, t. II, p. 194.

^{2.} Procès, t. I, p. 46, Jean Minet était originaire de Neuschâteau.

^{3.} J. Corblet, Parrains et marraines, dans Revue de l'Art chrétien, 1881, t. XIV, pp. 336 et suiv.

^{4.} Siméon Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, LI, p. 98.

Jacques, ainsi que deux obscures chretiennes nommées l'une Agnès, l'autre Sibylle⁴. Il se rencontrait là nombre de Jean, de Jeanne et de Jeannette, comme en toute assemblée de bons catholiques Saint Jean-Baptiste jouissait d'une très haute renommée, «a fite, célébrée le 24 juin etait une grande date de l'année religieuse et civile elle servait de terme usuel pour baux, locations et contrats de toutes sortes Saint Jean l Évangéliste qui avait reposé la tête contre la poitrine du Seigneur et qui devait revenir sur la terre a la consommation des siècles, passait aux veux de certains religieux, aux yeux surtout des mendiants, pour le plus grand des saints du Paradis. C'est pourquoi, en l honneur du Precurseur ou de l'apôtre bien aimé, on imposait tres souvent, de preférence à tout autre nom, les noms de Jean et de Jeanne aux nouvern nés Et. pour mieux approprier ces saints noms à la petites-e de l'enfance et à l'infimité promise à la plupart des destinées humaines, on les diminnait en Jeannot et Jeannette Les paysans des bords de la Meuse avaient un coût particulier pour ces petits noms à la fois humbles et caressants, Jacquot Pierrollot, Zabillet, Mengette, Guillemette 3 Lenfant requt, de la femme

¹ Cf Procès à la table aux articles purrains et marraines - Il n'est pas toujours pos ble de donner aux personnes les noma et l'état qu'elles ava ent préc sément à la date où nous les voyons interven r

² Relation du greffier de La Bochelle dans Revue Historique † IV p 34º Cf Eustache Deschamps, ballade 354 t.HI p 83 ed Queux de Sa at Hilaire 3 Proofs t 11 pp 74-388 t V pp 151 220 et pourse

du clerc Thiesselin, le nom de Jeannette. Au village, elle ne porta que celui-là. Plus tard, en France, on l'appela Jeanne¹.

Elle fut nourrie dans la maison paternelle. Pauvre demeure de Jacques²! La façade était percée d'une ou deux fenètres chiches de lumière. Le toit de pierres plates, incliné sur un demi-pignon, descendait presque à terre du côté du jardin. Sur le seuil, à la coutume du pays, s'amassaient le fumier, les souches et les instruments de labour, recouverts de rouille et de boue. Mais l'humble jardin, à la fois verger et potager, était, au printemps, tout fleuri de blanc et de rose³.

Ces bons chrétiens eurent encore un enfant, le dernier, Pierre qu'on nommait Pierrelot⁴.

Jeanne grandit sur une terre avare, parmi des gens rudes et sobres, nourris de vin rose et de pain bis, endurcis par une dure vie. Elle grandit libre. Les enfants, chez les paysans laborieux, vivent le plus souvent entre eux, hors du regard des parents. La fille

^{1.} Procès, t. I, p. 46. — Henri Lepage, Jeanne d'Arc est-elle Lorraine? Nancy, 1852, pp. 57 à 79.

^{2.} Procès, t. V, pp. 244 et suiv. — La maison de Jacques d'Arc était sans doute sur la route; les Du Lys, ou plutôt les Thiesselin, la démolirent et bâtirent à la place une maison qui n'existe plus. Les écus qui en ornaient la façade ont été appliqués sur la porte de celle qu'on montre aujourd'hui comme la maison de Jeanne. Ce qu'on donne pour la chambre de Jeanne est le fournil (E. Hinzelin, Chez Jeanne d'Arc, p. 74. Voir un article de Henri Arsac, dans l'Écho de l'Est, du 26 juillet 1890). Il y a sur ce sujet toute une littérature (Lanéry d'Arc, Livre d'Or, pp. 330 et suiv.).

^{3.} Émile Hinzelin, Chez Jeanne d'Arc, passim.

^{4.} Procès, t. V, pp. 151, 220.

ol sabelle semble s'atre tres bien accordée avec les enfants du village. Une petite voisine, Hauvette, de trois ou quatre ans plus jeune qu'elle, était sa compagne de tous les jours l'Îles avaient plaisir à concher dans le meme lit! Mengette, dont les parents habitaient tout contre, venait filer dans la maison de Jacques d'Arc Elle s'y acquitait avec Jeanne des soins du ménage? Souvent aussi Jeanne, emportant sa quenouille, allait faire la veillée chez un laboureur, Jacquier, de Saint-Amance, qui avant une fille toute peune? Les griçons, comme de raison, croissaient aiez les filles Jeanne et le fils de Simonin Musnier, étant voisine et voisin, furent élevés ensemble. En son enfance le fils Musnier tomba malade, Jeanne l'alla soigner.

Il n'était pas sans exemple en ce temps-là que des villegences connuissent leurs lettres. Mattro Lean Gerson, peu d'années auparatant, conseillait à ses sœurs, pay sannes champenoises, d'apprendre a lire, promettant, si elles y réussissaient, de leur donner des livres d'édification.⁵ Ben que meco de cure, Jeang n'étudies.

¹ Proces t 11, p 417

^{2 1511, 1 11,} p 439

^{3 1.4,}t 11 p 40%

⁴ lbid , 1 11, p 493

^{5.} E. Georges, Jennie d'Arc consideres au poud de tre Franço-Champenni, p. 11s. — De La Fois Villecco, Documents invidis pour servir de Lutiere de Proténcion publique en Franço et a l'Instituce des mours au XII invide d'un Bulletin de la Sociée des Antiquaires de la Mornié, t. III pp. 430 et suit.

pas sa Croix-de-Dieu, semblable en cela à plusieurs enfants de son village, non pourtant à tous, car il y avait à Maxey une école où allaient les garçons de Domremy¹.

Elle apprit de sa mère Notre Père, Je vous salue, Marie, et Je crois en Dieu². Elle entendit conter quelques belles histoires de saints et de saintes. Ce fut tout l'enseignement qu'elle reçut. Aux jours fériés, dans la nef de l'église, elle se tenait sous la chaire, assise sur les talons, à la manière des paysannes, tandis que les hommes demeuraient debout contre le mur, et elle entendait le sermon du curé³.

Dès qu'elle en eut l'âge, elle travailla aux champs, sarclant, bèchant et, comme font encore aujourd'hui les filles du pays lorrain, accomplissant des tâches d'homme.

Les prairies, don du fleuve, étaient la principale richesse des riverains de la Meuse. Quand la récolte des foins était faite, tous les habitants de Domremy avaient droit de pâture dans les prairies du village, et ils y pouvaient mettre des têtes de bétail en nombre

^{1.} Procès, t. I, pp. 65-66. — (Item., je donne à Oudinot, à Richard et à Gérard, clercz enfantz du maistre de l'escole de Marcey dessoubz Brixey, doubz escus pour priier pour mi et pour dire les sept psaulmes.) Testament de Jean de Bourlemont, 23 octobre 1399, dans S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, preuve XIII.

^{2.} Procès, t. I, pp. 46, 47.

^{3.} Voyez dans Montfaucon, Monuments de la Monarchie française, t. III, la gravure de la seconde miniature des « Douze périls d'enfer ».

proportionnel a celui des fauchees de pré qu'ils possédaient en propre Chaque famille prenait a son tour la garde des troupeaux amsı rassemblés. Jacques d'Arc, qui avait un peu d'herbage, mettait ses bœufs et ses chevaux avec les autres Lorsque venait son tour de garde, il sen déchargeait sur sa fille Jeanne, qui allait au ore, sa quenouille a la main 1.

Mais elle aimait mieux vaquer aux soins du menage, coudre et filer. Elle était pieu-e. Elle ne jurait ni Dieu ni les saints et, pour affirmer qu'une chose était vraie, elle «e contentait de dire « Sans faute » . Quand les cloches sonnaient l'Angelus, elle se signait et s'agenouillant. Le samedi, jour de la Sainte Vierge, gravissant le coteau d'herbes, de vignes et de vergers au pied duquel s'appune le village de Greux, elle gagnait le plateau bosse d'ou l'on decouvre, à l'est, la verte vallée et les collines bleursantes. Sur la hanteur, à une petite lieue du village, dans un ravin plein d'ombre et de murmures, la fontaine de Saint-Thiebault, dont l'eau tres pure guerit de la fièvre et cicatrise les plaies, jailht sous les hêtres, les frênes et les chènes Au-dessus de la fontaine, s'éleve la chapelle de Notre-Dame de Bermont Dans la belle saison, elle est toute parsumée de l'odeur des pres et des bois Et l'hiver enveloppe ce haut heu de tristesse et de silence.

¹ Proces, t. 1, pp 51, 66 - Luce, Jeanne d'Arc à Domrem J, p lui 2 Ibid , t. 11, p. 101

³ Ibif. L l. p 423

En ce temps-là, vètue du manteau royal et la couronne au front, dans ses bras son divin enfant, Notre-Dame de Bermont recevait les prières et les offrandes des jeunes garçons et des jeunes filles. Elle faisait des miracles. Jeanne l'allait visiter en compagnie de sa sœur Catherine, de quelques filles ou garçons du pays ou toute seule. Et le plus souvent qu'elle pouvait, elle brûlait un cierge en l'honneur de cette céleste dame '.

A une demi-lieue à l'ouest de Domremy, s'élevait une colline couverte d'un bois épais où l'on ne s'aventurait guère de peur des sangliers et des loups. Les loups étaient la terreur du pays. Les maires des villages payaient des primes pour chaque tête de loup ou de louveteau qu'on leur apportait ². Ce bois, que Jeanne voyait du seuil de sa porte, c'était le Bois Chesnu, le bois de chènes, ce qu'on pouvait entendre au sens de bois chenu, vieille forêt ³. Nous verrons plus tard comment à ce Bois Chesnu fut appliquée, en France, une prophétie de Merlin l'Enchanteur.

Au pied de la colline, du côté du village, était une fontaine que les groseilliers épineux, en recourbant

^{1.} Procès, table, au mot: Bermont. — Du Haldat, Notice sur la chapelle de Belmont, dans les Mémoires de l'Acadêmie Stanislas de Nancy, 1833-1834, p. 96. — E. Hinzelin, Chez Jeanne d'Arc, p. 95. — Lanéry d'Arc, Livre d'Or, p. 330.

^{2.} Alexis Monteil, Histoire des Français, t. I, p. 91.

^{3.} Procès, table, au mot: Bois Chesnu.

^{4.} Ibid., table, au mot : Fontaine des Groseilliers.

leurs branches, hordaient de leurs buissons grisatres On la nommait la Fontaine-aux Groseilliers, la Fontaine aux-verpruns. Si, comme le croyait un maître de l'Université de Paris2, Jeanne appeluit cette fontaine la Fontaine-aux-Bonnes-Fees-Aotre-Seigneur, c était assurement parce que les gens du village la désignaient de même manière. Et il semblerait que ces ames rustiques eussent voulu, par ce nom, rendre chrétiennes ces dames des bois et des caux qui ne l'étaient guère, et en qui certains docteurs reconnaissaient des démons autrefois adorés des paiens comme déesses 3

Et c etait la vérité Déesses vénérées et redoutées a l egal des Parques elles s'étaient nommées les Fatales et on leur avait attribue un pouvoir sur les destinees des hommes Mais depuis longtemps déchues de leur puissance et de leurs honneurs, ces fées de village so faisment aussi simples que les gens près desquels elles vivaient. On les invitait aux baptêmes et l'on mettait leur couvert dans la chambre attenante à celle de l'accouchée A ces festins, elles mangeaient seules, en traient, sortaient sans qu'on le sût, il ne fallait pas trop les épier, de peur de leur déplaire Cest l'usage des personnes divines d'aller et de venir mystérieusement Elles faisaient des dons aux nouveau-nés Il y en

¹ Procès t I pp 67 210 t II pp 391 et sour 2 Journal d'un bourgeon de Paris éd Tuctey p 267

³ Proces t I p 203

A Ibid t I pp 67 187 209 t II pp 250 401 450

avait de très bonnes; mais, pour la plupart, sans être méchantes, elles se montraient irritables, capricieuses, jalouses, et, si on les offensait, même par mégarde, elles jetaient des sorts. Elles laissaient voir parfois, à d'inexplicables préférences, qu'elles étaient femmes. Plus d'une prenait pour ami un chevalier ou un rustre; le plus souvent ces belles amours finissaient mal. Enfin, terribles ou douces, elles étaient encore les Fatales, elles étaient tonjours les destinées!

Tout proche, à l'orée du bois, an-dessus du grand chemin de Neufchâteau, s'élevait un hêtre très vieux qui répandait une belle et grande ombre? Il était vénéré presque à l'égal de ces arbres tenus pour sacrés avant que les hommes apostoliques enssent évangélisé les Gaules?. Ses branches, qu'aucune main n'osait toucher, descendaient jusqu'à terre. « Les lis, disait un laboureur, ne sont pas plus beaux!. » Comme la fontaine, l'arbre avait plusieurs noms. On l'appelait l'Arbre-des-Dames, l'Arbre-aux-Loges-les-Dames, l'Arbre-des-Fées, l'Arbre-Charmine-Fée-de-Bourlémont, le Beau-Mai.

Qu'il fût des fées et qu'on en eût vu sous l'Arbre-

^{1.} Wolf, Mythologie des fées et des elfes, 1828, in-8°. — A. Maury, Les fées au moyen âge, 1843, in-18 et Croyances et légendes du moyen âge, Paris, 1896, in-8°.

^{2.} Micher, Histoire manuscrite de Jeanne d'Arc, ms. fr. 10448, fol. 14-15.

^{3.} Sur le culte des arbres, voir l'étude de M. Henry Carnoy dans la Tradition, du 15 mars 1889.

^{1.} Procès, t. 11, p. 122.

^{5.} Ibid., à la table, au mot : Arbre des Fées.

aux-Loges-les-Dames, tout le monde a Domremy le savait Dans les anciens jours, au temps où Berthe filait, un seigneur de Bourlémont, nommé Pierre Granier', devenu le hel amı d'une see, l'allaıt trouver le soir sous le hêtre. Un roman traitait de leurs amours. Et l'une des marraines de Jeanne, dont le marr etait clerc a Neufchâteau, avait entendu lire cette histoire qui ressemblait sans doule à celle de Mélusine, tant connuc en Lorraine Seulement on doutait si les fées venaient encore sous le hêtre Les uns croyaient que non, les autres croyaient qu'oui Béatrix, marraine aussi de Jeanne, disait « J ai oui conter que les fées venaient sous l'arbre dans l'ancien temps Mais, pour leurs péchés, elles n'y viennent plus? >

La simple créature entendait par la que ces dames sées étaient les ennemies de Dieu, et que le curé les avait mises en fuite Jean Morel, parraiu de Jeanne, pensait de même4

En esset, la veille de l'Ascension, aux Rogations ou Petites Litanies, les croix étaient portées par les champs et le curé allait sous l'Arbre-des Fées chanter l'evangile

¹ Proces, t II p 408

² lbul, t II, p 404 et pannem — Sumple crayon de la nobleuse des dues de Lorraune et de Bor dans Le Brun des Charmettes, Hutoure de Jeanue d Are, L I, p 266. - Jules Baudot, Lez proposses Yolande et les ducs de Bar de la famille des l'alous, 1= partie Mélusine, Par s, 1901, 10-8', 3 Propter corum peccula dans Procès, t II, p 396 Le sens n'est pas dontent

⁴ Red t. 11 p 370

de saint Jean. Il le chantait encore à la Fontaine-aux-Groseilliers et aux autres fontaines de la paroisse¹. Et pour chasser les mauvais esprits, on ne connaissait rien qui valût l'évangile de saint Jean².

Le seigneur Aubert d'Ourches estimait que les fées avaient disparu de Domremy depuis vingt ou trente ans. Au rebours, plusieurs dans le village croyaient savoir que les chrétiens allaient encore se promener avec elles, et que le jeudi était le jour des rendez-vous³.

Une troisième marraine de Jeanne, la femme d'Aubery, le maire, avait vu de ses yeux les fées autour de l'arbre. Elle l'avait dit à sa filleule. Et la femme d'Aubery était réputée bonne et prude femme, non devineresse ni sorcière 4.

Jeanne soupçonnait en tout cela quelque sortilège. Pour elle, elle n'avait jamais rencontré les dames sous l'arbre. Mais qu'elle eût vu des fées ailleurs, c'est ce qu'elle n'aurait pas su dire⁵. Les fées ne sont pas comme les anges ; elles ne se font pas toujours connaître pour ce qu'elles sont ⁶.

- Chaque année, le quatrième dimanche de Carême,

^{1.} Procès, t. II, p. 397.

^{2.} Bergier, Dictionnaire de Théologie, au mot : Conjuration.

^{3.} Procès, t. II, p. 450.

^{4.} Ibid., t. I, pp. 67, 209.

^{5.} Ibid., t. I, pp. 178, 209 et suiv.

^{6.} Sur les traditions relatives aux fées à Domremy et sur ce qu'en pensait Jeanne : Procès, table, au mot : Fées.

que l'Eglise nomme le dimanche de Latare, parce qu'on chante à la messe de ce jour l'introit qui commence par ces mots Lutare Jerusalem, les paysans du Barrois calébraient une fête rustique et faisaient ce qu'ils appelment leurs Fontaines, c'est-à-dire qu'ils allaient en troupe boire à quelque source et danser sur 1 herbe. Ceux de Greux fusaient leurs Fontaines à la chapelle de Notre-Dame de Bermont, ceux de Domremy les faisaient à la Fontaine-des-Groseilliers et à l'Arbre-des-Fées! On se rappelait le temps ou le seigneur et la dame de Bourlemont y condussaient eux-mêmes la jeunesse du village Muis Jeanne était encore dans les langes quand Pierre de Bourlémont, seigneur de Domremy et de Greux, mourut sons enfants, laissant ses terres à sa nicce Jeanne de Joinville qui, mariée à un chambellan du duc de Lorraine, vasait à Nancy?

Le jour des Fontaines, les filles et les garçons de Domremy se rendatent ensemble au vieux hetre. Après t avoir suspendu des guirlandes de fleurs, ils soupent sur une nappe (tendue à terre, de noix, d'œufs durs et de petits pains d'une forme étrange, que les m nameres arment petres tout exprés. Puis ils aliment boire à la Fontaine-des Groseilliers, dansaient des rendes et s'en retournaient chacun chez soi à la tombre de la nort

I Sur le d manche et la f te des Fontaines & In mremy Procès tabl , on my fontmar ? Provis t. 1 pp. 67 210 401 et suiv - S Luer, Jeanne d'Arc a Domcres fr 24 \$ 21.)

Jeanne faisait ses Fontaines comme toutes les jouvencelles de la contrée. Bien qu'elle fût de la partie de Domremy rattachée à Greux, elle les faisait non pas à Notre-Dame de Bermont, mais à la Fontaine-des-Groseilliers et à l'Arbre-des-Fées'.

En son premier àge, elle dansait avec ses compagnes au pied de l'arbre. Elle y tressait des guirlandes pour l'image de Notre-Dame de Domremy, dont la chapelle s'élevait sur un coteau voisin. Les jeunes filles avaient coutume de suspendre des guirlandes aux branches de l'Arbre-des-Fées. Jeanne en suspendait, comme les autres, et, comme les autres, tantôt elle les emportait, tantôt elle les laissait. On ne savait ce qu'elles devenaient, et il paraît que la disparition de ces fleurs était de nature à inquiéter les personnes scientifiques et d'entendement. Ce qui est certain c'est que les malades, s'ils buvaient à la fontaine et se promenaient ensuite sous l'arbre, guérissaient de la fièvre².

Pour fêter le printemps on faisait un homme de mai, un mannequin de feuilles et de fleurs 3.

Près de l'Arbre-des-Dames, sous un coudrier, une mandragore promettait les richesses à qui, n'ayant peur ni de l'entendre crier, ni de voir le sang dégoutter de son petit corps humain et de ses pieds fourchus,

^{1.} Procès, t. II, pp. 391-462.

^{2.} Ibid., t. I, pp. 67, 209-210.

^{3.} Ibid., t. II, p. 434.

oserait, durant la nuit, selon les rites, l'arracher de terre t

L'arbre, la fontaine, la mandragore rendaient les habitants de Domremy suspects de commercer avec les mauvais esprits. Un savant docteur a dit en propres termes que le pays était connu pour le grand nombre de ses habitants qui usaient de maléfices 2.

Jeanne, encore en sa prime jeunesse, fit plusieurs fois le voyage de Sermaize en Champagne, ou elle avait des parents. Le curé de la paroisse, messire llenri de Vouthon, était son oncle maternel. Elle y avait un cousin, Perrinet de Youthon, qui y exerçait l'état de couvreur avec son fils Henry.

Domremy est séparé de Sermaize par quinze grandes heues de forêts et de landes Jeanne, à ce qu'on peut croire, faisait le voyage en croupe avec son frère sur la petite jument, la bâtière du gagnage A chaque fois que l'enfant s'y rendart, elle passart plusieurs jours dans la maison de Perrinet, son cousin3

¹ Atropa Vandragor, mandragore femelle, main-de-gloire, herbe-aux magiciens Proces, t 1, pp 89 et 213 - Journal d'un bourgeois de Paris 2 Procés, t I, p 209

³ Cela est probable, non certain — Proofs, t II, pp 74,388, t V, p 2o2 - E de Bouteiller et G de Braux, Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Are, pp xvm et sare , 7, 8, 10 et pamm - C Gilardoni, Sermanze et son egisse Vatry le François, 1833, in 8-

⁴ Capitaine Champion, Journe d'Are écuyère, Paris, 1901, in-12, p 28 5 Boucher de Molandon, La formille de Jounne d'Arc, p 627 - E de Boutciller et G de Braux, Nouvelles recherches, pp 9 et 10 - S Luce,

Le village de Domremy se divisait, selon le droit féodal, en deux parties distinctes. Celle du midi, avec le château sur la Meuse et une trentaine de feux, appartenait aux seigneurs de Bourlémont et dépendait de la châtellenie de Gondrecourt, mouvant de la couronne de France. C'était Lorraine et Barrois. La partie du nord, sur laquelle s'élevait le moustier, relevait de la prévoté de Montéclaire et Andelot au bailliage de Chaumont en Champagne¹. On l'appelait quelquefois Domremy de Greux, parce qu'elle ne faisait qu'un, pour ainsi dire, avec le village de Greux tout proche sur la route, vers Vaucouleurs 2. Un ruisseau jailli à peu de distance, au couchant, d'une triple source et qu'on nommait, dit-on, pour cela le ruisseau des Trois-Fontaines, séparait les serfs de Bourlémont des hommes du roi. Il passait humblement sous une pierre plate devant l'église, puis se jetait par une pente rapide dans la Meuse, vis-à-vis de la maison de Jacques d'Arc, qu'il avait laissée à gauche, en terre de Champagne et de France³. Voilà ce qui paraîtrait le plus solidement établi; mais craignons de savoir ces choses mieux qu'on

^{1.} E. Misset, Jeanne d'Arc champenoise. Paris, s. d. (1894), in-8°. — Sur la nationalité de Jeanne d'Arc il y a toute une littérature d'une richesse extrême dont il m'est impossible de donner ici la bibliographie. Cf. Lanéry d'Arc, Livre d'Or, pp. 295 et suiv.

^{2.} Procès, t. I, p. 208.

^{3.} P. Jollois, Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc, Paris, 1821, pl. I, p. 190. — A. Renard, La patrie de Jeanne d'Arc, Langres, 1880, in-18, p. 6. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, Supplément aux preuves, pp. 281 282.

ne les savait à l'époque En 1429, on ignorait dans le conseil du roi Charles, si Jacques d'Arc était de condition libre ou serve! Di sans doute, Jacques d'Arc lui même n'en savait rien Lorrains ou Champenois, des deux côtés du ruisseau Cétait pareillement des paysans menant une même vie de labeur et de peine Pour ne point dépendre du même maître, les uns et les autres n'en formaient pas moins une communauté etroitement unie, une seule famille ruistique Intérêts, be-oins et sentiments, ils parlageaient tout Menacés des mêmes dangers, ils avaient tous les mêmes inquiétudes

Situé à la pointe sud de la châtelleme de Vaucouleurs, le village de Domremy se trouvait pris entre le
Barrois et la Champagne au levant, la Lorraine au
couchinit Terribles voisins que ces dues de Lorraine
et de Bar, ce comte de Vaudemont, ce damoissaut de
Commercy, ces seigneurs étéques de Metz, de Toul et
de Verdun, toujours en guerre entre eux Querelles de
princes. Le villageois les observait comme la grenoulle de la vieille fable regarde les taureaux comlattre dans la prairie. Pâle, tremblant, le pauvre
Jacques se vojuit des préfiné par les féroces combattants. l'a un temps ou la chrétiente tout entière était

¹ Proces, 1 1, p 15*

² Colonel de Boureolle. Le pays de Jennes d'Are, Saint Dié, 1890, in-8, 5 p. pl. — Le Chappelleer, Einde huborque var Domremy poys de Jennes d'Are. 2 Mars. — C. Voolé Le pays de Jennes d'Are. 2 Mars. — C. Voolé Le pays de Jennes d'Aré. 1891 à c'en et d'Arc. 1891 à c'en et à XXXI pp. 307 et suiv.

au pillage, les hommes d'armes des Marches de Lorraine avaient renommée des plus grands pillards du monde. Malheureusement pour les laboureurs de la châtellenie de Vaucouleurs, tout contre ce domaine, au nord, vivait de rapines Robert de Saarbruck, damoiseau de Commercy, particulièrement prompt à dérober selon la coutume lorraine. Il était de l'avis de ce roi d'Angleterre qui disait que guerre sans incendie ne valait rien, non plus qu'andouilles sans moutarde ¹. Un jour, assiégeant une petite place où les paysans s'étaient enfermés, le damoiseau fit brûler pendant toute une nuit les moissons d'alentour, pour y voir plus clair à prendre ses positions ².

En 1419, ce seigneur faisait la guerre aux frères Didier et Durand de Saint-Dié. Il n'importe pour quelle raison. De cette guerre, ainsi que des autres, les villageois faisaient les frais. Et comme les gens d'armes se battaient sur toute la châtellenie de Vaucouleurs, les habitants de Domremy avisèrent à leur sûreté. Voici de quelle manière. Il y avait à Domremy un château qui s'élevait dans la prairie à la pointe d'une île formée par deux bras de la rivière, dont l'un, le bras oriental, est depuis longtemps comblé 3. De ce château dépendaient une chapelle de Notre-Dame, une cour munie d'ouvrages de défense et un grand jardin

^{1.} Juvénal des Ursins, dans la Collection Michaud et Poujoulat, col. 561.

^{2.} A. Tuetey, Les écorcheurs sous Charles VII, Montbéllard, 1874, t. I, p. 87.

^{3.} Procès, t. I, pp. 66, 215.

entoure de fo-sés larges et profonds. C'est ce qu'on nommait communément la forteres-e de l'Ile, ancienne habitation des sires de Bourlémont. Le dernier de ces seigneurs étant mort sans enfants, Jeanne de Joinville, sa niece, hérita de ses biens Mais ayant (pousé, peu de temps apres la naissance de Jeanne, un «eigneur lorrain nommé Henri d'Ogniller, elle le suivit dans le château d'Ogiviller et à la cour ducale de Nancy Depuis son départ, la forteresse de l'Île restait inhabitée Ceux du village la prirent à loyer, pour 3 mettre a l'abri des pillards leurs outils et leurs bêtes. La location fut adjugée sur enchères. Un nommé Jean Diget, de Domremy, et Jacques d'Arc, le pere de Jeanne, s étant trouvés les plus forts enchérisseurs et ayant fourni les garanties suffisantes, un bail fut passé entre eux et les représentants de la dame d'Ogiviller Pour neuf années, a compter de la Saint-Jean-Bapti-te de l'au 1419, et moyennant un loyer annuel de quatorze livres tournois et de trois imaux de blé¹, Jacques d'Arc et Jean Biget eurent la jouissance de la forteresse, du Jardin, de la cour, ainsi que des prés qui dépendaient de ce domaine Outre les deux locataires principaux, il y eut cinq locataires sub-idiaires, dont le premier en nom fut Jacquemin, l'ainé des fils de Jacques d'Arc²

^{1 «} lmai dit Le Tréroux, mesure de grains dost on se sert à \ancy La quarie fait deux innux, el quaire quartes le réal qui contient quinze bois seaux mesure de l'aris »

² Arch ves départementales de la Meurthe-et Moselle Tayette Ruppes, II, n° 2° — Le bo l à ferme du 2 avril 1429 a été publié pour la première

La précaution n'était pas inutile. En cette même année 1419, Robert de Saarbruck et sa compagnie se rencontrèrent avec les hommes des frères Didier et Durand, au village de Maxey, qui étendait en face de Greux, sur l'autre côté de la Meuse, au pied des collines boisées, ses toits de chaume. Les deux partis se livrèrent en ce lieu un combat dans lequel le damoiseau victorieux fit trente-cinq prisonniers, qu'ensuite il rançonna très âprement, selon l'usage. Dans le nombre se trouvait ce Thiesselin de Vittel, écuyer, dont la femme avait tenu sur les fonts du baptême la seconde fille de Jacques d'Arc. Jeanne, qui avait alors sept ans, et peut-être un peu plus, put voir, d'une des collines de son village, le combat où fut pris le mari de sa marraine 1.

Cependant les affaires du royaume de France allaient au plus mal. On le savait à Domremy, car le village était sur la route et les passants apportaient les nouvelles². C'est ainsi qu'on y avait appris le meurtre du duc Jean de Bourgogne à qui les conseillers du dauphin firent payer sur le pont de Montereau le sang versé rue Barbette et qui en furent les mauvais marchands, cette mort ayant mis très bas leur jeune

tois par M. J.-Ch. Chappellier dans le Journal de la Société d'Archéologie lorraine, janvier-février 1889, et Deux actes inédits du XVe siècle sur Domremy, Nancy 1889, in-8°, 16 p.—S. Luce, La France pendant la guerre de cent ans, 1890, in-18, pp. 274 et suiv.— Lefèvre-Pontalis. Étude historique et géographique sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc, dans Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, t. LVI, pp. 154-168.

^{1.} Procès, t. II, pp. 420-426.— S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. Ixiv.

^{2.} Lienard, Dictionnaire topographique de la Meuse, introduction, p. x.

prince La guerre s'en était suivie entre Armagnacs et Bourguignons Et cette guerre n avant que trop profité aux Anglais obstinés ennemis du royaume, qui depuis deux cents ans possédaient la Guyenne et y faisaient un grand négoce! Mais la Guyenne était loin et peut-être ne savait on pas à Domremy qu'elle avait été jadis dans les appartenances des rois de France Ce qu'on y savait très bien au contraire c'est que durant les derniers troubles du royaume les Anglais avaient repassé la mer et que monscigneur Philippe fils du feu duc Jean, leur avait tendu la main. Ils occupaient la Normandie. le Maine la Picardie I lle-de France Paris la grande ville2 Or les Anglais étaient tres hais et très craints, en France pour leur gran le réputation de cruavié Non qu'ils fussent en réalité beaucoup plus méchants que les autres peuples? En Normandie leur roi Henri avait fait respecter les femmes et les liens dans tous les lieux de son obéissance. Mais la guerre est cruelle en soi et qui la porte chez un peuple devient justement odieux à ce peuple. On les disait perfides et non toujours à tort car la bonne foi est rare parmi les

i Dom Dev enne His o e de Bordestex pp 38 et 103 - L Bachel er Hutin e du commerce de Bo deaux Bordeaux 1869 n-8 p 45 -D Br stand Les Angla s en Guyenne Par a 1873 in 8

² Ch de Bea repa re De Lades a stration de la Normandie sous la dom nation anglaue Caen 1839 n i et Etate de Normand e sous la dom nation anglause Er eux 1809 n.8 - De Beaucourt II stoire de Charles VII t V pp 40-56 pp 261 286

³ Thomas Bas a Huloure de Charles VII et de Louis XI éd Qui cherat t I p 97

hommes. On les tournaît en dérision de diverses manières. En jouant sur leur nom en latin et en français on les nommait anges. Or, s'ils étaient des anges. c'étaient assurément de mauvais anges. Ils reniaient Dieu et avaient sans cesse à la gorge leur Goddam 1, tant qu'on les appelait les Godons. C'étaient des diables. On disait qu'ils étaient coués, c'est-à-dire qu'ils avaient une queue au derrière 2. On eut deuil dans beaucoup de maisons françaises, quand la reine Ysabeau, faisant des nobles fleurs de Lis litière au léopard, livra le royaume de France aux conés³. Depuis lors, le roi Henri V de Lançastre et le roi Charles VI de Valois, le roi victorieux et le roi fol s'étaient suivis, à quelques jours de distance, devant Dien qui juge le bon et le mauvais. le juste et l'injurieux, le faible et le puissant. La châtellenie de Vaucouleurs était française '. Il s'y trouvait des clercs et des nobles pour plaindre cet autre Joas arraché tout enfant à ses ennemis, orphelin dépouillé de son héritage, en qui tout l'espoir du

^{1.} La Curne, aux mois : Anglois et Goddons.

^{2.} Voragine, La légende de Saint-Grégoire. — Du Cange, Glossaire, au mot: Caudatus. — Le Roux de Liney, Recueil de chants historiques français, Paris, 1851, t. I, pp. 300-301. — Celte injure se trouve déjà couramment chez Eustache Deschamps; elle est encore vivace au xvn° siècle (Sommaire tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Puccile, éd. Vallet de Viriville).

^{3.} Carlier, Histoire du Valois, t. II, pp. 111 et suiv. - S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, ch. 111.

^{4.} Dom Calmel, Histoire de Lorraine, 1. II, col. 631. — Bonnabelle, Notice sur la ville de Vaucouleurs, Bar-le-Duc, 1879, in-8° de 75 pages.

prince La guerre s'en était sun le entre Armagnacs et Bourguignons Et cette guerre n avait que trop profité aux Auglais obstinés ennemis du royaume, qui depuis deux cents ans possédaient la Guvenne et 3 faisaient un grand négoce! Vais la Guyenne était loin et peut-être ne savait on pas à Domremy qu'elle avaitété jadis dans les appartenances des rois de France Ce qu'on y savait très bien au contraire ce t que durant les derniers troubles du royaume les Inglais avaient repassé la mer et que monseigneur Philippe fils du feu duc Jean, leur avait tendu la main. Ils occupaient la Normandie, le Maine la Picardie, Ille-de-France, Paris la grande ville. Or les Anglais étaient tres hais et très craints en France pour leur grande réputation de cruauté Non qu'ils fus ent en réalite beaucoup plus méchants que les autres peuples? En \ormandie leur roi Henri avant fant respecter les femmes et les biens dans tous les heux de son obéssance. Mais la guerre est cruelle en soi et qui la porte chez un peuple devient justement odieux à ce peuple. On les disait perfides et non toujours à tort car la bonne foi est rare parmi les

¹ Dom Det eune Hutoire de Bordeaux pp 98 et 103 — L. Bachel er Huto re du commèrce de Bo deaux Bordeaux 1962 (n. 8 p 45 — D Brissaud Les Anglais en Gujenne Par s 1875 (n. 8

^{2.} Ch de Beaureya re De ladm usatration de la Normandie sous la domination anglaise Cien 1833 in 1 et Flats de Normandie sous la domination anglaise Eureux 1859 in 8° — De Beauconst Mistorie de Charles VII L. N. pp. 10-56 pp. 263 286

³ Thomas Bas n Ilistore de Charles VII et de Louis XI éd Qui cherat t l' p 21

hommes. On les tournait en dérision de diverses manières. En jouant sur leur nom en latin et en français on les nommait anges. Or, s'ils étaient des anges, c'étaient assurément de mauvais anges. Ils reniaient Dieu et avaient sans cesse à la gorge leur Goddam 1, tant qu'on les appelait les Godons. C'étaient des diables. On disait qu'ils étaient coués, c'est-à-dire qu'ils avaient une queue au derrière 2. On eut deuil dans beaucoup de maisons françaises, quand la reine Ysabeau, faisant des nobles seurs de Lis litière au léopard, livra le royaume de France aux coués³. Depuis lors, le roi Henri V de Lancastre et le roi Charles VI de Valois, le roi victorieux et le roi fol s'étaient suivis, à quelques jours de distance, devant Dieu qui juge le bon et le mauvais, le juste et l'injurieux, le faible et le puissant. La châtellenie de Vaucouleurs était française 4. Il s'y trouvait des clercs et des nobles pour plaindre cet autre Joas arraché tout enfant à ses ennemis, orphelin dépouillé de son héritage, en qui tout l'espoir du

^{1.} La Curne, aux mots : Anglois et Goddons.

^{2.} Voragine, La légende de Saint-Grégoire. — Du Cange, Glossaire, au mot: Caudatus. — Le Roux de Liney, Recucil de chants historiques français, Paris, 1851, t. I, pp. 300-301. — Cette injure se trouve déjà couramment chez Eustache Deschamps; elle est encore vivace au xvii° siècle (Sommaire tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle, éd. Vallet de Viriville).

^{3.} Carlier, Histoire du Valois, t. 11, pp. 441 et suiv. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, ch. 111.

^{4.} Dom Calmet, Histoire de Lorraine, t. II, col. 631. — Bonnabelle, Notice sur la ville de Vaucouleurs, Bar-le-Duc, 1879, in-8° de 75 pages.

26 rovaur

rovaume ciait renferme. Mais croira-t on que les pau vres laboureurs avuent loisir de considérer cos choses? Croira tonque riaimentles paysans de Domremy tenaient pour le dauphin Charles, leur droiturier segueur, tandus que les Lorrains de Maxes, surrant le parti de leur duc, tenaent pour les Bourgiugnons?

Maxey sur la rive droite de la Meuse, n'était séparé de Domremy que par la riviere. Les enfants de Domremy et de Greux y allasent à l'école, des querelles s elevatent entre eux les petits Bourguignous de Maxey et les petits Armagnacs de Domremy se livraient des batailles Plus d'une fois, le soir, a la tete du pont, Jeanne vit revenir tout en sang les gars de son village! Qu'une fillette, ardente comme elle, ait épousé gravement ces querelles et en ait conçu une haine profonde des Bourguignons cela se conçoit On aurait tort pourtant de chercher dans ees jeux de vilains en bas âge un indice de l'état des esprits. Les jeunes garnements de ces deux paroisses en avaient pour des siècles à s'insulter età «e battre? Partout et toujours, quand les enfants vont en troupe et que ceux d'un village rencontrent ceux du village voisin, les injures et les pierres volent Les paysans de Domremy, de Grenz et de Maxey, se souciaient pen, sans doute, des affaires des ducs et des rois. Ils avaient appris à craindre les capitaines de leur

¹ Proces t I pp fo-65 —S Luce Jeanned'Arc a Domremy pp 18 et aut

^{2 %} Yillianmé Hulowe de Jeanne d'Are 1864 in 8 p 52 note i

alliance à l'égal des capitaines de l'alliance contraire et à ne point faire de différence entre les gens d guerre amis et les gens de guerre ennemis.

En l'an 1420, les Anglais occupèrent le bailliage de Chaumont et mirent des garnisons dans plusieurs for teresses du Bassigny. Messire Robert, seigneur de Baudricourt et de Blaise, fils de feu messire Liébault de Baudricourt, était alors capitaine de Vaucouleurs et bailli de Chaumont pour le dauphin Charles. Il pour vait être estimé grand pillard, même en Lorraine. A printemps de cette année 1420, le duc de Bourgogn ayant envoyé des ambassadeurs au seigneur évêque de Verdun, sire Robert, d'accord avec le damoiseau de Commercy, les fit prisonniers à leur retour. Pour ven ger cette offense, le duc de Bourgogne déclara la guerr au capitaine de Vaucouleurs et la châtellenie fut ravagée par des bandes d'Anglais et de Bourguignons 1.

En 1423, le duc de Lorraine était aux prises avec u terrible homme, cet Étienne de Vignolles, routie gascon, déjà fameux sous le rude sobriquet de L Hire², qu'il devait laisser après sa mort au valet de cœur des jeux de cartes graissés par les doigts de

^{1.} S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, ch. 111.

^{2.} Pierre d'Alheim, Le jargon jobelin. Paris, 1892, in-18, glossaire, a mot: Hirenalle, p. 61, et communication verbale de M. Marcel Schwob.—Cronique Martiniane, éd. P. Champion, p. 8, note 3. — Journal d'u bourgeois de Paris, p. 270. — De Montlezun, Histoire de Gascogne, 1847 in-8, p. 143. — A. Castaing, La patrie du valet de cœur, dans Revu de Gascogne, 1869, X, 29-33.

coudards. La line tenant le parti du dauphin Charles, mais, de fait, ne guerroyant que pour «on proprie gain A cette heure, il battait le Barrois au couchant et au midi, brulant les egires et détruisant les villages

Comme il occupait Sermaize, dont l'égli e était fortifiée, Lean comte de Salm, gouverneur du duché de Bar pour le duc de Lorraine, l'y unit a-siéger avec deux cents chevaux. Un coup de bombarde, turé par les canonniers lorrains tux Collot Turlaut, manté depuis deux ans a Vengette fille de Jean de Vouthon et cousine germaine de Jeanne.

Jacques d'Arc était alors doyen de la communauté Le doyen avait beaucoup à faire, surfout dans les temps troubles. Il convequant le maire et les echevins à leurs réunions faisait les cris des ordonnances commandait le guet de jour et de nuit, gardait les prisonniers. Il était aussi charge de la collècte des tailles, rentes et redevances, office des plus pembles à remplir dans un pass ruiné?

Robert de Saarbruck damoissau de Commerci, qui pour le moment était armagnac, pillait et ranconnant sous couleur de protection et de sauvegarde, les ullages barrisens de la rine gauche de la Meuse³

¹ S Luce Jeanne d'Are a thomseung pp lux 3 et 87 note 1 — E. de Boute ller et G de Braux Aoutrilles recherches pp 4-15

² Bouvalot, Le turz état d'apres la charte de Beaumont et les filiales Par s 1856 p 412

³ S Luce Joinne d'Are a Bomreng pp lieu et suiv

pouvait emporter On mettait à rançon hommes, femmes, enfants Dans la plupart des villages du Bissigny, le labour fut abandonné, pre-que tous les mouluis furent détruits!

Dix, vingt, trente bandes de Bourguignons parcou-

raient la châtellenie de Vaucouleurs et 3 mettaient

tout à feu et a sang Les paysans cachaient leurs chevaux pendant le jour et se relevaient la nuit pour les mener pattre 1 A Domreray on visait dans une alarme perpétuelle. Un veilleur a toute heure se tenait sur la tour carrée du moustier Chaque habitant, et, si l'on s en rapporte à la coutume, le curé lui-même, y faisant le guet à son tour, épant, dans la poussière, au soleil, sur le ruban pale des routes, la lueur des lances, scrutait du regard la profondeur effragante des bois, et la nuit, voyait avec terreur s'allumer à l'horizon les villages A l'approche des gens d'armes il lancait à toute volée ces cloches qui, tour à tour, celebraient les naissances, pleuraient les morts, appelaient le peuple à la prière, conjuraient la foudre et annonçaient les périls Les villageois réveilles sautaient demi-nus aux étables et poussaient pêle-mêle les troupeaux vers le château qu'entouraient les deux bras de la Meuse 3.

i S Luce Domremy et Vautonleurs, de 1412 à 14% dans Jeanne d'Arc à Domremy ch' ut

² Proces t I p 66

^{3.} Ibid, t I p 66 - S Luce Jeanne of the a Domnemy, p laxxvi et preure xiv, p 20

En l'été de 1425, certain chef de bandes, qui faisait meurtres et larcins sans nombre dans tout le pays, Henri d'Orly, dit de Savoie, tomba un jour avec ses larrons sur les villages de Grenx et de Domremy. Cette tois le château de l'Île ne fut d'aucun secours aux habitants. Le seigneur Henri de Savoie prit tont le bétail des deux villages et le fit conduire à quinze ou vingt lieues de là, dans son châtean de Doulevant. Il avait aussi dérobé beaucoup de meubles et de biens, en sorte que, ne pouvant tout loger en un seul endroit, il en fit porter une partie à Dommartin-le-Franc, village assez proche où il y avait un château précédé d'une si grande conr, que ce lieu en prit le nom de Dommartin-la-Cour. Les paysans, cruellement déponillés, étaient en voic de monrir de faim. Henreusement pour eux, à la nouvelle de cette volerie, la dame d'Ogiviller envoya au comte de Vaudemont, en son château de Joinville, un message pour se plaindre à lui, comme à son bon parent, d'un tort fait à elle-même, puisqu'elle était dame de Greux et de Domremy. Le conte de Vaudemont avait dans sa monvance immédiate le châtean de Doulevant. Dès qu'il ent reçu le message de sa parente, il envoya un homme d'armes, avec sept ou huit combattants, reprendre le bétail. Cet homme d'armes, nommé Barthélemy de Clefmont, âgé de vingt ans à peine, était habile au fait de guerre. Il trouva dans le château de Dommartin-le-Franc les animaux volés, les prit et les conduisit à Joinville. En route il

fut poursuivi et attaqué par les gens du seigneur d'Oct), et mis en grand péril de mort. Mais il se défendit si hien qu'il arriva sauf à Joinville, ramenant le betail, que le comte de Vaudemont fit reconduire dans les prairies de Greux et de Domremy.

Bonheur mespéré! Le laboureur embrassa ses bœufs en pleurant Mais n'était-il pas exposé a les perdre sans retour le lendeman?

Jeanne avant alors treuze ou quatorze ans. La guerre partout autour d'elle, même dans les jeux des enfants; le mari d'une de ses marraines pris et rançonné par les gens d'armes, le mari de sa cousine germaine Mengette tué d'un coup de bombarde¹, le pays natal fondé par les routiers, incendié, pillé, dévasté, tout le bétail emporte, des nuits d'épouvante, des rèces affreux, voila ce qu'elle connut dans son enfance.

¹ S Luce Jeanne d'Arc a Domrenny, pp 275 et suir

² E de Bouteiller et G de Braux, houvelles recherches, pp. 4 15

CHAPITRE II

LES YOIX.

Or, àgée d'environ treize ans, un jour d'été, à l'heure de midi, dans le jardin de son père, elle entendit une voix qui lui fit grand'peur. Cette voix parlait à la droite de l'enfant, vers l'église, et était accompagnée d'une lumière qui se montrait du même côté; elle lui disait:

Je viens de Dieu pour t'aider à te bien conduire¹.
 Jeannette, sois bonne et Dieu t'aidera.

Jeanne était à jeun, mais non pas épuisée d'inanition; elle avait mangé la veille².

Un autre jour, la voix se sit encore entendre et répéta:

- Jeannette, sois bonne!

L'enfant ignorait encore de qui venait la voix. Mais la troisième fois, en l'écoutant, elle sut que c'était la voix d'un ange et même elle reconnut que cet ange

^{1.} Procès, t. I, pp. 52, 72-73, 89, 170.

^{2.} Ibid., t. I, p. 52. — Le manuscrit porte non jejunaverat die præcedenti.

était saint Miel el Elle ne pouvait sy tromper le connaissant bien cétait le patron du duché de Bart Elle le voya t parfois contre quelque pilier d'église on de chapelle sous laspect d'un beau chevalier portant le heaume couronné la cotte d'armes et l'écu, et tranperçant le démon de sa lance? On le représentait aussi tenant les balances dans lesquelles il pesait les âmes car il était prévôt du ciel et gardien du paradis?, à la iois le chef des milices célestes et l'ange du Jugement ! Il se plaisait sur les l'auts heux 5 Cest pourquoi on lui avait con acré une chipelle en Lorraine sur le mont Sombur au nord de la ville de Toul Apparu très anciennement à l'eveque d'Avranches, il lui avant ordonné de construire une égli e sur le mont Tombe à l'endroit ou l'on trouverait un laureau que des voleurs y avaient caché et d'asseoir l'édifice sur toute l'aire foulée par les pieds du taureau. Ce fut en observation de ce commandement que séleva l'abbave du Mont Saint Vichel au Péril de la Vers

^{1 1} Serva s Anna es historiques du Ba nois Bar le-Duc 1865 t I planche 2

^{*} P-Ch Cah er Caractéris sque des Saints dans l'a i populaire t. I p 363 - Qu cherat Apergus nouneaux p 30 - S Luce Jeanne d'Are a Domremy pp acr acra el preuse as r p "4

^{3.} If priere de Sa al Re al B bl oth de l'Arseal ms, 3 364 f= 4 et 108 I « Sed sign fer Sanctus Vichael representet eas [an mas] in lucem son tam a Offe to re de la messe des morts

⁵ A Maury C oyances et légendes du moyen age pp 171 et su v -Barb er de Montanit Trauf d'Iconographie chrétienne L. I p 191

⁶ AA SS 16 2 : III L pp & etsury - Dom J Huynes Hutare géne-

Vers le temps où l'enfant avait ces apparitions, les défenseurs du Mont-Saint-Michel déconfirent les Anglais qui attaquaient la forteresse par terre et par mer. Les Français attribuèrent cette victoire à la toute-puissante intercession de l'archange ¹. Et pourquoi n'eut-il pas favorisé les Français qui lui vouaient une dévotion spéciale? Depuis que monseigneur saint Denys avait laissé prendre son abbaye par les Anglais, monseigneur saint Michel, qui gardait si bien la sienne, était en passe de devenir le véritable patron du royaume ². Le dauphin Gharles, en l'an 1419, avait fait peindre des panonceaux à la ressemblance de saint Michel tout armé, tenant une épée nue et faisant manière de tuer un serpent ³. Mais des miracles de monseigneur saint Michel en Normandie la fille de Domremy ne savait pas grand'chose.

Elle reconnut l'ange à ses armes, à sa courtoisie et aux belles maximes qui sortaient de sa bouche 4.

Il lui dit un jour:

- Sainte Catherine et sainte Marguerite viendront à

rale de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, éd. R. de Beaurepaire, Rouen, 1872, pp. 61 ét suiv. — A. Forgeais, Collection de plombs histories trouvés dans la Seine, Paris, 1864, t. III, p. 197. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, ch. iv. — Chronique du Mont-Saint-Michel (1343-1468), éd. S. Luce, Paris, 1880-1886 (2 vol. in-8°), t. I, pp. 26, 146, 163 et suiv.

^{1.} Lanéry d'Arc, Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc, p. 272 [Opinion de Jean Bochard, dit de Vaucelle, évêque d'Avranches]. — Dom. J. Huynes, loc cit., ch. viii, p. 105.

^{2.} Dom Félibien, Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis..., Paris, 1706, in-fol. p. 341.

^{3.} Richer, Histoire manuscrite de la Pucelle, ms. fr. 10448, fol. 13. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, preuve xxiv.

^{4.} Procès, t. I, pp. 72-73.

36

tor Ages par leurs conseils, car elles sont ordonnées pour te conduire et te conseiller en ce que tu auras a faire, et tu les croiras en ce qu'elles te diront. Et ces choses s'accomplissent par le commandement de Notre-Seigneur 1,

Cette promesse lui causa une grande joie, car elle les armait bien l'une et l'autre Madame sainte Marguerite était grandement honorée dans le royaume de France et elle 3 fai-ait beaucoup de grâces. Elle assistait les femmes en couches 3 et protégeait les paysans au labour. Elle était la patronne des limiers, des recommanderesses. des mégissiers et des blanchisseurs de laine. On lui ctait dévot en Champagne et en Lorraine autant du'en aucun pays chrétien. Des religieux y promenaient à dos de mulet, par les villes et les villages, une châsse contenant ses précieuses reliques. Ils les faisaient toucher et recevaient pour cela d'abondantes aumones . Jeanne avait vii maintes fois à l'église madame sainte Marguerite peinte au naturel, un goupillon à la main. le pied sur la tête du dragon*. Elle en savait l'Instoir telle qu'on la contait alors et à peu pres de la manière que voici

¹ Procès t I, p 170

² La tierge Marquerile substituce a la Lucine antique, analyse d'un poème in'dit du xye siècle, Paris 1885, in-8", p 2 - Rabelais, Gargantuo, 1 1, ch vi - L'abbe J B Thiers, Trailé des reperstations selon l'Ecriture sainte, Paris, 1697 (4 vol an 12), t 1, p 109 3 S Luce, Jeanne d'Art a Domrenty, preuve eculity, p 272

⁴ Abbi Bourgant, Guide du pêlerin a Donaremy, hancy, 1878, in 12, p 60 - E Il nzelio, Chez Jennne d' tre, pp 60 et 72

La bienheureuse Marguerite naquit à Antioche. Son père, Théodose, était prêtre des gentils. Elle fut mise en nourrice et baptisée secrètement. Un jour de sa quinzième année, comme elle gardait les brebis de sa nourrice, le gouverneur Olibrius la vit, et, frappé de sa beauté, conçut pour elle une grande passion. C'est pourquoi il dit à ses serviteurs: « Allez et amenezmoi cette fille, afin que je l'épouse si elle est de condition libre, ou que je la prenne pour servante si elle est esclave. »

Et lorsqu'elle lui fut amenée, il lui demanda son pays, son nom et sa religion. Elle répondit qu'elle se nommait Marguerite et qu'elle était chrétienne.

Et Olibrius lui dit:

— Comment une fille noble et belle comme toi peut-elle adorer Jésus le crucifié?

Et parce qu'elle répondit que Jésus-Christ vivait éternellement, le gouverneur irrité la fit mettre en prison.

Le lendemain il la manda à son tribunal et lui dit:

— Malheureuse fille, aie pitié de ta propre beauté, et adore nos dieux afin d'en retirer avantage. Mais si tu persistes dans ton aveuglement, je ferai déchirer ton corps.

Et Marguerite répondit :

— Jésus s'est livré à la mort pour moi, et moi, je désire mourir pour lui.

Alors le gouverneur donna l'ordre de la suspendre sur le chevalet, de la fouetter de verges et de lui déchirer les chairs avec des ongles de fer. Et le sang coula du corps de la vierge comme d'une source très pure.

Les assistants pleuraient et le gouverneur se couvrit le visage de son manteau pour ne pas voir le sang. Et il ordonna de la détacher et de la reconduire dans sa prison.

Elle y fut tentée par l'Esprit, et elle pria le Seigneur de lui faire voir l'ennemi qu'elle avait à combattre. Et voici qu'un enorme dragon, se montrant devant elle, s'elança pour la dévorer Mais elle fit le signe de la croix et il disparut. Alors le diable emprunta, pour la seduire, l'aspect d'un homme. Il vint doucement à elle, lui prit les mains et dit : « Marguerite, c'est assez de ce que tu as fait » Mais elle le saisit par les cheveux, le jeta a terre, lui mit le pied droit sur la tête et s'écrua « Tremble, ennems superbe, tu gis sous le nied d'une femme! » Le lendemain, en présence du peuple, elle fut amenée devant le juge, qui lui ordonna de sacrifier aux idoles Et, comme elle s'y refusa, il lui sit brûler le corps avec des torches ardentes, mais elle semblait n'éprouser aucun mal Et de peur que, frappé de ce miracle, lo peuple ne se convertit en foule, Olibrius ordonna de décapiter la bienlieureuse Marguerite Elle dit au bourreau « Frère, prends ton glaive et frappe-moi » Il lui abattit la tête d'un seul coup. L'ame s'envola au cuel sous la forme d'une colombe 1

¹ Legenda Sanctorum, Bille, Nucolas Kesler, in fol , 1486, lég exxxviii — Douhet, Dictionnaire des legendes, pp. 874 536

Cette histoire avait été mise en chansons et en mystères¹. Elle était si connue, que le nom du gouverneur, avili par la raillerie, devenu tout à fait ridicule, se donnait communément aux fanfarons et aux glorieux et qu'on disait d'un sot qui fait le méchant garçon:

C'est un olibrius². »

Madame sainte Catherine, que l'ange avait annoncée à Jeanne en même temps que madame sainte Marguerite, gardait sous sa protection spéciale les jeunes filles, et particulièrement les servantes et les fileuses. Les orateurs et les philosophes avaient pris aussi pour patronne la vierge qui avait confondu les cinquante docteurs et triomphé des mages de l'Orient. On lui faisait dans la vallée de la Meuse des oraisons en rimes, comme celle-ci:

Ave, tres sainte Catherine, Vierge pucelle nette et fine³.

Elle n'était pas non plus pour Jeanne une étrangère cette belle dame qui avait son église à Maxey, sur l'autre bord de la rivière et dont le nom était porté par la fille aînée d'Isabelle Romée ¹.

- 1. Gaston Paris, La littérature française au moyen age, 1890, in-16, p. 212.
- 2. La Curne, Dictionnaire de l'ancien langage français, au mot: Olibrius. Olibrius se trouve aussi dans la légende de sainte Reine où il est gouverneur des Gaules. La légende de sainte Reine n'est qu'une variante assez ancienne de la légende de sainte Marguerite.
- 3. Bibliothèque Mazarine, manuscrit 515. Recueil, de prières, f° 55. Ce manuscrit est précisément originaire des bords de la Meuse.
 - 4. S. Luce, loc. cil., preuve xIII, p. 19, note 2. E. de Bouteiller et

Jeanne assurément ne commus-sait pas l'histoire de madame sunte Catherine telle que la savaient les grands cleres, telle par exemple que la meltait en certi, vers ce tempe-là, messire J an Vielot, secrétaire du duc de Bourgogne Jean Vielot dissait comment la Nierge d'Alexandrie réprouva les subhils arguments d'Homère, les syllogismes d'Aristote les tres sages raisons d'Es culape et de Gallien médeuns renommés, pratiqua les sept arts libéraux et dispula selon les regles de la diéctique! La fille de Jacques d'Are n'entendant rien a cita elle connaissait madame sainte Catherine par des récits tirés de quelque listoire en langue vulgaire comme il en courant tant a cette époque, en prose ou en riune.

Fille du roi Costus et de la reine Sabinelle, Catherine au sortir de l'enfance d'ait versée dans létude des arts, et liabile à broder la soie. La beauté de son corps respleadis-ait mais son ame demeurait plongée dans les ténèbres de l'idolatrie Plusieurs barons de l'empire la recherchaient en mariage, elle les d'alagnait et dissit « Trouvez moi un époux qui soit sag leau noble et riche » Or pendant son sommeil

G de Braux Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc pp 258 et C* — Gusle et soutenir du pelerin à Domreny Nancy 1878 in 18 p 66

¹ J M d t, he de stante Catherine tente reru par Marius Sepet, 1881 gr in 8

^{*} Gan a Paris La ! téreture frança se nu moyen doe pp. 8* 213

elle eut une vision. La Vierge Marie lui apparut tenant l'Enfant Jésus dans ses bras et dit:

— Catherine, veux-tu prendre celui-ci pour ton époux? Et vous, mon très doux fils, voulez-vous avoir cette vierge pour épouse?

L'Enfant Jésus répondit :

— Ma mère, je ne la veux point; éloignez-la plutôt de vous, parce qu'elle est idolâtre. Mais si elle consent à se faire baptiser, je lui promets de mettre à son doigt l'anneau nuptial.

Désireuse d'épouser le Roi des cieux, Catherine alla demander le saint baptême à l'ermite Ananias, qui vivait en Arménie, dans la montagne Nègre. Peu de jours après, comme elle priait dans sa chambre, elle vit venir Jésus-Christ au milieu d'un chœur nombreux d'anges, de saints et de saintes. Il s'approcha d'elle et lui mit au doigt son anneau. Et Catherine connut seulement alors que ces noces étaient des noces spirituelles.

En ce temps-là, Maxence était empereur des Romains. Il ordonna aux habitants d'Alexandrie d'offrir aux idoles de grands sacrifices. Catherine, qui priait dans son oratoire, entendit les chants des prètres et les mugissements des victimes. Aussitôt elle se rendit sur la place publique et, ayant vu Maxence à la porte du temple, elle lui dit:

— Comment es-tu assezinsensé pour ordonner à cette foule de rendre hommage à des idoles? Tu admires ce

temple que tu as clevé par la main des ouvriers. Tu admires ces ornanents precieux qui ne sont que de la pous iere qu'emporte le sent. Tu destrais plutôt admirer le ciel et la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu. Tu devrais admirer les ornaments des cieux le soleil, la lune et les étoiles, tu devrus admirer les cercles de ces a tres qui, depuis le commencement du monde courent vers 10ccident et reviennent à l'Orient et ne se faliguent jamais. Et quand tu auras remarqué toutes ces choses, interroge et apprends quel en est l'auteur. Gest notre Dieu, le Seigneur des Dominations et le Dieu des dieux

- Femme, répondit l'emp reur, laisse-nous achever le sacrifice ensuite nous te farons réponse

Et il ordonna que serine fat conduite au palais et gardée avec soin, et comme il admirait la grande sagesse et la merveilleu-e luvuté de cette vierge, il manda cinquante docteurs ver és dans la science des Égyptiens et dans les arts libéraux et, les ayant assemblés il leur dit

- Une fille d'un e prit subtil affirme que nos dienv ne sont que des démons. Jaurais pu la contraindre à sacrifier ou la faire punir mais 1 ai Jugé plus convenable quelle fût confondue par la force de vos arguments St 10us triomphez delle, vous retournerez chez vous chargés d honneurs

Et les sages repondirent

- Qu'on l'amène, afin que sa temerité se manife-te

et qu'elle avoue n'avoir jamais jusqu'ici rencontré de sages!

Et quand elle apprit qu'elle devait disputer avec les sages, Catherine craignit de ne pouvoir défendre dignement contre eux la vérité de Jésus-Christ. Mais un ange lui apparut et lui dit :

— Je suis l'archange saint Michel, envoyé par Dieu pour t'annoncer que tu sortiras de ce combat victorieuse, et digne d'obtenir notre Seigneur Jésus-Christ, espoir et couronne de ceux qui combattent pour lui.

Et la vierge disputa avec les docteurs. Ceux-ci ayant soutenu qu'il était impossible qu'un Dieu se fit homme et connût la douleur, Catherine montra que la naissance et la passion de Jésus-Christ avaient été annoncées par les gentils eux-mêmes et proclamées par Platon et la Sibylle.

Les docteurs ne purent rien opposer à des arguments si solides. C'est pourquoi le principal d'entre eux dit à l'empereur :

— Tu sais que personne jusqu'ici n'a pu disputer avec nous sans être aussitôt confondu. Mais cette jeune fille, dans laquelle parle l'esprit de Dieu, nous remplit d'admiration, et nous ne savons ni n'osons dire quelque chose contre le Christ. Et nous avouons hardiment que, si tu n'as pas de meilleures raisons à donner en faveur des dieux que nous avons adorés jusqu'à présent, nous nous convertissons tous à la foi chrétienne.

En entendant ces paroles, le tyran fut transporté

d une telle rage, qu'il fit brûler les cinquante docteurs au milieu de la ville Vais en signe de ce qu'ils moumient pour la vérité, ni leurs vetements, ni leurs cheveux ne furent atteints per le feu

Maxence dit ensuite a Catherine

— O vierge issue de noble lignée, et digne de la pourpre impériale, prends conseil de ta jeunesse et sacrifie a nos dieux Si tu le veux faire, tu tiendras dans mon palais le premier rang après l'impératrice, et ton image placée au milieu de la ville, sera adoréo de tout le peuple comme celle d une déesse

Vais Catherine répondit

- Cesse de parler de telles choses Cest un crimo dy penser seulement Jésus Christ m'a prise pour epouse Il est tout mon amour, toute ma gloire et toutes mes délices

Voyant qu'il ne pouvait la flatter par des caresses, lo tyran espéra la réduire par la peur, c'est pourquoi il la menaca do mort

Le courage de Catherine n'en fut point ébranlé

— Jésus Christ, dit-elle, a est offert pour moi en saenfice à son Père, ce m est une grande joie que je puisse être offerte à la gloire de son nom comme une hostie agréable

Alors Maxence ordonna qu'elle fait fouettée de verges et que, trainée ensuite dans un cachot ténébreux, on 13 laissat sans nourriture Et, appelé par diverses affaires pressantes, il partit pour une province éloignée Or, l'impératrice, qui était païenne, eut une vision, et sainte Catherine lui apparut environnée d'une clarté inestimable. Des anges vêtus de blanc se tenaient auprès d'elle et l'on ne pouvait voir leurs visages pour la très grande lumière qui en sortait. Et Catherine dit à l'impératrice d'approcher. Et prenant une couronne de la main d'un des anges qui étaient là, elle la mit sur la tête de l'impératrice en disant:

- Voici une couronne qui t'est envoyée du ciel, au nom de Jésus-Christ, mon Dieu et mon Seigneur.

L'impératrice fut troublée en son cœur par ce songe admirable. C'est pourquoi, accompagnée de Porphyre, lequel était chevalier et chef de l'armée, elle se rendit à la première heure de la nuit dans la prison où Catherine était enfermée. Dans cette prison une colombe lui apportait une nourriture cèleste, et des anges pansaient les plaies de la vierge. L'impératrice et Porphyre trouvèrent le cachot baigné d'une clarté dont ils furent si épouvantés qu'ils tombèrent prosternés sur la pierre. Mais une odeur merveilleusement suave se répandit aussitôt, qui les réconforta et leur donna meilleur espoir.

— Levez-vous, leur dit Catherine, et ne soyez pas épouvantés, car Jésus-Christ vous appelle.

Ils se levèrent et virent Catherine au milieu d'un chœur d'anges. La sainte prit des mains de l'un de ceux qui étaient là une couronne très belle, brillant comme l'or, et elle la mit sur la tête de l'impératrice.

El cette couronne etait le signe du martyre. Et en effet atte reine et le chevalier Porphyre etaient déja inscrits au livre des recompenses élernelles

Quand il fut de retour Maxence donna l'ordre qu'on lucamenăt Catherine et lucdit

- Choisis de ces deux cho-es on de sacrifier et vivre, ou de périr dans les tourments

Ft Catherine repon lit

- Je dé ire offiir ma chair et mon sang a Jesus-Christ II est mon amant, mon pasteur et mon époux

Alors le presot de la este d'Mexandrie, qui avait nom Chursales fit faire quatre roues garnies de denls de f r tres argue afin que sur ces roues la bienbeureu Catherine perit d'une miscrable el tres cruelle mort Mais un ange briva cette machine et la fil eclater wee tant de force que les débris lucrent un grand nombre de gental Et l'imperatrice, qui, du haut de sa tour, voyant ces cho-es, descendit et reprocha a l'empereur en cruauté Maxence, plein de rugo ordonna a l'imperatrico de sacrifier, el comme ell sy refusait il commanda de lui arricher les mamelles et d' lui couper la tête. Et tandis qu'on la m nait au supplice Latherine Lexhortut, disant

- Va, rijouis-toi, reine aimée de Dieu, car aujourdhur tu échang ras ton rosaume perissable en un éternel empre et un époux mortel en un unmortel

Et lamperatrice fut con luite bors des murs pour 3

souffrir la mort. Porphyre enleva le corps et le fit ensevelir honorablement, comme celui d'une servante de Jésus-Christ. C'est pourquoi Maxence fit mettre Porphyre à mort et jeter son cadavre aux chiens. Puis, faisant venir Catherine, il lui dit:

— Puisque, par tes arts magiques, tu as fait périr l'impératrice, si tu te repens, tu seras maintenant la première dans mon palais. Aujourd'hui donc, sacrifie aux dieux, ou tu auras la tête coupée.

. Elle répondit :

— Fais ce que tu as resolu, afin que je prenne place dans la troupe virginale qui accompagne l'Agneau de Dieu.

L'empereur la condamna à être décapitée. Et lorsqu'on l'eut menée hors de la cité d'Alexandrie, au lieu du supplice, elle leva les yeux au ciel et dit :

— Jésus, espoir et salut des fidèles, gloire et beauté des vierges, je te prie d'accorder que quiconque m'invoquera en souvenir de mon martyre sera exaucé, soit au moment de sa mort, soit dans les périls où il pourra se trouver.

Et une voix du ciel lui répondit :

— Viens, mon épouse chérie; la porte du ciel t'est ouverte. Je promets les secours d'en haut à ceux qui m'invoqueront par ton intercession.

Du col tranché de la vierge il coula du lait au lieu de sang.

Ainsi madame sainte Catherine trépassa de ce monde

au bonheur céleste, le vingt-cinquième jour du mois de novembre, qui élait un vendredi

Monseigneur saint Michel, archange, n'avait pas fait une fausse promesse mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite vihrent comme il avait dit Des leur première visite la jeune paysanne fit vœu entre leurs mains de garder sa virginité tant qu'il plairait a Dieu : Si cette promesse avant un sens, il fallant que Jeanne, quelque age qu'elle eut alors ne fat plus tout à fait une enfant Et il semble bien aussi qu'elle vit l'ange et les saintes au moment de devenir femme, si tant est qu'elle le devint jamais. Les saintes nouerent bientôt avec elle des relations familières. Elles venaient tous les jours au village et souvent plusieurs fois le jour Fn les voyant paraure dans cette clarté qu'elles apportaient du ciel, charmantes, en habit de reines, le front ceint d'une couronne d'or et de pierreries bien riche et bien précieuse, la villageoise se signait dévotement et leur faisait une profonde résérence. Et comme elles étaient des dames bien nées, elles lui rendaient son salut Chacune avait sa façon particulière de saluer, et

¹ Voragine La legende dorée 1816, pp 783 797 - Doubet, Diction naire des legendes 1800 pp 232-28

t Proces t. I p 138 - Harelin Chex Jeanne d'Arc, p 29 - Nous examinerons au moment du procès aul est possible de concilier les assert ons de Jeanne relativement à ce voeu

³ Procès t I p 128, t. III, p 219

I fluid , table aux mots Vour, Catherine et Marguerile

⁵ Rod , t 1, pp 71-50, 167 et surv 186 et surv

sans doute parce que leur visage trop éblouissant ne pouvait être regardé en face, c'était surtout à leur manière de faire la révérence que Jeanne les distinguait l'une de l'autre. Elles se laissaient toucher volontiers par leur amie terrestre qui embrassait leurs genoux, baisait le bas de leur robe et s'enivrait de la bonne odeur qu'elles exhalaient. Elles parlaient d'une voix humble², à ce qu'il semblait à Jeanne. Elles appelaient la pauvre fille : fille de Dieu. Elles lui enseignaient à se bien conduire et à fréquenter l'église. Sans avoir toujours des choses très nouvelles à lui dire, puisqu'elles venaient à tout moment, elles lui tenaient des propos qui la remplissaient de joie et, après qu'elles avaient disparu, Jeanne pressait ardemment de ses lèvres la terre où leurs pieds s'étaient posés 3.

Elle recevait souvent les Dames du ciel dans son petit jardin, contigu au pourpris de l'église. Elle les rencontrait près de la fontaine; souvent mème elles se montraient à leur petite bien-aimée au milieu des compagnies. « Car, disait la fille d'Isabelle, les anges viennent bien des fois entre les chrétiens, et on ne les voit pas. Mais moi, je les vois ¹. » C'était dans les bois,

^{1.} Proces, t. I, pp. 185-186.

^{2.} Humblement n'exprime dans la langue ancienne qu'un sentiment affable. On trouve dans Froissart (cité par La Curne): « Li contes de Hainaut rechut ces seigneurs d'Engleterre, l'un après l'autre, moult humblement. »

^{3.} Procès, t. I, p. 130.

^{4.} Ibid., t. I, p. 130.

au bruit léger du feuillage et surtout pendant que les cloches sonnaient matines ou complies qu'elle entendant le plus distinctement les douces paroles Au si aimait-elle cette voix des cloches dans laquelle se melaient ses Voix Et quand, à neuf heures du coir, Perrin le Brapier, marguillier de la paroisse, manquait a sonner les complies, elle le reprenait de sa négligence et le grondait, disant que ce n'était pas bien fait. Elle lui promettait des gâteaux si, à l'avenir, il sonnait exactement t

Elle ne revéla rien de ces choses à son curé, en quoi elle fut grandement réprehensible selon de bons docteurs et tout a fait irreprochable de l'avis de certains autres docleurs excellents Car, si d'une part nous devons, en matiere de foi, consulter nos supérieurs ecclesiastiques, d'autre part là ou souffle l'Esprit, là regne la liberté

Depuis que les deux saintes fréquentaient Jeanne, monseigneur saint Michel se montrait moins assidu aupres d'elle, mais il ne l'avait point abandonnée Une heure vint ou d'lui conta la pitié qui était au royaume de France, la pitié qu'elle avait au cœur 3

¹ Proces t 11 p 413 et note 2

^{2.} Ibid , t. 1 p 5%, glose marginale du ms d Erfé. Celarul risiones curato patra et matra et eu cumque dans Proces t 1 p 128, note -Lacere d'Arc, Memoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc, p. 471 3 fbul, t. l, p 171 . Et lay rarontet l'angle la pilié qui estait ou rovaume de France . Pat é s'uet de tendresse et d'amour Lange pense spécialement au Dauphin Pour le sens et Lemploi de ce mot, comparez

Et les saintes visiteuses, dont la voix se faisait plus ardente et plus ferme, à mesure que la jeune fille prenait une âme plus héroïque et plus sainte, lui révélèrent sa mission :

— Fille de Dieu, lui dirent-elles, il faut que tu quittes ton village et que tu ailles en France¹.

Cette idée d'une mission sainte et guerrière, dont Jeanne prit conscience par ses Voix, s'était-elle formée en son esprit spontanément, sans l'intervention d'aucune volonté étrangère, ou lui fut-elle suggérée par quelque personne dont elle subissait l'influence? C'est ce qu'il serait impossible de discerner, si un faible indice ne nous mettait sur la voie. Jeanne eut connaissance, à Domremy, d'une prophétie qui disait que la France serait désolée par une femme et puis rétablie par une pucelle². Elle en fut étrangement frappée et il lui arriva, par la suite, d'en parler d'une manière qui prouve que non seulement elle y ajoutait foi, mais encore qu'elle croyait être la pucelle annoncée³. Qui la lui apprit? Quelque paysan? On a lieu de

Monstrelet, t. III, p. 74 : « ... et le peuple plorant de pitié et de joie qu'ils avoient à regarder leur seigneur ». Gérard de Nevers dans La Curne : « Pitié estoit de voir festoyer leur seigneur; on ne pourroit retenir ses larmes en voyant la joie qu'ils marquoient de recevoir leur seigneur. »

^{1.} Procès, t. I, p. 53.

^{2.} Ibid., t. II, p. 444.

^{3. «} Nonne alias dictum fuit quod Francia per mulierem desolaretur, et postea per Virginem restaurari debebat » Déposition de Durand Lassois dans Procès, t. 11, p. 444.

croire que les paysans l'ignoraient i et qu'elle courait parmi les personnes de dévotion 2 Dailleurs, pour être edifié a cet égard il suffit de remarquer que Jeanne connut de cette prophétie une version spéciale, visible ment arrangée pour elle puisqu'il y était spécifie que la pucelle réparatrice sortirait des Varches de Lorraine Cette addition topique ne peut être le fait d'un conduc teur de bœufs et décele un esprit habile a gouverner les ames a susciter les actes. Le doute n'est plus pos sible la prophétie ainsi completee et dirigée part d'un clere dont les intentions se laissent facilement voir Des lors on surprend une pensée qui agit et pese sur la jeune visionnaire Cet homme d'Église des bords de la Meu e qui dans l'humilité des champs, songent au sort du pauvre peuple et pour tourner les visions de Jeanne au bien du royaume et a la conclusion de la paix poussait lardeur de son zèle pieux jusqu'a recueillir des propheties sur le calut du Lis de France et à les compléter avec une precision utile à ses des seins ii faut le chercher parmi ces prêtres, ces religieux lorrains ou champenois qui souffraient cruellement des malheurs publics2 Les marchands et les artisans, écrases d'impôts et de tailles rumes par les changements

¹ Proces t 11 p 447

² Ibid Lill p 83 - Moros n LIV annexe XVI

³ Honstrelet (III p 180 — Jean Chart er Chronique lat ne éd Vallet de V riville t 1 p 13 — Th Eas n II slo e de Charles VII et de Louis VI t I pp 41 et su v

des monnaies¹, les paysans, dont les maisons, les granges, les moulins étaient détruits, les champsravagés, cessaient de contribuer aux frais du culte2. Chanoines et religieux, qui ne recevaient plus ni les redevances de leurs feudataires, ni les contributions des fidèles, quittaient le monastère et s'en allaient à travers le siècle mendier leur pain, laissant au cloître deux ou trois vieux moines et quelques enfants. Les abbayes fortifiées attiraient les capitaines et les soldats des deux partis, qui s'y retranchaient, les pillaient et les brûlaient, et si quelqu'une de ces saintes maisons échappait aux flammes, les villageois errants s'y réfugiaient et l'on ne pouvait empêcher les femmes d'envahir les réfectoires et les dortoirs³. C'est dans la multitude obscure des âmes troublées par l'affliction et les scandales de l'Église que se devine le prophète et l'initiateur de la Pucelle.

On ne sera pas tenté de le reconnaître en messire Guillaume Frontey, curé de Domremy: le successeur de messire Jean Minet, à le juger par ses propos, qui

^{1.} Alain Chartier, Quadriloge invectif, ed. André Duchesne, Paris, 1617, pp. 440 et suiv. — Ordonnances, t. XI, pp. 101 et suiv. — Vuitry, Les monnaies sous les trois premiers Valois, Paris, 1881, in-8°, passim. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. I, ch. xi.

^{2.} Juvénal des Ursins et Journal d'un bourgcois de Paris, passim. — Lettre de Nicolas de Clemangis à Gerson, dans Clemangis opera omnia, 1613, in-4°, II, pp. 159 et suiv.

^{3.} Le P. Deniste, La désolation des églises, monastères..., Mâcon, 1897, in-8°, introduction.

54

défenseur

nous ont été conservés, étantaussi simple que ses ouailles la Jeanne fréquentait beaucoup de prêtres et de moines. Ellevistant son oncle le curé de Sermaize, et vojait son cousin, jeune religieux profes en l'abbaye de Cheminon', qui devait bientôt la surve en France. Elle se trouvant en relation avec nombre de personnes exclésiastiques très aptes à reconnaître sa piété singuilière et le don qu'elle avait reçu de voir des choeses invisibles au commun des chrétiens. Ils lui tenaient des propos qui, s'ils nous étaient conservés, nous ouviriaient sans doute une des sources de cette extraordinaire vocation. L'un d'eux, dont le nom ne sera jamais connu, pré-

Cependant Jeanne un att en pleme illusion. Entierement ignorante des influences qu'elle subissait, incapable de reconnaître en ses Vort l'écho d'une voix humaine ou la propre voix de son cœur, elle répondit avec crainte aux saintes qui lui ordonnaient d'aller en France

para au roi et au royaume de France un angélique

 Je suis une pauvre fille ne sachant ni chevaucher ni guerroyer?

Des qu'elle eut ces revélations, elle renonça aux

¹ Proces, t. 11, pp 402, 434

² Toutelots ces deux personange, ne nous sont connus que par des dominents généaloguques très suspects Procès, t \, p 232 — Boucher de Molandon, La famille de Jeunne d'Are, p 127 — G de Brant el E de Bon teiller, Nouvelles recherches, pp 7 et sus

³ Proces, t 1, pp 52, 53.

jeux et aux promenades. Elle ne dansa plus guère au pied de l'arbre des fées et seulement pour faire sauter les petits enfants ; elle prit aussi en dégoût, à ce qu'il semble, les travaux des champs, et surtout le soin des troupeaux. Dès l'enfance, elle avait donné des signes de piété. Elle se livrait maintenant aux pratiques d'une dévotion singulière: elle se confessait souvent et communiait avec une extraordinaire ferveur; elle entendait chaque jour la messe de son curé. On la trouvait à toute heure dans l'église, tantôt prosternée de son long sur la pierre, tantôt les mains jointes, le visage et les yeux levés vers Notre-Seigneur ou Notre-Dame. Elle n'attendait pas toujours le samedi pour aller à la chapelle de Bermont. Parfois, tandis que ses parents la croyaient à garder les bêtes, elle était aux pieds de la Vierge miraculeuse. Le curé du village, messire Guillaume Frontey, ne pouvait que louer la plus innocente de ses paroissiennes². Il appréciait les sentiments de cette bonne fille. Un jour, il lui échappa de dire avec un soupir de regret:

— Si Jeannette avait de l'argent, elle me donnerait pour dire des messes³.

Quant au bonhomme Jacques d'Arc, il est croyable qu'il se plaignait parfois de ces pèlerinages, contem-

^{1.} Procès, t. II, pp. 404, 407, 409, 411, 414, 416 et passim.

^{2.} Ibid., t. II, pp. 402, 431.

^{3.} Ibid., t. II, p. 402. — Sur les pratiques religieuses de Jeanne, Procès, à la table, aux mots : Messe, Vierge, Cloche.

plations et autres pratiques contraires a l'économie rurale Jeanne parassant à tout le monde étrange et bizarre La voyant si pieuse, Mengette et ses compagnes disaient qu'elle I était trop 1 Elles la grondaient de ne point danser avec elles Isabellette, entre autres, la jeune femme de Gérardin d'Epinal, la mère de ce petit Aicolas filleul de Jeanne, blasonnait rustiquement une fille si peu dansante? Colin, fils de Jean Colin, avec tous les gars du village, se moquaient d'elle à cause de sa dévotion. Ses extases faisaient sourire, elle passait pour un peu folle Poursuivie de railleries, elle en souffrait. Mais elle voyait des yeux de son corps les habitants du Paradis Et, quand ils séloignaient d'elle, elle pleurart et elle aurart bien voulu qu'ils l'eussent emportée asec eux

- Fille de Dieu, il faut que tu quittes ton village et que tu ailles en Frances Et mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite

disaient encore --- Prends l'étendard de par le Ros du ciel, prends le

hardiment et Dien taidera

En écoutant les dames aux belles couronnes parler ainsi, Jeanne brûlait du désir des longues chevauchées et de ces batailles ou les anges passent sur le front des

¹ Proces t. 11 p 429

² Ibid t 11 p 496

^{3.} Ibd t 11 p 439

⁴ Ibid 1 1 pp 52-53

guerriers. Mais comment aller en France? Comment aller parmi les gens d'armes? Les Voix, qu'elle entendait, ignorantes et généreuses comme elle, ne lui révélaient que son âme et la laissaient dans un trouble douloureux:

— Je suis une pauvre fille, ne sachant ni chevaucher ni guerroyer.

Le village natal de Jeanne portait le nom du bienheureux Remi¹; l'église paroissiale était sous le vocable du grand apôtre des Gaules qui, en baptisant le roi Clovis, avait oint de l'huile sainte le premier prince chrétien de la noble Maison de France, issue du noble roi Priam de Troie.

Voici de quelle manière les clercs rapportaient la légende de Saint-Remi:

En ce temps-là, le pieux ermite Montan, qui vivait au pays de Laon, vit le chœur des anges et l'assemblée des saints et il entendit une voix grande et douce qui disait : « Le Seigneur a regardé la terre. Il a entendu les gémissements de ceux qui sont enchaînés; il a vu les fils de ceux qui ont péri, et il brisera leurs fers, afin que son nom soit annoncé parmi les nations et que les peuples et les rois se réunissent ensemble pour le servir. Et Cilinie enfantera un fils pour le salut du peuple. »

Or Cilinie était vieille et son mari Émilius était

^{1.} Procès, t. II, pp. 393, 400 et passim.

aveugle Vus Cilinie, ayant conçu, mit au monde un fils et du lait dont elle nourrissait l'enfant elle frotta les yeux du père aveugle, qui revit aussitôt la lumiere

Cet enfant, annoncé par les anges, fut nomme Reini, qui veut dure rune, car il devait, par sa doctrine, comme avec une rame bien tuille, dirigir l'Église de Dieu et spécialement l'Église de Reims sur la mer agitée de cette vie, et, par ses mérites et ses prières, la conduire vers le port du salut éternel

Le fils de Cilinie passa sa piense jennesse à Laon, dans la retraite et les exercices d'une sainte et chrétienne conversation. Il entrut à peine dans sa vingtdeuxième année, quand le siège épiscopal de Reims vint à vaquer par la mort du bienheureux évêque Bennade Ln immense concours de peuple désigna Remi à la garde des fidèles Il refusait une charge trop pesante, disut-il, pour la faiblesse de son age, mais un rayon d'une céleste lumiere descendit tout à coup sur son front, et une liqueur divine se répandit sur sa chevelure qu'elle embauma d'un parfum inconnu G'est pourquoi, sans plus tarder, les évêques de la province de Reims, d'un consentement unanime, lui donnérent la consécration épiscopale Assis dans le siège de saint Sixte, le bienheureux Remi s'y montra libéral en aumônes, assidu dans sa vigilance, fervent en ses orai sons, parfait en charité, merveilleux en doctime et saint en tous ses propos Il attirait sur lui l'admiration des hommes, comme la cité bâtie sur le sommet d'une montagne.

En ce temps-là, Clovis, roi de France, était païen avec toute sa chevalerie. Mais ayant remporté, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, une grande victoire sur les Allemands, il résolut, à la prière de la sainte reine Clotilde, sa femme, de demander le baptême au bienheureux évêque de Reims. Instruit de ce pieux désir, saint Remi enseigna au roi et au peuple comment, en renonçant à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, on doit croire en Dieu et en Jésus-Christ son fils. Et, la solennité de Pâques approchant, il leur ordonna le jeune selon la coutume des fidèles.

Le jour de la Passion de Notre-Seigneur, veille du jour où Clovis devait être baptisé avec ses barons, l'évêque alla trouver le roi et la reine dès le matin et les conduisit dans un oratoire consacré au bienheureux Pierre, prince des apòtres. La chapelle fut tout à coup remplie d'une lumière si brillante qu'elle effaçait l'éclat du soleil, et du milieu de cette lumière sortit une voix qui disait: « La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez point, et demeurez en mon amour. » Après ces paroles la lumière disparut, mais il resta dans la chapelle une odeur d'une suavité ineffable. Alors, resplendissant comme Moïse par l'éclat du visage et illuminé au dedans d'une clarté divine, le saint évêque prophétisa et dit: « Clovis et Clotilde, vos descendants reculeront les limites du royaume. Ils

eleveront l'Église de Jésus-Christ et triompheront des nations etrangeres, pouru que, ne dégénérant pas de la vertu, lis ne s'evartent jamais des noies du salut, ne s'engageant pas dans la route du péché, et ne se lassant pas tomber dans les pièges de ces vices mortels qui renver-ent les empires et tran-portent la domination d'une nation a l'autre »

Cependant on prépare le chemin depuis le palais du roi ju qu'au bapti-tere on suspend des voiles, des tapis precieux, on tend les maisons de chaque côlé des rues on pare l'eglise, on rouvre le baptistere de baume et de toutes sortes de parfums Comblé des grâces du Seigneur, le peuple croit déjà respirer les delices du paradis. Le cortege part du palais, le clergé ouvre la marche avec les saints évangiles, les croix et les bannieres, chantant des hymnes et des cantiques spirituels, vient ensuite l'évêque, conduisant le roi par la main, enfin la reine suit avec le peuple . Chemin faisant, le ron demanda a lavêque si c'était la le royaume de Dieu qu'il lui avait promis « Non, répondit le bienheureux Remi, mais c'est l'entrée de la route qui y conduit > Quand ils furent parsenus au baptistere, le prêtre qui portait le saint chrême, arrète par la foule, ne put attemdre jusqu'aux saints fonts, en sorte qu'a la benediction des fonts, le chrème manqua par un expres dessem du Seigneur Alors le pontife leve les veux vers le ciel, et prie en silence et avec des larmes Aussitôt descend une colombe, blanche comme la neige, portant dans son bec une ampoule pleine d'un chrême envoyé du ciel. Une odeur délicieuse s'en exhale, qui enivre les assistants d'un plaisir bien au-dessus de tout ce qu'ils avaient senti jusque-là. Le saint évêque prend l'ampoule, asperge de chrême l'eau baptismale et incontinent la colombe disparaît.

Transporté de joie à la vue d'un si grand miracle de la grâce, le roi renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, demande avec instance le baptême et s'incline sur la fontaine de vie¹.

Et depuis lors les rois de France sont sacrés de l'onction divine apportée du ciel par la colombe. La sainte ampoule qui la contient est gardée dans l'église Saint-Remi de Reims. Et avec la permission de Dieu, cette ampoule, au jour du sacre, se trouve toujours pleine ².

Voilà ce que disaient les clercs; et sans doute les paysans de Domremy, sur un ton plus humble, en eussent pu dire autant et même davantage. Comme on peut croire, ils chantaient la complainte de saint Remi.

^{1.} Grégoire de Tours, Le livre des miracles, éd. Bordier, 1864, in-8°, t. II, pp. 27, 31. — Hincmar, Vita sancti Remigii, dans la Patrologie de Migne, t. CXXV, pp. 1130 et suiv. — H. Jadart, Bibliographie des ouvrages concernant la vie et le culte de saint Remi, évêque de Reims, Reims, 1891, in-8°.

^{2.} Froissart, l. II, ch. LXXIV. — Le doyen de Saint-Thibaud, p. 328. — Vertot, Dissertation au sujet de la sainte ampoule conservée à Reims, dans Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, 1736, t. II, pp. 619-33; t. IV, pp. 1350-65. — Leber, Des cérémonies du sacre ou recherches historiques et critiques sur les mœurs; les coutumes dans l'ancienne monarchie, Paris, Reims, 1825, in-8°, pp. 255 et suiv.

62 YIE DE JEANNE

Tous les ans quand le premier jour d'octobre ramenait la fête patronale, le cure devait faire, selon l'usage, le panégyrique du saint!

Vers cette époque, un my tere se jouait à Reims, ou les miracles de l'apôtre des Gaules etaient amplement représentés 2 Et il y en avait de bien propres à toucher des âmes villagent es Fa sa un mortelle monseigneur

1 A Monteil H sto re des Francais, 1853 L II p 194

2 Mystere de saint Reim b bliothèque de l'Arsenz! 3.354 Ce mystere dats du x1 a écle du temps des guerres en Champagne lo ci des rers du s r rapporteul aux matheurs du royaume

Salst Estreste

O Jirvanni, qui les sa sonita.
As de lium cre ser restere
So e l'et lous estlem più
De effonte à las flussiones.
Font le tres douit passione et sacce.
Font le tres douit passione et sacce.
As postes san sa et à genome.
Ta requi acresi que la cliaces.
La grata dobrer de France et Lores.
Far sia sastet d gibe verta.
Guilla est passi addis que la Collina est passione de l'acres.
Li conta que sont de pechert sa la Perstannia, l'acres que sont de pechert sa la Perstannia france.

De loui per sont for taxt qui i pue llore de devin personant for taxt qui i pue llore de devin personant sont commente de la commente del la commente de la commente del la commente de la commente del la commente de la commente del la comm

Hada tout a peri con ...

saint Remi guérit un aveugle démoniaque. Un homme ayant donné, pour le salut de son âme, ses biens au chapitre de Reims, mourut; dix ans après sa mort, monseigneur saint Remi le ressuscita et lui fit déclarer sa donation. Hébergé par des gens qui n'avaient pas de quoi boire, le saint remplit leur tonneau d'un vin miraculeux. Ayant reçu du roi Clovis un moulin en présent, comme le meunier refusait de le lui abandonner, monseigneur saint Remi, avec l'aide de Dieu, abîma le moulin dans les entrailles de la terre. Une nuit que le Saint se trouvait seul dans sa chapelle, tandis que tous ses clercs dormaient, les glorieux apôtres Pierre et Paul descendirent du paradis pour chanter avec lui les matines.

Qui mieux que les gens de Domremy pouvait connaître le baptème du roi Clovis de France et savoir qu'au chant du Veni Creator Spiritus le Saint-Esprit était descendu tenant en son bec la sainte Ampoule, pleine du chrème bénit par Notre-Seigneur¹? Qui mieux qu'eux entendait les paroles adressées au roi très chrétien, par monseigneur saint Remi, non sans doute en latin d'église, mais en bonne langue vulgaire, et revenant à ceci:

« Or, Sire, ayez connaissance de servir Dieu dévotement et de garder la justice, pour que florisse votre

^{1.} Mystère de saint Remi, Bibliothèque de l'Arsenal, ms., n° 3.364, fol. 69, verso.

64

royaume Car lorsque justice y périra, ce royaume courra grand peril . .

Ensin, d'une manière ou d'une autre, soit par les clercs qui la gouvernaient, soit par les paysans au milieu desquels elle vivait, Jeanne avait connaissance du bon archeveque Remi, qui aimait tant le sang royal de la sainte Ampoule de Reims et du sacre des rois très chrétiens 2

Et l'ange lui apparut et lui dit

- Fille de Dieu, tu conduiras le dauphin à Reims, afin qu'il y reçoive son digne sacre*

La jeune fille entendait Les voiles tombaient; une lumière éclatante se faisait dans con esprit. Voilà donc pourquoi Dieu l'avait choisie. C'etait par elle quo le dauphin Charles devait être sacré à Reims. La colombo blanche, autrafois envoyée au bienheureux Remi, devait redescendre à l'appel d'une vierge Dieu, qui aimo les Français, marque leur roi d'un signe, et, quand co signe manque, la puissance royale n'est point C'est le sacre qui fait seul le roi, et messire Charles de Valois n'est pas sacré Bien que le père soit couché, la couronne au front, le sceptre à la main, dans la basilique de Saint-Denys en France, le fils n'est que dauphin,

¹ Mastere de sa at Rems, fol 71, verso

Le bou archevesque Remy Oal tast since le sang roys! Que taut a son couse I loyal Qui tant a me bleu et l'Égl se

V stère de saint Remi, fol 77

et il ne recueillera son saint héritage que le jour où l'huile de l'ampoule inépuisable coulera sur son front. Et c'est elle, la jeune paysanne, ignorante que Dieu a choisie ponr le conduire, à travers ses ennemis, jusqu'à Reims où il recevra l'onction que reçut saint Louis. Desseins impénétrables de Dieu! L'humble fille qui ne sait ni chevaucher ni guerroyer est élue pour donner à Notre-Seigneur son vicaire temporel dans la France chrétienne.

Désormais Jeanne connaissait les grandes choses qu'elle avait à faire. Mais elle ne découvrait pas encore les voies par lesquelles elle devait les accomplir.

- Il faut que tu ailles en France, lui disaient madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite.
- Fille de Dieu, tu conduiras le dauphin à Reims¹, afin qu'il y reçoive son digne sacre, lui disait monseigneur saint Michel, archange.

Il était nécessaire de leur obéir. Mais comment? S'il ne se trouva pas, à ce moment, quelque personne de dévotion pour la diriger, un fait très particulier et de peu d'importance, qui se passait alors dans la maison paternelle, peut suffire à mettre la jeune sainte sur la voie.

Principal locataire du château de l'Île en 1419 et doyen de la communauté en 1423, Jacques d'Arc était un des notables de Domremy. Les gens du village, qui

^{1.} Procès, t. I, p. 130; t. II, p. 456; t. III, p. 3 et passim.

Le timaient, le chargement volontiers de besognes diffi

G4

ciles Ils Lenvoverent, 1 la fin de mars 1427, à Vaucoulcurs comme leur procureur fondé dans un proces qu'ils araient a soutenir par desant Robert de Baudre court il s'agis-ait d'une reparation de domniages que réclamant un certain Guiot Poignant de Montigny le-Roi et pour le quels il avait assigne concurreinment le seigneur et les habitants de Greux et de Domremy Ces dommants remontaient i quatre annecs en cà quand le damoi eau de Commercs avait frappé Greux et Domremy d'un dreit de sauvegarde qui s'élevait à deux cent vingt écns d'or

Guyot l'or nant se porta gurant de cette somme qui ne fut point pavée au terme fixe. Le damoiseau saisit chez Poignant bois foin et chevaux pour cent vingt ecus d'or dont ledit Poignant reclama le paiement aux seigneurs et aux vilains de Greux et de Domrenty Laffaire était pendante encore en 1427, quand la communaute désigna pour son procureur fondé, Jac ques d'Arc, et l'envova a l'aucouleurs. On ignore comment le differend «e termina, mais il suffit de savoir que le perc de Jeanne vit sire Robert 1 approcha, lus parlas

De retour dans sa maison, il dut plus d'une fois conter ces entrevues, rapporter d un 41 grand personnage diverses façons et paroles. Et sans doute Jeanne

¹ S Luce Jeanne d'Arc a Domremy pp cuts cus cust 97 359 et su v La France pendant la guerre de cent ans p 25

en entendit maintes choses. Assurément ses oreilles étaient rebattues du nom de Baudricourt. C'est alors que l'archange chevalier, l'éblouissant ami, vint une fois encore lui révéler la pensée obscure qui naissait en elle:

— Fille de Dieu, lui dit-il, tu iras vers le capitaine Robert de Baudricourt, en la ville de Vaucouleurs, afin qu'il te donne des gens pour te conduire auprès du gentil dauphin ¹.

Résolue à fidèlement accomplir le vouloir de son archange, qui était son propre vouloir, Jeanne prévoyait bien que sa mère, quoique pieuse, ne l'aiderait point dans ses projets et que son père s'y opposerait énergiquement. Aussi se garda-t-elle de leur en rien confier².

Elle pensa que Durand Lassois était homme à lui assurer l'aide dont elle avait besoin. Elle l'appelait son oncle, en considération de son âge : il avait seize ans de plus qu'elle. Leur parenté résultait de ce que Lassois avait épousé une Jeanne, fille d'un Le Vanseul, laboureur, et d'Aveline, sœur d'Isabelle de Vouthon, et par conséquent cousine germaine de la fille d'Isabelle 3.

^{1.} Proces, t. I, 53.

^{2.} Ibid., t. I, p. 128.

^{3.} Ibid., t. II, p. 443. — Boucher de Molandon, La famille de Jeanne d'Arc, p. 146. — E. de Bouteiller et G. de Braux, Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc, introduction, pp. xxi, xxii.

68

Lassons habitait, avec sa femme, son beau pêre et sa belle mere, un hameau de quelques feux, Burev-en-Vaulx, sur la rive gauche de la Meu-e, dans la verte vallée, à deux heues de Domremy et à moins d'une tiene de Vaucouleurs 1

Jeanne i alla trouver lui fit part de ses projets et lui representa qu'elle avant besoin de voir sire Robert de Baudricourt. Pour que son bon parent lui donnât plus de créance elle lui cita une bien cirange prorhétie dont nous avons de la parlé

- Ya-t-il pas cté su autrefois, fit-elle, qu'une femme rumerant le royaume de France et qu'une femme le ratablicant * ?

Cette pronostication, paralt-il, rendit Durand Lasson pensif Des deux cho es qui sa trouvaient annoncées, la première, qui était mauvaise, s'était accomplie dans la ville de Troves, quand madame } saluau avait donné le royaume des Lis et madame Catherine de France au roi d'Angleterre. It ne restait donc plus qu'à souhaiter que la seconde cho-e, qui était bonne, « accompilt aussi Tel était le désir de Durand Lassois, si toutefois il se sentant porté d'amour pour le dauplin Charles, ce que l histoire ne dit na.

Jeanne en ce séjour chez sa cousine ne voyait pas seulement ses parents les Youthon et leurs enfants Elle

¹ Proces L. II pp 411, 431 439 - S Luce Jeanne of tre à Domremy p cars - Biazel a Ches Jeanne d'Are p 92

² Proces, t. 11 pp 443-444

fréquentait aussi chez un jeune gentilhomme nommé Geoffroy de Foug, qui habitait sur la paroisse de Maxey-sur-Vayse dont le hameau de Burey faisait partie. Elle lui confia qu'elle voulait aller en France. Le seigneur Geoffroy ne connaissait pas beaucoup les parents de Jeanne; il ne savait pas leurs noms. Mais la jeune fille lui parut bonne, simple, pieuse, et il l'encouragea dans sa merveilleuse entreprise! Une huitaine de jours après son arrivée à Burey, elle en vint à ses fins: Durand Lassois consentit à la mener à Vaucouleurs?

Avant de partir, elle sit une requête à sa tante Aveline, qui était grosse; elle lui dit:

— Si l'enfant que vous attendez est une fille, nommezla Catherine en mémoire de ma sœur défunte.

Catherine, qui avait épousé Colin de Greux, venait de mourir³.

^{1.} Procès, t. II, p. 442.

^{2.} Ibid., t. I, p, 33, 221; t. II, pp. 443.

^{3.} Enquête généalogique du bailli de Chaumont sur Jehan Royer (8 octobre 1555) dans E. de Bouteiller et G. de Braux, Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc, p. 62. [Document assez suspect.]

CHAPITRE 111

PREMIER SEJOUR A VAUCOULEURS.

FUITF A \CUPCHATEAU. — VOYAGE A TOUL.

SECOND SEJOUR A VALCOULEURS

Robert de Baudricourt, alors capitaine de la ville de Vaucouleurs pour le dauplin Charles, était fils de Laebault de Baudricourt, en son vivant chambellan de Robert duc de Bar, gouverneur de Pont-à-Mousson, et de Marquerite d'Aunoy, dame de Blaise en Bassigny. Quatorze ou quinze ans auparavant, il avait succédé à ses deux oncles, Guilliume Bâtard de Potiters et Jean d'Aunoy, comme bailli de Chaumont et capitaine de Vaucouleurs. Il s'était mané une premiere fois à une riche veuve, devenu veuf il avait épousé, en 1425, une veuve aussi riche que la premiere, madame Alardé de Chambley. Et c'est un fait que les bergers d'Urusse et de Gibeaumex volèrent la charrette qui portait les gâteaux commandés pour le festin de noces. Sire Robert ressemblait à tous les hommes de guerre de son temps

et de son pays : il était avide et madré; il avait beaucoup d'amis parmi ses ennemis et beaucoup d'ennemis parmi ses amis, se battait parfois pour son parti, parfois contre et toujours à son profit. Au reste, pas plus malfaisant qu'un autre, et des moins sots!.

Vètue d'une pauvre robe rouge toute rapiécée², mais le cœur illuminé d'un mystique amour, Jeanne gravit la colline qui domine la ville et la vallée, pénétra dans le château sans difficulté, car on y entrait comme au moulin, et fut introduite dans une salle où sire Robert se tenait parmi les gens d'armes. Elle entendit la Voix qui lui disait : « Le voilà³! » et aussitôt elle alla droit à lui, et lui parla sans crainte, commençant par ce qu'elle croyait, sans doute, le plus pressé :

— Je suis venue à vous, lui dit-elle, de la part de Messire, pour que vous mandiez au dauphin de se bien tenir et de ne pas assigner bataille à ses ennemis!

Assurément elle parlait de la sorte sur un nouveau

^{1.} Chronique de la Pucelle, p. 271. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 67. — Le R. P. Benoît, Histoire ecclésiastique et politique de la ville et du diocèse de Toul, Toul 1707, p. 529. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, pp. clxii-clxiii. — Léon Mougenot, Jeanne d'Arc, le Duc de Lorraine et le Sire de Baudricourt, 1895, in-8°. — G. de Braux et E. de Bouteiller, Nouvelles recherches, p. xviii. — C. Nioré, Le pays de Jeanne d'Arc, dans Mémoires de la Société académique de l'Aube, 1894, t. XXXI, pp. 307-320. — De Pange, Le pays de Jeanne d'Arc. Le fief et l'arrière-fief. Les Baudricourt, Paris, 1903, in-8°.

^{2.} Procès, t. II, p. 436.

^{3.} Ibid., t. II, p. 456.

^{4.} Ibid., t. II, p. 456.

mandement de ses Vor. Et, chose digne de remarque, elle répetait mot pour mot ce qu'avait dit soivantequinze ans en çà, non loin de Vaucouleurs, un paysan champenois qui était vavasseur, c'est-a-dire homme franc L'aventure de ce paysan avait commencé comme celle de Jeanne, pour finir, il est vrai, beaucoup plus court La fille de Jacques d'Arc n'était pas la première a dire qu'elle avait des révélations sur le fait de la guerre Les personnes mepirées so montrent surtout dans les époques de grandes misères C'est ainsi qu'au temps de la peste et du Prince Noir, le vavasseur de Champagne avait, lui aussi, entendu une your dans une lumiere

Tandıs qu'il travaillait aux champs, la voix lui avait dit « la averir le roi de France Jean de ne combattre contre nul de ses ennemis » C'était quelques jours avant la bataille de Poitiers!

Alors le conseil etait bon, au mois de mai de l'an 1128, il semblait moins utile et meme il ne répondait pas très bien a la réalité des choses. Depuis la malheureuse journée de Verneurl, les Français ne se sentaient pas en état d'assigner batadle à leurs ennemis; ils n'y songeaient point. On prenait, on perdait des villes, on faisait des escarmouches et des rescousses; on n'assignait point de bataille aux ennemis Il n'était nul besoin de contenir le dauphin Charles qui, de nature

¹ Chronique des quatre premiera balois, ed S Luce, Paris, 1861, in 8', pp 46-48

et de fortune, était pour lors très contenu¹. Environ le temps où Jeanne tenait ce propos à sire Robert, les Anglais préparaient une expédition en France et hésitaient encore, ne sachant s'ils marcheraient sur Angers ou sur Orléans².

Jeanne parlait sur l'avis de son archange et de ses saintes qui, touchant le fait de la guerre et l'état du royaume, n'en savaient ni plus ni moins qu'elle. Mais il n'est pas surprenant que ceux qui se croient envoyés de Dieu demandent qu'on les attende. Et puis il y avait tout le gros bon sens du peuple dans cette crainte de la jeune fille, que la chevalerie française ne livrat encore une bataille à sa façon. On savait trop bien comment ces gens-là s'y prenaient.

Sans se troubler, Jeanne poursuivit et fit une prophétie concernant le dauphin :

- Avant la mi-carême, Messire lui donnera secours. Et elle ajouta aussitôt:
- De fait le royaume n'appartient pas au dauphin. Mais Messire veut que le dauphin soit fait roi et qu'il ait le royaume en commande. Malgré ses ennemis, le dauphin sera fait roi; et c'est moi qui le conduirai à son sacre.

Sans doute que le nom de Messire, dans le sens où elle l'employait, avait quelque chose d'étrange et

^{1.} P. de Fenin, Mémoires, éd. de mademoiselle Dupont, Paris, 1837, pp. 195, 222, 223.

^{2.} L. Jarry, Le compte de l'armée anglaise au siège d'Orlèans, Orléans, 1892, in-8°, pp. 75-76.

Il se peut que Bertrand de Poulengs fut touché du mantien et du langage de la jeune fille, il est plus croyable encore que ce gentilhomme ctart en relation avec les per-onnes d'Église, inconnues de nous, qui instruisaient la paysanne visionnaire afin de la rendre plus capable de servir le royaume de France et l'Église De toute manière elle avait en Bertrand un ami qui devait lui apporter plus tard l'appui le plus utile

Pour cette fois, si nous sommes bien informés, il ne tenta rien ni ne somfila mot Peut-être jugeait-il qu'il fallait attendre que le capitaine de la ville fût meux prépart à accueillur la demande de la sainte Sire Robert ne comprenait rien a toute cette affaire et ce point seul lui paraissait clair, que Jeanne ferait une belle ribaude et que ce serait un friand morceau pour les gens d'armes.

En renvoyant le vilain qui la lui avait amenée, il lui fit une recommandation tout à fait conforme à la sagesse du temps sur le castoiement des filles

- Reconduis la à son pere avec de bons soufflets

Et sire Robert estimait la méthode excellente, car il invita plusieurs fois l'oncle Lassois a ramener au logis Jeannette bien souffletée²

Apres huit jours d'absence elle revint au village Le

¹ Procis t III p 8s - Chromque de la Pucelle p 72 - Journal

du nège p 35

2 Proces t II p 414 — L Mougenot Jeanne d'Arc le Duc de Lorraine et le Sire de Baudreourt Dancy 1825 in 8

mépris du capitaine et les outrages de la garnison ne l'avaient ni humiliée, ni découragée; elle les tenait au contraire comme des preuves de la vérité de sa mission, s'imaginant que ses Voix les lui avaient annoncées¹. Comme ceux qui marchent en dormant, elle était douce à l'obstacle et d'une obstination paisible. A la maison, au courtil, aux prés, elle continuait ce sommeil merveilleux, plein des images du dauphin, de sa chevalerie, et des batailles sur lesquelles flottaient des anges.

Elle ne pouvait se taire; son secret lui échappait de toutes parts. Sans cesse elle prophétisait, mais on ne la croyait pas. La veille de la Saint-Jean-Baptiste, environ un mois après son retour, elle dit sentencieusement à Michel Lebuin, laboureur à Burey, qui était un tout jeune garçon:

— Il y a entre Coussey et Vaucouleurs une fille qui, avant un an d'ici, fera sacrer le roi de France².

Un jour même, avisant Gérardin d'Épinal, qui seul à Domremy n'était pas du parti du dauphin, et à qui, de son aveu, elle eût volontiers coupé la tête, encore qu'elle fût la marraine de son fils, elle ne put se tenir de lui faire à mots couverts l'annonce du mystère qu'il y avait entre elle et Dieu:

— Compère, si vous n'étiez Bourguignon, je vous dirais quelque chose³.

^{1.} Procès, t. II, p. 53.

^{2.} Ibid., t. II, p. 440.

^{3.} Ibid., t. II, p. 423.

d obscur, purque sire Robert, ne le comprenant pas, demanda

— Our est Messire 9

- Le Roi du ciel repondit la jeune fille

File venait demployer un autre terme sur lequel sire Robert ne fit pas de reflevion, qu'on sache, et qui pourtant donne a penser!

Ce mot de commande, usate en matures benéficiale, signifiant dépôt? Quand le roi recevirait le royaume en commande il n en serait que le depositaire Ce que la jeune fille disait là correspondant aux idées des hommes les plus pieux sur le gouvernement des royaumes par Notre-Seigneur Elle n'avant pu trouver elle-même in le mot ni la cho e elle était visiblement endoctrinée par quelqu un de ces hommes d'Église dont nous avons déja sentil i influence à 1 loccasion d'une prophétie lor raine et dont toute trace est à jamais perdue

Jeanne était en comer-ations spirituelles avec plusieurs pritres, entre untres avec Messire Arnolin, de Gondrecourt le-Château, et Messire Dominique Jacob, curé de Moutier-sur Sault, qui l'entendaient en confession? Il est dommage qu'on ne sache pas ce qu'ils pensaient de l'insatable cruauté de la gent anglaise, de l'orgueil de Monseigneur le duc de Bourgogne, des mallecurs du d'unphin, ets ils n'espéraient pas que Notre-

Procés t. II p 456

⁹ Voir La Curne et Godefrey au mot communde

³ Proces 1 II pp 392 393 4.8 459

Seigneur Jésus-Christ daignerait un jour, à la prière du commun peuple, donner le royaume en commande à Charles, fils de Charles. C'est peut-être de quelqu'un de ceux-là que Jeanne tenait sa politique sacrée.

Au moment où elle parlait à sire Robert, se trouvait auprès du capitaine, et non pas, sans doute, par pur hasard, un gentilhomme lorrain nommé Bertrand de Poulengy, qui avait une terre près de Gondrecourt et remplissait un office dans la prévôté de Vaucouleurs². Il était alors àgé d'environ trente-six ans. C'était un homme qui fréquentait les clercs; du moins entendait-il fort bien le langage des personnes de dévotion³. Peut-étre voyait-il Jeanne pour la première fois, mais assurément il avait beaucoup entendu parler d'elle, la savait pieuse et de sage conduite; il avait fréquenté à Dom-remy une douzaine d'années avant cette époque, connaissait les aîtres, s'était assis sous l'arbre des Dames, était allé plusieurs fois chez Jacques d'Arc et la Romée, qu'il tenait pour d'honnètes cultivateurs ¹.

^{1.} Quant à Nicolas de Vouthon, religieux de l'abbaye de Cheminon, ce qui est dit de lui dans l'information des 2 et 3 novembre 1476 semble peu vraisemblable. Procès, t. V, p. 252. — E. de Bouteiller et G. de Braux, Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc, pp. xviii et suiv., p. 9.

^{2.} Procès, t. II, p. 475. — Servais, dans Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, t. VI, p. 139. — E. de Bouteiller et G. de Braux, Nouvelles recherches, p. xxvIII. — S. Luee, Jeanne d'Arc à Domremy, preuve xxv, p. 143, et note 3. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 201.

^{3.} Cela apparait à la manière dont il rapporte les paroles de Jeanne.

^{4.} Procès, t. II, pp. 451, 158.

80

que les fees planent des sorts Cerlains découvrirent que Jeanne avait rencontré une dame méchante. Ils disaient « Jeannette a pris son fait près de l'arbre des Fées. • Encore s'il n'y avait jamais eu que des passans pour le croire!

paysans pour le croire?

Antoune de Vergy, gouverneur de Champagne, reçut, le 22 junn, du duc de Bedford, régent de France au nom de Henri VI, commission d'équiper mille hommes darmes destinés à placer en l'oblessance des Anglais la châtellenie de Vaucouleurs. Trois semannes après, la petite armée se mettait en ronte sous les ordres des deux bergy, Antoine et Jean Quatre chevaliers bannerets, quatorze chevaliers banchers, trois cent souvante-trois hommes d'armes la composaient Pierre de Trie, captaine de Beauvais, Jean, comte de Neufchâtel et Fri bourg, reçurent l'ordre de rejoindre le corps principal!

Dans sa marche sur Vaucouleurs, Antoine de Vergy mettati, selon la coutume, à feu et à enig tous les villages situés sur le territoire de la châtellenie Legens de Domremy et de Greux, menacés à nouveui d'un mal qu'ils ne connaissent que trop, voyaient deja leurs bestaux enleves, leurs granges incendiées, leurs femmes, leurs filles violées Ayant éprouve déjà que le château de t'lle ne suffi-sait point à leur sûrels,

¹ Proces, 1 I p 68

² Compte d'André d'Éperson dans S Luce Jeanne d'Arc a Domremy, p crivit et preuves, pp 217 218 et 290

ils se résolurent à fuir et à chercher asile dans la ville de Neuschâteau, distante de deux lieues seulement de Domremy et qui était le marché où ils fréquentaient. Donc, vers la mi-juillet, abandonnant leurs maisons et leurs champs, ils partirent et, poussant devant eux leurs bestiaux, suivirent la ronte à travers les champs de froment et de seigle et les coteaux de vignes jusqu'à la ville, où ils se logèrent comme ils purent.

La famille d'Arc fut reçue par la femme de Jean Waldaires, qu'on nommait la Rousse et qui tenait une auberge où logeaient soldats, moines, marchands et pèlerins. Certains la soupçonnaient de donner asile à des femmes de mauvaise vie ². Et il y a apparence qu'elle n'hébergeait pas que d'honnêtes dames. Cependant elle était elle-même une bonne femme, c'est-à-dire une femme riche. Elle avait assez d'argent pour en prêter parfois à des concitoyens ³. Bien que Neufchâteau appartînt au duc de Lorraine, qui était du parti des Bourguignons, on a cru savoir que cette hôtelière inclinait vers les Armagnacs; mais il est peut-être un peu vain de rechercher les sentiments de la Rousse sur les troubles du royaume de France ⁴.

^{1.} Procès, t. I, pp. 51, 214; t. II, pp. 392-454. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. clxxvi.

^{2.} Procès, t. I, p. 214.

^{3.} S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. clxxvii.

^{4.} Procès, t. I, pp. 51, 214; t. II, p. 402.

A Neufchâteau comme à Domrems, Jeanne menut aux champs les bêtes de son pere et gardait les troupeaux Adroite et robuste elle aidait aussi la Rous e dans les soins du ménage 2 ce t ce qui a fait dire méchamment aux Bourguignons qu'elle avait éte meschine dans une auberge de sondards et de ribandes Au vrai Jeanne passait aux égli-es tout le tempqu'elle n'employant pas à sommer les animaux et à donner aide à son hôte e

Il y avait dans la ville deux beaux convents, l'un de Cordeliers l'autre de Clarisses, fils et filles du bon saint Francois^a La maison des Cordeliers avait éte bâtie deux cents ans eu ça par Vathieu II de Lor raine Le duc regnant venait encore de la richement dote: De nobles dames de hauts seignenrs et enfre autres un Bourlemont seigneur de Domremy et Greux, v greatent cous lame*

Ces moines mendiants qui jadis en leur bel âge, affiliaient a leur tier-ordre bourgeon et pay-ans en foule et une multitude de princes et de rois7, mainte-

¹ Proces t. I pp 409 423 429 463

^{2.} Ibid. t. 1 p 417

³ Monstrelet, L III p 314

⁴ Proces L. I p 5L.

⁵ S Ince Journe d'Arc à Donnremy p claire

⁶ Exp'lly Dictionnaire geographique de la France au mot Neufshaleau 7 S V de Vernon Histoire génerale et particuliere du tiers-ordre de Sant François Paris 1667 3 vol. 1n-8 - Hillarion de Volay Histoire du tiers-ordre, Lyon 1694 In 4

nant languissaient corrompus et déchus. Les querelles et les schismes abondaient parmi les frères de France. Malgré les efforts de Colette de Corbie pour rétablir la règle, les vieilles disciplines étaient partout abolies ¹. Ces mendiants distribuaient des médailles de plomb, enseignaient de courtes prières, en manière de recettes, et vouaient une affection spéciale au saint nom de Jésus ².

Pendant les deux semaines que Jeanne passa dans la ville de Neufchâteau³, elle fit ses dévotions dans le couvent des Cordeliers et se confessa deux ou trois fois aux mendiants ⁴. On a dit qu'elle était du tiers-ordre de Saint-François, et l'on a supposé que son affiliation datait de son séjour à Neufchâteau⁵.

C'est fort douteux; et, dans tous les cas, l'affiliation ne dut pas être très solennelle. On ne voit pas qu'en si peu de temps les mendiants aient pu la former aux pratiques de la piété franciscaine. Pour se pénétrer de

- 1. AA. SS., Mars, t. I. p. 549.
- 2. Wadding, Annales Minorum, V, p. 183.

^{3.} Jean Morel déclare qu'elle fut quatre jours à Neufchâteau, et il ajoute : « Ce que je vous dis, je le sais, car je fus avec les autres à Neufchâteau » (Procès, t. II, p. 393) ; Gérard Guillemette parle de quatre ou cinq jours (Procès, t. II, p. 414) ; Nicolas Bailly de trois ou quatre (Procès, t. II, p. 451). Mais Jeanne dit aux juges de Rouen qu'elle était restée quinze jours à Neufchâteau (Procès, t. I, p. 51) ; elle avait un souvenir moins lointain et sans doute plus fidèle.

^{4.} Procès, t. I, p. 51.

^{5.} S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, ch. 1x, x, x1. — Abbé V. Mourot, Jeanne d'Arc et le tiers-ordre de Saint-François, Saint-Dié, 1886, in-8°. — L. de Kerval, Jeanne d'Arc et les Franciscains, Vanves, 1893, in-18. — E iera begina, dit une correspondance de Morosini, éd. Lesevre-Pontalis t. III, p. 92 et note 2.

leur esprit elle etait dépà trop imbue de doctrines ecclésiastiques sur le spirituel et le temporel, trop pleine de mystères et d'apocal;pses D'ailleurs, son séjour à Neufchâteau fut troublé de soucis et coupé d'absences

Elle recut dans cette ville une citation à compa raitre devant l'official de Toul dont elle relevant comme native de Domremy de-Greuv. Un jeune garçon de Domremy prétendait quil 3 avant promesse de mariage entre la fille de Jacques d'Arc et lui Jeanne le mait Il s'obstina dans son dire et l'assigna devant l'officirl? Ce tribunal ecclésiastique relenait les causes comme celle ci et l'on 3 portait les demandes soit en nultité de mariage soit en validité de fiançailles

Ce qui est (trange dans le cas de Jeanne e est que ses parents lui donnèrent tort et prirent le parti du jeune homme Ce fut malgre leur d'éfense qu'elle soutint son procès et comparut devant l'official. Elle déclara plus tant que dans cette affaire elle leur avait désobét et que cétait son seul manquement à la soumission qu'elle leur devait?

Pour aller de Neufchâteau à Toul et revenir, il lui fallait faire plus de vingt heues à pied sur des chemins infestés par des gens d'armes dans co pays mis à feu et à sang et que les paysans de Douriemy venaient de

¹ Proces L. II p 4"6 - E M sset Jeanne d'Arc Champenouse 1895 in 8 p 28

² Ibid t. 1 p 128

fuir épouvantés. C'est pourtant à quoi elle se résolut, contre le gré de ses parents.

Peut-être se rendit-elle à l'official de Toul non pas une fois, mais deux et trois fois. Et si elle ne chemina pas jour et nuit avec son faux fiancé, ce fut par grand hasard, car il suivait la même route en même temps. Ses Voix lui disaient de ne rien craindre. Devant le juge elle jura de dire la vérité et nia qu'elle eut fait promesse de mariage.

Elle n'avait point de torts. Mais sa conduite, qui procédait d'une innocence héroïque et singulière, fut mal jugée. On prétendit à Neufchâteau que ces voyages lui avaient mangé tout ce qu'elle avait. Mais qu'avait-elle? hélas! Elle était partie sans rien. Peut-être lui avait-il fallu mendier son pain aux portes. Les saintes reçoivent l'aumône comme elles la donnent : pour l'amour de Dieu. On conta que, pendant l'instance, son fiancé, la voyant vivre en compagnie de mauvaises femmes, s'était désisté de sa demande en justice, renonçant à une promise si mal famée 1. Propos calomnieux, qui ne trouvèrent que trop de créance.

Après deux semaines de séjour à Neufchâteau, Jacques d'Arc avec les siens retourna à Domremy. Le verger, la maison, le moustier, le village, les champs, dans quel état de désolation les revirent-ils! Tout avait été pillé, ravagé, brûlé par les gens de guerre. Les soldats,

^{1.} Procès, t. I, p. 215. — L'article 9 de l'acte d'accusation est constitué d'après une enquête faite à Neufchâteau.

frute de pour oir rançonner les viluns dispirus, arment détruit leurs luen. Le moustier, inguêre encore fier comme une forteresse, avec sa four ou veillait le guetteur, nétui plus qu'un mins de pierries noircés Et les habitants de Bomremy durent aller, aux jourferiés, entendre la messe à l'ephse de Greun!

Telle était la misère du temps, qu'ordre fut donné aux villageois de se tenir renfermes d'ins les missons fortes et le châte un 2

Cependint les Anglais asségement la ville d'Orlans, qui appartenait au duc Chailes, leur prisonnier Ce qui n'clait point liens fait à eux, cir, avant son corps, ils devaient respecter ses biens? Ils devaient des l'astilles autour de cette ville d'Ork ins cœur de France, et lon dissut qu'ils s's tenuent i grande puissance! Et madame sainte Catherine et madame sainte Martine.

guerie qui étaient des personnes irés attriches i la terre des Li les fiales du dauphin Chirles et ses belles cousines sentretenuent avec la bergère des mallieurs du royaume et lui di ient sons cesses

 Il faut que tu quittes ton village et que tu ailles en France⁵

^{1.} Procès t II p 396 el pass n

^{2 5} Luce Jeanne d'Arc a Domremy pp clini et *30

³ Mule e du nege \ 497

⁴ Chron que de la Pucelle ch xxxv el xxxv — Jesa Cl arl er Chro a que ch xxxv xxxv — Journal du s ege pp % el suiv

⁵ Proces t. I p 5" 216

Jeanne était d'autant plus impatiente de partir qu'elle avait annoncé elle-même le temps de son arrivée en France et que ce temps approchait. Elle avait dit au capitaine de Vaucouleurs que le dauphin aurait secours avant la mi-carême. Elle ne voulait pas faire mentir ses Voix¹.

L'occasion, qu'elle épiait, de retourner à Burev. se présenta vers la mi-janvier. A cette époque, la femme de Durand Lassois, Jeanne le Vauseul, faisait ses couches 2. A la campagne, l'usage voulait que les jeunes parentes et les amies de l'accouchée se rendissent auprès d'elle pour soigner la mère et l'enfant. Coutume honnête et cordiale qu'on suivait d'autant mieux qu'on y trouvait une occasion de bonnes rencontres et de joyeux caquets³. Jeanne pressa son oncle de la demander à son père pour soigner l'accouchée et Lassois consentit : il faisait tout ce que voulait sa nièce, et, peut-ètre, était-il encouragé dans sa complaisance par des personnes pieuses et de considération 1. Mais que ce père, qui tantôt parlait de jeter sa fille dans la Meuse pour l'empêcher de partir avec les gens d'armes, la laissât aller aux portes de la ville, sous la garde d'un parent

^{1.} Procès, t. II, p. 456.

^{2.} Ibid., t. II, pp. 428, 434. — S. Luce, Jeanne & Arc à Domremy, p. CLXXX. — G. de Braux et E. de Bouteiller, Nouvelles recherches, p. XXIII.

^{3.} Les caquets de l'accouchée, nouv. éd. par E. Fournier et Le Roux de Lincy, Paris, 1855, in-16, introduction.

^{4.} Procès, t. I, p. 53; t. II, p. 443 et passim.

chambre royale¹. Elle se trompait. Depuis les premiers jours du mois d'août 1428, le capitaine de Vaucouleurs avait rendu la place au seigneur Antoine de Vergy, mais il ne l'avait pas encore livrée. C'était une de ces capitulations à terme comme on en signait beaucoup à cette époque et qui, le plus souvent, cessaient d'être exécutoires au cas où la place recevait secours avant le jour fixé pour la reddition².

Comme elle avait fait neuf mois auparavant, Jeanne alla trouver sire Robert au château, et voici la révélation qu'elle lui sit :

— Capitaine Messire, dit-elle, sachez que Dieu m'a plusieurs fois fait à savoir encore et commandé que j'allasse vers le gentil dauphin, qui doit être et est vrai roi de France, et qu'il me baillât des gens d'armes et que je lèverais le siège d'Orléans et le mènerais sacrer à Reims 3.

Cette fois, elle annonce qu'elle a mission de délivrer Orléans. Et c'est seulement après avoir accompli cette première tâche qu'elle fera le voyage du sacre. Il faut reconnaître la souplesse et l'à-propos avec lesquels ses Voix changeaient, selon les nécessités du moment, les ordres précédemment donnés.

^{1.} Procès, t. II, p. 436.

^{2.} S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, pp. clxviii et 222, 234.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 273. — La Chronique de Lorraine, dans Dom Calmet, Histoire de Lorraine, t. III, col. vj., donne une version amplifiée et suspecte de ces paroles.

Les manieres de sire Rubert à l'egard de Jeanne étasent tout à fast changres. Il ne parlait plus de lui donner de bons soufflets et de la renvoyer a separents Maintenant, il la traitait sans rudesse et, s'il n avait pas foi en ce qu'elle annonçait, du moins Lecoutait-il volontiers

Dans une des conver-ations qu'elle eut avec lui, elle lm tint un propos etrange.

- Une for accomplies, lui dit-elle, les grandes cho-e- que l'ai a faire de la part de Messire, je me marierai et l'aurai trois fils, dont le premier sera pape, le second empereur, le troi-ieme roi

Sire Robert répondit gaiement

- Put au ils seront si grands personnages, 10 youdrais bun ten faire un Jen vaudrais mieux ensuite. Jeanne répondit

- Venni, gentil Robert, nenni Il n'est pas temps. Le Saint-E-prit y ouvrera!.

A en juger sur le peu de paroles d'elle qui nous ont été transmises, la jeune inspiree, dans les premiers temps de «a mission, parlait alternativement deux langages differents. Ses paroles semblaient couler de deux sources opposes Les unes, ingenues candides, naives, courtes, d'une simplicite rustique, d'une malice inno-

¹ Proces t I, pp 219, 229 - La source e-t suspecte Pourtant l'accusa tion suppuie ici sur les données de l'enquête. Si Jeanne nia avoir tenu ce propos, cest qu'elle l'avait oublié ou qu'on le lui avait assez change, pour qu'elle pat le déservouer sous la forme on on le lus presentail

cente, quelquefois rudes, empreintes d'autant de chevalerie que de sainteté, avaient trait, le plus souvent, à l'héritage et au sacre du dauphin, et à la débellation des Anglais. C'était le langage de ses Voix, son vrai langage, son langage intérieur. Les autres, plus subtiles et teintées d'allégories, fleuries, quintessencies, d'une grace savante, concernant l'Église, sentaient le clerc et trahissaient quelque influence du dehors. Le propos tenu par elle à sire Robert sur les trois enfants qu'elle mettrait au monde est de la seconde sorte. C'est une allégorie. Son triple enfantement signifie que de ses œuvres naîtra la paix de la chrétienté, et que, après qu'elle aura accompli sa mission divine, le pape, l'empereur et le roi, tous trois fils de Dieu, feront régner la concorde et l'amour dans l'Église de Jésus-Christ. L'apologue est d'une clarté limpide; encore faut-il un peu d'esprit pour le comprendre. Le capitaine n'y entendit rien; il prit la chose en sens littéral et répondit en conséquence, car c'était un homme simple et jovial1.

Jeanne logeait en ville chez des amis de son cousin Lassois, gens d'humble condition, Henri Leroyer et sa femme Catherine. Elle y filait, étant bonne filandière; elle donnait aux pauvres le peu qu'elle avait. Elle fréquentait l'église paroissiale en compagnie de Catherine ². Souvent, dans la matinée, elle montait la

^{1.} Procès. t. III, p. 86. — Chronique de la Pucelle, p. 272. — Journal du siège, p. 35.

^{2.} Ibid., t. I, pp. 51, 214; t. II, pp. 392, 395 et suiv.

lui et que ce serut pour lui profit et honneur non

Fusin elle se fusait connaître, dans la ville pour ses illuminations et ses prophéties et l'on tronvui qu'elle parlait i en

parlait I ien

Il y avait alors dans la garnison un homme d'irme-

If y axait alors dans la garnison un homme, di rimes agé de vingt huit ans environ. Jern de Noelompont ou Noullompont qu'on appelait communiment. Jern de Metz D'condition libre mais n'in point noble il vivit acquis on herit. la «Opurorie de Noullompont et llosecourt dans le Barrois non mouvant et il en per tait le titre. Prodemment son lover au «crivo de Jern de Wals capitaine et pravôt de Stena, il etut en 1128 au service du capitaine de Nancouleur.

Do ses mœurs et comportements nous no satons rien sinon que trois uns en çi habitant dans la clivatellenie de Foug il avait jurc un a vilain serment, et de ce fait encouru une amende de deux sols Appa remment il ctait lorsqu'il jura tras en colèro. Il se tenait en relations plus ou moins ctroiles axec Bertrand de Poulengy qui certainement lui avait parli de Jennie.

Un jour il aborda la jeune fille et lui dit

¹ Procès I II p 450 — S Luce Jeanne d'Ire a Dom en j p 103 2 Ib d 1 V p 363 — Jou nat du siège p 4 — S Luce Jeanne d'ire à Domremy xev ex exxvj — De Beau ourt Hu o re de Charles VII

t II p "04 note — 0 de L aux el E de Bo le ller \ou el es recherches pp xxv et su v 3 S Luce Jeanne d'Are à Don emy pp car 160 161

— En bien, ma mie, que faites-vous ici? Faut-il que le roi soit chassé du royaume et que nous soyons Anglais ?

Ce propos d'un homme d'armes de Lorraine mérite attention. Le traité de Troyes ne soumettait pas la France à l'Angleterre; il réunissait les deux royaumes. Si l'on se battait après comme avant, c'était uniquement pour décider entre les deux prétendants Charles de Valois et Henri de Lancastre. Que l'un ou l'autre l'emportât, rien n'était changé dans les lois et coutumes de France. Toutefois, ce pauvre routier des Marches d'Allemagne n'en pensait pas moins que, sous un roi anglais, il serait lui-même anglais. Beaucoup de français de toute condition pensaient de même et ne pouvaient souffrir l'idée de se voir anglaisés; ils attachaient leur sort et celui du royaume au sort du dauphin Charles.

Jeanne répondit à Jean de Metz:

— Je suis venue ici, à chambre du roi, afin de parler à sire Robert, pour qu'il me veuille conduire ou faire conduire au dauphin. Mais il n'a souci ni de moi ni de mes paroles.

Puis, pressée en son cœur par l'idée fixe que sa mission devait commencer au milieu de la Sainte Quarantaine :

- Pourtant, avant qu'arrive la mi-carême, il faut

^{1.} Procès, t. II, p. 435-457. — E. de Bouteiller et G. de Braux, Nouvelles recherches, pp. xxvi-xxvii.

colline qui voit se presser à ses pieds les toits de la ville, et se rendait en grande désotion dans la chapelle de Sainte-Marie-de-Vaucouleurs Cette collégiale, construite sous le roi Philippe VI, était attenante au château qu'habitait le capitaine de Vaucouleurs La vénérable nef de pierre s'elevait hardiment à l'orient, sur la vaste étendue des coteaux et des prairies, et dominait la vallee ou Jeanne avait été nourrie Elle s entendait la messe et s demeurait longtemps en oraison

Sous la chapelle, dans la crapte, on gardait une image ancienne et vénéree de la vierge qu'on appelait Notre-Dame-de la-Voûte', et qui faisait des miracles spécialement en faveur des pauvres et des necessiteux Jeanne se plaisut dans cette crupte obscure et solitaire ou les saintes la visitaient de preference

Un petit clerc, presque encore un enfant, qui desservait la chapelle, y vit un jour la jeune fille immobile, les mains jointes, la tête renversee, les yeux levés et noyés de larmes et il devait garder foute sa vie l'image de ce ravissement?

Elle aliant souvent à confesse et disant ses péchés notamment à messire Jean Fournier curé de Vaucoulenre 3

Elle touchait son hôtesse par la maniere sage et douce

¹ S Luce Jeanne d'Are a Domrency P CECER 2 Procès L. II pp 469-461

³ Ibid t II p 416

dont elle vivait, et elle la troubla un jour extrèmement. Ce fut quand elle lui dit :

— Ne savez-vous pas qu'il a été prédit que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une pucelle des Marches de Lorraine 1?

La femme Leroyer savait aussi bien que Durand Lassois, que madame Ysabeau, comme une Hérodiade gonflée d'impuretés, avait livré madame Catherine de France et le royaume des Lis au roi d'Angleterre ². Et dès lors elle n'était plus éloignée de croire que Jeanne fût la pucelle annoncée par la prophétie.

Cette pieuse fille fréquentait les personnes de dévotion et aussi les nobles hommes. A tous elle disait :

— Il faut que j'aille vers le gentil dauphin. C'est la volonté de Messire, le Roi du ciel, que j'aille vers le gentil dauphin. C'est de la part du Roi du ciel que je suis venue. Quand je devrais aller sur mes genoux, j'irai³.

Elle apporta notamment des révélations de cette nature à messire Aubert, seigneur d'Ourches, qui était bon français et du parti des Armagnacs, puisqu'il avait fait la guerre, quatre ans auparavant, contre les Anglais et les Bourguignons; elle lui dit qu'elle devait aller vers le dauphin, qu'elle demandait qu'on la menât à

^{1.} Procès, t. II, p. 417.

^{2.} Ibid., t.·II, p. 447.

^{3.} Ibid., t. II, p. 448.

que je sois devers le druphin, dussi-je, pour y aller, user mes jambes jusqu'aux genoux!

Lue nouvelle courait alors les villes et les villages On innonçuit que le fils du roi de France, le dauj lui Louis entre dans sa cinqui me aimé, vient d'étre fiancé à la fille du roi d'Érosse, mi laine Mirquertle, âgée de trois ans et le commun peuple célebrait cette union royale par nutant de rejouissances qu'il s'en pouvait faire dans ce pays désolé? Jenne, qui en autt entendu parler, dut à l'homme d'armes

— Il faut que je sois vers le druphin, car nul au monde, ni roi, ni due mi fille du roi d'Écosse ne peuvent recouver, le royaume de France.

Lt elle ajouta aussitöt

— Il ny a secours que de moi, quoique, pour ma part j aurais bien plus else fil r pres de ma pauve, mère, vu que ce n'est pas la mon état Mus il faut que jaille. Et je ferai cela parce que Messire veut que jo le fasse.

Elle le disut comme elle le pensait Mais elle ne se connaissait pas elle ne savait pas que ses Voix cétait le cri le son œur et qu'elle brâlait de quitter la quenouille pour l'épée

Jean de Metz demanda, comme avait fait sire. Robert — Qui est Messire?

¹ Procès I II p 436 — De Besucourt, Hators de Charles VII t. II pp 396 et su y

² Proces that -S Luce Jeanne d'Are & Domremy p exci

- C'est Dieu, répondit-elle.

Aussitôt, comme s'il croyait en elle, il lui dit d'un grand élan :

— Je vous promets et vous donne ma foi que, Dieu aidant, je vous conduirai vers le roi.

Il lui toucha la main, en signe qu'il lui donnait sa foi, et il demanda :

- Quand voulez-vous partir?
- A cette heure, répondit-elle, mieux que demain ; demain mieux qu'après.

C'est Jean de Metz lui-même qui, vingt-sept ans plus tard, rapporta cette conversation. A l'en croire, il demanda en dernier lieu à la jeune fille si elle voulait faire chemin avec ses vêtements de femme. On conçoit qu'il découvrit de très grands inconvénients à traverser avec une paysanne en robe rouge les chemins de France, alors battus par des coitreaux paillards, et qu'il jugeât plus prudent de l'emmener déguisée en garçon. Elle entra tout de suite dans la pensée de Jean, et lui répondit :

- Je prendrai volontiers habit d'homme.

Rien n'empêche de croire que les choses se sont passées ainsi. Mais alors un routier de Lorraine aurait suggéré à la sainte, touchant l'habit, une idée qu'elle s'imaginera ensuite avoir reçue de Dieu².

^{1.} Procès, t. II, p. 436.

^{2.} Ibid., t. I, pp. 161, 176, 332. — Journal du siège, p. 45. — Chronique de la Pucelle, p. 372.

De son propre mouvement, ou plutôt sur l'avis de quelque prudente personne, sure Robert sinquiéta de savoir si Jeanne n était pas sous l'inspiration d'un mautaus esprit. Car le diable est ruse et prend parfois la figure de l'innocence. El, comme, à cet égard, il n'était pas grand clere, il résolut de s'en rapporter à son curé

pas grand clere, il résolut de s'en rapporter à on cure Or, un jour que Catherine et Jeanne filaient dans la mavon, elles virent entrer le capitaine de Vaucouleurs, en compagnie du cure, messire Jeni Fournier Ils inutierent l'hôtesse a se retirer, et, lorsqu'lis furent souls avec la jeune fille, messire Jean Fournier revêtit son étole et récita des paroles latines qui revenuient a dire.

- Si tu es chose mauvarse, éloigne-toi, si tu es chose bonne, approche

C'était la formule ordinaire de l'exoreisme, ou, pour parler plus exactement, de la conjuration Dans la pensée de messire Jean Fournier, ces paroles, melées de quelques gouties d'eau bénite, devaient faire fuir les diables, si par malheur il s'en trouvait dans le corps de cette uillageoise⁴

Messure Jean Fourmer ne doutait pas que les démons ne fusent pouseés par un désir immoderé de s'introduire dans le corps des hommes et spécialement chez les filles, qui parfois les avalaient avec leur pain. Ils e logeaient dans la bouche, sous la langue, d'ans les narines, coulaient dans l'estomac et dans le ventre et s'agitaient furieusement en ces divers logis, où l'on reconnaissait leur présence aux contorsions et hurlements des malheureux hantés.

Saint Grégoire, pape, rapporte en ses Dialogues un exemple frappant de la facilité avec laquelle les diables s'insinuent dans une femme. Une religieuse, dit-il, étant au jardin, vit une laitue qui lui parut tendre. Elle la cueillit et, négligeant de la bénir en faisant dessus le signe de la croix, elle y mordit, et aussitôt elle tomba possédée. Un homme de Dieu s'étant alors approché d'elle, le démon se mit à crier : « C'est moi qui l'ai fait! C'est moi qui l'ai fait! J'étais assis sur cette laitue. Cette femme est venue et elle m'a avalé. » Mais les prières de l'homme de Dieu le forcèrent bientôt à se retirer.

Messire Jean Fournier n'exagérait donc pas la prudence nécessaire. Pénétré de cette idée que le diable est subtil et la femme corrompue, il prenait soin d'éclaireir, selon les règles, un cas difficile. C'était le plus souvent chose malaisée que de discerner des possédés et de reconnaître une démoniaque d'avec une bonne chrétienne. L'épreuve à laquelle Jeanne allait être soumise n'avait pas été épargnée à de très grandes saintes.

Ayant récité les formules et fait les aspersions, mes-

^{1.} Voragine, La légende dorce, en la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix.

sire Jean Fournier sattendait, au cas ou cette fille ebt été possédee, à la voir saguter, se fordre et chercher a fuir Il eût fallu, en cette occurrence, employ er des formules plus piussantes, user à nouveau d'eau bénute du signe de la croix, et, par ces moyens, déloger les diables jusqu's ce qu'on les sit partir avec un bruit effrayant et une grande puanteur, sous forme de dragons, de chameaux ou de pors-ons!

L'attitude de Jeanne n'affrit rien de suspect Point d'agitation manaque, nulle fureur Inquiete seulement et suppliante, elle se tratia à genoux vers le prêtre Elle ne fuyait pas devant le saint nom de Dieu Messire Jean Fournier en conclut qu'il n'y avait pas de diable en elle

Restée seule avec Catherine dans la maison, Jeanne, qui comprenait enfin le sens de cette céremonie, en témoigna un vil ressentiment à l'endroit de messire Jean Fourmer. Elle se plaignit de ce qu'il l'eut soupçonnée «C était mai fait à lui, dit-élle à son hôtese», car, m'ayant entenduc en confession, il me pouvait connaître³ »

Elle aur t rendu grace au curé de Vaucouleurs si elle ava. «u combien, en l'éprouvant, il avançait ses affaires Averti que cette purelle n'etait pas inspiree par le démon, sire Robert dut en conclure qu'elle pouvait bien l'tire par Dieu, cor, «elon toute apparence, il

¹ M gne Ductionnaire des sciences occultes Paris, 2 vol gr in-8°, au m t Erorcume

^{2.} I roces L 11 p 446.

raisonnait simplement. Il écrivit au dauphin Charles, au sujet de la jeune sainte, et sans doute il témoigna de l'innocence et de la bonté qui se voyaient en elle.

Bien que la capitainerie fût grandement menacée de passer au seigneur de Vergy, sire Robert ne songeait pas à quitter son pays où il était en accommodements avec tous les partis. Il se souciait en somme assez peu du dauphin Charles et l'on ne voit pas qu'il ent un intérêt personnel à lui recommander une prophétesse. Sans prétendre démèler ce qui se passait dans sa tête, on peut croire qu'il écrivit au dauphin en faveur de Jeanne à la demande de quelques-unes de ces personnes qui l'estimaient bonne et probablement à la requête de Bertrand de Poulengy et de Jean de Metz. Ces deux hommes d'armes, voyant la cause du dauphin perdue sur les Marches de Lorraine, avaient toutes raisons de passer jusqu'aux bords de la Loire, où l'on pouvait encore se battre, partant gagner.

Prêts à partir, ils se montraient disposés à emmener l'inspirée avec eux et même à la défrayer de toutes ses dépenses, comptant se fairè rembourser à Chinon sur la cassette royale et tirer honneur et profit d'une si rare merveille. Encore attendaient-ils d'être assurés de l'agrément du dauphin².

^{1.} Procès, t. III, p. 115. — Journal du siège, p. 48. — Mirouer des femmes vertueuses, dans Procès, t. IV, p. 267.

^{2.} Extrait du S. compte de Guillaume Charrier, dans Procès, t. Y, pp. 257 et suiv.

Cependant Jeanne ne tenatt plus en place Elle allatt et venatt de Yaucouleurs à Burey et de Burey à Yaucouleurs Elle comptait les jours, le temps lus pesatt comme a une fennue grosse⁶

A la fin de janvier, n y pouvant ienir, elle résolut d'aller seule vers le dauphin Charles. Elle vêtit les lia bits de Durand Lassois et prit avec ce bon cousin la bits de Durand Lassois et prit avec ce bon cousin la route de France? Un habitant de Vancouleurs, nommé Jacques Alain, les accompagnant? Probablement, ces deux hommes complaent que la jeune fille reconnatirait d'ellemème i impossibilité d'un tel voyage et qu'on ni irait pas bien loin. C'est ce qui arriva. A peine les trois voyageurs furent ils à une lieue de Vancouleurs, vers la chapelle de Sant Vicolas, qui s'elève dans la vallée de Septionds au milieu du grand bois de Saulez, que Jeanne, se raivant, dit à ses compagnons qu'il n'etait point homnéte a elle de partir ainsi, et tous trois retourierent als villés.

Enfin un mes-ager royal unt apporter au capitaine de l'aucouleurs la reponse du roi Charles. Il se nominait Colet de l'ienne? Son nom le de-igne comme originaire de la province gouvernee par le dauphin avant la mort du feu roi, et qui gardait au pauvre prince

¹ Proces L 11 p 447

^{2.} Ibid t. I p 53 t. H pp 443 et surv

³ Ibid. t. II pp 445-447

⁴ Ibid t. II pp 417 457

⁵ Ibid. t R p 406 — S Luce Jeanne d'Arc a Domremy, p 160 note 6

une constante fidélité. La réponse portait que sire Robert envoyât la jeune sainte à Chinon¹.

Ce que Jeanne avait demandé et qui paraissait impossible à obtenir, lui était accordé. Elle allait être menée au roi comme elle l'avait voulu et dans les délais fixés par elle-même. Mais ce départ après lequel elle avait tant soupiré fut retardé de quelques jours, par une circonstance remarquable, qui montre que la renommée de la jeune prophétesse s'était répandue en Lorraine et atteste qu'alors les grands de la terre, en leurs nécessités, recherchaient les saintes.

Jeanne était mandée à Nancy par monseigneur le duc de Lorraine. Munie d'un sauf-conduit que le duc lui avait envoyé, elle partit en veste et houseaux rustiques, sur un bidet que Durand Lassois et Jacques Alain lui donnèrent. Il leur avait coûté douze francs que sire Robert leur remboursa plus tard sur les deniers du roi². Il y a vingt-quatre lieues de Vaucouleurs à Nancy. Jean de Metz l'accompagna jusqu'a Toul; Durand Lassois fit tout le voyage avec elle³.

Avant de se rendre à l'hôtel du duc de Lorraine,

^{1.} Monstrelet, t. IV, pp. 314-315. — Poème anonyme sur l'arrivée de la Pucelle, dans *Procès*, t. V, p. 30.

^{2.} Durand Lassois dit qu'il coûte douze francs; Jean de Metz seize. « Ce serait aujourd'hui un cheval de cent écus » (L. Champion, Jeanne d'Arc écuyère, 1901, p. 55).

^{3.} Procès, t. I. pp. 54, 222; t. II, pp. 391, 406, 432, 437, 442-450, 456-457; t. III, pp. 87, 115; Extrait du 8e compte de Guillaume Charrier et du 13e compte de Hemon Raguier, dans Procès, t. V, pp. 257 et suiv.

Jeanne monta la vallée de la Meurthe et alla faire ses devotions au grand saint Nicolas, dont on gardait les reliques dans la chapelle de Saint-Nicolas-du-Port!, desservie par des religieux bénédictins. C'était bien fait à elle, saint Nicolas etant le patron des voyageurs.

1 Proces, t II, p 457 - A Renard, Jeganne d'Are Examen d'une question de lieu, Orleans, 1861, 10-8, 16 pages - G de Braux, Jeonne d'Are à Saint Vicolas, Nancy, 1889, 18-8" - De Pimodan, La premiere étape de Jeanne d'Are, 1890, in 8°, enries

CHAPITRE IV

VOYAGE A NANCY. — ITINÉRAIRE DE VAUCOULEURS A SAINTE-CATHERINE-DE-FIERBOIS.

Le duc Charles II de Lorraine, allié aux Anglais, venait de jouer un bien mauvais tour à son cousin et ami le duc de Bourgogne, en donnant en mariage Isabelle sa fille aînée, l'héritière de Lorraine, à René, second fils de madame Yolande, reine de Sicile et de Jérusalem, duchesse d'Anjou . René d'Anjou, dans ses vingt ans, était un gentil esprit, amoureux de bon savoir autant que de chevalerie, bienveillant, affable et gracieux. Quand il ne faisait point de chevauchées et ne maniait pas la lance, il se plaisait à peindre des images dans des livres; il avait du goût pour les jardins fleuris et les histoires en tapisserie, et, comme son beau cousin le duc d'Or-

^{1.} Le P. Anselme, Histoire généalogique de la Maison de France, II, p. 218. — Ludovic Drapeyron, Jeanne d'Arc et Philippe le Bon, dans Revue de Géographie, novembre 1886, p. 236. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, pp. LXVI, CXCIX.

hôtel avec sa belle amie Alison du Mai, bâtarde, fille de prêtre, qui en avait chassé l'épouse légitime, madame Marguerite de Bayiere Madame Marguerite était de haute naissance et pieuse, mais vieille et laide, et madame Alison etait johe, le duc Charles lui avait fait plusieurs enfants*

Voici ce qui paraît le plus vrai Il y avait a Nancy des personnes de bien qui désiraient que le duc Charles reprit sa bonne femme et comptaient, pour ly amener, sur les exhortations d'une dévote, ayant révelations du Ciel et se disant fille de Dieu Ces personnes annon cerent au vieux duc égrotant la fille de Domremy comme une sainte guerisseuse. Par leurs conseils il la fit appeler, dans l'espoir qu'elle aurait des secrets pour le soulager de ses maux et l'empêcher de mourir

Dès qu'il la vit, il lui demanda si elle ne pouvait pas le rétablir en bonne forme et santé

Elle répondit que « de cette matiere » elle ne savait rien Cependant elle l'avertit qu'il se gouvernait mal, et lui annonça qu'il ne guérirait oncques s il ne s'amendait Et elle lui enjoignit d'avoir à renvoyer Alison sa concubine et à reprendre sa bonne femme 2

Sur ce chapitre, on lui avait un peu fait la leçon, sans doute, mais elle ne disait que ce qu'elle pensait, car elle avait les mauvaises femmes en aversion

t S Luce Jeanne d'tre a Bomremy p ce note

² Procès t III p 7 — Dom Calmet Hutoire de Lorraine, 1 III preuves col vi

Elle était venue vers le duc parce que son état le voulait, parce qu'une petite sainte ne se refuse pas aux consultations d'un haut seigneur et parce qu'enfin on l'y avait amenée. Mais sa pensée était ailleurs; elle ne songeait qu'à délivrer le royaume de France.

Considérant que le fils de madame Yolande, le duc de Bar, avec une belle compagnie d'hommes d'armes, apporterait grand'aide au Dauphin, elle demanda au duc de Lorraine, en prenant congé, d'envoyer ce jeune seigneur avec elle en France.

— Donnez-moi votre fils, lui dit-elle, avec des gens pour me conduire. En récompense, je prierai Dieu pour le rétablissement de votre santé.

Le duc ne lui donna pas d'hommes d'armes; il ne lui donna pas le duc de Bar, héritier de Lorraine, allié des Anglais, qui devait toutefois la rejoindre bientôt sous les étendards du roi Charles. Mais il lui donna quatre francs et un cheval noir ¹.

C'est peut-être à son retour de Nancy qu'elle écrivit à ses parents pour leur demander pardon de les avoir quittés. On sait seulement qu'ils reçurent une lettre d'elle et pardonnèrent². Il y aurait lieu, sans doute, d'être surpris que Jacques d'Arc qui, pour avoir vu seulement en rêve sa fille avec des gens d'armes, jurait de la noyer de ses mains si ses fils ne la noyaient, demeurât coi tout un long mois pendant qu'elle se tenait à Vaucouleurs.

^{1.} Procès, t. II, pp. 391 et 444..

^{2.} Ibid., t. I, p. 129.

COLLE

du chemin, aux périls du voyage, ils s'effrayaient pour leur sainte

— Comment, lui disait-on, comment pourrez-vous

— Comment, lui disait-on, comment pourrez-vous faire un tel voyage, quand il y a de tous côtés des gens de guerre?

de guerre?

Mais elle répondait, dans la paix souriante de son

— Je ne crains point les gens de guerre j'ai mon chemin tout aplain Sil se trouve des hommes d'armes, messire Dieu saura bien me frayer la route pour aller à messire le dauphin Je suis venue pour cela!

Sire Robert assistait au départ. Il fit jurer, selon la formule usuelle, à tous les hommes d'armes de bien et sûrement conduire celle qu'il leur confiut Puis, comme il était homme de peu de foi, il dit à Jeanne en manière d'adieu

- Val et advienne que pourra*1

Et la petite troupe s'en fut dans la brume qui recouvre en cette saison les prairies de la Meuse

li faliait éviter les voies fréquentées, se garder surtout de passer par Jounville, par Montiers-en Saulx, par Sailly ou se tenaient les gens d'armes du particontraire Sire Bertrand et Jean de Metz, accountumés a ces sourcles chevanchées, connaissment les chemins de traverse et saiaient prendre les précautions utiles,

¹ Proces t II p 449

² Ibid, t I p 5.

comme d'envelopper de linges les pieds des chevaux pour amortir le bruit des sabots sur le sol¹.

A la nuit tombante la compagnie, ayant échappé à tous les dangers, s'approcha de la rive droite de la Marne et atteignit l'abbaye de Saint-Urbain². C'était de temps immémorial un lieu d'asile, et, à l'époque où nous sommes, elle avait pour abbé Arnoult d'Aulnoy, parent de Robert de Baudricourt ³.

La porte du sévère édifice s'ouvrit aux voyageurs qui passèrent sous la voûte en tiers-point. L'abbaye renfermait un corps de logis pour les étrangers. C'est la qu'ils trouvèrent le gîte de leur première étape.

L'église abbatiale s'élevait à droite de la porte extérieure; on y gardait les reliques de saint Urbain, pape. Le 24 février, au matin, Jeanne y entendit la messe conventuelle 5. Puis elle se remit en selle avec ses compagnons. Ils franchirent le pont sur la Marne visà-vis de Saint-Urbain et poussèrent vers la France.

Ils avaient encore cent vingt-cinq lieues de pays à parcourir et trois rivières à traverser dans une contrée infestée de brigands. Onze jours, ils chevauchèrent; par crainte de l'ennemi, ils voyageaient la nuit ⁶. Pendant les couchées sur la paille, la jeune paysanne, gar-

^{1.} De Pimodan, La première étape de Jeanne d'Arc, Paris, 1891, in-8°, cartes.

^{2.} Procès, t. I, p. 54.

^{3.} Jolibois, Dictionnaire historique de la Haute-Marne, p. 492.

^{4.} De Pimodan, La première étape de Jeanne d'Arc, loc. cit.

^{5.} Procès, t. I, pp. 54-55

^{6.} Ibid., t. II, pp. 437, 457.

dant ses chausses hiées a son justaucorp-, dormant tout habilles sous une conserture, entre Jean de Metz et Bertrand de Poulengy qui lui inspiraient de la confiance. Ils ont dit depuis qu'ils n'eurent point désir de cette fille à cau e de la sainteté qu'ils voyaient en elle', on peut le croire ou ne le pas croire. Jean de Metz n'etait point echauffé d'une si grande foi dans cette inspirée, puisqu'il lui demandant avec inquiétude.

- Ferez vous bien ce que vous dites?

A quo elle répondait

— N ayez crante Co que je fais, je le fais par commandement. Mes frères du Paradis me disent ce que jai à faire. Il y a déjà quatre ou cinq ans que mes freres du Paradis et Messure m'ont dit qu'il fallait que jallaiseen guerre pour recouvre le royaume de Francé?

Ces rades compagnons n'eprouvaient pas tous en sa présence un re-pect religieux, certains la moquaient el, par amu-ement, parlaient devant elle comme s'ilsétaient du parti des Anglais Quelqueelois, en manière de plaisanterie, feignant une alerte, ils faisaient mine de tourner bride. Cétait de la malios perdue. Elle les croyait, mais elle n'avait pas peur et di-ait gravement à ces gens qui pensaient l'ell'rayer avec des Anglais:

⁻ Gardez vous de fuir En nom Dieu, ils ne vous feront pas de mal

¹ Proces t. II p 4o7

² Ibid t. II p 449

³ fbd . t. 111 p 199

Et à l'approche de tout danger feint ou réel, il lui venait aux lèvres des paroles de réconfort :

— Ne craignez rien. Vous verrez comme à Chinon le gentil dauphin nous fera bon visage 1.

Son plus grand chagrin était de ne pas faire aussi souvent qu'elle le voulait ses dévotions aux églises. Elle répétait chaque jour :

— Si nous pouvions, nous ferions bien d'entendre la messe ².

Évitant les grandes routes, ils ne se trouvaient guère à portée des ponts et ils durent souvent passer à gué les rivières grossies par les pluies. Ils traversèrent l'Aube près de Bar-sur-Aube, la Seine près de Bar-sur-Seine, l'Yonne devant Auxerre, où Jeanne entendit la messe dans l'église Saint-Étienne; puis ils atteignirent la ville de Gien, assise sur la rive droite de la Loire³.

Ces Lorrains voyaient enfin une ville française obéissant au roi de France. Ils avaient fait soixante-quinze lieues en pays ennemi sans être attaqués ni molestés, ce qui, par la suite, fut tenu pour merveilleux. Mais était-il impossible à sept ou huit cavaliers armagnacs de traverser sans malencontre les pays anglais ou bourguignons? Le capitaine de Vaucouleurs faisait parvenir fréquemment des lettres au dauphin, le dauphin lui envoyait des courriers; Colet de Vienne venait de porter son message.

^{1.} Procès, t. II, pp. 437, 458.

^{2.} Ibid., t. II, pp. 437, 457.

^{3.} Ibid., t. II, p. 54; t. III pp. 3-21.

^{4.} Ibid., t. II, pp. 406, 432, 445, 448, 457.

En fait, le péril n'était guere moindre pour les gens du dauphin dans les provinces de son obbresance que dans les territoires soumis à d'autres maîtres! Les routiers à la solde du roi Charles ne s'inquiétaient pas, pour piller et rançonner les voyageurs, de savoir s'ilsétaient Armagnacs ou Bourguignons, et c'est précisément après avoir triviersé la Loire que les compagnons de Bertrand de Poulengy se trouvèrent exposés aux plus grands dangers

Averus de leur venue, quelques hommes d'armes du parti français allèrent au devant deux et se mirent en embuscade pour les surprendre. Ils voulaient s'emparer de la jeune fille, la jeter dans une fosse et l'y lai-ser sous une gro-se pierre, comptant que le roi, qui la faisait venir, donnerait beaucoup d'argent pour la ravoir. Les routiers et les soudojers avaient coutume d'enfouir ain-i dans un trou les voyageurs qu'ils délivraient ensuite, moyennant rançon. Dix-huit ans auparavant, à Corbeil, cinq hommes avaient été mis dans une fosse au pain et à Leau, par des Bourgugnons Trois s-aire eux mourquent faute de pouvoir

¹ Vanite! V p 200 — Th Bann, 1 I p 44 — Deen Le Jou verse! introduced: Lettree decree mans dams R. Dauter, Institution militares de la France creat les arries permanentes , 1883, 1689, 955 — Breit de proves de Breits, 64 Quaelerst, daos subhishibèque de l'Ecole de Charter 114 sirce t. III p 2,0 — Vantellier Butoure de la communant des naverhands friquestrois in reviere de Lore 1.1 p 135 — Le P II Dantile, La densition de réglese monaders Meptaure ne Prace, tres le miles du SP nielle Mon 168°

² Proces, t Ill p 293

payer1. Il s'en manqua de peu que Jeanne ne subit un traitement de ce genre. Mais les mauvais garnements qui la guettaient, au moment de faire le coup restèrent tranquilles, on ne sait pour quelle cause et peut-être par crainte de n'être pas les plus forts2.

De Gien, la petite troupe longea la lisière nord du duché de Berry, passa dans le Blaisois, traversa peutêtre Selles-sur-Cher et Saint-Aignan, puis, entrée en Touraine, atteignit les pentes vertes de Fierbois3. C'était là que l'une des deux dames du Ciel qui visitaient familièrement chaque jour la jeune paysanue avait son sanctuaire le plus renommé; c'était là que sainte Catherine recevait une foule de pèlerins et faisait de beaux miracles. La créance populaire donnait à son culte, en ce lieu, une origine nationale et guerrière qui remontait aux plus profondes antiquités françaises. On contait que, vainqueur des Sarrasins à Poitiers, Charles-Martel avait déposé son épée dans l'oratoire de la bienheureuse Catherine 1. Mais depuis lors ce sanctuaire, il

^{1.} Abbé J.-J. Bourassé, Les miracles de madame Sainte Katerine de Fierboys en Touraine, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Impériale, Paris, in-12, 1858, p. 28.

^{2.} Je joins ici ce que dit Seguin, Procès, t. III, p. 203, et ce que dit la Touroulde, Proces, t. 111, pp. 86, 87. Il me semble bien qu'il s'agit du même fait, rapporté sommairement par le premier, inexactement par la seconde.

^{3.} Procès, t. I, pp. 56, 75; t. III, pp. 3, 21; t. V, p. 378.

^{4.} Que sainte Catherine ait été connue en Occident un peu avant les croisades, cela est possible, mais que son culte remonte à Charles-Martel, non pas; il était du moins très vivace au temps de Jeanne d'Arc. Cf. H. Moranvillé, Un pèlerinage en Terre sainte et au Sinai au XV siècle, dans Bibliothèque de l'École des Charles, t. LXVI (1905), pp. 70 et suiv.

En fait, le péril n etait guère moindre pour les gens du dauphin dans les provinces de son obéissance que dans les territoires soumis à d'autres maîtres! Les routers à la solde du roi Charles ne s'inquiétaient pas, pour piller et rançonner les voyageurs, de savoir s'ils étaient Armagnaes ou Bourgugnons, et c'est précisément après avoir traversé la Loire que les compagnons de Bertrand de Poulengy se trouvèrent exposés aux plus grands dangers

Avertis de leur venue, quelques hommes d'armes du parti français allèrent au devant d'eux et se mirent en embuscade pour les surprendre. Ils voulaient s'emparer de la jeune fille, la jeter dans uns fosse et il y laisser sous une grosse pierre, complant que le roi, qui la faisait venir, donnerait beaucoup d'argent pour la ravoir? Les routiers et les soudoyers avaient coutume d'enfour anns dans un trou les voyageurs qu'ils délivraient ensuite, mojennant rançon Dix-huit ans auparavant, à Corbeil, eunq hommes avaient été mis dans une fos a au pain et à l'eau, par des Bourguignons Troir dire eux moururent faute de pouvoir

A Monstelet V > 200 — Th Bran, 1 I, p 44 — Breel, Le Jou word introls — Lettere derivances, dance Escubert, Jestimos midiares de la France count les arando permonentes , 1883, 10 8; p 556 — Breel de purser de Double de Quebersi, dons Bellotôlepse de l'École de Chartes IV etra e III p 3.9 — Manteller, Justore de la communent des marchands frépuestents la crivière de Lore I I p 150 — Le P II Deutle, Le démision de epises, monsières Mojesture no France, etre le mules de IV mich Moo, na 6º

² Procis t III p 293

payer¹. Il s'en manqua de peu que Jeanne ne subit un traitement de ce genre. Mais les mauvais garnements qui la guettaient, au moment de faire le coup restèrent tranquilles, on ne sait pour quelle cause et peut-être par crainte de n'être pas les plus forts2.

De Gien, la petite troupe longea la lisière nord du duché de Berry, passa dans le Blaisois, traversa peutêtre Selles-sur-Cher et Saint-Aignan, puis, entrée en Touraine, atteignit les pentes vertes de Fierbois3. C'était là que l'une des deux dames du Ciel qui visitaient familièrement chaque jour la jeune paysanne avait son sanctuaire le plus renommé; c'était là que sainte Catherine recevait une foule de pèlerins et faisait de beaux miracles. La créance populaire donnait à son culte, en ce lieu, une origine nationale et guerrière qui remontait aux plus profondes antiquités françaises. On contait que, vainqueur des Sarrasins à Poitiers, Charles-Martel avait déposé son épée dans l'oratoire de la bienheureuse Catherine 4. Mais depuis lors ce sanctuaire, il

^{1.} Abbé J.-J. Bourassé, Les miracles de madame Sainte Katerine de Fierboys en Touraine, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Impériale, Paris, in-12, 1858, p. 28.

^{2.} Je joins ici ce que dit Seguin, Procès, t. 11I, p. 203, et ce que dit la Touroulde, Procès, t. III, pp. 86, 87. Il me semble bien qu'il s'agit du même fait, rapporté sommairement par le premier, inexactement par la seconde.

^{3.} Procès, t. I, pp. 56, 75; t. III, pp. 3, 21; t. V, p. 378.

^{4.} Que sainte Catherine ait été connue en Occident un peu avant les eroisades, cela est possible, mais que son culte remonte à Charles-Martel, non pas; il était du moins très vivace au temps de Jeanne d'Arc. Cf. H. Moranvillé, Un pèlcrinage en Terre sainte et au Sinai au XV siècle, dans Bibliothèque de l'École des Charles, t. LXVI (1905), pp. 70 et suiv.

fallait bien lavouer, avait subi l'injure d'un long abandon Un peu plus de quarante ans avant la venue de la fille de Domreniy, ses murs, au fond d'un bois, disparaissaient sous les ronces et les épines

Il n'était pas rare alors que les saints et les saintes laissés dans un injuste oubli vinssent eux-mêmes se plaindre à quelque pieuse personne du tort qu'on leur faisait sur la terre. Ils apparaissaient soit à un moine, soit a un paysan ou à un bourgeois, lui dénonçment en termes pressants, parfois assez vifs, l'impiété des fidèles et lui donnaient l'ordre de rétablir leur culte et de relever leur sinctuaire. C'est ce que sit madame sainte Catherine En l'an 1375, elle donna mission à un prud homme du pays de Fierbois, nommé Jean Godefroy, qui était aveugle et paralytique, de rétablir son oratoire dans son éclat et sa célébrite, lui promettant guerison s'il faisait neuvaine au lieu ou Charles-Martel avait déposé son épée Jean Godefroy se fit porter à la chapelle abandonnée, mais il fallut d'abord que ses valets ouvrissent, a force de coignée, un cliemin a travers les halbers Valame sainte Catherine rendit à Jean Godefroy i usaga de ses yeux et de ses membres, et ce fut pur un bienfait qu'elle rappela au peuple tourangeau sa gloire délaissee L'oratoire fut réparé, les fidèles en reprirent le chemin, et les miracles y abonderent La sainte s'occupa d'abord de guérir les malades, puis, quand le pays endura les guerres, elle s'emplova specialement a tirer des mains des Anglais les prisonniers qui avaient recours à elle. Parfois elle rendait les captifs invisibles à leurs gardiens, parfois elle rompait liens, chaînes, serrures; témoin un gentilhomme du nom de Cazin du Boys, qui fut pris, en 1418, avec la garnison de Beaumont-sur-Oise. Mis dans une huche fermée à clef, liée d'une grosse corde et sur laquelle dormait un Bourguignon, il s'y remémora madame sainte Catherine et se voua à cette glorieuse vierge; aussitôt la huche s'ouvrit. Parfois encore elle obligeait les Anglais à déferrer eux-mêmes leurs prisonniers et à les renvoyer sans rançon. C'était un grand miracle. Elle en opéra un non moins grand en faveur de Perrot Chapon, de Saint-Sauveur, près Luzarches. Étant aux fers en chartre anglaise, depuis un mois, Perrot Chapon se voua à madame Sainte Catherine et s'endormit. Il se réveilla, tout enchaîné encore, dans sa maison.

Le plus souvent, elle aidait ceux qui s'aidaient euxmèmes. Ainsi fit, en 1424, Jean Ducoudray, natif de Saumur, qui, prisonnier au château de Bellème, se recommanda dévotement à madame sainte Catherine, puis sauta dehors, étrangla l'homme du guet, escalada le mur d'enceinte, se laissa tomber d'une hauteur de deux lances et s'en alla librement par les champs '.

Peut-être ces miracles eussent-ils été moins fréquents si les Anglais avaient entretenu plus de monde

^{1.} Les miracles de madame sainte Katerine, passim. — G. Launay, Notice..., dans Bull. Soc. archéol. du Vendômois, 1880, t. xix, p. 23-25.

en France, mais ils manquaient d'hommes en Normandie, ils s'enfermaient dans les villes, abandonnant les campagnes aux partisans qui battaient le pays, enlevaient les convois et favorissient de la sorte grandement l'intervention de madame sainte Catherine

Les captifs qui s'etaient voués a elle et qu'elle avait délivrés faisaient, pour acquitter leur vœu, le glorieux pèlerinage de Fierbois et venaient suspendre dans la chapelle leurs cordes leurs chaines, leur harnois, ou par cas spécial le harnois d'un ennemi

C'est ce qu'avait fait, neuf mois avant la venue de Jeanne à Fierbois un gentilhomme nommé Jean du Chastel Il s'était échappé des mains d'un capitaine qui l'accusait en cela de felonie affirmant que du Chastel lui avait donné sa foi. Du Chastel soutenait, au contraire, qu'il n avait rien juré et il appela le capi taine en combat singulier Lissue du combat prouva le bon droit du gentilhomme français, car, avec l'aide de madame sainte Catherine, il eut la victoire En reconnaissance il vint offrir à sa sainte protectrice le har nois de l'Anglais vaincu en présence de monseigneur le bâtard d Orléans, du capitaine La Hire et de plusieurs autres «eigneurs?

Jeanne dut se plaire à entendre de telles ou sem blables merveilles quon lui récita et à voir tant

f G Lef vre l'ontal s La guerre des partisans dans la Haule Normand e (1424 1429) dans B bliotheque de l'Ecole des Charles (1893-1896

² Les m racles de madame samte halerone pass m

d'armes suspendues aux murs de la chapelle. Elle dut être bien aise que la sainte, qui la visitait à toute heure et lui donnait conseil, se montrât si manifestement l'amie des pauvres soldats et des paysans, la libératrice des prisonniers mis en huche, en fosse, aux fers ou aux ceps par les Godons.

Elle fit ses dévotions et entendit deux messes dans la chapelle '.

1. Procès, t. I, 75.

CHAPITRE V

LE SIÈGE D'ORLEANS, BU 12 OCTOBRE 1428 AU 6 MARS 1429.

Depuis la victoiro de Verneuil et la conquête du blaine, les Anglais ne gagnaient guére en France, et ce qu'ils y tenaient leur était moins assuré que jamais.\(^1\)
Sils spargnaient les terres du due d'Orléans, leur prisonnier, co n'elait point por vergogne On disait bien, sur les bords de la Loire, que ceux-là manquaient a l'honneur qui prenaient les domaines d'un seigneur dont ils tenaient le corps\(^1\), mais en guerro ou est le profit n'est point la honte Le Régent ne s'Ctait pas fait scrupulle de s'emparer du duché d'Alençon, alorque le possesseur était prisonnier\(^1\). Ce qui est vrai c'est que le bon due Charles, par prieres et finances, dissuada les Anglais d'attaquer son duché De 1421 a 1426, les h'ibitaints d'Orléans payèrent pour oblemi

¹ Journal d'un bourgeons de Pure, p 190 — Alaiu Chartier, Lespérance ou consolation des trois vertus, dans (Futres, p 271 — Jean Chartier, Chronique, t. I, p 14

³ Mistère du riege, vers 497

³ Perceval de Cagny, pp 21 22

abstinence de guerre '. Les Godons acceptaient d'autant plus volontiers ces accommodements qu'ils se sentaient moins en état d'entrer en campagne. Pendant la minorité de leur roi mi-anglais, mi-français, le duc de Glocester, frère et lieutenant du Régent, et son oncle, l'évêque de Winchester, chancelier du royaume, se prenaient aux cheveux et leurs discordes ensanglantaient les rues de Londres ². A la fin de l'année 1423, le Régent se rendit en Angleterre où il passa dix-sept mois à calmer l'oncle et le neveu et à rétablir la tranquillité publique. A force de finesse et d'énergie, il y réussit assez pour rendre à ses compatriotes le désir et l'espoir d'achever la conquête de la France. En 1428, le Parlement d'Angleterre vota des subsides à cet effet ³.

Le plus subtil, le plus expert, le plus heureux en armes de tous les princes et capitaines d'Angleterre, Thomas Montaigu, comte de Salisbury et du Perche⁴, qui avait beaucoup fait la guerre dans la Normandie, dans la Champagne et dans le Maine, recruta en Angle-

^{1.} Chronique de la Pucelle, p. 255. — Chronique de l'établissement de la fête, dans Procès, t. V, p. 286. — Le Maire, Histoire et antiquités de la ville et duché d'Orléans, Orléans, 1645, in-4°, pp. 129 et suiv. — Lottin, Recherches historiques sur la ville d'Orléans, Orléans, 1836-1845 (7 vol. in-8°), t. I, p. 197.

^{2.} Stevenson, Letters and papers, introduction, t. I, p. xLvII. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 17.

^{3.} Rymer, Fædera, t. IV. part. IV, p. 135. — Mademoiselle A. de Viliaret. Campagne des Anglais dans l'Orléanais, la Beauce chartraine et le Gdtinais (1421-1428), Orléans, 1893, in-8°, pièces justif., p. 134. — Stevenson, Letters and papers, t. I. pp. 403 et suiv.

^{4.} Monstrelet, t. IV, p. 300.

terre une armée en vue d'une expedition sur la Loire Il trouva des archers à sa suffisance, quant aux chevailers et aux hommes d'armes, il ent du mécompte Seuls les gens de petit état voulaient aller se battre dans un pays de famine! Enfin, le noble lord, le beau cousan du roi Henri passa la mer avec quatre cent quarante-neur hommes d'armes et deux mille deux cent cinquante archers? Il trouva en France des troupes recrutées par le Régent, quatre cents lances dont deux cents normandes, a trois archers par lance suivant la coutume d'Angleterre? Il conduisit ces troupes a Paris ou des résolutions irrevocables furent prises 4. Jusque-là on «e disposait à prendre la ville d'Angers, on deuda en dernier lieu d'assièger Orléans.

Entre la Beauce et la Sologne, en avant des provinces fideles, Touraine, Blaisois, Berry, la cité ducale se présentait a l'ennémi, sur la Loire recourbée, comme sur l'arc tendu la pointe de la fleche⁸ Évèché, université, marché du haut et bas pays, fière de ses clochers, de ses fleches et de ses tours, qui levaient vers le ciel la

¹ L. Jarry Le compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-14°9 Orleans, 1892, in-8°, pp 59 et aux

² Monstrelet, 1 IV, p. 293 - Rymer, Fadera 1 IV, part e IV, pp. 132 130 138

³ L Jurry Le compte de l'armee anglaue, pp 26 27

⁴ Monstrelet, t II., p 234 — Stevenson, Letters and papers, p 1111 5 Boucher de Holandon et A de Beswerps, Larmee anglaise vancue par Jeanne d'Are sous les murs d'Orléans, Orléans 1892, in-8', p 61 — L Jarre les est

⁶ Le Maire, Antiquites p 29

croix de Notre-Seigneur, les trois cœurs de lis de la ville et les trois sleurs de lis de ses ducs, Orléans abritait, sous les hauts toits d'ardoise de ses maisons de pierre ou de bois plantées sur des rues tortueuses et sur de sombres venelles, quinze mille habitants, officiers de justice et de finance, orfèvres, droguistes, épiciers, tanneurs, bouchers, poissonniers, riches bourgeois fins comme l'ambre, qui aimaient les beaux habits, les beaux logis, la musique et la danse; curés, chanoines, régents et suppôts de l'université, libraires, écrivains, imagiers, peintres, écoliers qui n'étaient pas tous des fontaines de sapience, mais qui jouaient joliment de la flûte; moines de toute robe, jacobins, cordeliers, mathurins, carmes, augustins; et les artisans et les gens de métier, forgerons, tonneliers, charpentiers, bateliers, pêcheurs'.

D'origine romaine, la ville gardait la carrure qui lui avait été donnée au temps de l'empereur Aurélien. Le côté du midi, qui longeait la Loire, et le côté du nord, s'étendaient sur une ligne de trois mille pieds. Les petits côtés du levant et du couchant n'avaient que

^{1.} Astesan dans Paris et ses historiens, par Le Roux de Lincy et Tisserand, pp. 528 et suiv.— Le Maire, Antiquités, ch. xix, pp. 75 et suiv.— P. Mantellier, Histoire du siège d'Orléans, in-18, pp. 22, 24. — E. Fournier, Le Conteur orléanais, p. 111. — C. Cuissard, Étude sur la musique dans l'Orconteur orléanais, 1886, p. 50. — Jodocius Sincere, Itinerarium Galliæ, léanais, Orléans, 1886, p. 50. — Paul Charpentier et Cuissard, Histoire du siège d'Orléans, mêmoire inédit de M. l'abbé Dubois, Orléans, 1894, toire du siège d'Orléans, mêmoire inédit de M. l'abbé Dubois, Orléans, 1894, 1992. — De Buzonnière, Histoire architecturale de la ville d'Orléans, 1849 (2 vol. in-8°), t. I, p. 76.

126

treize cent cinquante pieds de long. Elle était ceinte de murs épais de six pieds et deues de dix-huit à trentetrois pieds au dessus du fossé qui en noyait la base Ces murs étaient flanqués de trente-quatre tours, perces de cinq portes et de deux poternes! Voici l'emplacement de ces portes, poternes et tours, avec les noms de celles qui firent parler d'elles durant le siège.

Cétait, en allant de l'angle sud-est des murs a tangle sud ouest la tour Neuve, énorme et ronde, baignant dans la Loire trois autres tours portant sur les greves, la poterne Chesneau qui seule, s'ouvrait sur l eau et qu'on fermant par une herse de fer, la tour de la Croiche-Veustroy, ainsi nommée de la croiche ou éperon qui de son pied, s'avançait dans la rivière, deux autres tours baignant dans la Loire, la porte du Pont avec pont levis et flanquee de deux tours, la tour de l'Abreuvoir, la tour Notre-Dame, qui tirait son nom d'une chapelle adossée aux murs de la ville, la tour de la Barre-Flambert, la dermere de ce côté, à l angle sud-ouest de l'encemte, et qui barrait la riviere Tout le long de la Loire, les murs étaient garnis d'un parapet de pierre et munis de mâchicoulis crénelé-, d ou l'on pouvait lancer des carreaux et, en cas desca lade, renverser les échelles Les tours se dressaient à un jet d'arc les unes des autres

Sur le côté ouest, on comptait d'abord trois tour-,

¹ Jollo s Hutore du nège d'Orléans Par s 1833 in-4°, fig -- Lottin Priherches t I pp 183 et su v

puis les deux tours de la porte qu'on appelait Regnard ou Renard, du nom des bourgeois, possesseurs autrefois d'un hôtel y attenant, habité en 1428 par Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans; puis une autre tour, et, enfin, la porte Bernier ou Bannier, à l'angle nord-ouest de l'enceinte. Les remparts, de ce côté, avaient été construits à une époque où déjà on faisait usage de l'arbalète qui portait plus loin que l'arc : les tours étaient à un jet d'arbalète les unes des autres, et les murs moins hauts qu'ailleurs.

Du côté nord, qui regardait la forêt : dix tours distantes entre elles d'une portée d'arc; la deuxième, celle de Saint-Samson, servait d'arsenal; la sixième et la septième flanquaient la porte Parisis.

Du côte de l'Est, dix tours également et à la même distance les unes des autres que celles du Nord; la cinquième et la sixième étaient celles de la porte de Bourgogne, dite aussi de Saint-Aignan, parce qu'elle était proche de l'église de Saint-Aignan hors les murs; la dernière était la grosse tour d'angle, dite tour Neuve, qui se trouve ainsi comptée deux fois.

Le pont de pierre, bordé de maisons, qui reliait la ville à la rive gauche de la Loire, était renommé dans le monde entier. Il avait dix-neuf arches d'ouvertures inégales. La première, sur laquelle on passât en sortant de la ville par la porte du Pont, se nommait l'Allouée ou pont Jacquemin-Rousselet; un pont-levis était pratiqué dans sa voûte. La cinquième arche appuyait sa

culée sur une ile etroite et longue, en forme de bateau, comme toutes ces îles des fleuves. Elle s'appelant en amont Motte-Saint-Antoine, d'une chapelle dédiée a ce saint, qui y était élevée, en aval Motte-des-Poissonniers, parce quon y amarrait des bateaux dont le fond était percé, pour conserver le poisson En 1417, les Orléanais, prévoyant le cas ou l'ennemi ferait une descente dans cette île, avaient construit au delà de la sixième arche une bastille, la bastille ou forteresse Saint-Antoine, qui occupait toute la largeur du pont. Le pilier commun à l onzième et a la douzieme arche portait, sur un socie de pierre historiée, une croix de bronze doré Cétait, comme on disait, la Belle Croix Sur la dix-huitième arche et ses deux piliers, formant culée, s'élevait un châtelet composé de deux tours réunies par un porche voûté Ce châtelet avait nom les Tourelles La divneuvième et derniere arche portait, comme la première, un pont levis. Après l'avoir franchie on se trouvait sur le Portereau, et l'en avant devant son la route de Toulouse qui rejoignait, an delà du Loiret, sur les hauteurs d Olivet, la route de Blois!

La Loire trainait alors ses eaux paresseuses entre des iles recouvertes d'oseraies et de bouleaux, qui ont été

³ Jolio Lettre o Messuran for members de la Societ de fait quarrei de France sur Femplement du pet de Tourella de Tourella de Tourella de Ordens, Paris 1834 in P., fig — Albé Bobos H abore du sièpe, discretation v. Dettin, Recherche 1 i pp 15-48 — Vergraved Romagués, Des differentes encoules de la tille d'Orlénse spp 11 19 — A Gellin Le pont des Tourelles a Orlénse Orlénse, 1958, 1958 — Marcoins, 1 11 p 13 note 2

enlevées depuis pour rendre le passage plus aisé aux bateaux. Une lieue à l'est d'Orléans, à la hauteur de Chécy, l'île aux Bourdons était séparée par un mince bras de la rive de Sologne et par un étroit chenal, de l'Îleaux-Bœufs, qui étalait, vers la rive de Beauce, devant Combleux, ses herbages et ses buissons. Un bateau, s'il descendait le cours du fleuve, côtoyait ensuite les deux îles Saint-Loup, et, doublant la tour Neuve, glissait entre les deux petites îles des Martinets, à droite, et l'Îleaux-Toiles à gauche. Puis il passait sous le Pont qui traversait, comme nous l'avons vu, une île dite en haut Motte-Saint-Antoine et en bas Motte-des-Poissonniers. Enfin, en aval des remparts, vis-à-vis de Saint-Laurent-des-Orgerils, il rencontrait les deux petites îles Biche-d'Orge et Charlemagne 1.

Les faubourgs d'Orléans étaient les plus beaux du royaume. Au midi, le faubourg batelier du Portereau, avec l'église et le couvent des Augustins, s'étendait le long du fleuve, au pied des vignobles de Saint-Jean-le-Blanc qui murissaient le meilleur vin du pays². Plus haut, sur les pentes douces conduisant au maigre plateau de Sologne, le Loiret, ses sources agitées, ses eaux limpides, ses rives ombreuses, les jardins et les

^{1.} Jollois, Histoire du siège, planche 1. — Abbé Dubois, Histoire du siège, pp. 193, 199. — Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, p. 16.

^{2.} Symphorien Guyon, Histoire de l'église et diocèse d'Orléans, Orléans, 1647, t. 1, préface. — Le Maire, Antiquités, p. 36.

fontaines d'Olivet, riaient aux regards d'un ciel plu-

An levant, le faubourg de la porte Bourgogne était de tous le plus peuple, et le mieux bâti. C'est là qu'on admirant l'eghes Saint-Michel et l'eghes Saint-Augan,, dont le clottre passait pour une merreille!. Au sortir de ce faubourg, en suivant, au bord des vignes, le bras de sable ou d'eau que la Loire allongeait entre sa berge et l'Ile-aux Bœufs, on atteignait, après un quart de lieue, la côte roide de Saint-Loup, et, si l'on savançait encore a l'est, entre la rivière et la route romaine d'Autun a Paris, on découvrait, l'un après lautre, les clochers de Saint-Jean-de-Bray, de Combleux et de Chécy

Au nord de la ville, s'elevaient de beaux moustiers et de riches églises, la chapelle Saint Ladre, dans le cimetiere, les Jacobins, les Cordeliers, l'eglise de Saint-Pierre-Ensentélée En plein nord, le Laubourg de la porte Bernier bordait la route de Paris et, tout proche, s'etendait la sombre cité des loups, la profonde forêt de chines, de charmes, de hêtres et de bouleaux, ou senfonçaient, comme des bêcherons et des charhonners, les villages de Fleury et de Samo; 1

I Journal du siège pp 13, 15 — Chrompus du la Pucelle p 270— Ilabelt Annyalen Laticrique de léglose regule de Jéchas Orléhan San 1641, 168 — Le Marce Antiquele, p 284 — Abbo Dubora, Histoire du niège p 133 250 271 et person — Jollons Histoire du niège p 21— Il Bara de Letiope d'Orléane et Jeunne d'Are, Paris, 1905, pp 10 et suit 2 Le Vaire, Astroniète, n 43.

fontaines d'Olivet, riaient aux regards d'un ciel plu-

Au levant, le faubourg de la porte Bourgogne était de tous le plus peuple et le mieur blit. C'est là qu'on admirant l'eghie Saint Michel et l'églies Saint-Augnan, dont le cloitre passant pour une merreille 1 Au sortir de co faubourg en sunant, au bord des vignes, le briss de sable ou d'eau que la Loire allongeant entre sa berge et Ille aux Bœufs, on atteignant, après un quart de lieue la côte roude de Saint Loup, et, si l'on savançant encore a l'est, entre la rinière et la route romaine d'Autun à Paris, on decouvrant, l'un après l'autre las clochers de Saint-Jean-de-Bray, de Combleux et de Chére

Au nord de la ville s'élevaient de beaux mou-tieret de riches eglises la chapelle Saint-Ladre, dans le cimetière les Jacobins, les Cordehers, I église de Saint-Pierre-Ensentelee En plein nord, le faubourg de la porte Bernier bordait la route de Paris et, tout proche, s'elendait la sombre cité des loups, la profonde foret de chunes de charmes, de hêtres et de bouleaux, ou s'enfonçaient, comme des bucherons et des charbon niers les villages de Fleury et de Samoy.

¹ Journal du nôy: pp 13 15 — C reunq se de la Puccile p 2º0 — Bubert, Ant quate haterqueux da tegitax respide d'Orléana Orleana, 1661 1088 — Le Naure det quate p 20 4 — Abbe Dubons Hedoure des nogr pp 133 205 2º — et pous m — Jollous Hedoure du nège p 21 — Il Barrache Le nege d'Orléana el Jennes d'Ire Paris 1905 pp 10 el suir 2 Le Naire Antons d'a 41.

PLAN • Quanteau Tre StPaul Siège e Flambert re Dame R^{fle} de Par de l'Abreuvoir Tollo de Colonida ou de St La et St Poua r Berre le queux che Meuffroy леаи PA ou Cassee B^{lle} de Londres aneurs ou des Douze Pierres Bile de la Croix Poisse Bille St Loup B^{lle} et Bould de StLaurent 4 EUFS des Orgeniis Y ILE DU SABLE Sigd del le de LOIRE7EBool du Champ S' Prive FGDU PORTER Route de Blois ANATOLE FRANCE - Vie de Jeanne d'Arc CALMANN LAVE

Au couchant, parmi les cultures, le faubourg de la porte Renard longeait la route de Châteaudun, et le hameau de Saint-Laurent, la route de Blois¹.

Lorsque les gens des faubourgs se renfermèrent dans la cité à l'approche des Anglais, le nombre des habitants fut plus que doublé, tant ces faubourgs étaient amples et populeux².

Les habitants d'Orléans étaient résolus à combattre, non certes pour l'honneur: un bourgeois, en ce temps-là, ne s'attirait aucun honneur à défendre sa ville; par contre il y courait un terrible danger. La ville prise, les hauts et riches seigneurs, qui se trouvaient pris avec, en étaient quittes pour payer rançon, et le vainqueur leur faisait bonne chère; les menus et pauvres seigneurs risquaient davantage. En cette année 1428, les gentils-hommes qui défendirent Melun et se rendirent après avoir mangé leurs chevaux et leurs chiens, furent noyés dans la Seine. « Rien n'y valut hautesse », dit une chanson bourguignonne 3. Ordinairement hautesse valait la vie sauve. Quant aux bourgeois assez courageux pour s'être défendus, ils avaient chance d'être mis à

^{1.} Abbé Dubois, Histoire du siège, p. 296. — Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, le ravitaillement d'Orléans, nouveaux documents, Orléans, 1874, gr. in-87, plan topographique: Orléans, la Loire et ses îles en 1429.

^{2.} Abbé Dubois, Histoire du siège, pp. 391, 399. — Jollois, Histoire du siège, pp. 41, 44. — P. Mantellier, Histoire du siège, Orléans, 1867, in-8°, p. 24. — Lottin, Recherches sur Orléans, t. I, p. 141.

^{3.} Le Roux de Lincy, Chants historiques et populaires du temps de Charles VII, Paris, 1862, in-18, p. 28.

mort II n existait pas de regles fives a leur égard, tantôt on en pendait plusieurs, tantôt un seul, tantôt on les pendait tous, il (tait lossible aussi de leur couper la tête ou de les jeter à leau, consus dans un sac En ette mune année 1428, les capitaines La Ilure et Poton ayant manqué leur coup de main sur Le Mans et décampé à propos, les bourgeois qui les avaient aidés furent décapités place du Clottre-Saint-Julien, sur la pierre Otet par ordre de ce même William Pole, comte de Suffolk qui débridait déji à Olivel, et de ce même John Talbôt, le plus courtois des chetaliers anglais, qui allait bientôt venir Exemple suffisant pour instruire les citojens d'Orléans

La ville, sous l'autorité d'un gouverneur, s'admi nistrait elle-même au moyen de douze procureurs d'us par le suffrage des bourçois pour deux ans, moyennant l'approbation du gouverneur. Ces procureurs ris quaent plus que les autres citoyens, et l'un d'eux, quand il passait par le clotte. Santi Sulpree, ou l'on mettait a mort les condamnés, songeait sans doute qua annt t.a an il pourrait hien tire justicie là pour avoir dérendu i héritage de son seigneur. Les douze clarent resolus à défendre cet héritage et ils agissaient avec promptitude et sagesse pour le salut commun

¹ Journal d'un bourgeou de Paris pp 225 226 — Geste des hobles p 20° — Chron que de la Pucelle p Zil — Jean Chartier Chronique i I p 59 — Jarry Le compte de l'armée anglaise pp 107 112

^{*} Lotus Recherches t I pp 165 171 - P Viantell er Histoire du

Les Orléanais n'étaient pas pris au dépourvu. Leurs pères avaient vu de près les Anglais et mis la ville en état de défense. Eux-mêmes, en l'an 1425, s'étaient si bien attendus à subir un siège, qu'ils avaient amassé des armes dans la tour Saint-Samson et que tous, riches ou pauvres, avaient été requis pour creuser des fossés et construire des boulevards 1. La guerre a toujours coûté cher. Ils consacraient, chaque année, les trois quarts du revenu de la ville à l'entretien des remparts et de l'armement. Avertis que le comte de Salisbury approchait, ils se préparèrent avec une merveilleuse ardeur à le recevoir. Les murs, hors ceux qui regardaient la rivière, étaient sans parapets, mais il y avait dans les magasins des pieux et des traverses destinés à faire des garde-fous. On les monta et l'on établit des mantelets dans lesquels étaient pratiquées des barbacanes en charpente, afin que, du haut des murs habillés de la sorte, les défenseurs pussent tirer à couvert2. On établit, à l'entrée de chaque faubourg, des barrières de bois, avec un corps de garde et une loge pour le portier chargé de les ouvrir et de les fermer. Les remparts, bastilles et boulevards furent munis de soixante et onze bouches à feu, tant canons que bombardes, sans compter les couleuvrines. On tira de la carrière de Montmaillard, située à trois lieues de la

^{1.} Le religieux de Dunfermling, dans Procès, t. V, p. 341. — Le Maire, Antiquités, pp. 283 et suiv. — Lottin, Recherches, t. I, pp. 160-161.

^{2.} Jollois, Histoire du siège, p. 6. - Lottin, Recherches, t. I, pp. 202-205.

ville, des pierres que les artisans faronnaient en boulets de canon; on fit veur a grands frais du plomb, de la poudre et du soufre, que les femmes finaient pour le service des canons et des couleuvrines. On fabriquait chaque jour par milliers des fièclies, des traits, des fûts de viretons aboutes de pointes de fer et empennés de parchemin, et nombre de juvas, grands bouellers faits de douves assemblées a tenons et mortaises et recouvertes de cuir On acheta du blé, du vin, du bétail à force pour la nourriture des habitants et des hommes d'armes qu'on attendat, gens du roi et noutiers.

Par un privilege dont ils se montraient fort jalour, les liabitanis avaient la parde de leurs remparis, lis étaient répartis par corps de métiers en autant de compagnies qu'il y avait de tours. Se gardant euxmêmes, ils jouis-saient du droit de ne pas réceioir garnison dans leurs murs. Ce droit leur était précieux parce qu'il leur evitant d'être pillés et dérobés, incendiés et molestés à tout moment par les gens du roi. Ils 3 renoncérent avec empressement, sentant bien que seuls, avec leur mitre curque et les milices des rommunes, c'est-à-dire les raysons, ils ne pourraient soutenir l'effort d'un se ge et qu'il leur fallat, pour ben faire, des hommes de cheval tenant roidement la lance et

Comptes de forteresses, dans Journal du nége, pp 201 et suir. –
 Louise du nege, p 12 — P. Mantelher, Entoure du nege, pp 15-17.
 Losseleur, Comptes des dépenses fuites par Charles VII pour secontre Orionn pendant le rege de 1425, Orléans, 1825, 18-5°, p 143 — Boncher de Moladon et de Benuorps, Learnée anglasse tempes par Journée d'Arry, 91.

des gens de pied habiles à manœuvrer l'arbalète. Tandis que le sire de Gaucourt, leur gouverneur, et monseigneur le Bâtard d'Orléans, lieutenant général du roi, se rendaient à Chinon et à Poitiers pour obtenir des conseillers du roi assez d'hommes et d'argent', des bourgeois partaient en mission, deux par deux, et allaient jusqu'en Bourbonnais et en Languedoc demander des secours aux villes2. Les procureurs faisaient appel aux routiers qui tenaient la campagne pour les fleurs de lis et leur annonçaient, par les deux hérauts de la ville, Orléans et Cœur-de-Lis, qu'il y avait chez eux de l'or et de l'argent en abondance, des vivres et des armes pour nourrir et armer deux mille combattants pendant deux ans, et que tout gentil et honnète capitaine qui voudrait défendre leur ville avec eux le pourrait faire, et qu'on se battrait à mort 3.

Les habitants d'Orléans craignaient Dieu. En ce tempslà Dieu se faisait beaucoup craindre; il était presque aussi terrible qu'au temps des Philistins. Les pauvres pécheurs avaient peur d'être mal reçus s'ils s'adressaient

^{1.} Compte de Hémon Raguier, Bibl. Nat., Fr. 7858, fol. 41.— Loiseleur, Comptes des dépenses, p. 65. — Pallet, Nouvelle Histoire du Berry, t. III, pp. 78-80. — Vallet de Viriville, dans Bulletin de la Société d'Histoire de France. — Cabinet Historique, V. 2º partie, 107. — P. Mantellier, Histoire du siège, p. 15.

^{2.} A. Thomas, Le siège d'Orléans, Jeanne d'Arc et les capitouls de Toulouse, dans Annales du Midi, avril 1889, p. 232. — M. Boudet, Villandrando et les écorcheurs à Saint-Flour, pp. 18 et 19. — A. de Villaret, Campagne des Anglais, p. 61.

^{3.} Le religieux de Dunfermling, dans Procès, t. V, p. 341.

à lui dans leurs afflictions, mieux valait, croyaient ils, prendre un biais et recourir à l'intercession de Notre-Dame et des saints Dieu respectait sa mere et s'efforcait de lui complaire en toule occurrence. Il montrait pareillement de la déférence aux bienheureux assis a ses côtés dans le paradis et écoutait volontiers les requetes qu'ils lui présentaient Aussi était-ce la cou tume, en cas de grande nécessite, de faire des prières et des présents aux saints pour les rendre favorables Les bourgeois d'Orléans se rappelerent à propos Mon sieur saint Eurerte et Vonsieur saint Aignan, patrons de leur ville Saint Euverte s'était assis très anciennement dans le siège episcopal occupé en 1428 par messire Jean de Saint-Michel, écossais, et il y avait resplendi de toutes les vertus apostoliques' Saint-Aignan, son successeur, avait obtenu de Dieu qu'il regardat sa ville dans un péril semblable à celui qu'elle courait présentement loici son lustoire telle que les Orléanais la savaient

Le bienheureux Aiguan s'étant retire dès ca jeunesse dans une col·ude pres d'Orléans Saint Euverte, alorévêque de cette ville, 13 décourrit, l'ordonna prêtre, l'institua abbé de Saint-Laurent-des-Orgerils et le désigua pour con successeur dans le gouvernement des fidèles. El quand saint Eurerte eut trapaseé de cette vie à l'autre, le bienheureux Aiguan fut proclamé

¹ Journal du 11ê2s p 51 — Chronique de la fête dans Procès t V, p 296 — Loll v Recherches t i pp 2° 31

évêque, du consentement du peuple orléanais, par la voix d'un petit enfant. Car Dieu, qui tire sa louange de la bouche des enfants, permit que l'un d'eux, porté dans ses langes sur l'autel, parlât et dit : « Aignan, Aignan, Aignan est élu de Dieu pour être évêque de cette ville. » Or, dans la soixantième année de son pontificat, les Huns envahirent la Gaule, conduits par Attila, leur roi, qui publiait que devant lui les étoiles tombaient, la terre tremblait, et qu'il était le marteau du monde, stellas pre se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis. Toutes les villes qu'il avait rencontrées sur son chemin, il les avait détruites, et il marchait sur Orléans. Alors le bienheureux Aignan alla trouver dans la cité d'Arles le patrice Aetius, qui commandait l'armée romaine, et lui demanda son aide en un si grand péril. Ayant obtenu du patrice promesse de secours, Aignan revint dans sa ville épiscopale qu'il trouva entourée de guerriers barbares. Les Huns avaient fait des brèches dans les murs, et ils se préparaient à donner l'assaut. Le bienheureux monta sur le rempart, se mit à genoux, pria, et, ayant prié, cracha sur les ennemis. Cette goutte d'eau fut suivie, par la volonte de Dieu, de toutes les gonttes d'eau suspendues dans le ciel; un orage éclata, une pluie si abondante tomba sur les barbares, que leur camp en fut noyé; leurs tentes s'abattirent sous la force des vents, et plusieurs d'entre eux périrent frappés de la foudre. La pluie dura trois jours, après lesquels Attila

138

fit battre par de puissantes machines les remparts de la cité Les habitants voyaient avec épouvante tomber leurs murailles Quand tout espoir de résister fut perdu, le saint éveque alla, revêtu de ses habits sacerdotaux, vers le roi des Huns et l'adjura d avoir pitié du peuple orleanais, le menaçant de l'irc céleste s'il etait dur aux vaincus. Ces prières et ces menaces ne changerent pas le cœur d'Attila Levêque, revenu parmi ses fidèles les averlit qu'ils ne devaient sassurer qu'en la puissance de Dieu, mais que ce secours ne leur manquerait pas Et bientôt, selon la prome e qu'il leur avait donnée, Dieu délivra la ville par le moyen des Romains et des Français, qui défirent les Huns dans une grande bataille Peu de temps apres cette merveilleuse déhyrance de «a ville bien aimée saint Aignan s'endormit dans le Sei gneur

Cest pourquoi en ce grand péril ou les meltaient les Anglais les citojens d'Orleans attendaient de Mon sieur saint Fuverte et de Monsieur saint Aignan side et réconfort Aux merveilles que saint Aignan avait accomplies dans sa vie mortelle, ils mesuraient lemiracles qu'il pouvait opérer maintenant qu'il était au Paradis Ces deux confes eurs avaient, dans le faubourg de Bourgogne, chacun son égli e ou l'on

¹ Hubert Antiquitez historiques de l'egl se royale de Saint Lignan d Orleans Orleans 1661 in-8 pp 1 13

gardait précieusement leur corps 1. Les os des martyrs et des confesseurs inspiraient alors une vénération profonde. Ils répandaient parfois, disait-on, une odeur balsamique, ce qui signifiait les grâces qui en émanaient. On les enfermait dans des châsses dorées et semées de pierres précieuses et il n'est point de miracle qu'on ne pensât obtenir par le moyen de ces saintes reliques. Le 6 août 1428, le clergé de la ville alla prendre dans l'église où elle était conservée la chasse de Monsieur saint Euverte et la porta autour des murs, afin qu'ils en fussent affermis, et la chasse vénérée fit le tour de la cité, suivie du peuple entier. Le 8 septembre, un tortis de cent dix livres fut offert à Monsieur saint Aignan. Pour les gagner, on faisait aux saints, quand on avait besoin d'eux, des présents de toute nature, robes, joyaux, argent monnayé, maisons, terres, bois, étangs; mais on pensait que la cire vierge leur était particulièrement agréable. Un tortis était une rouelle de cire sur laquelle on plantait des cierges et deux petits panonceaux aux armes de la ville2.

Ainsi les Orléanais travaillaient à se munir et protéger.

Des aventuriers de tout pays répondaient à l'appel des procureurs. Messire Archambaud de Villars, capitaine de Montargis; Guillaume de Chaumont, seigneur

^{1.} Procès, t. III, p. 32. — Journal du siège, p. 14. — Hubert, loc. cit., chap. III-IV. — Lottin, Recherches, t. I, pp. 82-83.

^{2.} Le Maire, Antiquités, p. 285. - P. Mantellier, Histoire du siège, p. 16.

de Guitry me sire Pierre de la Chapelle, gentilhomme beauceron Raimond Arnaud de Corraze, chevalier béarnais don Vathias d Aragon, Jean de Saintrailles et Poton de Saintrailles accoururent les premiers Labbé de Cerquenceaux naguère étudiant à l'Université d'Orleans arriva à la tête d'une bande de partisans! Il entra ainsi dans la ville à peu près autant d'amis qu'on atten dait dennemis On les solda, on leur fournit pain, chair poisson fourrage en abondance, et l'on défonça pour eux des tonneaux de vin Dans les premiers jours les habitants les traitèrent comme leurs propres en fants Ils se les partagèrent entre eux et les nourri rent de ce qu'ils avaient. Mais cette concorde ne régna pas longtemps et quoi qu'en dise une tradition conci liante les choses ne se passèrent pas à Orléans diffé remment que dans les autres villes assiègees les bourgeois ne tardèrent pas a se plaindre de la garni-on

Le 5 septembre le comte de Salisbury parvint à Janville apres sêtre emparé sans peine de quarante villes églises fortes ou châteaux. Et ce nétait pas le meilleur de son affaire car si peu de monde qu'il eût larsé dans chaque place, il avait semé en route une partie de son armée dejà trop encline à s'égrener 3

¹ Chron que de la Pucelle pp 2:37 2:8 - Journal du s ège pp 6-7 -Lott n Recherches t I p 904 - J Devaux Le Gutinais au temps de Jeanne d'Arc dans Ann Soc hist et arch du Gat nais \ 1887 p 200

^{2.} Journal du nege p 99

³ Geste des hobles p 204 - Chronique de la Pucelle p 456 - Le tre de Sal sbury à la Commune de Londres dans Delp t Collection de docu

Il envoya de Janville deux hérauts à Orléans pour sommer les habitants de se rendre. Les procireurs logèrent ces hérauts honorablement dans le faubourg Bannier, à l'hôtel de la Pomme, et leur remirent un présent de vin pour le comte de Salisbury, car ils savaient à quoi le devoir les obligeait envers un si haut prince; mais ils refusèrent d'ouvrir leurs portes à une garnison anglaise, alléguant sans doute, selon la coutume des bourgeois d'alors, qu'ils ne le pouvaient pas, ayant plus forts qu'eux dans leurs murs ¹.

Le 6 octobre, le péril approchant, prètres, bourgeois, notables marchands, artisans, les femmes, les enfants, firent une belle procession avec croix et bannières, chantant des psaumes et invoquant les gardiens célestes de la cité².

Le mardi 12 du même mois, à la nouvelle que l'ennemi venait par la Sologne, les procureurs envoyèrent des gens de guerre abattre les maisons du Portereau, faubourg de la rive gauche, l'église et le couvent des Augustins, qui s'élevaient dans ce faubourg, ainsi que tous les bâtiments où l'ennemi pouvait se loger et se retrancher. Les gens de guerre furent pris de court. Ce

ments français qui se trouvent en Angleterre, pp. 236-237. — Jarry, Le compte de l'armée anglaise, pp. 79-89.

^{1.} Abbé Dubois, Histoire du siège, p. 11. — Jarry, Le compte de l'armée anglaise, p. 82. — Boucher de Molandon, Les comptes de ville d'Orléans des quatorzième et quinzième siècles, Orléaus, 1880, in-8°, pp. 91 et suiv.

^{2.} Lottin, Recherches, t. I, p. 205. — P. Mantellier. Histoire du siège, p. 17.

jour même les Anglais occupirent Olivet et se montrérent au Portereau*

La se rassemblatent les vainqueurs de Verneuil, la fleur de la chevalerie anglaise. Thomas, seigneur de Scales et de Nucelles, capitaine de Pontorson, que le ror d'Angleterre appelait son cousin, William Aeuille, lord Falcombridge Richard Guethin, chevalier gallois, balli d'Évreux lord Richard Gray, neveu du comte de Salisbury, Gilbert Hal-all, Richard Panyngel, Thomas tuérard, chevaliers, et d'autres encore de haute renom-

Sur les deux cents lances de Normandie fiotiaient les étendards de William Pole, comte de Suffolk, et de John Pole deux freres 1-sus d'un compagnon du duc Guillaume du Thomas Rampston, chevalier bannerel, capitaine de Conches, bailli et capitaine de Évreux, de William Molins chevalier, de William Glasdall, que les Français nommaient Glacidas, écuver, bailli d'Alençon, homme de petite nais-sance³

Les archers étaient tous à cheval II n'y avail, autant dure point de fantassins. Des chariots attelés de beufs trainaient les barils de poudre, les arbalètes, les traits, les canons de toutes sories, canons à main, « fou lers » et grosses pièces, et les pierres à canons. Les

¹ Journald s nege p 4

² Journal du s'ège pp 2-4 — Boucher de Molandon et de Beaucorps L'armee anglasse va neue par Janne d'Arc p 129

deux maîtres de l'artillerie anglaise, Philibert de Moslant et Guillaume Appilby, accompagnaient les troupes. Il s'y trouvait aussi deux maîtres mineurs avec trente-luit ouvriers. Les femmes ne manquaient pas, dont plusieurs servaient d'espions ¹.

Cette armée arrivait, à vrai dire, très diminuée par les défections, ayant de victoire en victoire semé des fuyards. Les uns s'en retournaient en Angleterre, les autres allaient par le royaume de France pillant et dérobant. Ce même jour du 12 octobre, ordre était envoyé de Rouen aux baillis et capitaines de Normandie d'arrêter les Anglais qui s'étaient départis de la compagnie de monseigneur le comte de Salisbury².

Le fort des Tourelles et son boulevard fermaient l'entrée du pont. Les Anglais s'établirent au Portereau, placèrent leurs canons et leurs bombardes sur la levée de Saint-Jean-le-Blanc³, et, le dimanche qui suivit, ils lancèrent sur la ville force boulets de pierre, qui firent grand dommage aux maisons, mais ne tuèrent personne, sinon une Orléanaise, nommée Belles, demeu-

^{1.} L. Jarry, Le compte de l'armée anglaise, pp. 26, 28, 29. — Boucher de Molandon et de Beaucorps, L'armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc, pp. 50 et suiv. — Mademoiselle A. de Villaret, Campagne des Anglais, ch. IV, pp. 39, 53; comptes du siège, n° 30, 31, p. 214. — Lottin, Recherches, t. I, p. 205.

^{2.} L. Jarry, Le compte de l'armée anglaise, p. 61.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 258. — Jean Chartier, Chronique, p. 66. — Jean Raoulet dans Chartier, Chronique, t. III, p. 198. — Journal du siège, pp. 1, 2. — Abbé Dubois, Histoire du siège, p. 246. — P. Mantellier, Histoire du siège, p. 27. — H. Baraude, Le siège d'Orlèans et Jeanne d'Arc, p. 31.

rant pres de la poterne Chesneau, au bord de la riviere Ainsi commença par la mort d'une femme ce siège qui devait finir par la victoire d'une femme

Cette même semaine les canons anglais détruisirent douze moulins à eau établis pres de la tour Neuve Sur quoi les Orléanais, pour ne pas manquer de farine, construisirent dans la ville onze moulins a chevaux'. Il y eut quelques escarmouches en avant du pont, et le jeudi 21 octobre les Anglais donnerent l'assaut au boulevard des Tourelles La petite troupe de routiers au service de la ville et les milices bourgeoises firent une belle défense. Les femmes les aiderent. Pendant les quatre heures que dura l'assaut, les commères en longues files couraient sur le pont, portant nu boulevard leurs marmites et leurs ecuelles plemes de charbons allumés, d'husle et de grasse bouillantes, avec une joie furieu-e déchauder les Godons 2 L'assaut fut repoussé, mais, deux jours apres, les Français s'apercurent que le boulevard était miné, c'est-à-dire que les Anglais avaient creusé en de sous des galeries dont ils avaient ensuite incendié les étais. Ce boulevard, devenu intenable, au dire des gens de guerre, fut detruit ef abandonné On ne crut pas pouvoir défendre les Tourelies ainsi démunies. Ces châtelets qui, jadis, arretaient pendant des mois toute une armée, ne valaient plus rien contre les pierres de canon. On construisit en avant

¹ Journal du siège p 4

² Hal p 7-8 - Lott n, Recherches, t I, pp 208, *10

de la Belle-Croix un boulevard de terre et de bois, on coupa deux arches du pont en arrière du boulevard, on mit à la place un tablier mobile. Et quand ce fut fait, on laissa, non sans regret, le fort des Tourelles aux Anglais, qui firent un boulevard de terre et de fagots sur le pont, et rompirent deux arches, l'une en avant, l'autre en arrière de leur boulevard.

Le dimanche, vers le soir, quelques heures après que l'étendard de saint Georges eut été planté sur le fort, le comte de Salisbury monta dans une des tours avec William Glasdale et quelques capitaines, pour observer l'assiette de la ville. S'approchant d'une fenètre, il vit les murs armés de canons, les tours coiffées en pointe ou terminées en terrasse, l'enceinte sèche et grise, les faubourgs ornés, pour quelques jours encore, de la pierre dentelée de leurs églises et de leurs moustiers, les vignes et les bois jaunis par l'automne, la Loire et ses îles ovales endormies dans la paix du soir. Il cherchait le point faible des remparts, l'endroit où il pourrait faire brèche et appuyer les échelles. Car son projet était de prendre Orléans d'assaut. William Glasdale lui dit :

— Monseigneur, regardez bien votre ville. Vous la voyez d'ici bien à plain.

A ce moment, un boulet de canon écorne l'embrasure de la fenêtre, une pierre de la muraille va frapper

^{1.} Journal du siège, pp. 5 à S.

Salı bury et lus emporte un cell avec la mostié du usage Le coup était parti de la tour Notre-Dame C'est du moins ce qu'on s accorda à croire. On ne sui jam'is qui l'avait tir. Un homme de la ville, accouru au bruit, yit un enfant qui séchappait de la tour et le canon dé-erté. On pensa que cette pierre avait été lancée par la main d'un innocent, avec la permission de la Mère de Dieu, irritée de ce que le comte de Salisbury avait depouillé les moines et pillé l'égli e Notre Dame-de-Cléry On disait encore qu'il était puni pour avoir manqué à son serment ayant promis au duc d'Orléans de respecter ses terres et ses villes. Porté secrètement à Veung sur-Loire, il v trépassa le mercredi 27 d'octobre de quoi les Anglais furent dolents 1 La plupart d'entre eux estimaient qu'ils perdaient gros a la mort de ce chef qui menait le siège avec vigueur et avait, en moins de douze jours, enlevé le joyau de guerre des Orléanais les Tourelles, mais d'autres jugeaient qu'il avait été bien simple de croire que «es boulets de pierre, apres avoir traversé les eaux et les sables d'un large fleuve renverserment le mur épais contre lequel ils arrivaient essoufilés et mourants, et qu'il avait éte bien fou de vouloir emporter de force

I. Journal du seye pp 10 19 — Chromopse de la Pucelle p 251 — Mon trielt I. II p 753 — Jean Charter Chromopse I. I p 63 — Mathe Girlson vera 310s et al. C. Chromopse de la fife dans Proces III p 63 — Chromopse de la fife dans Proces II p 18 — Chromopse Boon monitor dans Marien Rerum Indocurum Ser poera I. XII est 130 — Jarry Le comple de Larmée naglace pp 8.—86

une ville qu'on ne pouvait réduire que par la famine. Et ils songeaient : « Il est mort. Dieu ait son âme! Mais il nous a mis dans de vilains draps. »

On conta que maître Jean des Builhons, astrologue fameux, avait prédit cette mort , et que le comte de Salisbury, la nuit d'avant le jour funeste, avait rèvé qu'un loup l'égratignait. Un clerc normand fit de cette male mort deux chansons, l'une contre et l'autre pour les Anglais. La première, qui est la meilleure, se termine par un couplet digne, en sa profonde sagesse, du roi Salomon lui-même :

Certes le duc de Bedefort, Se sage est, il se tendra Avec sa femme en ung fort, Chaudement le mieulx³ que il porra, De bon ypocras finera. Garde son corps, lesse la guerre: Povre et riche porrist en terre.

Le lendemain de la perte des Tourelles et quand on y avait déjà remédié autant que possible, le lieutenant général du roi entra dans la ville. C'était le seigneur Jean, bâtard d'Orléans, comte de Porcien et de Mortaing, grand chambellan de France, fils du duc Louis, assassiné en 1407 par l'ordre de Jean-Sans-Peur et dont la mort avait armé les Armagnacs contre les Bourgui-

^{1.} Procès, t. IV, p. 345. — Chronique de la Pucelle, p. 263. — Journal du siège, p. 10. — Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. II, p. 32.

^{2.} L. Jarry, Deux chansons normandes, Orléans, 1894, in-8°, p. 11.

^{3.} Le texte publié par M. Jarry porte « mielux ».

gnons La dame de Cany, sa mère, l'avait « robé » a la duchesse d'Orleans Nou seulement, il ne nuisait en rien aux enfants d'être conçus en adultère et autrement qu'en légitime mariage, mais encore c'était grand honneur que de se pouvoir dire batard de prince Jamais on n'avait vu tant de bâtards qu'en ces temps de guerre et l'on faisait courir ce dicton - Les enfants sont comme le froment - semez du blé volé, il poussera aussi bien que d'autre! Le Bătard d'Orléans avait alors tout au plus vingt-six ans. L'année précédente, en petite compagnie, il avait couru porter des unres aux babitants de Montargis, assiéges par le comte de Warwick La ville qu'il venait seulement ravitailler, il l'avait délivree, avec l'aide du capitaine La Hire, ce qui etait de bon augure pour Orléans2. Le Bâtard était déjà le plus adroit seigneur de son temps. Il savait la grammaire et l'astrologie et parlait mieux que personne3 Il tenait de son pere par son esprit aimable et clair, mais il était plus prudent et plus tempéré En le voyant si aimable, courtois et avisé, on disait qu'il .ait en la . ace de toutes les dames et même de la reme. Il étart apte à tout, à la guerre comme aux

¹ Vallet de Viriville Hestoire de Charles VII, 1 I p 25, t. 11, p 389 2 Monstrelet, t IV, pp 273, 274 — Chronque de la Pucelle, pp 243, 217 — Jean Chertier, Chronique t. I, p. 51 — Journal d'un bourgeois de Paris, p. 221 — Cronique Martiniane p. 7.

³ Jean Charter, Chronique, t II, p 103

⁴ Mathieu d'Escouchy, Chronique, édit de Beaucouri, Paris, 1863, t 1, p 186 - De Beaucourt, Hutore de Charles VII, t. II, p 236

négociations, merveilleusement adroit, et d'une dissimulation consommée.

Monseigneur le Bâtard amenait quelques chevaliers, capitaines et écuyers de renom, c'est-à-dire de haute maison ou grande vaillance, le maréchal de Boussac, messire Jacques de Chabannes, sénéchal de Bourbonnais, le seigneur de Chaumont, messire Théaulde de Valpergue, chevalier lombard, le capitaine La Hire, qui guerrovait et pillait merveillensement, et venait de si bien faire à la rescousse de Montargis; et Jean, sire de Bueil, un de ces jouvenceaux venus au roi sur un cheval boiteux et qui avaient reçu les leçons de deux dames expertes: Souffrance et Pauvreté. Ils arrivaient suivis de huit cents hommes, archers, arbalétriers et fantassins d'Italie, portant de grandes targes, comme les Saint Georges des églises de Venise et de Florence. C'était tout ce qu'on avait pu ramasser pour le moment de seigneurs et de routiers 1.

L'armée de Salisbury, ayant perdu son chef, se dissipait en troubles et en désertions. L'hiver venait; les capitaines voyant que, pour l'heure, il n'y avait rien à tenter, quittèrent la place avec ce qui leur restait d'hommes et s'allèrent abriter sous les murs de Meung et de Jargeau². Le 8 novembre au soir, il ne

^{1.} Journal du siège, pp. 10 et 12. — Gronique Martiniane, p. 8. — Le Jouveneel, p. 277. — Loiseleur, Comptes des dépenses, pp. 90-91.

^{2.} Journal du siège, pp. 12, 13.— Abbé Dubois, Histoire du siège, p. 245.

— Boucher de Molandon et de Beaucorps, L'armée anglaise vaineue par Jeanne d'Arc, pp. 92, 111. — Jean de Bueil, Le Jouveneel, passim.

demeurant devant la ville que la garnison des Tourelles composée de eunq cents hommes des lances de Normandie sous le commandement de William Molyns et de William Glasdall Les Français pouvaient les assiéger et les riduire ils ne bougèrent pas Le gouverneur, le vieux sire de Gaucourt, venait de «casser le bras en tombant sur le paié de la rue des llotelleries il no pouvait « remuer! Mais les autres?

La verité est que personne ne savait que faire Sandoute ces gens de guerre connaissaient plusieurs moyens de secourir une ville assugée, mais qui tous revenaient à un coup de main. Ils ne sentendaient qu'aux rescousses aux escrimouches aux embuecades, aux vaillantises d'armes Sits ne réussissaient pas à faire leier un siège tout de suite par surprise, ils restaient cois a bout de ressources et d'invention. Leurs plus expérimentes capitaines nataient pas capables dun effort commun d'une action concertée, de toute entreprise enfin exigeant quelque esprit de suite et la subordination de tous a un seul Chacun n'en faisait qu'a sa tête et ne songeait qu'a but but la défense d'Orleans presait de beaucoup leur entendement.

Durant vingt et un jours, le capitaine Glasdall resta retranche, ave. ses cinq cents Anglais sous ses Tourelles écornees, entre son boulevard du Portereau, qui

¹ Journal du sège p 7

² Le Jou encel t I p 142.

n'avait pu être tout de suite bien redoutable, et son boulevard du Pout, qui n'était qu'une barrière de bois qu'un tison pouvait faire flamber.

Cependant les bourgeois travaillaient. Ils accomplirent, après le départ des Anglais, un labeur énorme et douloureux. Pensant avec raison que l'ennemi reviendrait, non plus par la Sologne, mais par la Beauce, ils détruisirent tous leurs faubourgs du couchant, du nord et du levant, comme ils avaient déjà détruit on commencé de détruire le Portèreau. Ils incendièrent et abattirent vingt-deux églises et moutiers, entre autres l'église Saint-Aignan et son cloître si beau que c'était pitié de le voir abimé, l'église Saint-Euverte, l'église Saint-Laurent-des-Orgerils, non sans promettre aux benoits patrons de la ville de leur en rebâtir de plus belles quand ils servient délivrés des Anglais¹.

Le 30 novembre, le capitaine Glasdall vit venir aux Tourelles sir John Talbot, qui lui amenait trois cents combattants munis de canons, bombardes et autres engins de guerre, et, dès lors, le bombardement reprit plus violent que la première fois, crevant des toits, écornant des murs et faisant plus de bruit que de besogne. Dans la rue Aux-Petits-Souliers, une pierre de bombarde tomba sur la table autour de laquelle cinq personnes

^{1.} Journal du siège, p. 19. — Chronique de la Pucelle, p. 270. — Jean Charlier, Chronique, 1. I, p. 61. — Le P. Denisse, La désolation des églises de France, supplique C.

dinaient et qui n'eurent point de mal On estima que c'etait un miracle accompli par Notre-Seigneur à la requête de saint Aignan, patron de la ville 'Ceux d'Orléans avaient de quoi répondre Douze canonniers de métier desservaient, avec des servants a eux, les sorvante-dix canons et bombardes qui composaient l'artillerie de la ville Un tres subtil ouvrier nommé Guillaume Dursy avait fondu pour eux une bombarde qui fut placée à la croiche ou eperon de la poterne Chesneau et qui jetait sur les Tourelles des pierres de cent vingt livres Pres de cette bombarde on mit deux canons, l'un s'appelait Montargis, parce que c'était les habitants de Montargis qui l'avaient prêté, l'autre portait le nom d'un diable tres populaire Rifflart? Un couleuvrinier, natif de Lorraine et demeurant à Angers, avait été envoye par le 101 à Orleans ou il recevait douze livres de solde par mois Il avait nom Jean de Monteschre, tenu pour le meilleur mattre qui fut alors de con métier, il gouvernait une grosse couleuvrine qui causait grand dommage aux Anglais 3 Maître Jean état de plus un homme joual Parfois, quand tom! .. une pierre de canon dans son voisinage, il se

¹ Journal du wge pp 16 et 17

² Ibid , p 17 - J L Micquean, Huloire du niege d'Orleans par les Anglaus tradeste par Du Breton Paris 1631, p 27 - Abbe Dubois, Hutoire du nege, p 287 - Lottin, Recherches, t 1, pp 209-210

³ Journal du siège, p 18 - S Luce, Jeanne d'Arc a Domremy, p CLXXXV - Loiseleur Compte des depenses fastes par Charles VII pour secourir Orleans, dans Mem Soc Arch de l'Orléanaus, t XI, pp 114 et 186.

laissait choir à terre et se faisait porter en ville, à la grande joie des Anglais qui le croyaient mort. Mais leur joie était courte, car maître Jean revenait bientôt à son poste et les bombardait comme devant¹. Ces couleuvrines se chargeaient avec des balles de plomb, au moyen d'une baguette de fer. C'était de très petits canons ou, si l'on veut, de grands fusils posés sur un chariot. On les maniait aisément². Aussi, maître Jean portait-il la sienne partout où il en était besoin.

Le 25 décembre, pour célèbrer la Nativité de Notre-Seigneur, on fit trêve. Comme les deux peuples avaient même foi et même religion, ils cessaient d'être ennemis aux jours de fête et la courtoisie renaissait entre chevaliers des deux camps chaque fois que le calendrier leur rappelait qu'ils étaient chrétiens. La Noël est une féerie joyeuse. Le capitaine Glasdall désira la chômer avec des chansons, selon la coutume d'Angleterre. Il demanda à Monseigneur Jean, bàtard d'Orléans, et au marechal de Boussac, de vouloir bien lui envoyer une troupe de ménétriers, ce qu'ils firent gracieusement. Les ménétriers d'Orléans se rendirent aux Tourelles avec leurs trompettes et leurs clairons et jouèrent aux Anglais des Noëls qui leur réjouirent le cœur. Les Orléanais, qui vinrent sur le pont écouter la musique, trouvèrent que c'était grande mélodie. Mais,

^{1.} Journal du siège, p. 28. — Lottin, Recherches, t. I, p. 214.

^{2.} Loiseleur, Comptes, p. 114. — P. Mantellier, Histoire du siège, p. 33.

sitôt la trève expirée, chacun prit garde à soi Car, d une rive à l'autre, les canons reposés lancerent avec une nouvelle vigueur les boulets de pierre et de curre!

Ce que les Orléanais avaient prévu se réalisa le 30 décembre Ce jour-là, les Anglais vinrent en force par la Beauce à Saint-Laurent-des Orgerils Toute la chevalerie française alla au-devant d'eux et fit des prouesses mais les Anglais occupérent Saint-Laurent le véritable siège commençait 3 lls construisirent un boulevard sur la rive gauche de la Loire, à louest de Portereau, en un lieu nommé le champ de Saint Prive Ils en construisirent un autre dans lile Charlemagne Sur la rive droite, ils établirent à Saint Laurent des Orgerils un camp retranché, puis, à une portée d'arbalète sur la route de Blois, en un lieu dit la Croix Boissée ils construisirent un autre boulevard A deux portées d'arbalete, au nord, sur la route du Mans au lieu dit des Douze-Pierres, ils éleverent une bastille qu'ils nommereat Londres²

Ces travaux achevés, Orléans n'était cerné qu'à moitié Autant dire qu'il ne l'était pas du tout on y en trait et on en sortait à peu pres comme on vou

¹ Journal du siège pp 15 18

² Rud p 20 - Chronoque de la Pucelle p 265 - 4bbé Dubo s His to re du suge p 250 - Jollons Histo re du siège pp 26-97

³ Relat on de G G rault dans Proces t IV p *83 - Morosin t III p 16 note 5 t IV samere xxx

lait. De petites compagnies de secours, envoyées par le voi, arrivaient sans encombre. Le 5 janvier, l'amiral de Culant traverse la Loire devant Saint-Loup avec cinq cents combattants et pénètre dans la ville par la porte de Bourgogne. Le 8 février, William Stuart, frère du connétable d'Écosse, et plusieurs chevaliers et écuyers font leur entrée avec mille combattants très bien équipés. Ils sont suivis le lendemain par trois cent vingt soldats. Les vivres et les munitions ne cessent d'arriver. En janvier, le 3, neuf cent cinquantequatre pourceaux et quatre cents moutons; le 10, poudres et victuailles; le 12, six cents pourceaux; le 24, six cents têtes de gros bétail et deux cents pourceaux; le 31, huit chevaux chargés d'huiles et de graisses 1.

Lord Scales, William Pole et sir John Talbot, qui conduisaient le siège depuis la mort du comte de Salisbury², s'apercevaient que des mois s'écouleraient et des mois encore avant que l'investissement fût complet et la place enfermée dans un cercle de bastilles reliées entre elles par un fossé continu. En attendant, les malheureux Godons enfonçaient dans la boue et la neige et gelaient dans leurs mauvais abris de terre et de bois qu'on nommait des taudis. Ils risquaient, leurs affaires allant de ce train, d'y être plus dépourvus et

^{1.} Journal du siège, pp. 22, 23, 24, 25, 27, 34.

^{2.} Boucher de Molandon et A. de Beaucorps, L'armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc, pp. 3 et suiv. — Jarry, Le compte de l'armée anglaise, pièce justificative v, p. 233.

plus affamés que les assiégés Aussi, de même que le défunt comte de Salisbury, s'efforçaient-ils parfois encore de brusquer les choses De temps en temps, ils essayaient, sans grand espoir, de prendre la ville d assaut

Du côté de la porte Renart, le mur était moins liaut qu'ailleurs et comme ils se trouvaient en force et puissance de ce côté, ils attaquaient ce mur de préference Il faut dire qu'ils n'y mettaient guère de malice lls se rugient sur la porte Renart en criant furiensement . Saint Georgest » se heurtaient aux barrieres et «e faisaient reconduire à leurs boulevards par les gens du roi et les gens de la commune. Ces assaut-, mal préparés leur faisaient perdre chaque fois quelques gens darmes bien inutilement. Et dejà ils manquaient d hommes et de chevaux

lls navaient pas réussi à effrajer les Orléanus en les bombardant sur deux côtés à la fois, au midi et au couchant On fut longtemps à rire, dans la ville, d une grosse pierre de canon tombée à la porte Banmer, au milieu de plus de cent personnes, sans en toucher aucune, si ce n'est un compagnon à qui elle ôta con soulier et qui en fut quitte pour se recliausser?

Cependant les seigneurs français faisaient à leur plaisir des vaillantises d'armes Ils couraient aux

¹ Journal du siege pp 21 29 30

² Ibid p 26

champs, selon leur fantaisie, sous le moindre prétexte, mais toujours pour ramasser quelque butin, car ils ne songeaient guère qu'à cela. Un jour, entre autres, vers la fin de janvier, comme il faisait grand froid, quelques maraudeurs anglais vinrent dans les vignes de Saint-Ladre et de Saint-Jean-de-la-Ruelle enlever des échalas pour se chauffer. Le guetteur les signale : aussitôt voilà toutes les bannières au vent. Le maréchal de Boussac, messire Jacques de Chabannes, sénéchal du Bourbonnais, messire Denis de Chailly, maint autre seigneur et avec eux routiers et capitaines, courent aux champs. Chacun d'eux n'avait certainement pas vingt hommes à commander 1.

Le Conseil royal travaillait avec ardeur à secourir Orléans. Le roi appela sa noblesse d'Auvergne, demeurée fidèle aux fleurs de Lis depuis le jour où, dauphin et chanoine de Notre-Dame-d'Ancis, presque enfant encore, il était allé avec quelques chevaliers ramener à l'obéissance deux ou trois seigneurs révoltés sur leurs puys sauvages². A l'appel du roi, la noblesse auvergnate sortit de ses montagnes et, sous l'étendard du comte de Clermont, arriva, dans les premiers jours de février, à Blois, où elle se réunit aux Écossais de John Stuart de Darnley, connétable d'Écosse, et aux gens

^{1.} Journal du siège, p. 32.

^{2.} Gallia Christiana, t. II, p. 732. — Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. I, p. 213; t. II, p. 6, note 2. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. ccxcv.

du Bourbonnais, veous sous les bannieres des seigneurs de la Tour-d'Auvergne et de Thouars 1.

On apprit à ce moment que sur John Falstolf amenait de Paris aux Anglais d'Orléans un comoi de vivres et de munitions Monsegneur le Bâtard quitta Orléans, accompagné de deux cents hommes d'armes, et alla s'entendre avec le comte de Clermont sur ce qu'il y avait à faire. Il fut décidé qu'on attaquerait d'abori le convoi Toute l'armée de Blois, sous le commandement du comte de Clermont et la conduite de monseigneur le Bâtard, marcha sur Liampes à la rencontre de sur John Falstolt?

Le 41 février, quinze cents combattants commandés par messire Guillaume d'Albret, sir William Stuart, frère du connétable d'Écos-e, le maréchal de Bous-sole segneur de Gravelle, les deux capitaines Saintrailles, le capitaine La Hire, le segneur de Verduzan et autrechevaliers et écujers, sortirent d'Orléans, mandés par le Bâtard, avec ordre de rejondre l'armée du comt de Clermont sur la route d'Étampes, au village de Rouway-Saint-Denis, proche Augerville².

Ils arriverent à Rouvray le lendemain samedi 12 fevrier, veille des Brandons, quand l'armée du comie de

¹ Journal du siege, pp. 21, 36-38. — Compte de Hémon Raguier, Eibl. Nat., fr. "808, fol. 41. — Losseleur. Comptes et dépenses de Charles VII pour secourir Oriéans, loc. cut.

² Journal du nege, p 31

³ Journal d'un bourgeois de Paris p 231 — Chronique de la Puccle pp 266, 267 — Journal du siège, pp 31, 38

Clermont était encore assez loin; là, de bon matin, les Gascons de Poton et de La Hire aperçurent la tête du convoi qui, par la route d'Étampes, s'avançait dans la plaine. Trois cents charrettes et chariots de vivres et d'armes roulaient à la file conduits par des soldats anglais, par des marchands et des paysans normands, picards et parisiens, quinze cents hommes au plus, tranquilles et sans méfiance. Il vint aux Gascons l'idée naturelle de tomber sur ces gens et de les culbuter au moment où ils s'y attendaient le moins 1. En toute hâte, ils envoyèrent demander au comte de Clermont la permission d'attaquer. Beau comme Absalon et comme Pâris de Troye, plein de faconde et de jactance, le comte de Clermont, jouvenceau non des plus sages, armé chevalier le jour même, en était à sa première affaire2. Il fit dire sottement aux Gascons de ne point attaquer avant sa venue. Les Gascons obéirent à grand déplaisir, voyant ce qu'on perdait à attendre. Car, s'apercevant enfin qu'ils sont dans la gueule du loup, les chefs anglais, sir John Falstolf, sir Richard Guethin, bailli d'Évreux, sir Simon Morhier, prévôt de Paris, se mettent en belle ordonnance de bataille. Ils font, dans la plaine, avec leurs charrettes, un parc long et étroit où ils retranchent les gens de cheval, et au

^{1.} Journal du siège, pp. 38, 39.—Chronique de la Pucelle, pp. 267, 268.

— Mistère du siège, vers 8867. — Dom Plancher, Histoire de Bourgogne, t. IV, p. 127.

^{2.} Monstrelet, t. IV, p. 312. — Journal du siège, p. 43. — Chastellain, éd. Kervyn de Lettenhove, t. II, p. 164.

devant duquel ils placent les archers derrière des pieux fiches en terre la pointe inchinée vers l'ennemi! Ce que voyant le connétable d'Écosse perd patience et mene sés quatre cents cavahers contre les pieux où ils erompent! Les Anglais découvrant qu'ils nont affaire qu'à une petite troupe font sortir leur cavalerie et chargent si roidement qu'ils culbutent les Français et en tient trois cents Cependant les Auvergnats avaient atteint Rouvraj et repandus dans le village ils en mettaient les celliers a sec Monseigneur le Batard s'en détacha et vint en aide aux Écossais avec quatre cents combattants. Vais il fut blessé au pied et en grand danger d'être pris?

La tombèrent messire William Stuart et son frère, les seigneurs de Verduzan de Châteaubrun de Roche-chouart Jean Châbot avec plusieurs autres de grande noblesse et renommée vaillance. Les Inglais non en core saouls de tuerie s'éparpillerent à la poursuite des fuyards. La llire et Poton voyant alors les étendards ennemis dispersés dans la plaine réunirent ce qui illupirent ovrante à quatre vingts combattants, et es peterent sur un petit parti d'Anglais qu'ils écrasèrent

¹ Moas relet t IV p 311 — Journal du suige p 30 — Journal d'un bourgrois de Paris p 231 — Chron que de la Pucelle pp 261 et 268 — Perceval de Cagny pp 137 et 139

² Journal du niege pp 40 41

³ ibul p 43 — Journal d'un bourgeou de Paris p 23° 4 ibul p 43 — Chron que de la Pucelle p °60 — Monstrelet i. IV

p 313

A ce moment, si les autres Français avaient rallié, l'honneur et le profit de la journée leur serait peutêtre revenu¹. Mais le comte de Clermont, qui n'avait
pas fait mine de secourir les hommes du connétable
d'Écosse et du Bâtard, déploya jusqu'au bout son inébranlable lâcheté. Les ayant vu tous tuer, il s'en
retourna avec son armée à Orléans, où il arriva fort
avant dans la nuit (12 fèvrier)². Le seigneur de La
Tour-d'Auvergne, le vicomte de Thouars, le maréchal
de Boussac, le Bâtard se tenant à grand'peine sur sa
monture, suivaient avec leurs troupes en désarroi.
Jamet du Tillay, La Hire et Poton venaient les derniers,
veillant à ce que les Anglais des bastilles ne leur tombassent dessus, ce qui eût achevé la déconfiture³.

Comme on entrait dans le saint temps du carême, les vivres, amenés de Paris aux Anglais d'Orléans par sir John Falstolf, se composaient surtout de harengs saurs qui, durant la bataille, avaient beaucoup pâti dans leurs caques défoncées. Pour faire honneur aux Français d'avoir déconfit tant de Dieppois, les joyeux Anglais nommèrent cette journée la journée des Harengs⁴.

^{1.} Journal du siège, p. 42. - Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 63.

^{2.} Ibid., p. 44.

^{3.} Ibid., pp. 43, 44.

^{4.} Journal d'un bourgeois de Paris, pp. 230-233. — Monstrelet, t. IV, p. 313. — Jean Chartier, Chronique, t. II, p. 62. — Symphorien Guyon, Histoire de la ville d'Orléans, t. II, p. 195. — Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. II, p. 37.

Le comit de Clermont, în n qu'il fut bean consus du con result manages account the Orleannes. On jugged to conduite honteuse et malhonnele et quel pressurs le lui brent enten in L. lendenrun, il s'esquisa ara sei Amergnate et « Emglonnag, aux applandis ments do bened our ne confint has nontrir cent que ne se hattment past I'n même tennes, messire hours de Culmt ameril d Iran, et l captane la lice, quittrient la ville rece d'ux mills hommes d'armes el, quand on sut leur depart, co farent de tell « luices, qual fear fallal, penir aparer tes lamigeme, l'un promettre quals les allment secource de cons et de vivres, in quictrat la pure verite Meson, lles multiple Chartres, qui chit venii dans la ville à un moment qu'on ne surret dire partit avec enx, et dont on ne pouvait lui faire grief, pursque, chano her de France, sa place that an Conseil du Roy Une ce qui desait parolle assez ciruge, cest que le successur de Monsuur saint luverte et de Monstein saint Aignan, missire de Saint-Mehel quitta alors son suge épa-copol et delm-sa son eponse affiner? Quand les ents sen tont, cost que le name at couler. Il ne restait plus dans la ville que mons gueur le Ritard et le marechal de floussie. I nom le marechal ne devait il pas demeurer très longlangs. Il partit an bout d'un

¹ Journal du 1027, 11 50, 53

^{2 /}b t p 51

mois, disant qu'il lui fallait aller près du roi et aussi prendre possession de plusieurs terres qui lui étaient échues du chef de sa femme, par la mort du seigneur de Châteaubrun son beau-frère, qui avait été tué à la journée des Harengs¹. Ceux de la ville tinrent cette raison pour bonne et suffisante; il leur promit de revenir bientôt, et ils furent contents. Or, le maréchal de Boussac était un des seigneurs les plus attachés au bien du royaume². Mais quiconque avait terre se devait à sa terre.

Les bourgeois, se croyant trahis et délaissés, avisèrent à leur sûreté. Et puisque le roi ne les savait garder, ils résolurent, pour échapper aux Anglais, de se donner à plus puissant que lui. Ils envoyèrent à monseigneur Philippe, duc de Bourgogne, le capitaine Poton de Saintrailles, qui lui était connu pour avoir été son prisonnier, et deux procureurs de la ville, Jean de Saint-Avy et Guion du Fossé, avec mission de le prier et requérir qu'il voulût bien les regarder favorablement et que, pour l'amour de son bon parent, leur seigneur Charles, duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre et empêché de garder lui-même ses terres, il lui plût amener les Anglais à lever le siège, jusqu'à ce que le trouble du royaume fût éclairci. C'était leur ville qu'ils offraient de remettre en dépôt aux mains du duc de

^{1.} Journal du siège, p. 59.

^{2.} Thaumas de la Thaumassière, Histoire du Berry, Bourges, 1689, in-fol., pp. 648-656.

Bourgogne, selon les vœux secrets de Monseigneur Philippe, qui, avant envoyé quelques centaines de lances bourguignonnes sous Orléans, aidait les Anglais à prendre la ville et n'entendait pas les y aider gratuitement*

Les Orléanais, en attendant le jour incertain et lointain ou ils seraient ainsi gardés, continuerent à se garder eux mêmes de leur mieux. Mais ils étaient «oucieux et non sans raison. Car s'ils veillaient à ce que l'ennemi ne put entrer, ils ne découvraient aucun moyen de le chasser bieniôi. Dans les premiers jours de mars, ils observèrent avec inquiétude que les Anglais creusaient un fosse pour aller a couvert d'une bastille à l'autre depuis la Croix Bois-ée jusqu'à Saint-Ladre Il- essayerent de détruire cet ouvrage Ils attaquèrent les Godons avec vigueur et firent quelques prisonnier-Maître Jean tua de sa couleuvrine, en deux coups, unq personnes, parmi le-quelles lord Grav, neveu du feu comte de Sali-bury*, mais ils n'empecherent pas les Auglais d'accomplir leur travail lls voyaient le «iege «e poursuivre avec upe terrible rigueur. Agités de doutes et de craintes, brulés d'inquiétude, sans sommeil, sans repos et n'avançant a rien, ils commençaient à désesperer Tout à coup naît, s'étend, grandit une rumeur étrange

pp 16, 17 t. N., sonexe xiv - Du Tillet, Recueil des troites p 221

^{2.} Journal du nege, p 54

On apprend que par la ville de Gien a passé nouvellement une pucelle annonçant qu'elle se rendait à Chinon auprès du gentil dauphin et se disant envoyée de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et sacrer le roi à Reims!

Dans le langage familier, une pucelle était une fille d'humble condition, gagnant sa vie à travailler de ses mains, et particulièrement une servante. Aussi nommait-on pucelles les fontaines de plomb dont on se servait dans les cuisines. Le terme était vulgaire sans doute; mais il ne se prenaît pas en mauvaise part. En dépit du méchant dire de Clopinel: « Je lègue ma pucelle à mon curé », il s'appliquait à une fille sage, de bonnes vie et mœurs².

Cette nouvelle qu'une petite sainte d'humble condition, une pauvresse de Notre-Seigneur, apportait secours divin aux Orléanais, frappa vivement les esprits que la peur tournait à la dévotion et qu'exaltait la fièvre du siège. La Pucelle annoncée leur inspira une curiosité ardente que Monseigneur le Bâtard, en homme avisé, jugea bon d'entretenir. Il envoya à Chinon deux gentilshommes chargés de s'enquérir de la jeune fille. L'un, messire Archambaud de Villars, capitaine de Montargis, qu'il avait déjà, durant le siège, expédié au roi, était un très vieux chevalier, familier autrefois

^{1.} Procès, t. III, pp. 21-23. — Journal du siège, pp. 46 et suiv. — Chronique de la Pucelle, p. 278.

^{2.} La Curne et Godefroy, au mot: Pucelle.

du duc Louis d'Orléans, un des sept Français qui combattirent contre les sept Anglais en l'an 1402, à Montendre¹, un Orléanais de la première heure qui, malgré son grand âge, aunt vigoureusement défendu les Tourelles, le 21 octobre L'autre, messire Jamet du Tillay, écuyer breton, venait de se faire honneur en courrait avec ses hommes la retraite de Rouvray Ils partirent et la ville entière attendit anviensement leur retour²

¹ Relation contemporaine du combat de Montendre, dans Bulietin de la Société de l'Aistoire de France 1831, pp. 109-113

² Proces t III pp 3 125, 215 — Journal du nêge, pp 5, 6 31, 44 — Nouvelle Biographie Générale art cles de Vallet de Viriville

CHAPITRE VI

LA PUCELLE A CHINON. - PROPHÉTIES.

Du village de Sainte-Catherine-de-Fierbois, Jeanne dicta une lettre pour le roi, ne sachant point écrire. Par cette lettre, elle lui demandait congé de l'aller trouver à Chinon et l'avisait que, pour lui venir en aide, elle avait traversé cent cinquante lieues de pays et qu'elle savait beaucoup de choses bonnes pour lui. On a dit qu'elle lui annonçait aussi que, même fût-il caché parmi beaucoup d'autres, elle saurait bien le reconnaître; mais, interrogée plus tard à ce sujet, elle répondit qu'il ne lui en souvenait plus '.

Vers midi, quand la lettre fut scellée, Jeanne partit avec son escorte pour Chinon². Elle allait vers le roi, comme y allaient à cette heure, sur un cheval boiteux

^{1.} Procès, t. I, pp. 56, 75.

^{2.} Ibid., t. I, p. 56.

du duc Louis d'Orléans un des sept Français qui com hattrent contre les sept Anglais en l'an 1402 à Mon tendre un Orléanais de la première heure qui, malgré son grand âge avait vigoureusement défendu les Tou relles le 21 octobre Lautre messire Jamet du Tillay, écuyer breton venait de se faire honneur en couvrant avec ses hommes la retraite de Rouvray Ils partirent et la ulle entière attendi anyeusement leur refour?

¹ Relation contempora ne du combat de Montend e dans Bulletin de la Societe de l'Histoire de France 1834 pp 109 113

² Proces t III pp 3 125 215 - Journal du siège pp 5 6 31 41 - houvelle Bug oph e Génerale art cles de Vallet de V riv lle

CHAPITRE VI

LA PUCELLE A CHINON. - PROPHÉTIES.

Du village de Sainte-Catherine-dc-Fierbois, Jeanne dicta une lettre pour le roi, ne sachant point écrire. Par cette lettre, elle lui demandait congé de l'aller trouver à Chinon et l'avisait que, pour lui venir en aide, elle avait traversé cent cinquante lieues de pays et qu'elle savait beaucoup de choses bonnes pour lui. On a dit qu'elle lui annonçait aussi que, même fût-il caché parmi beaucoup d'autres, elle saurait bien le reconnaître; mais, interrogée plus tard à ce sujet, elle répondit qu'il ne lui en souvenait plus 1.

Vers midi, quand la lettre fut scellée, Jeanne partit avec son escorte pour Chinon². Elle allait vers le roi, comme y allaient à cette heure, sur un cheval boiteux

^{1.} Procès, t. I, pp. 56, 75.

^{2.} Ibid., t. I, p. 56.

168 trouvé dans un pre, tous ces fils pauvres des veuves d'Azincourt et de Verneuil, ces jouvenceaux sortis à quinze ans de leur tour en ruines et qui venaient se refaire et refaire le royaume; comme y allaient Loyauté, Bon désir et Famine Charles VII, c'était la France, l'image et le symbole de la France. A cela prês, un pauvre homme Ne l'onzieme des malheureux enfants qu'un malade faisait, entre deux accès de manie furieuse, a une Bavaroise poulinière*, il avait grandi dans les desastres et survéen à ses quatro frères ainés, bien que lui-même assez mal venu, cagneux, les jambes faibles3, vrai fils de roi, si l'on s'en rapporte à sa mine, encore n'en faudrait-il pas jurer . D'avoir été sur le pont de Montereau ce jour où, disait un juste, mieux eut valu être mort que d'y avoir été, il demeurait pile et tremblant, et regardait il'un œil morne tout aller autour de lui à la male heure. Après leur victoire de Verneuil et la conquête inachevée du Maine, les

¹ Buell, Le Jouvencel, t. 1, p 32 et Tringant, XV. - Jean Chartier, Chronique, ch cxxxviii

² Vallet de Viriville Isabeau de Baerère, 1859, in-6°, et Notes sur l'état civil des pri des princesses nes d'Indocut de Bariere dans la Bibliothèque de l'Ecole des ' hartes, 1 XIV, pp 473-482

³ Th Lesin, Hustoire de Charles MI et de Louis XI, U 1, p 312 -Chastellam, edit, hervyn de Lettenhove, t. 11, p. 178

⁴ Chronique du Religioux de Saint Denis, t 1, pp 23 et 43 - Docteur A Chevreau, De la maladie de Charles VI, rol de France, et des médecins que ont sorgné ce prince, dans l'Uman Medicale, fevrier mars 1862 -De Beancourt, Ristoire de Charles VII. L. 1, p 4, note.

⁵ Monstrelet, t III, p 347

Anglais, appanyris et fatigués, lui avaient laissé quatre ans de répit. Mais ses amis, ses défenseurs, ses sauveurs avaient été terribles. Pieux et modeste, se contentant pour lors de sa femme qui n'était pas belle, il menait dans ses châteaux de la Loire une vie inquiête. et triste; il était peureux. On l'eût été à moins : dès qu'il donnait un peu d'amitié ou de confiance à un seigneur, on le lui tuait. Le connétable de Richemont et le sire de la Trémouille lui avaient noyé le sire de Giac après une manière de procès¹; le maréchal de Boussac, sur l'ordre du connétable, lui avait tué Lecamus de Beaulieu avec moins de façons. Lecamus se promenait sur sa mule, dans un pré au bord du Clain, quand des hommes se jetèrent sur lui, l'abattirent, la tête fendue et la main coupée; on ramena au roi la mule du favori². Le connétable de Richemont lui avait donné La Trémouille, un tonneau, une outre, une espèce de Gargantua qui dévorait le pays. La Trémouille ayant chassé Richemont, le roi gardait La Trémouille, en attendant le retour de Richemont dont il avait grand'peur. Et, de vrai, un prince paisible et timide comme il était,

^{1.} Grnel, éd. Le Vavasseur, pp. 46 et suiv. — Chronique de la Pucelle, p. 239. — Berry, p. 374. — Pierre de Fénin, Mémoires, édit. de mademoiselle Dupont, pp. 222, 223. — Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, 1. 1, p. 453. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, 1. 11, p. 432.

^{2.} Gruel, pp. 53, 193. — Geste des Nobles, p. 200. — Jean Chartier, Chronique, t. 1, pp. 23, 24, 54. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 132. — E. Cosneau, Le connétable de Richemont, Paris, 1886, in-8°, p. 131.

devait craindre ce Breton toujours batin, toujours furieux, îpre, feroce, a qui sa maladresse et sa violence donnaient un air de rude franchise!

En 1428, Richemont voulut reprendre de force sa place aupres du roi. Les comtes de Clermont et de Pardiac se joggirent au connétable. La belle-mere du roi, Yolande d'Arigon, reine, sans royaume, de Sicile et de Jérusalem et duchesse d'Anjou, entre dans le parti des mécontents? Le comte de Clermont prit et mit à rançon le chanceher de France, le premier mistre de la couronne. Il fallut que le roi payât pour ravoir son chanceher? Le connétable guerroyait en Pottou contre les gens du roi, tandis que les routers, à la solde du roi, ravageaient les pays restés dans son obéissance et que les Anglas s'arançaient sur la Loire.

Dans cette condutton misérable, le roi Charles, tout mince, étriqué de corps et d'esprit, fuyant, craintif, défiant, faisait triste figure, pourfant, il en valait bien un autre, et c'était peut-être le roi qu'il fallait à cette heure. Un Philippe de Valots, un Jean le Bon s'étaient donne l'amusement de perdre des provinces a l'epée

¹ Gruci p 231 — Cl romque de la Pucelle, pp 200, 213 — Jean Chartier, Chronsque t l ; 5t t III, p 189 — De Beaucourt, Histoire de Charles III t II p 182 — E Cosnean, Le connetable de Richemont, p 140

² De Beaucourt, op cat., t II, pp 143, 144 et surv - E Cosneau, op cat, pp 142 et surv

³ Dom Morice, Preuvez de l'histoire de Bretagne, t. II col 1199 — De Beaucourt, op cif., l. II. p. 150 — E Comeau, op cif., p. 144

Le pauvre roi Charles n'avait ni le goût ni les moyens de faire comme eux des vaillantises d'armes, et de chevaucher sur le dos de la piétaille. Il avait ceci d'excellent qu'il n'aimait pas du tout les prouesses et qu'il n'était ni ne pouvait être de ces chevalereux qui faisaient la guerre en beauté. Déjà son grand-père, dépourvu aussi de toute chevalerie, avait beaucoup nui aux Anglais. Le petit-fils n'était pas sans doute d'aussi grande sapience que Charles V, mais il ne manquait point de cautèle et était enclin à penser que souvent on gagne plus par traités qu'à la pointe de la lance.

On faisait sur son dénuement des contes ridicules. Un cordonnier, disait-on, qu'il ne pouvait payer comptant, lui avait tiré du pied le houseau qu'il venait de lui mettre et était parti, le laissant avec ses vieux houseaux². On disait encore qu'un jour, La Hire et Saintrailles l'étant venu voir, l'avaient trouvé dinant avec la reine et n'ayant que deux poulets et une queue de mouton pour tout festoiement³. C'étaient là des propos à faire rire les bonnes gens. Le roi possédait encore de grandes et belles provinces : Auvergne, Lyonnais,

^{1.} P. de Fénin, Mémoires, p. 222. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, Introduction. — E. Charles, Le caractère de Charles VII, dans Revue Contemporaine, t. XXII, pp. 300-328.

^{2.} Le doyen de Saint-Thibaud, Tableau des rois de France, dans Procès, t. IV, p. 325.

^{3.} Martial d'Auvergne, Les vigiles de Charles VII, éd. Coustelier, 1724, (2 vol. in-12), t. I, p. 56.

Dunphine Tourune Anjou, tous les pays au sud de la Loire hors la Guyenne et la Ga cogne 1

Sa grande ressource était de convoquer les États La noblesse ne donnait rien alléguant qu'il était anoble de payer Si le clergé contribuait malgre son denuement le tiers portait plus que son faix des charges pecuniaires. La taille impôt extraordinaire, devenait annuelle. Le roi assemblait les États tous les ans souvent deux fois l'an mais non sans peine? Les routes étaient mul sûres. Les voyageurs risquaient, à tout bout do champ d'être détroussés et assassinés Les officiers qui vilaient de ville en ville recouvrer les de niers marchiient sous escoite de crainte des Écossais et des autres gens d'armes au service du roi * En 1527 un routies nomme Sabbat qui tenait garnison à Lan geais fai ut trembler la Touraine et l'Anjou Aussi les deputés des villes nétaient ils pas pressés de se rendre aux États l'inrore sils avaient ern que leur argent fût employe pour le bien du royaume! Mais il savaient que le roi en ferait d'abord des presents à ses

L Drapeyron Jennne d'Arc et Ph l ppe le Bon dans Revue de Geographie no en bre 1866 p 331

² Recuei des Ordonnances t Mil p xex et la lable de ce volume la mot Implis — Lo sel our Comple des depenses 1 p ol et aux — 1 Tho mas Let. Etal Generoux sons Charles III dans lo Cab net Illustrope 1 XVI 1878 Let Listspro necuas de la France cent ale sous Charles III la 3 15 9 2 70 16 38 Fount

³ J an Chartier Ciron que t. 111 p 318 — Vallet de Viri 11e Illa k rede Cha les VII t. 1 p 390 — De Beaucouri Histo re de Charles VII t. 1 p 428 t. 11 pp f 16 et suiv

seigneurs. On les invitait à venir aviser sur le moven de réprimer les pilleries et roberies dont ils souffraient 1: et quand, au risque de leur vie, ils étaient venus en chambre royale, il leur fallait consentir la taille en silence. Les officiers du roi menaçaient de les faire nover, s'ils ouvraient la bouche. Aux États tenus à Mehun-sur-Yèvre, en 1425, les gens des bonnes villes dirent qu'ils étaient contents d'aider le roi, mais qu'ils voudraient bien qu'il fût mis fin aux pilleries, et messire Hugues de Comberel, évêque de Poitiers, parla comme eux. En l'entendant, le sire de Giac dit au roi : « Si l'on m'en croyait, on jetterait Comberel dans la rivière avec les autres qui ont été de son opinion. » Sur quoi les gens des bonnes villes votèrent deux cent soixante mille livres². En septembre 1427, réunis à Chinon, ils accordèrent cinq cent mille livres pour la guerre³. Par lettres du 8 janvier 1428, le roi manda aux États génêraux de se réunir dans un délai de six mois, le 18 juillet suivant, à Tours 4. Le 18 juillet, personne ne vint. Le 22 juillet, nouveau mandement du roi, assignant les États à Tours le 10 septembre⁵. L'assemblée n'eut

^{1.} Le Jouveneel, t. I, Introduction, pp. xix, xx.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 237. — Loiseleur, Comple des dépenses, p. 61. — Vallet de Viriville, Mémoire sur les institutions de Charles VII, dans Bibliothèque de l'École des Charles, t. XXXIII, p. 37.

^{3.} Dom Vaissette, Histoire du Languedoc, t. IV, p. 471.

^{4.} De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 167.

^{5.} Dom Vaissette, Histoire du Languedoc, IV, p. 471. — A. Thomas, Les Élats Généraux sous Charles VII, pp. 49-50.

lieu qu'en octobre 1428 à Chinon, au moment ou le comte de Salis-bury marchait sur la Loire Les États accorderent enq cent mille livres!, Mais on s'attendait à ce que bientôt le bon peuple ne pôt plus payer. Par ce temps de guerre et de roberies, bien des terres étaient en friche, bien des boutiques closes, et l'on ne voyaut plus beaucoup de marchands allant, sur leur bidet, de ville en ville?

L'impôt no rentrait pas bien et réellement le roi souffrait par défaut d'argent. Pour guérir ce grand mal, il employait trois remedes, dont le meilleur ne valait rien Premièrement, comme il devait a tout le monde, à la reue de Sicile, a La Tremouille, à son chancelier, a son bouchet, a un chapitre de Bourges qui

¹ Dom var-ette, Hutoure du Languedoc, 1 IV, p. 872 — Raynal, Butoire du Berry, t. III, p. 20 — Lorseleur, Comptex des depenses pp. 63 et suiv — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, pp. 1°0 et suiv.

Th Bavin, Hutoire de Charler VII, lev II, ch vi — Antoine Loysel Memoires des pags, tilles comites et comites de Beaucau et Beau vous, Fars 1619 p. 229 — P Manteller, Hatoire de la communaute des marchands fréquentant la rivere de Loire, L. I, p. 195

³ Dom Morice, Preures de l'Histoire de Bretagne, t II, col 1145, 1194 — Ordonnaires, t XI, p 141

A Vallet de Viriville, Histoire de Charlet VII, t. 1, p. 373 — De Beaucourt, Histoire de Charlet VII, t. 11, p. 175 — Due de La Trémoille, Chartrier de Thouars, documents histoireques et genéalogiques, p. 11, Les La Tremoille pendant cinq siecles, t. 1, p. 175

⁵ De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t II, p 632

⁶ Jean Chartier, Chronique, t 111, Comptes, p 316 — Cabinet His torque, juin 1508, p 176.

lui fournissait du poisson d'étang ¹, à ses cuisiniers ², à ses galopins ³, il engageait l'impôt entre les mains de ses créanciers ⁴; deuxièmement, il aliénait son domaine : ses villes, ses terres étaient à tout le monde, hors à lui ⁵; troisièmement, il faisait de la fausse monnaie. Ce n'était point par malice, mais par nécessité et conformément à l'usage ⁶.

Le sire de La Trémouille portait le seul titre de conseiller-chambellan, mais il était aussi le grand usurier du royaume. Il avait pour débiteurs le roi et une multitude de seigneurs grands ou petits. C'était donc un homme puissant. En ces temps difficiles, il rendit à la couronne des services sans doute intéressés mais précieux. Du mois de janvier au mois d'août 1428, il avança des sommes s'élevant à vingt-sept mille livres environ pour lésquelles des châteaux et des terres lui furent données en gage. Par bonheur, le Conseil du

- 1. Cabinet Historique, sept. et oct. 1858, p. 263.
- 2. Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII. t. 1, p. 374.
- 3. De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 632.
- 4. Loiseleur, Compte des dépenses, p. 57.
- 5. De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 634.
- 6. Vuitry, Les monnaies sous les trois premiers Valois, Paris, 1881, in-8°, pp. 29 et suiv. Loiseleur, Comple des dépenses, p. 47. Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. I, p. 243. De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, pp. 620 et suiv.
- 7. Clairambault, Titres, seellės, vol. 205, pp. 8769, 8771, 8773 et passim. De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 293.
- S. Arch. nat. J. 183, nº 142. Due de La Trémoîlle, Les La Trémoîlle pendant einq siècles, t. I, p. 177. De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 198.

roi était compose d'un assez grand nombre de légistes et de gens d'Église fort capables d'expedier les affaires L'un d'eux, Robert Le Maçon, seigneur de Trèves, Angevin, né dans la roture, entre an Conseil sous la Bégence, fut le premier de ces hommes sans naissance qui servirent Charles VII de mamere à lui valoir le surnom de Bien-Servit. Un autre, le sire de Gaucourt, avait aide son roi à la guerre2.

Il en est un troisième qu'il faut connaître le mieux possible Sa part dans cette Instoire est grande; elle apparaitrait plus grande encore si on la découvrait tout entiere C'est Regnault de Chartres, que nous avons dejà vu enlevé et mis à finance. L'ils d'Ilector de Chartre, mattre des Eaux et Forcts en Normandie, il entra dans les ordies, devint archidiacre de Beauvais, puis camérier du pape Jean XXIII et fut cleve en 1111, à l'âge de trente-quatre ans environ, au siège archiépiscopal de Reims. L'année suivante, trois de ses frères restérent dans les boues sanglantes d'Azincourt, Hector de Chartres périt a Paris en 1418 massacré par les bon-

¹ Le P Anselme Histoire génerale et chronologique de la maison de France, t VI, p 399 - Vallet de Virtville, dans Aouvelle Biographie generale - De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t 1, p 63

² Marquis de Gaucourt, Le Sire de Gaucourt, Orléaus, 1855, in-8°

^{3.} Le P Auselme, Histoire genealogique et chronologique de la macon de France, t VI, p 339 - Gallia Christiana, t 1\, eol 135 - Hermant, Histoire ecclésiastique de Beaurais (Bibl nal, fr 8581), fol 15 et suiv - Article de Vallet de Viriville dans Aourelle Biographie générale et II toure de Charles VII, t 11, pp 160 et suiv

⁴ Le P Denifie, Cartularium Universitatis Parisiensis, 1 11, p 275

chers¹. Regnault lui-mème, jetè dans les prisons des Cabochiens, s'attendait à être mis à mort. Il fit vœu, s'il échappait à ce péril, d'observer le maigre tous les mercredis et de déjeuner à l'eau tous les vendredis et les samedis, sa vie durant². On ne saurait juger de l'esprit d'un homme sur un acte inspiré par l'épouvante; pourtant l'auteur de ce vœu ne saurait être mis facilement au rang des Épicuriens qui ne eroyaient pas en Dieu, comme il s'en trouvait, dit-on, beaucoup parmi les elercs; on supposera plutôt que son intelligence se soumettait aux eroyances communes.

Une sidélité tragique, héréditairement gardée aux Armagnaes, recommandait Monseigneur Regnault au dauphin Charles qui lui consia des missions importantes dans diverses parties de la Chrétienté, Languedoc, Écosse, Bretagne, Bourgogne³. L'archevêque de Reims s'en acquitta avec un zèle infatigable et une rare habileté. An mois de décembre 1421, alléguant sa santé débile et le service du dauphin, qui l'obligeait à de fréquents voyages et à de laborieuses ambassades, il supplia le Saint-Père de le relever du vœu sait auparavant dans les prisons des Bouchers⁴.

Journal d'un bourgeois de Paris, p. 109.

^{2.} Le P. Denifie, La désolation des églises, t. I, pp. 594, 595. — Garnier, Documents relatifs à la surprise de Paris par les Bourguignons en mai 1418, dans Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris, 1877, p. 51.

^{3.} De Beaucourt, Ilistoire de Charles VII, t. I, pp. 268, 276, 339. — P. Champion, Guillaume de Flavy, p. 4 et pièce justificative Lxxj.

^{4.} Le P. Denisse, La désolation des églises, loc. cit. - Par une siction

En 1425 alors qu'un homme de robe très habile, qui pouvait bien être un fripon, le président Louvet , gou vernait le royaume et le roi, messire Regnault fut nommé chancelier de France à la place de messire. Martin Gouges de Charpaigne, évêque de Clermont? Mais peu de temps apres, Arthur de Bretagne, connétable de France avant chasel Louvet, Regnault vendit sa charge a Vartin Gonges, moyennant une pension de deux mille einq cents livres tournois?

Révérend Pere en Dieu, Monseigneur 1 Archevêque de Reims netait pas au si riche, tant s'en fallait, que Monseigneur de la Trémouille, mais on fait ce qu'on peut Tout comme le «ire de la Trémouille il prétait de l'argent au roi (Apres cela, qui, dans ce temps ne prétait pas d'argent au roi? Charles VII lui donna la ville et le château de Vierzon en paiement de «eize mille livres tournois qu'il lui devaits. Quand le sire de la Tremouille eut traite le connetable, comme le connétable avait traite Louve' Regnault de Chartres redeviat

a légit in ste » le gue le service du roi Charles VI et de son fils le a propler sue persone debit talem quam eliam propler assulua suagra el ambassialas que spie sersiendo Carolo Prancorum regi et Carolo jusdem reg s un gen to filso dalph no l'ennensi

¹ Vallet de V riv lie Aouvelle Biographie genérale - De Beaucouri Husto re de Charles VII t I pp 64 et su v

^{2.} F Duchesue, Ilutoire des chancel ers et gardes des sceaux de France, Pars 1680 n fol p 483 3 Arch Not P 9398

⁴ De Beancourt Husto re de Charles VII t. 11 p 63°

⁵ Le P Auseline Histoire généalogsque de la maison de Prance t. 1 p 407

chancelier. Il entra en charge le 8 novembre 1428. A cette date, le Conseil avait déjà envoyé à Orléans des gens d'armes et des canons. Monseigneur de Reims, aussitot en fonction, se jeta dans la ville assiégée et n'épargna pas sa peine 1. Il était très attaché aux biens de ce monde et pouvait passer pour avare 2. Mais on ne peut douter ni de son dévouement à la cause royale, ni de la haine qu'il nourrissait pour ceux du Léopard et de la Croix Rouge 3.

Jeanne, après onze jours de voyage, arriva à Chinon, le 6 mars 1, qui était le quatrième dimanche du carême, celui-là même où les garçons et les filles de Domremy allaient en troupe, dans la campagne encore grise et nue, manger des noix et des œufs durs avec des petits pains, pétris par leurs mères. C'est ce qu'ils appelaient faire leurs fontaines; mais Jeanne ne dut pas se rappeler ses fontaines passées, ni sa maison quittée sans une parole d'adieu 5. Ignorant ces fêtes rustiques et presque païennes par lesquelles les pauvres chrétiens rompaient la pénitence de la sainte quarantaine, l'Église avait donné à ce jour le nom de dimanche de Laetare, du premier mot

^{1.} Journal du siège, p. 51.

^{2.} Le P. Denisse, La désolation des églises, introduction, — Cf. La série des quittances à la Bibl. Nat., fr. 20887, Pièces originales 693, Clairambault, titres, scellés, vol. 29.

^{3.-}F. Duchesnė, Histoire des chanceliers et garde des sceaux de France, p. 487.

^{4.} Procès, t. I, p. 56.

^{5.} Ibid., t, II, pp. 394, 462.

de l'introit Lactare, Jerusalem Ce dumanche, le prêtre en montant à l'autel, récite à la messe basse, et le chœur chante a la grand'messe ces paroles tirées de l'Écriture . Lactare, Jerusalem , et conventum facite, omnes qui diligitis eam Rejouis-toi, Jerusalem; et formez une assemble, vous tous qui l'aimez Délectez-vous dans la joie, vous qui avez été dans la tristesse, afin d'exulter et d'être rassasiés par l'abondance de voire consolution . Les praires, les religieux, les cleres verses dans les saintes Ecritures, qui savaient la venue de la Pucelle, ceux-l'a quand sis chantérent dans les eglises avec tout le peuple Lactare, Jerusalem, eurent présente à la pensée la vierge annoncée par les prophéties, suscitée pour le salut commun, marquée d'un signe, qui en ce jour faisait son entrée humblement dans la ville Plus d'un, peut-être, appliqua au royaume de France ce qui est dit de la nation sainte en cet endroit de l'Écrituce et trouva dans la coîncidence de ce texte liturgique et de cette bienvenue un sujet d'esperance Lactare, Jerusalem ! Rejouis toi, peuple fidele a ton vrai roi et droiturier souverain Et conten tum facile Reunissez toutes vos forces contre vos ennemis Gaudete cum laetitia, qui in tristilia fiustis Après voire longue misère, rijouissez-vous Le Seigneur vous envoie secours et consolation

Par l'intercession de saint Juhen, et probablement avec l'aide de Collet de Vienne, messager du roi, Jeanne trouva logis en ville, près du chiteau, dans

une hôtellerie tenue par une femme de bonne renommée! Les broches n'y tournaient point. Et les hôtes, enfoncés dans le manteau de la cheminée, y voyaient griller saint Hareng, qui souffrit pis que saint Laurent². En ces âges, les prescriptions de l'Église relativement au jeune et à l'abstinence durant le saint temps du carême n'étaient transgressées par personne en pays chrétien. A l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui jeuna quarante jours dans le désert, les fidèles observaient le jeune depuis le quatrième jour avant le dimanche de Quadragésime jusqu'à Pâques, ce qui donne quarante jours en retranchant les dimanches, où l'on rompait le jeune, mais non pas l'abstinence. Ainsi jeûnant, l'àme allégée, Jeanne entendait le tintement de ses Voix3. Durant les deux jours qu'elle passa à l'hôtellerie, elle vécut recluse, agenouillée 1. Les bords de la Vienne et les larges prairies, encore vêtues de la noire verdure de l'hiver, les coteaux où trainaient les brumes légères, ne la tentèrent pas. Mais si, pour aller à l'église, passant par quelque rue montueuse, ou seulement soignant son cheval

^{1.} Proces, t. l, p. 143.

^{2.} La vie de saint Harenc glorieux martir et comment il fut pesché en la mer et porté à Dieppe, dans Recueil des poésies françaises des XV et XVI siècles, par A. de Montaiglon, t. II, pp. 325-332.

^{3.} Pourtant si Jeanne avait alors l'âge qu'on lui donne, environ dixhuit ans, elle n'était pas obligée de jeuner; seule l'abstinence lui était d'obligation.

^{4.} Procès, t. III, p. 103.

dans la cour de l'auberge, elle levant la tête du côté du nord elle vojait débout, sur la montagne toute proche, a un jet de ces boulets de pierre en usage depuis cinquante ou soivante ans, les tours du plus beau château de tout le royume, les ficres murailles derrière lesquelles respir ut ce roi à qui elle venait, conduite pru un merveilleux amour

Cétaient trois châteaux qui se confondaient à ses jeux dans une longue masse grise de murs créneli, de donjon de tours de tourelles, de courtines, de barbacanes d'chauguettes et de bretèches, trois ch'iteaux separées l'un de tautre par des douves, des barrieres des poternes des herses A sa ganche, ters le couchant suyment et se cachment les unes derrière les autres les huit tours du Coudray, dont l'une avait été blite par un roi d'Angleterre et dont les moins unciennes dataient de plus de deux cents ans A droite bien visible le château du milieu dressait ses vieux murs et ses tours couronnées de máchicoulis Là était la chambre de saint Louis, la chambre du roi appartement de celui que Jeanne appelait le gentil dumphin Et cest là aussi, tout rontre la chambre nattée, que s etendant la grande salle ou elle allant être reçue Du côté de la ville la place de cette salle était marquée par une tour contigue une tour carrée, très vieille A droite régnait un vaste bayle, ou place d armes, destiné nu logement de la garmson et à la défense du château du milieu De ce vôté, une grande chapelle élevait

au-dessus des remparts sa toiture en forme de carène renversée. Cette chapelle, bâtie par Henri II d'Angleterre, était sous l'invocation de saint Georges; le bayle tenait d'elle son nom de fort Saint-Georges1. Tout le monde alors savait l'histoire de saint Georges, vaillant chevalier qui transperça de sa lance un dragon et délivra la fille d'un roi, puis souffrit en confessant sa foi; attaché, comme sainte Catherine, à une roue garnie de lames tranchantes, la roue se rompit par miracle, tout de même que se brisa celle où les bourreaux avaient mis la vierge d'Alexandrie. Et, comme elle, saint Georges souffrit la mort par le glaive. Ce qui prouve qu'il était un grand saint2, mais maintenant il avait un tort: il était du parti des Godons qui, depuis , plus de trois cents ans, chômaient sa fête comme celle de toute l'englischerie, le tenaient pour leur céleste patron et l'invoquaient de préférence à tout autre bienheureux, en sorte que son nom était sans cesse dans la bouche du plus vilain archer gallois comme dans celle d'un chevalier de la Jarretière. A vrai dire, on ne savait ce qu'il pensait ni s'il ne donnait pas tort à ces pillards qui combattaient pour une mauvaise cause, mais on pouvait raisonnablement craindre qu'il ne se montrât sensible à tant d'hon-

^{1.} G. de Cougny, Notice archéologique et historique sur le château de Chinon, Chinon, 1860, in-82.

^{2.} La Légende dorée, trad. Gustave Brunet, 1846, pp. 259, 264. — Douhet, Dictionnaire des légendes, pp. 426, 436.

neurs Les sants du Paradis se metient volontiers du côté de ceux qui les invoquent le plus dévotement Saint Georges, enfin, était Anglus romme saint Michel était Français Celui là, le glorieux archange, se mon trait le plus vigitant protecteur des fleurs de lis, depui Vonsieur saint Dans, patron du rojaume, avait laissé prendre son abbaye Ft Jeanne le savait

Cependant les depeches du capitaine de Vaucouleurs, apportées par Colet de Vienne, furent remises au Roit Ces depeches l'instruisaient des faits et dits de la jeune fille Cétait une des innombrables affaires qui devaient être examinées en Conseil, et l'une de celles que le Roi, ce semble, devait examiner lui-même comme inhérentes à sa fonction royale et comme l'interessant specialement, puisqu'il s'agnesait peutêtre d'une fille de acté singulare, et qu'il était luimême la première personne ecclésiastique du royaume. Son grand-père, si sage prince, aurait eu garde de mépriser les avis des semmes dévotes, en qui Dieu parlait Faviron l'an 1380, il avait fait appeler à Paris Guill sette de la Rochelle qui menait une vie solitare et contemplative, et y avait acquis, disaiton, une si grande vertu, que, dans ses rasissements, elle se soulevant de terre de plus de deux pieds Le roi Charles V lui fit faire, dans mainte

¹ Chronique de la Pucelle p 2°3 — Journal de siege pp 46-47
2. Epitre de Jouvenet des Urs ns, dans De Beaucourt, Hutoire de Charles VII t \ \ p 206 note 1

église, de beaux oratoires où elle pût prier pour lui1. Le petit-fils ne devait pas moins faire, ayant plus grand besoin d'aide. Il trouvait encore dans sa famille des exemples plus récents du commerce des rois et des saintes. Son père, le pauvre roi Charles VI, de passage à Tours, se sit présenter par le duc Louis d'Orléans la dame Marie de Maillé, qui avait fait vœn de virginité et changé en un agneau timide l'époux venu comme un lion dévorant. Elle dit au roi des secrets et il fut content d'elle, car il voulut la revoir trois ans après à Paris. Cette fois ils conversèrent longtemps seuls cusemble, et elle lui dit encore des secrets, si bien qu'il la renvoya avec des présents². Ce même prince avait fait accueil à un pauvre chevalier canchois nommé Robert le Mennot qui, favorisé d'une vision durant qu'il était près des côtes de Syrie, au péril de la mer, se disait envoyé de Dieu pour le rétablissement de la paix3. Il avait reçu plus favorablement encore une femme nommée Marie Robine et gn'on appelait d'ordinaire la Gasque d'Avignon'. En 1429, tout le monde, autour du Roi, n'avait pas oublié cette inspirée venue à Charles VI pour le retenir dans l'obéissance du pape Benoît XIII. Ce pape se trouva

^{1.} Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. 11, p. x.

^{2.} Acta sanctorum, t. III, Mars, p. 742. — Abbé Pétin, Dictionnaire hagiographique, 1850, t. II, p. 1516.

^{3.} Froissart, Chroniques, liv. IV, ch. xem et suiv.

^{4.} Procès, t. III, p. 83, note 2. — Vallet de Viriville, Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, Paris, 1867, in-8°, pp. xxxx et suiv.

être un antipape, mais la Gasque fut tenue cependant pour prophétesse Elle avait eu, comme Jeanne, beaucoup de visions touchant la désolation du royaume de France, et elle avait vu des armes dans le ciel . Les rois d'Angleterre n'étaient pas moins attentifs que les rois de France a recueillir la parole de ces saints et de ces saintes qui alors prophétisaient en foule Henri V interrogea l'ermite de Sainte-Claude, Jean de Gand, qui lui annonça sa fin prochaine; et, mourant, il fit encore appeler le prophete mevorable. C'était l'usage des saints de parler aux rois et l'usage des rois de les entendre Comment un prince pieux eût il dédaigne cette source merveilleuse de conseils? Il eut encouru par là le blàme des plus sages

Le roi Charles lut les lettres du capitaine de Vaucouleurs et sit interroger devant lui les conducteurs de la jeune fille De mission, de miracles, ils ne purent rien dire. Vais ils parlèrent du bien qu'ils avaient vu en elle durant le voyage, et affirmerent qu'elle était toute bonne³

Assurément, Dieu parle par ses vierges Mais, en de telles rencontres, il est nécessaire d'agir avec une

¹ Le songe du treil Péleron par Philippe de Vauxières (Bibl Nat., fonds francais nº 22-42)

² Chastellam éd Buchon, pp 114 el 116 - Acta Sanctorum Junu t. I, p 643 - Le P De Buck, Le bienheureux Jean de Gand, Bruxelles, 1862, in 8, 40 p - Le P Chapoten, La guerre de cent ans Jeanne d'Arc et les Dominicains Evreux, 1888, in 8°, p 89

³ Chronique de la Pucelle, p 273 - Journal du suge, p 46.

extrème prudence, de distinguer soigneusement les vraies prophétesses d'avec les fausses et de ne point prendre pour des messagères du ciel les fourrières du diable. Celles-ci font parfois illusion. A l'exemple de Simon le Magicien, qui opposait des prodiges aux miracles de saint Pierre, ces créatures recourent aux arts diaboliques pour séduire les hommes. Donze aus auparavant, une femme venue aussi des Marches de Lorraine, Catherine Sauve, native de Thous proche Neufchâteau, qui vivait recluse au Port de Lates, avait prophétisé. Toutefois. l'évêque de Maguelonne sut de science certaine qu'elle était menteresse et sorcière; c'est pourquoi elle fut brûlée vive à Montpellier en 1417¹. Des nuées de femmes, ou plutôt de femelles, mulierculae², vivaient comme cette Catherine et finissaient comme elle.

Jeanne fut interrogée sommairement par des hommes d'Église, qui lui demandèrent pourquoi elle était venue. Elle répondit d'abord qu'elle ne dirait rien que parlant au roi. Les clercs lui ayant représenté que c'était au nom même du roi qu'ils l'invitaient à s'expliquer, elle fit connaître qu'elle avait deux choses en mandat de la part du Roi des cieux : que l'une était de lever le siège d'Orléans, l'autre de conduire le roi à Reims

^{1.} Parvus Thalamus, ed. de la Société archéologique de Montpellier, p. 164. — Th. de Bèze, Histoire ecclésiastique, 1580, t. I, p. 217. — A. Germain, Catherine Sauve, Montpellier, 1853, in-4°, 16 pages. — II.-C. Lea, Histoire de l'inquisition au moyen dge, trad. S. Reinach, t. II, p. 185. — Vallel de Viriville, Histoire de Charles VII, t. II, p. x.

^{2.} Jean Nider, Formicarium dans Procès, t. IV, p. 502.

pour son sacre et son conronnement1. Devant ces gens d'Église, de même qu'à Vaucouleurs devant sire Robeit, elle répétait, mot pour mot, ce qu'autrefois avait dit le vavasseur de Champagne envoyé au roi Jean le Bon, tout comme elle était envoyée au dauphin Charles

Ayant chemine jusqu'à la plaine de Beauce, ou le roi Jean, impatient de combattre, campait avec son armie, le vavasseur champenois entra dans le camp et demanda à voir le plus prud homme qui se tint aupres du roi Les sugneurs, a qui cette requete fut portee, se mirent à rire Mais I un d'eux, ayant vu de ses yeux le vaiaseur, reconnut tout de suite que c'était un homme bou, simple et eans malice II lui dit « Si tu as quelqui avis a donner, va vers l'aumônier du roi » Le vavasseur alla donc vers l'aumòmer du roi Jean et lui dit « Faites que je parle au roi , j'ai telle chose a dire que je ne dirai à personne fors à lui - Qu'est-ce? demanda l aumonier Dites ce que vous savez » Mais le bonhomme ne voulut pas reveler son secret L'aumômer alla trouver le roi Jean et lui dit . Sire, il y a ceans un prud homme, que me semble sage à sa façon et que voits veut dire une chose qu'il ne dira qu'à vous » Le roi Jenn refusa de voir ce prud homme 11 appela son confesseur et l'envoya recuestlir, en compagnie de son aumonier, le secret du vavasseur. Les deux prêtres allerent à I homme et lui annoncerent qu'ils étaient com-

¹ Procès i III p II-a

mis par le roi pour l'entendre. A cette nouvelle, désespérant de voir le roi Jean et se fiant au confesseur et à l'aumônier pour ne révéler son secret qu'au roi, il leur parla comme voici : « Tandis que j'étais seul aux champs, une voix me dit par trois fois : « Va vers le roi Jean de France, et l'avertis de ne combattre contre nuls de ses ennemis. Obéissant à cette voix, je suis venu en porter nouvelles au roi Jean. » Ayant reçu le secret du vavasseur, le confesseur et l'aumônier le portèrent au roi qui s'eu moqua. Il s'avança avec ses compagnons jusqu'à Poitiers, où il rencontra le prince Noir. Il perdit toute son armée dans la bataille et, atteint au visage de deux blessures, fut pris par les Anglais!.

Les clercs qui avaient interrogé Jeanne disséraient d'opinions sur elle. Les uns déclaraient que son assaire n'était qu'une trusserie et que le roi eût à se désier de cette sille². Les autres pensaient au contraire que puisqu'elle se disait envoyée de Dieu et avait à parler au roi, le roi devait au moins l'entendre.

Deux hommes d'Église, qui se trouvaient alors anprès du roi, Jean Givard, président du Parlement de Grenoble, et Pierre l'Hermite, qui fut depuis sous-doyen de Saint-Martin-de-Tours, jugèrent le cas assez intéressant et assez difficile pour le soumettre à messive Jacques

^{1.} S. Luce, Chronique des quatre premiers Valois, Paris, 1861, in-S*, pp. 16, 48.

^{2.} Procès, t. III, p. 115. — Thomassin, Registre Delphinal, dans Procès, t. IV, p. 305. — Chronique de la Pucelle, p. 273. — Journal du siège, p. 47.

Gelu, ce prelatarmagnie, qui avait longtemps servi, dans les conseils et les umbassades, lamaison d'Orléans et le dauphin de France Glu aux approches de la soivantaine s'était retiré du Conseil et avait quitté le siège archiépiscopal de Tours pour le siège d'Embrun, plus humble et plus cache Il clait illustre et vénérable de Girard et Pierre i Hermite lui annoncèrent, en une lettre missue la venue de cette jeune fille et il·lui firent connuître qu'interrogée singulièrement par trois professeurs de théologie, elle viait (lé reconnue dévote, sobre tempérante et contumbre, une fois la semaine, des sacrements de confission et de comminou Jeun Girard pensait qu'elle pouvui avoir éte envoyée par le Dieu qui suscita Judith et Déborah et se fit annoncer par les Sibylles²

Charles etait neuve et entendait à genoux et dévolement trois messes par jour il récitait exactement ses heures canonicales et 3 joignait des prieres pour les morts et d'autres oraisons, il se confessait quotidennement et communiait aux jours de fêtes³, muis il crojait à la divination par les estres, en quoi, il ne se dictin guait pas des autres princes de son temps chacun

¹ Gall a Christiana 1 III col 1089

² Le R P Marcell a Former Histore generale des Alpes Varitines ou Cott canes publi par l'abbé Paul Gu llaume Paris 1890-1897 (3 tol 10-8) t 11 pp 313 et su r

³ Le Rel g cux de Dunfermi ng dans Proces 1 \ p 340 — Yallet de Yanv lie H storre de Charlet \ H t \ i \ pp \ ^6 S et aurv — De Beaucourt Histoire de Charles \ H t \ i \ p \ 243

d'eux avait un astrologue à son service1. Le feu duc de Bourgogne était constamment accompagné d'un devin juif nommé maître Mousque. Le jour dont il ne devait pas voir la fin, comme il se rendait au pont de Montereau, maître Mousque lui conseilla de ne point aller plus avant, pronostiquant qu'il n'en reviendrait pas. Le duc passa outre et fut tué2. Le dauphin Charles se fiait aux Jean des Builhons, aux Germain de Thibouville et à tous autres bonnets pointus³ et gardait toujours deux ou trois astrologues auprès de lui. Ces faiseurs d'almanachs dressaient des thèmes de nativité, tiraient des horoscopes et lisaient dans le ciel l'annonce des guerres et des révolutions. L'un d'eux, maître Rolland l'Écrivain, suppôt de l'Université de Paris, qui la nuit, dans sa gouttière, observait le ciel, vit, un certain jour, à une certaine heure, l'Épi de la Vierge en l'ascendant, Vénus, Mercure et le Soleil au mi-ciel1; par quoi son compère Guillaume Barbin de Genève découvrit sûrement que les Anglais seraient chassés de France et le roi rétabli par le moyen d'une simple pucelle⁵. Si l'on en croit l'inquisiteur Bréhal,

Simon de Phares, Recueil des plus célèbres astrologues, ms. fr. 1357. —
 Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. 1. p. 306; t. II, p. 345, note.
 De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. VI, p. 399.

^{2.} Chastellain, t. III, p. 446.

^{3.} Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. I, p. 173.

^{4.} Je corrige à cet endroit le texte de Simon de Phares (Procès, IV, p. 536) d'après une communication écrite de M. Camille Flammarion.

^{5.} Procès, t. IV, p. 536.

quelque temps avant la venue de Jeanne, en France, un habile astronome de Sienne, du nom de Jean de Montalein, avait, entre autres choses, ecrit au roi Charles les paroles sumantes « Notre victoire sera dans le conseil d'une vierge, poursuivez votre triomphe sans cesse jusqu'a la ville de Paris . .

Fn ce moment même, le dauplun Charles gardait près de lui, à Chinon, un vienz astrologue normand, nommé Pierre, qui pourrait bien cire Pierre de Sunt-Valerien, chanome de Paris, lequel revenait d'Écosse, ou il était allé chercher, avec nombre de gentil-hommes, madame Marguerite, finncee au dauphin Louis. Ce maitre Pierre passa, tres peu de temps après, à tort ou à raison, pour avoir lu dans le cel qui la bergère de la Meuse élait destinee a ch so les 'maiais 2

Jeanne a sit pas longtemps dans son hôtellerie Deux jours apres sa venue, ce qu'elle avait voulu d'un si grand cœur s'accomplit, elle fut menée au roi 3 On montrait encore au siècle dermer près du Grand-Carroy, devant une maison en colombage, un puits si " la marge duquel, selon la tradition, elle mit le pied pour de-cendre de cheval, avant de gravir la pente roide qui, par la vieille Porte, conduisait au chlicau. Elle avait déjà franchi le fo-se, et le roi

¹ Proces t III, p 341

² Recueil de Simon de Phares, dans Proces t 1, p 32, note 3 Procès I I, p 143, t III, p 143

⁴ La margelle a été enlevee sous le second Empire. On soit d'ailleurs

n'était pas encore décidé à la recevoir. Plusieurs de ses familiers, et non des moindres, lui conseillaient de se défier d'une femme inconnue qui formait peut-être de mauvais desseins. D'autres lui représentèrent, au contraire, que cette pastoure lui était annoncée par lettres, envoyée de la part de Robert de Baudricourt, amenée à travers des provinces ennemies; qu'elle avait, de façon quasi miraculeuse, traversé à gué beaucoup de rivières pour arriver jusqu'à lui. Le roi, sur ces représentations, consentit à l'accueillir'.

La grande salle regorgeait de monde; les haleines la chauffaient, ni plus ni moins qu'à toute audience que donnait le roi; elle présentait cet aspect de halle, de cohue, familier aux courtisans. C'était le soir; cinquante torches brûlaient sous les solives peintes²; hommes mùrs enjuponnés et fourrés, jeunes gentilshommes glabres, engoncés des épaules, étriqués du reste, la taille fine, les jambes grêles dans les chausses collantes, les pieds pointus dans les poulaines; seigneurs tout armés, au nombre de trois cents, se pressaient, selon la coutume aulique, poussaient, arrondissaient les coudes, et l'huissier donnait de la verge sur les tètes³.

qu'il ne faut accorder aucune confiance aux traditions de ce genre. — G. de Cougny, Charles VII et Jeanne d'Arc à Chinon, Tours, 1877, in-8.

^{1.} Procès, t. I, p. 75; t. III, p. 115. — Chronique de la Pucelle, p. 273. — Journal du siège, pp. 46, 47. — Th. Basin, Histoire de Charles VII et de Louis XI, t. I, p. 68.

^{2.} Proces, t. I, pp. 79, 141.

^{3.} Le Curial, dans Les œuvres de maistre Alain Chartier, éd. Du Chesne, Paris, 1642, in-4°, p. 398.

Là se trouvaient les deux envoyés d'Orléans, messire Jamet du Tillay et le vieux seigneur Archambaud de Villars, capitaine de Montargis, Simon Charles, maitre des requêtes, ainsi que de très hauts seigneurs, le comte de Clermont, le sire de Gaucourt et probablement le sire de La Tremouille et Monseigneur l'archevêque de Reims, chancelier du royaume 1 Averti que la Pucelle venait, soit qu'il lui restat quelque défiance et qu'il hésitat encore soit qu'il eût certaines personnes à entretenir d abord, ou pour toute autre raison, le roi Charles s'en fonça dans la foule des seigneurs? Jeanne fut introduite par le comte de Vendôme. Robuste, le cou puissant et court, la pourrine ample, autant qu'il 3 poursit paratire sous le racque, elle portait petits draps, c'està-dire braies comme les hommes! Ce qui devait surprendre plus en are que ses chausses, c'était sa coissure Un chaperon se laine sur la tête, elle montrait es cheveux noirs coupés en sélulo à la manière des varlets' Les femmes de tout âge et de toute condition prenuent grand som de tirer leurs cheveux sous le her. la coiffe, le soile, de manière qu'il n'en

¹ Jeanne cité comme présent La Trémoille et l'archevêque de Re man elle cité aussi le duc d'éléaçon qui certainement ne a y trouvait pas-

⁴ Procès t Ill p 11a

³ Ibuf t. I pp 79 ct 151

⁴ Math on Thomass n dans Proces t II, pp. 301, Chronsque de Lor re ne tô d p 330, Ph i ppe de Bergame, tôid, p 523

⁵ Reistion du Greffier de La Rochelle dans Revue Historique, t. IV, p 306

passat pas un fil. Et cette crinière libre sur une tête féminine était pour le temps une chose étrange¹.

Elle alla droit au roi, ôta son chaperon, sit la révérence à la paysanne, et dit:

— Dieu vous donne bonne vie, gentil dauphin².

On admira plus tard qu'elle l'eût reconnu au milieu des seigneurs vêtus plus richement que lui. Il est possible qu'il fût ce jour-là assez mal habillé. Nous savons qu'il faisait remettre des manches à ses vieux pourpoints 3. En tout cas, il ne payait pas de mine. Fort laid, les yeux petits, vairons et troubles, le nez gros et bulbeux, ce prince de vingt-six ans tenait mal sur ses jambes décharnées et cagneuses, jointes à des cuisses creuses par deux genoux énormes qui ne vou-laient point se séparer l'un de l'autre 4. Qu'elle l'eût reconnu pour l'avoir déjà vu en peinture, c'est peu croyable. Les images des princes étaient rares en ce temps. Jeanne n'avait jamais feuilleté un de ces livres

^{1.} Saint Paul, Épitre aux Corynthiens. II. — Labbe, Collection des Conciles, t. VII, p. 978. — Saumaise, Epistola ad Andream Colvium super cap. XI. I ad Corynth. de cæsarie virorum et mulierum coma. Lugd. Batavor. ex off. Elz. 1644, in-12. — Quelques notes d'archéologie sur la chevelure féminine dans Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1888, XVI, pp. 419, 425.

^{2.} Procès, t. I, p. 75; III, pp. 17, 92, 115. — Jean Charlier, Chronique, t. I, p. 67. — Chronique de la Pucclle, p. 273. — Journal du siège, p. 46.

^{3.} De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 195.

^{4.} Th. Basin, t. I, p. 312. — Chastellain, t. II, p. 178. — Portrait historique du roi Charles VII, par Henri Baude, publié par Vallet de Viriville dans Nouvelles Recherches sur Henri Baude, p. 6. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, p. 83.

précieux ou le roi Charles pouvait être peint à la miniature dans l'attitude d'un Mage offrant des présents à l'enfant Jésus. Elle n'avait jamais vu très probablement aucun tableau peint sur bois à la ressemblance de son roi, les mains jointes, sous les courtines de son oratoire 2. Et, par grand hasard, lui eut-on montré quelqu'un de ces portraits, ses yeux, faute d'habitude, n'y eussent pas distingué grand'cho-e. ll n'y a pas non plus à rechercher si les Chinonais lui décrivirent le costume ordinaire du roi et la façon du chapeau qu'il avait coutume de porter : car il gardait, comme tout le monde, son chapeau sur la tête dans les chambres, même pour diner. Ce qui est le plus probable, c'est que des gens bien disposés pour elle la dirigèrent De toute manière, le roi n'était pas si difficile a trouver, puisque ceux qui la virent, quand elle le trout 2, n'en furent nullement ébalis.

Lorsqu'elle eut fant son salut villageois, le roi lui demanda son nom et ce qu'elle voulait. Elle répondit

— Gentil dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronne à Reims et serez le heutenant du Roi des cieux, qui est le Roi de France.

¹ Comme dans la miniature de Jean Fouquet, de plus de dix ans posterieure Gruyer, Les Quarante Fouquet de Chantelly, Paris, 1897, 10-4*

² Note sur un ancien portrett de Charles VII conserve au Louvre, doas Bulletin de la Societé des Antoquaires de France, 1862, pp. 67 et suiv

Elle demanda qu'on la mit en œuvre, promettant que par elle serait levé le siège d'Orléans ¹.

Le roi la tira à part et l'interrogea assez longtemps.
Il était naturellement doux, affable envers les humbles et les pauvres, mais non sans défiances ni soupçons.

Durant cet entretien particulier, elle lui fit, dit-on, en le tutoyant avec une familiarité angélique, cette étrange révélation :

— Je te dis, de la part de Messire, que tu es vrai héritier de France et fils de roi².

Plus tard, l'aumônier de la Pucelle rapporta ce propos, disant le tenir de la Pucelle elle-même. Ce qui est certain, c'est que les Armagnacs en tirèrent bientôt un miracle en faveur de la maison des Lis. On prétendit que ces paroles, que Dieu lui-même prononçait par la bouche d'une innocente, correspondaient à une secrète et cruelle inquiétude du roi, que le fils de madame Ysabeau était troublé et contristé à l'idée que, peut-être, un sang royal ne coulait pas dans ses veines et que, à moins de sortir, par illumination céleste, des doutes que lui inspirait sa naissance, il était prêt à renoncer à son royaume comme à un bien usurpé 3.

^{1.} Procès, t. II, p. 103. — Relation du Greffier de La Rochelle, p. 337. — Chronique de la Pucelle, p. 273. — Jean Chartier, Chronique, t. I, pp. 67, 68.

^{2.} Procès, t. III, p. 103.

^{3.} L'abréviateur du Procès, dans Procès, t. IV, pp. 258-259. — Basin, Histoire de Charles VII et de Louis XI, t. I, p. 67. — Journal du siège, p. 48.

On assura qu'à la revélation qu'il élait vrai héritier de France, son visage avait resplendi de joie.

Sans doute, la reine \Sabeau &tait communément traitée par les prêcheurs armagnacs de « grande gorre » et d'Ilérodiade gonfiée d'impuretés, encore voudrait-on savoir d'ou venait tout à coup à son fils cette curiosité bizarre? Il n'en avait pas demandé tant pour receioir son héritage. Et, au besoin, tous les légistes de son parti l'eussent rassuré! ils lui auraient démontré, par raisons tuves des lois et coutumes, qu'il était, de naissance, vrai héritier et droit succes-eur du feu roi, la filiation se prouvant par ce qui est manifeste, et non par ce qui est cache, sans quoi, il ne serait pas possible de régler les successions ni de discerner sûrement le légitime héritier d'un royaume ou d'un arpent de terre Cependant on doit tenir compte que, à cette heure, il était tres malheureux, et que le malheur agite les consciences et souleve les «crupules, et qu'enfin il pouvait douter de la justice de sa cause, puisque Dien l'abandonnait Mais si vraiment des doutes pénibles le tourmentaient, 🗠 iment croire qu'il s'en délivra sur le dire d'une jeune fille dont il ne savait encore «i elle était sage ou folle, m si même elle ne lui était pas envoyée par ses ennemis? Cette credulité ne s'accorde guère avec ce que nous savons de son naturel soupçonneux. La premiere pensée qui devait venir à son

¹ Procès t. III p 116 - S Luce Jeanne d'Arc à Domremy, p 121

esprit, c'est que des clercs avaient endoctriné la jeune fille.

Peu d'instants après l'avoir congédiée, il appela le sire de Gaucourt et quelques autres de son Conseil et leur répéta ce qu'il venait d'entendre:

— Elle m'a dit qu'elle m'était envoyée de par Dieu pour m'aider à recouvrer mon royaume ¹.

Il n'ajouta point qu'elle lui avait révélé un secret connu de lui seul.

Les conseillers du roi, encore mal édifiés sur cette jeune fille, décidèrent qu'il fallait l'avoir sous la main, pour l'examiner dans ses mœurs et croyances².

Le sire de Gaucourt la retira de chez son hôtesse pour la loger dans une tour de ce Coudray que, depuis trois jours, elle voyait au-dessus de la ville 3. Le Coudray, l'un des trois châteaux, n'était séparé du château du milieu, où logeait le roi, que par un fossé et des travaux de défense 4. Gaucourt la confia à son lieutenant pour la ville de Chinon, Guillaume Bellier, majordome du roi 5. Il lui donna pour la servir un de ses pages, un enfant de quinze ans, Immergnet, qu'on appelait aussi Minguet, d'un sobriquet de famille. On l'appelait encore Mugot, peut-être par corruption de mango, qui

^{1.} Procès, t. III, p. 209.

^{2.} Ibid., t. III, p. 209,

^{3.} Ibid., t. III, p. 66.

^{4.} G. de Cougny, Charles VII et Jeanne d'Arc à Chinon, Tours, 1877, p. 40.

^{5.} Procès, t. III, p. 17.

s'entretenir avec elle. Ils la trouvèrent habillée en garçon.

Depuis qu'elle était auprès du roi, certains lui demandaient s'il n'y avait point dans le pays d'où elle venait un bois nommé le Bois-Chenu².

On lui faisait cette question parce qu'il courait alors une prophétie de Merlin concernant une pucelle qui devait venir du bois Chenu. Et les gens en étaient émus, car tout le monde alors prétait attention aux prophéties et celles de Merlin l'Enchanteur étaient particulièrement estimées³.

Merlin, né d'une femme par les œuvres du diable, tirait de cette origine sa science profonde; à la pratique des nombres, qui donnent la clef de l'avenir, il joignait la connaissance de la physique par laquelle s'opèrent les enchantements; aussi lui était-il facile de changer les rochers en géants. Pourtant une dame le vainquit; la fée Viviane enchanta l'enchanteur et le retint charmé dans un buisson d'aubépine. C'est là un exemple, après tant d'autres, du pouvoir des femmes.

Les insignes docteurs et les illustres maîtres estimaient que Merlin avait dévoilé bien des choses

^{1.} Chronique de la Pucelle pp. 274 et suiv. — Jean Chartier, Chronique, p. 68.

^{2.} Procès, t. I, p. 68.

^{3.} Ibid., t. III, pp. 133, 340. — Thomassin, dans Procès, t. IV, p. 395. — Walter Bower, dans Procès, t. IV, p. 489. — Christine de Pisan, dans Procès, t. V, p. 12. — La Borderie, Les véritables prophéties de Merlin, examen des poèmes brelons attribués à ce barde, dans Revue de Brelagne, 1883, t. LIII.

with anglesise the Winchester et se serant aperțu que, dans les copies qu'on firent courir en France, elli ditti dienturie, trouquée et tont à fait détournée de son voirtible sens Miss personne ne s'ausa de vérifie totel. Les lurres (tuent rares et les esprits dépourvus de critique. La leçon fauture à dessein fut acceptée pour la puro parole de Merlin et il en courui de nombre uses copies.

Ca copues, il'ou verment-elles? Leur origine demen o mi sins doute ni junais inconnue; mus un point el hors de doute : c'est qu'elles désignaient la fille de la lumbe, qui du seut de la muson paternelle voyat l'orce du Bois-Chenn. Elles ne venrient donc pas de tre lour et ne couraient pas depuis longtemps! Si rubprophétic de Merlin corrigee n'est pas celle que Lance un indit au village, autonogant qu'une Pucelle vieu fra t des Mirches de Lorraine pour le saint du royaure, c'est as couvaire printaine, elles ont toutes deux un au fermulle 3; elles furent lancies l'une et l'autre dat un intime esprit et duis une mi me intention et il faut bleu y reconneitte landica d'un concert intre des clers de la Meus, et des clers de la Loire pour mettre et lorin re la misseude de loursems.

la che auches d' Leanne clant predite par Mirles il fallot quelle le fût ausst par Bele, car Beleid

¹ Martin 1 11 p 24

g Proved Raine & all fee doub fregiet en en nec seule qu'il d'inn : fur dies nu l'em Proven : Ill p. 133

Merlin, en matière prophétique, marchaient toujours ensemble.

Le moine de Yearmouth, Bède le Vénérable, vieux alors de six siècles, avait été de son vivant un puits de science. Il avait écrit sur la théologie et sur la chronologie, il avait parlé du jour et de la nuit, de la semaine et des mois, des signes du zodiaque, des épactes, du cycle lunaire et des fêtes mobiles. Dans son livre De temporum ratione, il avait traité des septième et huitième âges du monde, lesquels devaient suivre l'âge où il vivait. Il avait prophétisé. Durant le siège d'Orléans, des clercs répandirent sous son nom ces vers difficiles dans lesquels la venue de la Pucelle était annoncée:

Bis sex cuculli, bis septem se sociabunt ¹, Gallorum pulli Tauro nova bella parabunt, Ecce beant bella, tunc fert vexilla Puella.

Le premier de ces vers est un chronogramme, c'està-dire qu'il contient en lui-même une date. Pour la dégager, on prend les lettres numérales qui s'y trouvent, et l'on en fait la somme. Cette somme donnera la date.

bIs seX CVCVLLI, bIs septeM se soClabVnt 1+10+100+5+100+5+50+50+1+1+1000+100+1+5=1629.

Si l'on avait cherché ces vers dans les livres du

^{1.} En adoptant la correction de M. Germain Lesèvre-Pontalis, Chronique d'Antonio Morosini, t. III, pp. 126, 127; t. IV, pp. 316 et suiv.

futures et prédit bien des événements dont quelquesuns netaient pas encora accomplis, et à ceux qui sétonnaient qu'un fils du diable ent reçu le don de prophétie, ils répondaient que le Saint-Esprit est bien le maître de révéler ses secrets à qui il his platt, comme il la montre, en fusant parlé les Sibylles et en ouvrant la bouche à l'anesse de l'Islaum

Merlin avait désigné notamment sire Bertrand Du Gueselin sous la figure d'un guerrier portant un al_ole sur son ecu, ce dont on s'avisa après les hants faits du Connetable.

Les Anglais n'accordaient pas moins de créance que les Français aux prophéties de ce sage Quand Arthur de Bretagne, comte de Richemont, fut pris à rançon et mené au roi Henri, celui-ci, vojant un sangher sur les armes du duc, larsa (chiter sa joie Il avait présente a l'esprit la vatienation de Merlin, qui di-ait : Un prince nommé Arthur, né de la Bretagne armoricaine,

 portant un sanglier sur son enseigne, doit conquérir Angleterre, et, après qu'il en aura débouté la génération des Anglais, la repeuplera du lignage breton ¹. »

Or, durant le carème de l'an 1429, courait parmi les Armagnacs cette prédiction extraite d'un livre de Merlin :

« De la ville du Bois-Chenu sortira une pucelle pour donner ses soins à la guérison; laquelle, après avoir forcé toutes les citadelles, desséchera de son souffle toutes les fontaines. Elle se répandra en pleurs misérables et remplira l'île d'une clameur horrible. La tuera le cerf à dix cors, de qui quatre ramures porteront des diadèmes d'or, mais dont les six autres seront changées en cornes de buffles et troubleront d'un son funeste les îles de Bretagne. Se dressera la forêt danoise, qui parlera d'une voix humaine, disant : « Viens, Cambrie, joins à ton flanc Cornouailles ². »

Dans cet obscur langage, Merlin annonce confusément qu'une vierge accomplira des actions grandes et extraordinaires avant de périr d'une main ennemie. Sur un seul point il est clair, ou le semble. C'est quand il dit que cette vierge sortira de la ville du Bois-Chenu.

Si quelqu'un avait pu prendre cette prophétie à sa source et la lire dans le quatrième livre de l'Historia Britonum, où elle se trouvait effectivement sous le titre de Guyntonia vaticinium, il aurait vu qu'elle concernait la

^{1.} Le Baud, Histoire de Bretagne, Paris, 1638, in-fol. p. 451.

^{2.} Procès, t. III, pp. 310-342.

201 ville anglaise de Winchester et se serait aperçu que, dans les copies qu'on faisait courir en France, elle était dénaturée, tronquée et tout a fait detournée de son véritable sens. Mais personne ne s'avisa de vérifier le texte Les lures étaient rares et les esprits dépourvus de critique La leçon fautive a dessein fut acceptée pour la pure parole de Merlm et il en courut de nom-

breuses copies Ces copies, dou venaient-elles? Leur origine demeu rera sans doute a jamais inconnue, mais un point est hors de doute c'est qu'elles désignaient la fille de la Romée, qui du seuil de la maison paternelle torait l'orée du Bois-Chenu Elles ne venaient donc pas de tres loin et ne couraient pas depuis longtemps . Si cette prophétie de Merlin corrigée n'est pas celle que Jeanne entendit au village, annonçant qu'une Pucelle viendrait des Marches de Lorraine pour le salut du royaume, cest sa cousine germaine, elles ont toutes deux un air de famille 2, elles furent lancées l'une et l'autre dans un meme e-prit et dans une meme intention et il fuit bien y reconnaître l'indice d'un concert entre des cleres de la Meuse et des clercs de la Loire pour mettre en lumière la miraculée de Domremy

La chevauchée de Jeanne etant prédite par Merlin, il fallait qu'elle le fut aussi par Bède, car Bede et

¹ Mores at 11, p 324

² Pierre linget fond les deux propheties en une seule qu'il dit aver lue dans un livre, Proces t 111, p 133

Merlin, en matière prophétique, marchaient toujours ensemble.

Le moine de Yearmouth, Bède le Vénérable, vieux alors de six siècles, avait été de son vivant un puits de science. Il avait écrit sur la théologie et sur la chronologie, il avait parlé du jour et de la nuit, de la semaine et des mois, des signes du zodiaque, des épactes, du cycle lunaire et des fêtes mobiles. Dans son livre De temporum ratione, il avait traité des septième et huitième ages du monde, lesquels devaient suivre l'age où il vivait. Il avait prophétisé. Durant le siège d'Orléans, des clercs répandirent sous son nom ces vers difficiles dans lesquels la venue de la Pucelle était annoncée:

Bis sex cuculli, bis septem se sociabunt , Gallorum pulli Tauro nova bella parabunt, Ecce beant bella, tunc fert vexilla Puella.

Le premier de ces vers est un chronogramme, c'està-dire qu'il contient en lui-mème une date. Pour la dégager, on prend les lettres numérales qui s'y trouvent, et l'on en fait la somme. Cette somme donnera la date.

bIs seX CVCVLLI, bIs septeM se soClabVnt $1 \div 10 + 100 + 5 \div 100 + 5 \div 50 \div 50 \div 1 \div 1 \div 1000 \div 100 + 1 \div 5 = 1429$.

Si l'on avait cherché ces vers dans les livres du

^{1.} En adoptant la correction de M. Germain Lefèvre-Pontalis, Chronique d'Antonio Morosini, t. III, pp. 126, 127; t. IV, pp. 316 et suiv.

venérable Bède, on ne les y aurait pas trouvés; ils n'y sont pas mais on ne songea pas plus à les y chercher qu'i chercher dans Merlin la Foret Chenue!. Et il fut entendu que Bede et Merlin annonçaient la Pucelle Des bords de la Loire, en cette saison, vaticinations, carmesibillins chronogrammes s'envoluient comme des pigeous et se repandaient dans lout le royaume. Le faire Bede parviendra en Bourgogne des mai ou juin de cette même innee On le connattra plus tôt encore à Paris, Chri tine de Pi-an, vieille et recluse en une abbaye de France, écrira, avant le dermer jour de juillet 1429, que Bede et Merlin avaient vu la Pucelle en esprit* Les ciercs qui forgeau nt alors des prophéties pour la Purelle ne sen time at pas au faux Bode et au Merlin contrefut. Ils claient vraiment infatigables et nous possidons encore un prece de leur métier, que par

voici une vieille traduction française:

Lue vierge vestue de vestemens d'homme et qui a les membres appartenans a pucelle, par la monition de Dieu, saf parteille d'relevar la roy portant les fleurs-de-lis, qui et couché, et de chaser «« ennemys mandis, et mesmement

grand hasard, le temps n'a pas détruite C'est un fetit poeme latin écrit dans le style obscur des devins, d'est

¹ The complete works of Venerable Bede, Ed Giles, Londres, 191341 12 vol in-St, ap Paters Ecclesse anglicance

Christine de Pissin, dans Proces et V, p. 12 — Morosini i III, p. 125.
 Le Dyren de Saint Thidand dans Procés, et 11, p. 423 — Derman Korner, dans le P. Arroles La crose Jeanne d'ire, pp. 273 et saix — Walter Bower, dans Proces, et N, p. 431

ceux qui maintenant sont devant la cité d'Orléans, laquelle ils espavantent par siège. Et se les hommes ont grand courage d'eux joindre à la bataille, les faux Anglois seront succombés par mort, par le Dieu de la bataille de la Pucelle, et les François les tresbucheront, et adonc sera la fin de la guerre; et retourneront les anciennes alliances et amour; pitié et autres droits retourneront; et traiteront de la paix; et tous les hommes s'outroyeront [s'octroyeront?] au roy de leur bon gré, lequel roy leur pèsera et leur administrera justice à tous, et les nourrira de belle paix. Et dorenavant nul Anglois ennemy portant le liépart ne sera, qui présumera soy dire roy de France [Le translateur ajoute :] et d'ensuir les armes; lesquelles armes la sainte Pucelle appareille 1.

Ces fausses prophéties nous donnent un aperçu des moyens par lesquels on mit en œuvre la jeune inspirée. On s'y prit sans doute un peu trop artificieusement à notre gré. Ces clercs ne regardaient qu'au but, qui était la paix du royaume et de l'Église. Il était nécessaire de préparer le miracle du salut commun. Ne soyons pas trop émus de découvrir ces fraudes pieuses sans lesquelles les merveilles de la Pucelle ne se seraient pas produites. Il faut toujours beaucoup d'art et même un peu de ruse pour accréditer l'innocence.

Cependant, sur un rocher escarpé, au bord de la Durance, dans la chaire écartée de Saint-Marcellin, Jacques Gélu restait attaché au roi qu'il avait servi et

^{1.} Buchon, Math. d'Escouchy, etc., p. 537. — G. Lefèvre-Pontalis, Eberhard Windecke, pp. 21 à 31.—On trouve sur un feuillet de garde du Cartulaire de Thérouanne un texte latin de cette prophétie.

soucieux des inférits des maisons d'Orláns et de France il répondit aux deux hommes d'église. Jean Girard et Pierre I llermite, qu'il ne doutait pas que Dieu ne se maifestat en faveur de l'orphelin et de l'affligé et ne punti l'injurieuse entreprise de l'Anglais, que néanmoins on ne des ait pas aisément in à la légrie eroire aux discours d'une paysanne nourrie dans la solitude, que le sec femnin était fragile et prompt à s'abuser, qu'il fallait ne pas se rendre ridicule aux yeux des étrangers. « Les Français, ajouta-t il, sont déjà trop connus pour luir facilité naturelle à se laisser duper. » Il avise enfin Pierre i Hermite qu'il serait opportun que le roi jeunét et fit pénitence pour être celairé du Ciel et présené d'erreur!

L'ancien conseiller delplinal n'était pas franquille il écriuit directement au roi Charles et à la reine Nane pour les avertir du danger Cette fille ne lui disait riad bon, il se méfiait d'étile et pour trois raisons premièrement, elle venait d'un pays que tennent les ennemis du roi, Bourguignons et Lorrains, deuxièmement, c'était une hergree aise à sédure, troisièmement, elle était fille Il bailla comme evemple Alexandre de Macédoine, qu'une reine voului empoisonner, elle avut été nourrie de venis par les ennemis du roi et più s'en voyée à lui dans l'espoir qu'il se laisserait prendre aux

¹ Proces t 111 p 393 407, t. V, pp 473 — Marcellin Fornier Historic des Alpes Maril mes ou Cottiennes t 11, pp 313 314

amours de cette garce, vraie boîte à poisons¹. Mais Aristote écarta l'abuseresse et ainsi délivra de mort son prince. Aussi sage qu'Aristote, l'archevêque d'Embrun recommanda au roi de ne pas converser seul à seule avec la fille. Il prescrivit qu'on ne la laissât pas approcher de trop près, qu'on l'examinât; que cependant elle ne fût pas rebutée.

A ses lettres Gélu reçut une réponse prudente qui le rassura. Dans une nouvelle missive, il témoigna au roi qu'il était bien aise qu'on tint la fille dans la suspicion et qu'on la laissat dans l'incertitude de lui croire ou de ne lui pas croire. Puis sentant renaître ses premières incertitudes : « Il n'est pas à propos, disait-il encore, qu'elle ait beaucoup d'accès au roi, jusqu'à ce qu'on soit bien acertainé de sa vie et de ses mœurs 2. »

Assurément le roi Charles tenait Jeanne dans l'incertitude de ce qu'on croyait d'elle. Mais il ne la soupçonnait d'aucune malice et il la recevait volontiers. Elle l'entretenait avec une angélique familiarité. Elle l'appelait gentil dauphin et, par cette gentillesse dont elle lui donnait, il faut entendre noblesse et splendeur royale³. Elle l'appelait aussi l'oriflamme, parce qu'il était pour elle l'oriflamme, ou, comme elle eût dit au-

^{1.} L'imprime donne « grace » qui n'est pas possible. J'ai conjecturé garce, qui est extrêmement probable.

^{2.} M. Fornier, Histoire des Alpes-Maritimes ou Cotliennes, ibid.

^{3.} Greffier de l'Hôtel de Ville d'Albi, dans Procès, t. IV, p. 300.

jourd hui le drapeau 1 Loriflamme était la bannière rovale D tous ces gens qui étaient alors à Chinon per sonne ne l'avait jamais vue, mus on en contait des merveille. L'oriflamme elait en forme de gonfalon a deux queue faite d'une etoffe fine precieuse et légere qu'on nommait sandal et toute bordée de houppes de son, verte. Elle était descendue du ciel, c'était la ban ni re de Clovis et de saint Charlemagne Quand le roi allait en guerre on la portait devant lui Elle avait t lle vertu que les ennemis, a son approche perdaient leur force et fuyaient épouvantés. On se rappelait qu'en l'an 1301 alors que le roi Philippe le Bel eut victoire des Flamands le chevalier qui la portait fut tué. On le trouva l I ndemain qui mort, la pressait encore entre ses bras? Elle avait flotté devant le roi Charles VI want see mall eurs et depuis lors jamais plus elle n avait eté deployée

Un jour que la Pacelle et le roi conversaient ensemble le duc d'Alençon entra dans la salle Encon enfant il wait et pris a Verneuil par les Anglai qui l waient garde ling ans dans la tour du Crotoy. Deli un defui peu de temps, il chassait aux cailles pras de Sant Florent les-Saumur quand un courrier vint les

¹ Thomass n dans Proper L IV p 301

^{2.} Du Caure Glussere au mot aurifamma — Le Roux de Lincrel Towersel Parts et ses historiens Ip 1.0 2.1 25 29 [Haber gratra e de Paru 1

^{3.} Perceval de Carny p 136 - Chronique de la Puccile pp 22t 217

apprendre qu'une jeune fille était envoyée au Roi, de par Dieu, pour mettre les Anglais hors de France¹. Cette nouvelle l'intéressait autant que personne, car il avait épousé la fille du duc d'Orléans. Aussitôt il s'était rendu à Chinon pour voir ce qu'il en était. Le duc d'Alençon se montrait à son avantage dans les années légères de sa jeunesse; mais il ne fut jamais réputé bien sage. C'était un esprit faible et violent, vain, envieux, d'une extrème crédulité. Il était persuadé que l'herbe martagon met en la grâce des dames; et, plus tard, il se crut ensorcelé. Il avait une vilaine voix rauque²; il le savait et il en souffrait. Dès qu'elle le vit approcher, Jeanne demanda qui était ce seigneur. Le roi ayant répondu que c'était son cousin d'Alençon, elle salua le duc et lui dit:

— Vous, soyez le très bien venu. Plus on sera ensemble du sang du roi de France, mieux cela sera³.

En quoi elle se trompait du tout au tout. A cette parole de la Pucelle le dauphin dut sourire amèrement. Le sang de France, il savait ce qu'en valait la pinte!

Le lendemain Jeanne vint à la messe du roi. Quand elle approcha de son dauphin, elle lui fit la révérence. Le roi la conduisit dans une chambre, dont il fit

^{1.} Procés, t. III, p. 91.

^{2.} Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. III, pp. 408, 409. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. VI, pp. 43, 44.

^{3.} Procès, t. III, p. 91.

retirer tout le monde, hors le sire de la Tremouille et le duc d'Alencon

Mors Jeanne lui adressa plusieurs requêtes. Elle lui demanda particulierement de faire don de son royaume an Bot des cieux

- Après quoi, ajouta t elle, le Roi des cieux fera pour vous ce qu'il a fait pour vos prédecesseurs et vous remettra en l'État de vos peres!

En tenant ces propos spirituels, en exprimant ces preceptes de reforme et de vie nouvelle, elle répétait ce que des cleres lui avaient appris. Mais elle n'était pas profondément penétrée de cette doctrine qui trop subtile pour elle devait bientôt s'effacer de son e prit et faire place a une ardeur moins monastique et plus chevalere que

Ce même jour, elle accompagna le roi a la prome nade et, dans la prairie, courut une lance avec tant de bonne grace, que le duc d Alençon, émerveillé, lui fit don dun cheval2

Peu de jours aprè , ce jeune seigneur la mena à l'abbaye de Saint Florent lès-Saumur's, dont l'église était si admirée qu'on l'appelait la Belle d'Anjou Ce-t dans cette abbaye qu habitaient alors sa mere et sa femme Elles furent, dit-on, joyeu es de voir Jeanne

¹ Proces t. III pp 91 et 99 - Eberhard Windecke pp 152 et suit 2 Proces L 111 p 93

^{3.} Perceval de Cagur p 118

Mais elles n'avaient pas grande confiance dans l'issue de la guerre. La jeune dame d'Alençon lui dit:

— Jeannette, je crains beaucoup pour mon mari. Il sort à peine de prison et il a fallu dépenser tant d'argent pour sa rançon, que je le prierais bien volontiers de rester au logis.

A quoi Jeanne répondit:

— Madame, soyez sans crainte. Je vous le rendrai sain et en tel ou meilleur état qu'il n'est!.

Elle appelait le duc d'Alençon son beau duc² et elle l'aimait pour l'amour du duc d'Orléans dont il avait épousé la fille. Elle l'aimait parce qu'il croyait en elle quand tous doutaient ou niaient; elle l'aimait parce que les Anglais lui avaient fait tort; elle l'aimait parce qu'elle lui voyait bonne envie de combattre. On contait que, pris à Verneuil par les Anglais, quand ils lui avaient offert de lui rendre sa liberté et ses biens s'il voulait se tourner de leur parti, il avait rejeté leurs offres³. Il était jeune comme elle; elle le jugeait comme elle sincère et généreux. Et peut-être l'était-il alors; sans doute il ne cherchait pas déjà des poudres pour sécher le roi .

^{1.} Procès, t. III, p. 96.

^{2.} Perceval de Cagny, p. 151 et passim.

^{3.} Monstrelet, t. IV, p. 240.

^{4.} P. Dupuy, Procès de Jean II duc d'Alençon 1458-1474, 1658, in-4°. — Michelet, Histoire de France, t. Y, p. 382. — Docteur Chereau, Médecins du quinzième siècle, dans l'Union Médicale, t. XIV, août 1862. — Joseph

On décida que Jeanne serait conduite à Poitiers afin d y être examinée par les docteurs' Dans cette ville se tenait le Parlement et étaient réunis beaucoup de

notables clercs en théologie, tant séculiers que régu hers2 De colennels docteurs et mattres y furent con

voques par surcroit Jeanne partit sous escorte Flie crut d'abord qu'on la menut à Orléans Elle rappelait l ignorance et la foi de ces pauvres gens qui, ayant pris la croix, allaient et à chaque ville qu'ils voyaient devant eux, pensaient que ce fût Jérusalem A mi-chemin, elle

demanda à ses guides ou ils la condui-aient Quand elle apprit que c'était à Poitiers - En nom Dieu! dit-elle, je sais que j j aurai bien affaire Mais Messire m aidera Or, allons, de par Dieu !

Gu bert Jean II duc d tiençon dans les Positions de l'École des Chartes

- année 1893 1 Proces L. III p 116 et 909

 - 2 Bel a re Leda a Jeanne d'Arc a Potters Saint Maixent 1891 in & de 15 p - Neuville Le Parlement royal a Potters dans Reque Ha
 - torque t 11 p 281 3 Chronique de la Pucelle p To - Journal du nege p 43 - Mons-
- trelet t 11 p 3 >

CHAPITRE VII

LA PUCELLE A POITIERS.

Depuis quatorze ans, la ville de Poitiers était la capitale de la France française. Le dauphin Charles y avait transféré le Parlement ou, du moins, y avait réuni quelques membres échappés du Parlement de Paris. Le Parlement de Poitiers n'était composé que de deux Chambres. Il aurait jugé comme le roi Salomon, si les plaideurs étaient venus lui soumettre leurs causes, mais ils ne venaient pas, de peur d'être pris en chemin par les routiers et les capitaines à la solde du roi, et parce que, dans le trouble du royaume, les différends ne se réglaient guère par justice. Les conseillers, qui pour la plupart avaient leurs terres près de Paris, ne savaient comment se vêtir et se nourrir. Rarement ils recevaient leurs gages et le casuel faisait défaut. Ils avaient beau inscrire sur leurs registres la formule:

Non deliberetur donec solvantur species, les parties n appor taient point d'especes' Lavocat général, messire Jean Jouvenel des Ursins qui possédant belles terres et mai sons en lle de-France Brie et Champagne, était tout piteux de voir la dame de bien et d honneur sa femme ses onze enfants et ses trois gendres, aller par les rues de la ville nu pieds et dans de pauvres habits? Quant aux docteurs et maîtres qui avaient suivi la fortune du roi ce t en vain qui le Ctaient des puits de science et des fontaines de clergie puisque, faute d'une uni versité ou ils pussent enseigner, ils ne tiraient nul profit de leur éloquence et de leur savoir La ville de Portiers devenue la première ville du royaume avait un Parlement et n avait pas d'Univer ité, semblable à une dame de haute noblesse mais borgne, le Parle ment et l'Univers a étant les deux yeux d'une grande ville Aussi nourrissaient ils en leurs tristes loisirs un désir ardent de rétablir les affaires du roi avec les leurs s il plusait au Seigneur. En attendant exténués de froid et de faim ils gémissaient et se lamentaient C une Israel dans le désert ils soupiraient après le jour ou Dieu entendant leurs plaintes, dirait « Ce soir vous mangerez de la chair et demain matin vous

¹ Near lle Le Pa lement royal à Post ers dans Revue Historique t 11 p 18 - De Beaucourt Histo re de Charles 11f t 11 pp 371 et su v

² Lou's Bat fiel Jean Jouwenel précét des marchands de la elle de Paris Paris 1894 n.8 - Juvénal des Ur na Histo re de Cha les VI DD 359 360

vous rassasierez de pain; et vous connaîtrez que je suis le Seigneur votre Dieu. » Vespere comedetis carnes et mane saturabimini panibus: scietisque quod ego sum Dominus deus vester. (Exod. XVI, 12.) C'est parmi ces fidèles et panyres serviteurs d'un roi pauvre, que furent choisis pour la plupart les docteurs et clercs chargés d'examiner la Pucelle. Voici quels ils étaient : le seigneur évêque de Poitiers1; le seigneur évêque de Maguelonne2; maître Jean Lombard, docteur en théologie, autrefois professeur de théologie à l'Université de Paris³; maître Guillaume Le Marié, bachelier en théologie, chanoine de Poitiers 1; maître Gérard Machet, confesseur du roi5; maître Jourdain Morin 6: maître Jean Érault, professeur de théologie7; maître Mathieu Mesnage, bachelier en théologie⁸; maître Jacques Meledon⁹; maître Jean Maçon, docteur en droit civil et en droit canon, de grande renommée 10; frère Pierre de Versailles, religieux de Saint-Denys en France, de l'ordre de Saint-Benoît,

^{1.} Procès, t. III, p. 92. - Gallia Christiana, t. II, col. 1198.

^{2.} Ibid., t. III, p. 92. — Le P. Ayroles, La Pucelle devant l'Église de son temps, p. 6.

^{3.} Ibid., t. 111, pp. 203, 204.

^{4.} Le Maire, Procès, t. III, pp. 19 et 203.

^{5.} Procès, t. III, pp. 74, 75. — Launoy, Historia Collegii Navarrici, lib. II, passim.

^{6.} Procès, t. III, pp. 92, 102.

^{7.} Ibid., t. III, pp. 74, 75.

^{8.} Ibid., t. III, pp. 74, 92, 102.

^{9.} Ibid., t. II, p. 203.

^{10.} Ibid., t. III, pp. 27, 28.

professeur de théologie, prieur du prieuré de Saint-Pierre de Chaumont, abbé de Talmont au diocése de Laon, ambassadeur du très chrétien roi de France', frere Pierre Turelure, de l'ordre de Saint-Dominique, inquisiteur de Toulouse', maître Simon Bonnet', frère Guillaume Aimery, de l'ordre de Saint-Dominique, docteur en théologie, professeur de théologie'; fire Seguin de Seguin, de l'ordre de Saint-Dominique, docteur en théologie, professeur de théologie', frère Pierre Seguin, carme's plusieurs conseillers du roi, hienciés en droit evul une qu'en droit canon

Cetait beaucoup de docteurs pour interroger une bergere Cependant on doit songer qu'en ce temps ou la théologie, infletuble et subtile, dominait toute connais sance humaineet obtenait du bras séculier qu'il fit suivre d'effets les opinions émises par elle, des qu'une pauvre fille ignorante donnait a croire qu'elle voyut Dien, la Vierge, les anges et les sants, il fallait qu'elle allât, dans un grand concours de docteurs, de imracles en imracles, à une mort bien odorunte et à la béatifica-

Proces i III pp 19, "4 9" 203 — Gallia Christiana, i III col 1126
 Bid i III p 203 — Gillia Christiana, i III col 1129

³ Ibid 1 III p 92

⁴ Ibid L 111 pp 19 83, 203

⁵ Ibid t III pp 19, "03 -- Le P Chapotin, La guerre de cent aus Jeanne d'Arc et les Dominicains p 132

⁶ Le Changine Dunand, La I gende anglaise de Jeanne, Parss, 1963, in-8*, p 118

tion, ou, d'hérésies en hérésies, aux prisons ecclésiastiques et au bûcher des sorcières. Et comme les sacrés inquisiteurs étaient persuadés que le diable entre facilement dans les femmes, la malheureuse créature avait plus de chance d'être brûlée vive que de mourir en odeur de sainteté. Par exception singulière, Jeanne, devant les docteurs de Poitiers, ne courait pas grand risque d'être suspectée dans sa foi. Frère Pierre Turelure lui-même ne désirait pas trouver en ce moment devant lui une de ces hérétiques qu'il recherchait curieusement à Toulouse. Les illustres maîtres, en s'approchant d'elle, rentraient leurs griffes théologales. Ils étaient d'Église; mais ils étaient Armagnacs. C'était, pour la plupart, des hommes d'affaires, des négociateurs, de vieux conseillers du dauphin'. Qu'ils eussent, comme prètres, une doctrine et des mœurs, qu'ils connussent des règles pour juger en matière de foi, ce n'est pas douteux: Mais à cette heure il ne s'agissait pas de guérir le mal hérétique, il s'agissait de chasser les Anglais. Jeanne était dans la grâce de monseigneur le duc d'Alençon et de monseigneur le Bâtard; les habitants d'Orléans l'attendaient comme le salut. Elle promettait de mener le roi à Reims, et il se trouvait que l'homme le plus puissant et le plus habile de France, le chancelier du royaume, messire Regnault de Chartres était

^{1.} O. Raguenet de Saint-Albin, Les juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, membres du Parlement ou gens d'Église? Orléans, 1894, in-8°, 46 p.

archevêque, comte de Reims Cela pe-ait d'un grand poids'

Et qu'il en fut comme elle disait, que Dieu leut vraiment envoyée à l'aide des fleurs de Lis, au jugement de quiconque avait sens et clergie et tenait le parti français, ce n était pas impossible, encore qu'extraordinaire Personne ne mait que Dieu pût intervenir directement dans la conduite des royaumes, ayant dit lui même Per me reges regnant En l'Église une et sainte, les docteurs de Poitiers pensaient judicieu-ement que le Seigneur protégeait les gens du dauphin, tandis que l'Université de Paris tout aussi judicieuse ment le croyait avec les Bourguignons et les Anglais Il n etait pas necessaire que son messager fût un ange Ce pouvait être une créature humaine ou une bête, comme le corbeau qui nourrit Élie Et qu'une fille eut charge de guerre, c'est ce qui s'accordant avec ce qu'on trouvait dans les livres touchant Camille, les Amazones et la reme Penthésilée, et avec ce qui est dit dans la Bible des femmes fortes suscitées par le Seigneur pour le salut d'Israel, Deborah, Jahel, Judith de Bethuhe Car il e.t écrit « Ce ne sont point les jeunes hommes qui ont renversé celui dont la pui-sance etait sur eux, ni les fils des geants qui l'ont frappe, ni les colosses qui se sont opposés à lui Mais Judith, fille de Merari, l'a detruit par la beauté de son visage >

i Vorpius haut, pp 176-179

Jeanne fut conduite à l'hôtel qu'habitait maître Jean Rabateau, non loin du Palais, au cœur de la ville1. Maître Jean Rabateau était avocat général lai; les causes criminelles lui appartenaient tandis que les causes civiles allaient à l'avocat général clerc, Jean Jouvenel. Avocats du roi, hommes du roi, ils le représentaient l'un et l'autre, lorsqu'il était en cause. Le roi était un mauvais client. Maître Jean Rabateau plaidait pour lui au criminel moyennant quatre cents livres par an. Il ne pouvait plaider que pour les fleurs de Lis et nul ne le soupconnait de manger trop d'épices. S'il remplissait en outre les fonctions de conseiller du duc d'Orléans, il y gagnait peu. Comme la plupart des officiers du Parlement, il se trouvait pour l'heure fort dénué de biens. Étranger à Poitiers, il n'y possédait point de maison, et logeait dans un hôtel qui, appartenant à une famille Rosier, en avait pris le nom d'hôtel de la Rose. Au reste, la demeure était vaste. On y hébergeait les témoins qu'on voulait garder honorablement et sûrement. Jeanne y fut amenée, bien que le Parlement n'eût point à examiner l'affaire de cette jeune fille². Cette fois encore, elle était remise aux mains d'un homme qui appartenait au duc d'Orléans autant qu'au roi de France. La femme de maître Jean Rabateau, comme toutes les

^{1.} Procès, t. III, pp. 19, 74, 82, 203. — Chronique de la Pucelle, p. 275. — B. Ledain, Jeanne d'Arc à Poiliers, Saint-Maixent, 1891, in-8°.

^{2.} Voyez toutesois le Mistère du siège, pp. 397-406.

fannas des hommes de robe, clait de bonne renommée!

\[\lambda \) Rose chaque jour apres le diner, Jianne restatt lon, lemps agenouillée Elle se relevant, la nut, pour prier et elle passait de longues heures dans le petit protons de l'hôtel Cest dans cette mason que les docteurs vinrent l'interroger Quand on lui annonça leur venue elle fut agifée d'une cruelle inquitude Widane sainte Catherine prit son de la rassurer¹, elle us si vait di puté avec les docteurs, et les avait contondus Il est vrai que ceix là étaient des paiens, mais très avants et d'un e prit bien subtil, car il est dit d'un la vie de la sante.

- « L'empereur manda cinquante docteurs vers'adans la science des f_{eb} puens et dans les aris libéraux. Et, quand élle appirt qu'elle du vait du puter a vec les sages, Catherino crai, ant de ne pouvoir défendre dignément contre eux la vertié de Jésus Christ. Mais un angel mapparutet lui dat.
 - « Je suis l'archange saint Michel, envoyé par Dieu
- pour t annoncerque tu sortiras de ce combat victorieu e
- * et digne d bienir Notre-Seigneur Jésus-Christ, espoir

¹ On peut d'autant une us soupponner cette danne de ne po at mérier as honne renommé que on ce ai 1 re a del est que no pions mêmen te de la pren der ou le secunde femme de maître Jean Babelent cer des valeur la pren des tal felle de le Colle I de la Le nombre de Journe d'Arc at Pout ers Sant Ma ren 1859 la 8 — Henr Das et Lecoule L. Hote de Journe de Journe d'Arc de Pout ers Meille Pout Babelent Gerd de Bas-Poutou avri 1859 pp. 48 60) — 18 arb er Jeanne d'Arc et Meillerte de la Bas-Poutou avri 1859 pp. 48 60) — 18 arb er Jeanne d'Arc et Meillerte de la Base Pout er meille et pour le la dece de la College de la

² Proces t III p 82

» et couronne de ceux qui combattent pour lui. » Et la vierge disputa avec les docteurs 1. »

Les solennels docteurs et maîtres et les notables clerès du Parlement de Poitiers se rendaient par petits groupes dans la maison de Jean Rabateau, et chacun d'eux interrogeait Jeanne à son tour. Les premiers qui vinrent furent Jean Lombard, Guillaume le Maire, Guillaume Aimery, Pierre Turelure, Jacques Meledon. Frère Jean Lombard demanda:

— Pourquoi êtes-vous venue? Le roi veut savoir ce qui vous a poussée à l'aller trouver.

Jeanne répondit d'une manière qui parut grande à tous ces clercs:

— Comme je gardais les animaux, une Voix m'apparut. La Voix me dit: « Dieu a grande pitié du peuple de France. Jeanne, il faut que tu ailles en France ». Ayant ouï ces paroles, je me mis à pleurer. Alors la Voix me dit: « Vas à Vaucouleurs. Tu trouveras là un capitaine qui te conduira sûrement en France, près du roi. Sois sans crainte ». J'ai fait ce qui m'était dit et suis arrivée au roi sans nul empêchement².

Frère Guillaume Aimery prit ensuite la parole:

— D'après vos dires, la Voix vous apprit que Dieu veut tirer le peuple de France de la calamité où il est. Mais si Dieu veut délivrer le peuple de France, il n'est pas nécessaire d'avoir des gens d'armes.

^{1.} Voragine, La légende dorée (Vie de sainte Catherine).

^{2.} Procès, t, III, p. 201.

- En nom Dieu! répliqua la Pucelle, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera victoire

Mattre Guillaume se déclara satisfait 1

Le 22 mars, mattre Pierre de Versailles et mattre Jean Érault se rendirent ensemble au logis de Jean Raba teau Lécuyer Gobert Thibault, que Jeanne avait déja vu a Chinon y vint avec eux Cétait un homme jeune très simple et qui pour croire ne demandait point de signes. A leur venue, Jeanne alla un peu au devant deux et frappant amicalement sur l'épaule du soldat

- Je voudrais bien, lui dit-elle, avoir plusieurs hommes d'aussi bonne volont/2

Elle se sentait à l'aise avec les gens d'armes Quant aux docteurs elle ne pouvait les souffrir, et c'était pour elle un supplice lorsqu'ils venaient arguer Bien que ces théologiens usassent de grands ménagements à son endroit leurs éternelles interrogations lassaient «a patience, leur lenteur, leur pesanteur l'exaspérait Elle leur savait tres mauvais gré de ne pas croire en elle tout de suite, sans preuves, et de lui demander un signe qu'elle ne pouvait leur donner, puisque ni mon seigneur saint Michel ni madame sainte Catherine, ni madame sainte l'arguerite, pendant les examens, n apparaissait Dans le retrait, dans l'oratoire et dans la campagne déserte les hôtes du Paradis la visitaient en foule anges et saintes, descendus du ciel, se pres

¹ Procès 1 III pp 203-204 2 Ibid 1 III pp 73-4

saient autour d'elle. Mais, à la venue des docteurs, l'échelle de Jacob se retirait soudain. Et puis ils étaient des théologiens, et elle était une sainte. Les rapports sont toujours difficiles entre les chefs de l'Église militante et les dévotes femmes qui communiquent directement avec l'Église triomphante. Elle sentait que les révélations dont elle était favorisée abondamment donnaient des doutes, des soupçons, des défiances même à ses examinateurs les plus favorables. Elle n'osait pas trop leur conter les secrets de ses Voix, et elle confiait, derrière leur dos, à son beau duc d'Alençon, qu'elle savait et qu'elle pouvait beaucoup plus qu'elle n'avait dit à tous ces clercs¹. Ce n'était pas à ceux-là qu'elle avait été envoyée; ce n'était pas pour ceux-là qu'elle était venue. Elle se trouvait gênée avec eux, et leurs façons d'être lui inspiraient cette mauvaise humeur empreinte dans plus d'une de ses réponses. Parfois, quand ils l'interrogeaient, elle se rencognait avec mutinerie au bout du banc et faisait la moue².

— Nous sommes envoyés vers vous de la part du roi, dit maître Pierre de Versailles.

Elle répondit de très mauvaise grâce :

— Je crois bien voir que vous êtes encore envoyés pour m'interroger. Je ne sais ni A ni B³.

^{1.} Procès, t. III, p. 92.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 275.

^{. 3.} Procès, t. III, p. 74.

Mais à cette demande :

- Pourquoi donc venez-vous Elle répliqua vivement :

- Je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siege d'Orleans et conduire le roi a Reims, pour son couronnement et son sacre. Maitre Jean Érault, avez-vous du papier et de l'encre? Écrivez ce que je vais vous dire.

Et elle dicta une brève apostrophe aux capitaines anglais « Vous, Suffort, Clasdas et la Poule, je vous somme de par le Roi des cienx que vous en alliez en Angleterrei .

Maître Jean Érault, qui écrivit sous sa diclée, était, comme la plupart d'entre eux, très bien dispose pour elle. De plus il avait des lumières. Il se rappelait cette Marie d'Avignon, surnommée la Gasque, qui avait fait au feu roi Charles VI des prophéties bien bonnes et mémorables. Or, la Gasque était allée dire au roi que le royaume éprouverait encore maintes calamites, et qu'elle avant vu des armes dans le ciel. Et elle avait con 'a son apocalypse en ces terme- : · Tandis que petais effrayée, croyant qu'il me fallait

¹ Proces, t III, p 74. -- Boucher de Molaudon et A de Beaucorps, Larsier anglaue, p fill - La Poule, comme il est ici nomme à la française, n'est autre que Suffort, e est-à-dire William Pole, comte de Suffolk, à moins qu'ou ne venille dé-igner le frère de William, John Pole, qui u'etait pas un des trois chefs du siège Quant a Clasdas on Glaedale, pour le nommer comme les Français, il servait sous les ordres du commandant des Tourelles Ces erreurs peuveut être du fait de Jeanne, elles peuvent être aussi du témoin. Ou ne les retrouve pas dans la lettre aux Anglaid-

prendre ces armes, une voix me rassura, en disant :
« Elles ne sont pas pour toi, mais pour une vierge
» qui viendra, et, par ces armes, délivrera le royaume
» de France. » Maître Jean Érault médita ces révélations
merveilleuses et il en vint à croire que Jeanne était la
vierge annoncée par Marie d'Avignon'.

Maître Gérard Machet, confesseur du roi, avait trouvé dans des écrits qu'une pucelle devait venir pour donner aide au roi de France. Il en fit la remarque à l'écuyer Gobert Thibault qui n'était pas un très gros personnage²; il la fit assurément à bien d'autres. Gérard Machet, docteur en théologie, autrefois vice-chancelier de l'Université, dont il était maintenant exclu, passait pour une des lumières de l'Église. Il aimait la cour³, bien qu'il s'en défendit, et jouissait de la faveur du roi qui, pour récompenser ses bons services, venait de lui donner de quoi acheter une mule⁴. On est suffisamment édifié sur les dispositions des docteurs, quand on surprend le confesseur du roi répandant lui-mème les prophèties fabriquées tout exprès pour accréditer la Pucelle du Bois-Chenu.

On interrogea la jeune fille touchant ses Voix qu'elle

^{1.} Procès, t. III, p. 83.

^{2.} Ibid., t. III, p. 75.

^{3.} Lettres de Gérard Machet, Bibl. nat., fonds latin nº 8577. — Launoy, Regii Navarræ Gymnasii Parisiensis historia..., Paris, 1682 (2 vol. in-4º), t. II, pp. 533, 557. — Du Boulay, Hist. Univ. Parisiensis, t. V, p. 875. — Vallet de Viriville, dans Nouvelle Biographie générale.

^{4.} De Beaucourt, Extrait du catalogue des actes de Charles VII, p. 18.

appelait aussi son Conseil, et ses saintes, qu'elle se représentait à la ressemblance des figures taillées et peintes qui peuplaient les églises! Les docteurs firent objection sur ce qu'elle avait rejeté tout vêtement de femme et fait tailler ses cheveux en rond, à la façon des jouvenceaux Or il est écrit « Une femme ne prendra point un habit d'homme, et un homme ne prendra point un habit de femme, car celui qui le fait est abominable devant Dieu » (Deuler xxii, 5) Le concile de Gangres, tenu sons le regne de Valens avait frappé d'anathème les femmes qui s'habillaient en hommes et se coupaient les cheveux. Mais il impor tait de considérer que ce qui était abominable à Dieu ce nétait point le debors c'etait le dedans, ce nétait point l'habit, c'était le mauvais des ein qui le faisait prendre Les Peres de Gangres navaient condamné que les femmes qui s'habillaient en hommes et se cou parent les cheveux sous prétexte de vie ascétique L'Église approuvant depuis lors que les religieuses cou passent leurs cheveux Plusieurs saintes, inspirees par un mouvement extraordinaire du Saint Esprit, avaient caché leur sexe sous des vêtements virils On gardait à Saint-Jean-des-Bois, près Compiegne, la châsse de sainte Euphrosine d'Alexandrie, qui avait vécu trentehuit ans sous I habit d'homme dans le convent de

¹ Proces t. 1 pp 1 "2 "3 1 1

² Labbe Sacro Sancia Cons la (1671) II 413-34

l'abbé Théodose¹. Pour ces raisons et sur ces exemples, les docteurs pensèrent : Puisque Jeanne prit cet habit non point pour offenser la pudeur d'autrui, mais pour garder la sienne, ne tournons pas à mal ce qui a été fait pour le bien, et ne condamnons point un acte que la pureté des intentions justifie.

Certains examinateurs lui demandèrent pourquoi elle nommait Charles, dauphin, au lieu de lui donner son titre de roi. Ce titre, il le portait légitimement depuis le 30 octobre 1422, ayant ce jour, le neuvième depuis la mort du roi son père, à Mehun-sur-Yèvre, dans la chapelle royale, quitté sa robe noire pour une robe vermeille, pendant que les hérauts, levant la bannière de France, criaient : « Vive le roi! »

Elle répondit :

— Je ne l'appellerai pas roi, tant qu'il n'aura pas été sacré et couronné à Reims. C'est dans cette cité que j'entends le mener².

Pour elle, il n'y avait point de roi de France sans ce sacre, dont elle avait ouï les miracles de la bouche de son curé qui, chaque année, récitait le panégyrique du bienheureux saint Remi, patron de la paroisse. Cette réponse était de sorte à contenter les examinateurs, car il importait, pour le spirituel et pour le temporel,

^{1.} Surius, Vilæ S.S. (1618), t. I, pp.21-24.— Gabriel Brosse, Histoire abrègée de la vie et de la translation de sainte Euphrosine, vierge d'Alexandrie, patronne de l'abbaye de Beaulieu-lès-Compiègne, Paris, 1649, in-8°.

^{2.} Procès, t. IΠ, p. 20.

disart

que le roi fut sacre à Reims. Et messire Regnault de Chartres devait le souhaiter ardemment

Quand les cleres la contredisaient, elle opposait ses propres lumières à la doctrine de l'Église et elle leur

— Il y a aux livres de Notre-Seigneur plus qu'aux vôtres²

Réponse hardie et brûlante, qu'il eût été dangereux de faire à des theologiens moins favorables que ceuxla, car peut-être y eus-ent-ils vu une offen e aux droits de l'Église qui, gardienne des livres saints, en demeure l'interprete jalou-e et ne souffre pas qu'on oppose l'autorite des Écritures aux décisions des Conciles! Quels étaient les livres qu'elle jugeait, sans les avoir lus contraires à ceux de Notre-Seigneur, dans lesquels elle paraissait lire à pleines pages par les yeux de l'esprit? Les sacrés canons, semblait-il, et les saintes décretales. Cette parole d'une enfant contenait de quoi ramer l'Egli e tout ertiere Les docteurs de Poitier-, s ils avaient été moins Armagnacs, auraient des lors flairé Jeann ; r flance et trouvé qu'elle sentait la persinée : ils servaient fidèlement les maisons d Orléans e de France, leurs robes étaient percées,

¹ II est à remarquer que la consultation des docteurs telle que Thomas a la insérie dans le Registre delphinal des gue Charles de Vilois tour à tour et indifferemment par le litre de roi et par celui de dauphin (Proce L. IV. p. 2021).

² Proces L 111 p 86

³ Le Père D dou Vie de Jesus 1 I préface

leurs marmites vides¹, ils n'espéraient plus qu'en Dieu, et craignaient, en rejetant cette jeune fille, de rebuter le Saint-Esprit. D'ailleurs, rien ne les empêchait de croire que Jeanne eût ainsi parlé par ignorance et simplicité, sans malice aucune. C'est pourquoi sans doute ils ne se scandalisèrent point.

A son tour, frère Seguin de Seguin interrogea la jeune fille. Il était Limousin, et son origine paraissait à son langage. Il parlait avec une lenteur pesante et employait des termes ignorés en Lorraine et en Champagne. Peut-être avait-il cet air épais et lourd qui rendait les gens de son pays un peu ridicules aux Français de la Loire, de la Seine et de la Meuse. A cette question:

- Quelle langue parlent vos Voix? Jeanne répondit :
- Une meilleure que la vôtre².

Les saintes ont leurs moments d'impatience. Si le frère Seguin ne le savait pas encore, il l'apprit en ce jour. Aussi pourquoi doutait-il que madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite, qui étaient du parti des Français, parlassent français? Un tel doute était insupportable à Jeanne, et elle fit entendre à l'interrogateur que, lorsqu'on est Limousin, on ne s'enquiert point du parler des dames du ciel. Cependant il poursuivit son interrogatoire.

^{1.} Juvénal des Ursins, Histoire de Charles VI, p. 359.

^{2.} Procès, t. III, p. 204.

- Croyez-vous en Dieu?
- Oui, et mieux que vous, fit la Pucelle, qui, ne connaissant point le bon frère, semblait peut-tre un peu prompte a s'estimer mieux croyante que lui. Mais elle était outrée qu'on pât douter de sa créance au Dieu qui l'anait entoyée. Sa réponse, à la bien entendre, attestait l'ardeur de sa foi. Frère Seguin l'entendit il ainsi? Des contemporains disent qu'il e montra fort aigre personne. On a des rusons de croire, au contraire, qu'il (dait bon homme!
- Mais enfin, dit il, Dien ne veut pas qu'on vous croie, s'il ne paraît quelque «igne montrant qu'il vous faut croire Nous ne «aurions conseiller au roi de vous confier, sur votre «eule parole, des gens d'armes et de les mettre ainsi en péril.
- En nom Dieu, répondit-elle, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes Vais menez moi à Orlèna, et je vous montrerai signes pour quoi je sins entojée Qu'on me donne des hommes en si grand nombre qu'on le jugera bon, et j'irai à Orlènas

Et elle dit enco qu'elle disait sans ce-se

^{1.} Cétat donc la destrece des Limonauss et citer millés par les França si de Champagnes et de França I, Après Frère Seguine cesera l'étud artilimos na à qui Pantagnes! det «Tare a Limonaus pour tous poli gy, et in vens qui contrêtance le Tarassa » Et ce sera M de Ponreauguen La França es étant de Limogas à sa framme, en 1665 que les Limonauss as sont ni material et Limogas à sa framme, en 1665 que les Limonauss as sont ni material et l'angue de l'activa de l'activa d'autre d'autre d'autre de l'activa d'autre d

— Les Anglais seront tous chassés et détruits. Le siège d'Orléans sera levé et la ville affranchie de ses ennemis, après que j'en aurai fait sommation de par le Roi du ciel. Le roi sera sacré à Reims, la ville de Paris remise en l'obéissance du roi, et le duc d'Orléans reviendra d'Angleterre!.

Longtemps, à l'exemple de frère Seguin de Seguin, plusieurs docteurs et maîtres la pressèrent de montrer un signe de sa mission. Ils estimaient en effet que, si Dieu l'avait choisie pour délivrer le peuple de France, il ne manquerait pas de rendre ce choix manifeste par un signe de sa main, ainsi qu'il avait fait pour Gédéon, fils de Josias. Quand Israël était humilié sous Madian, et lorsque, pour échapper à ses ennemis, le peuple de Dieu se cachait dans les cavernes des montagnes, l'Ange apparut à Gédéon sous un chène et, parlant au nom du Seigneur lui dit : « Je serai avec toi et tu détruiras les madianites. » A quoi Gédéon répondit : « Si j'ai trouvé grâce devant toi, fais-moi connaître par un signe que c'est toi qui me parles. » Il fit cuire un chevreau, pétrit des pains sans levain, mit la chair dans une corbeille et le jus dans un vase, et déposa sous le chène le vase et la corbeille. Alors l'Ange du Seigneur lui dit :

Limousin, dit Abel Hugo, ne sait pas nourrir longtemps un sentiment haineux. » La France pittoresque: Haute-Vienne. — Cf. A. Précicou, Rabelais et les Limousins, Limoges, 1906, in-8°.

^{1.} Procès, t. III, p. 205.

CHAPITRE VIII

LA ILCELLE A POITIERS (Suite)

Une croyance commune aux doctes et aux ignorants attachant des vertus singulères à l'état de virginité Ces dées remontaient jusqu'à une antiquité vaste et profonde l'origine s'en perdait dans un passé qui n'était point chrétien, c'était un legs immémoral, dont une part venait des Gaulois et des Germains, une autre part des Romains et des Grecs Sur cette terre des Gaules, les blanches prétresses des forêts avaient laissé quélque souveinr de leur beauté sacrée, et l'on voyant prélosenore flotter dans l'Îte de Sein, le long des bords brumeux de l'Océan, l'ombre pale des neuf sœurs qui, aux jours passées, endormaient à leur volonté ou évellaient la temotée

Selon ces croyances, éclo es dans la jeunesse des peuples, le don de prophétie est réservé aux vierges C'est le partage d'une Cassandre et d'une Velléda. Les Sibylles passaient pour avoir prophétisé la venue de Jésus-Christ; on les tenait, dans l'Église, pour les gardiennes de la révélation première au milieu des Gentils, et on les vénérait comme les sœurs augustes des prophètes d'Israël. La prose des Morts atteste l'une d'elles en mème temps que le roi David. Quelles fraudes pieuses établirent leur gloire prophétique, c'est ce que nous devons ignorer ici autant que l'ignorait un Jean Gerson ou un Gérard Machet. Il nous faut voir, au contraire, avec les docteurs du xve siècle, ces vierges annonçant la vérité aux nations qui les vénéraient sans les comprendre. Telle était l'antique tradition de l'Église chrétienne. Les Pères les plus anciens, Justin, Origène, Clément d'Alexandrie faisaient grand usage des oracles sibyllins, et les païens ne savaient trop que répondre quand Lactance leur opposait le témoignage de ces prophétesses des nations. Saint Jérôme, sur la foi de Varron, croyait fermement à leur existence. Saint Augustin met dans la Cité de Dieu la Sibylle Erythrée qui, dit-il, annonça sans mėlange d'erreurs la vie du Sauveur. Dès le xme siècle, ces vierges antiques avaient pris place dans les cathédrales au côté des patriarches et des prophètes. Mais c'est au xve que leurs images se montrent en foule, sculptées au portail des églises, taillées dans les stalles du chœur, peintes sur les murs des chapelles ou sur les verrières lumineuses. Chacune a son attribut distinctif. La Persique tient cette lan« Prends la chair et les pains sans levain, pose-les sur cette pierre et verse dessus le jus de la chair » Ceque Gédeon ayant fart, l'Ange toucha de son baton la char et les pains sans levain, et aussitôt il sortit un feu de la pierre qui consuma la chair et les pains. Et Gédéon connaissant qu'il avait vu l'Ange du Seigneur, s'écria · Helas! mon Dieu! car j'ai vu l'Ange du Seigneur face à face! » Et avec trois cents hommes, il détrui it le peuple madianite Les docteurs avaient cet exemple présent à l'esprit*

Mais pour la Pucelle, le signe de victoire, c'était la victoire même. Elle ne cessa de dire

- Le signe que je vous montrerai, ce sera Orléans secouru et le siège levé?

La constance avec laquelle elle per-évérait dans ce propos frappa la plupart des interrogateurs qui e-timèrent qu'elle devait être pour eux, non pas une occasion de tiédeur et de doute, mais un exemple de ferveur et un sujet d'édification, et que, puisqu'elle promettait de montrer signe, il leur convenait de demander humblement à Dieu qu'il le lui envoyat, despérer comme elle, et, unis au roi et à tout le peu ple de France, de demander les enseignes de victoire au Dieu qui délivra Israel Ainsi tombaient les raisons du bon frere Seguin et de ceux qui, séduits par les

¹ Proces t III, p 20

² Ibid t III pp 20 et 20. — Chronique de la Pucelle, p 278 -Journal du s ege, p 49

conseils de la sagesse liumaine, voulaient des preuves pour croire.

Après un examen qui dura six semaines, les docteurs se déclarèrent édifiés¹.

Il y avait un point dont il convenait de s'assurer: il fallait savoir si, comme elle le disait, Jeanne était vierge. A la vérité, des matrones l'avaient déjà examinée lors de sa venue à Chinon, quand on ne savait pas seulement si elle était fille ou garçon, et quand on pouvait craindre même qu'elle ne fût une illusion en semblance de femme, produite par l'art des démons, ce que les savants ne pensaient pas impossible². Il n'était pas mort depuis longtemps, ce chanoine qui croyait que parfois des chevaliers se transforment en ours et que des esprits parcourent cent lieues en une nuit, puis, tout à coup, se changent en truies et en fêtus de paille³. On avait donc fait tout de suite le nécessaire. Mais il convenait de procéder à une visite exacte, prudente et sage, tant la chose était de conséquence.

^{1.} Procès, t. III, pp. 19-20.

^{2.} Ibid., t. I, p. 95; t. III, p. 209.

^{3.} Mary Darmesteter, Froissart, Paris, 1891, in-12, p. 96.

terne et la Libyque cette torche, qui percerent les ténèbres de la gentilité L'Agrippe, I Européenne et l'Erythrée sont armées du glauve, la Phryguenne porte la crox pa-cale, l'Hellespontine présente un rosser feuri, les autres montrent les signes viubles du mystère qu'elles ont annoncé la Cumane, une creche, la Delphique, la Samienne, la Tiburtine, la Cummérienne, une couronne d'épines, un sceptre de roseau, des verges, une croxi.

L'économie même de la religion chrétienne, l'ordre de ses mysteres ou l'on voit I humanité perdue par une femme et sauvée par une vierge, et loute chair enveloppée, dans la malédiction d'en conduissut au triomphe de la virginite et à l'evallation d'un étal qui, pour parler comme un Pere de l'Église, est dans la chair sans être churnel

• C est la virginité, dit saint Grégoire de Nyse, qui fait que Dieu ne refuse pas de vivre a uce les hommes Get elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol vers le cité » La virginité étice l'apôtre Jean audes us meme du prince des apôtres. Lors des funérailles

¹ Jean Ph I ppe de Lipnan Rome, 14'1 (nos pagné) femilles 10 è suir — Sur lassimitatou de Jeanne d'ivr à la Shipir a aultpur vur le dere de Spir e - Spine Frances, dans Precès I III p d'ence de Spir e - Spine Frances, dans Precès I III p d'ence de l'ence de Pran dans Precès I V, p 12 — Laciery di Montanie au constituion en genere de Jeanne de l'en p 8-10 — Barbère de Montanie 10 de l'ence de l'ence de l'en l'ence de l'ence

de Marie, Pierre remit à Jean la branche de palmier et dit: « Il convient à celui qui est vierge de porter la palme de la Vierge¹. »

La vierge Marie, la Vierge par excellence, était, dans l'occident chrétien, depuis le xue siècle, l'objet d'un culte ardent et tendre2. Les grandes cathédrales du nord de la France, placées sous le vocable de Notre-Dame, célébraient leur fête patronale le jour de l'Assomption. Contre le pilier symbolique du grand portail s'élevait l'image de la Vierge avec son divin Enfant et le lis virginal. Parfois Eve figurait au-dessous. asin qu'on vit en même temps la faute et la rédemption, la seconde Ève rachetant la première, la vierge exaltée et la femme humiliée. Au tympan des portails se déroulent des scènes merveilleuses. La Vierge est agenouillée; près d'elle un lis sleurit dans un vase. L'ange, un lis à la main, lui dit AVE, retournant ainsi le nom d'EVA, mutans Evae nomen. Ou bien encore, les pieds posés sur le croissant de la lune, elle s'élève au plus hant des cieux: Exaltata est super choros angelorum. Plus loin, elle reçoit de Jesus-Christ la couronne précieuse: Posuit in capite ejus coronam de lapide pretioso. Les vitraux représentaient en joyaux de lumière les figures de la virginité de Marie : la pierre vue par

^{1.} Voragine, La légende dorée (Assomption de la Vierge).

Le curê de Saint-Sulpice, Notre-Dame de France ou hist. du culle de la Sainte Vierge en France, Paris, 1862, 7 vol. in-S². — Abbé Mignard, La Sainte Vierge, Paris, 1877, in-S², pp. 382 et suiv.

Daniel, détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, la toison de Gédéou, le buisson ardent de Moise et la verge fleurie d'Aaron

Célébrée en des hymnes, des séquences et des litanes, avec une inépuisable abondance d images, elle était la Rose mystique, la Tour d'ivoue, l'Arche d'alliance, la Porte du ciel, l'Étoile du matin Elle était le Puis des eaux vives, la Fontaine du jardin, le Verger do , la Gemme lumineuse, la Fleur des vertus, la Palme de douccur, le Myrte de tempérance, le Nard odorant

L idée qu en la virgimilé résidaient la grâce et la puissance prenait, dans la légende dorce, les formes les plus riches et les plus charmanles. Les hagiographes comblent des plus douces louanges les épouses de Jesus Christ, celles là surjout qui mirent sur la robe blanche de la virginilé les roses rouges du martyre C etait pendant la passion des vierges que s'accomplissaient les miracles de la grâce la plus ahondante Les anges apportent à Dorothée les roses célestes qu'elle répand sur ses bourreaux. Les vierges martyres comat x animaux Les hons de l'amphithéatre lecuem les pieds de sainte Thècle, les bêtes fauves du cirque se reunissent et nouent leurs queues ensemble pour préparer un trône a sainte Euphémie, des aspics dans une fosse profonde, forment autour du col de sainte Christine d'agréables colliers. Le divin Épont pour lequel elles souffrent ne permet pas du moins qu'elles souffrent dans leur pudeur Quand le bourreau arrache les vètements d'Agnès, les cheveux de la sainte s'épaississent et lui font une robe miraculeuse; avant qu'on promène sainte Barbe nue par les rues, un ange lui apporte une tunique blanche. Ces Agnès et ces Dorothée, ces Catherine et ces Marguerite, cette légion d'innocentes victorieuses disposaient les âmes à croire au miracle d'une vierge plus forte que les archers. Sainte Geneviève n'avait-elle pas détourné de Paris Attila et ses guerriers barbares?

Cette croyance en une vertu attachée à l'état de virginité se trouve vivement exprimée dans la fable, si répandue alors, de la Licorne et de la Pucelle.

La licorne était un cheval-chèvre d'une blancheur immaculée; elle portait au front une merveilleuse épée. Les veneurs qui la voyaient passer dans les clairières n'avaient jamais pu l'atteindre, tant elle était rapide. Mais si une vierge, assise dans la forêt, appelait la licorne, la bête obéissait, inclinait sa tête sur le giron de l'enfant, se laissait prendre, enchaîner par d'aussi faibles mains. Au contraire, il ne fallait pas qu'une fille corrompue et non pucelle l'approchât: la licorne la tuait aussitôt.

On disait même qu'une vierge avait le pouvoir de

^{1.} De l'Unicorne qu'une jeune fille séduit, dans le Bestiaire de R. de Fournival (Paulin Paris, Manuscrits français, t. IV, p. 25.) — Berger de Xivrey, Traditions tératologiques, p. 559. — J. Doublet, Histoire de l'abbaye de Saint-Denys, t. I, p. 320. — Vallet de Viriville, Nouvelles recherches sur Agnès Sorel, dans Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, t. VI, p. 621. — A. Maury, Croyances et légendes du moyen age, pp. 262 et suiv.

Larcheveque Guillaume envoya aussitôt querir cette femme et layant interrogée, il reconnut que la jeune fille aust parlé delle evactement. Dès le lendemain il convoqua une assemblée de clercs et de nobles pour juger les deux femmes. Elles furent lune et lautre condamnées au feu. La maitres-e parsint à séchapper, mais la jeune fille, nayant pu être, par persuaison ni promesses, tirée de sa pernicieuse erreur, fut livrée au bourreau. Elle mouret sans verser une larme, sans murmurer une plainte!

On croyat communement alors que le diable pre nat la virginité des filles qui «e donnaient à lui et que c'était le premier acte par lequel il everçait sa puis sance sur ces malheureuves créatures? Cette façon d'agir ctait conforme à ce qu'on savait de «on tempéra ment libidineux Il goutant un plaisir accommodé à «qu'ondition souffrante, il y obtenait de plus un avantage considérable celui de désarmer «a victime, car la vir ginité est une curasse contre laquelle les traits de lenfer «e brisent comme paille. De la sorte on était presque assuré de ne point trouver dans un corps intact et pur une âmei ovée au démon? Il y vaut donc un moyen, autant dire infailible, de constater que la paysanne de Vaucouleur. nétait pas adonnée à la

i L. Tanon Hulo re des tribunaux de l'inquisition en France. Par 4 1893 in-8 p. 293

² Du Cange Glossaire au mot Matrimonium

³ Perce Le Lover Lucre des spectres 1586 10-4 pp 5°7 351

magie ni à la sorcellerie, qu'elle n'avait point fait de pacte avec le Malin. On y eut recours.

Jeanne fut vue, visitée, secrètement regardée, amplement examinée par de sages femmes, mulieres doctas, des vierges expertes, peritas virgines, des veuves et des épouses, viduas et conjugatas. Au premier rang de ces matrones se trouvaient la reine de Sicile et de Jérusalem, duchesse d'Anjou; la dame Jeanne de Preuilly, femme du sire de Gaucourt, gouverneur d'Orléans, laquelle était âgée de cinquante-sept ans environ, et la dame Jeanne de Mortemer, femme de messire Robert Le Maçon, seigneur de Trèves, homme d'un grand âge 1. Celle-ci n'avait pas plus de dix-huit ans, et l'on eut cru qu'elle connaissait mieux le calendrier des vieillards que le formulaire des matrones. Ce qui semble étrange, c'est l'assurance avec laquelle les prudes femmes d'alors se livraient à une recherche que le roi Salomon, dans sa sagesse, estimait difficile.

Jeanne de Domremy fut trouvée vraie et entière pucelle, sans apparence de corruption ni trace de violence².

En même temps qu'elle subissait les interrogatoires des docteurs et l'examen des matrones, plusieurs religieux, envoyés dans son pays natal, y poursui-

^{1.} Procès, t. III, p. 102. — Vallet de Viriville, article Le Maçon, dans Nouvelle Biographie générale.

^{2.} Procès, t. III, p. 210. — Eberhard Windecke, p. 157. — Morosini, p. 99.

vaient une enquête sur sa nuissance, sa vie et ses mœurs 1 lls avaient été choisis parmi ces moines mendiants qui, sans ce-se par voies et par chemins, pouvaient se mouvoir en pays ennemi sans éveiller la défiance des Anglais et des Bourguignons En effet, ils ne furent point inquiétés et ils rapportèrent de Dom remy et de Vaucouleurs des temoignages certains qui attestaient I humilité, la décotion, l'honnêteté et la simplicité de Jeanne Ils en rapporterent surfout des contes pieux qu'ils n'avaient pas eu grand peine à trouver, car c'était ceux dont on ornait communément l'enfance des saints. Il est juste de fure à ces momes une très grande part dans les légendes de la première heure qui devinrent si vite populaires. Ils contèrent, des lors, selon toute apparence, que, lorsque Jeanne était dans sa septième année, les loups n'approchaient point de ses moutons et que les orseaux des bors, quand elle les appelait, vennient manger son pain dans son giron? Ces seurettes semblent bien d'origine francicame on y retrouve le loup de Gubbio et les oiseaux prêchés par saint François Peut-être ces mendiants fournirent ils aussi quelques exemples du don de prophétie qui était en la Pucelle, et publièrent-ils que, se trouvant à Vaucouleurs, le jour des Hareng, elle avait su le grand dommage souffert par les Français à

¹ Proces 1 Ill p 89

² Lettre de Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan dans Procts † Y, pp 115 121 — Journal d'un bourgeon de Paris p 237

Rouvray ¹. La fortune de ces petits récits fut immense et soudaine.

Après cet examen et ces enquêtes, les docteurs conclurent:

« Le roi, attendu la nécessité de lui et de son royaume, et considéré les continues prières de son pauvre peuple envers Dieu et tous autres aimant paix et justice, ne doit point débouter ni rejeter la Pucelle, qui se dit être envoyée de par Dieu pour lui donner secours, non obstant que ces promesses soient seules2 œuvres humaines; ni aussi ne doit croire en elle tant tôt et légèrement. Mais en suivant la sainte Écriture, il la doit éprouver par deux manières : c'est assavoir par prudence humaine, en enquérant de sa vie, de ses mœurs et de son intention, comme dit saint Paul l'Apôtre: Probate spiritus, si ex Deo sunt; et, par dévote oraison, requérir signe d'aucune œuvre et espérance divine, par quoi on puisse juger qu'elle est venue de la volonté de Dien. Aussi commanda Dieu à Achaz, qu'il demandat signe, quand Dieu lui faisait promesse de victoire, en lui disant : Pete signum a Domino; et semblablement fit Gédéon, qui demanda signe, et plusieurs autres, etc.

» Le roi, depuis la venue de ladite Pucelle, a observé et tenu les deux manières susdites : c'est assavoir

^{1.} Journal du siège, p. 48. - Chronique de la Pucelle, p. 275.

^{2.} Scules est douteux dans le texte.

probation par prudence humaine et par orason en demandant signe de Dien Quant à la première qui et par prudence humaine il a fait éprouver ladite Puelle de sa ue de sa naissance de ses mœurs, de son inten tion et la fait garder avec lui hien par l'espace de six semaines pour la montrer a toutes gens soit cleres gens d'Eglise gens de détauton gens d'armes, femmes veuves et autres. El publiquement et secretement elle a comersé avec toutes gens Mais en elle on ne troute point de mal et rien que bien, humilité virginité dévotion honnéteté simplesse et de sa naissance et de sa vie plusieurs choses merveilleuses sont d'es comme luises.

› Quant à la seconde monière de probation le roi lui démanda signe à quoi elle répond que dérant la ville d'Orléans elle le montrera et non pas avant ni en autre heu car ainsi lui est ordonné de par Dieu

. Le ron attendu la probation faite, de ladite Pucelle autant qui il ui ctati possible et nul mal ne trouvant en elle et considéré sa réponse qui est de montrer signe divin d » t' Prifains uu sa constance et sa per sévérance c i on propos et ses requétes instantés d'aller à Orléans pour 3 montrer le signe de drian secours ne la dout pont empécher d'aller à Orléans avec ses gens d'armes mais la doit faire conduré l'onnétement en es-érant en Dieu Car avoir craute d'elle ou la rejeter sans apparence de mal serant répu gner au Saint Esprit, et se rendre indigne de l'aide de

Dieu, comme dit Gamaliel en un conseil des Juiss au regard des Apôtres t. »

En résumé, la conclusion des docteurs était que rien de divin ne paraissait encore dans les promesses de la Pucelle, mais qu'elle avait été examinée et trouvée humble, vierge, dévote, honnête, simple et toute bonne et que, puisqu'elle avait promis de montrer un signe de Dieu devant Orléans, il fallait l'y conduire, de peur de repousser avec elle les grâces de l'Esprit-Saint.

Ces conclusions furent copiées à un grand nombre d'exemplaires et envoyées aux villes du royaume ainsi qu'aux princes de la chrétienté. L'empereur Sigismond, notamment, en reçut une copie². Si, par une enquête de six semaines, suivie d'une conclusion favorable et solennelle, les docteurs de Poitiers voulurent mettre en lumière et en honneur la Pucelle, préparer, annoncer la merveille qu'ils avaient sous la main, la montrer de manière à réconforter les Français, ils réussirent parfaitement dans leur entreprise³. Cette longue information, ces minutieux examens rassurèrent en France les esprits défiants qui craignaient qu'une fille habillée en homme ne fût une diablesse, éblouirent les imaginations par l'espoir du miracle, touchèrent les

^{1.} Proces, t. 111, pp. 391, 392; t. IV, pp. 306, 487, 488.

^{2.} Eberhard Windecke, pp. 32, 41.

^{3.} Les conclusions de la commission de Poitiers se répandirent partout. Les traces de cette diffusion se retrouvent : en Bretagne (Buchon et Chronique de Morosini); en Flandre (Chronique de Tournai et Chronique de Morosini); en Allemagne (Eb. Windecke); en Dauphiné (Buchon).

cœurs en faveur de cette jeune fille qui sortait du creuset radieuse et comme euvironnée d'une lumière céleste La victoire remportée par elle dans cette dispute avec les docteurs la faisait paraître une autre sainte Catherine Lt comme ce n'était pas assez pour la foule avide de prodiges qu'elle eût répondu sagement aux questions difficiles, on imagina qu'elle avait été soumise a des épreuves étranges et telles qu'elle n'avait pu les surmonter que par miracle C'est ainsi qu'on raconta quelques semaines apres l'enquête, en Bretagne et en Flandres, l'histoire merveilleuse que voici A Poitiers, comme elle se préparait à recevoir la com munion, le prêtre avait une hostie consacree et une autre qui ne l'était pas, il voulut lui donner celle qui n'était pas consacrée, elle la prit dans sa main et dit au pretre que cette hostie n'était pas le corps du Christ son Rédempteur, mais que ce corps était dans l'hostie que le prêtre avait mise sous le corporal 2 Comment douter apres cela que Jeanne ne fût une grande samte?

A la clôture des enquêtes, une occasion favorable survint, dans les premiers jours d'avril, de jeter la Pucelle dans Orléans On l'envoya d'abord à Tours, pour qu'elle s'y fit équiper et armer 3.

^{1 «} Altra santa Catarina » (Morosini t III, p 52) — Sans aucun doule c est à sainte Catherine d'Alexandrie qu'elle est comparez en cet endroit et non pas à sainte Catherine de Sienne

² Morosini, t. III pp 101

³ Proces, t III, pp 66 et 210

Soixante-six ans plus tard, un habitant de Poitiers, presque centenaire, contait à un jeune concitoyen qu'il avait vu la Pucelle monter à cheval tout armée de blanc pour aller à Orléans!. Il montrait au coin de la rue Saint-Étienne la pierre de laquelle elle s'était aidée pour se mettre en selle. Jeanne, à Poitiers, n'était point armée. Mais la pierre avait reçu du peuple poitevin le nom de « montoir de la Pucelle² ». De quel pied alerte et joyeux la Sainte dut sauter de cette pierre sur le cheval qui l'emportait, loin des chats fourrés, vers les vaincus et les affligés qu'elle avait hâte de secourir!

1. Jean Bouchet, Annales d'Aquitaine, dans Procès, t. IV, pp. 536-537.

2. M. de la Fontenelle de Vaudoré écrivait en 1845 : « Or, sous la Restauration, à une époque où l'on pavait cette rue (la rue Saint-Estienne), nous étant aperçu que cette pierre (eelle dont parle Bouchet) appelée par le peuple le montoir de la Pucelle, et formant un beau fragment de granit vert, étranger au pays, venait d'être brisée par les paveurs, nous en recueillimes religieusement les fragments, afin d'en déposer une partie au musée de la ville et de réserver l'autre pour nous et les autres amateurs de reliques historiques. » (Guilbert, Histoire des villes de France, t. IV, Poitiers.)

La pierre dont parle ici M. de la Fontenelle de Vaudoré et qui a été transportée à la Bibliothèque publique en 1823 était placée au coin de la rue du Petit-Maure. Si c'est vraiment celle que Jean Bouchet vit au coin de la rue Saint-Étienne, il faut qu'elle ait été déplacée, cequine s'explique pas. Il y avait des bornes semblables devant tous les hôtels. Cf. B. Ledain, La maison de Jeanne d'Arc à Poiliers, Saint-Maixent, 1892, in-8°. — L'hôtel de la Rose s'élevait, selon M. Ledain, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la maison n° 13 de la rue Notre-Dame-la-Petite.

CHAPITRE IX

LA PUCELLE A TOURS

A Tours, la Pucelle logea en l'hôlel d'une dame qu'on nommait communément Lapau⁴, C'était Élconore de Paul, une Angeune qui avait été demoiselle de la reine Marie d'Anjou. Ayant épousé Jean du Puy, seigneur de la Roche-Saint-Quentin, conseiller de la reine de Steile, elle restait encore aupres de la reine de France¹.

La ville de Tours appartenait alors à la reme de Sicile qui s'enrichissait a mesure que son gendre se runnait Elle l'aidait en argent et illui donnait des terres C'est ainsi qu'in *421 elle reçut le duché de Tourane avec toures ses dépendances, sauf la châtellenie de Chinon. Les bourgeois et manants de Tours avaient

¹ Proces, t Ill, p 66

² Vallet de Viriville, Notices et extrasts de chartes et de manuscrits appartenant ou British Museum de Londres, dans Bibliothèque de l'École des Chartes, UVIII, pp. 193, 140

³ De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p 77.

bon désir de la paix. En attendant qu'elle vînt, ils tâchaient à grand'peine d'échapper aux pilleries des gens d'armes. Ni le roi Charles ni la reine Yolande n'étaient capables de les défendre et il leur fallait se défendre eux-mêmes 1. Quand un de ces chefs de bandes, qui ravageaient la Touraine et l'Anjou, était signalé par les guetteurs de la ville, les bourgeois fermaient leurs portes et veillaient à ce que les couleuvrines fussent en place. On parlementait; le capitaine, au bord du fossé, exposait qu'il était au service du roi, qu'il allait combattre les Anglais, qu'il demandait à coucher dans la ville avec ses hommes; on l'invitait poliment, du haut de la muraille, à passer outre et, pour qu'il ne fût pas tenté de forcer l'entrée, on lui offrait une somme d'argent2. De peur d'être écorchés, les bourgeois se faisaient tondre. C'est ainsi que, peu de jours avant la venue de Jeanne, ils donnèrent à l'Écossais Kennedy, qui ravageait les environs, deux cents livres pour qu'il allat un peu plus loin. Quand ils s'étaient débarrassés de leurs défenseurs, leur plus grand souci était de se garder des Anglais. Le 29 février de cette même année 1429, ces bourgeois prétèrent cent écus au capitaine La Hire qui, pour lors, faisait de son mieux dans Orléans. Et même à l'approche des Anglais, ils consen-

^{1.} Vallet de Viriville. Analyse et fragments tirés des Archives municipales de Tours dans Cabinet Historique, V, pp. 102-121.

^{2.} Quicherat, Rodrigue de Villandrando, Paris, 1879 in-8°, pp. 14 et suiv.

tirent à recevoir quarante hommes de trait, de la compagnie du sire de Bueil, à la condition que Bueil logait au Château avec vingt hommes et que les autres allassent dans les hôtelleries et ne prissent rien sans payer II en fut ainsi ou antrement, et le sire de Bueil s en alla défendre Orléans

Dans I hôtel de Jean du Puy, Jeanne reçut la visite d'un moine augustin, nommé Jean Pasquerel, qui revenant de la ville du Puy-en-Velay ou il s'était rencontree avec Isabelle Romee et quelques-uns de ceuv qui avaient mené Jeanne au rois

En cette ville, dans le sanctuaire d'Anis, on gardat une image de la mère de Dieu, rapportee d'Égypte par saint Louis et qui était ancienne et venérable, car le prophete Jérémie l'avait taillée de ses mains dans du bois de sycomore, à la res-emblance de la vierge à naître qu'il avait vue en esprit Durant la semaine sainte, les pelerins y affluaient de toutes les parties de la France et de l'Europe, seigneurs, clercs, gens d'ar mes, bourgeois et paysans, et beaucoup, par pémtence ou pauvreté, cheminaient à pied, le bourdon à la main et mendiaient leur pain aux portes Des marchands de toutes sortes s'y rendament et c'etait tout ensemble un des plus fréquentés pèlermages et une des plus riches

¹ Le Jouvencel t I Introduction p xx j , note 1 2 Procés t III pp 100 et suis

³ Francisque Mandet, Histoire du Velay, Le Puy, 1860-1869 (7 vol 12 17) t I, pp 570 et surv - S Luce Jeanne d'Arc à Domremy, ch xit

toires du monde. Aux environs de la ville, les chemins ne suffisaient pas aux voyageurs qui envahissaient vignes, prés et jardins. En l'an 1407, le jour du pardon, deux cents personnes périrent étoussées 1.

En certaines années, la conception de Notre-Seigneur se trouvant commémorée en même temps que sa mort, la promesse du plus grand des mystères coïncidait avec sa consommation. Alors le vendredi saint devenait plus saint encore; on l'appelait le grand vendredi, et ceux qui le passaient dans le sanctuaire d'Anis gagnaient une indulgence plénière. Ce jour-là, les pèlerins s'y pressaient encore plus nombreux que de coutume. Or, en l'an 1429, le vendredi saint tombait le 25 mars, jour de l'Annonciation².

Les rencontres que frère Pasquerel fit au Puy, pendant la semaine sainte, ne doivent donc pas nous sembler trop extraordinaires. Qu'une femme des champs accomplit un voyage de plus de cent lieues, à pied, par un pays infesté de gens d'armes et autres larrons, sur de mauvaises routes, dans la saison des neiges et des brumes, pour gagner son pardon, c'est ce qui se voyait tous les jours; et la Romée n'en était pas à son premier pèlerinage, si l'on s'en rapporte au surnom qu'elle portait déjà depuis long-

^{1.} Jean Juvénal des Ursins, année 1407.

^{2.} Nicole de Savigni, Notes sur les exploits de Jeanne d'Arc et sur divers événements de son temps, dans Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris, I, 1874, p. 43. — Chanoine Lucot, Jeanne d'Arc en Champagne, Châlons, 1880, pp. 12 et 13.

temps 'Ne sachant point quels étaient ceux des com pagnons de la Pucelle que rencontra le bon Frere nous sommes libres de croire que Bertrand de Pou lengs se trouvait du nombre Nous ne le connaissons guere mais son langage révule une personne dévote³

Ces compagnons, s'étant mis sur un pied de fami harité avec Pasquerel, lui dirent « Il vous faut nous accompagner auprès de Jeanne Nous ne vous làcherons pas que nous ne vous ayons conduit près delle » Ils cheminèrent ensemble Frère Pasquerel passa avec eux à Chinon quand Jeanne ny était plus puis il allà à Tours ou se trouvait son couvent

Les augustins qui prétendaient avoir reçu leur règle de saint Augustin lui même portaient alors l'habit gris des franciscams Cest dans leur ordre, que l'année précédente le roi avait choisi le chapelain de son jeune fils le dauphin Louis Frère Pasquerel tenait en son couvent l'emploi de lecteur. Il était prêtre Fort jeune sans doute et d'humeur errante comme alors bea i coup de momes mendiants il avait le goût des choses mervailleuses et une extrême crédulité.

^{4.} Procé à 1 p. 391 à 11 p. 71 soite — La Romée peut à or rique se intromm paur une fou a saire sa son hous se contai sons précès a mère de Jeanne que par des documents générales que s'extémement amptet à Principal de la pleir magné à la Romée a n'extémement actant par la comme a character l'extéril précès de la Romée a n'extéril presse à character de la companie de Sarfont La glore d'Are Bosoni 860 a 8 p. 72 mois — Toutoles a paris une a se longue de Charmettes et du cherul et des asset beaugement le textéril procé à 1 proce t 111 p. 501 — Sur las qui ficat en du moit Lector profe ser de thésio, e et Du Canse.

Les compagnons dirent à Jeanne :

— Jeanne, nous vous avons amené ce bon père. Quand vous le connaîtrez bien vous l'aimerez bien.

Elle répondit :

— Le bon père me rend bien contente, j'ai déjà entendu parler de lui, et dès demain je veux me confesser à lui.

Le lendemain, le bon père l'ouït en confession et chanta la messe devant elle. Il devint son aumônier et ne la quitta plus¹.

Au xy° siècle, Tours était une des villes les plus industrieuses du royaume. Les habitants excellaient en toutes sortes de métiers. Ils tissaient des draps de soie d'or et d'argent. Ils fabriquaient aussi des harnais de guerre; et, sans égaler les armuriers de Milan, de Nuremberg et d'Augsbourg, ils étaient habiles à forger et à écrouir l'acier². Là, un maître-armurier, par ordre du roi, fit sur mesure une armure à la Pucelle³. L'habillement de fer battu qu'il fournit se composait, selon l'usage du temps, d'un heaume et d'une cuirasse en quatre pièces, avec épaulières, bras, coudières, avantbras, gantelets, cuissots, genouillères, grèves et solerets⁴. L'ouvrier, sans doute, ne songea pas à accuser la forme féminine. Mais les armures d'alors, bombées à

^{1.} Procès, t. III, pp. 101 et suiv.

^{2.} E. Giraudet, Histoire de la ville de Tours, Tours, 1874, 2 vol., in-8° passim.

^{3.} Procès, t. III, pp. 67, 94, 210; t. IV, pp. 3, 301, 363.

^{4.} J. Quicherat, Histoire du costume en France, Paris, 1875, gr. in-8°, pp. 270-271.

la poitrine, minces de tulle avec les tassettes étanés sur les hanches, ont toutes l'air, dans leur grace mièvre et leur sveltesse étrange, d'armures de femmes et semblent faites pour la reine Penthé-ilée ou pour Camille romaine L'armure de la Pucelle était une armure blanche, toute simple, ainsi qu'on en peut juger par le prix médiocre de cent livres tournois qu'elle couta Les deux harnais de Jean de Metz et de son compagnon, fournis en même temps par le même armurier, valaient ensemble cent vingt-cinq livres tournois' Peut-être un de ces habiles et renommes drapiers de Tours prit-il mesure sur la jeune fille d'une huque ou houppelande, sorte de casaque de drap de soie, d'or et d'argent, que les capitaines pasuent par-de-sus la cuira-e Ouverte par devant, la huque, pour avoir bon ur, devait être décluquetes en lumbrequins qui flottuent follement autour du cavalier Jeanne aimait les belles liuques et plus encore les beaux chesaux2

Le roi l'invita à premire un cheval dans ses écuries Si certuin poste latin dit vru, elle choisit une lete

¹ Proces c. 111 pp 67 91, 219 - Belation du greffier de La Bochell p. 60 - Le barns a Mane des hommes darmes du ur siècle, si a mple qu'il fit couts i fort cher d'x mille francs environ du pouvo r d'arrest actuel Mais dans cette somme comptail aussi le harnais complet d' cheval . Vancice Maindron, Pour Chattore de Carmure dans le Made moderne 1996

² Proces t. l p "6. - Lettre de Perceval de Boulainvill ers fled. t. 1 p 120 - Greff ee de la Chambre des comptes de Brabant, 2 al., t Il p 1st - Le Fevre de Szint Remy, shid , t. 11, p. 439

illustre assurément par son origine, mais très vieille. C'était un destrier que Pierre de Beauvau, gouverneur d'Anjou et du Maine, avait donné à l'un des deux frères du roi, morts tous deux, l'un depuis déjà treize ans, l'autre depuis douze¹. Ce cheval, ou un autre, fut mené dans la maison Lapau, et le duc d'Alençon l'y alla voir. Le cheval dut recevoir aussi son habillement, un chanfrein pour protéger la tête et une de ces selles de bois à pommeau évasé dans lesquelles le cavalier se trouvait parfaitement emboîté 2. De l'écu, il n'en put être question. Cette pièce ne se portait plus qu'aux fêtes depuis que les armures de mailles, qui se rompaient sous les coups, étaient remplacées par les armures de plates, que rien n'entamait. Quant à l'épée, la plus noble pièce du harnais et la plus claire image de la force unie à la loyauté, Jeanne ne consentit pas à la tenir de l'armurier royal; elle voulut la recevoir de sainte Catherine elle-mème.

On sait qu'à sa venue en France, elle s'était arrètée à Fierbois et qu'elle avait entendu trois messes dans la chapelle de sainte Catherine³. La vierge d'Alexandrie possédait en ce lieu de Fierbois beaucoup d'épées, sans compter celle que Charles Martel lui avait donnée, disait-on, et qu'il n'aurait pas été facile de retrouver. Bonne Tourangelle en Touraine, elle était

^{1.} Poème anonyme dans Procès t. V, p. 38, et note.

^{2.} Capitaine Champion, Jeanne d'Arc écuyère, pp. 146 et suiv.

^{3.} Procès, t. I, pp. 56, 75-76-77.

960

du parti des Armagnacs et se montrait en toutes ren contres favorable aux hommes d'armes qui tenaient pour le dauphin Charles Les capitaines et les routiers du parti français sachant qu'elle leur vou lait du bien l'invoquaient préférablement à toute autre quand ils se trouvaient en danger de mort ou pri onniers de leurs ennemis. Elle ne les sauva t pas tous mais elle en secourait plusieurs qui venaient lu ren le graces et en signe de reconnaissance lui offrir leurs harnais de guerre de sorte que la chapelle de madame sainte Catherine res emblait à une salle d'armes! Les murs en etaient tout hérissés de fer et comme les dons affluaient depuis plus de cinquante années depuis le temps du roi Charles V il est probable que les sacristains decrochaient les anciennes armes pour faire place aux nouvelles et entassaient dans quelque magasin la vieille ferraille en atten dant une occasion favorable de la vendre Sainte Catherine ne pouvait refuser une épée a la jeune f lle qu'elle aimait jusqu'à descendre du paradis tous les jours et à to ite heure pour la voir et l'entretenir sur terre et qui à son tour, lui avait fait une bonne et devote visite en ce lieu de Fierbois Car il faut savoir que sainte Catherine accompagnée de sainte Marguerile n avait pas cessé de fréquenter pres de Jeanne à Chinon

¹ Abbe Bourasse Les miracles de madame Sa nte Kalerino de Fie bojs en Tor a ne (13 o-1116 Tours 1858 u-8 pais m

² Chronique de la Pucelle p 217 - Jean Chart er Chronique t I p 69

et à Tours. Elle faisait partie de toutes ces assemblées secrètes que la Pucelle appelait parfois son Conseil et plus souvent ses Voix, sans doute parce que ses oreilles et son esprit en étaient encore plus frappés que ses yeux, malgré l'éclat des lumières dont elle était parfois éblouie et bien qu'elle distinguât des couronnes au front des saintes. Les Voix désignèrent une épée entre toutes celles qui se trouvaient dans la chapelle de Fierbois. Messire Richard Kyrthrizian et frère Gille Lecourt, tous deux prêtres, étaient alors gouverneurs de la chapelle. Tel est le titre qu'ils se donnaient en signant les relations des miracles de leur sainte. Jeanne, par lettre missive, leur fit demander l'épée dont elle avait eu révélation. On la trouvera, disait-elle en sa lettre, sous terre, pas fort avant et derrière l'autel. Ce fut du moins là toutes les indications qu'elle put donner plus tard; encore ne lui souvenait-il plus bien si c'était derrière l'autel ou devant. Sut-elle montrer aux gouverneurs de la chapelle quelques signes auxquels ils reconnussent l'épée? Elle ne s'expliqua jamais sur ce point et sa lettre est perdue!.

'Ce qui est certain, c'est qu'elle croyait avoir vu cette épée par révélation, et non pas autrement. Un armurier tourangeau, qu'elle ne connaissait point (elle affirma depuis ne l'avoir jamais vu), fut chargé de porter la lettre à Fierbois. Les gouverneurs de la chapelle lui

^{1.} Procès, t. I, p. 77. - Les miracles de madame sainte Katerine, passim.

remirent une épée marquée de cinq croix, ou de cinq petites épees sur la lame, assez près de la garde En quel endroit de la chapelle l'avaient ils trouvee? On ne sait. Un contemporain dit que ce fut dans un coffre, avec de vieilles ferrailles Si elle avait été cachée et enfouie, ce nétait pas tres anciennement, car il suffit de la frotter un peu pour en ôter la rouille Les prêtres eurent à cœur de l'offrir très honorablement à la Pucelle¹ Ils l'enfermerent dans un fourreau de velours vermeil, semé de fleurs de lis, avant de la remettre à l'armurier, qui la venait prendre Jeanne, en la recevant, la reconnut pour celle qu elle avait vue par revélation divine et que les Voix lui avuent pro mise Et elle le dit très haut à tout ce petit monde de moines et de soldats qui vivaient près d'elle Cela sembla bien admirable et signe de victoire. Des prêtres de la ville donnèrent, pour protéger l'épée de sainte Catherine, un second fourreau, celui-là de drap noir Jeanne en fit faire un troisième de cuir très fort³

L'histo a de cette épée se répandit au loin, gros le de fable, etranges Cétait, disait on, l'épée, longtemps

¹ Procht t I pp '6 231 236 — Chronique de la Fucel e p 21 — Journal du seg e p 49 — Jean Chartier Chronique t I pp 63 °0 — Gercrer Derm dans Proce t IV p 139 — Journal d'un bourge de Perus p 251 — Morosin t III p 109 — Pictation du griffir de La Rochelle pp 337 338 — Chronique Mess ne 6d de Bouleiller 1878 Orlehm 10.8 250 pages

² Proces t 1 pp 75 23.

³ Ibid t 1 p 76

endormie sous terre, du grand Charles Martel. Plusieurs pensaient que ce fût l'épée d'Alexandre et des preux du temps jadis. Tous la tenaient bonne et fortunée. Bientôt les Anglais et les Bourguignons, instruits de la chose, eurent idée que cette Pucelle avait consulté les démons pour voir ce qui était caché dans la terre, ou soupçonnèrent qu'elle avait elle-mème malicieusement enfoui l'épée à l'endroit par elle désigné, afin de séduire les princes, le clergé et le peuple. Ils se demandaient avec inquiétude si ces cinq croix n'étaient pas des signes diaboliques 1. Ainsi commençaient à se former les illusions contraires selon lesquelles Jeanne parut sainte ou sorcière.

Le roi ne lui avait confié aucun commandement. Se conformant à l'avis des docteurs, il ne l'empêchait pas d'aller à Orléans avec ses gens d'armes, et même il l'y faisait mener honorablement, afin qu'elle y montrât le signe qu'elle avait promis. Il lui donnait des gens pour la conduire, et non pour qu'elle les conduisit. Comment les eût-elle conduits, puisqu'elle ne savait point le chemin? Cependant elle fit faire un étendard selon le mandement de mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite qui lui avaient dit : « Prends l'étendard de par le Roi du ciel! » Il était d'une grosse toile blanche, dite boucassin ou bougran, et bordé de franges de soie.

^{1.} Morosini, t. III, pp. 108, 109. — Chronique de Lorraine, dans Procès, t. IV, p. 332. — Eberhard Windecke, p. 101.

Ayant reçu avis de ses Voix, Jeanne y fit mettre, par un peintre de la ville, ce qu'elle appelait « le Monde» 1, c'est-a-dire Notre-Seigneur, assis sur son trône, bénissant de sa devtre levée et tenant dans sa main senestre la boule du monde. A sa droite était un ange, et un ange à sa gauche, peints tous deux en la manière qu'on les voyait dans les églises, et présentant au Seigneur des fleurs de les Les noms Jhesus-Maria étaient écrits dessus ou à côté, et le champ était semé de fleurs de lis d'or1 Elle se fit peindre aussi des armoiries C'était, dans un écu d'azur, une colombe d argent, tenant en son bec une banderole ou on li-ait « De par le Roi du ciel? » Elle mit cet écu «ur laver» de l'étendard dont Notre-Seigneur occupait la face. La serviteur du duc d'Alençon, Perceval de Cagny, dit qu'elle fit faire aussi un étendard plus petit que l'autre, un pennon, sur lequel était l'image de Notre-Dame recevant le salut de l'Ange Le Peintre de Tours, que Jeanne avait employé, venait d'Écosse et se nommait Hamish Power II fournit l'étoffe et fit les peintures des deux panoaceaux, du grand et du petit, il reçut pour cela du trésorier des guerres vingt-cinq livres tournois' Hamish Power avait une fille nommée

¹ Proces, t. I, pp 77, 1"9, 236 1 Ht, p 103

² Ibid , t. I, pp "8, 117

³ Ibid t 1 pp 78 117, 181, 300 — Relation du greffier de La Rockelle p 338 — Morosini t HI, p 110, t II, auneze 17, pp 313, 315

⁴ Perreval de Cagny, p 150 — Journal du siège, p 6 — Relation du

Héliote, qui était près de se marier et dont Jeanne se souvint plus tard avec bonté.

L'étendard était signe de ralliement. Longtemps les rois, les empereurs, les chefs de guerre seuls l'avaient pu lever. Le suzerain le faisait porter devant lui; les vassaux venaient sous les bannières de leurs seigneurs. Mais, en 1429, les bannières n'étaient plus en usage que dans les confréries, les corporations ou les paroisses, et ne marchaient que devant des troupes pacifiques. A la guerre, il n'en était plus question. Le moindre capitaine, le plus pauvre chevalier, avait son étendard. Devant Orléans, quand cinquante gens d'armes français couraient sus à une poignée de pillards anglais, des étendards volaient sur eux par les champs comme un essaim de papillons. On disait encore, en manière de proverbe, faire étendard pour dire s'enorgueillir2. En fait, un routier levait l'étendard sans blàme en menant seulement à la guerre une vingtaine de gens d'armes et de gens de trait à moitié nus. Jeanne en pouvait bien faire autant. Et si même elle tenait, comme il est croyable, son étendard pour signe de

Gressier d'Albi, dans Procès, t. IV, p. 301. — Relation du gressier de La Rochelle, p. 338. — Chronique du doyen de Saint-Thibaud de Metz, dans Procès, t. IV, p. 322. — Extrait du 13° compte d'Hémon Raguier, dans Procès, t. V, p. 258.

^{1.} Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. II, p. 65; Un épisode de la vie de Jeanne d'Arc, dans Bibliothèque de l'École des Charles, t. IV, 1^{re} série, p. 488.

^{2.} La Curne, au mot : Étendard.

commandement souverain et si, l'ayant reçu du Roi du ciel, elle entendart le lever au-dessus de tous les autres, en restait-il un seul dans le royaume pour lui disputer ce rang? Ou'étaient-elles devenues, ces banmères féodales portées pendant quatre-vingts ans an premier rang des désastres, semées dans les champs de Crécy, ramassées sous les haies et les binssons par les constillers de Galles et de Cornouailles, perdues dans les vignes de Manpertuis, foulées aux pieds des archers anglais dans la terre molle où s'enfonçaient les morts d'Azıncourt, ramassées à plemes maine, sous les murs de Verneurl, par les maraudeurs de Bedford? C'est parce que toutes ces bannières étaient misérablement tombées, c'est parce qu'à Rouvray un prince du

sang royal venait de trainer honteusement dans es fuite les étendards des seigneurs, que se levait maintenant l'étendard de la pay-anne

CHAPITRE X

LE SIÈGE D'ORLEANS DU 7 MARS AU 28 AVRIL 1429.

Roi dans la journée des Harengs, les bourgeois avaient perdu toute confiance en leurs défenseurs. Leur esprit agité, soupçonneux et crédule était hanté de tous les fantômes de la peur et de la colère. Brusquement, sans raison, ils se croyaient trahis. Un jour, on apprend qu'un trou, assez grand pour qu'un homme y pût passer, a été percé dans le mur de la ville à l'endroit où ce mur longe les dépendances de l'Aumône¹. Le peuple en foule y court, voit le trou et un pan de rempart refait à neuf, avec deux a canonnières », ne comprend pas, se croit vendu, livré, s'effraie, s'exaspère, hurle et cherche le religieux de l'infirmerie pour le mettre en pièces². Peu de jours après, le jeudi saint,

- 1. L'Hôtel-Dieu d'Orléans, à côté de la Cathédrale.
- 2. Journal du siège, pp. 56, 57.

un bruit sim tr. se répand des traitres vont remettre la ville aux mains des Anglais Tout le monde court aux armes soldats bourgeois, manants, font la garde sur les boulevards sur les murs, dans les rues Le lendemain, le surlendemain le soupçon, l'effroi règnent encore⁴

Au commencement de mars, les assiegeants virent venir les vassaux de Normandie, que le Régent avait convoqués mais ils ne fournissaient que «ix cent vin"t neuf lances et ne devnent le service que pour vingt six jours Sous la conduite de Scales, Pole et Talbot les Anglais poursunaient de leur mieux et selon leurs moyens les trayaux d'investissement? Le 10 mar ils occupèrent à une lieue a l'est de la ville, la côte escar pée de Saint Loup qui ne leur fut pas dispulée et com mencèrent dy élever une ba lille qui dominait le fleuve en amont et les deux routes de Gien et de Pithwiers à leur rencontre vers la porte de Bourgogne? Le 20 mars leur bastille de Londres sur la route du Man, était achevée Du 9 au 15 avril deux nouvelles ba_tilles séleverent du côté du couchant, Rouen à neuf cents pieds a l est de Londres, Paris a neuf cents pieds de Rouen Vers le 20 ils fortifierent Saint Jean le-Blanc au val de Loire

¹ Journal du siège p 61

^{2.} Boucher de Molandon Larmes anglaise va neue par Jeanne d'ire, ch n — Jarry Le compte de l'armée anglaise pp 60 107 110 112

³ Journal du siège pp 51 39 - Abbé Dubo s Hutoure du siège dissertation vi

et firent un guet pour garder le passage1. C'était peu au regard de ce qu'il leur restait à faire et ils manquaient de bras. Ils n'avaient pas trois mille hommes autour de la ville. Ils surprenaient les paysans qui, voyant venir le temps de labourer la vigne, allaient aux champs sans autre souci que la terre, et quand ils les avaient pris, ils les faisaient travailler². De l'avis des hommes de guerre les plus avisés, ces bastilles ne valaient rien. Il n'y avait pas moyen d'y garder des chevaux; on ne pouvait les construire assez rapprochées pour se secourir les unes les autres; l'assiégeant risquant d'y être assiégé. Enfin les Anglais qui employaient ces fâcheuses machines n'y éprouvaient à l'usage que mécomptes et disgrâces. C'est ce dont s'apercut un des défenseurs de la ville, le sire de Bueil quand il eut pris de l'expérience³. Et dans le fait, il y avait si peu de difficultés à traverser les lignes ennemies, que des marchands en risquaient la chance et conduisaient du bétail aux assiégés. Il entre dans la ville: le 7 mars, six chevaux chargés de harengs; le 15, six chevaux chargés de poudre; le 29, du bétail et des vivres; le 2 avril, neuf bœufs gras et des chevaux; le 5, cent un pourceaux et six bœufs gras; le 9, dix-sept pourceaux, des chevaux, des cochons de lait et du blé; le 13, des espèces pour solder la garnison; le 16, des bestiaux et des vivres;

^{1.} Chronique de la Pucelle, pp. 265, 267. - Morosini, t. IV, annexe xIII.

^{2.} Journal du siège, p. 58.

^{3.} Le Jouvencel, t. I, xxij; t. II, p. 44.

le 23 de la poudre et des vivres. Et plus d'une fois on prit à la barbe des Anglais les victionilles et muntions qui leur (taient destinées, tonneaux de vin, fabier, chevaux, arcs trousses voire vingt six teles de gros bétail!

Le siège coûtait tres cher aux Anglais, quarante mille lures tourn is par mois' Largent manquait, il fallut recourir aux plus ficheux expedients. Le roi lienri venait d ordonner par lettres du 3 mars, que tous les officiers de Normandie lui fissent prêt d'un quartier de feurs gages Les Lens d'armes, dans leurs trudis de planch s et de terre après avoir souffert du froid, commençaient à souffrir de la fum. La Beauce, I lle-de-France. la Normandie ruinces et ravagées, ne leur envoyaient pas beaucoup de boufs et de moutons lis mangement mal et buvaient plus mal. Le vin de 1427 était mire, le vin nouveau si petit et si faible, qu'il sentait plus le verjus que le vint Or un vieil Anglais a dit des soldats de sa nation . Ils soupirent apres leur soupe et leurs grasses tranches de bœuf il faut qu'ils soient nontris comme des mulets et qu'ils portent leur provende pendue à leur cou sinon ils vous ont un air piteux comme des

souris novées* »

¹ Journal du sege 10 36 60

² Jarry Le conste de l'armée anglaise pp 30 58

³ Compte de Pierre Sureau dans Jarry Le compte de l'armée anglaise, p éce justif at ve n vi et pp 45 46 4 Journal d'un boi recou de Puru pp 221 23 et auv

⁵ Shakespeare Henry 11 premi re partie scens n

Une disgrace subite les affaiblit encore. Le capitaine Poton de Saintrailles et les deux procureurs Guyon du Fossé et Jean de Saint-Avy, qui étaient allés en ambassade auprès du duc de Bourgogne, furent de retour à Orléans le 17 avril. Le duc avait bien accueilli leur requête et consenti à prendre la ville sous sa garde. Mais le Régent, à qui l'offre avait été faite, n'entendait pas de cette oreille. Il répondit qu'il serait bien marri d'avoir battu les buissons et que d'autres eussent les oisillons 1. L'offre était donc repoussée. Toutefois l'ambassade n'avait point été inutile et ce n'était pas rien que d'avoir amené un nouveau désaccord entre le duc et le Régent. Les ambassadeurs revenaient accompagnés d'un héraut de Bourgogne qui sonna de sa trompette dans le camp anglais et commanda, de par son maître, à tout combattant sujet du duc, de lever le siège. Bourguignons, Picards, Champenois, quelques centaines d'hommes d'armes et d'archers partirent incontinent2.

Le lendemain, à quatre heures du matin, les bourgeois, enhardis et croyant l'occasion bonne, attaquèrent le camp de Saint-Laurent-des Orgerils. Ils tuèrent une partie du guet et pénétrèrent dans l'enceinte où ils trouvèrent des tasses d'argent, des robes de martre et beaucoup d'armes. Trop occupés à piller, ils ne se gar-

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 65.

^{2.} Journal du siège, pp. 69, 70. — Chronique de la Pucelle, p. 270. — Monstrelet, t. IV, pp. 317 et suiv. — Morosini, t. III, pp. 19, 20 et 21; t. IV, annexe xiv, p. 311. — Jarry, Le compte de l'armée anglaise, pp. 68 et suiv. — Boucher de Molandon, L'armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc, p. 145.

dèrent pas et furent surpris par les ennemis accourus en grand nombre lls s'enfurrent poursuivis par les Anglais qui en tuerent beaucoup La ville fut pleine, ce jour la, des lamentations des femmes qui pleuraient un père, un mari, un frere, des parents!

Il 3 avait là quarante mille hommes emmires 2, en tassés dans une encente qui n'en devait contenir qu'une quinzaine de mille, tout un peuple agité par la souf-france, assombri par des deuils domestiques, rongé d'inquiétude et que d'incessants dangers, des alarmes perpétuelles rendaient fou Bien que les guerres ne tussent pas alors aussi meurtrières qu'elles le devinrent par l'i suite, les Orlanais faisaient dans les sorties des pertes fréquentes et cruelles. Les boulets anglais qui, depuis la mi mars pénétraient plus avant dans la ville, nétaient pas toujours inoffensifs. La veille de Páques fleures, une pierre de bombarde tua ou blesse cinq personnes, une autre sept? Beaucoup d'habitants, comme le prévôt Alan Bu Bey, mouraient de fatigue et du maurais serie.

Chacun dans la chrétienté était alors instruit que les crimes des hommes amenent sur le monde les trem-

¹ Journal des ège p 70

² Jollo 2 Hulo re du 11 ge part VI chap 1 — Abbe Dubois Hulo re du 11cge d es 11. — Lo seleor Comple des dépeases de Charles VII chap V — Lottin Recherches huloriques sur la e Ile d'Orléans t 11 p 20. — Moros ni t 111 p 25 note 2

³ Journal du siège p 61

^{4 15} d p 59

blements de terre, les guerres, la famine et la peste. Le beau duc Charles jugeait, comme tout bon chrétien, que la France avait été frappée de grands maux en punition de ses péchès, qui étaient : grand orgueil, gloutonnerie, paresse, convoitise, mepris de la justice et luxure, dont le royaume abondait; et il raisonna, dans une ballade, du mal et du remède!. Les Orléanais croyaient fermement que cette guerre leur était envoyée de Dieu pour punir les pécheurs, qui avaient abusé de sa patience. Ils connaissaient la cause de leur mal et le moyen d'en guérir. Ainsi que l'enseignaient les bons frères prècheurs et comme le duc Charles le coucha par écrit dans sa ballade, le remède était : bien vivre, s'amender, faire chanter et dire des messes pour les âmes de ceux qui avaient souffert dure mort au service du royaume, oublier la vie pecheresse, requérir pardon de Notre-Dame et des saints2. Ce remède, les habitants d'Orléans l'avaient employé. Ils avaient fait dire des messes en l'église Sainte-Croix pour l'âme des seigneurs, capitaines et gens d'armes tués à leur service et notamment pour ceux qui avaient peri d'une mort pitoyable à la bataille des Harengs. Ils avaient offert des cierges à Notre-Dame et aux saints patrons de la ville et pro-

^{1.} Charles d'Orléans, Poisies, publiées par A. Champollion-Figeac, Paris, 1842, in-8*, p. 176.

^{2.} Miniature du ms. des poèsies de Charles d'Orléaus, du British Museum, Royal 16 F ij, fol. 73 v°.

gneur ne cédât pas tout de suite aux prières des deux confesseurs. Connaissant la sévérité de ses jugements, ils craignaient qu'il ne répondît :

— Le peuple de France est puni justement de ses péchés. Sa désobéissance à la sainte Église l'a perdu. Du petit au grand, c'est à qui, dans le royaume, se conduira le plus mal. Laboureurs, bourgeois, gens de pratique et prêtres s'y montrent avaricieux et durs; les princes, ducs et hauts seigneurs y sont orgueilleux, vains, maugréeurs, jureurs et félons. L'ordure de leur vie empuantit l'air. S'ils sont châtiés, c'est justice.

Il fallait s'attendre à ce que le Seigneur parlât ainsi, parce qu'il était en colère et parce qu'en effet les Orléanais avaient beaucoup péché. Mais voici que Notre-Dame, qui aime le roi des fleurs de Lis, prie pour lui et pour le duc d'Orléans le Fils qui cherche en toutes choses à lui complaire:

— Mon fils, je vous requiers tant que je puis de chasser les Anglais de la terre de France; ils n'y ont nul droit. S'ils prennent Orléans, ils prendront le reste à leur plaisance. O mon fils, doucement je vous prie de ne le point souffrir.

Et Notre-Seigneur, à la requête de sa sainte mère, pardonne aux Français et consent à les sauver¹.

Ainsi les clartés qu'on avait alors sur le monde spirituel pénétraient les conseils tenus dans le paradis. Plu-

^{1.} Mistère du siège, vers 6964 et suiv.

seurs, et non des moins savants, pensaient qu'après un de ces conseils, Notre-Seigneur avait envoyé son archange a la bergere Et qu'il voilét sauve il royaume par le bras d'une femme, on le pouvait croire N'est ce pas dans la faiblesse qu'il faisant celater sa puissance? N'avait il pas permis à David enfant d'abattre le géant Goliath et livré a Judith la tête d'Holopherne? Dans Orléans même, n'avait il pas mis sur les lèvres d'un nouveau né le nom du pasteur qui devait délivrer la ville assiegée par Atlila!?

Le seigneur de Villars et messire Jamet du Tillay, revenus de Chinon, rapportèrent qu'ils avaient vu de leurs yeux la Pucelle et conterent les merveilles de sa venue lis dirent comment elle avait fait si grand chemin, traversé à gué de grosses rivières, passe par beaucoup de villes et de villages du parti des Anglais, puis cheminé sans dommage d'uns ces pays français ou se faisaient d'innombrables maux et pilleries, comment, menée au Roi, elle lui avait dit, par bien belles paroles, en faisant la révérence « Gentil dauphin, Dieu m'encole pour vous aider et secourir Doniez-moi gens, car, par grâce divine et force d'armes, je lèvera le siège d'Orléans et puis vous mênera sacrer à Reims, aunsi que me la commandé Dieu, qui veut que les Anglais s'en retournent en leur pays et vous laissent

¹ Aug Theiner Saint Aignan ou le siège d'Orleans par Attila, noice historique sainte de la vie de ce saint tirée des miss de la Bibl othèque du roi Paris 1837 la 8

votre royaume en paix, lequel vous doit demeurer. Ou s'ils ne le laissent, il leur en mécherra »; et comment enfin interrogée par plusieurs prélats, chevaliers, écuyers, docteurs en lois et en décrets, elle avait été trouvée d'honnète contenance et sage en ses paroles. Ils vantèrent sa piété, sa candeur, cette simplicité qui laissait voir Dieu en elle, et cette adresse à conduire un cheval et à manier les armes dont chacup s'émerveillait.

Nouvelles vinrent à la fin de mars que, menée à Poitiers, elle avait été interrogée par les docteurs et insignes maîtres, et leur avait répondu aussi affirmativement que sainte Catherine aux docteurs d'Alexandrie, et que, vu la bonté de ses paroles et la fermeté de ses promesses, le roi, mettant en elle sa confiance, l'avait fait armer pour qu'elle allât à Orléans où on la verrait bientôt montée sur un cheval blanc, portant au côté l'épée de sainte Catherine et tenant en sa main l'étendard qu'elle avait reçu du Roi des cieux ².

Ce qu'on rapportait de Jeanne paraissait aux gens d'Église merveilleux et non pas incroyable, puisqu'ils en trouvaient des exemples dans l'histoire sainte qui était pour eux toute l'histoire; ceux qui avaient des lettres puisaient dans leur savoir moins de raisons de

^{1.} Journal du siège, p. 46. — Chronique de la Pucelle, p. 278. — Jean Chartier, Chronique, p. 66.

^{2.} Journal du siège, pp. 47 et 48. — P. Mantellier, Histoire du siège, pp. 61 et suiv.

nier que de douter ou de croire. Les simples concevaient de ces choses une admiration candide

Quelques uns parmi les capitaines et même dans le peuple disaient que cétait dérisun Mais ils risquaient de se faire maltruiter. Les hibitaints crojaient en la Pucelle comme en Notre-Seignent, ils attendaient d'elle secours et débirrance, ils l'appelaient dans une sorte de foile mystique et de défirer religieux. La fièvre du siège était désenue la fievre de la l'ucelle!

Čependant la façon dont les gens du roi la mettaient en œuvre prouvait que, « conformant à l'avis des théologiens, ils entendaient ne se pas départir des moyens conseillés par la prudence humaine. Elle devait entrer dans la ville avec un convoi de vivres et de munitions preparé alors à Blois, par l'ordre du roi et par les soins de la reine de Sicile? Un nouvel effort se faivait dans toutes les provinces fidèles pour secoutir et délivrer la cité couragen-e Gien, Bourges, Blois, Châteaudun, Tonrs, envoyaient des hommes et des vivres. Angers, Potiers, La Rochelle, Albi, Moulins, Montpellier, Clermont, du soutre, du «aptère», de l'acuer, des armes² Et, si les Touloussans ne donnerent.

¹ Journal du nege p 71

² Procès t III p 93 — Geste des nobles dans la Chromque de la Pucelle p 2.0 — Comptes de fortere ses (1228-1130) dans Boucher de Molandon Première expédition de Jeanne d'Arc pp 30 et voix

³ Chron que de la Pucelle p 237 — Journal du nege p 81 — Bou cher de Molandon Première expedition de Jeunne d'Arc, pp *8-23 — P Mantelber H storre du r ège p *30

rien, c'est que la ville, comme le déclarèrent ingénument les notables consultés par les capitouls, n'avait pas de quoi, non habebat de quibus'. Les conseillers du roi et notamment monseigneur Regnault de Chartres, chancelier du royaume, formaient une nouvelle armée. Ce qu'on n'avait pu faire avec les Auvergnats, on le tenterait avec les Angevins et les Manceaux. La reine de Sicile, duchesse de Touraine et d'Anjou, s'y prêtait bien volontiers. Orléans pris, elle risquait fort de perdre ses terres auxquelles elle était très attachée. Aussine marchandait-elle ni l'argent, ni les hommes, ni les vivres. Passé la mi-avril, un bourgeois d'Angers, nommé Jean Langlois, vint apporter des lettres avisant les procureurs que le blé donné par elle allait venir. Jean Langlois reçut de la ville un cadeau et les procureurs lui offrirent à dîner à l'Écu Saint-Georges. Ce blé faisait partie du grand convoi que devait accompagner la Pucelle².

Vers la fin du mois, sur l'ordre de Monseigneur le Bàtard, les capitaines des garnisons françaises de la Beauce et du Gàtinais se rendirent dans la ville pour appuyer l'armée de Blois, dont la venue était annoncée.

^{1.} Le siège d'Orléans, Jeanne d'Arc et les capitouls de Toulouse, par A. Thomas, dans Annales du Midi, 1889, p. 232. — Il ne paraît pas que Saint-Flour, sollicitée, ait contribué: elle avait assez à faire de se garder des routiers qui rôdaient autour d'elle. Cf. Villandrando et les écorcheurs à Saint-Flour, par M. Boudet, Clermond-Ferrand, 1895 in-8°, pp. 18 et suiv.

^{2.} Quittances de la ville d'Orléans en 1429, dans Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, p. 36.

Le 28, messire Florent d'Illiers¹, capitaine de Châteaudun, fit son entrée avec quatre cents combattants ²

Qu'allant-il advenr d'Orléans? Le siège, mai conduit, causait aux Anglais les plus cruels mécomptes Leurs capitaines s'apercetarent de reste qu'ils ne réduraient pas la ville au moyen de ces bastilles entre lesquelles tout pas-sil, hommes, vires, munitions, et avec une armée qui fondait dans la boue des taudis et que les maladites, les dévertions rédui-saient a trois mille, trois mille deux cents hommes au plus lis avaient perdu presque tous leurs chevaux. Loin de pouvoir continuer l'attaque, ils n'etaient plus en état de se défendre dans leurs malheureuses tours de bois, plus profitables, comme divait Le Jouvencel, aux assiégés qu'aux assiégeants.⁵

Tout leur espoir, incertain et lointain, était dans larmée de renfort que le Régent formait péniblement à Paris *Cependant on Irouvait le temps long dans la ville assiègée Les gens de guerre qui la défendaent étaient braves, mais a bout d'inventions et ne sachant plus que tenter, les bourgeois fairaient bonne garde, mais ils tenaient mai à découvert, ils ne se dou-mais ils tenaient mai à découvert, ils ne se dou-

¹ Florent d'Ilhers 1880 d'une ancieune famille du pays chartrain, avait épousé Jeanne fille de Jean de Coutes et seur de ce petit page que le sire de Gaucourt avait donné a la Pucelle (A. de Villaret)

² Journal du suege, p "3 - Chronique de la Pi celle p 2"9

³ Le Jouvencel t II p 45

⁴ Jarry Le compte de l'armee anglarse, pp 73 el suiv

taient pas de l'état désastreux où les assiégeants étaient réduits; la fièvre que leur donnaient l'inquiétude, les privations et le mauvais air les abattait. Ils voyaient déjà les Coués prenant la ville d'assaut, tuant, pillant, violant. A tout moment ils se croyaient trahis. Le calme et le sang-froid leur manquaient pour reconnaître les avantages de leur situation, qui étaient énormes : la ville gardait ses communications avec le dehors et pouvait se ravitailler et se renforcer indéfiniment. Au surplus, une armée de secours, en bonne avance sur celle des Anglais, allait bientôt venir, amenant force têtes de bétail, assez puissante en hommes et abondante en munitions pour enlever en quelques jours les forteresses anglaises.

Avec cette armée, le roi envoyait la Pucelle annoncée.

CHAPITRE M

LA PLCELLE A BLOIS - LA LETTRE AUX ANGLAIS. LE DÉPART POUR ORLEANS

La Pucelle, avec con escorte de routiers et de men-

diants, arma à Blois en même temps que Messite Regnault de Chartres, chanceler de France, et le sire de Gaucourt, gouverneur d'Orléans! Elle était sur les terres du prince qu'elle avant grand souci de délivrer le Bléons appartenait au duc Charles, prisonnier des Anglais Les marchands amenaient dans l'utille hœufs, aches, moutons, brebis, pourceaux à foison, du grain, de la poudre et des armes! L'amiral de Culant et le seigneur Ambroise de Loré étaient venus d'Orléans surveiller l'approvisionnement. La Reine de Sicile s'était rendue à Blois. Le Roi qui, a cette époque, ne la con-

i Proces t. III p 4

² Journal d'i sege passim -- Chronique de Tournai, ed de Smedt, t. III du Recueil des chroniques de Flandre) p 4(9)

sultait guère, lui dépècha pourtant le duc d'Alençon, avec mission de se concerter avec elle pour l'envoi des secours1. Le sire de Rais, de la maison de Laval et de la lignée des ducs de Bretagne, seigneur de vingtquatre ans à peine, vint, libéral et magnifique, amenant, avec une belle compagnie d'Anjou et du Maine, les orgues de sa chapelle, les enfants de la maitrise, les petits chanteurs de la psallette². Le maréchal de Boussac, les capitaines La Hire et Poton arrivèrent d'Orléans3. Une armée de sept mille hommes fut réunie sous les murs de la ville. Pour partir on n'attendait plus que l'argent nécessaire au paiement des vivres et à la solde des troupes. Les capitaines et gens d'armes ne servaient pas à crédit; quant aux marchands, s'ils risquaient de perdre leurs victuailles et la vie avec, c'était pour argent comptant⁵. Point de pécune point de bétail, et les chariots ne roulaient pas.

Au mois de mars, Jeanne avait dicté à l'un des

^{1.} Procès, t. III, p. 93.

^{2.} Wavrin dans Procès, t. IV, p. 407. — Monstrelet, t. IV, p. 316. — Chronique de la Pucelle, p. 278. — Jean Chartier, Chronique, p. 68. — Mistère du siège, v. 11431 et suiv. — Abbé Bossard, Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404-1440), Paris, 1886, in-8°, pp. 31, 106.

^{3.} Procès, t. III, p. 74.

^{5. «} Car vous ne trouverez nulz marchans qu'ils se mettent en ceste peine ne en ce danger, s'ilz n'ont l'argent contant. » Le Jouvencel, t. I, p. 184.

maîtres de Poitiers une brive sommation a l'adresse des capitaines anglais. Ette la développa en une lettre qu'elle montra à quelques-uns de son parti, et qu'elle entoga ensuite de Blois, par un héraut, au camp de Saint-Laurent-des-Orgents. Cette lettre était adressée au roi Henri, au Régent et aux trois chefs qui depuis la mort de Salisbury condui-auent le siège, Scales, Suffolk et Talbid. En soige le texte?

+ JHESLS MARIA +

Roy d'Augleterre, et vous, duc de Bedford, qui yous dictes régent le royaume de France, yous Guillaume de la Poule,

- 1 Proces t III p 74
- 2 On a de cette lettre hust textes anciens
- 1. Le texte introduit dans les pièces du proces de Rouen (P. I., p. 210), 2. La texte probablement de la main d'un chevalier de Saint-Jean de Jerusalem, ce texte n'existe plus, mais on en a denz copies du
- xveti* siecle (P V, p 95),
 - 3º Le texte unière dans le Journal du siege (P 1V, p 139), 4º Le texte qui se trouve dans la Chronique de la Pucelle (P 11,
- p 215); 5-Le texte qui fut inserit dans le Registre Delphinal de Thomassia
- (P IV, p 306);
 6 Le texte du Grefher de La Rochelle (Revue Historique, t. 11/).
 - 7 Le texte de la Chronique de Tourum (Recueil des Chroniques de
- Flandre t III, p 407)
 8. Le texte suséré dans le Westère du Siege
 - or Le texte insert cans le tissert du Siege

 Mentionnons aussi une traduction en allemand, contemporarie (Eberhard Windorke)

Je donne et le teste du Procès, lequel represente l'original. Les autres test différent trop de refui-et et sont trop différents les uns des autres pour qu'il soit possible d'indiquer les variantes autrement qu'en donnant les huit testes en entier. Au reste, ces différences pour la plupart n'ont pas grande importance. conte de Sulford; Jehan, sire de Talebot; et vous, Thomas, sire d'Escales, qui vous dictes lieutenans dudit duc de Bedfort, faictes raison au Roy du ciel ; rendez à la Pucelle qui est cy envoiée de par Dieu, le Roy du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Elle est ci venue de par Dieu, pour réclamer le sanc royal . Elle est toute preste de faire paix, se vous lui voulez faire raison, par ainsi que France vous mectrés jus, et paierez ce que vous l'avez tenu . Et entre vous, archiers, compaignons de guerre, gentilz et autres qui estes devant la ville d'Or-

1. Comparcz:

Dangier, je vous gecte mon gant, Vous appelant de traīson, Devant le Dieu d'amours puissant Qui me fera de vous raison. (Poésies de Charles d'Orléans, publ. par A. Champollion-Figeac, 1842, in-8°, p. 17.)

- 2. C'est le roi de France qui nommait « bonnes » celles de ses villes qu'il voulait honorer.
- 3. Comparez : « Et ardirent la ville et violèrent l'abbaye » (Froissart, cité par Littré).

On trouve déjà dans la Chanson de Roland: Les castels pris, les cités violées.

- 4. La délivrance du duc d'Orléans.
- 5. France est régime. Jus, opposé à sus. Mettre jus, laisser de côté. Tenu, dû. Que vous laisserez la France tranquille et payerez ce que vous devez. Le Journal du siège omet le mot France et rend ainsi la phrase inintelligible. Cette omission est le fait d'un texte sans doute fort ancien dont procèdent notamment La Chronique de la Pucelle et le Greffier de La Rochelle que cette phrase tronquèe a visiblement embarrassé.
- 6. Gentil opposé à vilain. Gentils et autres, nobles et vilains. Sans aucun doute, il faut ici prendre les termes de compagnons et de gentils dans leur vrai sens et ne pas croire qu'ils aient été mis par antiphrase, comme dans cet endroit de Froissart: « Il (le duc de Lancastre) entendit comme il pourroit estre saisy de quatre gentils compaignons qui estranglé avoyent son oncle, le duc de Clocestre, au chasteau de Calais » (Froissart, dans La Curne).

leans, alez vous ent en vostre pais, de par Dieu, et se ainsi ne le faictes, attendez les nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir briefment a voz bien grans dommaiges Roj d'Angleterre se ainsi ne le faictes, je sui chief de guerre, et en quelque heu que je actaindras voz gens en France, je les en ferai aler, vuelleut ou non vuellent, et si ne vuellent obéir ie les feray tous occire. Je sin ex envoiée de par Dieu. le Roy du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France Et sa vuellent obeir, je les prandray à mercy Et n alez point en vostre oppinion, que vous ne tendrez* point le royaume de France [de] Dien, le Roy du ciel, filz sainte Marie, ainz le tendra le roy Charles, yray héritier*, car Dieu, le Roy du ciel, le veult, et lui est revélé par la Pucelle, lequel s' entrera à Paris à bonne compagnie Se vous ne voulez croire les nouvelles de par Dien et la Pucelle, en quelque hen que vous trouverons, nous ferrons dedens et v ferons ung si grant bahav , que encore a il mil

- 2 Tendre, tonira ticadrez, ticadra
- 3 Fils sainte Marie comme Hôlel Dieu les fils Aymon, etc.
- 4 Comprenes Et n'ayes point en votre opinion, ne croyes pas que vous liendres de Pieu le royaume de France, car e est le roi Charles qui le tien dra de Dieu
 - 5 Lequel ros Charles
 - 6 Ferrous, frapperous
 - 7 In grand on de guerre Il faut corniger hahut dans Proces, t III,

A Attender les noncelles de la Puecile , et plus has Si vous ne voulde vouvel des nouvelles de par Deus de la Puecile . Ce mot de -houvelles » évent daixi alars comme auguerd'has, mans ul arist aussi le sena de « prodiges » mon quon voit dans cette phens « En celle année apparurent mustes novelles à Rouya en Bine le un fai mude e annge et le pain en chair sens blement ou (au) mercenent de l'autet » (Chromopure de Sonat Dens, dans la Garne)

ans¹ que en France ne fu si grant, se vous ne faictes raison. Et croyez fermement que le Roy du ciel envoiera plus de force à la Pucelle, que vous ne lui sariez mener de tous assaulx, à elle et à ses bonnes gens d'armes; et aux horions² verra-on qui ara³ meilleur droit de Dieu du ciel⁴. Vous, duc de Bedfort, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne vous faictes mie destruire. Se vous lui faictes raison, encore pourrez venir en sa compaignie. l'où que les Franchois⁵ feront le plus bel fait que oncques fu fait pour la chrestienté. Et faictes response se vous voulez faire paix en la cité d'Orléans; et se ainsi ne le faictes, de vos bien grans dommages vous souviengne briefment. Escript ce mardi sepmaine saincte.

p. 107. — Comparez: « Ceux qui avoient fait le guet devers l'ost ouirent le cri à le hahay » (Froissart, liv. I, dans La Curne.

Princes à ce mot me convint eveillier
Pour un hahay que j'oy escrier
Par nuit, en l'ost, assez près de Conlogne.
(Eustache Deschamps, dans La Curne.)
La dame d'Orlyens s'aparut sans delay

Tout droit en parlement, et fist un grand hahay.

(Geste des ducs de Bourgogne, dans Godefroy.)

- 1. Grande et indéterminée longueur de temps. Il est bien inutile de chercher ce qui se passa en France mille ans auparavant. Ni Jeanne ni les moines n'y songeaient.
- 2. Comparez: « Se mirent en grands et rudes orions, tellement qu'il sembloit la bataille estre mortelle » (Histoire du chevalier Bayard, dans La Curne).
- 3. Le futur ara pour aura est picard, mais se trouve ailleurs qu'en Picardie (Communication de M. E. Langlois, professeur à la Faculté des Lettres de Lille).
- 4. Comprenez: De la part de Dieu, et il n'y aura pas lieu de suppléer ou de vous. Pourtant la copie du Chevalier de Saint-Jean, le Journal du siège, la Chronique de la Pucelle ajoutent ccs trois mots. Avec cette addition, le sens me semble moins bon.
 - 5. Franchois est de Picardie et de la partie orientale de la Normandie.

Telle est cette lettre d'un accent nouveau, qui proclame la royauté de Jesus-Christ et déclare la guerre sante. Il est difficile de saxoir si Jeanne la dicta de sa propre inspiration ou sur le conseil des clercs. On serait d'abord tenté d'attribuer à des religieux l'idée première d'une sommation qui est une application littérale des préceptes insertis dans le Denteronomes:

- « Quand vous vous approcherez d'une ville pour l'assiéger, d'abord vous lui offrirez la paix
- » Si elle l'accepte et qu'elle vous ouvre -es portes, tout le peuple qui s'i trouvera sera sauvé et vous sera assujeth movennant le tribut
- Si elle ne veut point recevoir les conditions de la paix et qu'elle commence à vous déclarer la guerre, vous l'assiezerez
- > Et lorsque le Seigneur, votre Dieu, vous l'aura livrée entre les mains, vous ferez passer tous les mâles au fil de l'erée.
- En réservant les femmes, les enfants, les bêtes et tout le re-te de ce qui se trouvera dans la ville .

(Deuter, XX, 10-14)

ll est certain du moins que, à cet égard, la Pucelle exprime ses propres sentiments. Elle dira plus tard.

« Je demandais la paix et, si on me la refusait, j'étais prête à combattre * » Vais comme elle dicta cette lettre

¹ Proces, L 1, pp 5a 84 218

et ne put la lire, il y a lieu de rechercher si les clercs qui tinrent la plume n'y mirent pas du leur.

On peut soupçonner une main ecclésiastique en deux ou trois passages. Plus tard la Pucelle ne se rappelait pas avoir dicté « corps pour corps », ce qui n'a pas grande importance. Mais elle déclara qu'elle n'avait pas dit : « Je suis chef de guerre », et qu'elle avait dicté : « Rendez au Roi », et non pas : « Rendez à la Pucelle¹ ». Sa mémoire, qui n'était pas toujours bonne, la trompait peut-être. Pourtant, elle paraissait bien sure de ce qu'elle disait, et elle répéta par deux fois que « chef de guerre » et « rendez à la Pucelle » n'étaient pas dans sa lettre, et il serait possible que ces termes fussent du fait des moines qui se tenaient près d'elle. Ces religieux errants se souciaient médiocrement d'une querelle de fiefs, et leur plus grand souci n'était pas que le roi Charles rentrât en possession de son héritage. Ils voulaient sans doute le bien du royaume de France; mais, assurément, ils voulaient d'un meilleur cœur le bien de la chrétienté, et nous verrons que si ces moines mendiants, frère Pasquerel et plus tard frère Richard, s'attachèrent à la Pucelle, ce fut dans l'espoir de l'employer au profit de l'Église. Aussi ne serait-il pas surprenant qu'ils eussent tout d'abord pris soin de la déclarer chef de guerre et même de l'investir d'un pouvoir spirituel supérieur au pouvoir tem-

^{1.} Procès, t. I, pp. 55-56, 84.

porel du roi, ce qui est impliqué dans cette plirase : « Rendez à la Pucelle .. les clefs des bonnes villes, »

A llendez à la Pucelle ... les ciets des bonnes vines. » Lette lettre même indique une des e-pérance, entre autres, qu'ils fondauent sur elle. Ils comptaient qu'après avoir accompli sa mission en France, elle prendraît la croix et irait à la conquête de Jérusalem, entralnant a sa suite toutes les armers de l'Europe chrétienne. Les ne moment même, un disciple de Bernardin de Sienne, un franciscain, nouvellement venu de Syrie¹, frête Richard, qui devait bientôt se rencontrer avec la Pucelle, préchait à Paris, annonçant la fin prochaine du monde et exhortant les fideles à combattre l'Antechrist². Il faut se rappeler que les Tures, qui avaient vainen les cheraliers christiens a Nicopolis et a Sémendria, menagaient Constantinople et terrifiarent l'Europe entière Papes, empereurs, rois, sentaient la néces-ité

de tenter contre eux un grand effort.

On disait en Angleterre que le roi Henri V avoit fait à madame Catherine de France, entre Saint-Denys et

¹ Morona , t. III, pp 61 62 et *m; — Christiae de Pisan, dans Proce 1 V., 16 — Ser Tudee de Crosside, Cf. V. Jorga, Philippe de Hesteres, 1889, inché Notes et carints pour serve a fishairee de Cronadea au X1 abéle, Paris, 1893-1902, 3 vol. in-8* (Extrait de la Revue de l'Orient Latin.).

^{2.} Pis Secunds commentaris, ed 1614, p 440. - Wadding, Annales Minorum, t. V. pp 130 et suiv

³ Journal d'un bourgois de Paris, p. 23 — S. Luce, Jeanne d'Arc a Domremy, pp. xv, CXXXVII — Voir les Fluches des nombreux livrets populaires sur l'Antechrist au xvº mecle (Branet, Manuel du Libraire, L. l. ci. 316

Saint-Georges, un garçon demi-anglais demi-français, qui irait jusqu'en Égypte tirer le Grand Turc par la barbe¹. Ce victorieux Henri V, sur son lit de mort, entendait les clercs réciter les psaumes de la pénitence. Quand il ouît ce verset: Benigne fac Domine in bona voluntate tua ut aedificentur muri Jerusalem, il murmura d'une voix expirante: « J'ai toujours eu dessein d'aller en Syrie et de reprendre la ville sainte aux infidèles². » Ce fut sa dernière parole. Les hommes sages conseillaient l'union des princes chrétiens contre le Croissant. En France, l'archevèque d'Embrun, qui avait siégé aux conseils du dauphin, maudissait l'insatiable cruauté de la nation anglaise et ces guerres entre chrétiens, dont se réjouissaient les ennemis de la croix de Jésus-Christ³.

Appeler les Anglais et les Français à prendre ensemble la croix, c'était proclamer qu'après quatre-vingt-onze ans de violences et de crimes le cycle des guerres profanes était fermé et que la chrétienté se retrouvait telle qu'aux jours où Philippe de Valois et Édouard Plantagenet promettaient au pape de s'unir contre-les infidèles.

Mais quand la Pucelle conviait les Anglais à se joindre aux Français dans une entreprise sainte et guerrière, on

^{1.} Félix Rabbe, Jeanne d'Arc en Angleterre, Paris, 1891, p. 12.

^{2.} Monstrelet, t. IV, p. 112. — Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. I, p. 340.

^{3.} Le P. Marcellin Fornier, Histoire des Alpes-Maritimes eu Cottiennes, L. II, pp. 315 et suiv.

pouvait prevoir l'accueil que recevrait des Godons cette convocation angélique Et, lors du siège d'Orléans, les Françuis de leur côté, pour de bonnes raivons, ne congeagent pas à prendre la croix avec les Coués.

Le style de cette lettre ne fut pas tres gouté des connaisseurs Le Bâtard d'Orléans un trouvait toutes les paroles bien simples et quelques années plus tard un bon legiste français la juge i cerite en gros et lourd langage et mal ordonné* Nous ne pouvons prétendre en mieux juger que le legiste et que le Bitard, qui avait des lettres, pourtant nous nous demandons si ce qui leur semblait mauvais dans ces facons de dire co n'etait pas qu'elles «'Cloignment du ton ordinaire des chancelleries. La lettre de Blois se ressent, il est vrai, de l'humilité on «c tennit encore la prose française, quand elle n était pas soulciée par un Alain Chartier, mais on n'y trouve pas de terme ni de tournure qui ne se rencontre dans les bons auteurs du temp-Le langage peut n'en pas être tres bien ordonné, mais l'allure en est une Au reste men n'y sent les bords de la Meuse, il n'y subsiste aucune trace du parler lorrain et champenois? C'est français de clerc

i Dans toutes les copies de la lettre aux Anglais qui nous sont parveques hors dans celle du Procès, à cet endroit « Facore que pourrez venir etc. » le texte est complétement d'alguré

² Proces t 11, p 7 - Mathieu Thomassiu, Registre Delphinal, dans Proces t 11, p 304

³ Elle contrera au contraire des formes qu'on ne rencontrerait pas sous la plume d'un Pieard, d'un Bourguignen, d'un Lorrain ou d'un

Tandis qu'Isabelle de Vouthon s'en était allée en pèlerinage au Puy, ses deux plus jeunes enfants, Jean et Pierre, avaient pris aussi le chemin de la France, pour rejoindre leur sœur, dans l'idée de faire fortune auprès d'elle et du roi. De même frère Nicolas de Vouthon, cousin germain de Jeanne, religieux profès en l'abbaye de Cheminon, se rendit auprès de la jeune dévote 1. Pour attirer ainsi toute cette parenté, avant mème d'avoir donné signe de son pouvoir, il fallait que Jeanne eût des cautions aux bords de la Meuse et que de vénérables personnes ecclésiastiques et de bons seigneurs lorrains répondissent de son crédit en France. Ces garants de sa mission, elle les trouvait sans aucun doute dans ceux qui l'avaient endoctrinée et accréditée par prophétie; et peut-être frère Nicolas de Vouthon luimême était-il du nombre.

Tenant dans l'armée état de sainte fille, elle avait en sa compagnie un chapelain, frère Jean Pasquerel²; deux pages, Louis de Coutes et Raymond³; ses deux frères, Pierre et Jean; deux hérauts, Ambleville et Guyenne⁴;

Champenois, tel le participe envoyée. Les formes et la graphie sont bien d'un clerc français (Communication de M. E. Langlois).

^{1.} Procès, t. V, p. 252. — E. de Bouteiller et G. de Braux, Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc, pp. xx, 9 et 10. Source très suspecte.

^{2.} Procès, t. III, p. 101.

^{3.} Ibid., t. III, pp. 65, 67, 124. — Chronique de la Pucelle, p. 277. — A. de Villaret, Louis de Coutes, page de Jeanne d'Arc, Orléans, 1890, in-8°.

^{4.} Procès, t. III, pp. 26-27.

deux écuyers Jean de Metz et Bertrand de Poulengy Jean de Metz pourroyait à la depense aux frus de la couronne! File avait aus i quelques valets i son service Un écuser nommé Jean d'Aulon, que le roi lui donna pour intendant vint la rejoundre a Blois 2 Cetait le plus pauvre écnyer du royaume? Il apparti nait entièrement au sire de La Trémouille qui le secouruit d'argent, mais avait bon renom d'honnour et de sagesse! Jeanne attribuait les d'futes de Français à ce qu'ils chevan chaient avec des femmes de manyar e vie et blasplifmaient le saint nom de Dien. Et lour de lui ctre particuliere cette opinion reginit parmi les per-onnide savoir et de dévotion qui remortrient notamment le dé-autre de Nicopolis à ca que, en chemin, les chretiens avaient fait des critautés, inché des ribaudes et joué a des jeux dis oluss

A plusieurs repri es de 1420 à 1121, le dauphin avait defendu de mangreer, de ramer, de blasphamer le nom de Dien de la Vierge Marie, des saints et des saintes sous peine d'une amende à faquelle s ajoutaient en certains cas des chitiments corporel-Les lettres qui portaient cette defense allegument que

¹ Extracts des comptes de Bémon Ragu er Proces t. 1, pp 257 258 2 Proces t 111 p 211

³ Ibid t III p la

i Duc de La Trémo He Les La Tremos lle pendant cunquecles Guy 11 et Georges (1343-1416) Nantes 1890 pp. 196 201

⁵ Juvénal des Lesins année 1396.

les blasphèmes attiraient des guerres, des pestes et des famines, et que les blasphémateurs étaient responsables en partie des maux qui affligeaient le royaume 1. Aussi la Pucelle allait-elle parmi les gens d'armes, les exhortant à chasser les femmes qui suivaient l'armée et à ne plus prononcer en vain le nom du Seigneur. Elle leur recommandait de confesser leurs péchés et de mettre leur àme en état de grâce, affirmant que Dieu les aiderait et que si leur âme était en bon état, ils obtiendraient la victoire 2.

Jeanne porta son étendard à l'église Saint-Sanveur et le donna à bénir aux prètres³. La petite confrérie, formée à Tours, se grossit à Blois des gens d'Église et des religieux qui, échappés en foule des abbayes voisines à l'approche des Anglais, souffraient le froid et la faim. Il en était d'ordinaire ainsi. Constamment des nuées de moines s'abattaient sur les armées. Beaucoup d'églises et la plupart des abbayes gisaient

^{1.} Ordonnances des rois de France, t. XI, p. 105; t. XIII, p. 247. — S. de Bouillerie, La répression du blasphème dans l'ancienne législation dans Revue historique et archéologique du Maîne, 1884, pp. 369 et sniv.— De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. I, p. 370; t. II, p. 189.—A. Longnon, Paris pendant la domination anglaise, Paris, 1878, in-8°, pp. 11 et 56.

^{2.} Procès, t. III, pp. 78, 104, 105. — Chronique de la Pucelle, p. 283. — On l'associa de très bonne heure à La Hire, comme au plus vaillant homme de France, et l'on imagina qu'elle le fit confesser et l'habitua à ne plus jurer le nom de Dieu. Ce sont là de petits contes édifiants (Procès, t. III, p. 32; t. IV, p. 327).

^{3.} Procès, t. III, p. 103. —Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, p. 47.— L.-A. Bossebæuf, Jeanne d'Arc en Touraine, Tours, 1899, pp. 34 et suiv.

détruites Celles des mendrants, situées hors des villes, avaient toutes péri, dépouillées et incendiées par les Anglais ou renver-ées par les liabitants des villes, avec tous les faubourgs sous la menace d'un siège Les religieux sans asile ne trouvaient point d'aceueil dans les cites avares de leur bien; il leur fallait tenir la campagne avec les gens d'armes et suivre l'armée. La règle en souffrait et la piété n'y gagnait rien Ces clercs affamés et vagabonds ne menaient pas toujours, parmi les soudoyers, les ribaudes et les convoyeur-, une vie edifiante Ceux qui accompagnêrent la Pucelle ne valaient sans doute ni mieux ni pis que les autres, et comme ils avaient grand'faim ils songeaient premièrement à manger! A l'égard de la sainte fille mèlée a cette troupe vagabonde, les gens d armes pouvaient éprouver tous les sentiments, hors celui de la surprise, tant ils étrient habitués à voir religieuses et religieux cheminer en leur compagnie Il est vrai que de celle-ei on annonçait des merceilles Plusieurs y ajoutaient foi, d'autres se moquaient et disaient tout haut « Voilà un vaillant champion pour récupérer le royaume de France 2 »

La Pucelle fit faire une bannière sous laquelle les reli-

¹ Le P Denifie La desolation des egities monastères, hôpitaux, en France, vers le milieu du XV-siecle 118con, 1897, in-8, Introduction

² Proces t. It, p 321 — Tringant Le Jouvencel, t 11 p 2⁻⁻, dil seu lement que peu de gens d'armes alla ent volontiers secourir θεθέαπε ce qui n'est pas b en exact.

gieux pussent se rassembler et appeler les gens d'armes à la prière. Cette bannière était blanche; il y avait dessus Jésus en croix entre Notre-Dame et saint Jean.

Le duc d'Alençon retourna vers le roi pour lui faire savoir l'embarras où l'on était. Le roi envoya les sommes nécessaires; on pouvait enfin partir2. Deux routes, toutes deux libres au départ, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Loire, conduisaient à Orléans. En prenant la rive droite, on se trouvait, au bout de cinq à six lieues, au bord de la plaine de Beauce, occupée par les Anglais, qui avaient garnisons à Marchenoir, Beaugency, Meung, Montpipeau, Saint-Sigismond, Janville, et l'on risquait d'y rencontrer l'armée qui venait au secours des Anglais d'Orléans. Une telle rencontre faisait peur depuis le jour des Harengs. En prenant la rive gauche, on s'avançait par la Sologne, restée au pouvoir du roi Charles, et, pourvu qu'on s'écartât un peu du fleuve, on passait hors de vue des petites garnisons anglaises de Beaugency et de Meung. Il est vrai qu'il fallait ensuite traverser la Loire, mais, en remontant le fleuve à deux lieues au levant de la ville assiégée, on pouvait tenter sans trop d'inconvénient le

^{1.} Procès, t. I, pp, 78, 117, 181. — Chronique de la Pucelle, p. 281. — Morosini, t. III, pp. 110, 111; t. IV, pp. 313-315. — G. Martin, L'étendard de Jeanne d'Arc, dans Notes d'art et d'arch., 1834, pp. 65-71, 81-88, pl.

^{2.} Procès, t. III, p. 93. — Chronique du doyen de Saint-Thibaud, dans Procès, t. IV, p. 327.

passage entre Orléans et Jargeau Apres délibération, il fut decidé qu'on prendrait la rive gauche et qu'on irait par la Sologne. On arrêta aussi qu'on emporterait les vivres en deux fois, de peur d'un trop lent débarquement si près des bastilles ennemies! Le mercredi 27 avril², on partit Les pretres, banniere en tête, ouvrirent la marche en chantant le 1 em creator Spiritus* La Pucelle chevouchart avec eux, armée de blanc, et portant son étendard. Les hommes d'armes et les hommes de trait vensient ensuite, escortant six cents voitures de vivres et de munitions et quatre cents têtes de betail. La longue file des lances, des chariots et des troupeaux passa le pont de Blois, et se déroula dans la plaine infinie Apres avoir fait huit lieues sur une route ravinee, à l'heure du couvre-feu, quand, au solcil couchant, la Loire fut de curvre entre ses jones noirs les pretres chantèrent Gabriel angelus et

l'armée fit halte.

Cette nut là, on coucha dans les champs Jeanne,
qui n'avait pas voulu quitter son armure, se réveilla

¹ I roce t 11 pp 5 67 78 405 212 Wart al d'Anvergne that 1 v p 53 — Chron que de la fite that p 250 — Chronyue de la Puedle p 251 — Jean Chartter Chromque t 1 p 71 — Doucher de Wolandon Fremute expédition de Jeanne 4 tre pp 53 et miv

² Le 23 avr l selon Eberhard Winderle p 165 Le 27 si comme le dit l'asquerel l'armee concha deux muits aux champs

³ Procès s. III p 100

⁴ Eberhard Winderke p 167

⁵ Procès i III p 104

tout endolorie. Elle entendit la messe et reçut la communion des mains de son aumònier, avec plusieurs gens d'armes. Puis l'armée se remit en marche vers Orléans ¹.

1. Procès, t. III, p. 67.

CHAPITRE AIL

LA PUCELLE A ORLÉANS

Le jeudi 28 avril au soir Jeanne put voir des hauteurs d'Olivet les clochers de la ville, les tours de Saint Paul et de Saint Pierre-Empont on les guetteurs signalaient sa venne Larimée suivit les pentes qui descendent vers la Loire et s'arrêta au port du Bouchet, tandis que les chariots et le bétait continuaient leur chemn sur la berge jusque vers Ille aux Bourdons, devant Cheey à une ficue en amont Gest là que devait se faire le debarquement. Au signal des guetteurs, monseigneur le Batard accompagné de Thibaut de Termes et de quelques autres capitaines sortit de la ville par la porte de Bourgogne santa dans une barque à

¹ Procès t III pp 4 et 5 — Boucher de Molaudon Bullet n de la So culté arthéolog que de l'O kanaus t IV p 477 et IV p 73 — Le même Premiè e expéd ton de Jeanne d'Arc pp 41 et su v — V stere du s'ège ters 11480 et su v

Saint-Jean-de-Braye et alla tenir-conseil avec les sires de Rais et de Loré, qui commandaient le convoi¹.

Cependant la Pucelle venait de s'apercevoir qu'elle était sur la rive de Sologne et qu'on l'avait trompée en chemin. Elle en ressentait de la douleur et de la colère. On l'avait trompée, cela était sûr. Mais l'avaiton fait exprès? Avait-on voulu vraiment la tromper? On rapporte qu'elle avait exprimé la volonté de passer par la Beauce, et non par la Sologne, et qu'il lui avait été répondu : « Jeanne, rassurez-vous ; nous vous menons par la Beauce². » Est-ce possible? Pourquoi les seigneurs se seraient-ils joués de la sorte d'une sainte fille que le roi avait mise sous leur garde et qui inspirait déjà du respect à la plupart d'entre eux? Certains, il est vrai, croyant qu'elle se moquait, l'eussent volontiers moquée. Mais, si l'un de ceux-là lui avait fait cette trufferie, de lui mettre la Sologne en Beauce, comment ne se serait-il trouvé personne pour la désabuser? Comment frère Pasquerel, son aumônier; comment son intendant, l'honnête écuyer d'Aulon, se seraient-ils rendus complices de cette grossière plaisanterie? Tout cela ne se comprend guère, et quand on y songe, ce qui se comprend le moins, c'est que Jeanne eût expressement demandé qu'on allat à Orléans par la Beauce. Puisqu'elle

^{1.} Journal du siège, p. 75. — Chronique de la Pucelle, p. 283. — Chronique de l'établissement de la fêle, dans Procès, t. V, p. 289.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 281. - Procès, t. III, p. 78.

CHAPITRE AIL

LA PUCELLE 4 ORLÉANS

Le jeudi 28 avril au soir, Jenne put voir des hanteurs d'Olivet les clochers de la ville, les tours de Saint Prul et de Saint Pierre-Empont, on les guetteurs signalaient sa venue L'armée sinvit les pentes qui descendent vers la Loire et s'arrêta au port du Bouchet, tandis que les charots et le betail continuirent leur chemin sur la berge jusque vers Ille-aux Bourdons, devant Cheey, a une heue en amont l' Ceet IV que devait se faire le débarquement Au signal des guetteurs, monseigneur le Bitard, accompagné de Thibaut de Termes et de quelques autres capitaines, sortit de la ville par la porte de Bourgogne, santa dans une barque à

¹ Procis t III pp 4 et 5 — Boucher de Molandon Bulletin de la So celé archéologique de l'Orkanass t IV, p 47 et IV p "3 — Le même Première capéd ion de Jeanne d'Arc pp 41 et suiv — Mulere du siège, ter 11480 et suiv

Saint-Jean-de-Braye et alla tenir conseil avec les sires de Rais et de Loré, qui commandaient le convoi¹.

Cependant la Pucelle venait de s'apercevoir qu'elle était sur la rive de Sologne et qu'on l'avait trompée en chemin. Elle en ressentait de la douleur et de la colère. On l'avait trompée, cela était sùr. Mais l'avaiton fait exprès? Avait-on voulu vraiment la tromper? On rapporte qu'elle avait exprimé la volonté de passer par la Beauce, et non par la Sologne, et qu'il lui avait été répondu : « Jeanne, rassurez-vous ; nous vous menons par la Beauce². » Est-ce possible? Pourquoi les seigneurs se seraient-ils joués de la sorte d'une sainte fille que le roi avait mise sous leur garde et qui inspirait déjà du respect à la plupart d'entre eux? Certains, il est vrai, croyant qu'elle se moquait, l'eussent volontiers moquée. Mais, si l'un de ceux-là lui avait fait cette trufferie, de lui mettre la Sologne en Beauce, comment ne se serait-il trouvé personne pour la désabuser? Comment frère Pasquerel, son aumônier; comment son intendant, l'honnête écuyer d'Aulon, se seraient-ils rendus complices de cette grossière plaisanterie? Tout cela ne se comprend guère, et quand on y songe, ce qui se comprend le moins, c'est que Jeanne eût expressément demandé qu'on allat à Orléans par la Beauce. Puisqu'elle

^{1.} Journal du siège, p. 75. — Chronique de la Pucelle, p. 283. — Chronique de l'élablissement de la fête, dans Procès, t. V, p. 289.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 281. - Procès, t. III, p. 78.

302

ignorait en route a ce point qu'en pas-ant le pont de Blois elle ne se douta pas qu'elle allait en Sologne, il v a pen d'apparence qu'elle se represent it assez precisement l'assiette d'Orleans pour préferei y entrer par le couchant ou par le midi Une jeune fille qui seule connaît la porte par laquelle on entrera dans la ville assiegee et a qui de méchinis capitaines font prendre un chemin pour un autre, cela re-emble trop a un conte de ma mere l'oie Jeanne ne se fais ut pas d'Orléans une idée plus claire que de Babylone Il est vraisemblable de supposer un malentendu. Elle n avait parle ni de Sologne ni de Beauce. Ses Voix lui avaient dit que les Anglais ne bougeraient point Elles ne lui avaient point montre le portrait de la ville, elles ne lui avaient donne ni plans ni carte- les gens de guerre n'en usaient point Jeanne, sans doute, avait dit aux capitaines et aux prêtres ce qu'elle devait bientôt repeter au Bătard . Je seux aller là ou sont Talbot et les Anglais » Et les prêtres, les gens d'armes, avaient repondu tres sincerement . Jeanne, nous allons ou sont Talbot et les Anglus! » Ils avaient cru bien dire, pui-que Talbot conduisant le siège, et qu'on l aurait, pour ainei dire, devant soi, de quelque côté qu'on approchât de la ville Vais apparemment ils n'avaient pus bien compris ce qu'avait dit la Pucelle, et la Pucelle n'avait pas bien compris ce qu'ils avaient

¹ Proces t III pp 5-6

répondu. Car maintenant, de se voir séparée de la ville par les eaux et les sables du fleuve, elle se montrait irritée et dolente. Que pouvait-elle trouver de si fâcheux à cela? Ceux qui l'approchèrent en ce moment ne le découvrirent pas, et peut-ètre ses raisons ont-elles été méconnues parce qu'elles étaient spirituelles et mystiques. Certes, elle n'estimait pas qu'on eût commis une faute militaire en amenant par la Sologne les troupes et les vivres. Elle ne connaissait point les chemins: elle ne pouvait donc savoir quel était le meilleur. Des positions de l'ennemi, des travaux d'attaque et des travaux de défense elle ignorait tout; elle venait d'apprendre à l'instant sur quelle rive du fleuve la ville était assise. Il fallait pourtant qu'elle crùt avoir une grave raison de se plaindre, car elle s'approcha du seigneur Bâtard et lui demanda vivement:

- Est-ce vous qui êtes le Bâtard d'Orléans?
- C'est moi, réjoui de votre venue.
- Est-ce vous qui avez donné conseil que je vinsse ici, par ce côté de la rivière, et que je ne vinsse pas droit là où sont Talbot et les Anglais?
- Moi et de plus sages ont donné ce conseil, croyant faire pour le mieux et le plus sûrement.

Mais Jeanne:

— En nom Dieu! le conseil de Messère est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous avez cru me tromper et vous vous êtes trompés vous-mêmes. Car je vous apporte un meilleur secours qu'il n'en vint oncques à 304

chevalier ou à citt, c'est le secours du Roi des cieux, lequel secours procède de Dieu lui-même, qui, non vraiment pour l'amour de moi, mus à la requitte de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans et n'a pas voulu souffrir que les canemis euseuit à la fois le corps du duc et sa ville!

On entend ce qui la fachait, c'était de n'avoir point eté menée droit devant Talhot et les Anglais Elle venant d'apprendre que Talbot était sur la rive droite avec son camp Et, en parlant de Talbot et des Anglais, elle entendant désigner seulement les Anglais qui étaient avec Talbot, pin-qu'en descendant au Val de Loire, pres du guet de Saint-Jean le-Blanc, elle avait apercu la bastille des Augustins et les Tourelles du bout du pont et qu'elle ne pouvait pas douter qu'il n y eut aussi des Anglais sur la rive gauche. Il reste à savoir pourquoi elle avait tant désiré se montrer tout d abord à Talbot et à ses Anglais et pourquoi maintenant elle etait si marrie d'être séparée de lui par la Loire Jugeait-elle que le camp retranché de Saint-Laurent-des-Orgerils, ou commandaient Scales, Suffolk et Talbot, devait être tout de suite attaqué? Elle n'avait pu se faire d'elle-même cette idée, puisqu'elle ne connaissait pas les heux, et aucun homme d'armes n'avait pu lus mettre cette folie en tête, d'attaquer un camp retranché en menant des bœufs et des chariots

¹ Proces t III p 5 — Chronique de la Pucelle, p 281 — Eoucher de Molandon, Première expedition de Jeanne d'Arc. p 49

Elle n'avait pas songé non plus, comme on l'a dit tant de fois, à forcer le passage entre la bastille Saint-Pouair à l'orée des bois, puisqu'elle ignorait les bastilles et les forêts comme le reste. Et si tel avait été son dessein, elle l'aurait dit clairement au Bâtard, car elle savait se faire entendre, et même les bonnes gens trouvaient qu'elle parlait bien. Quelle était donc sa pensée? Il n'est pas impossible de la pénétrer, si l'on songe à ce que pouvait être en ce moment la pensée d'une sainte, ou si seulement on se rappelle les paroles et les actes par lesquels Jeanne avait annoncé et préparé sa mission. Elle avait dit aux docteurs de · Poitiers: « Le siège d'Orléans sera levé et la ville affranchie de ses ennemis après que j'en aurai fait sommation de par le Roi du ciel1. » Elle avait mandé, de par le Roi du ciel, à Scales, à Suffolk et à Talbot de lever le siège; elle leur avait écrit qu'elle était toute prête à faire la paix et les avait sommés de retourner en Angleterre. Maintenant elle demandait réponse à Talbot, à Suffolk et à Scales. Puisque les Anglais ne lui avaient point renvoyé son héraut, elle venait à eux, à leurs chefs, comme un héraut de Messire; elle venait requérir qu'ils fissent paix. Et s'ils ne voulaient faire paix, elle était prête à combattre. C'est seulement après leur refus qu'elle serait assurée de vaincre, non par raisons humaines, mais parce que son Conseil le lui

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t, I, p. 68. — Journal du siège, p. 48.

avait proints. Leut-etre même, pent-etre espérait-ille quen e montrant nux capitaine anglais son (tendard à la main acconquente de malime sainte Cotherine, de madame sainte Marguerite et de mon eigneur saint Michel archange, elle les persual rait de quitter la France que tombant i genoux Tilhot obstrut, non certes à elle mais i Celui qui l'envoyait et qu'ainsi elle fernt ce pourquoi elle Clait venne sans que coul'it une goutte de ce sang frança que las etait ch r et sans que les Anglais dont elle vivit pité perdi ent ni leni corps ni leurs ames. Lu tent ca il fillatt ob ir a Dien et prinquer la charite. La victoire était à ce prix I i cette picuse victoire qu'elle apportait, cette victure angeli me les chefs de son parti, par une fau e prudence la lim un ichment des mains. Ils Lem pechnent d'accomplir sa mis ion de donner, peut-etre le signe promis et l'entralmient mec cuy dans ileentreprises moins sures et moins l'elle. De l'i sa don leur et sa colere

Meme après la déconvenue de son entre, elle ne se croyait pas dispensée d'offer la para aix ennemis afin d'être agréable : Dieu' Lt pui qu'elle ne pourait aller tout de suite ui camp le Talbot elle voulut se montrer devant le ruet de Saint Jean le-libne?

Il ny avait plus personne derrière les palissades

¹ Op a on de Mart a Berra er dans Laufry d'Acc Mémo res et consul tations chap y I

² Procès 1 111 pp 78 et 214

Mais, si elle y était allée et si elle y avait trouvé des ennemis, elle leur aurait d'abord offert la paix. La conduite qu'elle tint ensuite dans la ville en est la preuve certaine. Elle ne venait pas mettre au service des Orléanais des plans de campagne ou des ruses de guerre; sa part dans l'œuvre de la délivrance était plus haute et plus pure. Elle apportait à des hommes faibles, malheureux, égoïstes et soussirants, les invincibles forces de l'amour et de la foi, la vertu du sacrifice.

Monseigneur le Bâtard, qui regardait la mission de Jeanne comme purement religieuse et qu'on aurait bien étonné en lui disant qu'il devait consulter cette paysanne sur le fait de la guerre, fit mine de ne point entendre les reproches qu'elle lui adressait et alla pourvoir à ce que les opérations fussent exécutées conformément aux dispositions prises.

Tout avait été soigneusement concerté et préparé, mais voici que survenait une anicroche. Les chalands que les Orléanais devaient envoyer à Chécy pour embarquer les vivres n'avaient pas encore démarré¹. Ils n'allaient qu'à la voile et, comme le vent soufflait d'amont, ils ne pouvaient pas naviguer. On ne savait pas s'ils le pourraient bientôt, et le temps était cher. Jeanne dit avec confiance à ceux qui s'inquiétaient:

^{1.} Procès, t. III, p. 78. — Journal du siège, pp. 71-75. — Chronique de la fête, dans Procès, t. V, p. 290.

 Attendez un peu Car, en nom Dieu, tout entrera dans la ville⁴

Elle avait raison Le vent tourna, on déploya la toile, et les chalands remontèrent le fleuve sous une brise d'arriere qui les poussait assez fort pour qu'un bateau en put trainer deux nu trois à sa remorque? Ils passerent sans encombre devant la bastille Saint Loup Monseigneur le Bitard monta dans un de ces bateaux avec Aicole de Giresme, grand prieur de France en l'ordre de Rhodes, et la flottille aborda au port de Chécy, ou elle re-ta mouillee toute la nuit³ Il fut décidé que l'armée de secours camperant cette nunt au port du Bouchet afin de garder le convoi en aval, tandis qu'un détachement se tiendrait vers les tles de Chécy pour veiller en amont, et regarder du côté de Jargeau La Pucelle, en compagnie de quelques capitaines, avec un détachement de gens d'armes et de trait, suivit la berge et arriva devant l'He-aux Bourdons

Les segneurs qui asaient amené le convoi deciderent qu'on partirait tont de suite apres le débarquement L'armée, ayant fait sa besogne, retournerait a Bhos pour y prendre ce qui restait de vivres et de

¹ Procés t. III p 105 - Chronique de la Pucelle, p 234 2. Boucher de Molandon La delavance d'Orteans et l'institution de la file du 8 mai Chronique anonyme du XI- siècle Orleans, 1883, in-8°, pp 28, 29

³ Proces t. III p 6

⁴ Chronopue de la fele dans Proces t. V, p. 250 — Morosini, t. 111 p. 23 note 5 — Boucher de Molandon, Premiere expédition de Jeanne d'Arc pp. 5-56

munitions; car on n'avait pas tout emporté en une fois. Apprenant que ces soldats, en compagnie desquels elle était venue, s'en allaient, elle voulut partir avec eux, et après avoir tant demandé qu'on la menât à Orléans, arrivée aux portes de la ville, elle ne pensait plus qu'à s'en aller. Ainsi l'âme des mystiques tourne aux souffles de l'Esprit; cette fois, comme toujours, Jeanne obéissait à des raisons purement spirituelles. Elle ne voulait pas se séparer de ces gens d'armes, parce qu'elle les croyait réconciliés avec Dieu, et qu'elle n'était pas sûre d'en retrouver d'autres aussi contrits. Or, pour elle, la victoire ou la défaite dépendaient uniquement de l'état de grâce ou de péché où se trouvaient les combattants; les mener à confesse, c'était tout son art militaire; elle n'avait point d'autre science pour combattre derrière des murs ou en rase campagne.

— Quant à ce qui est d'entrer dans la ville, dit-elle, il me ferait mal de laisser mes gens et ne le dois faire. Ils sont tous confessés et, en leur compagnie, je ne craindrais pas toute la puissance des Anglais¹.

En fait, comme on le pense bien, confessés ou non, près d'elle ou loin d'elle, ces soudards commettaient tous les péchés compatibles avec la simplicité d'esprit; mais l'innocente n'en voyait rien; ouverts aux choses invisibles, ses yeux étaient fermés aux choses sensibles.

Elle était soutenue dans sa résolution de retourner à

^{1.} Procès, t. III, p. 6.

Blois par les capitaines qui l'avaient amenée et qui la voulment emmener, alleguant les ordres du roi Comme elle portait chance, ils tenaient à la garder Monseigneur le Bătard voyait au contraire de graves inconvénients et même des dangers à ce qu'elle s'éloignat Dans Letat ou il avait laissé les habitants d'Orléans, si on tardait a leur montrer leur Pucelle, cri-, menace-, (meutes violences, mouvements de fureur et de désespoir tout était a craindre, même des massacres Il demanda en grace aux camtaines de trouver bon, dans l'intéret du roi, que Jeanne entrât a Orléans, et il obtint, cans trop de peine, qu'ils retournascent a Blois sans elle Mais Jeanne ne se rendit pas si vite Il la supplia de se decider a pa ser la Loire. Elle refusa et fit une telle resistance qu'il dut s'apercevoir qu'il n'est pas facile de manier une sainte. Il fallut que l'un des chef- qui l'avaient amen(e, le sire de Rais ou le sire de Loré, joignit ses prières a celle du Bitard et lui ditt

- Allez-y sûrement, car non- von- promettons de retourner bientôt vers vons'

Enfin, qu'and elle sut que le frère Pasquerel partirait avec eux, pensant que ses gens seraient bien conlessés, elle consentit a rester? Elle passa la Loire avec

¹ Procès t. III, p = — Chronque de la Pucelle p 236 — Chronque de la fée, dans Proces t.) p 255 — Boocher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Are, pp 61-6?

² Proces, t. 111 p 105 - Mastere du s egr, v 11616

ses frères, sa petite compagnie, le Bâtard, le maréchal de Boussac, le capitaine La Hire, et débarqua à Chêcy qui était alors un très gros bourg, ayant deux églises, un Hôtel-Dieu, une léproserie¹. Elle fut reçue par un riche bourgeois nommé Guy de Cailly, dans le manoir de Reuilly où elle passa la nuit².

Le 29 au matin, les chalands qui avaient mouillé à Chécy traversèrent la Loire, et les convoyeurs les chargèrent de vivres, de munitions et de bétail³. La Loire était haute⁴. Les chalands purent dériver à charge par le chenal navigable qui longeait la rive gauche. Les oseraies et les bouleaux de l'Île aux-Bœufs les cachaient aux Anglais de la bastille Saint-Loup qui, d'ailleurs, avaient en ce moment beaucoup à faire. La garnison de la ville, pour les distraire, escarmouchait contre eux. On s'y battait assez rudement; il y avait morts, blessés et prisonniers des deux partis et les Anglais perdaient un étendard⁵. Les chalands passèrent à découvert sous le guet de Saint-Jean-le-Blanc, qui était

^{1.} Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, pp. 62 et 99, note xiv, et dans Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, t. IV, p. 429; t. IX, p. 73.

^{2.} Journal du siège, p. 75. — Ch. du Lys, Traité sommaire tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans et de ses frères, Paris, 1628, in-4°, p. 50. — Abbé Dubois, Histoire du siège, p. 344. — P. Mantellier, Histoire du siège, p. 86. — Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, p. 65. pièces justificatives, note xv.

^{3.} Journal du siège, pp. 75-76.

^{4.} Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, p. 68.

^{5.} Chronique de la fêle, dans Procès, t. Y, p. 290.

abandonne¹, tournerent à tribord entre l'Ile-aux-Beufs et l'ilette des Martinets, pour redescendre, en côtoyant la rive droite, sous Ille-aux-Toiles jusqu'à la Tour-Neuve, dont le pied baignait dans la Loire, a l'angle sud-est de la ville Puis ils se mirent à l'abri dans les fossés de la porte de Bourgogne".

Toute la journée, le manoir de Reuilly fut assiégé par une foule de hourgeois orleanais qui, n'y pouvant tenir, étaient venus, au peril de leur vie, voir la Pucelle promise Elle quitta Chécy sculement à six heures du soir Les capitaines voulaient ne la faire entrer dans la ville que la nuit tombée, de peur qu'on ne sécrasát devant elle et qu'il n'y eût de grands désordres 1 lls passerent sans doute par les larges vallees qui descendent au midi de Semoy, sur les confins des parois-es de Saint Marc et de Saint-Jeande Braye Chemin faisant, elle disait à ceux qui chevauchaient avec elle

- Ne craignez rien II ne vous arrivera aucun mal

En fait, le passage n était dangereux qu'aux pieton-Les gens de cheval ne risquaient guère d'être poursuivis par les Anglais, qui, dans leurs bastilles, manquaient de chevaux

¹ Journal du nège pp 74 75 -Jean Chartier, Chronique, 1 I, p 69 -Chronique de la Pucelle, pp 285 285

² Boucher de Molandon, Premiere expédition de Jeanne d'Arc, pp 51 et KTIT

³ Journal du siège, p -> 4 Ibid , p *6

Ce vendredi 29 avril, elle entra de nuit dans Orléans par la porte de Bourgogne; elle était armée de toutes pièces, et montée sur un cheval blanc¹. Un cheval blanc était la monture des hérauts d'armes et des archanges². Le Bàtard l'avait placée à sa droite. Elle faisait porter devant elle son étendard, sur lequel on voyait deux anges tenant chacun à la main une fleur de lis, et son pennon avec l'image de la Salutation angélique. Puis venaient le maréchal de Boussac, Guy de Cailly, Pierre et Jean d'Arc, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, le sire d'Aulon, les seigneurs, capitaines, écuyers, gens de guerre et citoyens qui étaient allés au-devant d'elle à Reuilly3. A sa rencontre, se pressaient les bourgeois et les bourgeoises d'Orléans, portant des torches et montrant autant de joie que s'ils eussent vu Dieu lui-même descendre dans leur ville 4. Ils avaient souffert de grands maux et craint de n'ètre point secourus, mais déjà ils se sentaient réconfortés et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette pucelle. Ils la regardaient avec un pieux amour. Hommes, femmes, enfants se

^{1.} Journal du siège, pp. 76-77.

^{2.} Et maintenant encore les trompettes montent des chevaux blancs (Histoire de Jeanne d'Arc, par Lebrun de Charmettes, 1817, in-S*, t. II, p. 21).

^{3.} Procès, t. III, p. 7. — Journal du siège, p. 76. — Chronique de la Pucelle, p. 287. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 72. — Morosini, t. III, pp. 28-30.

^{4.} Procès, t. III, p. 24.

311

precipitaient, s'etouffaient pour la touclier, elle et son cheval blanc, comme on touche les reliques des saints Dans cette presse une torche mit le feu au pennon Ce que voyant, la Pucelle donna de l'éperon et allon _nea le pa₂ jusqu'a la flamme qu'elle éteignit avec une adre-se qui parut merveilleuse, car tout en elle emer veillait! Gens d'armes et bourgeois ravis l'accompagnerent en foule, par la ville, a l'église Sainte-Croix, ou premierement elle alla rendre grâces a Dieu, puis a l hôtel de Jacques Boucher, ou son logis était préparé 2

Jacques, ou comme on disait, Jacquet Boucher, depuis plusieurs années trésorier du duc d'Orlans, était très riche homme et avait épousé la fille d'un des plus notables bourgeois de la cité³ Demeure dans sa ville durant tout le siège il contribuait à la depense, faisait des dons de ble d'avoine et de vin, avançait des demers pour achats de poudre et d'arme. La garde des remparts appartenant aux bourgeois, Jacques Boucher avait charge de tenir en état de defen-e la porte Renart ou il demeurant et qui se trouvant la plus exposée aux attaques des Anglats Son hôtel, un des

¹ Journal du sege p 11

² Chronique de l'établissement de la fête p 28

³ Procest I p 101 t. III pp 31 68 121 et suiv , p 211 — Chronique de la Pucelle p 285 — Boucher de Molandon Jacques Bou ther steur de Guillev lie tresorter genéral du dutrict d'Orleans , dans Memoires de la Société archeologique de l'Orleanais t XXII 1889 p 3"3 - Bou her de Molandon Première expedition de Jeanne d'Arc p 101 note xvi p éces just ficatives p 108

plus beaux et des plus grands de la ville, autrefois habité par une famille Regnart ou Renart qui avait donné son nom à la porte, était situé dans la rue des Talmeliers, tout proche l'enceinte. Les capitaines y tenaient conseil, quand ils ne se réunissaient pas dans l'hôtel du chancelier Guillaume Cousinot, rue de la Rose¹. Le logis de Jacques Boucher était sans doute bien garni de vaisselle d'argent et de tapisseries historiées. Dans une des salles, il y avait, paraît-il, une peinture représentant trois femmes et portant cette inscription: Justice, Paix, Union².

La Pucelle sut reque en cette maison avec ses deux frères, les deux compagnons qui l'avaient amenée au roi et leurs valets. Elle s'y sit désarmer³. La semme et la sille de Jacques Boucher passèrent la nuit avec elle. Jeanne partagea le lit de l'ensant, qui avait neus ans et se nommait Charlotte, du nom du duc Charles, que servait son père⁴. C'était l'usage alors que l'hôte parta-

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 73. — Chronique de la Pucelle, éd. Vallet de Viriville, p. 20 [Notice sur G. Cousinot le Chancelier] Cf. Nouvelle Biographie générale. — Vallet de Viriville, Essais critiques sur les historiens originaux du règne de Charles VII, dans Bibliothèque de l'École des Charles, 1857, 5 sèrie, t. 111, pp. 11-13; 105-111.

^{2.} Procès, t. 1, p. 101; t. 111, pp. 68, 124 et suiv.; t. 1V, pp. 153, 219, 227.

— Journal du siège, pp. 77, 78. — Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Are, pp. 69, 101, note xvi.

^{3.} G. Lefèvre-Pontalis (Chronique d'Antonio Morosini, t. III, p. 101, note) reconnaît dans la Chronique de la Pucelle (XLIV, p. 285) un mauvais emploi d'un trait cité par Dunois dans sa déposition et qu'il faut laisser à la date du 7 mai où Dunois l'a placé (Procès, 1. III, p. 9).

^{4.} Procès, t. 111, pp. 34, 68.

gedt on ht avec son hôte, l'hôtesse avec son hôtesse La civilité le voulait, les rois n'y manquaient pas plus que les bourgeois. On enseignant aux enfants comment il fallait se comporter avec son compagnon de lit, tenir sa juste place, ne pas bouger et dormir la bouche fermée. Anns l'argentier ducal accueillit la Pincelle en son hôtel et l'hébergea aux frois de la ville. Les chevaux de Jeanne furent mis dans l'ecurie d'un bourgeois nommé Jean Fillas. Quant aux fireres d'Arc, ils ne demeurèrent point avec leur sœur, mais logèrent en l'hôtel de Thesenin Villedart. La ville les défraya de tout, leur fournit notamment les souliers et les houseaux dont ils avaient beson et leur fit don de quelques écus d'or Trois compagnons de la Pucelle, fort denués, qui la vinrent trouver à Orléans, recurent de quoi manger.

Le lendemain, 30 avril, les milices orléanaises furent débout au petit jour Depuis la veille au soir tout était renverse dans la ville, la revolte, longtemps contenue, éclatait Les bourgeois, qui, dès le mois de février, avaient pris la chevalerie en défiance et en haine, la secouaient enfin et la brissient? Il n'y avait plus mi heutenant du roi, mi gouverneur, mi seigneurs, mi chefs de guerre, il n'y avait plus qu'un pouvoir et qu'une force la Pucelle La Pucelle était capitaine de

¹ Franklin, La tie privee d'autrefois t II et XIX, passim — H Havard, Dictionnaire de l'ameublement su mot 11

² Comptes de forteresse dans Proces, t. 1, pp 259-960
3 Journal du siène, no. 23 11

la commune. Cette fillette, cette pastoure, cette béguine que les nobles amenaient pour qu'elle leur portât bonheur, leur causait le plus grand dommage qu'ils pussent éprouver; elle les réduisait à rien. Dès la matinée du 30, ils eurent tout lieu de s'apercevoir que la révolution bourgeoise était accomplie. Les milices attendaient la Pucelle pour la mettre à leur tête et marcher tout de suite avec elle contre les Godons. Les capitaines essayèrent de leur faire comprendre qu'il fallait attendre l'armée de Blois et les gens du maréchal de Boussac qui étaient partis, la nuit, à la rencontre de cette armée. Les bourgeois en armes ne voulaient rien entendre et maient à grands cris la Pucelle. Elle ne parut point. Monseigneur le Bâtard, qui avait la langue dorée, lui avait conseillé de ne se pas montrer'. Ce fut le dernier avantage que les chefs prirent sur elle. Encore, en paraissant leur céder, n'avait-elle, cette fois, comme les autres, agi qu'à sa volonté. Quant aux bourgeois, avec ou sans la Pucelle, ils voulaient se battre. Le Bâtard ne put les en empêcher. Ils sortirent, accompagnés par les Gascons du capitaine La Hire et les gens de messire Florent d'Illiers; ils attaquèrent courageusement la bastille Saint-Pouair, que les Anglais nommaient Paris et qui se dressait à quatre cents toises des murs; ils culbutèrent le poste avancé

^{1.} Procès, t. III, pp. 7 et 211. — Chronique de la Pucelle, p. 287. — Jean Charlier, Chronique, 1. I, pp. 74-75.

et approchèrent la bastille de si pris qu'on leur apportant dejà de la ville des fagots et de la paille pour incendier les barrières. Vius les Anglais, au cri de Saint-Georges sortirent en bon ordre et, après un rude et sanghait combrit, reponsserent l'attaque des bourzeous et des routiers.

La Pucelle n'en avant rien su Venue de Dieu sur son cheval blanc, en messagare armé et pactifique, elle n'estimut ni juste ni pieux de combrittre les An, lus avant qu'ils eussent refué ses offres de paix. Ce jour, comme la veille, tout son désir était d'aller saintement vers Talbot Elle diminda nouvelle de sa lettre et apprit que les capitaines anglois n'en avaient tenu nul compte et qu'ils avaient gardé son héraut Guyenne. Voice ce qui était arrive

Cette lettre, que le Bitaid trouvait finte de paroles bien simples, produissit sur les Anglais un effet produgieux Elle les remphi de fureur et d'époinante Ils returnent le héraut qui lavait portee, et, bien que la coutume et l'usige fussent de respecter la personne de ces officiers, alléguant que le me-sager de la sorcière ne pouvait être qu'un hérétique, ils le firent mettre aux fers et, apris une m mère de procés, le condaminerent au feu comme complice de l'abuséres-cé. Mème,

¹ Journal du suge, p *8 — Chromque de la fêle, dans Procés, 1 \, pp 291 292 — Lettre écrite d Allemagne dans Proces 1 \ p 317

² Proces t. III pp 27, 108 - Journal du siège, p 79

³ Chron que de la Pucelle, p 294 - Proces, t III, p 26

ils dressèrent le poteau où il devait ètre lié. Toutefois, avant d'exécuter la sentence, ils jugérent bon de consulter l'Université de Paris, comme l'évêque de Beauvais devait la consulter, en pareille matière, dix-huit mois plus tard 1. La peur les rendait méchants. Ces malheureux, que l'on traitait de diables, craignaient les diables. Ils sonpçonnaient les Français à l'esprit subtil d'être nécromanciens et sorciers, et disaient que les Armagnaes avaient fait mourir le grand roi Henri V par des vers magiques. Redoutant que leurs ennemis n'usassent contre eux de sortilèges et d'enchantements, ils portaient sur eux, pour se préserver de tout mal des bandes de parchemin couvertes de formules conjuratoires qu'on nommait des « periapts »2. Le plus efficace, de ces amulettes, était le premier chapitre de l'évangile de saint Jean. A cette époque, les étoiles les menaçaient et les mathématiciens lisaient dans le ciel leur ruine prochaine. Leur défunt roi Henri V avait, du temps qu'il étudiait à Oxford, appris les règles de la divination par les astres. Il gardait dans ses coffres pour son usage particulier deux astrolabes, l'un d'argent et l'autre d'or. Quand sa femme, Catherine de France, fut près d'accoucher, il opéra lui-même « l'élection à la fois sidérale et topique », relative à la venue

^{1.} Martial de Paris, dit d'Auvergne, Vigiles de Charles VII, éd. Consteller, 1721, t. I, p. 98.

^{2.} La Curne, au mot: Periapt. - Shakespeare, Henry VI, première partie, scène XXIV.

de l'enfant dans le monde Et, comme d'ailleurs une prophetie courait l'Angleterret, disant que Windsor perdrait ce que Monmouth avait gagné, il défendit à la reine de faire ses couches à Windsor Mais on ne peut détourner la destinée L'enfant royal naquit à Wind or Son pere était en France quand il en apprit la nouvelle, il en conçut de funestes presages et fit venir Jean Halbourd de Troyes ministre genéral des trimitaires ou mathurins, «excellent en astrologie», qui, ayant dresse le theme de nativité, ne put que confirmer le roi dans ses noirs pressentiments? Et voici que les temps étaient venus Windsor régnait, il fallait s'atten dre a tout perdre Merlin lavait predit, qu'une vierge les devait bouter hors de France et de tout point les defaire Quand vint la Pucelle, ils palirent d'effroi, capitaines et soldats perdirent tout courage3 Tels qui n avaient peur d'homme au monde tremblaient devant cette fille, la tenant pour sorcière Ceût été trop leur demander que de la tenir pour sainte et envoyée du Ciel Il suffi ait quils la prissent pour une magicienne tres savante. A ceux qu'elle venait secourir, elle sem blait une fille de Dien, à ceux qu'elle venait détruire, elle apparaissait comme un monstre horrible en forme

¹ Shakespeare Henry VI prem ere partie scène xi 2 Vallet de Viriville Histoire de Churles VII t. I p 306 - Carl er Histoire du Valois 1, 11 p 419

³ Jarry Le compte de l'armée anglaise, p 61

⁴ Shakespeare Henry VI première part e scène i

de femme. Ce double aspect fit toute sa force : angélique pour les Français et diabolique pour les Anglais, elle se montrait aux uns et aux autres invincible et surnaturelle.

Dans la soirée du 30, elle envoya au camp de Saint-Laurent-des-Orgerils son héraut Ambleville pour réclamer Guyenne, qui avait porté la lettre de Blois et qui n'était pas revenu. Ambleville avait aussi mission de dire à sir John Talbot, au comte de Suffolk et au seigneur de Scales, que de la part de Dieu, la Pucelle les sommait de partir et d'aller en Angleterre; autrement que mal leur adviendrait. Les Anglais renvoyèrent Ambleville avec un mauvais message.

- Les Anglais, dit-il à la Pucelle, gardent mon compagnon pour le brûler.

Elle répondit :

- En nom Dieu, ils ne lui seront nul mal.

Et elle ordonna à Ambleville de retourner 1.

Elle était indignée, et sans doute grandement déçue. Certes elle n'avait point prévu que Talbot et les chefs du siège feraient un tel accueil à une lettre inspirée par mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite et par monseigneur saint Michel; mais elle avait tant de charité au cœur, qu'elle voulut offrir encore la paix aux Anglais. Dans son innocenee, elle ne pouvait eroire que les avertissements qu'elle donnait de par Dieu ne

^{1.} Procès, t. III, p. 26. — Journal du siège, p. 79. — Chronique de la Pucelle, pp. 285-286.

fussent point enfin entendus D'ailleurs, quoi qu'il en dut advenir, elle voulvit faire son devoir jusqu'ai bout Elle sortit à la nuit par la porte du Pont et alla juqui au boulevard de la Belle-Crorx II n'etait pas rare quon s'interpellat d'un parti à l'autre. La Belle-Croix était à portée de voix des Tourelles. La Pucelle monta sur la barrière et cria aux Anzlais.

- Rendez vous, de par Dieu, vos vies sauves seulement

Mais ceux de la garnison et le capitaine William Glasdall lui-même lui crachèrent de basses injures et d'horribles menaces

— Vachère! Si nous te tenons jamais, nous te ferons bruler

Elle leur répondit qu'ils mentaient Mais ils étaient serieux et sinceres, ils croyaient fermement que cette fille armait contre eux des légions de diables!

Le dimanche 4 mai, monseigneur le Bâtard alla audes ant de l'armée de Blos- 2 Hoonnais-sait le pays actifet prudent, il tenattà surveiller l'entree de ce ronvoi comme il avait surveillé l'entrée de l'autre. Il partitaire ce unepetite escorte Adroitement, pour fiatter les Orléanais dans leur amour et leur pieté, pour se mettre, autant dirre, sous l'u sauvegarde de leur sainte, ne se ri-quant point à l'emmener elle-même, il emmena du moins quelqu'un à elle,

¹ Proces t III, p 103 — Journal d'un bourgeois de Paris p 231 — Journal du siège, p * 9 — Chronique de la Pucelle p 290 2 Procès, t III, p 7 — Journal du siège, p * 9

son intendant, le sire Jean d'Aulonⁱ. Il saisissait la première occasion de montrer son bon vouloir à l'endroit de la Pucelle, sentant que désormais on ne pouvait rien faire qu'avec elle et sous son ombre.

La ferveur des citoyens ne tiédissait point. Ce jour encore, dans le grand désir de voir la sainte, ils se pressèrent en foule devant l'hôtel de Jacques Boucher avec autant de violence que les pèlerins du Puy dans le sanctuaire de la Vierge noire. On craignit que les portes ne fussent enfoncées. Le cri d'un peuple montait vers elle. C'est alors qu'elle se montra bonne, sage, égale à sa mission et vraiment née pour le salut de tous. Ce peuple fou, en l'absence des capitaines et des hommes d'armes, n'attendait qu'un signe d'elle pour courir tumultuensement aux bastilles, s'y briser, s'y meurtrir. Ce signe, malgré les visions guerrières qui l'obsédaient, elle ne le sit pas. Tout ensant qu'elle était et ignorante des choses de la guerre et de toute chose humaine, elle trouva en elle le sentiment et la force d'éviter le désastre. Elle mena cette foule d'hommes, non point aux bastilles anglaises, mais aux lieux saints de la cité. Elle chevanchait par les rues, accompagnée de plusieurs chevaliers et écuyers; la foule des hommes et des femmes se jetait sur son passage et ne pouvait se rassasier de la voir. On s'emerveillait de ce qu'elle put se tenir à cheval de si noble façon, comme elle

^{1.} Procès, 1. III, p. 211.

324

faisait, et se comporter en toules ses manières ainsi qu'un homme d'armes, et l'on se serait écrié que c'était un vrai saint Georges, si l'on n'eût eu soupçon que monsieur saint Georges s'était tourné Anglais 1.

Ce dimanche, elle alla, pour la deuxième fois, offrir la paix aux ennemis du royaume. Elle sortit par la porte Renart et s'avança sur la route de Blois, dans le faubourg incendié, vers la bastille anglaise qui, ceinte d'un double fo-sé, s'élevait sur un coteau, an carrefour nommé la croix Boissée ou Buissée, parce que les Orléanais 3 avaient dressé une croix que, chique année, ils ornaient de buis bénit, le jour de Pâques fleuries. Elle voulait sans doute atteindre cette bastille et, peut-être, se rendre au camp de Saint-Laurent-des-Organis qui s'étendait entre la croix Boissée et la Loire et ou étaient, comme elle avait dit, Talbot et les Anglais Car elle ne désespérait pas encore de se faire entendre des chefs du siège. Mais au pied du coteau, en un lieu dit la Croix-Morin, elle rencontra des Godons qui gardaient le passage. Là, gravement, religieusement, saintement, elle les somma de se relirer devant les armées du Seigneur.

- Rendez-vous, la vie sauve tant seulement. Retournez de par Dieu en Angleterre. Si non, je ferai que vous serez affligés?

¹ Journal du 11ège, p 80 - P Mantelher, Histoire du 11ege, pp 92 95 2 Ibid , p 80

Ces gens d'armes lui répondirent, ainsi qu'avaient fait ceux des Tourelles, par des paroles injurieuses. L'un d'eux, le bâtard de Granville, lui cria:

- Veux-tu donc que nous nous rendions à une femme?

Ils appelèrent les Français qui étaient avec elle maquereaux et mécrèants, pour leur faire honte d'accompagner une ribaude et une sorcière. Mais soit qu'ils crussent que ses charmes la rendaient invulnérable, soit qu'ils tinssent pour honteux de férir quiconque portait un message, pas plus cette fois que les autres ils ne tirèrent sur elle¹.

Ce dimanche, Jacquet le Prestre, varlet de la ville, offrit le vin à la Pucelle². Les procureurs et les citoyens ne savaient mieux faire pour honorer celle qu'ils regardaient comme leur capitaine. Ainsi en usaient-ils avec les seigneurs, les rois et les reines qu'ils recevaient dans leurs murailles. Le vin était alors grandement estimé pour sa noblesse et sa bienfaisance. Jeanne, en formant un souhait, disait volontiers : « Dussé-je ne pas boire de vin d'ici à Pâques³!... » Mais de fait, elle ne buvait point de vin pur et mangeait peu i.

Durant ces jours d'attente, la Pucelle ne se reposa

^{1.} Procès, t. III, p. 68. - Journal du siège, p. 79.

^{2.} Extraits des comptes de forteresse, dans Procès, t. V, p. 259.

^{3.} Procès, t. I, p. 64.

^{4.} Procès, t. III, pp. 9, 15, 18, 22, 60; t. V, p. 120. — Chronique de la Pucelle, p. 285. — Morosini, p. 101. — Relation du greffier de La Rochelle, p. 337.

pas un moment Le lundi 2 mai, elle monta à cheval et alla aux champs pour voir les bastilles anglaises. Le peuple la suivit en masse, sans crainle, joyeux d'être près d'elle Et quand elle eut regardé tout à son aise, elle rentra dans la vitte et se rendit à l'église cathédrale où elle entendit les vipres.

Le tendemain, 3 mai, jour de l'invention de la sainte Croix, qui etait la fete de la cathédrate, elle suivit la procession avec les procurcurs et les habitants. Là, mattre Jean de Macon, chantre de la cathédrale[‡], l'aborda en ces termes

— Ma fille, ètes vous venue pour lever le siège? Elle répondit

- En nom Dieu, oui **

Les Orléanais croyaient tous que les Anglais étaient innombrables cutour de la ville comme les étoiles dans le cel, le notaire Guillaume Girault n'attendair plus qu'un miracle *, Jean Luillier, marchand drapier de son état, estimait impossible que les concitoyens passent tent longtemps contre des ennemis à ce point

i Journal du siège p 80 - P Mantellier, Eistoire du siège, p 95

Charles Cursard Notes chronologupus var Jean de Macon, dans Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanau 1 XI, 1891, pp 5%, 545
 Chronique de la fête, dans Procès 1 1 p 291 — Lottin, Recherches,

t. I p 30

⁴ Note de Guill G ranlt nolaire, dans Procès, t II, p 282 — Journal du siege, p 135

⁵ Proces t V, pp 112 113

plus forts qu'eux . Messire Jean de Macon s'effrayait pareillement de la puissance et de la multitude des Godons.

— Ma fille, dit-il à la Pucelle, ils sont forts et bien fortifiés, et ce sera une grande affaire que de les mettre dehors ².

Si le notaire Guillaume Girault, si le drapier Jean Luillier, si messire Jean de Macon, au lieu de nourrir des imaginations tristes, avaient fait le compte des assiégés et des assiégeants, ils auraient reconnu que ceux-ci étaient moins nombreux que ceux-là, et que l'armée de Scales, de Suffolk, de Talbot, semblait maigre et chétive au regard des armées que le roi Henri V avait jadis menées aux grands sièges; ils se seraient aperçus, en y regardant un peu, que les bastilles horrifiquement nommées Londres et Paris n'étaient capables d'arrêter au passage ni blé, ni bœufs, ni pourceaux, ni gens d'armes, que des marchands avec leurs bestiaux insultaient chaque jour ces gigantesques mannequins; et qu'enfin les affaires des Orléanais étaient pour l'heure en meilleur état que celles des Anglais. Mais ils n'avaient rien observé par eux-mèmes et ils s'en tenaient au sens commun, qui est rarement le sens du juste et du vrai. La Pucelle n'entra pas dans les fausses raisons de messire Jean de Macon. Des Anglais, elle n'en savait pas plus que lui; cepen-

^{1.} Proces, t. III, p. 23.

^{2.} Chronique de la fête, dans Procès, t. V, p. 291.

dant, comme elle était une sunte, elle répondit avec tranquilité

— Il n est rien d'impossible à la puissance de Dieu

Et multre Jean de Vacon l'approuva de penser ainsi

Ce qui rendait la situation trouble, dangereuse, effrayante, c est que les bourgeois se croyment trahis Ils se rappelaient le comte de Clermont, I homme des Harengs, et ils soupçonnment les gens du roi de les abandonner encore, ils se voyaient, apres avoir tant fait et tant payé, livrés aux Anglais Cette idée les rendait fous2 Le bruit courait que le marcchal de Boussac, parti avec monveigneur le Batard au-devant du second convoi de vivres, et qui devait revenir le mardi 3, ne reviendrait pas. On disait que le chancelier de France voulait licencier 'armee Cetait absurde le Conseil du roi et celui de la reine de Sicile faisaient au contraire de vigoureux efforts pour délivrer la cité, mais de longues souffrances et un horrible danger troublaient les esprits On craignait aussi plus raisonnablement qu'il n'arriv'it malheur en chemin à ceux de Blois, comme il était arrivé aux autres, à Rouvray Les inquiétudes des bourgeois envahirent les compagnons de la Pucelle. Un des neilleurs d'entre eux, le sire d'Aulon, son intendant, lui laissa voir ses craintes elle n en fut point ellleurée Elle répondit avec la tranquillité radieuse des illuminées

¹ Proch t III p 23

² Journal du sege pp 51-52

— Le maréchal viendra. Et je sais bien qu'il ne lui arrivera aucun mal!.

Ce jour-là, on vit entrer les petites garnisons de Gien, de Château-Regnard et de Montargis². Mais l'armée de Blois ne vint point. Le lendemain au petit jour, elle fut signalée dans la plaine de Beauce. Et, en effet, le sire de Rais, ramené par le maréchal de Boussac et monseigneur le Bâtard, longeait avec ses hommes d'armes la forêt d'Orléans 3. Les bourgeois, à cette nouvelle, durent tous s'écrier que la Pucelle avait eu raison de vouloir passer au nez de Talbot, puisque maintenant les capitaines suivaient le chemin qu'elle avait indiqué. En fait il en était un peu autrement qu'on ne croyait. Une partie seulement de l'armée de Blois s'était risquée à forcer le passage entre les bastilles de l'ouest : le convoi avec son escorte venait, comme l'autre, par la Sologne et devait entrer par eau dans la ville, et l'on avait raisonnablement maintenu, pour débarquer les vivres, les dispositions qui s'étaient à l'usage trouvées excellentes une première fois 4.

^{1.} Procès, t. III, p. 79. — Chronique de la Pucelle, p. 286. — P. Mantellier, Histoire du siège, p. 85.

^{2.} Journal du siège, p. 81.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 287. — Journal du siège, p. 81. — Abbé Dubois, Histoire du siège, dissertation ix. — Lottin, Recherches, t. I, p. 205. — Loiseleur, Comples des dépenses, ch. vii.

^{4.} Le 4 mai, comme le 29 avril, les blés descendirent par la Loire. En effet, on trouve dans un mandement de paiement mention des « nottoniers qui amenèrent les blés qui furent amenès de Blois le iiij° jour de may » (Boucher de Molandon, Première expédition de Jeanne d'Arc, pp. 58-59).

330

Le capitaine La Hire et plusieurs chefs demeures dans la ville allèrent avec cinq cents combattants au devant du sire de Rai , du maréchal de Bonssac et du Bâtard La Pucelle monta à cheval et partit avec eux lls traversèrent les lignes anglaises vers Saint Ladre et, ayant rencontré l'armée un pen au del i, ils retournerent à la ville de compagnie. Les prêtres, et parmi eux le frère Pasquerel, portant la bannière, passèrent les premiers sous la bastille de Paris, en chantant des p aumes 4

Jeanne dina dans I hôtel de Jucques Boucher avec son intendant Jean d'Aulon Ouand on eut retiré la nappe, le Bâtard étant venu chez le trésorier, causa un moment avec elle, gracieux et courlois, mais na disant que ce qu'il voulait dire

- Jar su de vrar fit il, par gens dignes de for, que Falstolf doit venir bientôt vers les Anglais qui font le siège pour les renforcer et les raviluiller, et qu il est déjà à Janville
- Jeanne à cette nouvelle, montra une grande joie et d B riant
- Bâtard, Bâtard, en nom Dieu, je te commande que sitôt que tu sauras la venue de Falstolf, tu me le fasses savoir Car, s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai ôter la tête

Sans paraître fâché de ce hadmage un peu rude, il

¹ Proces t 111 pp 105 211

lui répondit qu'elle n'eût crainte, qu'il le lui ferait bien savoir '.

Sir John Falstolf était déjà signalé le 26 avril. C'est surtout pour ne pas le rencontrer qu'on avait passé par la Sologne. Il se peut qu'on l'eût encore signalé le 4 mai, sans plus de raison. Mais le Bâtard savait autre chose. Le blé du second convoi était, comme celui du premier, descendu par le fleuve; on avait décidé en conseil que les capitaines attaqueraient dans l'aprèsdînée la bastille Saint-Loup, pour opérer une diversion, ainsi qu'on avait fait le 29 avril². L'attaque était déjà commencée. De cela le Bâtard ne souffla mot à la Pucelle. Il lui apparaissait qu'elle était la seule puissance debout dans la ville, mais il croyait que dans la guerre, elle ne dût vaquer qu'au spirituel³.

Après qu'il se fut retiré, Jeanne, fatiguée de sa chevauchée matinale, se mit sur son lit avec son hôtesse pour dormir un peu. Le sire Jean d'Aulon, qui était fort las, s'étendit sur une couchette, dans la même chambre, pensant prendre le repos dont il avait besoin. Mais à peine s'était-il endormi que la Pucelle sauta du lit et l'éveilla à grand bruit. Il lui demanda ce qu'elle voulait.

— En nom Dieu! répondit-elle tout agitée, mon Conseil m'a dit que j'allasse contre les Anglais, mais

^{1.} Procès, t. III, p. 212.

^{2.} Ibid., t. III, p. 212. - Journal du siège, p. 78.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 288.

je ne sais si je dois aller à leurs bastilles on contre Falstolf, qui les doit ravitailler :

Elle avait rèvé et assisté en songe à ce qu'elle appelait son Conseil, c'est a-dire à la venue des saintes Elle avait entend i, dans son rêve, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite Il était arrivé cette fois ce qui arrivait toujours. Les saintes ne lui avaient lit qui ce qu'elle savait elle même, elles ne lui ave ent rie i révélé de ce qu'elle avait besoin d'apprepare elles ne l'avaient pas avertie qu'en ce moment m L. *s Francais attaquaient la bastille Saint Loun et souffreient grand dommage. It elles s'en étaient allées les bienheureuses, la lais ant dans l'erreur et lignor rue de ce qui était, dans lincertitude de ce rul f aut faire. Ce nétait pas le bon sire d'Aulon ui pouvait la tirer d'embarras. On ne l'appelait pas, iui non plus, aux conseils des capitaines. Il ne lui répondit rien et se mit à l'armer le plus vite qu'il put Il avait déjà commencé, quand ils entendirent une grande rumeur et des cris qui montaient de la rue Ils apprirent des passants qu'on se battait du côté de Saint Loup et que les ennemis faisaient beaucoup de mal aux Français Jean d'Aulon, sans en demander davantage, alla tout de suite se faire armer par son écuyer Presque en même temps Jeanne descendit et demanda

¹ Proces t III pp 212 213

— Où sont ceux qui me doivent armer? Le sang de nos gens coule 1.

Elle trouva dans la rue frère Pasquerel, son chapelain, avec quelques prêtres, et son page Mugot, à qui elle cria:

— Ha! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu!... En nom Dieu, nos gens ont fort affaire².

Elle lui commanda d'amener son cheval et acheva de se faire armer par la femme et la fille de son hôte. Le page, à son retour, la trouva tout équipée. Elle l'envoya chercher son étendard, qui était resté dans sa chambre. Il le lui passa par la fenêtre. Elle le prit et lança son cheval sur la grand'rue, vers la porte de Bourgogne, d'un tel pas, que le feu jaillissait du pavé³.

- Courez après elle! cria la femme de l'argentier 1.

Le sire d'Aulon ne l'avait pas vue partir. Il s'imagina, on ne sait pourquoi, qu'elle était sortie à pied et qu'ayant rencontré dans la rue un page monté sur un cheval, elle l'en avait fait descendre et avait pris le cheval ⁵. Pour aller de la porte Renart à la porte de Bourgogne, il fallait traverser la ville dans toute sa . largeur. Jeanne qui, depuis trois jours, parcourait les

^{1.} Procès, t. III, p. 106.

^{2.} Ibid., t. III, p. 68.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 288.

^{4.} Procès, t. III, p. 69.

^{5.} Ibid., t. III, p. 212.

gardant de rien, s'étant offerte tout entière par avance Et cette enfant, qui, comme toute créature humaine, craignait la sonfirance et la mort, à qui ses Voix, ses pressentiments avaient annoncé qu'elle serait blessée, alla droit en avant et demeura, sous les traits d'arbalete et les plombées de couleurines, debout au bord du fossé, son éténdard à la main, pour rallier les combatlants' Par elle ce qui n'était qu'une diversion devenait une attaque à fond. On donna l'assaut.

Lorsqu'il sut que la bastille Saint-Loup était attaquee, sur John Talbot sortit du camp de Saint-Lairent-des-Orgerils II avait beaucoup de chemin à faire sur ses lignes et le long de la forct avant d'attendre la bastille en péril II se mit en marche et ramassa sur son passage les garnisons des bastilles de l'ouest Les guetteurs de la ville virent ces mouvements et sonnèrent I alarme, le maréchal de Boussae sortit par la porte Pariais, au nord, et alla vers Fleury s'opposer à la marche de Talbot. Le capitaine anglais se disposait à forcer le pa-sage quand it vit une épaisse fumée s'élever au-des-sus de la bastille Saint-Loup II comprit que les Français I avaient prise et brûlée, et il retourna trustement au camp de Saint-Laurent-des-Orgerils'

¹ Proces i III, pp 109 121 — Chronque de la Pucelle, p 290 — Greffier de la Chambre des comptes de Brahanl, dans Procès i II, p 426 — Eberhard Windecke p 172

[—] Eberhard Wundecke p 172

2 Percent de Gago dit «Tenion apres [l'arrivee de la Procelle au bord des fosses] cents de fa place se vouldrest rendre à elle ette ne les voult recevo r à rançon et dist qu'elle les prendroit maulgré only, et fixt

L'assaut avait duré trois heures. Après l'incendie de la bastille, les Anglais grimpèrent dans le clocher de église. Les Français les y dénichèrent à grand'peine, nais sans péril aucun. Ils firent une quarantaine de prisonniers et tuèrent tout le reste. De voir tant d'entemis morts, la Pucelle était toute dolente. Elle plaignait ces pauvres gens qui étaient morts sans confession¹. Quelques Godons, revêtus d'habits et d'ornements ecclésiastiques, allèrent au-devant d'elle. Elle s'aperçut pien que c'étaient des soldats affublés des aumusses et les étoles qu'ils avaient trouvées dans la sacristie de l'abbaye aux Dames. Mais elle feignit de les prendre pour ce qu'ils se donnaient. Elle les reçut et les fit conduire en son hôtel, sans permettre qu'on leur fit aucun mal. Par une moquerie charitable:

— On ne doit rien demander, dit-elle, aux gens d'Église².

Avant de quitter la place, elle se confessa au frère Pasquerel, son chapelain. Et elle le chargea de faire ce mandement à tous les hommes d'armes : « Confessez

renforcier son assault. Et incontinent fut la place prinse et presque touz mis à mort. » Cela est peu croyable. Les Anglais se seraient rendus au dernier goujat de l'ost des Armagnacs, plutôt que de se rendre à la Pucelle, et celle-ci n'aurait pas refusé vraisemblablement de les prendre à rançon. D'ailleurs, Perceval de Cagny n'a pas la moindre idée de ce qui se passa le 4 mai. Il croit, par exemple, que la Pucelle commença l'attaque.— Perceval de Cagny, pp. 144 et suiv.— Journal au siège, p. 82.— Chronique de la Pucelle, p. 289.— Chronique de la fêle, dans Procès, t. V, p. 294.

^{1.} Procès, t. III, p. 106.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 289.

334

rues d'Orléans, tira son chemin loui droit Jean d'Aulon et le page, qui la poursuivaient à grande hâte, ne la rejoignirent qu'à la porte Comme ils y arrivaient, ils rencontrèrent un bles-C qu'on emmenait La Pucelle demanda aux porteurs qui était cet homme. Ils répondirent que cétait un Français Elle dil alors:

— Je n'ai jamais vu sang de Français que les cheveux ne me leva-sent sur la tête!

La Pucelle et le sire d'Aulon poussèrent, avec quelques gens d'armes de leur compagnie, par les champs, sur Sainl-Loup Chemin faisant ils virent des hommes de leur parti. Le bon écuyer, peu accoutumé aux grandes batailles, ne se rappelait pas en avoir jamas yu autant à la fois.*

Depuis une heure, les Brelons et les Manceaux du sire de Rais escarmouchaient devant la bastille. Les derniers airriés, selon l'u-age, faisaient le guel Mais, si ces combattants, venus le main dans la ville, avaient attaqué sans prendre le temps de souffier, c'est apparemment qu'ils étaient pre-sés. Ils faisaient ce qu'on avait fait le 29 avril et pour la même rai-on ', ce-t-a-dire qu'ils occupaient les Anglais pendant le passage des chalands chargés de blé qui, en ce moment même, dessendaient la rivière jusqu'air fossé de l'en-

¹ Procés t. 111 pp 212 213

² Ibid t. III p 213

³ Grael, Chronique d'Arthur de Richemont, p 72 4 Journal du mère n 72

ceinte. Du haut de leur colline escarpée, dans leur forte bastille, les Anglais s'étaient défendus facilement malgré leur petit nombre, et les gens du roi n'avaient guère tenu, puisque la Pucelle et le sire d'Aulon les trouvaient répandus par les champs. Elle les rassembla et les ramena. C'étaient ses amis : ils avaient voyagé ensemble, chanté ensemble des hymnes et des psaumes, entendu ensemble la messe dans les champs. Ils savaient qu'elle portait chance : ils la suivirent. En marchant à leur tête, elle eut d'abord une pensée religieuse. La bastille était construite sur l'église et le monastère des Dames de Saint-Loup. Elle fit publier à son de trompe qu'on ne prit rien dans l'église 1. Il lui souvenait que, pour avoir pillé l'église de Notre-Dame de Cléry, Salisbury avait fait une mauvaise fin; et elle avait à cœur de préserver de male mort ses hommes d'armes². C'était la première fois qu'elle voyait des gens combattre et, sitôt entrée dans la bataille, elle en devint le chef parce qu'elle était la meilleure. Elle fit mieux que les autres, non qu'elle en sût davantage; elle en savait moins. Mais elle avait plus grand cœur. Quand chacun songeait à soi, seule elle songeait à tous; quand chacun se gardait, elle ne se

^{1.} Procès, t. III, p. 124, 126. — Abbé Dubois, Histoire du siège, dissertation vi. — Morosini, t. IV, annexe XIII. — Journal du siège, pp. 83-84. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 72.

^{2.} Robert Blondel, De reductione Normanniæ, dans Procès, t. IV, p. 347. — Journal du siège, p. 13. — Chronique de la fêle, dans Procès, t. V, pp. 286 et suiv.

vos péchés et rendez grices à Dieu de la victoire obtenue Sinon la Pucelle ne vous aidera plus et ne demeurera pas en votre compagnie! >

La hastille de Saint Loup attaquée par plus de quinze cents Français a aut été défendue par trois cents Anglais seulement. Ce qui donne à croire qui ils la défendirent mal, c'est qu'il n'y eut, dit-on, du parti des Français, que deux ou trois hommes tués. Cet avantage les gens du roi de France ne l'avaient point obtenu par profond calcul, ni à grand effort d'intelligence et ils ne l'avaient pas payé cher Pourtant il était énorme. Celaient les communications des asségants avec Jargeau compées, cétait le cours supérieur

[&]quot; A la pr e de la la tille Caint Loup

	des From an ecoupa ton 4.	Nombre des morts français.
Iournal du 🤇 👡 e	4 300 sans compter les nobles	
Let m de Chis es VII Le corre, pondant de Marcs n	3 500	1
Ererbani in adeche Frece Pasquerel Jean d'Auton G Fraul Jettine de Char es VII Journal du Suge Wels on de la Eric du 8 ma Perrongue de la Proceile Monstral W. ndecke Les) g les de Char es VII	1 208	1
	Tombre ore Anglais combs tasts,	Votal)es des perfes auglaises.
	100 hommes del te	100 tués ou pris Tous taés ou pris 120 taés ou pris. Tous tues ou pris 114 taes 10 pris
	De 125 à 148 2010	Tous tués ou pris. Tous tués ou pris 180 tués.
	De 306 à 408	Tons tués ou pris 4 0 morts, 1300 pr \$ 80 tués 22 pris.

¹ Proces t III p 106

de la Loire ouvert et le commencement de la délivrance. Mieux encore, c'était la preuve faite que ces diables dont on avait eu si grande peur étaient des hommes misérables, qu'on pouvait prendre comme des souris, enfumer comme des guèpes dans leur nid. Cet inespéré bonheur était dù à la Pucelle. Elle avait tout fait, puisque sans elle on n'aurait rien fait. C'est elle qui, dans son ignorance plus savante que la science des routiers et des capitaines, avait changé la vaine escarmouche en attaque profonde et donné victoire en donnant confiance.

Le soir même, les procureurs envoyèrent des ouvriers à Saint-Loup, pour détruire les fortifications conquises.

Rentrée de nuit en son logis, Jeanne avertit son aumônier que, le lendemain, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, elle s'abstiendrait de s'armer et de guerroyer, par révérence de cette fête. Elle ordonna que nul ne pensât à sortir de la ville, à attaquer ou faire assaut, qu'il ne se fût d'abord confessé. Elle ajouta qu'il fallait que les gens d'armes prissent garde que des femmes dissolues n'allassent point à leur suite, de peur qu'à cause de leurs péchés Dieu ne leur fît perdre la bataille ².

Au besoin, la Pucelle veillait elle-même à ce que ses prescriptions au sujet des ribaudes et des blasphéma-

^{1.} Comptes de forteresse, dans Journal du siège, p. 284.

^{2.} Procès, t. III, p. 107. — Chronique de la Pucelle, pp. 289-290.

teurs fus-ent exactement observées. Plusiturs fois elle classes des fammes venues à la suite de l'armee. Elle semonçut les gens d'armes qui juraient et blasphémaitut Un gentilhonme se mit un jour, en pleine rue, à jurer et à renier Dieu. Jeanne, qui l'entendit, lui suita à la gorce.

 Ah' mattre, oser-vous bien renier notre Sire et notre Mattre? I'n noin Dien, vous vous en dédirez avant que je parte d'ici

Une bourgeoise, qui passait en ce moment dans la rue sit cet homme, qui lui parut un trus grand seigneur, recevoir humblement les reproches de la sainte et timograer de son reportir!

Le landemain, jour de l'Ascension, les capitaineturent conseil en l'hôtel du chincelier Cousinot, rus de la Rose ! Li se trouvient, avec le claincelier, monseigneur le Ritard, le sire de Giucourt, le sire de Rais, le sire de Graville, le capitaine La Hire, messire Ambroise de Loré et plusieurs autres. On decida il'attaquer le lenderain les Tourelles du bont du pont, la clé da sège Il parut nécessaire de teur en respect, pendant tattaque, les Anglais du camp de Saint-Laurent-des-Orgerils. La veille, Talbot, parti de Sint-Laurent,

¹ Proces 1 III p 34

² Ceil par erreur que Quicheral dit (Procès, 1 II, p 51 note) quo ce conseil fut tenu chez Jacques Boucher Cf Journal du siège, p 83 — Jean Chattier Chronique p "3 — Boucher de Molandon dans Mémoires de la Société archéologique de l'Orlemans t XXII p 3"3

n'avait pu venir à temps à Saint-Loup, parce qu'il lui avait fallu suivre une longue courbe, en contournant la ville du couchant à l'orient. Mais la rivière, qu'ils avaient perdue la veille en amont, les ennemis la tenaient encore en aval. De Saint-Laurent, ils pouvaient la passer, par l'Ile-Charlemagne, aussi rapidement que les Français la passeraient par l'Ile-aux-Toiles, et se trouver en grande puissance au Portereau. C'est ce qu'il fallait empêcher, et l'on devait, s'il était possible, attirer à Saint-Laurent-des-Orgerils les garnisons des Augustins et des Tourelles. A cet effet, on résolut de simuler l'attaque du camp de Saint-Laurent et d'y porter la commune orléanaise et les gens des communes, c'està-dire des villages, avec manteaux, fagots, échelles. Cependant, la noblesse traverserait la Loire, par l'Ileaux-Toiles, aborderait au Portereau, sous le guet de Saint-Jean-le-Blanc, que les Anglais avaient évacué, se porterait sur la bastille des Augustins, et, si elle la pouvait prendre, attaquerait les Tourelles 1. Il y aurait ainsi la bataille des bourgeois et la bataille des nobles; celle-ci vraie, l'autre feinte, toutes deux utiles, une seule belle et digne de la chevalerie. Le plan ainsi tracé, quelques capitaines furent d'avis qu'il serait bon d'envoyer querir la Pucelle pour lui dire ce qu'on avait décidé 2. Et vraiment elle s'était assez bien montrée la

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 74.

^{2.} Ibid., t. I, pp. 74-75, assertions très douteuses.

veille pour qu'on ne la tint plus a l'ecart. D'autres juceatent qu'il n'etut pas prud ni de l'instruire de ce qui devait être fut contre les Tourelles Car il importait que l'entrepri e re tât secrete et l'on devait criindre que la sainte fille n en parlat à ses amis de la commune Finalement on fut d accord pour lui faire connaître les décision qui concernaient la milice orlémaise pins qu'en effet elle en était le chef et pour lui taire ce que les bourgeor ne pouvaient savoir sans inconvénient Jeanne se tenait dan une chambre de l'i ôtel, avec la femme du chancelier Messire Ami roi e ile Loré l'alla chercher et quand elle fit venue le chancelier lui annonça qu'on attaquerait le lendemain le camp de Saint Lai rent de Orgerils Lile devina qu'on ne lui disait pas to it. Elle wait sa finesse d'ailleur puisquals lua avaient jusqualors tout caché al était assez naturel qu'elle soupconn'it qu'ils lus cachaignt encore quelque chose Cette défiance la ficha Pensart on qu'elle n'était pas capabl de garder un secret? Elle parla d un ton Apre

- Dies ce que vous avez conclu et appointe. Je cclera a biei | lus gran le chose1

Et sans « asseoir elle alla t et venait dans la salle Monseigneur le Bâtard voyait plus d'inconvenient à la fâcher qua lui dire la vérite. Il lui donna raison sans donner tort à per onne

¹ Jean Chart er Chron que 1 I pp 4- 3 tres douteux

— Jeanne, ne vous courroucez pas. On ne peut pas tout dire en une fois. Ce que le chancelier vous a dit a été conclu et appointé. Mais si ceux de l'autre côté [de l'eau, ceux de la Sologne] se départent pour venir aider la grande bastille de Saint-Laurent et ceux de par ici, nous avons appointé de passer la rivière, pour besogner ce que nous pourrons sur ceux de par delà [sur ceux des Augustins et des Tourelles]. Et nous semble que cette conclusion est bonne et profitable.

La Pucelle répondit qu'elle était contente, qu'il lui semblait que cette conclusion était bonne et qu'elle dût être ainsi exécutée '.

On verra que le secret de la délibération ne fut pas gardé, et que les nobles ne purent faire ce qu'ils avaient conclu, ou du moins qu'ils ne le purent faire comme ils l'avaient conclu.

Ce jour de l'Ascension, la Pucelle envoya pour la dernière fois aux Anglais un message de paix, qu'elle dicta au frère Pasquerel en cette manière :

Vous, hommes d'Angleterre, qui n'avez nul droit en le royaume de France, le Roi des cieux vous prescrit et vous mande par moi, Jeanne la Pucelle, que vous quittiez vos bastilles et retourniez en vos pays, sans quoi, je ferai un tel hahai, qu'il y en aura perpétuelle mémoire. C'est ce que pour la troisième et dernière fois je vous écris, et ne vous écrirai plus.

Ainsi signė : Jhesus-Maria. Jeanne la Pucelle.

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 75.

Et plus bas

Je vous aurais envojé ma lettre plus honnètement. Vais vous retener mes hérauts. Vous avez retenu mon héraut Guyenne Veuillez me l'envojer et je vous enverrai quelques uns de vos gens pris à la hastille Saint Loup. Ils ne «ont pas tous morts!

Jeanne alla à la Belle-Croix, prit une fleche, y attacha sa lettre par un fil et ordonna à un archer de la lancer aux Anglais, en criant

- Lisez! Ce sont nouvelles!

Les Anglais requrent la flèche, ils détachérent la lettre, et l'ayant lue, ils se mirent à crier

t l'ayant lue, ils se mirent à crier

— Ce sont nouvelles de la putain des Armagnacs

En les entendant, les larmes lus vinrent aux yeux et elle pleura Mais bientôt elle vit ses saintes, qui lus parlèrent de Notre-Seigneur, et elle fut consolée

— Jai eu des nouvelles de Messure, dit-elle avec joie!

Bâtard rédama lui même le heraut de la Fucelle, menaçant, is on ne le renvoyant, de garder les hérauts que les Anglais lui avaient dépêchés pour traiter de l'échange des prisonniers. On prétend même qu'il menaça de mettre à mort ces prisonners Vais Ambleville ne revuit point?

¹ Procès L III p 107

² Ibid t III p 108

³ Chronique de la Pucelle p 286 - Journal du nège, p 79

CHAPITRE XIII

LA PRISE DES TOURELLES ET LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS.

Le lendemain, vendredi 6 mai, levée à la pointe du jour, la Pucelle se confessa à son aumônier et entendit la messe qu'il chanta devant les religieux et les gens d'armes de sa compagnie. Déjà la commune ardente était debout, en armes. Qu'elle les eût ou non avertis, les bourgeois, violemment décidés à passer la Loire pour attaquer eux-mêmes les Tourelles, couraient en foule à la porte de Bourgogne. Ils la trouvèrent fermée. Le sire de Gaucourt la gardait avec des gens d'armes. La noblesse, dans le doute que les bourgeois éventeraient son entreprise et voudraient s'y joindre, avait pris ses mesures pour les en empêcher. La porte était close et bien défendue. Les citoyens, obstinés à se

^{1.} Procès, t. III, p. 108.

batte, à reprendre de leurs mains ces Tourelles, leur joyau recoururent a celle devant qui s'ouvraient les portes et tombaient les muruilles, ils envoyèrent cher cier la Sante. Elle vint candide et terrible marcha droit sur le vieux sire de bancourt, et sans vouloir léconter.

— Yous êtes lui dil-elle un mechant homme, d'em pécher ces gens de sortir. Mus veuillez le ou ne le veuillez pas ils sortiront et f ront aussi hien qu'on a fait l'autre jour.

Animes par la voix de Jeanne et fortifics par sa prisence les bourgoots et petirent sur Gaucourt et ses gens d'armes en poussant des cris de mort. Le vieux segneur vit qui il n'aurit pas raison d'eux ne pouvant mettre ces gens là de son sentiment il se mit du Jeur Faisant ouvrir les portes toutes grandes il cris aux bourseois.

- Venez je serai votre capitaine

Et il sortit acce le sure de villars et lo sure d'vulon a la tête des gens d'armes qui avaient garde la porte et de toute la milice communale. Des bateaux étaent amarres au pied de la Tour veuve à l'angle oriental des remparts on aborda dans il lie-aux Toiles et de là on franchit sur un pont forme par deux bateaux le bras Grott de la riviere qui esparait il lie-aux Toiles.

¹ Proces, t. III pp 0 11 — Chron que de la féle dans Proces t. V p 231 — Journal du s'eye p 23 — Chronoque de la Pucel e p 283 — P Mantelher Hutoire du nêge p 105

de la rive de Sologne¹. Les premiers arrivés entrèrent dans la forteresse abandonnée de Saint-Jean-le-Blanc, et se donnèrent, en attendant les autres, l'amusement de la détruire². Puis, quand tout le monde eut passé la Loire, la commune marcha de bon cœur contre la bastille des Augustins, assise en avant des Tourelles, sur les ruines du couvent, et qu'il fallait enlever d'abord, si l'on voulait attaquer les ouvrages du bout du pont. Mais les Anglais sortirent de leurs retranchements, s'avancèrent de deux traits d'arc et lancèrent flèches et carreaux si dru que les Orléanais ne purent tenir sous cette effroyable volée. Ils làchèrent pied, s'enfuirent jusqu'au pont de bateaux, et, de peur d'être jetés à l'eau, regagnèrent l'Ile-aux-Toiles 3. Plus aguerris, les hommes d'armes du sire de Gaucourt, et avec eux le sire de Villars, le sire d'Aulon et un vaillant homme d'Espagne, le seigneur Alonzo de Partada, se rangèrent sur la levée de Saint-Jean-le-Blanc et tinrent ferme contre l'ennemi. Ils tenaient encore, bien qu'ils fussent en très petit nombre, quand, vers trois heures de l'après-dinée, le capitaine La Hire et la Pucelle passèrent l'eau avec les routiers, et, voyant les Français ainsi travaillés et les Anglais en bataille, montèrent sur leurs chevaux, qu'ils avaient passès avec

^{1.} Journal du siège, p. 83-84. — Abbé Duhois, Histoire du siège, p. 535. — Jollois, Histoire du siège, p. 39.

^{2.} Chronique de la Pucelle, pp. 288, 289.

^{3.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 76. - Journal du siège, pp. 84-85.

eux, coucherent leurs lances et poussèrent droit à l'ennemi Les bourgeois rassurés suivirent tous et firent reculer les Anglais Mais arrivés devant la bastille ils furent encore repoussés. La Pucelle inquiète galopart de la bastille à la berge et de la berge à la bastille, et appelait la chevalerie Les seigneurs n'arrivaient pas Il est vrai qu'on avait renverse leurs projets, culbuté leur ordre de bataille et qu'il leur fallait bien un moment pour se reconnaître Enfin, elle vit flotter dans I lle les bannières de monseigneur le Bătard, du maréchal de Boussac et du sire de Rais L'artillerie vint aussi, et maître Jean de Montesclère avec sa couleuvrine et les ouvriers apportant tous les engins néces aires pour donner la saut Quatre mille hommes furent réunis autour des Augustins Toutefois on avait perdu beaucoup de temps, on n'en était qu'aux approches et le soleil baissait a l'horizon!

Les gens du sire de Guicourt se tenaient en arrière pour couvrir les assiéçeants, au cas ou les Anglais du bout du pont viendraient au secours de ceux des Angustins Mais une querelle s'életa purmi eux Les uns, comme le sire d'Aulon et le segmeur Alonzo, jugeaent bon de rester a leur poste Les autres avaient honte de se croi er les bras De la des paroles arrogantes et des bravades Finalement, le seigneur Alonzo et un bomme d'armes s'étant défiés à qui ferait mieux,

¹ Procès t. 111 p 214

coururent, la main dans la main, vers la bastille. La couleuvrine de maître Jean, d'une seule plombée, dégagea la palissade. Aussitôt, les deux champions forcèrent le passage 1.

- Entrez hardiment! criait la Pucelle².

Et elle planta son étendard sur la douve. Le sire de Rais la suivit de près. Le nombre des Français allait croissant. Ils attaquèrent vivement la bastille et bientôt la prirent d'assaut. Il leur fallut ensuite assaillir l'un après l'autre les bâtiments du monastère où les Godons s'étaient retranchés. Enfin, ils tuèrent ou firent prisonniers tous les ennemis, hors un petit nombre, qui se réfugia dans les Tourelles. Ils trouvèrent, dans les taudis, beaucoup des leurs enfermés. Après les avoir fait sortir, ils mirent le feu à la bastille, annonçant ainsi à tous les Anglais un nouveau désastre. Ce fut, dit-on, la Pucelle qui donna l'ordre d'incendier la bastille pour arrêter le pillage auquel les hommes se ruaient furieusement.

On faisait un grand gain. Mais la confiance tardait à renaître. En regardant, sous le ciel noir, aux lueurs de l'incendie, le boulevard des Tourelles qu'ils voyaient, de près pour la première fois, les hommes d'armes furent effrayés. Certains disaient :

^{1.} Procès, t. III, pp. 78, 215.

^{2.} Ibid., t. III, p. 78. - Berry, dans Procès, t. IV, p. 43.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 291. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 72. — Journal du siège, pp. 84, 85. Très douteux.

- Un mois ne suffici pas pour le prendre!

Les segneurs, capitaines et gens d'armes, rentrèrent inns la ville pour passer une, mut tranquille. Les gens de trait et le gros de la commune astaient au Portereau. La Pueelle aurait ben voului rester aussi, pour etre plus sâns de recommencer le lendemant. Mus, voyant que les capitaines lus-suent aux champs leurs cienture et unes pages, elle les sinsit à Orbens. Piquée au piet par une chaussestrape le necoblée de fatique se sentant fable, elle ne point pas ce jour la contrairement à I habitude qu'elle avait de johner le vendrell. Et lou en crost frère Pasquerel, peu croyable sur ce point, tandis qu'elle aches au de souper dans on hôtel elle vit veur à elle un segneur dont on ne dit pas le nom, qui hui parla en ces termes.

Les capitaines se sont resemblés en conseil Ilsont recomm qu'on était en lijen petit nombre un regard des Anglais et que cetait par grande grâce de Dieu qu'on avait obtenu quelque arantage. La ville étant pleine de vivres, nous poincois fort bun tenir en attendant le secoirs du roi. Dès lors, le conseil ne trouve pas extedient que les gens d'armes fa-sent demanu une sortie.

¹ Perceval de Cagner p 156

² Proces t 111 p 79

³ Ibid i III p "0 - Chronique de la feie p 33

⁴ Chronique de la Pucelle p 291

⁵ Proces 1 111 p 108

Jeanne répondit :

— Vous avez été à votre conseil, et j'ai été au mien, et croyez que le conseil de Messire sera accompli et tiendra et que votre conseil périra.

Et se tournant vers le frère Pasquerel, qui était près d'elle :

— Levez-vous demain de plus grand matin encore que vous n'avez fait aujourd'hui, et faites du mieux que vous pourrez. Tenez-vous toujours près de moi. car demain j'aurai beaucoup à faire et plus ample chose que j'aie jamais eue, et demain il sortira du sang de mon corps ¹.

Il n'était pas vrai que les Anglais fussent en plus grand nombre que les Français; ils étaient bien moins nombreux au contraire. Autour d'Orléans, il n'y avait guère plus de trois mille hommes. Le secours du roi étant arrivé, les capitaines n'avaient pas pu dire qu'on l'attendait. Il est vrai qu'ils hésitaient à attaquer dès le lendemain les Tourelles, mais c'était de crainte que,

^{1.} Proces, t. III, pp. 108, 109.

Le frère Pasquerel, que je suis ici, rapporte en ces termes, les paroles de Jeanne: Exibit crastina die sanguis a corpore meo supra mammam. Je le soupçonne véhémeutement d'avoir ajouté à la prédiction. Il aimait trop les miracles et les prophéties. Le 28 avril, la Pncelle dit que le vent tournerait, et le vent tourne. Frère Pasquerel ne se contente pas de ce médiocre prodige. Il raconte que Jeanne souleva la Loire. Nous savons par ailleurs, que la Loire était haute. Que Jeanne ait longtemps d'avance annoncé qu'elle serait blessée, on ne peut le nier. Le fait, énoncé dans une lettre de Lyon, à la date du 22 avril 1429, fut consigné dans un registre de la Cour des comptes du Brabant. Mais elle n'indiqua pes le jour. Dixit... qued ipsa ante Aureliam in conflictutelo vulnerabitur (Procès, t. IV, p. 126).

pendant l'attaque, les Anglais de Talbot n'entrassent dans la ville déserte, puisque la commune, refusant de marcher sur Saint-Laurent, s'était toute ietée au Portereau Le Conseil de la Pucelle ne s'embarrassait point de ces difficultés Madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite ne craignaient rien Douter, c'est craindre elles ne doutaient de rien Quoi qu'on ait dit, elles ignoraient la lactique et la stratégie Elles n'avaient pas lu Végèce, De re militare Si elles avaient lu Végèce, la ville était perdue Son Végèce c'était sainte Catherine

Durant la nuit, il fut crié par les rues qu'on portât a ceux qui etaient restés au Portereau pain, vin, munitions, fourrages et toutes choses dont ils eussent besom Des bateaux pas-aient sans cesse d'une rice à l'autre Hommes, femmes, enfants allaient ravitailler les postes i

Le lendemain, samedi 7 mai, au soleil levant, Jeanne entendit la messe du frère Pasquerel et communia devotement 1 L'hôtel de Jacques Boucher était assailli par les procureurs et par de notables bourgeois Apres une nuit de fatigue et d'inquiétude, ils venaient d'apprendre une nouvelle qui les exaspérait Ils avaient entendu dire que les capitaines voulaient differer l'assaut des Tourelles, et ils appelaient la

¹ Journal du siège, p 85

² Procès, t. 111 p 103 — Chronique de la Pucelle p 295

Pucelle à grands cris pour secourir le peuple abandonné, trahi, vendu 1. Ce qui était vrai, c'est que Monseigneur le Bâtard et les capitaines, ayant observé durant la nuit un grand mouvement d'Anglais en aval de la Loire, se confirmaient dans la crainte que Talbot ne donnât l'assaut aux murailles, du côté de la porte Renart, pendant que les Français occuperaient en forces la rive gauche de la Loire. Ils s'étaient aperçus, au lever du soleil, que les Anglais avaient détruit, la nuit, leur boulevard de Saint-Privé, au sud de l'Ile-Charlemagne². Cela encore leur donnait véhémentement à croire que l'ennemi se concentrait au couchant dans le camp de Saint-Laurent et dans sa grande bastille de Londres. Depuis longtemps les bourgeois s'irritaient des lenteurs que les gens du roi mettaient à les délivrer. Et sans doute, les capitaines étaient moins pressés qu'eux d'en finir. Les capitaines vivaient de la guerre et les bourgeois en mouraient; cela faisait une grande différence. Les procureurs demandèrent à la Pucelle d'achever sans retard leur délivrance qu'elle avait commencée. Ils lui dirent :

- Nous avons tenu conseil et nous vous requérons de vouloir accomplir la charge que vous avez de par Dieu et aussi du roi.
 - En nom Dieu, je le ferai, dit-elle.

^{1.} Chronique de la Pucelle, p. 292. — Procès, t. III, p. 215. — Journal du siège, pp. 84-85.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 291.

Et, aus itôt, elle monta a cheval et, employant une tres vieille facon de dire, elle s'écria.

- Qui m'aime me suite 11

Comme elle sortait de l'hôtel du tre-orier, on lui apporta une alose Elle dit, en souriant, à son hôte — En nom Dieu! on la mangera a souper Je vous ramènerai un Godon qui en mangera sa part

Elle ajouta

- \ous repasserons ce soir par le pont*

li y avait cent quatre-vingt-dix-neuf jours qu'on ne le pouvut fure. Cette parole fut trouvée bonne et heureuse

La bourgeoisse s'etait alarmee trop vite Valgre I inquétude que leur donnaient Talbot et ceux de SaintLaurent les seigneurs traver-erent la Loire de bon
matin, et allèrent retrouver au Portereau leurs chevaux
et leurs pages qui y avaient passé la nuit avec les gens
de trait et les gens de la commune II-y furent tous, le
l'attard, le sure de Giucourt et les viers de Rais, de
Graville, de Guitry, de Coarrazz, de Villars, d'Illiers,
de Chailly l'amiral de Culant, les capitaines La l'irre et
Potons La Pucelle se tenant en leur compagnie Les
procureurs leur firent parvenir une quantite enorme
d'engins facines, flèche, traits, martinets, cognees,

¹ Chronique de l'etablissement de la fête $\, p \, 31 \, - \, Le \, Roux \, de \, Linev,$ Proverbes 1. II $\, p \, \, 32 \omega$

² Procès t. III p 194

³ Berry dans Proces t. IV pp 43

plomb, poudre, couleuvrines, canons, échelles 1. L'attaque commença de bonne heure. Ce qui la rendait difficile, ce n'était pas le nombre des Auglais retranchés dans leur boulevard et logés dans les tourelles; il n'y avait là guère que cinq cents hommes 2, commandés, il est vrai, par lord Moleyns, et, sous lui, par lord Povnings et par le capitaine Glasdall, qu'en France on nommait Glassidas, de petite naissance et le premier des Anglais pour le courage 3. Les assaillants, bourgeois, gens d'armes, gens de trait, étaient dix fois plus nombreux. C'était fort à l'honneur du peuple de France, qu'on eut reuni tant de combattants; mais une telle masse d'hommes ne pouvait être employée à la fois. Les chevaliers ne valaient pas grand'chose contre des murailles de terre; et les bourgeois, très ardents, n'étaient pas très solides. Enfin, le Bàtard, prudent et réfléchi, craignait Talbot. En effet, si Talbot avait su, si Talbot avait voulu, il aurait pris la ville pendant que les Français essayaient de prendre les Tourelles. La guerre n'est qu'une suite de hasards, mais dans cette journée, on avait eu vraiment trop peu de souci d'agir de concert. La masse énorme des combattants n'était pas une force

^{1.} Chronique de la Pucelle, p. 292. — Journal du siège, p. 284 et passim.

^{2.} Journal du siège, p. 87. — Lettre de Charles VII aux Narbonnais (10 mai 1429) dans Procès, t. V, pp. 101 et suiv. — Chronique de la fête dans Procès, t. V, p. 294. — Jean Ghartier, Chronique, t. I, p. 77. — Morosini, t. III, p. 32, note 1.

^{3.} Jarry, Le compte de l'armée anglaise, pp. 94, 95, 136, 206. — Boucher de Molandon, L'armée anglaise..., pp. 94 et suiv.

la bastille de bref®

rrésistible, pui-que personne, pas même le Bâtard, ne savait la faire mouvoir, ni l'employer. A cette époque, le succès d'une bataille dépendait d'un tres petit nombre de combattants. La veille, deux ou trois hommes d'armes avaient décidé de tout.

En fait, devant ces fossés, l'armée des Français sem-

blatt une foule enorme de curieux, regardant quelques gens d'armes essayer l'e-calade Malgré le nombre des troupes, l'assaut se reduisit longtemps à une suite de combats singuliers. Vingt fois des hommes de bonne volonte s'approcherent de la douve et vingt fois ils furent obligés de reculer. Il y eut des blessés et des morts, mais non point en grand nombre. Les seigneurs, qui faisaient la guerre toute leur vie, la faisaient prudemment, les routiers ménageaient leurs hommes. Les bourgeois n'étaient pas tres aguerris' Seule la Pucelle se donnait tout entière. Elle disait sans cesse.

— Ayez bon œur Ne vous retirez pas Vous aurez.

A midi tout le monde s'en fut diner. Puis, vers une heure, on se remit à la besogne La Pucelle porta la première échelle, et, comme elle la posait contre la

¹ Journal du siège p 85 — Chronique de la Pucelle, p 293 — Jean Chartier, Chronique, t I p 71 — Morosiai, t. III, pp 31 et suiv 2 Comples de fortement den Jen

² Comptes de forteresse, dans Journal du mège, pp 296, 300 — Verguiaud Romaguési, Aotice historique sur le fort des Tourelles, Paris, in-8*, 83° p 50

³ Chronique de la Pucelle, p 233 - Joan Chartier, Chronique, t, 1

douve, elle fut atteinte, à l'épaule, au-dessus du sein droit, d'un vireton tiré si roide, qu'un demi-pied de bois lui traversa la chair. Elle savait qu'elle devait être blessée; elle l'avait prédit à son roi, ajoutant qu'il l'employat tout de même. Elle l'avait annoncé aux gens d'Orléans¹, elle l'avait dit la veille à son aumônier et certes, depuis cinq jours, elle faisait bien tout ce qu'il fallait pour que la prophétie s'accomplit. Les Anglais, voyant que le vireton avait pénétré dans la chair, en furent grandement rassurés : ils croyaient qu'une sorcière, si on pouvait lui tirer du sang, tout son pouvoir s'évanouissait. Les Français en avaient grande tristesse. On la porta un peu à l'écart. Le frère Pasquerel et le page Mugot se tenaient près d'elle. Sentant la douleur, elle craignit et pleura². Des soldats, comme d'ordinaire il s'en trouve beaucoup dans les combats auprès des blessés, l'entouraient; quelquesuns voulurent la charmer. C'était une pratique habituelle aux gens de guerre de marmotter des patenôtres sur les blessures pour les fermer. On charmait par incantations et conjurations. Les paters de sang avaient la vertu d'arrêter les hémorragies. On employait aussi des billets couverts de caractères magiques. Mais c'était recourir à la puissance des diables et com-

^{1.} Procès, t. I, p. 79, t. III, p. 109; — Le Greffier de la Chambre des comptes de Brabant, dans Procès, t. V, pp. 125-426. — Eberhard Windecke, 172.

^{2.} Procès, t. III, p. 109. — Chronique de la Pucelle, p. 292.

mettre un peché mortel, Jeanne ne voulut point être charmée.

— J'amerais mieux mourre, dit-elle, que de fure chose que le saurais peche ou contrure a la volonte de Dieu

Elle dit encore :

— Je sais bien que je dois mourir. Mais je ne sais ni quand ni comment, je ne sais I heure. Si l'on jeut donner, sais peché, remede a mi ble-sure, je seuv bien etre guerie!.

On lut ota on armure On appliqui sur la plate de l luille d'olive avec du lard, et, le pan-ement fait, elle se confessa au fetre l'asquerel en pleurant et en gémissant Bientôt elle vit tenir à elle ses conseilleres du cel qui portaient des couronnes et repandaient une bonne odeur, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite, et elle fut reconfortee Elle se fit armer et retourna à l'assaut.

Le soleil bais-ait et, depuis le matin, les Françaisse fatignaient en vain contre les palis-sades du boulevard Mon-egnour le Batard, voyant ses hommes las et la muit proche, et craggoant sans doute les Anglais du camp de Saint Laurent-de-Orgenis, resolut de ramener l'armée a Orleans II fit sonner la retruite Dajà la trompette appelait les combattunts au Portereau La Puccile vint a lui et le pria d'attendre encore un peu

¹ Proces t. III, pp 109-110

— En nom Dieu! dit-elle, vous entrerez bien bref dedans. N'ayez crainte, et n'auront les Anglais plus de force sur vous.

D'après certains, elle ajouta : « C'est pourquoi, reposez vous un peu ; buvez et mangez¹. »

Tandis qu'ils se rafraîchissaient, elle demanda son cheval, monta dessus et, laissant son étendard à un homme de sa compagnie, elle alla seule, par le coteau, dans les vignes qui n'avaient pu être labourées à la coutume en avril et où les petites feuilles de mai commençaient à s'ouvrir. Là, dans le calme du soir, parmi les échalas formés en faisceaux et les pieds bas des vignes alignées, qui buvaient la première chaleur de la terre, elle se mit en oraison et tendit l'oreille aux voix du ciel². D'ordinaire le tumulte et les cris l'empèchaient de comprendre ce que lui disaient son ange et ses saintes. Elle ne les entendait bien que dans la solitude au tintement des cloches lointaines et dans les sons légers et rythmés qui montent, le soir, des champs et des prairies³.

Pendant son absence, le sire d'Aulon, qui ne pouvait pas renoncer encore à gagner la journée, imagina

^{1.} Procès, t. III, p. 25. — Journal du siège, pp. 85, 86. — Eberhard Windecke, p. 173.

^{2.} Procés, t. III, p. 8. — Je rejette absolument les faits allégués par Charles du Lys, relativement à Guy de Cailly, qui aurait accompagné Jeanne dans les vignes et vu les anges descendre vers elle. Les lettres d'annoblissement de Guy de Cailly sont apocryphes. — Charles du Lys, Traité sommaire, pp. 50, 52.

^{3.} Procès, t. I, pp. 52, 62, 153, 480; t. II, pp. 420, 424.

un dernier expedient C'était un des moindres seagneurs de l'armée, mais alors, à la bataille, chacun
faisait à sa tête et selon son cœur L'etendard de la
Puccelle flottait encore devant le boulevard. L'homme
qui le portait, tombant de fatigue, l'avait passé à un
homme d'armes, surnommé le Basque, de la compagnie
du sire de Villars! Le sire d'Aulon, regardant cet
étendard beni par les prêtres et qu'on tenait pour
heureux, songea que, s'il était porté en avant, les gens
de guerre le suivraient, tant ils y avaient d'amour, et,
pour ne pas le perdre, escaladeraient le boulevard
A cette idée, il s'approcha du Basque et liu dit.

- Si J'entrais là, et allais au pied du boulevard, me suivrais-tu?

Le Basque promit de le faire. Le sire d'Aulon descendit aussitét dans le fossé et, se couvrant de sa targette, qui le garantissait des pierres, s'avança vers la douve.

La Pucelle, ayant fait une courte priere, revint, après un demi-quart d'heure, parmi les gens d'armes et leur dit

— Les Anglass n'ont plus de force Approchez les échelles²

C'etait vrai Il leur restait si peu de poudre que

¹ Procès t. 111, p. 216 — Le comie Courel Un fragment unédit des an ciens regulres de la Prévôté d'Orléans, Orléans, 1897, pp. 12, 20, 21 et passim 2. Proces, t. 111. p. 216

³ Journal du siège, p 86

leurs derniers boulets, chassés par une charge trop faible, tombaient court comme des pierres jetées à la main¹. Ils n'avaient plus que des tronçons d'armes. Elle alla au boulevard. Mais, arrivée au bord du fossé, voyant tout à coup aux mains d'un inconnu son étendard qui lui était cher, mille fois plus cher que son épée, et le croyant en péril, elle courut le reprendre, s'approcha du Basque au moment où il descendait dans le fossé, saisit l'étendard par ce qu'on appelait la queue, c'est-à-dire le bout de la toile, et tira de toutes ses forces, en criant :

- Ha! mon étendard, mon étendard!

Le Basque tenait ferme, ne sachant pas qui tirait ainsi d'en haut. Et la Pucelle ne làchait point. Les seigneurs et capitaines, voyant l'étendard secoué, crurent que c'était un signal et se rallièrent. Cependant le sire d'Aulon était arrivé à la douve. Il pensait que le Basque l'avait suivi pas à pas. Mais, s'étant retourné, il le vit arrêté de l'autre côté du fossé et lui cria :

— Hé! Basque, est-ce là ce que tu m'avais promis? A cet appel le Basque tira si fort qu'il fit lâcher prise à la Pucelle et porta l'étendard jusqu'à la douve².

Jeanne comprit et fut rassurée. Elle dit à ceux qui étaient près d'elle :

— Donnez-vous garde quand la queue de mon étendard touchera contre le boulevard.

^{1.} Chronique de la Pucelle, p. 293.

^{2.} Proces, t. III, pp. 216, 217.

Un gentilhomme lui repondit -- Jeanne, la gneue y touche Alors elle s'ecria

- Tout est vôtre et v entrez!

Aussitöt, seigneurs et bourgeois, gens d'armes, gens de trut, gens des communes se jeterent eperdument dans le fosse et grimperent en tel nombre et si vivement aux palissades, qu'ils semblaient une compagnie doi-illons sabattant sur une haie? Et les Françai entres dans l'enceinte virent s'eloignant, mais tourné. encore fierement vers env, les lords Moleyns et Poynings, sir Thomas Giffart, builli de Mantes, et le capitaine Glasdall, qui couvraient la retraite des leurs vers les Tourelles! Gla-dall tenait à la main le vieil étendard de Chandos, qui, après avoir flotte sur quatre-vingtans de victoires, reculait devant I clendard d'une enfant' Car elle etait là, debout sur le rempart, la Puelle Et les Anglais se demandaient apouvantés quelle ciail cette sorciere qui ne perdait pa- son pouvoir avec son sang et guerre-ait par des charmes ses profondes blesures Cependant elle les regardant avec douceur et tristesse et criait d'une voix pleine de sanglots

- Glassidas' Glassidas' rend-t'y, rend-t'y au Rot

¹ Chromepue de la Pucelle, p. 293 — Journal du siège p. 86

^{2.} Chronopse de la fête, dans Proces, L. V. p. 291 3 Journal du peze p 8"

⁴ Lettre de Charles VII aux hab tants de Varbonne, 10 mai 1429 dans Proces L III p 25 L V pp 101 103

des cieux. Tu m'as appelée putain. J'ai grande pitié de ton âme et de celle des tiens.

En même temps, des murs de la ville et du boulevard de la Belle-Croix, les boulets pleuvaient sur les Tourelles2. Montargis et Rifflart leur crachaient des pierres; le nouveau canon de maître Guillanme Duisy leur jetait, de la poterne Chesneau, des bonlets de cent vingt livres3. Les Tourelles étaient assaillies du côté du pont. Une gouttière fut jetée sur l'arche rompue par les Anglais, et messire Nicole de Giresme, le moine chevalier, y passa le premier. Ceux qui le suivirent mirent le fen à la palissade qui, de ce côté, barrait l'accès du fort. Ainsi, les six cents Anglais, épuisés d'armes et de forces, se voyaient attaqués en avant et en arrière. Ils l'étaient aussi par-dessons, de façon sournoise et terrible. Des gens d'Orléans avaient chargé un grand ehaland de poix, d'étoupes, de fagots, d'os de cheval, de savates, de résine, de sonfre, de quatrevingt-dix-huit livres d'huile d'olive et de telles autres choses pouvant faire seu et sumée; ils l'avaient conduit sous le pont de bois jeté par l'ennemi entre les Tourelles et le boulevard : ils l'y avaient amarré et y avaient mis le seu. Au moment de la retraite des Anglais, ce brûlot incendia le pont. A travers la fumée et

^{1.} Procès, t. III, p. 110.

^{2.} Chronique de la Pucelle, pp. 293, 294; Morosini, t. III, p. 31.

^{3.} Journal du siège, p. 17. - Jollois, Histoire du siège, p. 12.

^{4.} Ibid., p. 87. - Chronique de la Pucelle, p. 294.

la fiamme, les six cents passerent sur le tablier brûlant Et qu'nd enfin William Glasdall, lord Poyanigs et lord Noleyns, avec trente ou quarante capitaines, quittant les derniers le boulevard perdu, mirent à leur tour le pied sur le pont, les planches charbonnées croulèrent sous eux et tous, avec letendard de Chandos, s'abimèrent dans la Loire!

Jeanne émue de pitte, pleara sur l'âme de Glassid's et sur celle des Anglais noyés avec lui? Près d'elle, les capitaines s'affigeaient aussi de la mort de ces braves, congeant qu'ils leur avient fait grand tort en se noyant, car leur rançon eût rapporte grande finance?

L'enappés sur des charbons ardents aux Frunçais du boulevard, les six cents tomberent sur les Français du pont Quatre cents furent tués, les autres pris La journée avait couté aux Orleanais une centaine d'hommes.

¹ Prock 1 III p 25 — Chron gre de fetablissement de la filte dans Procks t Y p 291 — Chrongue de la Puerlie p 291 — Journal du negr pp 37 88 — Jean Chartner Chronogue, 11 p 78 — Perceval de Cagor p 115 — Eberbart Winderke p 173 — Monstrelet t II, p 391 — Moren t III pp 31 et au v

² Proces, t III p 110

^{3.} Journal du 11ège p 87

⁴ Le nombre des Anglars qui d'fend rent les Tourelles est porté dans le fournait du s'ogr à la 0 500 dans la Lettre de Charles VII à 600 dans la Rédat on de la fet du 3 man, a 800, dans la Chronsque de la Puccife à 200 — Le combre des Françass qui lest impossible d'évaluer exacte ment était tolus de la fois summarier.

Les pertes des Angla a sont portées

Par Gu llaume G rault à 300 morts et pers

Par Berry à 400 ou 500 morts et pris

Quand les derniers cris des vaincus se furent éteints, dans la nuit sombre, au bord de la Loire rougie de flammes, les capitaines français, étonnés de leur victoire, regardaient du côté de Saint-Laurent-des-Orgerils et craignaient encore que sir John Talbot ne saillit de son camp et ne vînt venger ceux qu'il n'avait pas secourus. Durant cette longue attaque, sur laquelle s'était levé et couché le soleil, Talbot, le comte de Suffolk et les Anglais de Saint-Laurent n'étaient pas sortis de leurs retranchements. Les Tourelles prises, les vainqueurs se tenaient sur leurs gardes, attendant encore Talboti. Mais ce Talbot, dont le nom servait aux mères françaises pour effrayer leurs enfants, ne bougea pas. On l'avait beaucoup craint en cette journée, et il avait lui-même craint que les Français ne lui prissent son camp et ses bastilles du couchant s'il en retirait du monde pour secourir les Tourelles2.

Par Jean Chartier, à 400 environ tués et les autres pris;

Par la Chronique de la Pucelle, à 300 tues, 200 prisonniers;

Par le Journal du siège, à 400 ou 500 tués, hors un petit nombre prisonniers;

Par Monstrelet, à 600 ou 800 morts ou pris, dans les mss.; à 1.000 dans les éditions imprimées;

Par Bower, à 600 et plus tués.

Les pertes des Français sont portées :

Par Perceval de Cagny, de 16 à 20 morts;

Par Eberhard Windecke, à 5 tués et quelques blessés;

Par Monstrelet, à 100 environ.

A l'estimation de la Pucelle, dans les diverses affaires où elle prit part à Orléans, des Français « cent et même plus » furent blessés.

1. Journal du siège, p. 88.

2. Perceval de Cagny, p. 147. - Chronique de la Pucelle, p. 295.

Larme e disposa a rentrer dans la ville. Le pont, dont trois arches étaient rompues, fut rendu praticable on trois heures. Bien avant dans la nuit, la Pucelle, amsi qu'elle l'avait predit, entra par le pont dans la ville! Pareillement se trouvaient veritables toutes ses prophéties, quand l'accomplissement dependait de son courage et de sa bonne volonté Les capitaines l'accompagnaient, sun is de tous les hommes. d'armes et de trait, de tous les bourgeois et des prisonniers qu'on amenait deux a deux. Les cloches de la cite sonnerent, le clerge et le peuple chanterent le Te Deum2 Apres Dieu et sa benotte mere, ils remercierent tres humblement Monsieur saint Aignan et Monsieur saint Eurerie, Lieques, en leur vie mortelle, et patrons cale-tes de la ville. Les citovens estimaient que, devant et durant le siège, ils leur avaient donné as-ez de circ et as-ez promene leur châs-e pour mériter leur puissante entremi e et obtenir par eux victoire et délivrance. Ce qui rendait manifeste I intervention de cedeux confesseurs, cest qu'on avait vu, dans le ciel, planer sur les Tourelles, au moment de l'as-aut, deux evêques resplendissant de lumiere3

Jeanne fut ramenée a l'hôtel de Jacques Boucher, ou

i Journal du segr p 83 — Chromque de la Pucelle, p 295 — Jean Chartrer Chronique, t. I p 3

[·] Chronique de l'etab issement de la fele, dans Proces, t. V, pp 294 et

^{3.} Chronique de la Pucelle, p 292 — Iournal du 1 ege, p &

un chirurgien pansa à nouveau la blessure qu'elle avait reçue au-dessus du sein. Elle prit quatre ou cinq tranches de pain trempées dans du vin mêlé d'eau, et ne but ni ne mangea autre chose 1.

Le lendemain, dimanche 8 mai, fête de l'apparition de Saint-Michel, on apprit, au matin, dans Orléans, que les Anglais, sortis des bastilles du couchant qui leur restaient encore, se rangeaient en belle ordonnance, étendards déployés, devant les fossés de la ville. Ceux d'Orléans, hommes d'armes et gens de la commune, avaient grande envie de tomber dessus. A la pointe du jour, le maréchal de Boussac et nombre de capitaines sortirent et se rangèrent devant eux².

La Pucelle alla aux champs avec les prètres. N'ayant pu mettre sa cuirasse sur son épaule blessée, elle était seulement armée d'une de ces légères cottes de mailles, qu'on appelait jaserans³.

Des gens d'armes lui demandèrent :

- Est-ce mal de combattre aujourd'hui dimanche? Elle répondit:
- Il faut entendre la messe'.

Elle n'était pas d'avis qu'on les attaquat.

^{1.} Chronique de la Pucelle, Ibid.

^{2.} Journal du siège, p. 89. — Chronique de la Pucelle, p. 296. — Jean Chartier, Chronique, t. I, pp. 78, 79. — Le Jouvencel, I, p. 208. Il faut tenir pour historique le passage qui commence par ces mots: « Le sire de Rocquencourt dit: ».

^{3.} Procès, t. III, p. 9.

^{4.} Ibid, t. III, p. 29.

— Pour l'amour et honneur du saint dimanche, ne commencez point la bataille N'attaquez pas les Anglais, mais, si les Anglais vous attaquent, défendez-vous fort et hardiment, et n'ayez nulle peur, et vous serez les mattres!

Une de ces pierres consacrées, de forme plate et carrée, bordée de métal, que les clercs portaient en vojage, fut posee sur une table, en un carrefour, dans les champs, au pied d'une croix. Les officiants chanterent en grande solennité, hymnes, répons et orasons, et la Pucelle, avec tous les religieux et tous les hommes d'armes, ouit deux messes dites à cet autel.

Après le morties elle processes de l'es à cet autel.

nommes d'armes, out deux meses dites à cet autel'
Après le Des gratas, elle recommanda d'observer leAnglais

Or, regardez, s'ils ont le visage devers nous, ou

le dos
On lui repondit qu'ils avaient le dos tourne et qu'ils

s'en allaient

Elle leur avait dit trois fois « Allez-vous-en d'Or-

léans vos vies sauves » Maintenant elle voulait qu'on les laissat aller sans leur en demander davantage

— Il ne platt pas a Vessire qu'on les combatte aujourd'hui, dit-elle Vous les aurez une autre fois Allons rendre grâces à Dieu.

¹ Journal du mège, p 89 2 Le Jouvencel

³ Chronique de la Pucelle p 296

⁴ Ibid , p 296

Les Godons s'en allaient. Ils avaient tenu conseil la nuit et résolu de partir¹. Après avoir fait front une heure durant aux Orléanais pour donner un air menaçant à leur retraite et la faire respecter, ils s'en allaient, gardant un bel ordre de marche. Le capitaine La Hire et le sire de Loré, curieux de savoir quelle route ils prenaient et de voir s'ils ne laissaient rien traîner derrière eux, chevauchèrent à leur poursuite avec cent ou cent vingt lances durant deux ou trois lieues. Les Anglais se retiraient sur Meung².

Les bourgeois, manants, gens des communes, se précipitèrent en foule dans les bastilles abandonnées. Les Godons y avaient laissé leurs malades et leurs prisonniers. Les Orléanais y trouvèrent aussi des munitions et même des vivres, qui n'étaient pas sans doute en grande abondance ni excellents. Mais, dit un Bourguignon, « si en firent bonne chère, car il ne leur avait guère coûté³ ». Les armes, les canons, les bombardes furent portés dans la ville, les bastilles démolies, pour qu'aucun ennemi désormais ne pût s'y loger 4.

Ce jour, furent faites très belles et solennelles pro-

^{1.} Chronique de l'élablissement de la fête, dans Procès, t. V, pp. 294. 295. — Chronique de la Pucelle, p. 296.

^{2.} Procès, t. III, pp. 71, 97, 110. — Journal du siège, p. 89. — Chronique de la Pucelle p. 297. — Morosini, t. III, p. 34. — Walter Bower, Scotichronicon dans Procès, t. IV, pp. 478-479. — Eberhard Windecke, p. 177.

^{3.} Lettre de Charles VII aux Narbonnais, dans Procès, t. V, p. 101. — Monstrelet, t. IV, p. 323.

^{4.} Journal du siège, pp. 209 et suiv.

cessions et fut oui le sermon d'un bon frere'. Les

clercs, seigneurs, capitaines, procureurs, gens d'armes et bourgeois visitérent les (glises avec grande dévotion,

et le peuple cria «Noîl2!» Amsı la ville d'Orléans fut délivrée ce 8 mai, au matin, deux cent neuf jours après que le siège y eut

été mis et neuf jours après la venue de la Pucelle.

¹ Journal du siege, p 216 - Chroneque de la fête dans Proces, t. 1, p 23a

² Proces, t 11I, p 110 - Journal du siege, p 92.

CHAPITRE XIV

LA PUCELLE A TOURS ET A SELLES-EN-BERRY. LES TRAITÉS DE JACQUES GÉLU ET DE JEAN GERSON.

Le dimanche 8 mai, au matin, les Anglais s'en étaient allés, tirant sur Meung et Beaugency. Dans l'après-midi du mème jour, messire Florent d'Illiers avec ses gens d'armes quitta la ville délivrée et gagna tout de suite sa capitainerie de Châteaudun, pour la défendre contre les Godons qui tenaient garnison à Marchenoir et allaient s'abattre sur le Dunois. Le lendemain, les autres capitaines de la Beauce et du Gâtinais retournèrent dans leurs villes et forteresses.

Le lundi neuf du même mois, les combattants amenés par le sire de Rais, n'étant plus nourris ni payés, s'en allèrent chacun de son côté; et la Pucelle ne demeura pas davantage². Après avoir assisté à la procession faite

¹ Journal du siège, p. 91. — G. Met-Gaubert, Notice sur Florent d'Illiers, Chartres, 1864, in-8°.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 298.

par les habitants pour remercier Dieu, elle prit congé de ceux vers qui elle était venue a l'heure de l'épreure et de l'affliction et qu'elle laissait délirrés et pleins d'allégresse lls pleuraient de joie, lui rendaient grâce et s'offraient a elle pour qu'elle fit d'eux et de leurs biens à sa volonte Et elle les remerciait avec douceur!

De Chinon le roi fit envoyer aux habitants des villes demeurees en son obeissance, et notamment a ceux de La Rochelle et a ceux de Aarhonne, une lettre écrite a trois reprises, entre le soir du 9 mai et la matinée du 10, a mesure que les nonvelles lui arrivaient Par cette lettre, il annonçait la prise des bastilles de Saint-Loup, des Augustins et des Tourelles et invitait les bourgeois des villes à louer Dieu et à honorer les vertueux faits accomplis la, notamment ceux de la Pueelle qui « avait toujours éte en per-onne a l'exécution de toutes ces cho-es? » Ainsi la chancellerie rojale marquait la part de Jeanne dans la victoire Ce n'était nullement celle d'un capitaine, elle n'everçait de commandement d'aucune sorte Mais, venue de Dieu, du moins le pouvait-on croure, sa presence apportant aide et réconfort

¹ Journal du 1679, pp 91 92 — Jean Chartuer, Chromope, t. 1, p 71 2 Lettre de Charles VII sur Indiants de Barbonne, deux Proces, t. V, pp 101, 104 — Arrèle Robert de La Robeling, t. p 271 — Moyale Processon de chrome de Charles de La Robeling, t. p 271 — Moyale de préces à Braynoles [162] no Fhommat de Processon de Charles de La Charles de Charles

En compagnie de quelques seigneurs, elle se rendit à Blois, y passa deux jours', puis s'en fut à Tours, où le roi était attendu². Lorsqu'elle y entra, le vendredi avant la Pentecôte, Charles, parti de Chinon, n'était pas encore arrivé. Elle chevaucha vers lui, sa bannière à la main, et, quand elle le rencontra, elle ôta son bonnet et inclina le plus qu'elle put la tête sur son cheval. Le roi souleva son chaperon, la fit relever et l'embrassa. On dit qu'il eut grande joie à la voir, mais en réalité on ne sait ce qu'il pensait d'elle³.

En ce mois de mai 1429, il reçut de messire Jacques Gélu un traité de la Pucelle que probablement il ne lut pas, mais que son confesseur lut pour lui. Messire Jacques Gélu, autrefois conseiller delphinal et présentement seigneur archevêque d'Embrun⁴, commença par craindre que cette bergère ne fût envoyée au roi par ses ennemis pour l'empoisonner ou qu'elle ne fût une sorcière pleine de diables. Il conseilla d'abord de l'examiner avec prudence, sans la repousser précipitamment, car les apparences sont trompeuses et la grâce divine suit souvent des voies extraordinaires. Maintenant, après avoir connu les conclusions des docteurs

^{1.} Procès, t. III, p. 80. — Journal du siège, p. 91.

^{2.} Ibid., t. III, pp. 72, 76, 80.

^{3.} Eberhard Windecke, p. 177 et Chronique de Tournai, éd. de Smedt, pp. 407 et suiv. (t. III des Chroniques de Flandre).

^{4.} Procès, t. III, pp. 394, 407, t. V, p. 413. — Le P. Marcellin Fornier. Histoire des Alpes-Maritimes ou Cottiennes, t. II, p. 320. — Le P. Ayroles, La Pucelle devant l'Église de son temps, pp. 39, 52.

de Poitiers, appris la délivrance d'Orkans et oui le cri du commun peuple, messire Lacques Gélu ne gardait plus de doutes sur l'innocence et la bonté de cette jeune fille et, voyant que les docteurs différaient de sentiment sur elle, il rédigca un bref traite, qu'il emoya au roi, avec une très ample, trus humble et très insigne éptite dédicatoire

Il y avait, environ ce temps-la, un labyrinthe tracé à l'équerre et au compas dans le pavé de la cathédrale de Reims! Les polerins, suls étaient attentifs et patients, en rarcouraient tous les chemins. Le traite de l'archevêgne d'Embrun est de même un labyrinthe «colastique tres regulier dans lequel on avance pour reculer et l'on recule pour avancer, sans trop s egarer, pourvu qu on y marche avec assez de patience et d'attention Gélu, comme tous les scola-tiques, donne d'abord les raisons contraires aux siennes et c'est seulement quand il a longuement suivi son adversaire qu'il s'achemine dans son propre sens Ce serait trop faire que de s'engager à sa suite dans les détours de son labyrinthe Mais pui que les familiers du roi le consultaient, puisqu'il s adressant au roi et que le roi et son conseil réglérent, peut-être, leur creance a Jeanne et leur conduite envers elle d'apres ce traité théologique, on veut savoir ce quals y trouvèrent professé et recommandé à cette occasion singuliere.

¹ L Paris Aotice sur le dédale ou labyrenthe de l'église de Reims dans Ann des Inst provinc , 1857 t. IV p 233.

Considérant d'abord le bien de l'Église, Jacques Gélu estime que Dieu a suscité la Pucelle pour confondre les mal croyants, dont le nombre, selon lui, n'était pas petit. « A la confusion de ceux, dit-il, qui croient en Dieu comme s'ils n'y croyaient pas, le Très-Haut, qui porte écrit sur sa cuisse: Je suis le Roi des rois et le Seigneur des Dominations, se plut à seconrir le roi de France par une enfant nourrie dans le fumier. » L'archevêque d'Embrun découvre cinq raisons pour lesquelles le roi a obtenu le secours divin: ce sont: la justice de sa cause, les mérites éclatants de ses prédécesseurs, les prières des âmes dévotes et les soupirs des opprimés, l'injustice des ennemis du royaume, l'insatiable cruanté de la nation anglaise.

Que Dien ait choisi une pucelle pour détruire des armées, ce dessein ne surprend point en lui. « Il a créé des insectes tels que les mouches et les puces, par lesquels il abat la superbe des hommes. » Ces petites créatures nous importunent et nous fatiguent an point de nous empècher d'étudier ou d'agir. Un homme, quelle que soit sa constance, ne peut reposer dans une chambre infestée de puces. Par le moyen d'une jeune paysanne, sortie d'humbles et infimes parents, soumise à un vil labeur, ignorante, simple au delà de ce qu'on peut dire, il a voulu abaisser les superbes, les ramener à l'humilité et leur rendre sa Majesté présente, en sauvant ceux qui périssaient.

Que le Très-Haut ait révélé à une vierge ses desseins

de loiters appris la delivrance d'Orleans et out le en du commun peuple, messire l'acques (édit ne girdhit plus de doutes sur l'innocance et la bonté de cette jeune fille et, voyant que les docteurs inférenant de sentiment sur elle, il rédiger un bref traite, qu'il emoya au roi, avec une très ample, tres humille et très insigne (filtre delicatoire).

Il y avait, environ oc temps-li, un laborinthe tracé a l'équerre et au compas dans le pave de la cathédrale de l'emist les pelerins, sals étnent attentifs it patients en parcouraient tous les chemins. Le truit de l'archevême d'Embrun est de même un labvrinthe scolastique tres régulier dans legnel on avance pour reculer et l'on recule pour avancer, sans trop segurer, poursu qu'on y marche avec assez de patience et il attention. Gélii, comme tous les scolistiques donne il abord les rai ons contraires aux sunnes et c'est seulement quand il a longuement suivi son adversaire qu'il s'achemine ilans son propre sens Ce serut trop fure que de s'engager à sa suite dans les détours de son labyrinthe. Unis puisque les familiers du roi le consultaient puisqu'il s adressait au roi et que le roi et son conseil réglérent, peut-être, leur creance a Jeanne et leur conduite envers elle d'apres ce traité théologique, on vent savoir ce qu'ils y trouverent profes é et recommande i cette occasion singulicre.

¹ L Paris Notice sur le dédate ou lab jouthe de l'église de Reims dans Ann des fast prois ic 1887 t. IX p 233.

Considérant d'abord le bien de l'Église, Jacques Gélu estime que Dieu a suscité la Pucelle pour confondre les mal croyants, dont le nombre, selon lui, n'était pas petit. « A la confusion de ceux. dit-il, qui croient en Dieu comme s'ils n'y croyaient pas, le Très-Hant, qui porte écrit sur sa cuisse : Je suis le Roi des rois et le Scigneur des Dominations, se plut à secourir le roi de France par une enfaut nouvrie dans le fumier. » L'archevêque d'Embrun découvre cinq raisons pour lesquelles le roi a obtenu le secours divin ; ce sont : la justice de sa cause, les mérites éclatants de ses prédécesseurs, les prières des ames dévotes et les soupirs des opprimés, l'injustice des eunemis du royaume, l'insatiable cruanté de la nation anglaise.

Que Dien ait choisi une pucelle pour détruire des armées, ce dessein ne surprend point en lui. « Il a créé des insectes tels que les monches et les puces, par lesquels il abat la superbe des hommes. » Ces petites créatures nous importunent et nous fatiguent au point de nous empêcher d'étudier ou d'agir. Un homme, quelle que soit sa constance, ne peut reposer dans une chambre infestée de puces. Par le moyen d'une jeune paysanne, sortie d'humbles et infimes parents, soumise à un vil labeur, ignorante, simple au delà de ce qu'on peut dire, il a voulu abaisser les superbes, les ramener à l'humilité et leur rendre sa Majesté présente, en sanvant ceux qui périssaient.

Que le Très-Haut ait révélé à une vierge ses desseins

sur le royaume des Las, n'en «90 ens pas surpris il accorde volontiers aux vierges le don de prophètie il lui plut de découvrir aux subjles les mystères cachés à la gentilité tout entière. Sur l'autorité de Micanor, d'Euripide, de Chrysippe, de Menius, d'Apollodore, d'Eratosthène, di Héraclide Pontique, de Marcus Viuron et de Lactance, messire Jacques Gélu enseigne que les sibylles furent au nombre de dix la Persique, la Libyque, la Delphique, la Cimicienne, l'Érythrée, la Samienne, la Cumane, Hellespontique, la Phrygienne et la Tiburtine, qui prophetisèrent, au milieu des gentils, la glorieuse incarnition de Notre-Seigneui, la résurrection des morts et la consommation des siècles Cet exemple lui paraît très digne d'être médité

Quant a Jeanne, elle est en elle-même inconnaissable Aristote l'enseigne rien n'est dans l'intellect qui n'au été d'abord dans la sensation, et la sensation ne pénètre pas au dela des apparences Mais, ou l'esprit ne peut entrer directement, il attent par détour Antant que l'humaine fragilité permet de le savoir, à regarder ses œuvres, la Pucelle est de Dieu Bien qu'appliquée aux armes, elle ne conseille jamais la cruauté, elle est miscricordieuse aux ennemis qui se rendent à merci, et elle offre la paix Enfin, l'archesèque d'Embrun croit que cette Pucelle est un ange envoyé par le Seigneur Dieu des armées pour le salut du peuple, non qu'elle en ait la nature, mais elle en fait loffice Sur la conduite à tenir en cette merveilleuse occasion, le docteur est d'avis que le roi observe dans la guerre les règles de la prudence humaine. Il est écrit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Un esprit industrieux aurait été donné en vain à l'homme, s'il ne s'en servait point dans ses entreprises. Il faut délibérer longtemps ce qui doit être exécuté soudain. Ce n'est ni par des vœux ni par des supplications de femme que s'obtient le secours de Dieu. Par action et conseil on accède à l'issue prospère.

Mais il ne faut pas repousser l'inspiration de Dieu. C'est pourquoi il doit être fait selon le vouloir de la Pucelle, alors même que ce vouloir paraîtrait douteux et sans grande apparence de vérité. Si la Pucelle est trouvée stable dans ses paroles, que le roi la suive et se confie à elle comme à Dieu pour la conduite du fait auquel elle a été commise. S'il survient au roi quelque doute, qu'il incline vers la sagesse divine plutôt qu'à l'humaine prudence, car il n'y a pas de mesure de l'une à l'autre, comme il n'y a pas de proportion du fini à l'infini. Aussi faut-il croire que Celui qui envoya cette enfant saura lui inspirer des conseils meilleurs que les conseils des hommes. Et l'archevêque d'Embrun tire de ses raisonnements aristotéliques cette conclusion bicéphale:

« D'une part, pour ce qui est de préparer les batailles, d'employer machines, échelles et tous autres engins de guerre, de jeter des ponts, d'envoyer aux combattants des vivres en quantité suffisante, d'avoir bonnes finances toutes choses sans lesquelles les entreprises ne sauraient réussir que par miracle, nous faisons suffisamment entendre qu'il y frut pourvoir par prudence lumaine

» Mais lorsqu'on voit, d'autre part, la sages-e divine s'apprêter à agir spécialement, la prudence humaine doit shumilier et renoncer Cest alors, disons nous, que le conseil de la Pucelle doit etre demandé, recherché, requis préferablement à tout autre. Celui qui donne la vie donne la nourriture. A ses ouvriers il fonrnit les outils. C'est pourquoi nous devons espérer dans le Seigneur. Il fit sienne la cause du roi. Il inspirera à ceux qui la tiennent tout ce qu'il faudra faire pour la gagner. Dieu ne laisse point ses œuvres imparfaites >

Et l'archevêque termine son traité en recommandant spécialement au roi la Pucelle comme inspiratrice de saintes pensees et revelatrice dœuvres pies « Nous donnons ce con-eil au roi, que chaque jour il accomplisse une œuvre agréable a Dieu, et que de cela il confère avec la Pucelle, que les avis qu'il en recevra, il les mette en usage pieusement et dévotement, pour que Dieu ne lui retire pas sa main, mais lui continue sa grāce¹ »

Le grand docteur Gerson, ancien chanceher de l'uni-

¹ Bibl Nat , fonds latin u 6199 folio 36 - Procès t 111 pp 395-410 - Lanery d Arc Memoires et consultat ons pp 360 et suiv - Le P Ayroles, La Pucelle devant l'Eghse de son temps pp 31-00

versité, achevait alors à Lyon, dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur, sa vie pleine de travaux et de fatigues!. L'an 1408, curé de Saint-Jeanen-Grève, à Paris, en prononçant dans son église paroissiale l'oraison funèbre du duc d'Orléans, assassiné par l'ordre du duc de Bourgogne, il souleva la fureur du peuple et courut grand risque d'être massacré. Au concile de Constance, impatient d'envoyer l'hérétique au feu « par une cruauté miséricordieuse² », il pressa la condamnation de Jean Huss, sans égard au sauf-conduit que celui-ci avait reçu de l'Empereur, estimant avec tous les pères assemblés, que selon le droit naturel divin et humain nulle promesse ne doit être tenue au préjudice de la foi catholique. Il poursuivit au synode, avec une même ardeur, la condamnation des propositions de Jean Petit sur la légitimité du tyrannicide. Au temporel comme au spirituel, il professait l'unité d'obédience et le respect des autorités établies. Comparant, dans un de ses sermons, le royaume de France à la statue de Nabuchodonosor, il fait des marchands et des artisans les jambes du colosse, « qui sont partie de fer, partie de terre, pour leur labeur et humilité à servir et à obéir... » Fer signifie labeur et terre humilité.

^{1.} Launoy, Historia Navarrici Gymasii, lib. IV, ch. V. — J.-B. Lecuy, Essai sur la vie de Jean Gerson, chancelier de l'église et de l'université de Paris, sur sa doctrine, sur ses écrits..., Paris, 1832, 2 vol. in-8°. — Vallet de Viriville, Histoire de Charles VII, t. II, p. 94. — A.-L. Masson, Jean Gerson, sa vic, son temps, ses œuvres, Lyon, 1894, in-8°.

^{2.} Du Boulay, Historia Universitatis Parisiensis, t. IV, p. 270.

Tout le mal est venu de ce que le roi et les notables citoyens ont été tenus en servitude par l'outrageuse entreprise des gens de petit etat!

Maintenant, accablé de misères et de tristesses, il instruisant les jeunes enfants « C'est par eux, disait il, qu'il faut commencer la réforme² »

La délvrance de la cité ducale dut réjouir le vieux défenseur du parti d'Orléans. Les conseillers du dauphin, désireux de mettre en œuvre la Pucelle, lui communiquèrent les délibérations de Poitiers et l'ui demandèrent son avis comme à un bon serviteur de la maison de France. En réponse, il composa un traité succinct de la Pucelle

Dans cet écrit, il prend soin tout d'abord de distinguer entre co qui est de foi etc equi est de dévotion. En matière de foi, le doute n'est pas permis. Quant à ce qui est de dévotion, comme on dit vulgairement « Qui ne le croit n'est pas danné » Pour qu'une chose soit de dévotion, trois conditions soit requises il faut 4º quelle soit choise. 2º qu'elle soit probable et attestée par la rumeur publique ou le témoignage des fidèles, 3º qu'il ne s'y mèle nen de contraire à la foi. A ces conditions, il convient de n'en porter ni iéprobation ni approbation opinitres, mais plutôt de s'en rapporter a l'Église

¹ Gerson Opera, L IV pp 668 678

² Gerson, Adversus corruptionem Juventutts — A Lafontaine De Johanne Gersonio puerorum adulescentiumque institutore La Chapelle Monti geon 1902 in.s.

Par exemple, sont matières de dévotion et non de foi, la conception de la très sainte Vierge, les indulgences, les reliques. Une relique est vénérée en un lieu ou dans un autre ou dans plusieurs lieux à la fois. Le Parlement de Paris a naguère disputé sur le chef de monseigneur saint Denys, vénéré à Saint-Denys en France et dans la cathédrale de Paris. C'est matière de dévotion!

D'où il faut conclure que l'on peut pieusement et salutairement, en matière de dévotion, admettre le fait de cette Pucelle, surtout en regardant aux fins, qui sont la restitution du royaume à son roi et la très juste expulsion ou débellation de ses très obstinés ennemis.

D'autant plus qu'on n'a pas trouvé qu'elle usât de sortilèges prohibés par l'Église ni de superstitions publiquement réprouvées, ni qu'elle agît avec cautèle, par fourberie, pour son gain propre, lorsqu'en gage de sa foi, elle expose son corps aux plus grands dangers.

Et, si plusieurs apportent divers témoignages sur son caquet, sa légèreté, son astuce, c'est le lieu d'alléguer cet adage de Caton: « Nos arbitres, ce n'est pas ce que chacun dit. » Selon la parole de l'Apôtre, on ne doit pas mettre en cause le serviteur de Dieu. Bien plutôt il convient ou de s'abstenir ou de soumettre aux supérieurs ecclésiastiques, comme il est

^{1.} Gallia Christiana, t. VII, col. 142. — Jean Juvénal des Ursins, année 1406.

Tout le mal est venu de ce que le roi et les notables citoyens ont été tenus en servitude par l'outrageuse entreprise des gens de petit état.

Maintenant, accablé de miseres et de tristes-es, il instruisait les jeunes enfants « C est par eux, disait il, qu'il faut commencer la réforme² »

La délivrance de la cité ducale dut rejouir le vieux défenseur du parti d'Orkans. Les conseillers du dau phin désireux de mettre en œuvre la Pucelle lui com muniquerent les délibérations de Poitiers et lui deman déront son avis comme à un bon serviteur de la maison de France. En réponse, il composa un traité succinct de la Pucelle

Dans cet écrit il prend son tout d'abord de distinguer entrece qui est de foi et ce qui est de dévotion. En matière de foi le doute n'est pas permis. Quant a ce qui est de dévotion, comme on dit vulgarement « Qui ne le croit n'est pas danne » Pour qu'une chose soit de dévotion, trois conditions sont requises il faut 1º qu'elle soit édifiante 2º qu'elle soit probable et attestée par la rumeur publique ou le témoignage des fideles, 3º qu'il ne s'y mêle rien de contraire a la foi. A ces conditions, it convient de n'en porter ni reprobation ni approbation opimatres mais plutôt de s'en rapporter a l'Église

¹ Gerson Opera t IV pp 668 678

² Gerson Adversus corruptionem Juventut 1 — A Lafontaine De Johanne Gerionio puercrum adulescentiumque institutore La Chapelle Monti geon 1969 in-8

Par exemple, sont matières de dévotion et non de foi, la conception de la très sainte Vierge, les indulgences, les reliques. Une relique est vénérée en un lieu ou dans un autre ou dans plusieurs lieux à la fois. Le Parlement de Paris a naguère disputé sur le chef de monseigneur saint Denys, vénéré à Saint-Denys en France et dans la cathédrale de Paris. C'est matière de dévotion.

D'où il faut conclure que l'on peut pieusement et salutairement, en matière de dévotion, admettre le fait de cette Pucelle, surtout en regardant aux fins, qui sont la restitution du royaume à son roi et la très juste expulsion ou débellation de ses très obstinés ennemis.

D'autant plus qu'on n'a pas trouvé qu'elle usât de sortilèges prohibés par l'Église ni de superstitions publiquement réprouvées, ni qu'elle agît avec cautèle, par fourberie, pour son gain propre, lorsqu'en gage de sa foi, elle expose son corps aux plus grands dangers.

Et, si plusieurs apportent divers témoignages sur son caquet, sa légèreté, son astuce, c'est le lieu d'alléguer cet adage de Caton: « Nos arbitres, ce n'est pas ce que chacun dit. » Selon la parole de l'Apôtre, on ne doit pas mettre en cause le serviteur de Dieu. Bien plutôt il convient ou de s'abstenir ou de soumettre aux supérieurs ecclésiastiques, comme il est

^{1.} Gallia Christiana, t. VII, col. 142. — Jean Juvénal des Ursins, année 1406.

permis les points douteux. Ainsi fuit fuit, dans le principe pour la canonisation des saints. Le canon de saints n'est pas de néces ité de foi a s'iriclement par ler, mais de pieuse devotion. Tontefois il ne doit pas être réprouvé par homme quelconque, a tort et a tra vers.

Pour en venir au ca., pre-ent il faut remarquer le circonstances suivantes

Premerement Le conseil rotal et les gens de guerr furent induits a eroire et a obeir et il affrontient le rique d'être défaits sous le conduite d'une fillette œ qui eût été grande vergogne

Deuxiemement Le peuple exulte, et sa pieuse creance semble conspirer a la louange de Dieu et à la confu ion des ennemis

Troi iemement Les ennemis se cachent, même leurs princes et sont agites de diverses terreur. Ils tombent en faible, se comme des fimmes gros es conformément aux imprecations contenues dans le cantique que chanta sur le trupanon Varis, sœur de Moi e, dun un chœur de danseurs et de clianteurs. «Chantons sons Seigneur car il a été glorieusement magnifié Que tombent sur es canemis la crainte et la terreur! » El nous au si chantons le cantique de Marie, avec une devotion consonante a notre fui!

Quatremement enfin Et cela est à peser Cette Pucelle et les soldats attachés a elle ne quittent point les voies de la prudence humaine, et ils ne tentent pas Dieu. D'où il est visible que cette Pucelle ne s'obstine pas au delà de ce qu'elle répute être monition ou inspirations reçues de Dieu.

On ponrrait exposer encore plusieurs circonstances de sa vie, depuis l'enfance, qui ont été recueillies abondamment. Il n'en sera rien rapporté ici.

Il est à propos de tirer exemple de Déborah et de sainte Catherine, qui convertit miraculeusement cinquante docteurs ou rhéteurs, de Judith et de Judas Macchabée. Dans leur fait, selon l'ordre constant, se trouvèrent beaucoup de circonstances d'ordre purement naturel.

A un premier miracle ne succèdent pas toujours d'autres miracles attendus des hommes. Alors même que la Pucelle serait déçue dans son attente et la nôtre (puisse-t-il n'en pas advenir ainsi!), il n'en faudrait pas conclure que les premiers effets furent produits par le malin esprit et non par influence céleste, mais préférablement croire que nos espérances aient péri à cause de notre ingratitude et de nos blasphèmes, ou par quelque juste et impénétrable jugement de Dieu! Nous le supplions de détourner de nous sa colère et de nous regarder favorablement.

Tirons des enseignements premièrement pour le roi et les princes du sang royal; deuxièmement, pour la milice du roi et du royaume; troisièmement, pour le clergé et le peuple; quatrièmement, pour la Pucelle. De ces enseignements, unique est la fin : mener bonne vie, devote a Dieu, juste au prochain, sobre, vertueuse et temperante a soi-meme. Et quant a l'enseignement special à la Pucelle, il faut que la grâce, que Dieu a ma miestee en elle, soit emplosée non en vanités soucieuses, non en profits mondains, non en haines de partis, non en séditions cruelles, non en vengeance des actes accomplis, non en glorifications ineptes, mais en man suétude et oraisons, avec actions de grâce, et que chacun contribue par liberale subvention de biens tem porels a l'instauration de la paix en son lit de justice, afin que delivres des mains de nos ennemis, Dieu nous étant plus propice, nous le servions dans la saintete et la justice et la justice

En terminant son traite Gerson examine brièvement un point de droit canon qui avait déja été touché par les docteurs de Poitiers. Il établit qu'il n'est pas défendu a la Pucelle de porter un habit d'bomme

Premièrement Lancienne loi interdisait à la femme de porter un habit d'homme et à l'homme un habit de femme Cette loi, en tant que judicielle, cesse d'être en vigueur dans la nouvelle loi

Deuxiemement En tant que morale, cette loi demeure obligatoire Vais elle ne concerne, en ce cas, que l'indecence de l'habit

Troisiemement. En tant que judicielle et morale, cette loi n'interdit pas de porter I habit viril et militaire a cette Pucelle que le Roi du ciel elut porte-étendard pour fouler a ses pieds les ememis de la justice Où la divine vertu opère, les moyens sont conformes aux fins.

Quatrièmement. On peut alléguer des exemples tirés des histoires sainte et profane, rappeler Camille et les Amazones.

Jean Gerson termina ce traité le dimanche de la Pentecôte, huit jours après la délivrance d'Orléans. Ce fut son dernier écrit. Il mourut au mois de juillet de cette même année 1429, la soixante-cinquième de sa vie¹.

C'est le testament politique du grand universitaire en exil. La victoire de la Pucelle réjouit les derniers jours de sa vie. Il chante de sa voix presque éteinte le cantique de Marie. Mais à la joie que lui cause le bon événement, se mêlent les tristes pressentiments de sa vieille sagesse. En même temps qu'il voit en la Pucelle bien venue un sujet d'allégresse et d'édification pour le peuple, il craint que les espérances qu'elle inspire ne soient bientôt déçues. Et il avertit ceux qui maintenant l'exaltent dans le triomphe de ne point se détourner d'elle aux mauvaises heures.

Son argumentation maigre et sèche n'est pas différente au fond de la grasse et molle argumentation de Jacques Gélu. On trouve dans l'une et dans l'autre les mèmes raisonnements et les mèmes preuves et les

I

^{1.} Œuvres de Gerson, éd. Ellies Dupin, Paris, 1706, in-folio, t. IV, p. 864. — Procès, t. III, p. 298; t. V, p. 412. — Le P. Ayroles, La Pucelle devant l'Eglise de son temps, p. 24.

deux docteurs s'accordent dans leurs conclusions qui sont celles des maîtres de Poitiers

Pour les docteurs de Portiers, pour l'archevêque d'Embrun, pour l'ancien chancelier de l'Université, pour tous tes théologiens armagnaes, le fait de la Pucelle n'est pas matière de foi Comment le pourrait il etre avant que le pape et le concile en cussent décidé? On est libre d'y croire comme de n'y pas croire. llais c'est un sujet d'édification, et il convient de le mediter non dans un esprit aride, et qui doute obshi nement, mais avec bonne volonič et selon la foi chrétienne Sur le conseil de Gerson, les âmes bénevoles croiront que la Pucelle vient de Dieu, comme elles croient que le chef de Monseigneur saint Denys est offert en même temps a la vénération des fideles dans l'eglise cathédrale de Paris et dans l'église abbatiale de Saint-Denys en France. Elles ne s'attacheront pas tant à h vératé littérale qu'à la verité spirituelle et elles ne pécheront pas par trop de curio-ité.

En somme, ni le tratté de Jacques Gélu, ni celui de Jean Gervon ne donnent de grandes clarités au roi et à son conseil Les exhortations ny manquent point, mais elles reviennent toutes à dire « Sojez sages et pieux, pensez avec humilité, force et prudence » Sur le point qui importait le plus, l'emploi à faire de la Pucelle dans la conduite de la guerre, l'archevique d'Embrun enseigne doctement « Accomplissez ce que la Pucelle ordonne et ce que la prudence commande et

pour le surplus faites œuvres pies et belles oraisons. » Il y avait là de quoi embarrasser un capitaine comme le sire de Gaucourt et même un bon prud'homme tel que le seigneur de Trèves. Il apparait que ces clercs laissaient au roi toute liberté de jugement et d'action et qu'ils lui conseillaient finalement non de croire à la Pucelle, mais d'y laisser croire le peuple et les gens d'armes.

Le roi garda Jeanne près de lui durant les dix jours qu'il demeura dans sa ville de Tours. Cependant le conseil délibérait sur la conduite à tenir 1. On n'avait point d'argent. Charles en trouvait encore assez facilement pour faire des présents aux gentilshommes de son hôtel, mais il avait grand'peine à s'en procurer pour payer les dépenses de la guerre². Il devait des gages à ses gens d'Orléans. Ceux-là avaient peu reçu et beaucoup dépensé. Ils en étaient du leur, et réclamaient leur paiement. Aux mois de mai et de juin, par quatre fois, le roi répartit aux capitaines qui avaient défendu la ville des sommes montant à quarante et un mille six cent trente et une livres 3. Il était victorieux à bon marché. La défense d'Orléans lui coûta cent dix mille

^{1.} Procès, t. III, pp. 12, 72, 76, 80. — Chronique de la Pucelle, p. 298. — Journal du siège, p. 93. - Chronique de la fèle, dans Procès, t. V, p. 299. - Lettre écrite par les agents d'une ville allemande, dans Procès, t. V, p. 349. - Chronique de Tournai (Recueil des Chroniques de Flandre, t. III, p. 412). - Eberhard Windecke, p. 177. - De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 215.

^{2.} De Beaucourt, Histoire de Charles VII, pp. 634 et suiv.

^{3.} Loiseleur, Compte des dépenses, pp. 147 et suiv.

livres en tout Les bourgeois de la ville firent le reste, ils donnerent jusqu'a leurs petites cuillers d'argent 1 Il eût été expedient sans doute de chercher à détruire cette terrible armée de sir John Falstolf qui avait cause naguere tant de peur à ceux d'Orléans Mais on ne savait pas ou elle se trouvait. Elle était disparue entre Orléans et Paris Il eût fallu la chercher, ce nétait pas possible on n v songea pas Lart de la guerre ne comportait pas alors des opérations si sa vantes. Il fut question d'aller en Normandie, idée 9 naturelle que dans le peuple on croyait déjà le dauphin à Rouen? Finalement on décida de reprendre les châteaux que les Anglais tenaient sur la Loire en emont et en aval d'Orléans Jargeau, Meung, Beaugency 3 Entrepri e nule et qui ne presentait pas grandes diffi cultés moins qu'on eut sur les bras l'armée de sir John Falstolf ce que per onne ne pouvait dire

Sans plus attendre monseigneur le Bâtard alla sur Jargeau avec un peu de chevalerie et les routiers de Poton mais la Loire était haute et remplissait les évads à avant pas d'engins de siège ils se retirerent après avoir fuit quelque mal aux Anglais et tué le capitaine de la ville.

¹ Proces, t 1 pp. 2.6 et su r et Relevé des comptes de comm ne et de forteresse dans Jor rand d.s. sege — A de le llaret loc cut p 61 — Couret La fragment ned t.des anc ens regutres de la Prevôlé d'O leans 2. Moro a t. 111 p. 61

³ Proces t III pp 9 10

⁴ Journal du sege p 23 - Ciron q e de la Pucelle p 300

La Pucelle n'entrait pas volontiers dans les raisons des capitaines. Elle n'écoutait que ses Voix, qui lui disaient des paroles infiniment simples. Elle ne pensait qu'à accomplir sa mission. Ce n'était pas pour supputer les ressources du trésor royal, ordonner les aides et les tailles, traiter avec les gens d'armes, les marchands et les convoyeurs, faire des plans de campagne, négocier des trèves, que madame sainte Catherine, madame sainte Marguerite et monseigneur saint Michel archange l'avaient envoyée en France: c'était pour qu'elle conduisit le dauphin à son sacre. Aussi était-ce à Reims qu'elle le voulait mener: non qu'elle sùt comment on y pouvait aller, mais elle pensait que Dieu la guiderait. Tout retard, toute lenteur, toute délibération même la désolait et l'irritait. Fréquentant chez le roi, elle le pressait avec douceur. Maintes fois elle lui dit :

— Je durerai un an, guère plus. Qu'on pense à bien besoigner pendant cette année!!

Et elle dénombrait les quatre charges dont elle avait à s'acquitter en cet espace de temps. C'était, après avoir délivré Orléans, chasser les Godons hors de France, faire couronner et sacrer le roi à Reims et tirer le duc d'Orléans des mains des Anglais². Un jour, n'y pouvant tenir, elle alla trouver le roi tandis qu'il

^{1.} Procès, t. III, p. 99.

^{2.} Ibid., p. 99.

était dans un de ces retraits clos par des boiseries sculptées, qu'on pratiquait dans les grandes salles des ch'teaux, et qui servaient aux réunions familières Elle licurta I huis, entra pre-que aussitôt et tronva le roi qui conversait avec maître Gérard Machet, son confesseur, monseigneur le Bitard, le sire de Trèves et un seigneur de ses plus familiers, nommé messire Christophe d Harcourt Elle s'agenouilla et, lenant le roi embrassé par les jumbes (car elle savait à quoi la politesse l'obligeait), elle lui dit

- Gentil dauplun, n'assemblez plus lant et de si longs conseils. Mais venez tout de suite à Reims recevoir votre digne sacre!

Le 101 lui fit bon visage, mais ne répondit rien Le seigneur d'llarcourt, averti que la Pucelle conversait avec des anges et des saintes, fut curieux de savoir si vraiment la pensée de meuer le roi à Reims lui venait de ses visiteurs célestes. Employant pour les désigner le mot dont elle se servait elle-même

- Est-ce votre Conseil, but demanda-t-il, qui vous . le le telles choses?

Elle répondit

- Oui, et je suis beaucoup aiguillonnée à cet endroit

Le seigneur d'Harcourt reprit aussitôt

- Ne voudriez-vous pas dire ici, en présence du

¹ Proces t III p 12 - Journal de siege, p 93 - Chronique de la Pucelle p 209

roi, la manière de votre Conseil, quand il vous parle?

Jeanne rougit à cette demande.

Voulant lui épargner tout embarras et toute contrainte, le roi lui dit doucement:

— Jeanne, vous-plaît-il bien de déclarer ce qu'on vous demande, en présence des personnes ici présentes?

Mais Jeanne s'adressant au seigneur d'Harcourt :

- Je vois bien ce que vous voulez savoir, lui ditelle, et je vous le dirai volontiers.

Et tout de suite elle fit sentir au roi le tourment qu'elle éprouvait de n'être pas crue et elle révéla sa consolation intérieure :

— Quand je suis contristée en quelque manière de ce qu'on ne croit pas facilement ce que je dis par mandement de Messire, je me retire à part, et me plains à Messire de n'être facilement crue de ceux à qui je parle. Et mon oraison faite, aussitôt j'entends une voix qui me dit: « Fille de Dieu, va! » Et à l'entendre, j'ai grand'joie. Et même je voudrais toujours rester en cet état!.

Tandis qu'elle répétait les paroles de la Voix, Jeanne levait les yeux au ciel. Les seigneurs présents furent frappés de l'expression céleste que prenait alors le regard de la jeune fille. Pourtant ces yeux noyés, cet

^{1.} Procès, t. III, p. 12.

air de ravissement dont s'émerveillait monseigneur le Batard, ce n'était pas une extase, c'était l'imitation d'une extase Scène a la fois pleine d'artifice et de naiveté, qui montre et la douceur du roi, bien incapable de faire la moindre peine à cette enfant, et la l'égèreté avec laquelle les seigneurs de la cour croyaient ou feignaient de croire aux plus étranges merveilles et qui surtout fait apparaître que, de-ce moment, on ne regardait pas comme un mal, dans le conseil du roi, que la petite sainte donnât au projet du sacre l'autorité d'une révélation divine

La Pucelle accompagna le roi à Loches, et elle resta aupres de lui jusqu'après le vingt-troisième jour de mai¹

Le peuple croyait en elle Quand elle sortait dans les rues de Loches, les habitants se jetaient dans les Jambes de son cheval, ils baisaient les mains et les pieds de la sainte Mattre Pierre de Versailles, religieux de Saint Denys en France, un des interrogateurs de Poutiers, la voyant qui recevait ces marques de vénération, la blâma théologalement

— Vous faites mal, lui dit-il, de souffrir telles choses, qui ne vous sont pas dues. Prenez-y garde vous induisez les hommes en idolátrie.

Jeanne, pensant à l'orgueil qui pourrait s'instituer dans son œur, répondit .

¹ Proces 1 111, pp 9 11, 80

- En vérité je ne saurais m'en garder, si Messire ne m'en gardait 1.

Elle voyait avec humeur que certaines bonnes femmes vinssent à elle pour la saluer; cela lui semblait une espèce d'adoration dont elle s'effrayait. Mais elle ne repoussait pas les pauvres gens qui venaient à elle; elle ne leur faisait pas de déplaisir et plutôt les supportait à son pouvoir².

Le renom de sa sainteté s'était répandu par toute la France avec une promptitude merveilleuse. Beaucoup de personnes pieuses portaient sur elles des médailles de plomb ou d'autre métal à sa ressemblance, selon l'usage établi pour honorer la mémoire des saints³. On plaçait dans les chapelles ses images peintes ou taillées. A la collecte de la messe, le prêtre récitait « l'oraison de la Pucelle pour le royaume de France » :

« Dieu, auteur de la paix, qui détruis, sans arc ni flèche, les ennemis qui mettent leur espoir en eux-mêmes, nous te demandons, seigneur, de nous protéger dans notre adversité, et, de même que tu as délivré ton peuple par la main d'une femme, tends à Charles notre roi ton bras victorieux, afin que nos ennemis,

^{1.} Procès, t. III, p. Si.

^{2.} Ibid., t. 1, p. 102.

^{3.} Ibid., t. 1, p. 191. — A. Forgeais, Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine, Paris, 1869 (5 vol. in-8°), t. II, IV et passim. — Vallet de Viriville; Notes sur deux médailles de plomb relatives à Jeanne d'Arc, Paris, 1861, in-8°, 30 p. [Extrait de la Revue Archéologique.]

^{4.} Procès, t. V, p. 104. Je lis in se sperantes.

qui s'assurent en leur multitude et se glorifient de leurs fliches et leurs lances, soient par lui surmontés à l'heure présente et qu'il lui soit donné, à la fin de ses jours de parvenir glorieusement avec son peuple jusqu'à tor, qui es la voie la vérite et la vie Par Notre-Seigneur Jusus-Christ, etc. .

On consultut alors les saints et les saintes dans toutes les difficultés de la vie Plus on les jugeait innocents et simples, plus on leur demandait conseil Car on clait mieux assure, s ils ne savaient rien dire, que a ctart Dieu qui parlait par leur bouche. On pensait que la Pucelle n'avait pas d'esprit, c'est pourquoi on la croyant capable de re-oudre les questions les plus difficiles avec une infaillible sagesse. On voyait que, sans savoir fure la guerre, elle la faisait mieux que les capitaines, et l'on en conclusit que tout ce qu'elle accomplirait dans sa sainte ignorance, elle l'accomplirait excellemment. Gest ainsi qu'à Toulouse un capitoul savisa de la consulter en matiere financiere Les gardes de la monnaie de cette ville ayant reçu ordre de frapper de nouvelles espèces inférieures de beaucoup a celles qui avuent cours jusque-là, les bourgeois s'en emurent, d'avril a juin les capitouls s employerent à faire rapporter cette me-ure It le 2 juin, le capitoul Pierre l'Iamene demanda en con

¹ Procès t 1 p 104 — Lanéry d'Arc Le culte de Jeanne d'Arc au

seil qu'on écrivit à la Pucelle pour lui exposer les inconvenients survenus du fait de la mutation des monnaies et pour lui demander d'y apporter remède. En faisant cette proposition au Capitole, Pierre Flamenc pensait qu'une sainte était de bon conseil sur toute matière et particulièrement en matière d'espèces monnayées, surtout si elle se trouvait l'amie du roi, comme c'était le cas de la Pucelle!

Jeanne envoya de Loches, un petit anneau d'or à la dame de Laval qui sans doute lui avait demandé un objet qu'elle eût touché². Jeanne, dame de Laval, avait épousé, cinquante-quatre ans en çà, sire Bertrand Du Guesclin dont la mémoire était précieuse aux Français et qu'on nommait, dans la maison d'Orléans, le dixième preux. Madame Jeanne n'égalait point en renommée Tiphaine Raguenel, astrologienne et fée ³, première femme de sire Bertrand. C'était une dame avare et colérique. Chassée par les Anglais de sa terre de Laval, elle vivait retirée à Vitré avec sa fille Anne, qui s'était mise dans le cas de lui déplaire quand, treize ans auparavant, jeune veuve, elle avait épousé secrète-

^{1.} A. Thomas, Le siège d'Orléans, Jeanne d'Arc et les capitouls de Toulouse, dans Annales du Midi, 1889, pp. 235, 236.

^{2.} Lettre des Laval, dans *Procès*, t. V, p. 109. — Bertrand de Broussillon, *La maison de Laval*, *les Montfort-Laval*, Paris, 1900, in-S°, t. III, p. 75. — C'est par erreur que Quicherat (*Procès*, t. V, p. 105) donne à la veuve de Du Guesclin le nom de Anne, et à la mère de Guy et d'André le nom de Jeanne.

^{3.} Cuvelier, Poème de Duguesclin, vers 2325 et seq.

ment un petit cadet sans terres Ce qu'avant découvert. madame Jeanne enferma sa fille dans un cachot et reçut le cadet a coups d'arbalète. Après quot les deux dames vécurent passiblement ensemble1.

De Loches la Pucelle se rendit à Selles en Beiry, assez grosse ville sur la rive gauche du Cher, ou les trois états du royaume s'étaient assemblés peu de temps auparavant2 et ou se faisait le rassemblement des troupes Le samedi 4 juin, elle reçut un héraut que les habitants d'Orléans lus envoyagent pour lus donner nouvelles des Anglais' Comme chef de guerre, ils ne connaissaient qu'elle

Cependant, entourée de moines, elle menait, au milieu des gens d'armes, une vie bonne, singulière et monastique Elle mangeait et buvait peu 4. Elle communiait une fois la semaine et se confessait fréquemment 5 En entendant la messe, au moment de l élévation, a confesse et quand elle recevait le corps de Notre-Seigneur, elle pleurait à grande abondance de larmes Chaque soir, à l'heure de vepres, elle se retirait dans une église et faisait sonner les cloches pendant une demi-heure environ pour appeler les religieux

¹ Bertrand de Broussillon La maison de Latal, in 8°, 1900, t 111, loc est

² Lettre de Gui de Laval, dans Procès, t V, p 105 - Lucien Jeny et P Landry d Arc Jeanne d'Arc en Berry, Paris, s d , in-8', p 53 3 Comptes de forteresse, dans Proces, t V, p 262

⁴ Proces t 111 pp 3, 9, 15 18 27, 69, 219 et passim

⁵ Ibul 1 \ aux mots Confession et Communion

mendiants qui suivaient l'armée. Puis elle se mettait en oraison, tandis que les bons frères chantaient une antienne en l'honneur de la Vierge Marie¹.

Bien qu'elle pratiquât, à son pouvoir, les austérités que commande une dévotion spéciale, elle se montrait magnifiquement vêtue, comme un seigneur, ayant en effet seigneurie de par Dieu. Elle portait habit de gentilhomme, c'est-à-dire petit chapeau, pourpoint et chausses ajustées, très nobles huques de drap d'or et de soie bien fourrées et souliers lacés en dehors du pied 2. En la voyant ainsi vêtue, les personnes les plus austères du parti dauphinois ne se scandalisaient point. Elles lisaient dans l'Écriture qu'Esther et Judith, inspirées du Seigneur, se chargèrent de parures, il est vrai dans l'ordre de leur sexe et afin d'induire Assuérus et Holopherne en concupiscence pour le salut d'Israël. Et elles estimaient que si Jeanne se couvrait d'ornements virils afin de paraître aux gens d'armes un ange venant donner la victoire au roi très chrétien, loin de céder aux vanités du monde, elle considérait uniquement, comme Esther et Judith, l'intérêt du peuple saint et la gloire de Dieu. Mais les clercs anglais et bourguignons, tournant l'édification

^{1.} Procès, 1. III, p. 14; 1. II, pp. 420, 424.

^{2.} Ibid., t. I, pp. 220, 253; t. II, pp. 294, 438. — Relation du greffier de La Rochelle, p. 60. — Analyse d'une lettre de Regnaull de Chartres, dans Rogier (Procès, t. V, 168-169). — Martin le Frane, Le champion des dames, dans Procès, t. V, p. 48.

en scandale, disaient que c'était une femme dissolue en ses habits et ses mœurs

Depuis sept ans déja, s'unt Michel archange et les saintes Catherine et Marguerite, portant des couronneriches et precieuses, venaient à elle et lui parlaient Cétait dans le son des cloches, a l'heure de complies et de matines, qu'elle entendait le mieux leurs paroles t Les cloches alors, grandes ou petites, métropolitaines, paroissiales ou conventuelles, bourdons, campanes, campanelles et moincaux, sonnées à la volce ou carillonnees en cadence, de leurs voix graves ou claires, parlaient a tout le monde et de toutes choses Elles étaient le chant aérien du calendrier ecclésiastique et envil Elles convoquaient les clercs et les fidèles aux offices, lamentaient les morts et louaient Dieu, elles annonçaient les foires et les travaux des champs, elles faisaient voler par le ciel les grandes nouvelles, et, dans ces temps de guerre, elles appelaient aux armes, sonnaient l'alarme Amies du laboureur, elles dissipaient l'orage, écartaient la grele, elles chassaient la peste Les démons qui votent sans cesse dans l'air et guettent les hommes, elles les mettaient en fuite, et l'on attribuait à leur son bém la vertu d'apaiser les violents? Midame sainte Catherine, qui chaque jour visitait

¹ Proces, t 1, pp 61, 63, 482

² P Blavignac La cloche Geneve 1877, in-8° — L Morillot, Liude sur Temploi des clochettes, dans Bulletin hist archeolog du duocèse de D jon 1887, in-8°

Jeanne, était la patronne des cloches et des sonneurs. Aussi beaucoup de cloches portaient son nom. Jeanne, dans le son de ses cloches, comme dans le bruit des feuilles, entendait ses Voix. Rarement elle les entendait sans voir une lumière du côté d'où elles venaient! Ces voix l'appelaient « Jeanne, fille de Dieu ²! » Souvent l'archange et les saintes lui apparaissaient. Pour leur bienvenue elle leur faisait la révêrence en fléchissant le jarret et en s'inclinant; elle les accolait par les genoux, sachant qu'il y a plus de respect à accoler par le bas que par le haut. Elle sentait la bonne odeur et la douce chaleur de leurs corps glorieux ³.

Saint Michel archange ne venaît pas seul. Des anges l'accompagnaient en grande multitude et si petits qu'ils dansaient comme des étincelles aux yeux éblouis de la jeune fille. Quand les saintes et l'archange s'éloignaient, elle pleurait du regret qu'ils ne l'eussent pas emportée avec eux ¹. Ainsi Judith fut visitée par l'ange dans le camp d'Holopherne.

Tout comme le seigneur d'Harcourt, l'écuyer Jean d'Aulon demanda un jour, à Jeanne, ce qu'était son Conseil. Elle lui répondit qu'elle avait trois conseillers, dont l'un demeurait toujours avec elle. Un autre allait

^{1.} Procès, t. I, pp. 52, 61, 153 et passim.

^{2.} Ibid., t. I, p. 130.

^{3.} Ibid., t. I, p. 186.

^{4.} Ibid., t. I, pp. 72 75.

et venait souventes fois, le troisième était celui avec lequel les deux autres délibérment

Le sire d'Aulon plus curieux que le roi, la pria et requit de lui vouloir une fois montrer ce Conseil

Elle lui répondit

- Vous n'étes pas assez digne et vertueux pour le voir*

Le bon écuyer n'en demanda pas d'avantage Sil avait lu la Bible il aurait su que le serviteur d'Elisee ne voyait pas les anges que voyait le prophète (Rosi I IV)

Jeanne s'imaginait que son Conseil s'étrit, au con traire manifesté au roi et à la Cour

— Von roi dit elle plus tard, mon roi et bien d'autres ont vu et entendu les Voix qui venaient a moi Le comte de Clermont était alors près de lui avec deux ou trois autres.

Elle le croyait Mais, en realité, elle ne fit voir ses Voix à personne pas même, quoi qu on en ait dit, à ce Guy de Cailly qui la suivait depuis Chécy?

Jeannes entretenant dévotement avec le frère Pasquerel Elle lun témoignant souvent le désir que l'Églice après sa mort priat pour elle et pour tous les Français tués à la guerre

¹ Proces t 111 pp 219 220

² Ibd t 1 p 57

³ lb d t V p 312 Les lettres danobl ssement de Guy de Cally sout très suspectes - Vallet de V r v lle Pet tra te p 93

— Si je venais à quitter ce monde, lui disait-elle, je voudrais bien que le roi fit faire des chapelles où l'on prierait Messire pour le salut des âmes de ceux qui sont morts à la guerre ou pour la défense du royaume 1.

Cela était dans les vœux de toute âme pieuse. Quel chrétien au monde n'aurait pas tenu pour bonne et salutaire la pratique des obits? Aussi, sur ce point de dévotion, la Pucelle se rencontrait avec le duc Charles d'Orléans, qui, dans une de ses complaintes, recommande de faire chanter et dire des messes pour les âmes de ceux qui souffrirent dure mort au service du royaume².

Elle dit un jour au bon frère:

- Il est dans mon fait de porter certain secours.
 Et Pasquerel, qui pourtant avait étudié la Bible,
 s'écria tout surpris :
- On ne vit jamais rien de semblable à ce qui se voit en votre fait. On ne lit rien de tel en aucun livre.

 Jeanne lui répondit plus hardiment encore qu'aux

Jeanne lui répondit plus hardiment encore qu'aux clercs de Poitiers :

— Messire a un livre dans lequel jamais n'a lu aucun clerc, tant soit-il parfait en cléricature ³.

Elle tenait sa mission de Dieu seul et lisait dans un livre fermé à tous les docteurs de l'Eglise.

^{1.} Procès, t. III, p. 112.

^{2.} Ibid., t. III, p. 112. — Poésies de Charles d'Orléans, éd. A. Champollion-Figeac, p. 174

^{3.} Ibid., t. III, pp. 108-109.

Sur l'avers de son étendard, que ses mendiants asper genent d'eau banite, elle avait fait peindre une colombe portant dans son bec une handerole ou se lisaient ces mots « par le Roi du ciel !» Catrient la des armoiries qu'elle tenait de son Conseil et dont l'embleme et la devise semblaient lui convenir, pui-qu'elle se di-ait envoyée de Dieu et quelle avait donné a Orléans le signe promis à Poitiers. Pourtant le roi lui changea cet écu contre des rames représentant une couronne soutenue par une epce entre deux fleurs de Lis et di ant clairement le secours que la pucclle de Dieu apportait au royaume de France Lile quilla dit-on i regret ses aimes reçues par revélation "

Elle proplietisait et comme il airive a tous les prophetes elle n'annonçait pas toujours co qui devait arriv r Ce fut le sort du prophète Jonas lui mume Et les docteurs expliquent comment les prophèties des véritables prophetes peuvent ne pas toutes etre vraies

Elle disart

- Want que le jour de la Saint-Jean Baptiste de l'an 29 arrive il ne doit pas y avoir un Anglais si fort et si vaillant soit il qui se lai se voir par la France soit en campagne soit en bataille³

La nativité de saint Jean Bapti te se célebre le 24 juin

¹ Proces t 1 pp 9 117 199

⁹ lbd t 1 p 117 300 1 1 p 297

³ Greffier de la Chambre des comptes de Brabani dans Procès t IV p 496 - Moro B L III pp 33 46 69

CHAPITRE XV

LA PRISE DE JARGEAU. LE PONT DE MEUNG. — BEAUGENCY.

Le lundi 6 juin, le roi logea à Saint-Aignan, près Selles-en-Berry¹. Parmi les gentilshommes de sa compagnie se trouvaient les deux fils de cette dame Anne de Laval qui, dans son veuvage, avait eu le tort d'aimer un cadet sans terres. André, le plus jeune, venait d'essuyer, à vingt ans, une disgràce commune à presque tous les seigneurs d'alors, et que le second mari de sa grand'mère, sire Bertrand Du Guesclin, avait luimème plusieurs fois éprouvée. Fait prisonnier, dans le château de Laval, par sire John Talbot, il s'était beaucoup endetté pour fournir les seize mille écus d'or de sa rançon².

^{1.} Lettre de Gui et André de Laval aux dames de Laval, dans Procès, t. V, p. 106. — L. Jeny et Lanéry d'Arc, Jeanne d'Arc en Berry, Paris, 1892, in-8°, p. 54.

^{2.} Bertrand de Broussillon, La maison de Laval, t. III, p. 21.

Ayant gi ind besoin de gagner, les deux jeunes sei gneurs offraient leurs services au roi qui les reçut fort bien ne leur donna pas un écu, mais leur dit qu'il leur ferait voir la Pucelle, et comme il se rendait de Saint Aignan A Selles avec eux, il manda la sainte1, qui aussitôt, armee de toutes pièces sanf la tête, la lance à la main chevaucha à la rencontre du roi Elle fit bonne chere aux deux jeunes seigneurs et retourna avec eux à Selles Elle reçut l'ainé, le seigneur Guy dans la maison qu'elle habitait, devant l'église et fit venir le vin Ainsi en usaient les princes entre eux. On servait des talses de vin et les convives y trempaient des tranches de pain, qu'on appelait des soupes1 En offrant le vin, la Pucelle dit au seigneur Guy

- Je yous en firm bientôt boire a Paris

Elle lui apprit que trois jours auparmant, elle avait envoyé a la dame Jeanne de Laval un anneau d'or

- Cest been petite chose, month t-elle avec grice Je lui aurais volontiers envoyé mieux, considére sa recommandation 3

Ce même jour, à l'heure de vêpres, elle partit de Selles pour Romorantin, avec une compagnie nombreuse

¹ Lettre de Gu et tudré de Laval dans Procès t 1 pp 106 et suiv

² N V Il aumé Histoire de Jeunne d'Arc p 88

³ C'est à dre cons deré la réputat on lest me où on la tena t Com parez Frois art c té dans La Curne Glassaure ad v « S x bourgeo s de la vill de Cala s et de plus grande recommandat on .

de gens d'armes et de gens des communes, commandée par le maréchal de Boussac. Elle était entourée de moines mendiants et un de ses frères l'accompagnait. Armée de blanc, et coiffée d'un chaperon, on lui amena son cheval à la porte de sa maison. C'était un grand coursier noir qui ne voulait pas se laisser monter et se défendait très fort. Elle le fit mener à la croix qui s'élevait devant l'église au bord du chemin, et là, se mit en selle. De quoi le seigneur Guy fut assez émerveillé, voyant que le coursier ne se mouvait pas plus que s'il eût été lié. Elle tourna la tête de son cheval vers le porche et cria d'une voix qui sonnait clair comme une voix de femme :

— Vous, les prêtres et gens d'église, faites processions et prières à Dieu.

Puis, gagnant la route:

- Tirez avant, dit-elle, tirez avant!

Elle tenait à la main une petite hache. Son page portait son étendard roulé¹.

On se réunit à Orléans. Le jeudi 9 au soir, Jeanne passa le pont qu'elle avait passé le 8 mai. Le samedi 11, l'armée partit pour Jargeau. Elle se composait des lances amenées par le duc d'Alençon, le comte de Vendôme, le Bâtard, le maréchal de Boussac, le capitaine La Hire, messire Florent d'Illiers, messire Jamet du Tillay, messire Thudal de Kermoisan de Bretagne, ainsi

^{1.} Lettre de Gui et d'André de Laval, dans Procès, t. V, pp. 106, 107.

que des contingents fournis par les communes, en tout peut-être huit mille combattants, dont plusieurs portant guisarmes, haches, arbaktes et maillets de plombt Le commandement en futdonné au jeune duc d'Alençon qui n etait pas bien sensé? Mais il se tenait i cheval, et c'était alors la seule science indispensable à un chef de guerre Les habitants d'Orleans faisaient encore les frais de l'expédition. Ils donnèrent trois mille livres pour paver les gens d'armes, sept muids de blé pour les nourrir Et, sur leur demande, le roi leur impo-a une nouvelle taille de trois mille livres? Ils envoyerent des ouvriers de tous corps de metiers maçons, charpentiers, maréchaux a leurs gages. Ils préterent leur artillerie Des couleuvrines des canons, la Bergère et la gros e bombarde trainée a quatre chevaux, partirent cous la conduite des canonniers Megret et Jean Boilloie Ils fournirent des munitions et des engin , traits, échelles, proches, pelles, pres, le tout poinçonné, car ils étaient gens d'ordre Et c est à la Pucelle qu'ils envoyerent tout le matériel de siège Ils ne connaissaient en cette affaire ni le duc d'Alençon ni meme le frère de leur

¹ Mistere du s'ege vers 15°61 — Journal du siège p 95 — Chronique de la Pucelle p 299 — Jean Chartier Chron que, t. 1 p 81 — Monstrelt t. 111 p 338

² A Duveau Le jugement du dur d Mengon dans Buil soc archéol. du Vendómoss (1874) XIII pp 133 et sury

³ Lo veleur Compte des depenses faites par Charles VII pour secours Oriéans p 158

⁴ Journal du nege p 97

igneur, le noble Bâtard. Ils ne connaissaient que anne, et c'est à Jeanne qu'ils dépêchèrent, sous la lle assiégée, deux des leurs, Jean Leclerc et François pachim¹. Après les citoyens d'Orléans, ce fut le sire e Rais qui contribua le plus aux dépenses du siège e Jargeau². Ce malheureux seigneur dépensait sans ompter, et de riches bourgeois gagnaient gros à lui rêter sur gages. Il devait bientôt se vouer au diable our rétablir ses affaires.

La ville de Jargeau, qu'on allait reprendre à grandes orces, s'était rendue aux Anglais sans nulle résisance, le 5 octobre de la précédente année 3. Le pont onduisant de la ville sur la rive de Beauce était muni le deux châtelets 4. La ville elle-même, entourée de murs et de tours, n'était pas très forte, mais les Anglais l'avaient mise en état de défense. Avertis que les gens du roi de France la venaient assiéger, le comte de Suffolk et ses deux frères s'y jetèrent avec cinq cents chevaliers, écuyers et autres gens d'armes, et deux cents archers d'élite 5. Le duc d'Alençon prit les devants et

^{1.} Extraits des livres de comptes, dans *Procès*, t. Y, pp. 262, 263.—A. de Villaret, *Campagnes de Jeanne d'Arc sur la Loire*, pp. 77-80. — Loiseleur, *Compte des dépenses*, p. 149.

^{2.} Abbé Bossard, Gille de Rais, Paris, 1886, p. 32. — Lea, Histoire de l'Inquisition, trad. Reinach, t. III, pp. 566 et suiv.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 258.

^{4.} Berry, dans Procès, t. IV, p. 45.

^{5.} Journal du siège, p. 96. — Chronique de la Pucelle, p. 299. — Chronique de la fèle, dans Procès, t. V, p. 295. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 82. — Berry dans Procès, t. IV, p. 44. — Monstrelet, t. IV, p. 325.

que des contingents fournis par les communes, en tout peut-être huit mille combattants, dont plusieurs portant guisarmes, liaches, arbalètes et maillets de plomb Le commandement en fut donné au jeune duc d'Alençon qui n'était pas bien sensé? Mus il se tenait a cheval, et c était nors la seule science indispensable à un chef de guerre Les habitants d'Orléans fusaient encore les frais de l'expédition. Ils donnérent trois mille livres pour paver les gens d'armes, sept muids de blé pour les nourrir It, sur leur demande, le roi leur impost une nouvelle taille de trois mille livres? Ils envoyèrent des ouvriers de tous corps de metiers, maçons, char pentiers, maréchaux a leurs gages Ils prêterent leur artillerie Des couleuvrines des canons, la Bergere et la grosse bombarde tratnée a quatre chevaux, partirent sous la conduite des canonniers Megret et Jean Boilleve lls fournirent des munitions et des engins, trails, échelles, pioches, pelles, pics, le tout poinconne, car ils étaient gens d'ordre Et c est à la Pucelle qu'ils envoyèrent tout le matériel de siège. Ils ne connaissaient en cette affaire ni le duc d'Alençon, ni même le frère de leur

¹ Mistere du s'ège vers 13161 — Journal d's siège p 95 — Chronique de la Pacelle p 299 — Jean Chartier Chronique t 1 p 81 — Mons trelet t. III p 338

² A Daveau Le jugement du duc d Hençon dans Bull 200 archéol du Vendómois (1874) XIII pp 13° et 2017

³ Loiseleur Compte des depenses faites par Charles VII pour secour r Orieans p 158

⁴ Journal du siège p 97

seigneur, le noble Bâtard. Ils ne connaissaient que Jeanne, et c'est à Jeanne qu'ils dépêchèrent, sous la ville assiégée, deux des leurs, Jean Leclerc et François Joachim¹. Après les citoyens d'Orléans, ce fut le sire de Rais qui contribua le plus aux dépenses du siège de Jargeau². Ce malheureux seigneur dépensait sans compter, et de riches bourgeois gagnaient gros à lui prêter sur gages. Il devait bientôt se vouer au diable pour rétablir ses affaires.

La ville de Jargeau, qu'on allait reprendre à grandes forces, s'était rendue aux Anglais sans nulle résistance, le 5 octobre de la précédente année 3. Le pont conduisant de la ville sur la rive de Beauce était muni de deux châtelets 4. La ville elle-même, entourée de murs et de tours, n'était pas très forte, mais les Anglais l'avaient mise en état de défense. Avertis que les gens du roi de France la venaient assiéger, le comte de Suffolk et ses deux frères s'y jetèrent avec cinq cents chevaliers, écuyers et autres gens d'armes, et deux cents archers d'élite 5. Le duc d'Alençon prit les devants et

^{1.} Extraits des livres de comptes, dans *Procès*, t. Y, pp. 262, 263.—A. de Villaret, *Campagnes de Jeanne d'Arc sur la Loire*, pp. 77-80.—Loiseleur, *Compte des dépenses*, p. 149.

^{2.} Abbe Bossard, Gille de Rais, Paris, 1886, p. 32. — Lea, Histoire de l'Inquisition, trad. Reinach, t. III, pp. 566 et suiv.

^{3.} Chronique de la Pucelle, p. 258.

^{4.} Berry, dans Proces, t. IV, p. 45.

^{5.} Journal du siège, p. 96. — Chronique de la Pucelle, p. 299. — Chronique de la fèle, dans. Procès, t. V, p. 295. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 82. — Berry dans Procès, t. IV, p. 44. — Monstrelet, t. IV, p. 325.

chevaucha a la tête de six cents lances. La Pucelle se tenait en sa compagnie. La première nuit ils coucherent dans tes bois 1. Le lendemain, à la pointe du jour, monseigneur le Bălard, messire Florent d'Illiers et phisieurs autres capitaines tes rejoignirent. Its avaient grande hâte d'attendre Jargeau. Soudain on apprend que sir John Falstoff, venant de Paris avec deux mille combattants, amène des vivres et de l'artillerie à Jargeau, et qu'il approche!

C'était cette même armée qui avait tant inquiété Jeanne, le 4 mai, parce que ses saintes ne lui avaient pas dit ou était Falstoff. Les capitaines tinrent conseil. Plusieurs jugeaient qu'il fallait renoncer au siège et aller à la rencontre de Falstoff. Quelques-uns décampèrent sans attendre davantage Jeanne exhorta les gens d'armes a continuer leur marche sur Jargeau. Elle ne savait, pas mieux que les autres ou était pour lors cette armée de sir John Falstoff, ses raisons n'étaient point de ce monde.

— Ne craignez quelque multitude que ce soit, ditelle, et ne faites point difficulté de donner l'assaut aux Anglais, car Messire conduit cet ouvrage.

Et elte dit encore :

- Si je n'etais certaine que Messire conduit cet

t Proces, t 111, p 94 — Perceval de Cagny, pp 150, 151.

² Journal du 1109e, Chromque de la Pucelle, Berry, Jean Chartier, loc cil — Wavna du Forestel, Anchemnes croniques, t I, p. 281 — Fauquembergue, dans Procès, t II, p. 452

ouvrage, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à de si grands dangers.

Elle se faisait écouter du duc d'Alençon mieux qu'elle n'avait fait d'aucun des chefs de l'armée d'Orléans¹. On rappela ceux qui étaient partis et l'on poursuivit la marche sur Jargeau².

Les faubourgs de la ville étaient ouverts. Mais les gens du roi de France, quand ils s'en approchèrent, trouvèrent les Anglais qui, rangés en avant des masures, les contraignirent à reculer. Ce que voyant, la Pucelle prit son étendard et se jeta sur les ennemis en recommandant aux hommes d'armes d'avoir bon courage. Les gens du roi de France purent loger cette nuit-là dans les faubourgs 3. Ils ne firent pour ainsi dire aucune garde et, de l'aveu du duc d'Alençon, ils étaient en grand danger, si les Anglais étaient sortis 4. La Pucelle avait raison plus qu'elle ne croyait. Tout dans son armée allait à la grâce de Dieu.

Dès le lendemain matin les assiègeants firent avancer les machines et les bombardes. Les canons d'Orléans tirèrent sur la ville qui fut très endommagée. En trois coups la Bergère fit choir la plus grosse tour de l'enceinte⁵.

^{1.} Perceval de Cagny, p. 148 et passim.— Chronique de la Pucelle, p. 300.

^{2.} Procès, t. III, p. 95.

^{3.} La nuit du vendredi 10 au samedi 11.

^{4.} Procès, t. III, p. 95.

^{5.} Procès, ibid. - Journal du siège, p. 97.

chevancha a la tête de six cents lances. La Pucelle se tenait en sa compagne. La première muit ils coucherent dans les bois! Le lendemain à la pointe du jour mon seigneur le Bitard messire Florent d'Illiers et plu seurs autres capitaines les rejoignirent. Ils avaient grande hâte d'atteindre Jargeau. Soudain on apprend que sir John Falstoff venant de Paris avec dens mille combattants amène des vivres et de l'artillerie à Jargeau, et qu'il approche!

Cétait cette même armée qui avait înti inquiété Jeanne le 4 mai parce que ces saintes ne lui avaient pas dit ou était Falstoff Les capitaines inirent con eil Plusieurs jugeaient qui fallait renoncer au siège et aller a la rencontre de Falstoff Quelques uns décam perent sans attendre davantage Jeanne exhorta les gens darmes a continuer leur marche sur Jargeau. File ne savait pas mieux que les autres ou chait pour lors cette armée de sir John Falstoff ses raisons n étaient point de ce monde.

— Ne craignez quelque multitude que ce soit dit elle et ne faites point difficulté de donner l'as aut aux Anglais car Messire conduit ret ouvrage

Et elte dit encore

- S1 je n'etais certaine que Messire conduit cet

¹ Proces t. 111 p 94 - Perceval de Cagny pp 150 151

⁹ Journal du siège Chron que de la Puerlle Berry Jean Chart et loc cil — Wavria du Forestel Anch ennes eron quer t, 1 p 931 — Fauquem bergue dans Proces t, IV p 452

ouvrage, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à de si grands dangers.

Elle se faisait écouter du duc d'Alençon mieux qu'elle n'avait fait d'aucun des chefs de l'armée d'Orléans¹. On rappela ceux qui étaient partis et l'on poursuivit la marche sur Jargeau².

Les faubourgs de la ville étaient ouverts. Mais les gens du roi de France, quand ils s'en approchèrent, trouvèrent les Anglais qui, rangés en avant des masures, les contraignirent à reculer. Ce que voyant, la Pucelle prit son étendard et se jeta sur les ennemis en recommandant aux hommes d'armes d'avoir bon courage. Les gens du roi de France purent loger cette nuit-là dans les faubourgs 3. Ils ne firent pour ainsi dire aucune garde et, de l'aveu du duc d'Alençon, ils étaient en grand danger, si les Anglais étaient sortis 4. La Pucelle avait raison plus qu'elle ne croyait. Tout dans son armée allait à la grâce de Dieu.

Dès le lendemain matin les assiégeants firent avancer les machines et les bombardes. Les canons d'Orléans tirèrent sur la ville qui fut très endommagée. En trois coups la Bergère fit choir la plus grosse tour de l'enceinte⁵.

^{1.} Perceval de Cagny, p. 148 et passim.— Chronique de la Pucelle, p. 300.

^{2.} Procès, t. III, p. 95.

^{3.} La nuit du vendredi 10 au samedi 11.

^{4.} Procès, t. III, p. 95.

^{5.} Procès, ibid. — Journal du siège, p. 97.

Les gens des communes arriverent devant Jargeau, le samedi 11 Aussilôt sans demander conseil, ils coururent aux fossés et donnerent l'assaut lls y allèrent de trop bon cœur, s'y prirent mal, ne furent pas aidés par les gens d'armes et revincent en mauvais état.

Dans la nuit du samedi, la Pucelle, qui avait coutume de sommer l'ennemi avant de le combattre, s'approcha du fossé et cria aux Anglais

 Rendez la place au Roi du ciel et au roi Charles, et vous en allez Autrement il vous mescherra²

Les Anglais ne tinrent nul compte de cette sommation Pourtant ils avaient grande envie d'entrer en
accommodement. Le comte de Suffolk alla trouver
monseigneur le Bitard et lui dit de ne point donner
lassaut, et que la ville lui serait rendue. Les Anglais
demandaient un délai de quinze jours, après quoi ils
s'engreauent à se returer sur l'heure, eux et leurs chevaix à 1 condition, sans doute, de n'être pas secourus
à cette date? Ces capitulations conditionnelles étaient
frequentes dans les deux partis. Le sire de Baudricourt
en avait signé une semblable à Vaucouleurs quand
Jenne y sint? Dans ce cas, c'eut été une duperie de
consentir à la demande du noble comte au moment ou

¹ Perceval de Cagny, p 150

² Ibid p 150

³ Proces LI p 79 93

⁴ S Luce Jeanne d'Are a Domremy p CLASHIL

sir John Falstolf arrivait avec des vivres et des canons¹. Que le Bâtard donnât dans le panneau, on l'a dit; mais ce n'est pas éroyable. Il était bien trop avisé pour cela. Toutefois, le lendemain dimanche, douzième du mois, le duc d'Alençon et les seigneurs, tenant conseil sur ce qu'il y avait à faire pour prendre la ville, apprirent que le capitaine La Hire conférait avec le comte de Suffolk. Ils en furent très mécontents². Le capitaine La Hire, qui ne pouvait traiter en son propre nom, puisqu'il n'était pas chef de l'armée, avait sans doute les pouvoirs de monseigneur le Bâtard. Celui-ci commandait pour le duc, prisonnier des Anglais, tandis que le duc d'Alençon commandait pour le roi, et l'on conçoit qu'il y eût conflit.

La Pucelle, toujours disposée à recevoir les ennemis à merci et toujours prête à combattre, disait :

— Qu'ils s'en aillent de Jargeau en leurs petites cottes, la vie sauve, s'ils veulent! Sinon ils seront pris d'assaut³.

Le duc d'Alençon, sans seulement s'enquérir des clauses de la capitulation, fit rappeler le capitaine La Hire.

Il vint et aussitôt on apporta les échelles. Les hérauts sonnèrent la trompette et crièrent : « A l'assaut! »

^{1.} Journal du siège, Chronique de la Pucelle, J. Chartier, Monstrelet, loc. cit.

^{2.} Procès, t. III, p. 95.

^{3.} Ibid., t. I, pp. 79-80, 234.

Les gens des communes arriverent devant Jargeau, le samedi 11 Aussitöt sans demander conseil, ils couiurent aux fossés et donnerent l'assaul. Ils y allèrent de trop bon cœur, s'y prirent mal, ne furent pas aidés par les gens d'armes et revincent en mauvais état.

Dans la nuit du samedi, la Pucelle, qui avail coutume de sommer l'ennemi avant de le combattre, s'approcha du fossé et cria aux Anglais

— Rendez la place au Roi du ciel et au roi Charles, et vous en allez Autrement il vous mescherra².

Les Anglais ne turrent nul compte de cette sommition Pourtant ils avaient grande envie d'entrer en accommodement. Le comte de Suffolk alla trouver monseigneur le Bitard et lui dit de ne point donner l'assaut, et que la ville lui serait rendue. Les Anglais demandaient un délai de quinze jours, après quoi ils s'engageaient à se returer sur l'heure, eux et leurs chevaux, à la condition, sans doute, de n'être pas secourus a cette date! Ces capitulations conditionnelles étaient fréquentes dans les deux partis. Lo sire de Baudricourt en avait signé un semblable à Vaucouleurs quand Jeanne y vint! Dans ce cas, c'êtêt été une duperie de consentir à la demande du noble comte au moment ou

¹ Perceval de Cagny, p 150

² Ibid , p 150

³ Proces, t 1, pp 79, 95

i S Luce, Jeanne d'Arc a Domremy, p clavist.

sir John Falstolf arrivait avec des vivres et des canons¹. Que le Bâtard donnât dans le panneau, on l'a dit; mais ce n'est pas croyable. Il était bien trop avisé pour cela. Toutefois, le lendemain dimanche, douzième du mois, le duc d'Alençon et les seigneurs, tenant conseil sur ce qu'il y avait à faire pour prendre la ville, apprirent que le capitaine La Hire conférait avec le comte de Suffolk. Ils en furent très mécontents². Le capitaine La Hire, qui ne pouvait traiter en son propre nom, puisqu'il n'était pas chef de l'armée, avait sans doute les pouvoirs de mouseigneur le Bâtard. Celui-ci commandait pour le duc, prisonnier des Anglais, tandis que le duc d'Alençon commandait pour le roi, et l'on conçoit qu'il y eût conflit.

La Pucelle, toujours disposée à recevoir les ennemis à merci et toujours prête à combattre, disait :

— Qu'ils s'en aillent de Jargeau en leurs petites cottes, la vie sauve, s'ils veulent! Sinon ils seront pris d'assaut³.

Le duc d'Alençon, sans seulement s'enquérir des clauses de la capitulation, fit rappeler le capitaine La Hire.

Il vint et aussitôt on apporta les échelles. Les hérauts sonnèrent la trompette et crièrent : « A l'assaut! »

^{1.} Journal du siège, Chronique de la Pucelle, J. Chartier, Monstrelet, loc. cit.

^{2.} Procès, t. III, p. 95.

^{3.} Ibid., t. I, pp. 79-80, 231.

La Pucelle déploya son étendard et, toute armée, la tête recouverte d'un de ces casques légers qu'on nommait chapelines¹, elle descendit dans le fossé avec les gens du roi et les gens des communes, sous les traits des arbaletes et les pierres des canons; elle se tenat au côté du due d'Alençon, lui disant :

- En avant! gentil duc, a l'assaut!

Le duc, qui n'avait pas le œur aussi ferme qu'elle, trouvait qu'elle allait peut-être un peu vite en besogne. Il le lui Jassa entendre.

Alors elle l'encouragea :

— Ne craignez point. L'heure est favorable quand il platt a Dieu, et il est a propos d'ouvrer quand Dieu le veut Ouvrez et Dieu ouvrera.

Et le voyant mal assuré en cet assant, elle lui rappela la promesse qu'elle avant fante naguère a son sujet dans l'abbaye de Saint-Florent-lès-Saumur.

— Oh! gentil duc, avez-tous peur? Ne savez-vous pas que j'ai promis à votre femme de vous ramener saia et sauf²?

Au vif de l'attaque, elle observa sur la muraille une de ces bombardes très longues et minees, qui se chargeaient par la culasse et qu'on appelait veuglaires. Voyant que ce veuglaire crachait des pierres à l'endroit même ou elle se trourait avec le beau cousin du roi,

¹ Proces, t. III, p 97 - Perceval de Cagny, pp 150-151,

^{2.} Ibid , t 111, pp 95-96

elle sentit le danger, mais ne le sentit point pour elle.

- Éloignez-vous, dit-elle vivement. Cette machine va vous tuer.

Le duc ne s'était pas écarté de trois toises, qu'un gentilhomme d'Anjou, le sire Du Lude, ayant pris la place quittée, fut tué par une pierre du veuglaire 1. Le duc d'Alençon admira cette prophétie. Sans doute la Pucelle était venue pour le sauver, et elle n'était pas venue pour sauver le sire Du Lude. Les anges du Seigneur viennent pour le salut des uns et la perte des autres. Comme les gens du roi de France touchaient au mur, le comte de Suffolk fit crier qu'il voulait parler au duc d'Alençon. Il ne fut pas écouté et l'assaut continua².

Il y avait quatre heures qu'on s'efforçait³, quand Jeanne, son étendard à la main, monta sur une échelle appuyée à la douve. Une pierre lancée sur sa chapeline l'abattit avec ses panonceaux. On la croyait écrasée, mais elle se releva vivement et cria aux hommes d'armes :

— Amis, amis, sus, sus! Messire a condamné les Anglais. A cette heure, ils sont nôtres. Ayez bon cœur.

^{1.} Procès, t. III, pp. 96, 97. — Chronique de la Pucelle, p. 301. — Journal du siège, p. 97.

^{2.} Procès, t. III, p. 97.

^{3.} Journal du siège, p. 100.

^{4.} Procès, t. III, p. 97. — Journal du siège, p. 98. — Chronique de la Pucelle, pp. 301-302. — Perceval de Cagny, pp. 150-151.

En considération des bons et agréables services que la sainte fille avait rendus les conseillers du duc Charles prisonnier des Anglais lui donnerent une huque verte et une robe de drap cramoisi de Flandre ou fine Bruxelles vermeille Jean Luilher, qui fournit l'étosse demanda pour deux aunes de fine Bruxelles a quatre écus l'aune huit écus, peur la deublure de la robe deux écus pour une aune de vert perdu deux écus ce qui faisait douze écus dor' Jean Luillier était un jeune marchand drapier qui aimait grandement la Pucelle et la regardant comme un ange de Dieu II avait bon cœur mais la peur des Anglais lui donnait la berlue et il en voyait plus qu'il n'y en avait? Un de ses parents faisait partie du conseil élu en 1429 Il devait lui même être nomme procureur un peu plus tand³

Jean Bourgeois tailleur demanda tant pour la façon de la rebe et de la huque que pour fourniture de satin blanc sandal et autres étoffes un éeu d'or 4

l'recedemment la ville avant donné à la Pucelle pour faire les « ortics » de ses robes une demn aune de deux verts valant trente-cinq sols parisis. Les orties étaient la devise du duc d'Orléans le vert et le vermeil ou

¹ I rocks t 1 pp 112 113

^{*} I d t 111 p 23

^{3 /} d t. 1 p 305

^{4 / /} t 1 pp 112 114

⁵ Comptes de forteresse dans P ocès t 1 p 2.09

cramoisi, ses couleurs¹. Ce vert ne gardait pas sa claire nuance première; il allait s'assombrissant avec la fortune de la maison. On avait vu le vert gai, puis le vert brun, et enfin le vert perdu, qui tirait sur le noir et signifiait deuil et douleur². On donna à la Pucelle le vert perdu. Elle portait la livrée d'Orléans, ainsi que les officiers du duché et les miliciens de la ville, et de la sorte, on faisait d'elle un merveilleux héraut d'armes et comme un ange héraldique.

La huque de vert perdu et la robe brodée d'orties, elle dut les porter volontiers et de bon cœur pour l'amour du duc Charlès à qui les Anglais avaient fait si grand déplaisir. Venue pour défendre l'héritage du prince prisonnier, elle disait que, de par Jésus, le bon duc d'Orléans était à sa charge, et comptait bien le délivrer. Son dessein était de sommer tout d'abord les Anglais de le rendre et, s'ils n'y consentaient point, de passer la mer et de l'aller chercher avec une armée en Angleterre. Au cas où ce moyen lui manquerait, elle en avait imaginé un autre, avec le congé de ses saintes. Elle aurait demandé à son roi qu'il la laissât faire des prisonniers, comptant en faire assez pour les échanger contre le duc Charles. Mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite lui avaient promis

^{1.} Procès, t. V, pp. 106, 259. — Catalogue des Arch. de Joursanvault, t. I, p. 129, n° 603, 607, 619, 645, 772. — Dambreville, Abrégé de l'histoire des ordres de chevalerie, p. 167. — P. Mantelier, Histoire du siège, p. 92.

^{2.} Vert perdu, feuille morte, dans La Curne.

VIE DE JEANNE D'ARC 414

Le mur fut e-calade et les gens du roi de France se repandirent dans la ville Les Anglais s'enfuirent vers la Beauce, et les Français se lancèrent a leur poursuite Guillaume Regnault, écuyer d'Auvergne, atteignit sur le pont le comte de Suffolk et le prit.

- Etes-vous gentilhomme? demanda Suffolk.
 - Om
 - Étes-vous chevaher?
- -- \on

Le comte de Suifolk le fit chevalier et se rendit a łու հ

Bientôt le bruit courut que le comle de Suffolk s'était rendu à la Pucelle à genoux. On publia même qu'il avait demandé a se rendre a elle comme a la plus vaillante dame qui fut au monde? Mais il est croyable qu'il «e serait rendu au dermer valet de l'armee plutôt qu'à une femme qu'il tenait pour endiablée sorciere

John Pole, fiere de Suffolk, fut pris aussi sur le pont Un troi-ième frere du duc, Alexander Pole, fut tué au même endroit ou se noya dans la Loire La garni-on se rendit a merci. Il en fut cette fois comme

i Journal du 1 ege 1 99 - Chronique de la Pucelle, p 302 - Jean Chartier, Chronique 1 I p 83 - Berry, dans Proces, t 11, p 65

² Fragment d'une lettre ur des prodiges advenus en Poitou, dans Pro-CES L. 1, p 129

³ Relation du greffier de La Rochelle p 319 - Morosini, 1 111, p 70 - Procès, t. 1, pp 1*1 12*

⁴ Proces 1 III, p 72 - Perceval de Caguy, p toi - Journal du su ge

p 99 - Wonstrelet, t IV, p 328 - Wore-un, I III, pp 128 129

d'ordinaire. On ne se faisait pas grand mal pendant la bataille; ensuite, les vainqueurs se rattrapaient. Cinq cents Anglais furent massacrés; seuls leur sgent ils hommes furent reçus à rançon. Et les Français se prirent de querelle à leur sujet. Les seigneurs les gardaient tous pour eux; les gens des communes en réclamaient leur part, et, ne l'obtenant point, se mirent à tout assommer. Ce que les nobles purent sauver fut conduit par eau, de nuit, à Orléans. La ville fut entièrement saccagée; la vieille église, qui avait servi de magasin aux Godons, toute pillée!

Tant tués que blessés, les Français n'avaient pas perdu vingt hommes ².

Sans désemparer la Pucelle, avec la chevalerie, retourna à Orléans. A l'occasion de la prise de Jargeau, les procureurs ordonnèrent une procession publique. Un beau sermon fut fait par frère Robert Baignart, Jacobin³.

Les habitants d'Orléans firent présent au duc d'Alençon de six tonneaux de vin; à la Pucelle de quatre : au comte de Vendôme de deux ¹.

^{1.} Journal du siège, p. 99.

^{2.} Perceval de Cagny, p. 151. — Chronique de la Pucelle, p. 202. — Jean Chartier, Chronique, t. I. pp. 82, 83. — Berry, dans Proces. t. IV, p. 65.

^{3.} Comptes de la ville d'Orléans, à la suite du Journal du siège, édit. Charpentier et Cuissard, p. 229. — Le R. P. Chapotin, Li guerre de cent ans, Jeanne d'Are et les Dominicains, Paris, 1889, in-8°, p. 82.

^{1.} A. de Villaret, Campagne des Anglais... pièces justificative-, p. 51.

que de cette manière, elle le delivierant dans un terme plus bref que celui de trois ans et plus long que le terme d'une annee! Rèves pieur d'une enfant endormie au son des cloches villageoises l'Tronvant juste de travailler et de souffur pour ôter les princes de peine et d'ennui, elle di ait, en bonne servante

— Je sais bien que Dieu aime mieux mon roi et le due d'Orleans que moi, en ce qui regarde l'aise du corps et je le sais par revélation

Ft parlant du duc prisonnier, elle disait aussi

— Mes Voix mont fait beancoup de revélations sur lui elles men ont fait sur le duc Charles plus que sur homme vivant excepté mon rot?

Dans le fait madame sainte Catherine et inadame sainte Mai guerite lui avaient seulement conte les mal heurs tant connus du prince. Le fils de Valentine de Milan et la fille di sabelle Romée étaient separés par un abime plus large et plus profond que l'océan qui s'éteu dait entre euv. Ils vivaient aux deux bouts du monde des âmes, et toutes les saintes du paradis n'eussent pas réussi à les expliquer l'un à l'autre

Cétait pourtant un bon prince que le duc Charles, un prince débonnaire, bienveillant et pitoyable. Plus qu'aucun autre il pos edait le don de plaure, il charmait par sa grâce, encore que de pauvre mine et de faible

¹ Proces t. 1 pp. 133 254

² Ibd L1 p 50.

complexion. Sa nature s'accordait si mal avec sa destinée, qu'on peut dire qu'il endurait sa vie et ne la vivait pas. Son père assassiné la nuit, rue Barbette, à Paris, par l'ordre du duc Jean: sa mère morte de douleur et de colère, parmi les cordelières, la chantepleure, les deux S de Soupirs et Souci, emblèmes et devises de son deuil, qui révélaient l'élégance d'un esprit ingénieux jusque dans le désespoir; les Armagnacs, les Bourguignons, les Cabochiens s'entre-égorgeant autour de lui, voilà ce qu'il avait vu presque enfant encore. Puis il avait été blessé et pris à la bataille d'Azincourt.

Et depuis quatorze ans, mené de châteaux en châteaux, d'un bout à l'autre de l'île brumeuse, enfermé dans des murs épais, étroitement gardé, recevant deux ou trois Français à longs intervalles et n'en pouvant entretenir aucun sans témoins, il se sentait vieux avant l'âge, flêtri par le malheur. Il disait : « Fruit abattu vert encore, je fus mis à mûrir sur la paille de la prison. Je suis un fruit d'hiver ». Captit, il souffrait sans espoir, sachant que le roi Henri V, en mourant, avait recommandé à son frère de ne le rendre à aucun prix¹.

Doux à autrui, doux à lui-même, il se réfugiait dans sa propre pensée, qui était aussi riante et claire que sa vie était triste et sombre. Au fond des durs châ-

^{1.} A. Champollion-Figeac, Louis et Charles, dues d'Orléans, leur influence sur les arts, la littérature et l'esprit de leur siècle. Paris, 1844, 1 vol. in-8° et atlas, pp. 300-337.

teaux de Windsor et de Bolingbroke, a la tour de Londres, aux côtés de ses geôliers, il vivait et respirait dans le monde ingénieux du Roman de la Rose Vénus, Cupidon, Espoir, Bon-Accueil, Plaisance, Pitte, Banger, Tristesse, Soin, Mélancolie, Doux-Regard entouraient le pupitre, sur lequel, dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, sans un rayon de soleil, il curvuit ses ballades fraiches et fines comme des enluminures Ce qui vraiment custait pour lui c'était l'allegorie. Il errait dans la nof de Bonne-Nouvelle II était poète et chantait sa dame Beauté avec courtoisse. A lire ses vers, on ett dit qu'il n'était capit que du seigneur Amour'

Dans l'ignorance ou en le laissant des affaires de son duché, si quelque soin l'occupant encore, c'était de recueillir les livres du roi Charles V, volés par le duc de Bédfort et vendus aux marchands de Londres, ou d'ordonner qu'on celleat de Blois, à l'approche des Anglais, ses belles tapisseries, avec la librairie de son pere, et de les faire porter à Saumur Co qu'il aimul le plus au monde, après Beauté, c'était les riches tentures et les manuscrits ornés de munatures déheates

¹ Les poés es de Charles d'Orléans éd A Champoliton Figeac Paris 1842 in 8° — Pierre Champion Lemanuscrit autographe des poesses de Charles d'Orléans Paris 1907, in 8°

² Le Roux de Lincy La bibliothèque de Charles d'Orléans à son château de Bloss en 1427, Paris 1843, in-8° — Comte de Laborde, Les ducs de Binargogne d'udes sur les lettres les arts et l'industrie pendant le X3° necle Paris, 1852 i III, pp 235 et suu — Inventaires et documents.

Ce qu'il regrettait, c'était le beau soleil de France, le beau mois de mai, les danses et les dames. Il était guéri de prouesse et de chevalerie.

On a voulu croire que, lorsque vint la Pucelle, il reçut des nouvelles de son duché; on a mème supposé qu'un fidèle domestique lui fit tenir la chronique des événements heureux de mai et de juin 1428 ¹. Mais rien n'est moins certain. Il est probable au contraire, que les Anglais ne laissèrent parvenir à lui aucun message et qu'il ignorait tout ce qui se passait dans les deux royaumes ²

Et il n'était peut-être pas aussi curieux qu'on pourrait le croire des nouvelles de la guerre. Il n'espérait rien des gens d'armes, et ne comptait point sur ses beaux cousins de France pour le délivrer par faits d'armes et batailles. Il savait trop bien comment ils s'y prenaient. C'était de la paix qu'il attendait, pour son peuple et pour lui, la délivrance. Il pensait que, puisque les pères étaient morts, les fils pouvaient oublier et pardonner. Il gardait bon espoir en son cousin de Bourgogne et il n'avait pas tort, car enfin la fortune des Anglais en France dépendait du duc Philippe. Il était résigné, ou, du moins, il devait un peu plus tard

relatifs aux joyaux et tapisseries des princes d'Orléans-Valois, Paris, 1894, in-S.

^{1.} Chronique de la Pucelle, Introduction, par Vallet de Viriville, pp. 8, 19 et suiv.

^{2.} Cela est certain pour l'année 1433 (Poésies complètes de Charles d'Orléans, éd. Charles d'Héricault, Paris, 1874, 2 vol. in-Se, introduction).

se résigner a reconnaitre la suzeraincté du roi d'Angleterre Il faut moins considerer la faiblesse des hommes que la force des choses. Et le prisonnier ne croyait jamais trop faire pour obtenir la paix, « vrai trésor de 101e a1

Non, en depit de ses révélations, Jeanne ne se faisait pas un portrait au vrai de son beau duc Ils ne devaient jamais se voir, mais s'ils avaient pu se rencontrer, ils se seraient bien mal entendus et seraient demeures impenetrables l'un a l'autre. La pensée rutique et franche de Jeanne ne pouvait s'accorder avec la pensée d'un si haut seigneur et d'un poete si courtors. Ils ne pouvaient s'entendre parce qu'elle était simple et qu'il était subtil, parce qu'elle était prophétesse et quil etait nourri de gai savoir et de bonnes lettres, parce qu'elle crovait et qu'il était comme ne crovant pas, parce qu'elle était une fille des communes, et une sainte rapportant toute souscrameté a Dieu, et qu'il concevait le droit selon les coutumes feodales, usages, alliances et traités*, parce qu'ils ne se faisaient pas tous deux la même idée du monde et de la vie Le bon duc n'aurait vu goutte au fait de la Pucelle envoyée par Messire pour recouvrer son duché, et Jeanne n aurait jamais pu s'expliquer les façons du duc Charles

¹ Poénes de Charles d'Orléans éd. A. Champollion Figuac pp 175-176 2. Toute paix était pour lui une bonne paix, même celle de 1420 celle

du traité de Troyes (Pierre Champion Le manuscrit autographe des pornes de Charles d'Orléans, Paris, 1907, 11-8°, p. 32)

envers ses cousins d'Angleterre et de Bourgogne. Il valait mieux qu'ils ne se vissent jamais.

Depuis la prise de Jargeau, la Loire était libre en amont. Pour que la ville d'Orléans fût en sûreté, il fallait aussi dégager le fleuve en aval, où les Anglais tenaient encore Meung, Beaugency et La Charité. Le mardi quatorzième de juin, à l'heure des vêpres, l'armée prit les champs!

On passa par la Sologne et l'on fut, le soir même, devant le pont de Meung, établi en amont de la ville et séparé des murs par une large prairie. Comme la plupart des ponts, il était défendu à chaque bout par un châtelet, et les Anglais l'avaient muni d'un boulevard de terre, ainsi qu'ils avaient fait aux Tourelles d'Orléans ². Pourtant ils le gardèrent mal et les gens du roi de France en forcèrent aisément le passage avant la nuit. Ils y laissèrent garnison et allèrent giter en Beauce, presque sous la ville. Le jeune duc d'Alençon se logea dans une église avec quelques hommes d'armes, sans se garder, selon sa coutume. Il y fut surpris et en grand pèril ³.

^{1..} Perceval de Cagny, p. 152: « Je veux demain, après diner, aller voir ceux de Meung. » Le tour de langage qui est attribué à Jeanne, dans cette chronique, appartient en propre au clerc qui la rédigea.

^{2.} Procès, t. III, pp. 71, 97, 110. — Chronique de la Pucelle, p. 305. — Journal du siège, p. 101. — Berry, dans Procès, t. IV, p. 44. — Walter Bower, Scotichronicon, dans Procès, t. IV, p. 479. — Eberhard Windecke, p. 176.

^{3.} Procès, t. III, p. 97.

La garnison, peu nombreuse, était commandée par lord Scales et par le jeune fils de Warwick. Le lendemain, de bonne heure, les gens du roi, passant à une portée de canon de la ville de Weung, s'en furent droit à Beaugency où ils arrivèrent drais la matinée!.

La vieille petite ville, assise sur le penchant d'une colline et cenne de vignes, de jardins, de clivings de blé, penchait devant eux vers la verte vallée du Bu, et d'ressait a leur vue sa tour carrée, de mine assez fiere, bien qu'accoutumée à se laisser prendre Les faubourgs n'étaient pas fortifiés; mais les Français, quand ils y pénétrirent, furent criblés de carreaux, de flèches et de viretons par les archers embusqués dans les maisons et les masures Il y eut, d'un parti et de lautre, morts et blessés Finalement les Anglais se retirèrent dans le château et dans les bastilles du pont

Le duc d'Alençon mit des gardes devant le chiteau, pour surveiller les Anglais A ce moment, il vit venir a lui deux seigneurs bretons, les vires de Rostrenen et de kermoisan, qui lui dirent

— Le connétable demande logis a ceux du siège³. Arthur de Bretagne, sire de Richemont, connétable de France, ayar, guerroyé tout I hiver en Poiton contre les gens du sire de La Trémonille, venait, malgré la

¹ Proces, t. III pp 97 98

² Journal du nege p 101, - Chronique de la Pucelle p 301 - Jean Chartier Chronique, t.1 p 83.

³ Proces t. III pp 97, 98 - Gruel, Chronique de Richemont, p 70.

défense du roi, se joindre aux gens du roi! Il avait passé la Loire à Amboise et arrivait devant Beaugency avec six cents gens d'armes et quatre cents hommes de trait². Sa venue mit les capitaines dans l'embarras. Il y en avait qui le tenaient pour homme de grand vouloir et courage. Mais beaucoup vivaient du sire de La Trémouille, entre autres le pauvre écuyer Jean d'Aulon. Le duc d'Alençon voulait se retirer, alléguant l'ordre du roi de ne pas recevoir en sa société le connétable.

— Si le connétable vient, je m'en irai, dit-il à Jeanne.

Et il fit réponse aux deux gentilshommes bretons, qu'au cas où le connétable viendrait prendre logis, la Pucelle et ceux du siège le combattraient 3.

Il y était si décidé qu'il monta à cheval, pour courir sus aux Bretons. La Pucelle s'apprêtait à le suivre, par révérence pour lui et le roi. Mais plusieurs capitaines, jugeant que ce n'était pas l'heure de coucher la lance contre le connétable de France, retinrent le duc d'Alençon 4.

Le lendemain, une vive alerte agita le camp. Les hérauts criaient : « A l'arme! » On apprit que les

^{1.} E. Cosneau, Le connétable de Richemont, pp. 93 et suiv.

^{2.} Procès, t. III, pp. 315, 316. — Jean Chartier, Chronique, t. 1, p. 84. — Journal du siège, pp. 101, 102. — Perceval de Cagny, p. 153.

^{3.} Procès, t. III, p. 98 - E. Cosneau, Le connétable de Richemont, p. 168.

^{4.} Gruel, Chronique de Richemont, pp. 70 et suiv

Anglars venaient en grand nombre. Le jeune due voulant encore se retirer plutôt que d'accueillir le connétable. Jeanne, cette fors, I en dis uada

- Il faut senti aider lui dit-elle

Il conta ce con eil et alla sunsi d'elle, de monsei gneur le l'âtard, et des sires de Laval, au devant du connétable Pres de la maladrerie de Beaugency, ils rencontrarent une bella chesquelce. A leur approche, un petit homme noir, renfrogné lippu, descendit de cheval. Cetait Authur de Bratagne. La Pucelle le sint embra er par les jambes, comme elle avait coutunne de faire aux grands de la terra et du ciel, qu'elle frequentait.² Ainsi en usait lout seigneur quand il ren contrait plus noble que lui.²

Le connétable lui parla en bon catholique, désot a Dieu et a l'Église

— Jeanne on ma dit que vous me vouliez combat tre Je ne sais si vous etes de par Dieu, ou non Si vous etes de par Dieu, je ne vous crains de rien Car Dieu fait mon bon vouloir Si vous etes de par le diable je vous crains encore moins.

¹ Proors L III p 98

Gruel Chron que de Richemont p "1 — E Cosneau Le connetable de R che nont p 169

^{3 «} Lors le saluèrent et le s'udrent accofler par les jambes » J de Bued *Le Jouvencel* t I p 19I

⁴ Gruel Chroneque de R chemont pp 71 2 ... Fai su vi Gruel peut str d'ord na re ma s très vra semblable en cet endro t et qu' du moins ne nous jette pas en 11c ne hagrograph e

Il avait le droit de parler de la sorte, s'efforçant de ne jamais donner au diable puissance sur lui. Il montrait à Dieu son bon vouloir en recherchant les sorciers et les sorcières plus curieusement que ne faisaient les évêques et les inquisiteurs du mal hérétique. Il en fit brûler en France, en Poitou et en Bretagne, plus qu'homme vivant.

Le duc d'Alençon n'osa ni le renvoyer ni lui accorder le logis pour la nuit. Les nouveaux venus, selon la coutume, devaient le guet. Le connétable, avec sa compagnie, fit le guet cette nuit devant le château ².

Le jeune duc d'Alençon chevauchait, sans plus. Ici encore les vrais faiseurs de la guerre et pourvoyeurs du siège étaient les bourgeois d'Orléans. Les procureurs de la ville avaient fait conduire par eau, à Meung et à Beaugency, les engins nécessaires, échelles, pics, pioches, et ces grands pavas dont les assiégeants se couvraient comme la tortue de son écaille. Ils avaient envoyé leurs canons et leurs bombardes. Le joyeux canonnier maître Jean de Montesclère était là³. Ils faisaient parvenir aux gens du roi des vivres qu'ils adressaient expressément à la Pucelle. Le procureur Jean Boillève vint apporter dans un chaland des pains et du

^{1.} Gruel, Chronique de Richemont, p. 228.

^{2.} Ibid., p. 72. - E. Cosneau, Le connétable de Richemont, p. 170.

^{3.} Journal du siège, p. 97. - Chronique de la Pucelle, p. 301.

vin' Toute la journée du vendredi 17, les bombardes et les canons jetèrent des pierres sur les assiégés L'attaque se poursuivait en même temps du côté de la vallée et, par le moyen des chalands, du côté de la rivière Ce 17 juin, à minuit, sir Richard Guethin, bailli d Évreux, qui commandait la garnison, offrit de capituler Il fut accordé que les Anglais rendraient le châ teau et le pont et qu'ils s'en traient le lendemain, emmenant chevaux et harnais avec chacun son bien valant au plus un marc d'argent Ils étaient requis en outre de jurer ne point reprendre les armes avant dix jours A ces conditions, le lendemain, au soleil levant, ils passèrent, au nombre de cinq cents, sur le pont levis et se retirèrent à Meung dont le château, mais non le pont, était resté aux Anglais? Prudemment, le connétable envoya quelques hommes renforcer la garnison du pont de Meung³ Sir Richard Guethin et le capitaine Math Gouth furent retenus comme otages 4

La garnison de Beaugency s'était trop pressée de «e rendre A peine était-elle partie, qu'un homme d'armes

¹ A deVillaret Campagne des Anglais pp 87 88 et pièces justificatives, pp 153 158

² Chronique de la Puccile p 305 — Journal de siège p 10° — Jean Chartier Chronique I I p 81 — Warrin du Forestel Anchiennes cron quest I pp 279 28° — Monstrelet L III pp 325 et suiv

³ Grael Chronique de Richemont p "2

⁴ Wayrin du Forestel Anchiennes eroniques, t I p 279

de la compagnie du capitaine La Hire vint dire au duc d'Alençon :

— Les Anglais marchent sur nous. Nous allons les avoir en face. Ils sont bien là-bas mille hommes d'armes.

Jeanne, l'entendant parler sans saisir ses paroles, demanda :

- Que dit cet homme d'armes?

Et quand elle le sut, se tournant vers Arthur de Bretagne, qui était près d'elle :

— Ah! beau connétable, vous n'êtes pas venu de par moi; mais puisque vous êtes venu, vous serez le bien venu.

Ce que les Français avaient devant eux, c'était sir John Talbot et sir John Falstolf avec toute l'armée anglaise.

1. Procès, t. III, p. 98.

CHAPITRE XVI

LA BATAILLE DE PATAY.

L'OPINION DES CLERCS D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE L'ARMÉE DE GIEN

Sir John Fal-tolf, ayant quitté Paus le 9 juin, s'achemina par la Beauce, avec cinq mille combattants. Il amenait abondance de vivres et de traits aux Anglais de Jargeru. Apprenant en route que la ville s'était rendue, il laissa ses bagages a Ltampes, et se porta sur Janville ou sir John Talbot vint le rejondre avec quarante lances et deux cents archers!

Li, ils furent instruits que les Français avaient pris le pont de Meung et mis le siège devant Beaugency. Sir John Talbot voulait marcher au «coons de ceux de Beaugency et les débirer, avec l'aude de Dieu et de monseigneur saint Georges Sir John Falstoff était d'avis

¹ Warm du Forestel Auchranes cronques, éd. Dupont, 1 I, p. 281 – Berry, dans Freckt, 1 N, p. 43 – Jean Chart er, Chronyue, 1 I, p. 85 – Journal du stop, pp. 10-103 – Chronyue de In Pacelle, p. 306 – Dermond, de Chronyue de Richemont, p. 72 – Fauquembergue, dans Proces, L. II, p. 432 – Witonsan, 1 III pp. 17-3

d'abandonner sir Richard Guethin et la garnison à leur sort, et de ne point combattre pour l'heure. Voyant les siens craintifs et les Français envigourés, il estimait que les Anglais n'avaient rien de mieux à faire que d'attendre dans les villes, châteaux et forteresses qui leur restaient, les renforts promis par le Régent.

— Nous ne sommes qu'une poignée de gens au regard des Français, disait-il. Si la fortune nous devient mauvaise, tout ce que le feu roi Henri a conquis en France à grand labeur et long terme sera en voie de perdition '.

Il ne fut pas écouté et l'armée marcha sur Beaugency. Elle se trouvait non loin de la ville, le dimanche dix-neuvième d'août, au moment où la garnison en sortait avec seulement chevaux, harnais et bagages d'un marc d'argent pour chaque homme².

Les gens du roi de France, avertis que cette armée approchait, se portèrent à sa rencontre. Après une courte chevauchée les éclaireurs signalèrent, à une lieue environ de Patay, les étendards et les pennons d'Angleterre qui flottaient sur la plaine. Alors les Français gravirent une colline d'où ils purent observer l'ennemi. Le capi-

^{1.} Monstrelet, t. 1V, p. 331. — Wavrin du Forestel, Anchiennes croniques, t. I, p. 283 et suiv.

^{2.} Chronique de la Pucelle, J. Chartier, Gruel, Morosini, Berry, Monstrelet, Wayrin, loc. cit. — Lettre de Jacques de Bourbon, comte de la Marche à Guill. de Champeaux, évêque de Laon, d'après un manuscrit de Vienne par Bougenot, dans Bull. du Com. des travaux hist. et scientif. Hist. et phil. 1892, pp. 56-65 (traduction française par S. Luce, dans la Revue Bleue, 13 février 1892, pp. 201-204).

tame La Hire et le jeune sire de Termes dirent à la Purelle

— Les Anglats viennent lls sont en ordre de bataille et prêts à se battre

Etle répondit, a sa coutume

- Frappez hardiment, ils prendront la fuite

Et elle ajouta que ce ne serait pas long!.

Les Anglais, croyant que les Français leur offraient la bataille, mirent pied à terre. Les archers planticrent leurs pieux dans le sol, la pointe inclinée vers l'ennemi Cest ainsi que, d'ordinaire, ils «e préparaient à combitre, et ils n'avaient pas fait autrement à la journée des Harengs. Le soleil baissait déja.³.

Le duc d'Alençon n'était nullement décidé à descendre dans la plaine En pre-ence du Connétable, de monseigneur le Butard et des capitaines, il consulta la sainte fille qui tourna sa r.ponse en énigme

Ayez tous de bons éperons

Pensant qu'elle parlait des éperons du comte de Cler-

reneant qu'elle parlait des éperons du comte de Clermont, des éperons de Rouvry, le duc d'Alençon lui demanda

- Que diles- ous? Nous tournerons donc le dos?
- Nenn., repondit-elle

¹ Proces t Ill p 120 — Monstrelet, t II, p 328 — Le clerc qui rédiges la déposition de Thibuilt de Termes agnorant cette affaire, mit es propos à la rencontre de Patsy À Patsy, Jeanne et La Hire némical pas pres i un de l'autre

² Wavrin du Forestel Anchiennes eron ques t. I, p 286

Ses Voix, en toute occasion, lui conseillaient une invariable confiance.

— Nenni. En nom Dieu, allez sur eux, car ils s'enfuiront et n'arrêteront pas et seront déconfits, sans guère de perte pour vos gens; et pour ce, faut-il vos éperons pour les suivre '.

Selon l'avis des maîtres et docteurs, il convenait d'écouter la Pucelle sans quitter les voies de la prudence humaine. Les chefs de l'armée, soit qu'ils jugeassent l'occasion mauvaise, soit qu'ils craignissent encore, après tant de défaites, de livrer une bataille rangée, ne descendirent point de leur colline. A deux hérauts d'Angleterre venus de la part de trois chevaliers qui offraient de combattre en combat singulier, il fut répondu:

— Allez vous coucher pour aujourd'hui, car il est assez tard. Mais demain, au plaisir de Dieu et de Notre-Dame, nous nous verrons de plus près².

Les Anglais, certains qu'ils ne seraient pas attaqués,

^{1.} Procès, t. III, p. 11. — Chronique de la Pucclle, p. 243. — Il est clair que cet endroit de la déposition de Dunois et de la Chronique de la Pucclle ne s'applique pas à la journée du 18, comme on l'a cru. « Tous les corps anglais, dit Dunois, se réunirent en une seule armée. Nous crumes qu'ils voulaient nous offrir la bataille. » Il parle évidemment de ce qui s'est passé le 17 août. La déposition du duc d'Alençon brouille tout. On ne comprend pas que la Pucelle ait dit des Anglais, le 18 : « Dieu nous les envoie », quand ils fuyaient.

^{2.} Ceux qui attribuent ce mot à la Pucelle ont mal lu Wavrin, Anchiennes croniques, t. I, p. 287.

quittèrent la place et s'en allèrent loger, pour la nuit, a Meung'

Les Français les y allé rent chercher le lendemain samedi 18, jour de saint Hubert; ils ne les y trouverent pas-Les Godons avannt deguerpi de bon maint et s'en Claient allés avec canons, munitions et vivres, vers Janville ou ils complaient se retrancher².

L'armée du roi Charles forte de douze mille hommes a se mit aussitôt à leur poursuite, sur la route de Paris par la plaine de Beauce, inculte, buis-sonneu-c, et giboyeuse, couverte de broussailles et de taillis, belle pourtant au gré des chevaucheurs anglais et français qui la vantaient à l'enui.

Sur la plamo infinie ou la terre glisse au regard et fuit, voyant le ciel devant elle, le ciel mageux des plames qui fait rèver de chevauchées menveilleuses par les montagnes de l'air. la Pucelle s'écria:

— En nom Dieu, s'ils étaient pendus aux nuées,

¹ Wavrin du Forestel, Anchiennes croniques, t. I p 287 - Monstrelet, t IV pp 3% et suiv

² Chronique de la Pucelle, Journal du nège, Gruel, J. Chartier, Berry, loc est.

^{2.} Wavid au Forestel Anchemes cromques, t. 1, p. 289 — Fauché Prouelle, Littres trécé des archives de létéché de Grenoble, dans Bull acod Delpà, t. U., 1817, pp. 488 et sur — Lettre de Charles YII à la ville de Tours, dans Procés, t. v. pp. 262, 263

⁴ Wavrin du Forestel, Anchiennes cromques, 1 7, p 289

⁵ Proces, 1 III, pp 10,98,99 — Chromque de la Pucelle, p 306 — Chronique Normande, ch. xivin éd ballet de Viriville — Monstrelet, t III, pp 325 el suiv — Morosini, t III, pp 72, 73 — Wayrin du Forestel,

Comme la veille elle prophétisa.

— Le gentil roi aura aujourd'hui plus grande victoire qu'il eût de longtemps. Et m'a dit mon Conseil qu'ils sont tous nôtres.

Elle prédit que des Français il y aurait peu ou point de tués.

Le capitaine Poton et le sire Arnault de Gugem allèrent en éclaireurs. Les plus experts hommes de guerre et parmi eux monseigneur le Bâtard et le maréchal de Boussac, montés sur steur de coursiers, formèrent l'avant-garde. Puis, sous la conduite du capitaine La Hire, qui connaissait le pays, s'avançait le principal corps d'armée, composé des lances du duc d'Alençon, du comte de Vendôme, du Counétable de France, avec les archers et les arbalétriers. Ensin venait l'arrière-garde commandée par les seigneurs de Graville, de Laval, de Rais et de Saint-Gilles!

La Pucelle, qui avait bon cœur, voulut aller en avant; on l'en empêcha. Elle ne conduisait pas les gens d'armes; les gens d'armes la conduisaient, la tenant non pour chef de guerre, mais pour porte-bonheur. Elle dut, grandement contristée, prendre place à l'arrière-garde, sans doute dans la compagnie du sire de

Anchiennes croniques, t. I, pp. 289-290. — On met cette parole au moment où les Anglais furent rejoints, sans s'apercevoir qu'alors elle n'a plus aucun sens.

^{1.} Lettre de Jacques de Bourbon dans la Revue Bleue, 13 février 1892, pp. 201-204.—Monstrelet, t. IV, p. 327.— Wavrin du Forestel, Anchiennes croniques, p. 289.

Rais ou d'abord on l'avait mise. Tout le monde se hâtait fort craignant que l'ennemi n'échappât

Après avon chevauché pres de cinq lieues, par une chaleur accabiante, laissé à gruche Saint-Sigismond et dépassé Saint Péravy, les soivante ou quatro-ringts coureurs du capitaine Poton atterguirent Lendroit ou le terrain, entièrement plut jusque-là, s'abaisse et la route dévale dans un has fond dit de la Retrève lis ne pouvaient voir le creux de la Retrève nais au delà le soi se releve doucement et ils voyaient poindre a moins d'une demi lieue le clocher de Lignerolles sur la plaine boisée dite Chimat-du-Camp A une lieue droit devant eux, se devinoit la petite ville de Patay.

Il était deux heures après midi. Par menture, les cavaliers de Poton et de Gugem lancent un cerf qui débuchant d'un taillis, un fondre dans le creux de la Retreve Mors de ce creux s'étète une claimeur Ce sont les soldats anglais qui so disputent à grands cris le gibier lancé sur eux Avertis ainsi de la présence de l'ennemi les coureurs français s'arrêtent et detachent aussitôt quelques uns des leurs pour annoncer 1 l'armée aussitôt quelques uns des leurs pour annoncer 1 l'armée

¹ Procès, t III p II — Journal du nège p 140 — Chronique de la Pucelle p 307 — Deux documents sur Jeanne d'Arc dans Revue Bleue 13 (vrier 1892

² Proces t III pp 11 71 93 — Chronique de la Pucelle pp 306 et suiv — Journal du nige pp 163 et suiv — Jean Chart er Chron que t l p 85 — Le comte de Vassal La bataille de Patay Orléan* 1890

qu'ils ont surpris les Godons et que c'est l'heure de besogner 1.

Voici ce qui s'était passé du côté des Anglais. Ils se retiraient en bon ordre sur Janville, l'avant-garde conduite par un chevalier à l'étendard blanc2. Puis venaient l'artillerie et les vivres voiturés par les marchands, puis le corps de bataille, commandé par sir John Talbot et sir John Falstolf. L'arrière-garde, exposée à subir un rude choc, n'était formée que d'Anglais d'Angleterre³. Elle suivait à une assez longue distance. Ses coureurs, ayant vu les Français sans être vus, avertirent sir John Talbot, qui se trouvait alors entre le hameau de Saint-Péravy et la ville de Patay. Sur cet avis, arrêtant la marche de l'armée, il donna l'ordre à l'avant-garde de se ranger, avec les chariots et les canons, à l'orée des bois de Lignerolles. Position excellente : adossés à la futaie, les combattants ne craignaient point d'être pris à revers ; et ils se retranchaient derrière les charrois. Le corps de bataille n'alla pas si avant. Il fit halte à un demi-quart de lieue de Lignerolles, dans le creux de la Retrève. Il y avait, à cet endroit, au bord de la route, des haies vives. Sir John Talbot s'y porta avec cinq cents archers d'élite et mit pied à terre pour attendre les Français qui devaient

^{1.} Monstrelet, t. IV, p. 328.

^{2.} Wavrin du Forestel, Anchiennes croniques, t. I, p. 291.

^{3.} Ibid., pp. 291-292.

^{4.} Monstrelet, t. IV, p. 329.

forcement passer la II comptait défendre la voie jusqu'à ce que l'arrière-garde eût rejoint le corps de bataille et pensait se rabattre en-unte sur l'armée en cotovant les haies

Les archers s'apprétaient à planter en terre, selon leur habitude, ces pieux aiguisés, dont ils tournaient la pointe contre le poitrait des chevaux ennemis, quand les Français, avertis par les éclaireurs de l'oton, fondirent sur eux comme une trombe, les culbutérent et les mirent en pieces'.

En ce moment, sir John Falstolf, a la tôte du corps de bataille, se disposait à rejoindre l'avant-garde; sentant déja sur lui la cavalerie française, il ilonna de l'éperon et lança à fond de train sa troupe sur Lignerolles Quand ils la virent venir ainsi débridée, ceux de l'etendard blane crurent qu'elle ctart en déroute lls prirent peur et, quittant la li-ière du bois, se jetérent dans les halliers de Climat-du-Camp pour gagner en grand dé-ordre la route de Paris. Sir John Falstolf poussa dans la même direction avec le principal corps d'armée il n'y eut pas de bataille. Ayant passé sur les cadavres les archers de Talbot, les Français entrerent dans l'Angleterre éperdue comme dans un troupeau de moutons et tuèrent à plaisir. Ils tuèrent deux mille de ces gens de petit état que les Godons avaient coutume d'amener ainsi de leur pays monrir en

i Warrin du Forestel, Anchemnes croniques, t I, p 292 - Monstrelet, t 111, pp 329, 350

France. Quand ceux du principal corps de l'accordinate de l'accordinate la Hire, arrivèrent à Lignerolles. Is a vèrent devant eux que huit cents fantassins. The butèrent. Des douze à treize mille Français character sur la route, quinze cents à peine principal combat, ou plutôt au massacre. Sir John Thire avait sauté sur son cheval sans chausser ses traite fut fait prisonnier par les capitaines La Hira et l'accordinate les seigneurs de Scales et de Hungerford. In Tanable bridge, sir Thomas Guerard. Richard Spenser et à quinze cents prisonniers à rançon. Ca fina re à quinze cents prisonniers.

Deux cents hommes d'armes tout au plus au la chasse aux fuyards jusqu'aux portes de la l'avant-garde, qui s'était enfuie la premer anglaise était entièrement détruite. Du per le cais, le sire de Termes, présent à l'affaire le ruy eut qu'un mort, un homme de sa respect.

^{1. «} Aux alentours de Lignerolles, on a trouvé des termes dard de javelot, des ferrements de chariots, des basier. Histoire du siège, Orléans, 1867, in-12, p. 139.

^{2.} Procès, t. III, p. 11. — Gruel, Chronique de Receval de Cagny. pp. 154 et suiv. — Chronique Normale.

p. 340. — Eberhard Windecke, p. 180. — Lefère & pp. 144, 145. — Fauquembergue, dans Procès t. IV.

taires de Pie II, dans Procès, t. IV, p. 512. — Moriale.

— Chronique de la Pucelle, p. 306. — Jean Charles.

— Monstrelet, t. IV, pp. 330-333. — Wavrin de Fonces, t. I, p. 293. — Lettre de J. de Bourde.

13 février 1892. Lettre de Charles VII à Tours de Reception de Procès, t. V, pp. 345-346.

ceval de Boulainvilliers, conseiller chambellan du roi, dit qu'il y en eut trois

Quand la Pucelle arriva, on tuait encore Elle ut un Français qui conduisait des prisonniers, frapper l'un d'eux à la tête si rudement, que l'homme tomba comme mort Elle descendit de cheval et fit confesser l'Anglais Elle lui soutenait la tête et le consolait selon son pouvoir Volla la part qu'elle prit a la hataille de Pata; ² Ce fut celle d'une sainte fille.

Les Français passerent la nuit dans la ville. Sir John Talbot amené au duc d'Alençon et au Connétable, le jeune duc lui dit

- Yous ne croylez pas, ce matin, qu'ainsi yous adviendrait.

Talbot repondit

- C'est la fortune de la guerre 1.

Quelques Godons arrivèrent hors d'haleine a Janville ⁴ Mais les habitants, a qui ils avaient laissé en parlant leur argent et leurs biens, leur fermèrent la porte au

nez et firent serment de fidélité au dauphin Charle-Les capitaines anglais de deux petiles places de la Beauce, Montpin de Saint-Sigismond, mirent le feu à leur vill

1 Proces, t III p 118, t 1, p 190 2 Ibrd , t 111 p 71

3. Ibid , t. Ili p 99

4 Boucher de Wolandon Janeille son donyon, son château, ses souvenirs du XI · siecle, Orléans, 1836, in 8.

5 Journal du siege, p 103 - Chronique de la Pucelle, pp 307, 308

De Patay, l'armée victorieuse se rendit à Orléans. Les habitants attendaient le roi. Ils avaient accroché des tapisseries pour son entrée¹. Mais le roi et le sire chambellan, craignant, non sans motif, une agression du Connétable, restèrent enfermés dans le château de Sully ², d'où ils sortirent le 22 juin pour se rendre à Châteauneuf. La Pucelle rejoignit, ce jour même, le roi à Saint-Benoit-sur-Loire³. Il la reçut avec sa douceur coutumière et lui dit:

— J'ai pitié de vous et de la peine que vous endurez. Et il la pressa de se reposer.

En l'entendant parler, elle pleura. Elle pleura, diton, de sentir ce que l'affabilité du roi contenait pour elle d'indifférence et d'incroyance.

Mais gardons-nous d'attribuer aux larmes des extatiques et des miraculées une cause intelligible à la commune raison humaine. Charles lui apparaissait revêtu d'une ineffable splendeur, tel que le plus saint des rois. Comment eût-elle supposé un instant qu'il manquait de foi puisqu'elle lui avait montré ses anges cachés au vulgaire.

— N'en doutez point, lui dit-elle avec assurance, vous aurez tout votre royaume et serez de bref couronné 4.

^{1.} Chronique de la Pucelle, pp. 307-308. — Journal du siège, p. 105.

^{2.} De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, pp. 222 et suiv.— E. Cosneau, Le connetable de Richemont, p. 172.

^{3.} Procès, t. III, p. 116.

^{1.} Ibid., t. III, pp. 76, 116.

ceval de Boulamvilliers, conseiller chambellan du roi, dit qu'il y en eut trois

Quand la Pucelle arriva, on tuait encore. Elle ut un Français qui condui-ait des prisonniers, frapper l'un d'eux à la tête si rudement, que l'homme tomba comme mort. Elle descendit de cheval et fit confesser l'Anglais. Elle lui soutenait la tête et le consolait selon son pouvoir Vollà la part qu'elle prit à la bataille de Patas 1 Ce fut celle d'une sainte fille.

Les Français passerent la nuit dans la ville Sir John Talbot amené au due d'Alençon et au Connétable, le jeune due lui dit

 Vous ne croyiez pas, ce matin, qu'ainsi vous adviendrait.

Talbot répondit

- C'est la fortune de la guerre 3.

Quelques Godons arriverent hors d'haleino a Janville⁴ Mais les habitants, à qui ils aigent laissé en partant leur argent et leurs biens, leur fermèrent la porte au nez et firent errment de fidélité au dauphin Charles

Les capitaines anglais de deux petites places de la Beauce, Montpipeau et Saint-Sigismond, mirent le feu à leur ville et s'enfurent.

¹ Proces, t 111 p 118, 1 1, p 120

² Ibid , t 111 p 71

³ Ibid , t. III, p 99

⁴ Boucher de Molzadon Januelle, son donyon, son château, ses souvenus du XV- siecle Orléans, 1886, in 8-

⁵ Jo rnal du siège p 105 - Chronique de la Pucelle, pp 307, 308

De Patay, l'armée victorieuse se rendit à Orléans. Les habitants attendaient le roi. Ils avaient accroché des tapisseries pour son entrée¹. Mais le roi et le sire chambellan, craignant, non sans motif, une agression du Connétable, restèrent enfermés dans le château de Sully ², d'où ils sortirent le 22 juin pour se rendre à Châteauneuf. La Pucelle rejoignit, ce jour même, le roi à Saint-Benoit-sur-Loire³. Il la reçut avec sa douceur coutumière et lui dit:

— J'ai pitié de vous et de la peine que vous endurez. Et il la pressa de se reposer.

En l'entendant parler, elle pleura. Elle pleura, diton, de sentir ce que l'affabilité du roi contenait pour elle d'indifférence et d'incroyance.

Mais gardons-nous d'attribuer aux larmes des extatiques et des miraculées une cause intelligible à la commune raison humaine. Charles lui apparaissait revêtu d'une ineffable splendeur, tel que le plus saint des rois. Comment eut-elle supposé un instant qu'il manquait de foi puisqu'elle lui avait montré ses anges cachés au vulgaire.

— N'en doutez point, lui dit-elle avec assurance, vous aurez tout votre royaume et serez de bref couronné.

^{1.} Chronique de la Pucelle, pp. 307-308. — Journal du siège, p. 105.

^{2.} De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, pp. 222 et suiv. — E. Cosneau, Le connétable de Richemont, p. 172.

^{3.} Procès, t. III, p. 116.

^{4.} Ibid., t. III, pp. 76, 116.

Assurement le roi Charles n'etait pas presse de recouvrer son royaume par chevalers. Mais son con ed en ce moment navait unile intention de se délarrasser de la Pucelle, il s'en servut qu' contraire adroitement pour donner du caur nux Francus, (pouvanter les An glais et montrer i tous que Dieu, monseigneur saint Michel et madame sonte Catherine claient Armagnaes En mandant aux bonnes viltes la victoire de l'itar, la chancetterie royale ne soufffa mot du Connetable, et ne nomma pas davantage mon-eigneur le Bitard! Elle de igna la Pucelle comme chef de la l'atrille avec les deux princes du sang royal le due il Mençon et duc de Vendôme Cest donc qu'on en faisait étendard. Et certe elle valut unsa cher et plus cher qu'un grand capitaine piu que le connétable tenta de s'emparir d eile li chargea de l'entreprise un homme, i lui, Audrieu de Beaumont precedemment employé à enlever le sire de La Trémouille Mus Andrieu de Beaumont, comme il avait manqué le chambellun, manqua la Puccille 2

Probablement elte ne sut rien elle-même de ce guetapen. Elle demanda un rot qu'il reçût en grâce le

¹ Lettre de Charles VII eux Duuph no s publ o par Fauché-Frunelle daos Bull de l'écod Delphande t. II p 459 aux 1 ab tants de Tours (Archives de Druss Rey sire de complex VXIV) dans Cohnell Riberque I C p 109 à ceux de Poters Redet dans les Mémoires de la Société de Administration de la Company (Constitution de la Constitution de La Company) des Antiquaires de l'Ouest L III p 406 — Relat on du greffier de La Ro-chelle dans Revue Historique 1 11, p 4.9

² Journal du nege pp 106 108 — Jaan Chartier Chronique t. I p 89 — Gruel Chronique de Richemont p "4 — Monstrelet, i IV pp 314 317 — E. Cosneau Le connétable de Richemont pp 181 182.

Connétable, requête qui témoigne d'une grande innocence. Richemont regagna par ordre sa seigneurie de Parthenay¹.

Le duc Jean de Bretagne, marie à une sœur de Charles de Valois, n'avait pas toujours en à se louer des conseillers de son beau-frère qui, en l'an 1420, le trouvant un peu trop bourguignon, lui cherchèrent près de Nantes, un pont de Montereau². Il n'était en réalité, ni armagnac, ni bourguignon, ni français, ni anglais, mais breton. En 1423, il reconnut le traité de Troyes, mais deux ans plus tard, le duc de Richemont, son frère, ayant passé au roi français et reçu de lui l'épée de connétable, le duc Jean se rendit auprès de Charles de Valois à Saumur, et lui fit hommage de son duché³. En somme, il se tira fort adroitement des pas les plus difficiles et sut rester étranger à la querelle des deux rois qui prétendaient l'un et l'autre l'y engager. Tandis que la France et l'Angleterre s'entredétruisaient, tranquille, il relevait la Bretagne de ses ruines 4.

^{1. 1431, 8} mai. Arrêt condamnant André de Beaumont à la peine capitale comme criminel de lèse-majesté (Arch. nat. J. 366). La copie intégrale de cette pièce m'a été communiquée par M. P. Champion.

^{2.} Monstrelet, t. IV, p. 30. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. I, pp. 202 et suiv.

^{3.} Dom Morice, Histoire de Bretagne, t. II, col. 1135-6.— De Beaucourt, loc. cit., t. II, chap. vii.

^{4.} Bellier-Dumaine, L'administration du duché de Brelagne sous le règne de Jean V (1399-1442), dans les Annales de Bretagne, t. XIV-XVI (1898-99), passim et 3° partie: Le commerce, l'industrie, l'agriculture, l'instruction publique et Jean V (t. XVI, p. 246) et 4° partie, ch. III: Les villes, les paroisses rurales et Jean V (t. XVI, p. 495).

La Pucelle lui inspira beaucoup de curiosité et d'admiration. Peu de temps après la bataille de Palay, il envoya vers elle llernaine, son firraut d'armes, et frire ves Milbeau, son confesseur, pour lui faire compliment de sa victoire. Le bon frère mait mission d'interroger la teune fille.

Il lui demanda si c'etait de par Dieu qu'elle était venue secourir le roi.

Jeanne repondit qu'om.

— S'il en est anns, répliqua frère Yves Milleau, monseigneur le duc de Bretagne notre droit seigneur est disjosé a aider le roi de son service. Il ne jeut venir de son propro corps, car il est dans un grand étal d'infirmité. Mais il doit envoyer son fils ainé avec une grande nrinée.

Le bon frere parlant légèrement et faisait là pour son due une fausse promesse. Il était vrai seulement que beaucoup de nobles bretons venaient se meltre au service du no Charles.

En entendant ces paroles, la petite sainte commit une etrange méprice. Elle crut que frère Yies avait voulu dire que le due de Bretagne était son droit seigneur a elle comme a lui, ce qui eût été vraiment hors de sens Sa loyauté s'en révolta:

 Le due de Bretagne n'est pas mon droit seigneur, répliqua-t-elle vivement. C'est le roi qui est mon droit seigneur.

Ainsi qu'on peut croire, la conduite prudente du duc de Bretagne n'était pas jugée favorablement en France. On disait que c'était mal fait à lui de n'avoir pas obéi au ban de guerre du roi et d'avoir traité avec les Anglais. Jeanne le pensait et elle le dit sans détours à frère Yves:

— Le duc ne devait pas raisonnablement attendre si longtemps pour envoyer ses gens aider le roi de leur service¹.

A quelques jours de là, le sire de Rostrenen, qui avait accompagné le Connétable à Beaugency et à Patay et Comment-Qu'il-Soit, héraut de Richard de Bretagne, comte d'Étampes, vinrent de la part du duc Jean stipuler relativement au mariage projeté entre François, son fils ainé, et Bonne de Savoie, fille du duc Amédée. Comment-Qu'il-Soit était chargé de présenter à la Pucelle une dague et des chevaux².

Il y avait en 1428, à Rome, un clerc français compilateur d'une de ces cosmographies qui abondaient alors et se ressemblaient toutes. La sienne, qui commençait, selon l'usage, à la création, allait jusqu'au pontificat du pape Martin V alors vivant. « Sous ce pontificat, y disait l'auteur, la fleur et le lis du monde, le royaume de France, opulent entre les plus opulents et devant qui l'univers s'inclinait, a été jeté bas par le tyran Henri qui l'a envahi, n'étant pas seigneur légitime

^{1.} Eberhard Windecke, pp. 178, 179.

^{2.} Procès, t. Y, p. 264. — Eberhard Windecke, pp. 68-70, 179. — Morosini, t. III, p. 90. — Dom Lobineau, Histoire de Bretagne, t. I, p. 587. — Dom Morice, Histoire de Bretagne, t, I, pp. 508, 580.

meme du royanme d'Angleterre : Purs, est homme degli e voue l's Bourgui, non- à une cternelle infamic et l'unce contre eux les plus terribles mulédictions · Que leurs veux soient crevés qui de mieurent de male mortl » A ce langue, on reconnaît un Bon Armagnae et peut-tre un clere depouitlé et clius-e par les ennemis du royaume. En apprenant la venue de la Pucelle et la déliverace d'Orléans, tem porte de joic et d'ad miration il rouvre sa co-mographic et y consigne ses arguments en faveur de cette prodigiense Puci lle dont les actions lui parai ent plus divines qu'himaines, mais sur liquelle il suit peu de cho-es. Il la met en comparuson avec Deborali, Judith, I ther et Penthesilée « On trouve, dit-il d'uns les livres des Gentils que Penthé ilée et mille vierges ivec elle, vinrent au secours du roi Priam et combattirent si courageu ement qu'elles mirent en pièces les Nyrmidons et tuèrent plus de deux mille Grees . Son lui la Pucelle passe de beaucoup Penthé il e en courage et bants fails Elle réfute brievement ceux qui soutiennent qu'elle a élé envoyée par le Diable

La proph te. « a. Charle-, en un moment, remplit de sa renommé ri chrétienté tout entière Tandis qu'un temporel les peuples s'entredéchiraient, l'imité d'obédience faisait de l'Europe une république spirituelle

¹ L Del le, Un nouveau témo gnage relai f à la musuon de Jeanne d'Arc dans B blothèque de l'École des Chartes 1 UNI p 649 — Le P Ayroles La Pucelle devant l'Eglise de son temps, pp 53, 60

n'ayant qu'une doctrine et qu'une langue, et qui se gouvernait par les Conciles. Le souffle de l'Église passait partout. En Italie, en Allemagne, il n'était bruit que de la Sibylle de France et les clercs. à l'envi, dissertaient sur sa nature et ses actes, qui intéressaient si grandement la foi chrétienne. En ces temps-là, les peintres représentaient parfois sur les murs des cloîtres les Arts Libéraux en figure de très nobles Dames. Ils peignaient, au milieu de ses sœurs, Logique assise dans une haute chaire, coiffée de l'antique turban, vêtue d'une robe éclatante, et tenant d'une main le scorpion, de l'autre le lézard en signe que sa science est d'atteindre l'adversaire au vif et de ne pas se laisser prendre. A ses pieds, Aristote, les yeux levés sur elle, disputait en nombrant ses arguments sur ses doigts1. Cette dame austère rendait tous ses disciples semblables les uns aux autres. Rien n'était alors plus méprisable et plus odieux qu'une idée singulière. L'originalité n'existait à aucun degré dans les esprits. Les clercs qui traitèrent de la Pucelle le firent tous suivant la même méthode, avec les mêmes arguments, sous l'autorité des mêmes textes sacrés et profanes. La conformité ne saurait aller plus loin. Ils avaient tous le même esprit, non le même cœur; l'esprit argumente et c'est

^{1.} Cathédrale du Puy. — E.-F. Corpet, Portraits des Arts libéraux d'après les écrivains du moyen age, dans Annales archéologiques, 1857, t. XVII, pp. 89-103. — Em. Male, Les Arts libéraux dans la statuaire du moyen age, dans Revue archéologique, 1891.

le cœur qui décide Ces scolastiques, plus secs que leurs parchemins, Cluent pourtant des hommes, ils se déterminaient par sentiment, par passions, par des intérets spirituels ou temporels Tandis que les docteurs armagnaes démontrment que dans le cas de la Pucelle, les raisons de croire I emportaient sur celles de ne pas croire, les maîtres allemands on italiens, étran gers à la querelle du Dauphin de Viennois, demeuraient dans le doute n'étant mus ni par haine ni par amour

Un docteur en théologie, nomme Henri de Gorcum, qui enseignait à Cologne, rédigea, des le mois ile juin 1429, un mémoire sur la Pucelle Les esprits élaient divisés en Allemagne, sur la question de savoir si cette jeune fille appartenait a I humanité nature ou si elle n'était pas plutôt un être céleste en forme de femme si ses fuits s'expliquaient humainement ou par l'action d'une puissance supérieure à l'homme, et, dans ce cas, si la puissance était bonne ou si elle était mau vaise Maître Henri de Gorcum composa son traité pour fournir dans les deux sens des arguments tirés de l'Écriture Sainte, et il s'abstint de conclure

En Italie, memes doutes, même incertitude sur les faits de la l'actie Certains disaient que ce nétaient que faussetés et pures inventions. On disputait à Milan s il fallait croire les nouvelles qui venaient de France Les notables de la ville résolurent d'envoyer pour s'en

¹ Procès t III pp 411 431 — Le P Ayroles La Pucelle devant Feglise de son temps L. I pp 61 68

informer, un moine franciscain, frère Antonio de Rho, bon humaniste et prédicateur zélé pour la pureté des mœurs.

Le seigneur Jean Corsini, sénateur du duché d'Arezzo, poussé par une semblable curiosité, consulta un savant clerc milanais, nommé Cosme-Raymond de Crémone. Ce clerc cicéronien lui répondit en substance :

- « Clarissime scigneur, ce serait chose nouvelle, diton, que Dieu choisisse une bergère pour rendre à un prince son royaume. Pourtant nous voyons que le berger David fut sacré roi. On rapporte que la Pucelle, conduisant une petite troupe, défit une nombreuse armée. On peut expliquer la victoire par l'avantage de la position, la soudaineté de l'attaque. Mais ne disons pas que les ennemis ont été surpris, que le cœur leur a manqué, choses toutefois possibles; admettons qu'il y ait miracle : quoi d'étonnant? N'est-il pas plus admirable encore qu'avec une mâchoire d'âne, Samson ait tué tant de Philistins?
- » La Pucelle a, dit-on, le pouvoir de révéler les choses futures. Qu'il vous souvienne des Sibylles, notamment de celles d'Érythrée et de Cumes. Elles étaient païennes. Pourquoi serait-il moins accordé à une chrétienne? Cette femme est une bergère. Jacob, alors qu'il gardait les troupeaux de Laban, s'entretenait familièrement avec Dieu.
- » A ces exemples et à ces raisons, qui m'inclinent à donner fiance aux nouvelles qui courent, se joint une

raison tiree de la physique Jai lu souvent dans les hvres qui traitent d'astrologie, que, par bénigne influence des astre certains hommes de naissance infime sont devenus les égaux des plus hauts princes et furent consideres comme des hommes divins, chargés d'une mis ion céleste Gindo de Forli habile astronome en cite un tres grand nombre C est pourquoi Jestimerais n'encourir nul reproche en crovant que c est l'influence des astres qui a fut entreprendre à la Pucelle ce qu'on rapporte d'elle »

Et concluant sur le fait de Jeanne le clerc de Crimone dit qu'il ne le tient pas pour avéré sans le tenir comme entièrement à rejeter *

Jeanne demeurant ferme dans son propos d'aller a Reims pour y faire sacrer le roi. Elle ne ingenit pas qu'il valut mieux faire la guerre en Champagne qu'en Normandie Elle ne se representait pas a sez claire ment la figure du royaume pour en decider Et l'on ne pensera pas que ses anges et ses saintes eussent plus de géographie qu'elle. Elle avait h'ite de mener le roi a Reims pour etre sacré parce qu'elle ne croyait pas qu'il fut tor avant d'avoir recu son sacre? La pen ≪e de le fane oindre du saint chreme lui était venue lorsqu'elle était encore dans son village et bien avant qu Orléans fût a. siégé Cette inspiration était de source

¹ Le P Avrolles t II. La merge guerriere pp *40 et su v 2 Proc s t. 111 p 20 — Journal du sege pp 93 94

purement spirituelle et ne répondait en aucune manière à l'état de choses créé par la délivrance d'Orléans et la victoire de Patay.

Pour bien faire, il aurait fallu, le 18 juin, sans reprendre haleine, marcher sur Paris. On était à trente lieues seulement de la grande ville qui, à ce moment, n'ent pas même songé à se défendre. Le régent, la tenant pour déjà prise, s'enfermait dans la bastille de Vincennes¹. On avait manqué l'occasion, Les conseillers du roi, les princes du sang de France, surpris par la victoire, encore incertains de ce qu'il fallait faire, délibéraient. Assurément, aucun d'eux ne songeait à reconquérir par les armes, à bref délai, l'héritage entier du roi Charles. Les forces dont ils disposaient et les conditions mêmes de la société où ils vivaient ne leur permettait pas de concevoir une semblable entreprise. Les seigneurs du grand conseil ne ressemblaient pas à ces panyres moines qui, dans leur cloître en ruines, révaient un âge de concorde et de paix2. Ils n'étaient point des songeurs; ils ne croyaient ni ne désiraient que la guerre prit fin. Mais ils entendaient la faire avec le moins possible de risques et de dépenses. Ils se disaient qu'il y aurait toujours des gens pour endosser le haubergeon et aller à la picorée; qu'on prendrait et reprendrait

^{1.} Fauquembergue, dans Procès, t. IV, p. 451. — Journal d'un bourgeois de Paris, p. 239. — Chronique de la Pucelle, p. 291. — De Barante, Histoire des ducs de Bourgogne, t. III, p. 323.

^{2.} Le P. Denisse, La désolation des églises, introduction.

toujours des villes dans le royaume qu'à chaque jour suffit sa peine, qu'il faut se battre doucement pour se battre longtemps que neuf fois sur dix, on gagne plus par negociations et traité que par vaillantises d'armes qu'il faut conclure habilement des treves et les rompre a propos sattendre à perdre quelquefois et laisser de la besogne aux jeunes Ainsi pensaient les bons servi teurs du roi Charle

Certains d'entre eux voulaient qu'on portât la guerre en lormandie! ils y avaient songe dès le mois de mai avant la campagne de la Loire et certes ils ne man quaient pas d'argument. En Normandie on tranchait l'arbre anglais à «a racine II était tres po sible de recouvrer tout de suite une partie de cette contree ou les Godons avaient très peu de monde En 1424, les garnisons normandes se montaient en tout à quatre cents lances et douze cent archers 2 Depuis lors elles n avaient pas du etre beaucoup renforcées Le Pégent ramassait des hommes partout et déployait une activité merveilleuse Mais il manquait d'argent et ses soldats desertaient à l'envis Dans le pays de conquête, les Conés aussitôt sortis de leurs places forte, se trou vaient en territoire ennemi Depuis les frontières de la

¹ Proces t. lil pp 13 13 - Chron que de la Pucelle p 300 - Jean Chartie Chronique p 87 - Moro n 1 III p 63 note 2

² Proces t. 111 pp 12 13 - Wallon Jeanne d'Arc 1875 t. 1 p 213 3 Rymer Fædera 18 ju n 1129 - Moros n t 111 pp 133 133 t. II annexe xvn - G Lefevre Pontah La paneque anglaise en mai 1529 Paris 1834 n-8

Bretagne, du Maine et du Perche, jusqu'au Ponthieu et à la Picardie, sur les rives de la Mayenne, de l'Orne. de la Dive, de la Touque, de l'Eure et de la Seine, des partisans tenaient la campagne, guetteurs de chemins, larrons, pillards, meurtriers, brigands 1. Les Français eussent trouvé partout l'aide de ces hardis compagnons. ainsi que le bon vouloir des paysans et des curés de campagne. Mais il fallait s'attendre à demeurer longtemps devant des villes très fortes, qu'une petite garnison suffisait à défendre. Or, les gens d'armes redoutaient la lenteur des sièges, et le trésor royal n'était pas en état de soutenir ces opérations coûteuses. La Normandie était ruinée; plus de bétail, plus de moissons. Les capitaines et leurs gens voudraient-ils aller dans ce pays de famine? Et quel besoin le roi avait-il de reprendre une province misérable?

Ces partisans enfin, prêts à tendre la main aux Français, n'étaient guère engageants. On savait que brigands ils étaient, brigands ils resteraient et que, la Normandie reconquise, il faudrait les exterminer jusqu'au dernier, sans honneur ni profit. En ce cas, ne valait-il pas mieux laisser les Godons aux prises avec eux?

D'autres seigneurs demandaient qu'on allat en Champagne². Et, quoi qu'on ait dit, les apocalypses de la

^{1.} G. Lefèvre-Pontalis, La guerre des partisans dans la Haute Normandie (1424-1429) dans Bibliothèque de l'École des Chartes, depuis 1893.

^{2.} Perceval de Cagny, pp. 149, 157.

Pucelle n etaient pour rien dans leur determination Les con eillers du roi conduisaient Jeanne, foin de se laisser conduire par elle Ils l'avaient une première fois détournée de la route de Reims en lui donnant du travail sur la Loire Ils pouvaient la dériver encore sur la Normandie sans seulement qu'elle s'en apercut, tant elle ignorait les chemins et les pays. Si plusieurs recommandaient la campagne champenoise c était non sur la foi des anges et des saintes mais pour des raisons humaines Peut-on les nommer? Sans doute il v avait des seigneurs et des capitaines qui consultaient l'intérêt du roi et du royaume, mais il était si difficile à chacun de ne pas le confondre mec son propre intirêt oue I on sera bien près de connaître ceux qui déci dèrent la marche sur Reims quand on saura ceux à qui cette marche devait profiter Certes, ce n'était pas an due d'Alençon qui aurait beaucoup mieux aimé reprendre son duché avec le secours de la Pucelle! Ce n était pas non plus à monseigneur le Bâtard ni au sirc de Gauceurt ni au 101 lui même, qui devaient surtout dé irer pour la sûreté du Berry et de l'Orléanais, qu'on enlevat La Cha affau te rible Perrinet Gressart! On peut supposer au rame que la reme de Sicile ne voyait pas d'un mauvais œil le roi son gendre pousser vers le nor l'est Cette dame e-pagnole était prise de la folic angevine Bas uree pour I metant, sur le soit de son

¹ Perceval de Cagny p 179 a Chron que de la Pucelle p 31)

duché d'Anjou, elle poursuivait avec àpreté, et au grand dommage du royaume de France, l'établissement de son fils René dans le duché de Bar et dans l'héritage de Lorraine, et il ne devait pas lui déplaire que le roi Charles lui tint la route libre de Gien à Troyes et à Châlons. Mais elle avait perdu tout pouvoir sur son gendre depuis l'exil du Connétable, et l'on ne voit pas qui l'aurait servie dans le conseil, au mois de mai 14291. Au reste, sans chercher davantage, nous tronvons le personnage qui, plus que tout autre, devait être d'avis que le roi fût sacré, et qui, plus que tout autre, se trouvait en état de faire prévaloir son avis. C'était celui-là même à qui il appartenait de tenir la Sainte Ampoule entre ses mains sacrées, messire Regnault de Chartres, archevêque duc de Reims, chancelier du royaume.

C'était un homme d'une intelligence rare, appliqué aux affaires, très habile négociateur, avide de biens, moins soucieux de vains honneurs que d'avantages solides; avare, peu scrupuleux, qui, aux environs de la cinquantaine, n'avait rien perdu de son activité dévorante : il venait de le montrer en se dépensant avec une belle ardeur pour la défense d'Orléans. Doué de la sorte, comment n'eût-il pas exercé dans le Gouvernement une action puissante?

Archevêque duc de Reims depuis quinze ans, il

^{1.} E. Cosneau, Le connétable de Richemont, pp. 179 et suiv.

attendat encore le premier sou de ses énormes revenus ll criait misère, bien qu'il fût riche; il adressait au pape des suppliques à fendre l'ame. Si la Pucelle avait eté jugée favorablement par les mattres de Poitiers, monseigneur Regnault 3 était bien pour quelque chose Les clercs n'eussent pas, sans lui, proposé au roi de lessayer. Et ce n'est pas faire une supposition frop hasardeuse que de croire que, si l'on décida la marche sur Reims dans les con-eils du roi, ce fut que le chancelier du royaume approuva par sage-se humaine ce que la Pucelle proposait par inspiration divine

Et, dans le fait, la campagne du «acro, qui n'allait point sans grands dommages et fâcheux inconvénients, offrait aussi de précioux avantages et surtout des facilités secretes Par malheur, elle laissait libro tout le pays de France occupé par les Anglais et elle donnait à ceux-ci le temps de se refaire et de recevoir des secours d'outre-mer Et l'on verra bientôt qu'ils mirent ce temps à profit? Quant aux avantages, il s'en présentait plusieurs et de diverses sortes. Et d'abord Jeanne exprimait en vérite le sentiment des pauvres clercs et du commun peuple en disant que par son sacre le dauphin gagnerait beau.oup3 L'huile de la Sainte Ampoule devait communiquer au roi une «plendeur, une majesté

¹ Le P Denille La désolation des églises, Introduction

² Morosini † Il Annexe XVII

³ Proces t III pp 20, 300 — Chronique de la Pucelle, pp 322, 323 - Journal du sège pp 93 114

dont le rayonnement s'étendrait sur la France et sur la chrétienté tout entière. La royauté, dans ce temps, était d'ordre spirituel autant que d'ordre temporel, et la foule des hommes pensait, ainsi que Jeanne, que les rois ne sont rois que par l'onction sainte. Aussi pouvait-on dire que Charles de Valois recevrait plus de force d'une goutte d'huile que de dix mille lances. De cela les conseillers du roi devaient tenir grand compte; encore fallait-il considérer le temps et le lieu. Ne pouvait-on pas faire la cérémonie ailleurs qu'à Reims? Ne pouvait-on pas accomplir ce qu'on appelait le « mystère », dans cette ville sauvée par l'intercession de ses bienheureux patrons, Saint-Aignan et Saint-Euverte? Deux rois issus de Hugues Capet, Robert le Sage et Louis le Gros, avaient été couronnés à Orléans!. Mais le souvenir de leur consécration royale se perdait dans la nuit des âges, tandis que le peuple gardait la mémoire d'une longue suite de rois très chrétiens sacrés dans la ville où la colonibe divine avait apporté l'huile sainte à Clovis 2. D'ailleurs le seigneur archevêque et duc de Reims n'aurait jamais souffert que le roi reçût les onctions autrement que de sa main et dans sa cathédrale.

Il fallait donc aller à Reims; il fallait devancer les

^{1.} Le Maire, Antiquités d'Orléans, chap. xxv, p. 100.

^{2.} Pie II, Commentarii, dans Procès, t. IV, pp. 513-514. — Pierre des Gros, Jardin des nobles, dans P. Paris, Manuscrits français de la bibliothèque du roi, t. II, p. 149, et Procès, t. IV, pp. 533-534.

Anglais qui avaient re-olu d'y amener leur roi enfant, pour qu'il y fût sacré selon le cerémonial. Mais les Français, en pénétrant dans la Normandie, auraient fermé au jeune roi Henri le chemin, d'éjà mal sûr pour lui de Paris et de Reims, et vraiment il eût etc puéril de dire que le sacre ne poinait être retardé de quelques semaines. Si l'on renonçait i gagner des terres et des villes en Normandie, ce n était donc pas seulement pour aller a la conquête de la Sainte Ampoule. Le sei gneur archeveque de Reims avait d'autres considéra tions à présenter, celle-ci par exemple. En se plaçant hardimententro le duc de Bourgogne et les Anglais ses allié, on pouvait se flatter de produire quelque impression sur l'esprit du prince et de lui fournir, comme sujet de méditations salutaires, la vue de Charles, fils de Charles, roi de France, chevauchant a la tête d'une puissante armée

Pour attendre le cite du bienheureux Remi, il fallatparcourir plus de cent heuce en pays rebelle, mais sans aucun risque da rencontrer de longtemps des gens d'umes ennemis Anglus et Bourguignons levaient des troupes a force engagement, « endentament » Pour le present ils n'au ent personne « opposer uux Français La Champagne beau pays, peu boisé, avait beaucoup de bit, beaucqup de cultures beaucoup de vin, beau

¹ Will am Wyrcester dans Proces 1 Pt p 475 — Pie II, Commenter: dans Proces 1 Pt p 513

coup de gros bétail'; elle n'était pas ruinée comme la Normandie; les hommes d'armes avaient chance de s'v nourrir, surtout si, comme on y comptait, les bonnes villes se laissaient tirer des vivres. Elles possédaient de grands biens : leurs greniers regorgeaient de blé. Quoiqu'elles reconnussent le roi Henri pour leur seigneur, elles ne se sentaient aucun attachement aux Anglais et aux Bourguignons; elles se gouvernaient elles-mêmes. C'étaient de riches marchandes qui ne voulaient que la paix et se donnaient au plus fort. A cette époque, elles soupçonnaient que la force passait aux Armagnacs. Elles avaient un clergé et des bourgeois à qui l'on pouvait parler. Il ne s'agissait pas de les assiéger avec de l'artillerie, des mines et des fossés, mais de les circonvenir avec de belles lettres d'amnistie, beaux traités de commerce et beaux engagements de respecter les privilèges du clergé. Avec elles on ne risquait pas de pourrir dans des taudis et de flamber dans des bastilles. On s'attendait à ce qu'elles ouvrissent leurs portes et, moitié amour, moitié peur, donnassent de l'argent au roi leur seigneur.

La campagne était déjà préparée; elle l'était très habilement. On avait noué des intelligences, à Trojes; à Châlons; le roi Charles reçut de quelques notables de Reims avis, par lettres et messages, que s'il venait, ils lui feraient ouvrir les portes de leur ville. Il accueillit même trois ou quatre bourgeois qui lui dirent :

^{1.} Yoyages du héraut Berry, Bibl. nat. ms. fr. 5873, fol. 7.

- Allez sûrement vers notre ville de Reims Nous nous faisons fort de vous mettre en dedans

Ces assurances enhardirent le Conseil royal, et la marche en Champagne fut résolue

L'armée se rassembla a Gien, elle y croissait tous

les jours Les seigneurs de Bretagne et de Poitou arri vaient abondamment, la plupart en petite compagnie, sur un mauvais bidet2 Les plus pauvres, équipés en archers, venuent faire, faute de mieux, le service des gens de trait Les vilains et les gens de metier s'offraient De la Loire à la Seine et de la Seine a la Somme, la terre nétait plus cultivée qu'autour des châteaux et des forteresses, la plupart des champs restaient en jachères, en beaucoup d'endroits on ne tenait plus ni foires ni marchés, les ouvriers chômaient partout La guerre, ayant détruit tous les métiers, devenait l'unique métier « Chacun dit Eustache Deschamps, veut devenir écuyer ll n'y a presque plus d'artisans 3 > 11 vint au lieu du rassemblement trente mille hommes, dont beaucoup de piétons, beaucoup de gens des communes qui serviient pour la nourriture Encore faut il compter les soines, les valets, les femmes, la séquelle

i Jean Rog er dans Proces t. II pp 281 280

² Chronique de la Pucelle p 312 - Jean Chartier, Chronique pp 93-94 - Journal du siege p 108 - Cagny p 157 - Morosini, pp 84-85 - Lo seleur Compte des depenses pp 90 91

³ Eustache Deschamps éd Queux de Saint Hilaire et G Raynaud I pp 159 217 et pass m - Th Bas a Histo re de Charles VII et de Louis XI 1 1 p 44 - Lettre de A colas de Clamanges à Gerson LIV

Et tout ce monde avait grand'faim. Le roi se rendit à Gien, et il y manda la reine qui était à Bourges.

Il pensait l'emmener à Reims pour qu'elle y fût sacrée avec lui, à l'exemple de la reine Blanche de Castille, de Jeanne de Valois et de la reine Jeanne, femme du roi Jean. Toutefois, les reines pour la plupart n'avaient pas été couronnées à Reims; la reine Ysabeau, mère du roi vivant, avait reçu la couronne des mains de l'archevèque de Rouen, dans la Sainte-Chapelle de Paris². Avant elle, les épouses des rois, à l'exemple de Berthe, femme de Pépin le Bref, venaient de préférence à Saint-Denys recevoir la couronne d'or, de saphir et de perles donnée par Jeanne d'Évreux aux religieux de l'abbaye3. Tantôt les reines étaient couronnées avec leur époux, tantôt elles l'étaient seules et à part; plusieurs ne l'avaient jamais été.

Pour que le roi Charles pensât emmener la reine Marie dans cette chevauchée, il fallait qu'il ne craignìt ni fatigues trop rudes ni trop grands périls. Pourtant, au dernier moment, on changea d'avis. La reine, étant venue à Gien, fut renvoyée à Bourges; le roi se mit en chemin sans elle 1.

^{1.} Chronique de la Pucelle, p. 308. - Perceval de Cagny, p. 155. - Journal du siège, p. 180 — Morosini, t. 111, p. 85.

^{2.} S.-J. Morand, Histoire de la Sainte-Chapelle royale du Palais, Paris, 1790, in-4°, pp. 77 et passim.

^{3.} Le P. J. Doublet, Histoire de l'abbaye de Saint-Denys en France, Paris, 1625, in-fol., ch. L, pp. 373 et suiv. — Dom Félibien, Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis, 1706, in-fol., pp. 203, 275, 543.

^{4.} Journal du siège, p. 107. — Chronique de la Pucelle, p. 310.

Quand le roy sen vint en France, il feit oindre «es houssiaulx, Et la royne lui demande Qui veult aller cest damoiscaulx t?

La reine ne demandait rien. Elle etait laide et de faible vouloir. Vais la chanson dit qu'en partant le roi fit graisser ses vieux hous-saux, faute d'en pouvoir mettre de neufs. Ces phisanteries sur la pauvreté du roi de Bourges, tout anciennes qu'elles étaient, pousaient paraître bonnes encore! Le roi n'était pas devenu riche. Cetait l'usage de payer d'avance nux gens d'armes une partie des sommes consenues pour leurs gages. A Gien il fut fait un paiement de trois francs par homme d'armes. La somme parut maigre, mais on comptait gazner en route!

Le vendred: 21 juin, la Pucelle partit d'Orléans pour Gien Le lendemain, elle dieta de Gien une lettre aux habitants de Tournai pour les instruire que les Anglaiavaient été chasses de leurs places sur la Loire et deconflit en bataille, pour les inviter à venir au sacre du roi Chailes a Reims et pour leur recommander de se maintenir loyaux Français.

Voici cette lettre

¹ Cité d'apres la Chronique Messine par l'allet de l'inville, Histoire de Charles III, t. I, p. 421 note 1

² Your plus bas pp 170-1"1

^{3.} Chronque de la Pucelle p 313 — Perceval de Carroy, p [157 — Jean Chartier Chronque L. I p 87]

mr I of I

† JHESUS † MARIA.

Gentilz loiaux Franchois de la ville de Tournay, la Pucelle vous faict savoir des nouvelles de par dechà, que en viij jours elle a cachié les Anglois hors de toutez les places qu'ilz tenoient sur la rivire de Loire par assaut ou aultrement; où il en a eu mains mors et prinz, et lez a desconsis en bataille. Et croiés que le conte de Suffort, Lapoulle son frère, le sire de Tallebord, le sire de Scallez et messires Jean Falscof et plusieurs chevaliers et capitainez ont esté prinz, et le frère du conte de Suffort et Glasdas mors. Maintenés vous bien loiaux Franchois, je vous en pry, et vous pry et vous requiers que vous soiés tous prestz de venir au sacre du gentil roy Charles à Rains où nous serons briefment, et venés au devant de nous quand vous saurés que nous aprocherons. A Dieu vous commans, Dieu soit garde de vous et vous doinst grace que vous puissiés maintenir la bonne querelle du royaume de France. Escript à Gien le xxve jour de juing.

Sur l'adresse: Aux loiaux Franchois de la ville de Tournay1.

Une lettre de la même teneur dut être envoyée par la chancellerie monacale de la Pucelle à toutes les villes restées favorables au roi Charles, et les religieux durent faire eux-mêmes la liste de ces villes². Certes ils ne

^{1.} Procès, t. V, p. 125. — Registre des Consaux, extraits analytiques des anciens Consaux de la ville de Tournay, éd. H. Vandenbroeck, t. II, p. 329. — F. Hennebert, Une lettre de Jeanne d'Arc aux Tournaisiens, dans Arch. hist. et littéraires du Nord de la France, 1837, t. I, p. 525. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. III, p. 516.

^{2.} Lettre de Charles VII aux Dauphinois, publiée par Fauché-Prunelle, dans Bulletin de l'Acad. Delphinale, t. II, p. 459; aux habitants de Tours, dans le Cabinet Historique, t. I, C, p. 109; à ceux de Poitiers, par Redet, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, t. III, p. 106. — Relation du greffier de La Rochelle, dans Revue Historique, t. IV, p. 459.

pouvaient oublier la ville du domaine royal, qui, dans les Flandres, en pleine domination bourguignonne, demeurait fidèle a son légitime seigneur. La ville de Tournai, cédée à Philippe le Bon par le Gouvernement anglais, en 1423, n'avait pas reconnu son nouveau maître Jean de Thoisy, son Cvèque, residant auprès du duc Philippe 1, mais elle restait « chambre du Roi » et l'attachement de ses habitants à la fortune du dauphin ctait connu de tous exemplaire et fameux? Les consuls d'Albi, dans une note tres brève, qu'ils rédigèrent sur les merveilles de l'année 1429, prirent som de marquer que cette ville du nord, si lointaine, qu'ils ne savaient pas bien ou elle était située, tenait pour la France au milieu des ennemis de la France · Le fait est occuvirent ils que les Anglais occupaient tout le pays de Normandie et de Picardie, fors Tournay 3

Ceux du bailliage de Tournai, jaloux en effet de jouir des franchises et des privilèges que le roi de France leur avait accordés, n'eussent voulu pour rien au monde se disjoindre de la Couronne Ils protestaient de leur fidelité et faisaient de belles processions pour le bien du roi et le recouverment de son royaume,

¹ Monstrelet, t. IV p 337

² Morea a t III pr 181 to — Chronyue de Tournas del de Suedi (Receci des Chronyue de Finadre t III pass n — Troubles a Tourna (122 113) dans Minoures de la Senete husterque el Literare de Tourna n L XXII (1823) — Extre de canceus reputer des Conaux del der n denbrock t II pass m — Vanestrelet chap LXXII (1821 — A Longon, Farra tous la domination augianes pp 133 141

³ Le greffier de l'hôtel de ville d'Alb dans Proces t. Il p 301

mais là s'arrêtait leur dévouement, et quand leur seigneur Charles leur réclamait instamment les arrérages de leurs contributions, dont il disait avoir très grand besoin, leurs magistrats en délibéraient et décidaient de demander de nouveaux délais, les plus longs possibles.

Il n'est pas douteux que la Pucelle n'ait dicté ellemême cette missive. On voit qu'elle y attribue à elle seule la victoire, toute la victoire. Sa candeur l'y obligeait. A son sens, Dieu avait tout fait, et il avait tout fait par elle. « La Pucelle a chassé les Anglais de toutes les places qu'ils tenaient. » Elle seule pouvait montrer une foi si naïve en elle-même. Frère Pasquerel n'aurait pas écrit avec cette sainte simplicité.

Il est remarquable que, dans cette lettre, sir John Falstolf est compté parmi les prisonniers. Cette erreur n'est pas particulière à Jeanne. Le roi mande à ses bonnes villes que trois capitaines anglais furent pris, Talbot, le sire de Scalles et Falstolf. Perceval de Boulainvilliers, dans son épître latine au duc de Milan, met Falstolf, qu'il nomme Fastechat, au nombre des mille prisonniers faits par les Dauphinois. Enfin, une missive, envoyée vers le 25 juin d'une des villes du diocèse de Luçon, témoigne d'une grande incertitude sur le sort de Talbot, Falstolf et Scalles, « qu'on dit être pris ou morts²».

^{1.} H. Vandenbroeck, Extraits analytiques des anciens registres des Consaux de la ville de Tournai, t. II, pp. 328-330.

^{2.} Lettre de Perceval de Boulainvilliers, dans *Procès*, t. V, p. 120. — Fragment d'une lettre sur des prodiges advenus en Poitou, *ibid.*, p. 122 — Morosini, t. III, pp. 74-76.

166

Les Français avaient mis la main, peut-être, sur un seigneur qui re-semblait a John Falstolf de visage ou de nom ou bien quelque homme d'armes, pour être reçu à rançon, avait dit être Fal-tolf La lettre de la Pucelle parvint le 7 millet a Tournai Le lendemain, les consaux de la ville déciderent d'envoyer une ambas-

sade au roi Charles de France* Le 27 juin ou environ, la Pucelle fit porter au duc de Bourgogne des lettres pour qu'il fût au sacre du roi Elle ne recut point de repon-e2. Le duc Philippe (fait l homme du monde le plus incapable de correspondre wec la Pucelle Qu'elle lu écrivit obligeamment, c'était une marque de son bon esprit Enfant, dans son village, elle avait ets l'ennemie des Bourguignons avant d'être l'ennemie des Anglais, cependant elle voulait le liien

du royaume et la reconciliation des Français Le duc de Bourgogne ne pouvait facilement pardonner le guet-apens de Montereau, mais à aucun moment de sa vie il n'avait vouc une haine irreconciliable au parli français L'entente etait devenue tres possible depuis l annee 1425, alors que son bean-frere, le Connétable de

France, avait chasse du Con eil royal les assassins du duc Jean Quant au d iphin Charles, il se défendut 1 Consau pour Conseil Assemblee Consaux a signifié également conse l lers (La Curne)

² Hennebert Archives historiques et luteraires du Nord de la France 1837 t. 1 p 5-0 -Extraits des anciens, requitres des consaux, éd l'anden broock t II for ret

³ Proces t \ p 126

l'avoir eu part au crime et, parmi les Bourguignons, il passait pour idiot! Dans le fond de son cœur, le duc Philippe n'aimait pas les Anglais. Il leur avait refusé, après la mort du roi Henri V, de prendre la régence de France. On sait l'aventure de la comtesse Jacqueline qui faillit le brouiller tout à fait avec eux². La maison de Bourgogne cherchait depuis de longues années à mettre la main sur les Pays-Bas. Le duc Philippe y parvint enfin en mariant son cousin germain Jean, duc de Brabant, avec Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, Hollande et Zélande, et dame de Frise. Jacqueline, qui ne pouvait souffrir son mari, s'enfuit en Angleterre, et, ayant fait casser son mariage par l'antipape Benoît XIII, épousa le duc de Glocester, frère du Régent.

Bedford, aussi sage que Glocester était fol, s'efforçait au contraire de retenir le magnifique duc dans l'alliance anglaise; mais la haine secrète qu'il ressentait pour le Bourguignon éclatait par soudains accès. Qu'il ait voulu le faire assassiner et que le duc de Bourgogne l'ait su, ce n'est pas prouvé. On assure, tout au moins, qu'à ce prudent duc de Bedford il échappa, un jour, de dire que le duc Philippe pourrait bien s'en aller en Angleterre boire de la bière plus que son saoul'3. Il

^{1.} Dom Plancher, Histoire de Bourgogne, IV, p. lvi-lvij. — E. Cosneau, Le connétable de Richemont, pp. 114 et suiv.

^{2.} Dom Plancher, Histoire de Bourgogne, t. IV, preuves, p. Lv.

^{3.} De Barante, Histoire des ducs de Bourgogne, t. V, p. 270. - Desplan-

venait de le mécontenter très maladroitement en ne lui laissant pas prendre la ville d'Orléans i, ll s'en mordait les doigts et, tout repentant d'avoir refusé au duc le nombril de la Loire et le cœur de la France, il s'empressa de lui offrir la Champagne, que les Français s'en allaient prendre c'était, en effet, le moment d'en faire un présent au grand amı2

Cependant le magnifique duc ne pensait qu'à ses Flandres Le pape Martin avait déclaré nul le mariage de la comtesse Jacqueline avec Glocester, et Glocester épousait une autre femme Le Gargantua de Dijon remettait la main sur les terres de cette belle Jacqueline Il restait l'alhé des Anglais, comptant se servir d'eux et ne pas les servir, et se réservait, s'il y trouvait avantage, de combattre les Français avant de se réconcilier avec eux, il n'y voyait aucun mal Après les Flandres c'étaient les dames et les belles peintures comme celles des freres Van Eyck qu'il avait le plus à gré On imagine ce qu'une lettre de la Pucelle des Armagnacs devait peser sur son esprit3

ques, Projet d'assassinat de Phil ppe le Bon par les Anglais (1424-1426), dans les Mémoires couronnés par l'Academie de Bruxelles, XXXIII (1867) 1 Journal du siège, p 70 - Chromque de la Pucelle, p 270 - Moro

sm. t 111, pp 20 ct surv

² Monstrelet t. IV, pp 332 333 - De Beaucourt, Histoire de Charles VII. t. II, p 36 note 7

³ Monstrelet, 7 IV, pp 308 309 - Quenson, Notice sur Philippe le Bon, la Flandre et ses fêtes, Donas, 1840, in-8" - De Reiffenberg, Les enfants na turels du duc Philippe le Bon dans Bulletin de l'Academie de Bruxelles, t XIII (1846)

CHAPITRE XVII

LA CONVENTION D'AUXERRE. — FRÈRE RICHARD.

LA CAPITULATION DE TROYES.

Le 27 juin, l'avant-garde, commandée par le maréchal de Boussac, le sire de Rais, les capitaines La Hire et Poton, partit de Gien et se dirigea sur Montargis, dans le dessein d'occuper Sens. On se ravisa presque aussitôt et l'on se tourna vers Auxerre. Le roi se mit en marche le surlendemain, avec les princes du sang royal, une nombreuse chevalerie, la grosse bataille, comme on disait, et le sire de la Trémouille, qui conduisait toute l'entreprise'. L'armée arriva le le juillet devant Auxerre ². La Pucelle, qui avait accompagné l'avant-garde, voyait la ville entourée de coteaux de vignes et de champs de blé, dresser ses murailles,

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 90. — Perceval de Cagny, pp. 158-159. — Morosini, t. III, pp. 142, 143.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 314. — Journal du siège, pp. 103-109. — Monstrelet, t. IV, p. 330. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 92. — Morosini, t. III, p. 142 et note 3.

venait de le mécontenter très maladroitement en ne lui laissant pas prendre la ville d'Orléans! Il s'en mordant les doigts et, tout repentant d'avoir refusé au duc le nombril de la Loire et le cœur de la France, il s'empressa de lui offrir la Champagne, que les Français s'en allaient prendre c'était, en effet, le moment d'en faire un présent au grand am12.

Cependant le magnifique duc ne pensait qu'à ses Flandres Le pape Martin avait déclaré nul le mariage de la comtesse Jacqueline avec Glocester, et Glocester épousait une autre femme Le Gargantua de Dijon remettait la main sur les terres de cette belle Jacqueline Il restait l'allié des Anglais, comptant se servir d'eux et ne pas les servir, et se réservait, s'il y trouvait avantage, de combattre les Français avant de se réconcilier avec eux, il n'y voyait aucun mal. Après les Flandres c'étaient les dames et les belles peintures comme celles des frères Van Eyck qu'il avait le plus a gré On imagine ce qu'une lettre de la Pucelle des Armagnacs devait peser sur son esprit3.

ques Projet d'assassinat de Phil ppe le Bon par les Anglais (1424-1426), dans les Mémoires couronnés par l'Academie de Bruxelles XXXIII (196")

turels du duc Philippe le Bon dans Bulletin de l'Academie de Bruxelles, t XIII (1816)

¹ Journal du siège p 79 - Chronoque de la Pucelle, p 270 - Morosins, t 111, pp 20 et surv

² Monstrelet, t 11, pp 332, 333 - De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t 11 p 36, note 7

³ Monstrelet, i 1V, pp 308-309 — Quenson, Nolice sur Philippe le Bon, la Flandre et ses fêtes, Douss, 1810, sn-8" - De Resfienberg, Les enfants na

CHAPITRE XVII

LA CONVENTION D'AUXERRE. — FRÈRE RICHARD.

LA CAPITULATION DE TROYES.

Le 27 juin, l'avant-garde, commandée par le maréchal de Boussac, le sire de Rais, les capitaines La Hire et Poton, partit de Gien et se dirigea sur Montargis, dans le dessein d'occuper Sens. On se ravisa presque aussitôt et l'on se tourna vers Auxerre. Le roi se mit en marche le surlendemain, avec les princes du sang royal, une nombreuse chevalerie, la grosse bataille, comme on disait, et le sire de la Trémouille, qui conduisait toute l'entreprise! L'armée arriva le le juillet devant Auxerre? La Pucelle, qui avait accompagné l'avant-garde, voyait la ville entourée de coteaux de vignes et de champs de blé, dresser ses murailles,

^{1.} Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 90. — Perceval de Cagny, pp. 158-159. — Morosiai, t. III, pp. 142, 143.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 315. — Journal du siège, pp. 108-109. — Monstrelet, t. IV, p. 330. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 92. — Morosini, t. III, p. 142 et note 3.

ses tours, ses touts et ses clochers au penchant d'une colline Cette cité devant laquelle elle chevauchait au soleil déte, tout armée, comme un beau sunt Maurice, au milieu d'une ample chevalerie, elle l'avait vue, sous un ciel sombre et pluvieux quand, trois mois aupravant, habillée en galopin d'ecurie, elle allait, sur un mauvais cheval, en compagnie de quelques pauvres routiers, vers le dauplin Charles!

Le comté d'Auverre appartenait, depuis l'an 1421, au duc de Bourgogne, qui l'avait reçu en don du Régent et y exerçait son autorité au moyen d'un bailli et d'un capitaine ?

Le soigneur évêque, messire Jean de Corbie, pricedemment évêque de Mende, passut pour favorable au dauphin ¹ Le Chapitie de la cathédrale professait au contraine des sentiments bourguignons ⁴ Douze jurés, clus par la communauté des bourgeois et des habitants, administraient la ville. On conçoit sans peine le sentiment quils éprouvèrent a la venue de l'armée royale; ce fut l'épouvante. Les hommes d'armes, qu'ils portassent la croix blanche ou la croix rouge, inspiracent

¹ Procès t I pp 54, 222

² Abbé Lebeut, Histoire ecclesiastique et cuile d'Auxerre, t. 11, p. 251 i. 111, pp. 302-506

³ Chardon, Hustoire de la ville d'Auxerre, Auxerre, 1834 (2 vol in-8°), t II, p 2.8

⁴ Dom Plancher, Histoire de Bourgogne, t. 11, p. 76 — Chardon, Histoire de la tille d'Auxerre, t. 11, pp. 257 et surv — Vallet de Virvelle, Butoire de Charles VII, t. 1, p. 383

une juste terreur aux gens des villes qui, pour détourner de leurs murs ces larrons sacrilèges et homicides, étaient capables des plus rudes efforts, même de mettre la main à l'escarcelle.

A ceux d'Auxerre le roi manda par ses hérauts de le recevoir comme leur naturel et droiturier seigneur. Un tel mandement, appuyé sur des lances, les embarrassait fort. A refuser comme à consentir, ces bonnes gens couraient de grands risques. Changer d'obéissance n'était pas une chose à faire légèrement; il y allait de leurs biens et de leur vie. Prévoyant le danger et sentant leur faiblesse, ils étaient entrés dans la ligue communale formée par les cités champenoises contre la disgrâce de recevoir des gens d'armes et les périls d'avoir deux maîtres ennemis. Ils se présentèrent devant le roi Charles et promirent de lui faire telle et pareille obéissance que ceux des villes de Troyes, Châlons et Reims ¹.

Ce n'était pas obéir; ce n'était pas non plus se mettre en état de rébellion. On négocia; les ambassadeurs allaient de la ville au camp et du camp à la ville; finalement, les jurés, qui ne manquaient pas d'esprit, proposèrent un arrangement acceptable et que les princes concluaient entre eux à tout moment, la trêve.

^{1.} Journal du siège, p. 108. — Chronique de la Pucelle, p. 313. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 90. — Monstrelet, t. IV, p. 436. — Abbé Lebeuf, Histoire coclésiastique d'Auxerre, t. II, p. 51. — Chardon, Histoire de la ville d'Auxerre, t. II, p. 259.

472

Ils dirent au Roi

 Nous vous prions et requérons de vouloir bien passer outre, et nous vous demandons de conclure abstinence de guerre

Et, pour rendre leur prière plus agréable, ils donnerent deux mille écus au sire de la Trémouille qui les garda, dit-on, sans vergogné De plus, les habitants consentaient i fournir des vivres à l'armée, contre espèces sonnantes, et c étrit a considérer, car la famine régnait dans le campt Cette trève ne faisait pas l'affaire des gens d'armes qui y perdaient une belle occasion de derober et piller Des murmures s'élevèrent, plusieurs sugneurs et capitaines disaient qu'il ne serait pas difficile de prendre la ville et qu'il falluit essayer La Pucelle, à qui ses Voix annonçaient perpétuellement la victoire, ne cessait d'appeler les soldats aux armes? Sans aucunement s'émouvoir, le Roi conclut la trève proposée, ne se souciant pas d'obtenir par force plus qu'il n'avait gagné par douceur S'il avait attaqué la ville, peut être laurant-il prise et tenue a sa merci, mais cétait le pillage, l'incendie, le meurtre et le viol certains Et les Bourguignons seraient venus la reprendre sur ses talons, 3 piller, brûler, violer, massacrer

¹ Mores m, t 111, p 119 — Jean Chartner, Chromque, t I, p 90 —
Chromque de la Pucelle p 313 — Monstrelet t IV, p 336 — Gilles de
Roye dans Collection des chromques belges, pp 206, 207 — Chardon
Histoire de la ville d'Auxerre t II p 260

² Jean Chartier Journal du sucge Chronique de la Pucelle, loc cit

de nouveau. Que d'exemples on avait de ces malheureuses villes enlevées et perdues tout aussitôt, ruinées par les Français, ruinées par les Anglais et les Bourguignons, où chaque bourgeois gardait dans son coffre, pour s'en coisser tour à tour, béret rouge et béret blanc! Fallait-il donc sans cesse renouveler ces massacres et ces abominations dont le ressentiment faisait exécrer les Armagnacs dans toute l'Ile de France et rendait si difficile au roi légitime la recouvrance de sa ville de Paris? Le Conseil royal ne le crut pas; il pensa au contraire que Charles de Valois réussirait mieux à reprendre son bien en montrant en même temps sa mansuétude et sa force et en poursuivant avec une royale clémence jusqu'à la ville de Reims sa marche armée et pacifique.

Après être demeurés trois jours sous les murs de la ville, les soldats rassasiés passèrent l'Yonne et s'en furent sous la ville de Saint-Florentin qui se mit aussitôt dans l'obéissance du roi. Le 4 juillet, ils atteignirent le village de Saint-Phal, à quatre heures de Troyes ¹.

En cette ville forte, quatre cents hommes au plus tenaient garnison, tous natifs du royaume de France: il n'y avait pas, il n'y avait jamais eu d'Anglais en Champagne; un bailli, messire Jean de Dinteville; deux capitaines, les sires de Rochefort et de Plancy, commandaient, dans la ville, pour le roi Henri et pour le

^{1.} J. Rogier, dans Procès, t. IV, pp. 290-292. — Monstrelet, t. IV, p. 336. — Journal du siège, p. 109. — Chronique de la Pucelle, p. 314. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 91. — Procès, t. V, pp. 264-265.

duc de Bourgogne! Troyes (tait marchande, la draperie faisait sa richesse Sans doute cette industrie déclinait depuis longtemps, atteinte par la concurrence et le déplacement des murch(s, la misure publique et l'insecurité des routes pricipitaient sa ruine Pourtant la corporation des drapiers demeurait puissante et donnait au Con-cil un grand nombre de magistrats!

Ces marchands avaient juré, en 1120, le traité qui assurant a la maison de Lancastre la conronne de France, ils se trouvaient a la merci des Bourguignons et des Anglais Pour tenir ces grandes foires où ils portaient leurs draps, il leur fallait vivre en paix avec leurs voisins de Bourgogne, et, si les Godons avaient fermé les ports de Seine a leurs ballots, ils fus-ent morts de faim. Au-si les notables de la ville étaient ils devenus Anglais. Ce n'était pas à dire qu'ils dus ent le rester toujours. De grands changements s'etaient accomplis dans le royaume depuis quelques semaines, et les Gilles Laiguisé, les Hennequin, les Jouvenel, no se piquaient pas de demeurer immuables dans leurs sentiments parmi les mutations de la fortune qui ôtaient la force aux uns pour la communiquer aux autres. Les victoires des l'rançais leur donnaient i réfléchir Le menu peuple, les ouvriers tisseurs, teinturiers, cor-

¹ Th Bout of Histoire de la ville de Troyes et de la Champagne meri dionale Paris 1872 (5 vol. 1n-8) t. II. p. 482

² F Bourquelot Les fo res de Champagne Paris, 1800 t 1", p 60 -Lou s Bat ffol Jean Jouvenel presol des marchands Paris 1891 in-8

royeurs, nombreux le long des ruisseaux qui traversaient la cité, avaient le cœur bourguignon. Quant aux hommes d'Église, s'ils ne se sentaient émus d'aucun amour pour les Armagnaes, ils n'en étaient pas moins enclins à croire que le roi Charles venait à eux par un décret spécial de la providence divine.

Le seigneur évêque de Troyes était messire Jean Laiguisé, fils de maître Huet Laiguisé, un des premiers jureurs du traité de 1420¹. Le Chapitre l'avait élu sans attendre la licence du régent, qui s'éleva contre l'élection et menaça de confisquer les biens des chanoines, non que le nouveau pontife lui déplût; messire Jean Laiguisé avait sucé sur le sein de l'alme Université de Paris la haine des Armagnacs et le respect de la rose de Lancastre. Mais monseigneur de Bedford ne tolérait pas ce mépris des droits du souverain.

Peu de temps après, il souleva la réprobation de l'Église de France tout entière et fut jugé par les évêques pire que les plus cruels tyrans dont il est parlé dans l'Écriture, Pharaon, Nabuchodonosor, Artaxercès qui, châtiant Israël, avaient toutefois épargné les lévites. Plus méchant qu'eux et plus impie, monseigneur de Bedford attentait aux privilèges de l'Église gallicane, c'est-à-dire que, au profit du Saint-Siège, il dépouil-

^{1.} Gollia Christiana, t. XIII, col. 514-516. — Courtalon-Delaistre, Topographie historique du diocèse de Troyes (Troyes, 1783, 3 vol. in-8°), t. 1, p. 384. — Th. Boutiol, Histoire de la ville de Troyes, t. II, pp. 477-478. — De Pange, Le pays de Jeanne d'Arc, le fief et l'arrière-fief, Paris 1902, in-8°, p. 33.

lait les ordinaires de la collation des bénéfices, levait un double décime sur le clergé de France, et demandait aux gens d'Église de lui faire abandon des biens reçus par eux depuis quarante ans Qu'il agit de la sorte avec l'agrément du pape, «a conduite n'en était pas moins exécrable au sentiment des seigneurs évêques de France, décidés a en appeler du pape mal informe au pape mieux informe, et qui tenaient l'autorite de l'evêque de Rome, petite aupres de l'autorite du Concile Ils gémissment, l'abomination de la désolation était dans la Gaule chrétienne Monseigneur de Bedford, pour pacifier l'Église de France, souleiée contre lui, convoqua a Paris les évêques de la province ecclésiastique de Sens, qui comprenait les diocèses de Paris, de Troyes, d'Auxerre, de Nevers, de Meaux, de Chartres et d'Orleans 1

Messire Jean Laiguise se rendit a cette convocation Le synode se tint à Paris, dans le prieuré de Saint Eloi, sous la présidence du métropolitain, du 1er mars au 23 avril 1429 . Les évêques rassemblés repré senterent a mon-eigneur le Régent le mulheureux etat des se gneurs ecclésiastiques, à qui les paysan-, pillés par les gens de guerre, ne payaient plus leurs redevances, les terres d'Eglise abandonnées, le service

¹ S Luce Jeaine d'Arc a Domrems p carr et preuves, corr pp 238 239 - Fob Bard de Beaurepa re, Les Etats de Normandie sous la domination anglaise Evreux 1839 in 8º

² Labbe et Cossarl, Sacro Saneta Cons la t All col 399

divin cessé dans les campagnes, faute d'argent pour la célébration du culte. Ils furent unanimes à refuser le double décime au régent et au pape, menaçant d'en appeler du pape au concile. Quant à dépouiller les clercs de tous les biens qu'ils avaient reçus depuis quarante ans, ils déclarèrent que ce serait une impiété et ils avertirent charitablement monseigneur de Bedford du sort réservé dès ce monde aux impies par le juste jugement de Dieu. « Le Prince, lui dirent-ils, doit détourner de lui les misères et calamités advenues aux princes de plusieurs royaumes qui affligérent de telles réquisitions l'Église que Dieu a délivrée par son précieux sang de la servitude du Démon, desquels les uns périrent par le glaive, plusieurs furent traînés en captivité, les autres dépouillés de leurs très illustres souverainetés. C'est pourquoi ils ne doivent pas croire qu'ils méritent la grâce de la divine Majesté, ceux-là qui s'essorcent de réduire en servitude l'Église son épouse1. »

Les sentiments de Jean Laiguisé à l'égard du régent d'Angleterre étaient ceux du synode. Il n'en fant pas conclure que l'évêque de Troyes voulût la mort du pécheur, ni même qu'il fût l'ennemi des Anglais². L'Église use communément de prudence à l'endroit des puissances temporelles. Sa mansuétude est grande et

^{1.} Labbe et Cossarl, Sacro-Sancta-Consilia, t. XII, col. 390, 399.

^{2.} De Pange, Le pays de Jeanne d'Arc, le fief et l'arrière-fief, p. 33.

sa patience inlassable. Elle menace longtemps avant que de frapper et admet l'impie a resipiscence dès qu'il donne signe de repentir. Nais on pouvait crorie que si Charles de Valois prenait pouvoir et volonté de protéger l'Eglise de Frince, le seigneur évêque et le chapitre de Trojes craindraient, en lui resistant de résister à Dicu lui meme car tonte puissance vient de Dieu qui deposuit potentes.

Le roi Charles ne s'etait point aventure en Champagne sans prendre ses suretés, il savait sur qui compter en cette ville de Troyes. Il avait reçu des avis, des promesses il entretenait des relations secrètes avec plusieurs bourgeois de la cité et non des moindres 1 Dans la premiere quinzaine de mai, un notaire royal et dix cleres et notables marchands, qui se rendaient vers lui avaient été arretés au sortir de leurs murailles, sur la route de Paris par un capitaine au service des inglais, le sire de Chateauvillain? Probablement que d autres plus heureux, parent accomplir leur mission Il nest las difficile de deviner les questions agitues dans ces conciliabules. Les marchands demandaient que au cas ou le roi Charles deviendrait leur maître, il leur gurantit l'entière liberté de leur trafic, les cleres voulaient être assurés qu'il respecterait les biens ile l'Église. It le roi, sans doute, ne ménageait point les promes es

J. Rogier dans Procés t II: p. %5
 Th P. tot Hustare de last lie de Troyes t II: pp. 316 et suiv

La Pucelle s'arrèta avec une partie de l'armée devant le château fort de Saint-Phal, appartenant à Philibert de Vaudrey, capitaine de la ville de Tonnerre, au service du duc de Bourgogne¹. En ce lieu de Saint-Phal, elle vit venir à elle un cordelier qui, craignant qu'elle ne fût le diable, faisait des signes de croix, jetait de l'eau bénite et n'osait approcher sans l'avoir exorcisée. C'était frère Richard qui venait de Troyes². Il y a intérèt à dire ce qu'était ce religieux, autant qu'on peut le savoir.

On ignore le lieu de sa naissance³. Disciple du frère Vincent Ferrier et du frère Bernardin de Sienne, comme eux il enseignait l'avènement prochain de l'Antéchrist et le salut des fidèles par l'adoration du saint nom de Jésus⁴. Après avoir fait le pèlerinage de Jérusalem, il vint en France et prècha dans la ville de Troyes l'avent de 1428. L'avent, qu'on nomme parfois aussi le carème

^{1.} J. Rogier, dans Procès, t. IV, pp. 287, 288. — Th. Boutiot, Histoire de la ville de Troyes, t. II, p. 490. — A. Assier, Une cité champenoise au XVe sièville de Troyes, 1875, in-12.

^{2.} Proces, t. 1, pp. 99, 100. — Relation du greffier de La Rochelle, p. 338.
— Chronique de la Pucelle, p. 315. — Journal du siège, pp. 109-110.

^{3.} Ed. Richer dit qu'il se nommait Roch Richard, licencié en théologie; Histoire manuscrite de la Pucclie (Bibl. Nat., fr. 10448), livre 1, folios 50 et Histoire manuscrite de la Pucclie (Bibl. Nat., fr. 10448), livre 1, folios 50 et Histoire de Jeanne d'Arc, t. II, p. 214. — Th. Bousuiv. — Abbé Dunand, Histoire de Jeanne d'Arc, t. II, p. 499. Liot, Histoire de la ville de Troyes, t. II, p. 499.

^{4.} Journal d'un bourgeois de Paris, p. 235. — Th. Basin, Histoire de Charles VII et de Louis XI, t. I, p. 104. — Vallet de Viriville, Procès de condamnation de Jeanne d'Are, 1867. Introduction; Notes sur deux médailles de plomb relatives à Jeanne d'Arc, Paris, 1861, p. 22. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. CCXXXIX.

de la Saint Martin, commence le dimanche qui tombe entre le 27 novembre et le 3 décembre, et dure quatre semaines pendant lesquelles les chritiens se préparent à célèbrer le mystere de la Nativité

— Serrez, disait-il, semez, bonnes gens, semez foison de fèves, car Celui qui doit venir viendra bien bref i

Par les feves qu'il fallant semer, il entendant les bonnes œuvres qu'il convenant d'accomplir avant que Notre-Seigneur vint, sur les nuées, juger les vivants et les morts Or, il important de semer les œuvres sans tarder, car bientôt serant la moisson La venue de l'Antéchrist devait précèder de peu de lemps la fin du monde et la consommation des siecles Au mois d'avril 1429 frère Richard se rendit à Paris, le synode de la province de Sens tenait alors ses dernières séances Que le bon frère aut éte appelé dans la grande ville par l'évêque de Troyes présent au synode, cest possible, mais il ne paralt pas que ce moine errant y fût venu pour défendre les droits de l'Église gaillicane.*

Le 16 avril, il fit son premier sermon a Sainte-Genevieve, le lendemain et jours suivants, jusqu'au dimanche 24, il prècha tous les matins, de cinq beures à dix et onze heures, en plem air, sur un échafaud adossé au charmer des Innocents, à l'endroit de la

¹ Journal duz ege p 110

² Journal d'un bourgeois de Paris p 233 - Labbe, Boutiet loc cel

danse macabre. Autour de l'estrade, haute d'une toise et demie, se pressaient cinq ou six mille personnes. auxquelles il annonçait la venue prochaine de l'Antéchrist et la fin du monde'. « En Syrie, disait-il, j'ai rencontré des Juifs qui cheminaient par troupe; je leur demandai où ils allaient et ils me répondirent: « Nous » nous rendons en foule à Babylone, parce qu'en vérité. » le Messie est né parmi les hommes, et il nous resti-» tuera notre héritage, et il nous rétablira dans la terre » de promission. » Ainsi parlaient ces Juifs de Syrie. Or; l'Écriture nous enseigne que celui qu'ils appellent le Messie est en effet l'Antéchrist de qui il est dit qu'il naîtra à Babylone, capitale du royaume de Perse, qu'il sera nourri à Bethsaïde et s'établira dans sa jeunesse à Coronaïm. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit: « Vhe! vhe! tibi Bethsaïda. Vhe! Coronaïm ». L'an 1430, ajoutait frère Richard, apportera les plus grandes merveilles qu'on ait jamais vues 2. Les temps étaient proches. Il était né, l'homme de péché, le fils de perdition, le méchant, la bête vomie par l'abime, l'abomination de la désolation; il sortait de la tribu de Dan, dont il est écrit: « Que Dan devienne semblable à la couleuvre du chemin et au serpent du sentier! » Bientôt reviendraient sur la terre les prophètes Élie et Énoch, Moïse, Jérémie et saint Jean l'Évangéliste; et bientôt se lève-

^{1.} Journal d'un bourgeois de Paris, p. 234.

^{2.} Ibid., p. 235.

rait ce jour de colere, qui réduirait le siècle en poudre, selon le témoignage de David et de la Sibylle¹ Et le bon frere conclusit qu'il fallait se repentir, faire penitence, renoncer aux faux biens Enfin, c'etait, au sentiment des clercs, un prud'homme, savant en oraisons, et ses sermons tournaient le peuple a la devotion plus, croyant-on, que ceux de tous les sermonneurs qui depuis cent ans, avaient preché dans la ville Il etait a propos qu'il vint, car, en ce temp-là, le peuple de Paris sadonnait avec fureur aux jeux de hasard, les cleres eux mêmes s'y livraient sans honte, et I on avait vu, sept ans auparavant, un chanoine de Saint-Merry, grand amateur de dés, tenir un jeu dans sa propre muson² Et malgré la guerre et la fumine, les femmes de Paris se chargement de parures, le «oin de leur beaute les occupant bien plus que le salut de leur ame

Fiere Richard tonnait surtout contre les damiers des hommes et les atours des damies. Un jour, nolamment, qui il prechait a Boulogne-la-Petite, il cria sus aux dés et aux hennins et parla si hien que le cœur de œux qui l'ecoutaient en lut changé. De retour au logis, les bourgeois jetèrent dans la rue leurs tables à jeu, leurs damiers, leurs cartes, leurs billards et leurs billes, leurs dés et leurs cornets, et ils en firent un grand feu

¹ Th Basin, Histoire des regnes de Charles VII et de Louis VI, t IV, pp 103 103

² Journal d'un bourgeois de Paris, p 236

devant leur porte. Plus de cent de ces feux restèrent allumés dans les rues pendant trois ou quatre heures. Les femmes suivirent le bon exemple : ce jour-là et le lendemain, elles brûlèrent publiquement leurs atours de tête, bourreaux, truffaux, pièces de cuir ou de baleine dont elles dressaient le devant de leurs chaperons; les demoiselles quittèrent leurs cornes et leurs queues, ayant enfin honte de s'attifer en diablesses!

Le bon frère fit brûler pareillement les racines de mandragores que beaucoup de gens gardaient alors chez eux. Ces racines présentent parfois l'aspect d'un petit homme très laid, d'une dissormité bizarre et diabolique. C'est là, peut-ètre, ce qui fit qu'on leur attribua des vertus singulières. On les habillait magnifiguement, de fin liu et de soie, et l'on conservait ces poupées, dans la croyance qu'elles portaient bonheur et procuraient des richesses. Les sorcières en faisaient grand commerce et ceux qui croyaient que la Pucelle était sorcière l'accusaient très faussement de porter sur elle une mandragore. Frère Richard haïssait ces racines magiques d'autant plus véhémentement qu'il leur reconnaissait le pouvoir de procurer des richesses, sources de tous les maux de ce monde. Cette fois encore sa parole fut entendue; et beaucoup de Parisiens rejetèrent avec épouvante les mandragores qu'ils

^{1.} Journal d'un bourgeois de Paris, pp. 234-235.

484

avaient payées fort cher a ces vieilles femmes qui veulent trop savoirt

Pour mieux édifier les Parisiens, il leur faisait prendre des médailles d'étam, sur lesquelles était trappé le nom de Jésus, objet de sa dévotion particuhère²

Ayant preché dix fois en ville et une fois dans le village de Boulogne, le bon frere annonça qu'il s'en retournait en Bourgogne et prit congé des Parisien-

- Je prierai pour vous, dit-il, priez pour moi Amen

Alors toutes gens, les grands et les petits, pleuraient amerement et abondamment comme si chacun d'eux eut porte en terre son plus doux amı Il pleura avec eux et consentit a retarder un peu son départ3

Le dimanche 1er mai, il devait parler pour la dernière fois au dévot peuple de Paris Il avait donné rendez vous à ses fidèles a Montmartre, au lieu même ou monseigneur saint Denys avait souffert le martyre La montagne était, par le malheur des temps, presque mhabitée Dès la veille au soir, plus de six mille per sonnes sy rendirent pour s'assurer d'une bonne place et passerent la nuit, les uns dans des masures aban-

¹ Proces t 1 pp 89 213 — Journal dun bourgeois de Paris p 236 2 Journal d'un bourgeois de Paris pp 242 943 - Vallet de Viri ville Notes sur deux medailles de plomb relaties à Jeanne d'Arc dans Recue Archéolog que 1851 pp 49 433 - S Luce Jeanne d'Arc d Domremy chap \

³ Journal d'un bourges s de Paris p 236

données, le plus grand nombre dans les champs à la belle étoile. Le matin étant venu, ils ne virent point paraître frère Richard et l'attendirent en vain. Déçus et contristés, ils apprirent ensin que désense de prêcher avait été saite au bon frère!. Il n'avait rien dit dans ses sermons qui pût déplaire aux Anglais. Les habitants de Paris qui l'avaient entendu, le croyaient bon ami du régent et du duc de Bourgogne. Peut-être qu'il prit la fuite, ayant appris que la faculté de théologie voulait procéder contre lui. En esset, il professait des opinions singulières et dangereuses sur la fin du monde².

Frère Richard s'en fut à Auxerre. Et il alla prèchant par la Bourgogne et la Champagne. S'il était du parti du roi Charles il ne le laissa point paraître. Car, au mois de juin, les Champenois et spécialement les habitants de Châlons le considéraient comme un prud'homme attaché au duc de Bourgogne. Et nous avons vu que le 4 juillet il soupçonna la Pucelle d'être un diable ou une possédée³.

Elle ne s'y trompa pas. En voyant le bon frère se signer et jeter de l'eau bénite, elle comprit qu'il la prenait pour une chose horrible en manière de femme,

Journal d'un bourgeois de Paris, p. 237.

^{2.} Il reste à savoir comment l'anteur du journal dit d'Un bourgeois de Paris n'en fut pas scandalisé, tout bon universitaire qu'il était, mais, au contraire, s'édifia des propos de ce bon père. — Th. Basin, Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, t. IV, p. 104.

^{3.} J. Rogier dans Proces. t. IV, p. 290.

pour un fantôme forme par l'esprit du mal et a tout le moins pour une sorveère. Pourlant elle n'en fut pasoffin-sée comme elle l'avait ét. des soupçons de messure fean Fournier. A ce pretre, qui l'avait entendue en confession elle ne pardonnait pas de douter qu'elle fut bonne chrétienne. Vans frère Richard ne la connaissait pas il ne l'avait jamais vue D'ulleurs elle shabituait à ces façons. Le Connélable fière l'ues Milbeau, tant d'autres qui renaient à elle lui demandaient el elle était de Dieu ou du diable. Elle dit au bon précheur, sans colere, uvec un peu de moquerie.

— Approchez hardiment je ne menvolerai pas²
En même temps, frere Richard reconnaissait à lépreuve de leau benite et du signe de la croix que cette jenne fille n'était point un diable et qu'il n'y avait point de diable en elle Et comme elle se di-ait venue de Dieu il la crut pleinement et la lint pour un ange du Seigneur.

Il lui confia la raison de sa venue³ Ceux de Troyes doutaient qu'elle fût chose de Dieu, il sétait rendu a Saint Phal pour s'en éclaireir Wrintenant il savait qu'elle était cho e de Dieu et ce n'etait pas pour l'étonner il tenait comme certuin que l'année 1430 amenerait les plus grandes merreilles qu'on eut jamais

¹ Proces t II p 446

^{2.} Gruel Chron que de Richemont p 71 — Eberhard Windecke pp 1 9 1 9 3 Procès t. 1 p 100

⁴ Ibid t 1 p 100

⁵ Ib d t I pp 99 100 - Pelatur du g effer de La Rochelle p 343

vues, et il s'attendait à rencontrer un jour ou l'autre le prophète Élie marchant et conversant parmi les vivants. Dès ce moment, il s'attacha résolument au parti de la Pucelle et du dauphin. Il croyait le monde trop près de son terme pour s'intéresser au rétablissement du fils de l'Insensé dans son héritage; ce n'étaient pas les vaticinations de la Pucelle touchant le royaume de France qui l'attiraient vers cette sainte fille, mais il comptait que, après avoir établi la royauté de Jésus-Christ sur la terre des Lis, la prophétesse Jeanne et Charles, vicaire temporel de Jésus-Christ, conduiraient le peuple chrétien à la délivrance du Saint-Sépulcre, œuvre méritoire, qu'il convenait d'accomplir avant la consommation des siècles.

Jeanne dicta une lettre par laquelle, se disant au service du Roi du ciel et parlant au nom de Dieu lui-mème, elle mandait aux bourgeois et habitants de la ville de Troyes, en termes doux et pressants, de faire obéissance au roi Charles de France, et les avertissait que, bon gré mal gré, elle entrerait avec le roi dans toutes les villes du saint royaume et ferait bonne paix.

Voici cette lettre²:

JHEŞUS † MARIA

Très chiers et bons amis, s'il ne tient à vous, seigneurs, bourgeois et habitans de la ville de Troies, Jehanne la

^{1.} Journal d'un bourgeois de Paris, p. 235.

^{2.} J. Rogier, dans Proces, t. IV, p. 287.

Pucelle vous mande et fait sçavoir de par le roy du Ciel, son drottumer et souverain sei meur, duque elle est classeun jour en son service roul quo vois fassis a vian el est-classeun jour en son service roul quo vois fassis a vian el est-classeun jour sei la Paris qui que vienne contre et en ses bonnes villes du soinct royaume à l'ayde du roy lheus. Lonaulx François venés au devant du roy Chorlesset qu'il n'y ait point de faulte et ne vois doubles de voi corps ne de voz hens, se ainsi le factes. Et es ainsi ne le factes, je vois promect et certifie sur voz vies que nous entrerons à l'avde de Dieu en foulles les villes quy doubrent estre du sainet forvaulme, et y ferons bonne pux furmes quy que vienne contre. À Deu vois commant Dieu soit garde de vois si l'ur plaist. Re, ponce brief Devant la citte de Troyes escrit à Saint Fale, le mardi quatriesme jour de tuillet.

Au dos

\ux seigneurs bourgeois de la citc de Troyes

La Pucelle remit cette lettre au frure Richard, qui se chargea de la porter aux habitants²

De Saint Phal, suivant la voie romaine, l'armée s'avança vers Troyes' A cette nouvelle, le Conseil de la ville s'assembla le mardt 5, do bon matin, et envoya aux habitants de Reims une missive dont voici le sen.

« Nous attendons aujourd hui les ennemis du roi llenri et du duc de Bourgogne pour être assiégés par

¹ Il faut l re le lunds 4 ju llet

² J Rogier dans Proces L IV pp 237 233 290

³ Th Bout of Histoire de la tille de Trojes 1, 11 p 493

eux. A l'entreprise de ces ennemis, quelque puissance qu'ils aient, vu et considéré la juste querelle que nous tenons et les secours de nos princes qui nous ont été promis, nous sommes délibérés de nous garder de bien en mieux en l'obéissance du roi Henri et du duc de Bourgogne, jusques à la mort, comme nous avons juré sur le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, priant les habitants de Reims d'avoir souci de nous, comme frères et loyaux amis, et d'envoyer par devers monseigneur le Régent et le duc de Bourgogne, pour les requérir et supplier de prendre pitié de leurs pauvres sujets et de les venir secourir¹. »

Ce même jour, de Brinion-l'Archevêque où il avait pris logis, le roi Charles sit porter dès le matin, par ses hérauts, aux membres du Conseil de la ville de Troyes, des lettres closes, signées de sa main et scellées de son sceau, par lesquelles il leur faisait savoir que, sur l'avis de son Conseil, il avait entrepris d'aller à Reims pour y recevoir son sacre, que son intention était d'entrer le lendemain dans la cité de Troyes et qu'à cette sin il leur mandait et commandait de lui rendre l'obéissance qu'ils lui devaient et de se disposer à le recevoir. Il s'essorçait prudemment de les rassurer sur ses intentions, qui n'étaient point de tirer vengeance des choses passées. Il n'en avait point la volonté, disait-il; mais qu'ils se gouvernassent envers leur sou-

^{1.} J. Rogier, dans Proces, t, IV, pp. 288-289.

verain comme ils devaient, il mettrait tout en oubli el les tiendrait en sa bonne grâce!

Le Conseil refusa aux hérauts du roi Charles l'entrée de la uille, mus il reçut les lettres, les lut, en délibéra el fit connuttre aux hérauts la déliberation prise, dont once la substance

c. Les segmeurs chevrhiers et écuyers qui sont en la ville, de par le roi Henri et le duc de Bourgogne, ont avec nous, babitants de Troves, juré de ne faire entrer dans notre ville plus fort que nons, sans l'expres commandement du duc de Bourgogne. Eu égard a leur serment ceux qui sont dans la ville n'oceruent y mettre le roi Charles.

It les conseillers ajouterent pour leur excuse

« Quelque vouloir que nous ayons, nous, habitants, il nous faut regarder aux hommes de guerre qui sont dans la ville, plus forts que nous.»

Les conseillers firent afficher la lettre du roi Charles et, au-dessous, leur reponse?

Ils lurent en Conseil la lettre que la Pucelle avuit dictée de Saint Phal et remise au frere Richard. Le religieux navait pas prépar, ces bourgeois à la recevoir favorablement, car ils en rirent beaucoup

- Il n y a, dirent Ils, a cette lettre ni rime ni rai son Ce n'est que moquerie³

¹ J Rog er dans Proces t IV p 992 —Th Boutiot, Histoire de la ville de Troyes t. II p 494

² Ibid t. IV p 289 3 Ibid p 290

Ils la jetèrent au seu sans y faire de réponse. Ils disaient de Jeanne qu'elle était cocarde¹, c'est-à-dire toute niaise. Et ils ajoutaient:

— Nous la certifions être une folle pleine du diable². Ce même jour, à neuf heures du matin, l'armée commença de passer le long des murs et à prendre logis autour de la ville³.

Ceux qui campèrent au sud-ouest, vers les Hauts-Clos, purent admirer la cité qui dressait au milieu d'une vaste plaine ses longues murailles, ses portes guerrières, ses hautes tours et son beffroi. Ils voyaient à leur droite l'èglise de Saint-Pierre dont l'ample vaisseau, sans flèches ni tours, s'élevait au-dessus des toits⁴. C'est là que huit ans auparavant avaient été célébrées les fiançailles du roi Henri V d'Angleterre avec madame Catherine de France. Car, en cette ville de Troyes, la reine Ysabeau et le duc Jean avaient fait signer au roi Charles VI, privé de sens et de mémoire, l'abandon du royaume des Lis au roi d'Angleterre et la déchéance de Charles de Valois. Madame Ysabeau avait assisté aux fiançailles de sa fille, vêtue d'une robe

Y nous fault prandre la coquarde, Qui veult les François gouverner.

Vers 12689-90.

^{1.} Dans le Mistère du siège d'Orlèans l'anglais Fauquembergue traite aussi Jeanne de « coquarde » :

^{2.} J. Rogier, dans Proces, t. IV, p. 290.

^{3.} Ibid. - Th. Boutiot, Histoire de la ville de Troyes, t. II, p. 492.

^{4.} L. Pigeotte, Étude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes, p. 9. — A. Baheau, Les vues d'ensemble de Troyes, Troyes, 1892, in-8°, p. 13. — A. Assier, Une cité champenoise au XV siècle, Paris, 1875, in-8°.

de damas de soie bleue et d'une houppelande de velours noir fouiree de quinze cents ventres de menu vair, apres quoi elle avait fait venir pour se distraire, ses orseaux chanteurs chardonnerets ninsons, tarins et linois!

A l'arrivee des Français la plupait des habitants étaient sur les murs regardant moins en ennemis qu'en curieux et semblaient ne rien craindre, ils cherchaient surtout a voir le roi2

La ville était forte le duc de Bourgogne pourvoyait depuis longtemps a ce qu'elle fût en état de défense En 141" et 1419 ceux de Troyes comme en 1428 ceux d Orléans avaient ra é leur, faubourgs et démoli tou tes les maisons situées hors de la ville a deux ou troi cents pas des remparts Larsenal etait pourvu, les magasins regorgeaient de vivres mais la garnison anglobourguignonne ne se composait que de trois cent cinquante a quatre cents hommes?

Ce meme jour encore a cinq heures de l'apres midi les con eillers de la ville de Troyes manderent aux habitants de Reims l'arrivée des Armagnacs, leur envoyerent copie de la lettre de Charles de Vatois de

¹ Co ples de l'argenterse de la resne dans Jean Chart er Chronique t III pp 236 237 - De Barante Histo re des ducs de Bourgogne t III pp 129 12) - Vallet de V rav lle Histo re de Charles VII 1 1 p 216 -The Bout of Histore de la t lie de Trojes t II pp 418 419

² J Rog er dans Procès t II p 989

³ Ti Bout of Histore de las the de Trojes t II pp 391 418 419 -A 1ss er I ne c té champenouse au 11 siecle p 8

la réponse qu'ils y avaient faite et de la lettre de la Pucelle, qu'ils n'avaient donc pas brûlée tout de suite; et leur firent part de la résolution où ils étaient de résister jusqu'à la mort, au cas où ils fussent secourus.

Ils écrivirent semblablement aux habitants de Châlons pour les aviser de la venue du dauphin, et ils leur firent connaître que la lettre de Jeanne la Pucelle avait été portée à Troyes par frère Richard le prêcheur.

Ces écritures revenaient à dire : Comme tout bourgeois en pareille occurrence, nous risquons d'être pendus par les Bourguignons et par les Armagnacs, de quoi nous aurions grand regret. Pour conjurer autant que possible cette disgrâce, nous donnons à entendre au 'roi Charles de Valois, que nous ne lui ouvrons pas nos portes, parce que la garnison nous en empèche, et que nous sommes les plus faibles, ce qui est vrai. Et nous faisons connaître à nos seigneurs le Régent et le duc de Bourgogne que, la garnison étant trop faible pour nous garder, ce qui est vrai, nous demandons à être secourus, ce qui est loyal, et nous comptons bien ne pas l'être, car alors il nous faudrait subir un siège et risquer d'être pris d'assaut, ce qui est une cruelle extrémité pour des marchands. Mais ayant demandé à être secourus et ne l'étant pas, nous nous rendrons sans encourir de reproche. Le point important est de faire déguerpir la garnison, heureusement

^{1.} J. Rogier, dans Proces, t. IV, pp. 289, 290.

La discussion avait beaucoup dure quand la Pucelle survint et prophética

— Gentil dauphin, dit-elle, ordonnez à vos gens dassaillir la ville de Trojes et ne durez pas davantage en de trop longs conseils, car, en nom de Dien, avant trois jours, je vous ferai entrer dans la ville, qui serv vôtre par amour ou par puissance et courage Et en sera la fausse Dourgogne bien sotte

Pourquoi, contre I habitude, l'avait-on appelée au Conseil? Il sagissint de tirrer quelques coups de canon et de faire mine d'escalader les murs, de donner enfin un semblant de assaut. On le devait bien aux habitants de Troyes, à ces bourgeois, à ces gens d'Église, qui ne pouvaient décemment céder qu'à la force, et il fallait effrayer le menu peuple qui restait Bourguignon de cœur Probablement le seigneur de Trèves ou quelque autre jugeait que la petite sainte, en se montront sous les remparts, inspirerait aux ouvriers tisseurs de Troyes une terreur relieureise.

On n'eut qu'à la laisser fure. Au sortir du Conseil, els monta a cheval et, sa lance a la main, courut aux fosses, suivie d'une foule de chevalters, d'écuyers et d'artisans. L'attaque fut preparce contre le mur du nord-

retourcerà Guen II seg sant de savour comme le dit Dunous si lon irit i tout de suite sar Reims et non si lon retournerant à Gien, selon lopinion de Charter 1 Proces i III pp 13 117 — Chromague de la Puccelle, p 317 — Journal du méye, p 110 — Jean Charter, Chromague, i I p 94

² Proces, t Ill pp 13 14 117 -Jean Chartier, Chronique 1 1, p 96.

ouest, entre la porte de la Madeleine et celle de Comporté¹. Jeanne, qui croyait fermement que par elle la ville serait prise, excita toute la nuit les gens à apporter des fagots et à mettre l'artillerie en place. Elle criait : « A l'assaut! » et faisait le geste de jeter des fascines dans les fossés².

Cette menace produisit l'effet attendu. Les gens de petit état, voyant déjà la ville prise et s'attendant à ce que les Français vinssent piller, massacrer, violer, selon l'usage, se réfugièrent dans les églises. Quant aux clercs et aux notables, ils n'en demandèrent pas davantage³.

Charles de Valois ayant fait savoir qu'on pouvait aller à lui en toute sûreté, le seigneur évêque Jean Laiguisé, messire Guillaume Andouillette, maître de l'Hôtel-Dieu, le doyen du chapitre, les membres du clergé, les notables, se rendirent auprès du roi⁴.

Jean Laiguisé prit la parole. Il venait faire la révérence au roi et avait à cœur d'excuser ceux de la ville.

— Il ne tient pas à eux, dit-il, que le roi n'y entre à son bon plaisir. Le bailli et les gens de la garnison, qui sont bien de trois à quatre cents, gardent les portes

[—] Journal du siège, p. 111. — Chronique de la Pucelle, p. 78. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t. II, p. 225.

^{1.} Th. Boutiot, Histoire de la ville de Troyes, t. II, p. 497, note. — A. Assier, Une cité champenoise au XV° siècle, Paris, 1875, in-8°, p. 26.

^{2.} Proces, t. III, p. 117.

^{3.} Ibid., t. III, p. 117. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 96. — J. Rogier, dans Proces, t. IV, p. 296.

^{4.} J. Rogier, dans Procès, t. IV, p. 295. — Procès, pp. 13, 14, 17. — Chartier, Journal du siège, Chronique de la Pucelle. — Camusat, Mél. hist. part. II, fol. 214.

et soppo ent i ce quon les ouvre Quil plus au roi d avoir patience Jusqu's ce que J'ue Jurk a ceux de la ville le père qu'un utôt que je leur aurai park, ils donneront l'entree et seront els 1 sauce en sorte que le roi sera content d'eux!

Le rou r pou lant \1 (veque, lui exposa les rai ons de son voyage et les droits qu'il mait sur la ville de Troves - Jo pardouneru sans reserve, youta t il tout ce qui fit fait an temp pa & Letiendru les habitants d' Troves en parx et franchi e u l'exemple du roi saint Louis?

Jean Laiguise demanda que les gens d'entise qui avaient regale ou collations du feu roi Charles VI les gardassent et que ceux qui les maient du roi Henri d Angleterre pri sent lettres du roi Charles et qu'ils gardassent leurs bénéfices, au cas meme ou le roi en ent fact collation a dautres

Le roi y consentit et le seigneur aveque crut voir un nouveau Cyrus

ll rapporta ce colloque nu Conseil de la ville qui délibéra et conclut de rendre obéi sance au roi attendu son bon droit et moyennant qu'il ferait absolution génerale de tous les cas ne lu serait point de garnison et abolirut les aid s'excepti. la gabelle

¹ R lat on du greffier d' La Rochel e dans Re e H wrig e t. 15 p 342 — Chron que d' l'Peelle Journal d' s ge Char er Gill-s d Roye dans Chart er t. Hi p 40.

² J Rog er dans Proces t 11 p 296

³ O donnances des rois de Fra ce 1 Mil p 143 - Th Bout of

Sur quoi, le Conseil fit connaître, par lettres, cette résolution aux habitants de Reims en les exhortant à en prendre une semblable.

« Ainsi, dirent-ils, nous aurons même seigneur; vous préserverez vos corps et vos biens, comme nous avons fait. Car autrement nous étions perdus. Nous ne regrettons point notre soumission. Il nous déplait seulement d'avoir tant tardé. Vous serez joyeux de faire de même, d'autant que le roi Charles est le prince de la plus grande discrétion, entendement et vaillance qui de longtemps soit sorti de la noble maison de France 1, »

Frère Richard s'en fut trouver la Pucelle. Sitôt qu'il l'aperçut, et de fort loin, il s'agenouilla devant elle. Quand elle le vit, elle s'agenouilla pareillement devant lui, et ils se firent grande révérence. Rentré dans la ville, le bon frère prêcha abondamment le peuple et l'exhorta à se mettre en l'obéissance du roi Charles.

— Dieu, dit-il, avise à son succès. Il lui a donné pour l'accompagner et conduire à son sacre une sainte Pucelle qui, comme je le crois fermement, a autant de puissance à pénétrer les secrets de Dieu, qu'aucun saint du Paradis, excepté saint Jean l'Évangéliste².

Histoire de la ville de Troyes, t. II, p. 500. — A. Roserot, Le plus ancien registre des délibérations du Conseil de la ville de Troyes, dans Coll. de Doe. inédits sur la ville de Troyes, t. III, p. 175.

^{1.} J. Rogier, dans Procès, t. IV, pp. 295, 296.

^{2.} Relation du greffier de La Rochelle, dans Revue Historique, t. IV, p. 342.

Cétait le moins que le bon frère laissat au-dessus de la Pucelle le premier des saints, l'apôtre qui avait reposé sa tête sur la postrine de Jésus, le prophète qui devait revenir sur la terre, à la consommation des siècles, avant peu

- Si elle voulait, disait encore frère Richard, elle pourrait faire entrer tous les gens d'armes du roi pardessus les murs, et comme il lui plairait. Flle peut beaucoup d'autres choses encore

Ceux de la ville avaient grande foi et confiance en ce bon pere qui parlait bien. Ce qu'il disait de la Pucelle leur parut admirable et les tourna a l'obéissance d'un roi si bien accompagné. Ils crièrent tous d'une voixi -

- Vive le roi Charles de France!

Il fallast maintenant traiter avec le baills, qui n'était pas intraitable, puisqu'il avait souffert cette allée et venue de la ville au camp et du camp à la ville, et trouver un moyen honnête de se débarrasser de la garnison A cet effet, précédée du seigneur évêque, la commune alla tres nombreu-e vers le bailli et les capitaines et les somma de mettre la ville en súreté. Ce dont ils étaient bien incapables, car de délivrer une ville qui ne voulait pas être délivrée et de chasser trente mille Français, ils ne le pouvaient vraiment faire

Comme les habitants l'avaient prévu, le bailli se

¹ Relation du greff er de La Rochelle, dans Revue Historique t IV, p 342

² J Rogier, dans Proces, t IV, pp 296 297.

trouvait dans un grand embarras. Ce que voyant, les conseillers de la ville lui dirent :

— Si vous ne voulez tenir le traité que vous avez fait pour le bien public, nous mettrons les gens du roi dans la ville, que vous le veuillez ou non.

Le bailli et les capitaines se refusèrent à trahir les Anglais et les Bourguignons qu'ils servaient, mais ils consentirent à s'en aller. C'est tout ce qu'on leur demandait .

La ville ouvrit ses portes au roi Charles. Le dimanche 10 juillet de très bon matin, la Pucelle entra la première dans Troyes, avec les communes dont elle était aimée si chèrement. Frère Richard l'accompagnait. Elle mit les gens de trait le long des rues que devait suivre le cortège, afin que le roi de France traversât la ville entre une double haie de ces piétons qui l'avaient suivi et grandement aidé².

Tandis que Charles de Valois entrait par une porte la garnison bourguignonne sortait par une autre³. Comme il avait été convenu, les gens du roi Henri et du duc Philippe emportaient leurs armes et leurs biens. Or, dans leurs biens, ils comprenaient les prisonniers du parti français, qu'ils avaient reçus à ran-

^{1.} Procès, t. III, pp. 13 et 117; t. IV, pp. 296, 297. — Jean Chartier, Chronique, t. III, p. 205. — Th. Boutiot, Hisloire de la ville de Troyes, t. II, pp. 499, 500. — M. Poinsignon, Hisloire générale de la Champagne et de la Brie, Châlons, 1885, t. I, pp. 352 et suiv. — A. Assier, Une cité champenoise au XV° siècle, Paris, 1875, in-12, pp. 16, 17.

^{2.} Proces, t. I, p. 102. - Chronique de la Pucelle, p. 319.

^{3.} Chartier, Journal du siège, Chronique de la Pucelle, loc. cit.

con Ils navaient pas lout a fait tort, semble i il selon les usages et coutumes de la guerre, mais cétait pité de voir ces gens du roi Charles emmenés ainsi captis à la venue de leur seigneur. La Pucelle en fut arctie et son bon occur s'émut. Elle courut à la porte de la ville ou déja les geus de guerre étaient réunis avec armes et bagages. Elle 3 trouva les seigneurs de Rochefort et Philibert de Moslant. Les capitaines neutendaient pas de cette oreille-là

 Cest fraude et malice lui dirent ils de venir aiusi contre le traité

Cependant les prisonniers priaient à genoux la sainte de les garder

— En uom Dieu sécria t-elle ils ne partiront pas¹ Duraut cette altercation un écuyer bourgungnon fusiant a part lui sur la Pucelle des Armagnacs des réflexions qu'il révéla par la suite « Gest par ma foi songeait il la plus simple chois que je us oncques En son fait it ny a in rime in raison, nou plus qu'en le plus sot que je us oncques de ne la compare pas à si vuillante femme comme madame d'Or, et les Bourguignons ne font que se moquer de œux qui ont peur d'elle! »

Pour entendre la finesse de cette plaisanterie il faut

¹ Jean Charl er Chronige et I pp 95 96 — Journal du siège p 112 — Chronique de la Pucelle p 319

J Rogier dans Procés L. II. pp 296-297

savoir que madame d'Or, haute comme une botte, tenait l'emploi de sotte auprès de monseigneur Philippe .

La Pucelle ne put s'entendre, au sujet des prisonniers, avec les seigneurs de Rochefort et de Moslant. Ils avaient pour eux le droit de la guerre. Elle n'avait pour elle que les raisons de son bon cœur. Ce débat parut fort plaisant aux gens d'armes des deux obéissances. Quand il en fut instruit, le roi Charles sourit et dit que, pour appointer les parties, il payerait la rançon des prisonniers, qui fut fixée à un marc d'argent par tête. Les Bourguignons, en recevant cette somme, louèrent fort le roi de France de ses grandes manières ².

Ce même jour de dimanche, environ neuf heures du matin, le roi Charles fit son entrée. Il avait revêtu ses habits de fête, éclatants de velours, d'or et de pierreries; le duc d'Alençon et la Pucelle, tenant sa bannière à la main, chevauchaient à ses côtés; il était suivi de toute sa chevalerie. Les habitants allumèrent des feux de joie et dansèrent des rondes; les petits enfants crièrent: « Noël! » frère Richard prècha 3.

^{1.} Lefèvre de Saint-Remy, t. II, p. 168. — S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, pp. CLXXIII, CLXXIV. — P. Champion, Notes sur Jeanne d'Arc, I. Madame d'Or et Jeanne d'Arc, dans le Moyen Age, juillet-20ût, 1907, pp. 193-199.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 319. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 96. — Journal du siège, p. 112. — « Un prince de façon », Martial d'Auvergne, Vigiles, t. I, pp. 106, 107.

^{3.} Procès, t. I, p. 102. - Lettre de trois gentilshommes angevins, dans

La Pucelle fit ses devotions dans les églises 1 n une de ces églises elle tint un enfant sur les fonts du baptème. On lui demandait souvent, comme à une princesse ou à une sainte femme, de tre marraine den tants qu'elle ne connaissent pas et qu'elle ne devant jumais revoir. Elle donnait de preference aux garçons le nom de Charle pour l'honneur de son roi, et aux filles son nom de Jeanne. I'lle nommant parfois aux ses filleuls comme les mires voultuent!

Le lendemain It juillet l'armée qui était restée aux champs sous le commandement de messire Ambroise de Lors' traversa la ville Lentree des gons d'armée était un fléau aussi redoute des Lourgeois que la peste noire? Le roi Charle qui traitnit les habitants de Trojes avec d'extremes ménagements prit soin de contenir le fléau Par son commandement, les hérauls crièrent que nul ne fût si hardi, sous peine de la hari, d'entier dans les misons et de ren prendre contro le gré et la volonté de ceux de la valle?

Procès t 1 p 130 — Relation du graffier de La Rochelle p 319 — Chrènique de la Pucelle p 319 — Morosin i III p 1°6 — Th Bout of Hultoire de la tille de Trojes t, II pp 501 et su v

¹ Procès t 1 p 103

^{*} T Babeau Le guet et la n l ce bourgeoise à Troyes pp 4 et suiv

³ Relation du greff er de La Rochelle p 332 — Chronique de la Pucclle p 379 — Journal dus 1/32 p 112 — Th Baut of Histo re de la ville de Troyes 1 ll p 500 — A Roserot Le plus ancien reg stre des dichèra tions du Conseit de Treyes dans Coll de Documents incli 1s de la ville de

Toyes Lill pp 15etsny

CHAPITRE XVIII

LA CAPITULATION DE CHALONS ET DE REIMS. LE SACRE.

Au sortir de Troyes, l'armée royale s'engagea dans la Champagne pouilleuse, traversa l'Aube vers Arcis et prit son logis dans Lettrée, à cinq lieues de Châlons. De Lettrée, le roi envoya son héraut Montjoie à ceux de Châlons pour leur demander de le recevoir et de lui rendre pleine obéissance¹.

Les villes de Champagne se tenaient comme les doigts de la main. Quand le dauphin était encore à Brinion-l'Archevêque, les habitants de Châlons en avaient été instruits par leurs amis de Troyes. Ceux-ci les avaient même avertis que frère Richard, le prêcheur, leur avait porté une lettre de Jeanne la Pucelle. Sur

^{1.} J. Rogier, dans Procès, t. IV, p. 298. — Morosini, t. III, p. 179. — Ed. de Barthélèmy, Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne, pièces just. n° 25, pp. 334-335.

quoi ceux de Chálons écrivirent aux habitants de Reims

« Nous avons été fort ébaha du frere Richard Nous pensions que ce fut un tres bon prud homme. Vais il est devenu sorcier Nous vous mandons que les habi tants de Trejes font forte guerre aux gens du dauphin Nous avons intention de resister de toute notre puis sance à ces ennemis!

Ils ne pensaient pas un mot de ce qu'ils écrivaient et ils savaient que ceuv de Reims u en creyaient nen Mais il importait de montrer une grande lovanté au due de Bourgogne avant de recevoir un autre mattre

Léveque comte de Chilons unt a Lettree au-devant du roi et lui reinit les cles de la ville Cétait Jean de Montbeliard-Sarrabruck, des sires de Commercy²

Le 14 juillet, le roi entra avec son armée dans la ville de Châlons? La Pucelle y trouva quatre ou einq paysans de son village, qui venaient la voir, entre autres Jean Mord un de ses parrains Laboureur de son état âge de quarante trois aus environ, il s'était

ter Chromque 1 1 pp 96-91 - Chromque des Corde ers fol. 8 v -E de Barthél my Chalons pendant l'emas on anglaise Châlons 18:1 p 16

¹ J Ro_o er dans Procès t II pp 290 291 — Var n Archives légala luves de la ville de Re ma Statuts L I pp 596 et valv (Coll des documents inéd to sur l'Iluto re de France 1885)

² Gallia Chri tana t V col 891 895 — Chronique de la Puccile pp 319-370 — Jean Chart er Chronique t I p 96 — L Darbal Histoire de la tille de Chélona 1855 (2 vol n. 4.) t. I p 350 — S Luce Jeanne

d'Arc d Domremy p éces just n 33 — Moros n 1 III p 189 n 2 3 J Rog er dans Procès t IV p 238 — Lell edeiro s gent l hommes an ge ns dans Procès t V p 130 — P recval de Ca., ny n 158.— Jean Char

enfui avec la famille d'Arc à Neufchâteau, au passage des gens de guerre. Jeanne lui donna une robe rouge, qu'elle avait portée¹. Elle vit aussi à Châlons un autre laboureur plus jeune que Morel d'une dizaine d'années, Gérardin d'Épinal, qu'elle appelait son compère, comme elle appelait Isabellette, femme de Gérardin, sa commère, pour la raison qu'elle avait tenu sur les fonts leur fils Nicolas et qu'une marraine est une mère en esprit. Au village, Jeanne se défiait de Gérardin, qui était Bourguignon; à Châlons, elle lui montra plus de consiance et, l'entretenant des progrès de l'armée, lui dit qu'elle ne craignait rien hors la trahison2. Elle avait déjà de sombres pressentiments; sans doute elle sentait que désormais la candeur de son âme et la simplicité de sa pensée étaient trop rudement combattues par la malice des hommes et les forces confuses des choses; déjà monseigneur saint Michel, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite ne lui parlaient plus avec autant de clarté que devant, faute de pénétrer dans les chancelleries de France et de Bourgogne, qui n'étaient pas choses du ciel.

Ceux de Châlons, à l'exemple de leurs amis de Troyes, écrivirent aux habitants de Reims qu'ils avaient reçu le roi de France et qu'ils leur conseillaient de faire de même. En cette lettre, ils disaient qu'ils avaient trouvé le roi Charles doux, gracieux, pitoyable et miséricor-

^{1.} Procès, t. II, pp. 391-392.

^{2.} Ibid., t. II, pp. 421-423.

dieux, et, dans le fait, ce roi prenait en douceur ses villes de Champagne Ceux de Châlons ajoutment qu'il étut de haut entendement, beau de sa personne et de beau maintien! Cétait beaucoup dire

Les liabitants de Reims se comportaient avec prudence A la venue du roi de France, en même temps qu'ils lui envoyment des messagers pour l'avertir que les portes de la ville lui seraient ouvertes, ils donnaient avis à leur seigneur le duc Philippe, ainsi qu'aux chefs anglais et bourguignons, des progrès de l'armée royale, selon ce qu'ils en pouvaient swoir, et ils leur mandaient de fermer le passage aux ennemis? Mus ils n'étaient pas pressés d'obtenir des secours pour la défense de leur ville, comptant que, s'ils n'en recevaient pas, ils se rendraient un roi Charles sans encourir aucun blime des Bourguignons, el qu'ainei ils nauraient rien a craindre de l'un et l'autre parti Pour l heure, ils gard nent deux loyautés, ce qui n'etail pas trop d'une en ces conjonctures difficiles et périlleuses Qu'and on voit comme ces villes de Champagne pratiquaient ingenieusement l'art de changer de mattre, il est le : de savoir que de cet art dépendant le salut de leu corps et de kurs biens

Dès I 1" juillet, le capitume Philibert de Moslant leur écrivit de Mogent-sur-Seine, on il se trouvait avec

¹ J P v er dans Prixes L IV pp 295 296 - Vann, Archives de Peint Link, L I p 601 - II Jadart, Jeanne d'Are à Reinus, pp 13 et suit

I I Box er toe est - Varia p .09

sa compagnie bourguignonne, que, s'ils avaient besoin de lui, il les viendrait secourir en bon chrétien. Ils firent mine de ne pas entendre. Après tout, le seigneur Philibert n'était pas leur capitaine. Ce qu'il en pensait faire n'était, comme il le disait, que par charité chrétienne. Les notables de Reims, qui ne voulaient pas être sauvés, avaient à se garder surtout de leur naturel sauveur, le sire de Chastillon, grand queux de France, capitaine de la ville. Et il fallait qu'ils lui demandassent secours de façon qu'ils n'obtinssent pas ce qu'ils demandaient, de peur d'être comme les Israélites de qui il est écrit: Et tribuit eis petitionem eorum.

Alors que l'armée royale était encore sous Troyes, un héraut se présenta devant la ville de Reims, portant une lettre donnée par le roi, à Brinion-l'Archevêque, le lundi 4 juillet. Cette lettre fut remise au Conseil. « Vous pouvez bien avoir reçu nouvelle, disait le roi Charles aux habitants de Reims, de la bonne fortune et victoire qu'il a plu à Dieu nous donner sur les Anglais, nos anciens ennemis, devant la ville d'Orléans et, depuis lors, à Jargeau, Beaugency et Meung-sur-Loire, en chacun desquels lieux nos ennemis ont reçu très grand dommage; tous leurs chefs et des autres jusqu'au nombre de quatre mille y sont morts ou demeurés prisonniers. Ces choses étant advenues

^{1.} J. Rogier, dans Proces, t. IV, pp. 286 et suiv. - Varin, pp. 600 et suiv.

^{2.} H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 18. - Dom Marlot, Hist. Metrop. Remensis, t. 11, pp. 709 et suiv.

dieux, et, dans le fait, ce roi prenait en douceur ses villes de Champagne Ceux de Châlons ajoutaient qu'il était de haut entendement, beau de sa personne et de beau maintien. Cétait beaucoup dire Les habitants de Reims se comportaient avec pru-

dence A la venue du roi de France, en même temps qu'ils lui envoyaient des messagers pour l'avertir que les portes de la ville lui seraient ouvertes, ils donnaient avis à leur seigneur le duc Philippe, ainsi qu'aux chefs anglais et bourguignons, des progres de l'armee royale, selon ce qu'ils en pouvaient savoir, et ils leur mandaient de fermer le passage aux ennemis2 Mais ils nétaient pas pressés d'obtenir des secours pour la defense de leur ville, comptant que, s'ils n'en recevaient pas ils se rendraient au roi Charles sans encourir aucun blame des Bourguignons, et qu'ainei ils nauraient rien a craindre de l'un et l'autre parti Pour l heure, ils gardaient deux loyautés, ce qui n était pas trop d'une en ces conjonctures difficiles et périlleuses Quand on voit comme ces villes de Champagne pratiquaient ingemeusement l'art de changer de maître, it est bo de savoir que de cet art dépendait le salut de leurs corps et de leurs biens

Dès le 1er juiltet, le capitaine Philibert de Moclant teur écrivit de Nogent sur Seine, ou il se trouvait avec

¹ J Rog er dans Proces t II pp 295 - Varin Arch ves de Peims Statuts t. 1 p 601 - Il Jadart Jeanne d'Arc a Reims pp 13 et su F

² J Rog er loe est - laran p a99

sa compagnie bourguignonne, que, s'ils avaient besoin de lui, il les viendrait secourir en bon chrétien!. Ils sirent mine de ne pas entendre. Après tout, le seigneur Philibert n'était pas leur capitaine. Ce qu'il en pensait faire n'était, comme il le disait, que par charité chrétienne. Les notables de Reims, qui ne voulaient pas être sauvés, avaient à se garder surtout de leur naturel sauveur, le sire de Chastillon, grand queux de France, capitaine de la ville². Et il fallait qu'ils lui demandassent secours de façon qu'ils n'obtinssent pas ce qu'ils demandaient, de peur d'être comme les Israélites de qui il est écrit : Et tribuit eis petitionem corum.

Alors que l'armée royale était encore sous Troyes, un héraut se présenta devant la ville de Reims, portant une lettre donnée par le roi, à Brinion-l'Archevèque, le lundi 4 juillet. Cette lettre fut remise au Conseil. « Vous pouvez bien avoir reçu nouvelle, disait le roi Charles aux habitants de Reims, de la bonne fortune et victoire qu'il a plu à Dieu nous donner sur les Anglais, nos anciens ennemis, devant la ville d'Orléans et, depuis lors, à Jargeau, Beaugeney et Meung-sur-Loire, en chacun desquels lieux nos ennemis ont reçu très grand dommage; tous leurs chefs et des autres jusqu'au nombre de quatre mille y sont morts ou demeurés prisonniers. Ces choses étant advenues

^{1.} J. Rogier, dans Procès, t. IV, pp. 286 et suiv. — Varin, pp. 600 et suiv. 2. H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 18. - Dom Marlot, Hist. Metrop.

Remensis, t. II, pp. 709 et suiv.

plus par grace divine que par œuvre humaine, selon lavis des princes de notre sang et hguage et des conseillers de notre Grand Conseil, nous nous sommes acheminés pour aller en la ville de Reims recevoir notre sacre et couronnement Gest pourquoi nous vous mandons que, sur la loyaule et obeissance que vous nous devez, vous vous disposiez a nons recevoir dans la manière accoutumée, et comme vous avez fait a légard de nos prédécesseurs! »

Ft le roi Charles, usant envers le peuple de Reims de la même béniguité prudente qu'il avait montre a ceux de Troyes, faisant pleine promesse de pardon et doubli

 Que les choses passées, disait il, et la crainte que jen eusse encore mémoire ne vous stretent par Sojez assurés que, si vous vous conduisez envers moi comme vous devez je vous traiteru en bons et loyaix sujets »

Même il leur demandait d'envojer des notables trailer avec lui « Si pour être mieux informes de nos inten tions quelques uns de la ville de Reims voulaient venir vers nous avec le her uit que nous vois envojons, nous en serions tres content. Ils y pourront aller sûrement en tel nombre qu'il leur plairit »

Au reçu de cette lettre, le Con-eil fut convoqué, mais il se trouvi que les échevins ne furent point en

¹ J Roguer dans Proces t IV p 291 - L Paris dans Cabinet Historique 1855 t I p 68

² J Rogier dans Proces t IV p 991

nombre pour délibérer; ce qui les tira d'un grand embarras. Ensuite de quoi ils firent assembler la commune par quartiers, et ils obtinrent des bourgeois ainsi consultés cette déclaration cauteleuse : « Nous entendons vivre et mourir avec le Conseil et les notables. Nous nous comporterons selon leur avis, en bonne union et paix, sans murmurer ni faire de réponse, si ce n'est par l'avis et ordonnance du capitaine de Reims et de son lieutenant!. »

Le sire de Chastillon, capitaine de la ville, était alors à Château-Thierry avec ses lieutenants, Jean Cauchon et Thomas de Bazoches, tous deux écuyers. Les habitants de Reims jugèrent utile de mettre sous ses yeux la lettre du roi Charles; leur bailli, Guillaume Hodierne, se rendit auprès du seigneur capitaine et la lui montra. Le bailli répondit parfaitement au sentiment des habitants de Reims: il demanda au sire de Chastillon de venir, mais il le lui demanda de manière que le sire de Chastillon ne vînt pas. C'était le point essentiel; car, à ne le pas appeler, on se mettait en trahison ouverte, et, s'il venait, on risquait de subir un siège plein de calamités et de dangers.

A ces fins, le bailli déclara que les habitants de Reims, désireux de communiquer avec leur capitaine le recevraient accompagné de cinquante chevaux seulement; en quoi ils montraient leur bon vouloir; ayant

^{1.} J. Rogier, dans Proces, t. IV, pp. 292, 293. — H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, pp. 17 et suiv.

le droit de ne point recevoir garnison dans leur ville, ils consentaient à 3 laisser entrer cinquante lances, ce qui allait bien à deux cents combattants. Le sire de Chastillon comme les habitants l'avaient prévu, jugea qu en l'occurrence ce n'était pas assez pour sa sûreté et il mit, comme conditions I sa venue que la ville fut emparee et munie qu'il 3 entrât avec trois ou quatre cents combattants qu'il en cût la garde ainsi que du château avec cinq ou six notables pris, autant dire, comme otages A ces conditions il étut disnit il prêt a vivre et à mourir pour eux

Il s'achemina avec sa compagnie jusque auprès de la ville et là fit savoir aux habitants qu'il était venu les aider Il leur manda que dans cinq ou six semaines sans faute une belle et grande armée anglaise débarquée à Boulogne marcherait a leur secours?

A la vérité les Anglais levaient des troupes autant qu'ils pouvaient et faisaient flèche de tout bois lls armaient disait-on jusqu'aux prêtres. Le Régent em ployait à sa guerre les croisés débarqués en France que le cardinal de Winchester conduisait contre les Hussites Et comme bien on pense, le conseil du roi

¹ J Rog er dans Proc s t IV pp 292 293 - Var n Arch es de Re ms pp 910 91? - U Jadart Jeanne d'Arc a Re ms p 18

² J Rog er dans Proces t I pp 939 291 - U Jadart Jea ne d'Are a Re ms pp 18-19

³ Fauquembergue dans Proces t IV p 451 — Jean Charl er Chronque t I pp 101 102 — Journal du nege p 118 — Rymer Fædere t X p 434 — S Bougenot Aot es et Extra is des manuscris interessant

i Histo re de France conserver à la B bi otheque imperiale de Vienne P 69

Henri ne négligeait pas d'avertir les habitants de Reims des armements qu'il ordonnait. Le 3 juillet, il les avisait que des troupes étaient en passage de mer, et le 10, Colard de Mailly, bailli de Vermandois, leur faisait savoir que ces troupes étaient déjà passées. Mais ces nouvelles ne donnaient pas grande confiance aux Champenois dans la force des Anglais et lorsque le sire de Chastillon leur promit, à quarante jours, une grande et belle armée d'outre-mer, le roi Charles chevanchait à quelques lieues de leur ville avec trente mille combattants. Le sire de Chastillon s'aperçut qu'il était joué, ce dont il avait en déjà quelque soupçon. Les habitants de Reims refusèrent de le recevoir. Il ne lui restait plus qu'à tourner bride et à rejoindre les Anglais¹.

Le 12 juillet, ils requrent de monseigneur Regnault de Chartres, archevêque duc de Reims, une lettre les priant de se disposer à la venue du roi².

Ce même jour, le Conseil de ville s'étant assemblé le greffier commença d'inserire sur le registre des délibérations le procès-verbal de la séance :

« Après ce qu'on a exposé à Monseigneur de Chastillon, comment il estoit capitaine, et les seigneurs et autre multitude de peuple qui 3..... »

Il n'en écrivit pas davantage. Tronvant difficile de

⁻ Raynaldi, Annales ecclesiatici, t. IX, pp. 77, 78. - Morosini, 1. IV, annexe XVII.

^{1.} J. Rogier, dans Proces, 1. 1V, pp. 291, 298.

^{2.} Ibid. - L. Paris, Cabinet Historique, 1865, p. 77.

^{3.} H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 19.

temoigner leur loyaut. aux Anglais en préparant le sacre du roi Charles et contraire à la prudence de reconnaître un nouveau prince sans y être forcés, les ettoyens renonçuent tout à coup à la parole qui est d'argent et se réfugiaient dans un silence d'or.

Le samedi 16, le roi Charles prit gite à quatre lieues de la ville du sacre, au château de Sept-Sault, construit plus de deux cents ans auparanant par les predécesseurs guerriers de messire Regnault et dont le fier donjon commandait le passage de la Vesle¹ Il 3 requi les bourgeois de Reims qui vinrent en grand nombre lui offirir pleine et entiere obéissance². Puis il se remit en marche avec la Pucelle et toute son armée, et ayant franchi s'i derniere étape sur la chaussée qui côtojat la Vesle, il entra dans la grande cité champenoise au tomber du jour, par la porte méridionale nommée Dieulimire, qui, devant lui, abaissa ses ponts et leva ses deux herses.³

La tradition voulait que le sacre fut célèbré, de préference, un dimanche, et cette regle se trouvait mentionnée dans un céremonal qui avait servi, croyait-on,

¹ Perceval de Cagor p 1.99 — Jean Chartier, Chronoque, p 97 —
Chronque de la Pucolle p 220 — Chronque des Cordelers, 50 8 v —
Journal du suce p 112 — Eeric er, Pobres ure là aprissera de Jeanné
d'Arc, p 119 — H Jadort, Jeanne d'ire à Renat, pp 20,21 — P Puno
tote une Seg Kauft, dans Tranoute de Fandeme de Renat, 1.11 p 328

Note au Sept Saulz, dans Travaux de l'Academie de Reuns, 191 20,21 — F. 1103 Votre au Sept Saulz, dans Travaux de l'Academie de Reuns, t. VI, p. 23 2 J. Rogier dans Procès, pp. 239 et surv — Dom Marlot, Histoire de la Ville de Reuns t. IV, Reuns, 1846 (4 vol. 11-4'), t. III, p. 176

³ H Jadart Jeanne d'Are a Reims, p 23

pour le sacre de Louis VIII et qui faisait autorité1. Les habitants de Reims travaillèrent pendant la nuit, asin que tout sut prêt pour le lendemain 2. Leur amour subit du roi de France les aiguillonnait et surtout la peur qu'il demeurat quelques jours dans la ville avec son armée. Ils ressentaient à recevoir et à garder des gens d'armes dans leurs murs une crainte commune aux bourgeois de toutes les villes, qui, dans leur épouvante, ne distinguaient point les hommes de guerre armagnacs des hommes de guerre anglais et bourguignons3. Aussi furent-ils diligents à préparer toutes choses, avec la ferme intention d'en payer le moins possible. Attendu que le sacre ne leur rapportait « ni profit ni honneur i », les échevins, d'habitude, en rejetaient la charge sur l'archevèque, qui en tenait, disaient-ils, les émoluments comme pair de France⁵.

Les ornements royaux déposés, après le sacre du feu

^{1.} Chronique de la Pucelle, pp. 322-323 note. — « Ce rituel date bien du XIII* siècle. Il nous a été conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de Reims qui paraît avoir été écrit vers 1274. » Communication de M. H. Jadart. — Varin, Archives de Reims, t. I, p. 522. — Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. III, p. 566, et t. IV, Pièces just., n° 142. — II. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 7.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 321. — Perceval de Cagny, p. 159. — Lettre de trois gentilhommes angevins, dans Procès, t. V, p. 128.

^{3.} Procès, t. I, p. 91.

^{4.} Thirion, Les frais du sacre, dans Travaux de l'Académie de Reims, 1894. — Voir dans Varin, Archives de Reims, la table des matières au mot: Sacre. — Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. III, pp. 461, 566, 640, 651, 819; t. IV, pp. 25, 31, 45.

^{5.} Chronique de la Pucelle, p. 321, note 2.

temoigner leur loyaute aux Anglais en preparant le sacre du roi Charles et contraire à la prudence de reconnaître un nouveau prance sans y être forcés les citoyens renonçaient tout a coup à la parole qui est d argent et se refugiaient dans un silence d'or

Le samedi 16 le roi Charles prit gite à quatre lieues de la ville du sacre au château de Sept Sault, construit plus de deux cents an anparavant par les prédéces seurs guerriers de messire Regnault et dont le sier donjon commandait le passage de la le le' Il v reçut les bourgeois de Reims qui vinrent en grand nombre lui offirir pleine et entiere obéissance? Puis il se remit en marche avec la Pucelle et toute son armée et ayant franchi sa dermere étape sur la chau sée qui côtoyait la Ve le 11 entra dans la grande cité champenoise au tomb r du jour par la porte méridionale nommée Dieuhmire qui devant lui abais-a ses ponts et leva ses deux herses3

La tradition voulait que le sacre fut celébré de pré ference un dimanche et cette règle se trouvait men tionnée dans un céremonial qui avait servi croyait on

¹ Perce al de Carny p 150 - Jean Chart er Chronsque p 91 -Chronique de la Pucel e p 379 - Ci ron que des Cordeliers fol 857-Journal du 1009 et p 370 — L'Iron que des Cordeices soi est Journal du 1009 et 112 — B riper Poème sur la Injuscene de Jeans d'Arc p 112 — H Jadast Jeanne d'Arc a Re nis pp 90 21 — F P 200 Voire sur Sept-Saulx das Transitus de l'Academie de Pe nis L VI p 38 2 J Rogier dans Procès pp *28 et su v - Dom Marlot Histo re de

la Valle de Reums L. IV Re m. 1816 (1 vol 18-4) L. III p 174 3 H Jadaet Jeanne d'Arc d Reums p 23

pour le sacre de Louis VIII et qui faisait autorité 1. Les habitants de Reims travaillèrent pendant la nuit, afin que tout fût prêt pour le lendemain 2. Leur amour subit du roi de France les aiguillonnait et surtout la peur qu'il demeurat quelques jours dans la ville avec son armée. Ils ressentaient à recevoir et à garder des gens d'armes dans leurs murs une crainte commune aux bourgeois de toutes les villes, qui, dans leur épouvante, ne distinguaient point les hommes de guerre armagnacs des hommes de guerre anglais et bourguignons³. Aussi furent-ils diligents à préparer toutes choses, avec la ferme intention d'en payer le moins possible. Attendu que le sacre ne leur rapportait « ni profit ni honneur 4 », les échevins, d'habitude, en rejetaient la charge sur l'archevèque, qui en tenait, disaient-ils, les émoluments comme pair de France⁵.

Les ornements royaux déposés, après le sacre du feu

^{1.} Chronique de la Pucelle, pp. 322-323 note. — « Ce rituel date bien du XIII° siècle. Il nous a été conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de Reims qui paraît avoir été écrit vers 1274. » Communication de M. H. Jadart. — Varin, Archives de Reims, t. I, p. 522. — Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. III, p. 566, et t. IV, Pièces just., nº 142. -H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 7.

^{2.} Chronique de la Pucelle, p. 321. - Perceval de Cagny, p. 159. - Lettre de trois gentilhommes angevins, dans Proces, t. V, p. 128.

^{3.} Procès, t. I, p. 91.

^{4.} Thirion, Les frais du sacre, dans Travaux de l'Académie de Reims, 4. Infrion, 2007 Parin, Archives de Reims, la table des matières au 1894. — Voir dans Varin, Archives de Reims, la table des matières au mot: Sacre. — Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. III, pp. 461, 566, 640, 651, 819; t. IV, pp. 25, 3I, 45.

^{5.} Chronique de la Pucelle, p. 321, note 2.

roi, dans le trésor de Saint-Denys, étaient aux mains des Anglais La couronne de Charlemagne, brillante de rubis, de saphirs et d'emerandes, fleuronnée de quatre fleurs de Lis, que recevaient les rois de France a leur couronnement, les Anglais voulaient la mettre sur la tete de leur roi Henri, ils se préparaient à ceindre le roi enfant de l'épee de Charlemagne, l'illustre Joyeuse, qui dormait dans son fourreau de velours violet, sous la garde de l'abbé bourguignon de Saint-Denys Aux Anglais aussi le sceptre que surmontait un Charlemagne d'or en habit d'empereur, la verge de justice terminee par une main en corne de licorne, l'agrafe dorée du manteau de saint Louis et les éperons dor, et le Pontifical contenant, dans sa reliure de vermeil émailée les cerémomes du sacre! On dut se contenter dune couronne ronservée dans le tresor de la cathédrale? Quant aux autre, insignes de la rojauté de Clovis, de saint Charlemagne et de saint Louis, on les représenterait comme on pourrait et il n'était pas mauvais apres tout que ce sacre gagné dans une chevauchee se sentit des travaux et des misères qu'il avait coutés et que la cérémonie participât en quelque chose de la pauvreté heroique des hommes d'armes et des

¹ C. Leber Des ceremonies du socre on Recherches historiques et ant ques sur les mœurs les coulumes les enstatutions et le droit public des Français dans l'ancienne monarchie Paris-Reims 1920 in 8° - A Lenoble, Histoire du sacre et du couronnement des rois et des reines de France Paris, 1825 in-8

² Proces t I p 91 - Varin 4rch ves de Reims 1 111, pp 509 et smr

gens des communes, qui y avaient conduit le dauphin. Les rois étaient sacrés par l'huile, car l'huile signifie renommée, gloire et sapience. Le matin, les seigneurs

de Rais, de Boussac, de Graville et de Culant furent

députés par le roi pour aller querir la Sainte Ampoule¹.

C'était une fiole de cristal que le grand prieur de

Saint-Remi tenait enfermée dans le tombeau de l'apôtre derrière le maître-autel de l'église abbatiale. Cette fiole contenait le saint chrème, dont le bienheureux Remi avait oint le roi Clovis, et elle était enchàssée dans un reliquaire en forme de colombe, parce qu'on avait vu la colombe du Paraclet apporter l'huile destinée au sacrement du premier roi chrétien. Il est vrai qu'on trouvait en de vieux livres qu'un ange était descendu du ciel avec l'ampoule miraculeuse2; mais ces incertitudes ne troublaient point les esprits, et l'on ne doutait pas, dans le peuple chrétien, que le saint chrème n'eût des vertus merveilleuses. On savait, par exemple, qu'il ne diminuait point à l'usage, et que la fiole restait toujours pleine, en présage et gage de la pérennité du royaume de France. Selon les observations des témoins, lors du sacre du feu roi Charles, l'huile n'avait pas diminué après les onctions 3.

Chronique de la Pucelle, p. 321. — Journal du siège, p. 113. — Varin, Archives de Reims, t. II, p. 569; t. III, p. 555.

^{2.} Flodoard, Hist. ecclesiæ Remensis, dans coll. Guizot, t. V, pp. 41 et suiv. — Euslache Deschamps, Ballade 172, t. I, p. 305, t. II, p. 104. – Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. II, p. 48, n° 1.— Vertot, dans Acadèmie des Inscriptions, t. II.

^{3.} Froissart, 1. II, ch. LXXIV.

roi, dans le trésor de Saint-Denys, Claient aux mains des Anglais La couronne de Charlemagne, brillante de rubis, de saphirs et d'émeraudes, fleuronnée de quatre fleurs de Lis, que recevaient les rois de France à leur couronnement, les Anglais voulaient la mettre sur la tête de leur roi Henri, ils se préparaient à ceindre le roi enfant de l'épée de Charlemagne, l'illustre Joyeuse, qui dormait dans son fourreau de velours violet, sons la garde de l'abbé bourguignon de Saint-Denys Aux Anglais aussi le sceptre que surmontait un Charlemagne d or en habit d'empereur, la verge de justice terminée par une main en corne de licorne, l'agrafe dorée du manteau de saint Louis et les éperons d'or, et le Pontifical contenant, dans sa reliure de vermeil émaillée, les cerémonies du sacre! On dut se contenter d'une couronne conservec dans le trésor de la cathédrale2 Quant aux autres insignes de la royauté de Clovis de saint Charlemagne et de saint Louis, on les représenterait comme on pourrait et il n'était pas mauvais apres tout que ce sacre gagné dans une chevauchée se sentit des travaux et des misères qu'il avait coûtés et que la cérémonie participat en quelque chose de la pauvreté héroique des hommes d'armes et des

¹ C Leber Des céremonies du sacre ou Recherches historiques et ant ques sur les maurs: les contames, les unitiations et le droit public des Français dans Lanciams monarche Paris Reuss 1855, us 5° — A Lenoble Historie et ascre et die couronnement des rois et er reines de France Paris,

¹⁸²⁵ in 8

2 Proces t 1 p 91 - Varin Arch ies de Reims t III, pp 5.9 et suit

Puis l'archevèque lui fit les onctions avec l'huile mystique, dont le Saint-Esprit fortifie les prètres, les rois, les prophètes et les martyrs et, nouveau Samuel, consacra le nouveau Saül, manifestant que toute puissance est de Dieu et que, à l'exemple de David, les rois sont les pontifes, les annonciateurs et les témoins du Seigneur. Cette effusion d'huile, dont étaient consacrés les rois dans Israël, rendait brillants et forts les rois de la France très chrétienne depuis Charlemagne, depuis Clovis, car, s'il reçut de saint Remi non proprement le sacre, mais le baptème et la confirmation, Clovis fut consacré en même temps chrétien et roi par le bienheureux évèque, au moyen de l'huile sainte, envoyée par Dieu lui-même à ce prince et à ses successeurs '.

Et Charles reçut les onctions présage de force et devictoire, car il est écrit au livre des Rois: « Samuel prit la fiole d'huile, la versa sur la tête de Saül et dit: Voici que le Seigneur t'a sacré prince sur son héritage, et tu délivreras son peuple des mains des ennemis qui l'environnent. Ecce unxit te Dominus super hereditatem suam in principem, et liberabis populum suum de manibus inimicorum ejus, qui in circuitu ejus sunt.» (Reg. I, x, 1, 6.)

Durant le mystère, comme on disait en ancien langage², la Pucelle demeurait au côté du roi. Elle tint un

^{1.} Chifletius, De ampula Remensi nova el acurala disquisitio, Anvers 1651, in-4°.

^{1651,} in-4°.
2. Lettre de trois gentilshommes angevins, dans Procès, t. V, p. 129. —
2. Lettre de trois gentilshommes angevins, dans Procès, t. V, p. 129. —
5. Boyer, Variante inédite d'un document sur le Sacre de Charles VII, Clermont et Orléans, 1881, in-8°.

A neuf heures du matin, Charles de Valois entra dans l'église avec une suite nombreuse. Le roi d'armes de France appela par leurs noms, devant le mailreautel, les douze pairs du royume Des six pairs laiques aucun ne répondit A leur place se présenlèrent le duc d Alençon les comles de Clermont et de Vendôme, les sires de Laval de la Tramouille et de Mullé

Des six pairs ecclésiastiques trois répondirent à l'appel du roi d'armes l'archevêque duc de Reims, l évêque comle de Châlons, l'évêque duc de Laon Les évêques défaillants de Langres, de Beauvus et de Noyon furent suppléés En labsence d'Arthur de Bretagne, connétable de 1 rance 1 épée ful lenue par Charles sire d'Albrel

Devant lautel se tenait Charles de Valois, revetu d habits fendus sur la poilrine et les épaules Il jura prennerement de conserver à l'Église paux et privilèges deuxiemement de préserver le peuple des exactions et de ne le pas trop charger, troisièmement, de gouverner avec justice et miséricorde 2

ll fut armé chevalier par son cousin d'Alençon 3

Lettres de tro s genl lahommes angev na dans Procès t 3 pp 127 129 - Mon trelet t IV ch Law - Perceval de Cagny p 159 - Rela tion du greffier de La Rochelle p 313 - Chron que de Tournas (t III du Recueil des Chron ques de Flandre) p 414 - Gall a Christiana t. IX col 551 t X1 col 698

² Chron que de la Pucelle p 32º note 1 — Collect on de Champagne vol 125 Sarre des vos foi 86

³ Perceval de Cagny p 159 — Chron q e de la Pucelle p 3** — Journal du sege p 114 - Jean Chart er Chronique t 1 p 97

On rapporte qu'alors la Pucelle s'agenouilla et, embrassant le roi par les jambes, lui dit avec des 'larmes:

— Gentil roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je levasse le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims recevoir votre saint sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume de France doit appartenir.

Le roi fit les présents d'usage. Il offrit au Chapitre un tapis de satin vert, ainsi que des ornements de velours rouge et de damas blanc. De plus, il posa sur l'aûtel un vase d'argent du prix de treize écus d'or. Le seigneur archevêque s'en empara malgré les réclamations des chanoines, mais il ne lui servit de rien de l'avoir pris, car il lui fallut le rendre².

Après la cérémonie, Charles ceignit la couronne, revêtit le manteau royal, bleu comme le ciel, fleuri de lis d'or, et traversa sur son coursier les rues de la ville de Reims. Le peuple en liesse criait: « Noël! » comme il avait crié à l'entrée de monseigneur le duc de Bourgogne.

Ce jour-là, le sire de Rais fut fait maréchal de France et le sire de la Trémouille comte; l'ainé des deux fils de madame de Laval, à qui la Pucelle avait offert

^{1.} Chronique de la Pucelle, pp. 322, 323. - Journal du siège, p. 114.

^{2.} Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. IV, p. 175. — H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 107.

moment déployé son étendard blune devant lequel le vieil étendard de Chandos avait reculé Puis d'autres turrent l'etendard à leur tour, son page Louis de Coutes, qui ne la quittant jamais, firre Richard le prècheur, qui l'avaitsuive a Chalons et à Reims' Dans un de ses reves, elle avait donné naguere une couronne éblouissante à son roi, elle sattendait à ce que cette couronne fût apportée dans l'église par des messagers clestes' Les saintes ne recevaient-elles pas communément des couronnes de la muin des anges? Un ange offirit à vantie Cécile une couronne tressée de roses et de lis Un ange donna à la vierge Catherinela couronne impéressable, que la sainte posa sur la tête de l'Impéretatree de Rome Mais la couronne étrangement riche et magnifique que Jeanne aftendait ne unit ponil

Larchevêque prit sur l'autel la couronne de prix modique fournie par le chapitre, et l'élèva à deux mains sur la tête du roi. Les douze pairs en œrcle autour du prince y portèrent le bras pour la soutenir Les trompettes éclatèrent, et le peuple cria «Nocl³1»

Ainsi fut oint et couronné Charles de France, issu de la royale ligoée du noble roi Priam de Troie la Grande Le mysière fut terminé à deux heures après midi

1 Proces t. I pp 101 300 — Chronique de la Pucelle p 32 — Leilre de tro s gentulshommes angevans dans Proces t 1 p 123 — Varia

D Mariot H Jadart for est 2 Proces t. I p 108

³ Lettre de trois gentilsbommes anges ns. dans Procès 1 \ p. 129

⁴ Moros ni 1 III p 181 - Lettre de tro s gentilshommes loc cul

35

échevins moroses allaient disputer aigrement les restes aux gens du roi 1.

Jacques d'Arc était venu voir ce couronnement auquel sa fille avait tant ouvré. Il logeait à l'enseigne de l'Ane rayé, rue du Parvis, dans une hôtellerie tenue par Alix, veuve de Raulin Morieau. En mème temps que sa fille, il revit son fils Pierre ². Ce cousin que Jeanne appelait son oncle et qui l'avait accompagnée auprès de sire Robert à Vaucouleurs, Durand Lassois, était pareillement venu aux fètes du sacre. Il parla au roi et lui conta tout ce qu'il savait de sa cousine ³. Jeanne trouva aussi à Reims un jeune compatriote, Husson Le Maistre, chaudronnier dans le village de Varville, à trois lieues de Domremy. Elle ne le connaissait pas, mais il avait bien entendu parler d'elle, et il était très familier avec Jacques et Pierre d'Arc ⁴.

Jacques d'Arc était un des notables de son village et peut-être le plus entendu aux affaires ⁵. Il ne s'était pas rendu à Reims à seule fin de voir sa fille chevaucher par les rues de la cité en habit d'homme; il venait

^{1.} Thirion, Les trais du sacre dans Travaux de l'Académie de Reims, 1894.— Dom Marlot, Histoire de la ville de Reims, t. 1V, p. 45, n. 1.— Varin, Arch. adm. de la ville de Reims, t. 11I, p. 39.

^{2.} Procès, t. 111, p. 198; t. V, pp. 141, 266. — H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, pp. 47, 48. — L'abbé Cerf, Le vieux Reims, 1875, pp. 35 et 110.

^{3.} Procès, t. 11, p. 445.

^{4.} Ibid., t. 111, p. 198.

^{5.} S. Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, pp. 1. et suiv.; preuve, 11, pp. 97, 100; supplément aux preuves, pp. 359, 362. — Boucher de Molandon, Jacques d'Arc, père de la Pucelle, sa notabilité personnelle, Orléans, 1885, in-8°.

le vin à Selles-en Berri, fut fait comte aussi. Le capitaine La llire reçut le comté de Longueville avec tout ce qu'il prendrait en Normandie.

Le roi Charles fut servi a diner en 1 hôtel épiscopal, dans l'ancienne ville ilu Tau, par le due d'Alençon et le comte de Clermont. La table rovale, selon la coutume, se prolongeait ilans la rue et le festin iléhordait sur toute la ville. C'était un jour de franche lippée et de commune frairie. Dans les maisons, sous les portes, sur les bornes, on faisait riraille, on se runit en cui-ine, il se devorait baufs par douzaines, moutons par centaines, poules e tapins par milliers. On se hourrait dénices, et comme on avut grand soif, on humait à plein pot les vins de Bourgozne et notamment le parfumé vin de Beaune. Le tres vieux cerf de la cour urchiépiscopale qui ctait de bronze et creux, on le transportait, a chaque couronnement, dans la rue ilu Parvis, on le remplissant de vin, et le peuple y venait boire comme a la fontaine l'inalement les bourgeois et habitants de la cité du bienheureux Reini, riches et pauvres empufirés, saouls de viandes et de vin, ayant hurlé « Nocl! » à plein gosier, tombaient endorms sur les fûts et les victuailles dont, le lendemain, les

¹ rouque de la Pucelle p 3³⁸ — Journal du suège p 114 ~ Perceval de Caguy p 159 ~ L'ettre de trous pentil hommes angevins dans Procèt t V p 129 — Jean Chart er Chron que t. I p 97 — Vallet de Viriville, Eusteire de Chorte III e 11 p 99 note 2

² Monstrelet t II p 333 - H Jadart Jeanne d tre à Reims p 39

touché, ce n'était pas incroyable, puisqu'il était manifeste que peu de temps auparavant, en l'an 1413, sœur Colette, qui professait la chasteté virginale, avait reçu de l'apôtre vierge un riche anneau d'or, en signe d'alliance spirituelle avec le Roi des rois. Sœur Colette faisait toucher cet anneau aux religieux et aux religieuses de son ordre, et elle le confiait aux messagers qu'elle envoyait au loin, afin de les préserver des périls de la route¹. La Pucelle attribuait aussi à son anneau de grandes vertus; toutefois elle ne s'en servait point pour opérer des guérisons².

On attendait d'elle les menus services qu'il était d'usage de demander aux saintes gens et parfois aux sorciers. Avant la cérémonie du sacre, les nobles et les chevaliers avaient reçu des gants, selon la coutume. L'un d'eux perdit les siens; il demanda, ou d'autres demandèrent pour lui, qu'elle les lui fit retrouver. Elle ne dit point qu'elle le ferait; cependant la chose fut sue et diversement jugée³.

Après le sacre du roi, si, mêlé au peuple dans la rue du Parvis, quelque clerc méditatif leva les yeux sur la haute face historiée de la cathédrale, déjà très vieille alors pour des hommes qui, connaissant mal les chroniques, mesuraient le temps sur la durée de

^{1.} Sanctissimæ virginis Coletæ vita, Paris, in-8° gothique sans date, feuillet 8, verso. — Bollandistes, AA. SS., mars, t. I, p. 611.

^{2.} Procès, t. 1, p. 104.

^{3.} Ibid., t. I, p. 104. - H. Jadart, Jeanne d'Arc'a Reims, p. 37.

demander au roi pour lui, pour ceux de son village, depouillés par les gens de guerre, une exemption d'impôts Cette demande, que la Pucelle transmit au roi, fut agréée Le 31 du même mois, le roi ordonnait que les habitants de Greux et de Domremy fussent francs de toutes tailles, aides, subsides et subventions . Les Élus de la ville payerent sur les demers publics les dépenses de Jacques d'Arc, et, quand il fut sur son depart, ils lui donnèrent un cheval pour relourner chez lui 2

Durant les cinq ou six jours qu'elle demeura a Reims, la Pucello se montra au peuplo Les humbles, les simples venaient a elle; les bonnes femmes lui prenaient les mains et faisaient toucher leurs anneaux au sien. Elle portait au doigt un petit anneau que sa mere lui avait donné, il était de laiton, autrement appelé aurichalque Laurichalque était, comme on disait, l'or des pauvres Cet anneau n'avait pas de pierre et portait au chaton les noms de Jhesus Maria, avec trois croix. Elle y tenait souventes fois les regards pieusement fixés parce qu'un jour elle l'avait fait toucher par madame sainte Catherine's Et que la sainte l'eût vraiment

¹ Proces, t V pp 137, 139

² lbid , t I, pp 141, 266, 267

³ Ibid , t 1, p 103

i Du Cange, Glossarum, aux mots Auruacum, electrum et leto -Vallet de Viriville, Les anneaux de Jeanne d'Arc, dans Mémoires de la Société des Antiquaires de France t XXX, janvier 1867

^{. 5} Proces, t I, pp 185, 238, Walter Bower, shid . t Il . p 480

- » Ces paroles de David ayant été entendues, elles furent rapportées à Saül. Et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla de cette manière: « Que » personne ne s'épouvante de ce Philistin, car moi, » ton serviteur, je suis prêt à aller le combattre. » Saul lui dit: « Tu ne saurais résister à ce Philistin ni » combattre contre lui, parce que tu es un enfant, et » que celui-ci est un homme nourri à la guerre depuis » sa jeunesse. » David répondit: « J'irai contre lui et » je ferai cesser l'opprobre d'Israël. » Saül dit donc à David: « Va! et que le Seigneur soit avec toi! »
- » David prit son bâton, choisit dans le torrent cinq pierres très polies et, tenant à la main sa fronde, il marcha contre les Philistins.
- » Et Goliath, lorsqu'il eut apercu David, voyant que c'était un bel enfant aux cheveux roux, lui dit : « Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un
- » bâton? » Mais David répondit au Philistin : « Tu
- » viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier. Mais
- » moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées,
- du Dieu des batailles d'Israël, auguel tu as insulté » aujourd'hui. Le Seigneur te livrera entre mes mains.
- Et que toute cette assemblée d'hommes recounaisse
- » que ce n'est point par l'épée, ni par la lance que Dien
- » sauve! Cette guerre est sa guerre et il vous livrera
- » dans nos mains. »
- » Le Philistin s'avança donc et marcha coutre David. Et David lança une pierre avec sa fronde et eu frappa

la vie humaine il vit sûrement, à gauche de l'arc agu qui surmonte la rose l'image colossale de Coliath dressé fierement dans son armure à écalles, et cette même figure répétée à droite de l'arc, dans l'attitude d'un homme chancelant et qui tombe. Alors ce clerc dut se rappeler ce qui est écrit au premier livre des Ros.

« Les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes pour combattre Israel Or il arriva qu'un homme, qu' était bâtard sortut du camp des Philistins II s'appelait Goliath il était de Geth et il avait six coudées et une palme de baut II était revêtu d'une curraise à écailles qui pesait eniq mille sicles d'airain Et il vini d'asant « Jai jete l'opprobre aux armées » d'Israel Donnez moi un homme qu'i vienne combattre » confire moi en un combat singulier »

, Or David enfant sen était allé à Bethléem pour pattre les troupeaux de son pere Vans David s'étant levé des la pointe du jour laissa a un serviteur le soin de son troupeau fi vint au fieu appelé Magafa ou l'armét. S'etait avancée pour donner la bataille Et voyant Goliuth il demanda « Qui est ce Philistin » incirconcis qui jette l'opprobre aux armées du Dieu » vinant? »

f « Ces sculptures (Gol ath et Dav d) oal été certa nement exécutées à la fin du x » ècle » (L. Dema son hotice hatorique sur la cothèdrale de Re ms. Re ms. « d. m. s. p. 44). La rose est de 1280 (H. Jadart Jonne d'Are a R. mr. p. 44).

neur, s'il ne tient en vous. Et vous faiz à savoir de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur et sur voz vie, que vous n'y gaignerez point bataille à l'encontre des loyaulx François, et que tous ceulx qui guerroient oudit saint royaume de France, guerroient contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain seigneur. Et vous prie et requiers à jointes mains, que ne faicles nulle bataille ne ne guerroiez contre nous, vous, vos gens ou subgiez; et croiez seurement que, quelque nombre de gens que amenez contre nous, qu'ilz n'y gagneront mie, et sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu de ceulx qui y vendront contre nous. Et a trois semaines que je vous avoye escript et envoié bonnes lettres par ung hérault, que feussiez au sacre du roy qui, aujourd'hui dimenche, xvije jour de ce présent mois de juillet, ce fait en la cité de Reims: dont je n'ay eu point de response, ne n'ouy oncques puis nouvelles dudit hérault. A Dieu vous commens et soit garde de vous, s'il lui plaist; et prie Dieu qu'il y mecte bonne pais. Escript audit lieu de Reims, ledit xvije jour de juillet. »

Sur l'adresse: « Au duc de Bourgoigne 1. »

Sainte Catherine de Sienne, à Reims, n'aurait pas écrit autrement. La Pucelle, bien qu'elle n'aimât pas les Bourguignons, sentait à sa manière et fortement combien la paix avec le duc de Bourgogne était désirable. C'est à mains jointes qu'elle le prie de ne plus faire la guerre en France. « S'il vous plait de guer-

^{1.} Procès, t. V, pp. 126-127.— Hennebert, Une lettre de Jeanne d'Arc aux Tournaisiens, dans Arch. hist. et litt. du Nord de la France et du Midi de la Belgique, nouv. série, t. I, 1837, p. 525. — Fac-similé dans l'Album des Archives départementales, n° 123.

le Philistin au front Et Goliath tomba le visage contre terre >

Alors le clerc qui méditait ces paroles du Livre songeart que, toujours semblable à lui-même, le Seigneur qui sauva Israel et abattit Goliath par la fronde d'un berger enfant avait suscité la fille d'un laboureur pour la délivrance du tres chrétien royaume et l'opprobre du Léopard

La Pucelle avut fait écrire de Gien, vers le 27 juin, au duc de Bourgogne, pour l'inviter a se rendre au sacre du roi N'ayant pas reçu de réponse, elle dicta, le jour même du sacre, une deuxième lettra au duc Voice cette lettre

+ JHESUS MARIA

Haultet reboubté prince, duc de Bourgoingne, Jehanne la Pucelle vous requiert de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, que le roy de France et vous, faciez bonne parx ferme qui dure longuement Pardonnez l'un a l'autre de bon cuer, entièrement, ainsi que doivent faire loyaulx chrestians, et s il vous plaist à guerroier, si alez sur les Sarrazins Prince de Bourgomgne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que requerir vous puis, que ne guerroiez plus ou saint royaume de France, et faictes retraire incontinent et briefment voz gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit saint royaume, et de la part du gentil roy de France, il est prest de faire paix à vous, sauve son hon-

¹ Voir le sacre de David et celui de Louis XII, par un peintre inconnu vers 1498 au Musée de Cluny - H Bouchet L'Exposition des Primitifs français La pe nture en France sous les Jalois Ity II planche C

neur, s'il ne tient en vous. Et vous faiz à savoir de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur et sur voz vie, que vous n'y gaignerez point bataille à l'encontre des loyaulx François, et que tons ceulx qui gnerroient oudit saint royaume de France, guerroient contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain seigneur. Et vous prie et requiers à jointes mains, que ne faicles nulle bataille ne ne guerroiez contre nous, vous, vos gens ou subgiez; et croiez seurement que, quelque nombre de gens que amenez contre nous, qu'ilz n'y gagneront mie, et sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu de ceulx qui y vendront contre nous. Et a trois semaines que je vous avoye escript et envoié bonnes lettres par ung hérault, que feussiez au sacre du roy qui, aujourd'hui dimenche, xvije jour de ce présent mois de juillet, ce fait en la cité de Reims: dont je n'ay eu point de response, ne n'ouy oncques puis nouvelles dudit hérault. A Dieu vous commens et soit garde de vous, s'il lui plaist; et prie Dieu qu'il y mecte bonne pais. Escript audit lieu de Reims, ledit xvije jour de juillet. »

Sur l'adresse: « Au duc de Bourgoigne 1. »

Sainte Catherine de Sienne, à Reims, n'aurait pas écrit autrement. La Pucelle, bien qu'elle n'aimât pas les Bourguignons, sentait à sa manière et fortement combien la paix avec le duc de Bourgogne était désirable. C'est à mains jointes qu'elle le prie de ne plus faire la guerre en France. « S'il vous plaît de guer-

^{1.} Procès, t. V, pp. 126-127.— Hennebert, Une lettre de Jeanne d'Arc aux Tournaisiens, dans Arch. hist. et litt. du Nord de la France et du Midi de la Belgique, nouv. série, t. I, 1837, p. 525. — Fac-similé dans l'Album des Archives départementales, n° 123.

royer, hu dit elle, allez sur les Surrasins » Elle avait déjà conseillé aux Anglais de s'unir aux Français pour faire la croisade La destruction des infideles était alors le rève des àmes douces et pacifiques, et beaucoup de bonnes personnes comptaient que le fils riche et puissant du vaincii de Nicopolis ferait payer cher aux Turcs leur antique victoire

Par sa lettre, la Pucelle annonce, de la part du roi du ciel, au duc Philippe que, s'il combat contre le roi, il perdra la bataille. Ses voix lui avaient prédit la victoire de la France sur la Bourgogne, elles ne lui avaient pas révelé qu'au moment même où elle dictait sa lettre, les ambassadeurs du duc Philippe se trouvaient à Reims, c'était pourtant la vérité?.

Le duc Philippe, estimant que le roi Charles, maitre de la Champagne, était un prince à ménager, lui envoya, à Reims, David de Brimeu, bailli d'Artois, à la tête d une ambassade, pour le saluer et lui faire des ouveitures de paix 3 Les Bourgingnons requirent du chanceher et du Conseil un accueil empressé. On espérait que

De Beaucourt, Histoire de Charles VII, t II p 404, nº 3

i Moresini t III pp 82 83 - Eberhard Windecke, p 61, note 9, et p 108 - Christine de Pisan, dans Proces t 1, p 416 - Jorga, Aotes et extraits pour server a l'Aistoire des croisades au XV-siecle, Paris, 1899 190°, 3 vol in 80

² Mémoires du Pape Pie II, dans Proces, t IV, pp 514, 515 - Morosini, t III p 190

³ Proces t IV pp 514, 515 - Monstrelet, t IV, p 340 - Relation du greffier de La Rochelle, p 37 - Lettre de trois geniulshommes ange vins, dans Procès t V, p 130 — Trossème compte de Jean Abonnel, dans

la paix serait conclue avant leur départ. Les seigneurs angevins le mandèrent aux reines Yolande et Marie 1. Ce n'était pas connaître le magnifique renard de Dijon. Les Français n'étaient pas encore assez forts, les Anglais assez faibles. Il fut convenu qu'une ambassade serait envoyée en août au duc de Bourgogne dans la ville d'Arras. Après quatre jours de conférences, une trève de quinze jours fut signée et l'ambassade quitta Reims². Dans le même moment, le duc renouvelait solennellement à Paris sa plainte contre Charles de Valois, assassin de son père, et s'engageait à amener une armée au secours des Anglais 2.

Laissant à Reims, comme capitaine, Antoine de Hellande, neveu de l'archevêque duc , le roi de France sortit de la ville le 20 juillet et se rendit à Saint-Marcoul-de-Corbeny où les rois avaient coutume de toucher les écrouelles au lendemain de leur sacre .

Monseigneur saint Marcoul guérissait les scrofules 6.

^{1.} Lettre de trois gentilshommes angevins, dans Procès, 1. V, p. 130.

^{2.} Le 20 ou le 21. — Monstrelet, I. IV, pp. 348 et suiv. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, 1. II, pp. 404 et suiv.

^{3.} Fauquembergue, dans Procès, t. IV, p. 155. — Journal d'un bourgeois de Paris, pp. 250, 241. — Stevenson, Letters and Papers, t. II, pp. 101 el suiv. — Rymer; Foedera, t. IV, part. IV, p. 150.

^{1.} Archives de Reims, Compte des deniers patrimoniaux, t. I, années 1128-29. — Procès, t. V, p. 111. — Monstrelet, t. IV, p. 339. — H. Jadart, Jeanne d'Arc à Reims, p. 51.

^{5.} Procès, t. III, p. 199. — Chronique de la Pucelle, p. 323. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 97. — Journal du siège, p. 114. — Martial d'Auvergne, Vigiles, t. I, p. 111.

^{6.} Gallia Christ. IX, pp. 239, 51. - Le Poulle, Notice sur Corbeny, son

Il était de race royale, mais sa puissance, révélée longtemps apres mort, lui venait surfout de son nom, et l'on pensait que saint Marcoul était désigné pour guérir les affligés qui portaient des marques au cou, ainsi que saint Clair pour rendre la vue aux aveugles et saint Fort pour donner la vigueur aux enfants. Le roi de France partageait avec lui le pouvoir de guérir les scrofules et comme il le tenait de l'huile apportée du ciel par une colombe, on estimait que cette vertu agissait divantage au moment du sacre, d'autant plus qu'il risquait de la perdre par paillardise, désobéissance à léglise chrétienne ou autres déreglements c est ce qui était arrivé au roi Philippe I'1 Les rois d'Angleterre touchaient aussi les écrouelles, le roi Édouard III notamment opéra sur des «crofuleux couverts de plates des cures admirables Pour ces raisons, le mal des scrofules était dit mal Saint-Marcoul ou mal royal Les vierges, ainsi que les rois, avaient le pouvoir de guérir le mal royal Mais il fallait que la vierge, ayant jeune, se mit nue et prononçat ces mois Negat Apollo pestem posse recrudescere, quam nuda turgo restrungat 2 11 était à

prieuré et le pelerinage de Saint Marcon I Soissons 1883 in 8 - E de Barthelemy Notice historique sur le pèlermage de Saint Marcoul et Corbeny dans Ann Soc Acad de Saint-Quentin 1878

¹ A Du Laurent De murabit strumas sanandi et solis regibus Galliarum christianismus ditimitus concessa liber Paris 1607 in 8° — Cerf, Du toucher des écrouelles par le ron de France dans Trav Acad de Reims, 1860 1867 - Dom Marlot Histoire de la ville de Reims t 111 pp 196 et sniv

^{2.} G Leber Des oérémontes du sacre, p. 459

craindre qu'il n'y eût là quelque sorcellerie, comme à charmer les blessures, tandis que le pouvoir de saint Marcoul et du roi de France venait de Dieu. On sent la différence ¹.

Le roi Charles fit ses dévotions, ses oraisons et ses offrandes à monseigneur saint Marcoul et toucha les écrouelles. Il reçut à Corbeny la soumission de la ville de Laon. Puis il s'en fut, le lendemain 22, à une petite ville forte de la vallée de l'Aisne, nommée Vailly, qui appartenait à l'archevêque duc de Reims. Il reçut à Vailly la soumission de la ville de Soissons². Comme le disait alors un prophète armagnac, « les clés des portes guerrières reconnaissaient les mains qui les avaient forgées³ ».

^{1.} L'abbé J.-B. Thiers, Traité des superstitions selon l'Écriture sainte Paris, 1697, t. I, pp. 518-519.

^{2.} Perceval de Cagny, p. 160. — Chronique de la Pucelle, pp. 323-324. — Jean Chartier, Chronique, t. I, p. 98. — Journal du siège, p. 115. — Chronique des Cordeliers, fol. 486 r. — Morosini, t. III, p. 182, note 3.

^{3.} Bréhal, dans Procès, t. III, p. 345.

CHAPITRI MA

IN LÉGENTE DE LA IRFNIÈRE RELRE

Il est toujours difficile de savoir comment à la juerre les cho es se sont passées, dans a temp li cétait tout à fut impo sible de se fire une d'a in jeu rusonnable des actions accomplies. Il a vant à Orléan sans doute quelques personnes as ez avisés pour siper evoir que les enjins abondints et subuls ras emblés par les procureurs, aviuent été du migrand secours mais les habitants admirent généralement que la délivance s'état operes jar mirrele, et ils en raij portèrent le mérite premièrement à leurs benoits patrons. Monsieur sunt Aignan et Monsieur sant Luverte et apres eux à Jenne la Procélle Dieu monneunt pas aux futs accomplis sous leurs yeux d'explication plus simple plus facile, plus miturelle.

¹ Journal du 1 ège pp 16 89 - Chron que de l'établissement de la félé dans Procès t V p 296 - Lott n Récits historiques sur Orlésins t I p 279

Guillaume Girault, ancien procureur de la ville et notaire au Châtelet, écrivit et signa de son nom une relation très brêve de la délivrance, y consignant que, le mercredi, veille de l'Ascension, la bastille Saint-Loup fut prise comme par miracle à force d'armes, « présente et aidant Jeanne la Pucelle, envoyée de Dieu » et que, le samedi suivant, le siège que les Anglais avaient mis aux Tourelles du bout du pont fut levé « par le plus évident miracle qui ait apparu depuis la Passion ». Et Guillaume Girault atteste que la Pucelle conduisait la besogne . Quand les témoins, les acteurs eux-mêmes ne se rendaient point un compte exact des événements, quelle idée pouvait-on s'en faire au loin?

Les nouvelles des victoires françaises volaient avec une étonnante rapidité². A la brièveté des relations authentiques l'éloquence des clercs facondeux et l'imagination populaire amplement suppléaient. La campagne de la Loire et le voyage du sacre ne furent guère connus d'abord que par des fables, et le peuple ne put les concevoir que comme des événements surnaturels.

Dans les lettres envoyées par la chancellerie royale aux villes du royaume et aux princes de la chrétienté, le nom de Jeanne la Pucelle était associé à tous les faits d'armes. Jeanne elle-même, par sa chancellerie monas-

^{1.} Procès, t. IV, pp. 282, 283.

^{2.} La délivrance d'Orléans annoncée de Bruges à Venise le 10 mai (Morosini, t. 11I, pp. 23-24).

tique faisait savoir à tous les grandes choses qu'elle croyait fermement avoir accomplies.

On pensait que tout s'était fait par elle, que le roi lavait consultée en toutes choses quand, en réalité les conseillers du roi et les capitaines ne lui demandaent guére sonavis l'ecoutaient/penetlanontraient à propos On rapportait tout à elle seule. Si personne présente à des actions viénes et qui semblaient momes, fut emportée en un vaste cycle de fables surprenantes et disprivit dans une forêt de contes héroiques!

Il y avait alors des âmes contrites qui, nitribiant aux peltés du peuple tous les maux du royaume, cher chaient la salut commun dans I humbité, le repentir et la pénitence Elles attendaient la fin de l'imiquité et le règne de Dieu sur la terre Jeanne procéda, du moins à ses débuts de ces l'onnes personnes S exprimint parfose en réformatrice mystique elle disait que Jésus est roi du saint royaume de France que le roi Charles est son lieutenant et n'a le royaume qu'en « commande». Elle prononçait des paroles qui donnaient à croire que sa mission était toute de charité, de paix et d'amour, celles ci pur cxemple « Jai été envojée pour la consolation des pauvres et desindigents « Ces doux péni tents qui révaient un monde pur, fidèle et bénin fai-

¹ Procès t V pp 123 139 145 147 156 149 161

² Moros ni, t 111 pp 60 61

³ Sant V neent Ferrier Sant Bernard n de Senne

⁴ Procès t III p 88

saient de Jeanne leur prophétesse et leur sainte. Ils lui prêtaient des propos édifiants qu'elle n'avait jamais tenus.

« Quand la Pucelle vint auprès du roi, disaient-ils, elle lui fit faire trois promesses: la première, de se démettre de son royaume, d'y renoncer et de le rendre à Dieu, de qui il le tenait; la deuxième, de pardonner à tous ceux des siens qui s'étaient tournés contre lui et l'avaient affligé; la troisième, qu'il s'humiliât assez, pour que tous ceux, pauvres et riches, amis et ennemis, qui viendraient à lui, il les reçût en grâce . »

Ou bien encore, ils la mettaient en action dans des apologues naïfs et charmants, comme celui-ci:

« Un jour, la Pucelle demanda au roi de lui faire un présent, et le roi y ayant consenti, elle réclama comme don le royaume de France. Le roi, surpris, ne révoqua point sa promesse. La Pucelle voulut qu'ayant reçu ce don, l'acte en fût solennellement dressé par les quatre notaires du roi et que lecture fût faite de cet acte. Tandis que le roi entendait cette lecture, elle le montra aux assistants et dit : « Voilà le plus pauvre chevalier du royaume. » Et, après un peu de temps, en présence des notaires, disposant du royaume de France, elle le remit à Dieu. Puis, agissant au nom de Dieu, elle en investit le roi Charles et ordonna que de cette transmission acte solennel fût dressé par écrit². »

^{1.} Eberhard Windecke, pp. 52-53.— Cf. La déposition du duc d'Alençon, Procès, t. III, p. 91.

^{2.} L. Delisle, Un nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne

Jeanne avut annonce, croyatt-on, qua la Saint-Jean-Baptiste de l'an 1429, il ne demeurerait pas un Anglais en France¹ Ce- homme- de bonne volonté s'attendaient a ce que les prome ses de leur sainte fussent réalisées au jour fixé par elle. Ils annoncèrent qu'elle avait, le 23 juin fait son entree dans la ville de Rouen et que, le lendemain, jour de la Soint Jean-Baptiste, les habitants de Paris avaient de bon cœur ouvert leurs portes au roi de France. Au mois de juillet on en fai ait des recits dans Avignon! Les reformateurs, as-ez nombreux, ce semble, en France et dans la chrétienté, crovaient savoir que la Pucelle donnerait une constitution monastique aux Anglais et aux Français, dont elle ferait un seul peuple de beguins et de bé-Luines une même confrérie de pénitents et de pénitentes Voici quelles étaient, selon eux, les intentions des dena partis et les principales clauses du traite

« Le roi Charles de Valois pardonne à tous, et il ne lui souvient plus des injures reçues. Les Anglais et les Françai», tournés a contrition et pénitence, s'appliquent a conclure une bonne et droite paix. La Pucelle leur en a impose elle même les conditions. Conformément a sa volonté, A iglais et Français, durant une ou deux annees, portecent un habit gras, avec une petite croix

d'Arc dans Bibliothèque de l'École des Chartes t LIVI p 649 - Le P Ayrolles La Pucelle devant l'Eglise de son temps pp 57-58 1 Greffier de la Chambre des comptes de Brabant dans Proces, t II,

p 426.

² Morosini L III pp 38 46 61

cousue dessus; le vendredi de chaque semaine, ils ne prendront que du pain et de l'eau; ils vivront en bonne union avec leurs femmes et ne dormiront point avec d'autres. Ils promettent à Dieu de ne faire nulle guerre, si ce n'est pour la défense de leur patrimoine 1. »

Pendant la campagne du sacre, l'accord survenu entre les gens du roi et les habitants d'Auxerre demeurant ignoré, on rapportait, vers la fin de juillet, que, la ville prise d'assaut, quatre mille cinq cents bourgeois avaient été occis et mêmement quinze cents hommes d'armes tant chevaliers qu'écuyers des partis de Bourgogne et de Savoie. On nommait parmi les gentilshommes morts messire Humbert Maréchal, le seigneur de Varambon et un très fameux homme de guerre, le Viau de Bar. On racontait des histoires de trahisons et de massacres, des aventures horrifiques dans lesquelles la Pucelle était associée au valet de cœur déjà fameux. On disait qu'elle avait fait couper la tête à douze traîtres². C'était de vrais romans de chevalerie, dont voici un exemple:

Environ deux mille Anglais entouraient le camp du roi, guettant s'ils n'y pourraient causer quelque dommage. Alors, la Pucelle fit appeler le capitaine La Hire et lui dit:

— Tu as fait, en ton temps, de très nobles choses, mais au jour d'aujourd'hui, Dieu t'en a préparé à faire

^{1.} Morosini, t. III, pp. 64-65.

^{2.} Ibid., t. III, pp. 144 et suiv.

une plus notable que celles que jamais tu fis Prends tes gens d'armes et va à tel bois, à deux lieues d'ici, tu y trouveras deux mille Anglais, tous la lance en main, tu les prendras tous et tu les tueras

La Hirealla vers les Anglais et tous furent pris et tués, amsi qu'avait dit la Pucelle

Voilà les contes de Mélusine qu'on faisait d'elle, pour la joie des hommes simples et violents qui se complaisaient à l'idée d'une Pucelle coupe-têtes et tranchemontagne l

Le bruit courait qu'apres le sac d'Auxerre, le duc de Bourgogne avait été vaincu et pris dans une grande bataille, que le Régent était mort, que les Armagnacs étaient entrés dans Paris? La capitulation de Troyes fut enveloppée de prodiges A la venue des Français, les habitants virent, disait-on, du haut de leurs remparts une grande compagnie d'hommes d'armes, bien cinq à six mille, tenant chacun à la main un pennon blanc Au départ des Français ils les revirent rangés à un trait d'arc derrière le roi Charles Aussi merveilleux que les chevahers à l'écharpe blanche que les * Bretons avaient vus peu de temps auparavant chevaucher dans le ciel, ces chevaliers aux blancs pennons, quand le roi partit, s'évanouirent3

¹ Morosini, t 111 pp 150, 153

² Ibid , t. 111 pp 166, 167

³ Fragment d'une lettre sur des prodiges advenus en Postou, dans Procès, t. V, pp 121-122 - Relation du greffier de La Rochelle, op cit , p 343

Tout ce qu'avaient cru, dans leur simplicité, les Orléanais subitement désassiégés, tout ce qu'avaient conté les mendiants des Armagnacs et les clercs du dauphin, fut avidement recueilli, accru, amplifié. Trois mois après sa venue à Chinon, Jeanne eut sa légende qui, vivace, fleurie et touffue, se répandit au dehors, en Italie, en Flandre, en Allemagne¹. Dans l'été de 1429, cette légende était entièrement trouvée. Toutes les parties éparses de ce qu'on peut appeler l'évangile de l'enfance existaient déjà.

Agée de sept ans, Jeanne menait paître les troupeaux; les loups n'approchaient point de ses moutons; les oiseaux des bois, quand elle les appelait, venaient manger son pain dans son giron. Le pouvoir était en elle d'écarter les méchants. Personne sous le toit où elle reposait n'avait à craindre la fraude et la malice des hommes².

Les miracles qui accompagnent la naissance de Jeanne, quand c'est un poète latin qui les célèbre, revêtent la majeste romaine et prennent le caractère de prodiges antiques; et c'est un spectacle assez étrange que de voir, en 1429, un humaniste appeler les Muses

^{1.} Morosini, t. III, p. 78, note I. — Eberhard Windecke, passim. — Fauché-Prunelle, Lettres tirées des Archives de Grenoble, dans Bull. Acad. delph., t. II, 1847, 1849, pp. 459, 460. — Lettre écrite par les agents d'une ville allemande, dans Procés, t. V, p. 347. — Lettre de Jean Desch, secrétaire de la ville de Metz, ibid., pp. 352, 355.

aire de la Ville de Boulainvilliers au duc de Milan, dans Procès, 2. Lettres de Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, dans Procès, t. V, pp. 114, 116.

ausoniennes sur le bereeau de la fille de Zabillet Romée

« Le tonnerre gronda, la mer frémit, la terre trembla, le ciel s'enflumma, le monde donna des signes de joie, une ardeur inconnue mètée d'épouvante agita les peuples rais. Ils chantent de doux poèmes et forment des danses rythmées en signe du salut destiné à la race françaire par cette naissance cele-te! »

On it plus Des la première heure on voulut que les merveilles qui avaient signalé la nativité de Jésus « une de Jeanne vu monde On imaginn qu'elle était née dans la nuit de Noel, les bergers du village, émus d'une joie indicible dont ils ignoraient le cauve, couraient d'uns l'ombro pour découvrir la merveille inconnue Les cogs, hérauls de cette allegresse nouvelle, font éclater à I heure maccoutumee des chants inouis, et, battant des ailes, du rant deux heures semblent vatienner. Ainsi l'enfant eut dans «a crèche « on adoration des bergers.)

De sa venue en France on avait beaucoup à conter On croyait savoir que, dans le chiteau de Chinon, elle avait reconnu le roi qu'elle n'avait jamais vu auprarvant, et qu'el c'était allée droit à lui, bien qu'il se cachit sous des habits sans richesse, dans la foule des seigneurs ³

¹ Poeme anonyme sur l'arrivée de la Pucelle et la délivrance d'Orléans Proces t V, p 27 vers 70 et surv

² Lettre de Perceval de Boulauvill ers dans Procès t 1, p 116

³ Proces t III pp 116 193 - Chron que de la Pucelle p 213 - Jour

On disait qu'elle avait donnéun signe au roi, qu'elle lui avait révélé un secret et qu'à la révélation de ce secret, connu de lui seul, il avait été inondé d'une joie céleste; et sur cette entrevue de Chinon, tandis que les assistants n'avaient guère à dire, plusieurs, qui ne s'y étaient pas trouvés, étaient inépuisables!

Le 7 mai, à quatre heures après midi, une colombe blanche se posa sur l'étendard de la Pucelle; et l'on vit, le même jour, pendant l'assaut, deux oiseaux blancs voltiger sur ses épaules². Les saintes étaient fréquentées des colombes. Un jour que sainte Catherine de Sienne se tenait agenouillée dans la maison du foulon, une colombe blanche comme la neige se posa sur la tête de l'enfant³.

Un petit conte qui courait alors est intéressant en ce qu'on y voit l'idée qu'on se faisait des relations du roi et de la Pucelle et aussi comme exemple des déformations que peut subir, en passant de bouche en bouche, le récit d'un fait véritable. Voici l'historiette, telle qu'elle a été recueillie par un marchand allemand:

nal du siège, p. 47. — Jean Chartier, Chronique, t. I., p. 67. — Relation du greffier de La Rochelle, pp. 336, 337. — Martial d'Auvergne, Vigiles, t. I, p. 96.

^{1.} Procès, t. III, pp. 103, 116, 209 et passini. — Journal du siège, p. 48. — Th. Basin, Histoire de Charles VII, t. I, p. 68. — Mirouer des femmes vertueuses; dans Procès, t. IV, p. 271. — Pierre Sala, ibid., p. 280. — Morosini, t. III, p. 104. — Eberhard Windecke, p. 153.

^{2.} Journal du siège, p. 294. — Chronique de l'élablissement de la fêle dans Procès, t. V, p. 294.

^{3.} AA. SS., 3 avril. — Didron, Iconographie chrétienne, pp. 438-439. — Alba Mignati, Sainte Catherine de Sienne, p. 16.

Un jour, en une certaine ville, la Pucelle, avisée que les Anglais étaient proches, pril les champs, et aussitôt, tous les gens d'armes qui se trouvaient dans la ville sautérent a cheval pour la suivre Pendant ce temps le roi, qui dinait à table, apprenant que chacun allait en compagnie de la Pucelle, fit fermer les portes de la rité

On en avertit la Pucelle qui répondit sans se troubler

— Avant qu'il soit lieure de none, il sera au roi tel be oin de venir à moi, qu'il me suivra tout de suite, son manteau a peine jeté sur lui, et sans éperons

Ainsi en advint il Car les gens d'armes enfermés dans la ville mandèrent au roi qu'il fit immediatement ouvrir les portes, sinon qu'ils le détruiraient Les portes furent ouvertes et tous les gens d'armes coururent vers la Pucelle, sans se soucier du roi, qui jeta son manteau sur lui et les sinvis

Ce jour-là un grand nombre d'Anglais furent détruits!

On reconnaît dans ce conte le souvenir très alteré des faits qui se passèrent le 6 mai, à Orlèans Les bourgeois couraient en foule à la porte Bourgogne, décidés à passer la Loire pour attaquer les Tourelles Trouvant la porte fermée, ils se jetèrent furieux sur le sire de Gaucourt qui la gardait Le vieux seigneur fit pourir la porte toute grande et leur dit « Venez, je

f Eberhard Windecke p 103 🔍

serai votre capitaine 1. » Dans le conte, les bourgeois sont devenus des gens d'armes, et ce n'est plus le sire de Gaucourt qui fait méchamment fermer la porte, c'est le roi; il n'a pas à s'en féliciter, et l'on est surpris de trouver dès la première heure cette idée toute formée dans l'esprit du peuple, que bien loin d'aider la Pucelle à chasser les Anglais, le roi lui suscitait des obstacles et était toujours le dernier à la suivre.

Entrevue dans ce chaos de récits plus confus que les nuées d'un ciel orageux, Jeanne apparaissait comme une merveille inouïe. Elle prophétisait et plusieurs de ses prophéties étaient déjà accomplies. Elle avait annoncé la délivrance d'Orléans, et Orléans était délivré. Elle avait annoncé qu'elle serait blessée, et elle avait reçu une ssèche au-dessus de la mamelle droite. Elle avait annoncé qu'elle mènerait le roi à Reims, et le roi avait été sacré dans cette ville. Elle avait fait d'autres prophéties encore touchant le royaume de France, comme de délivrer le duc d'Orléans, d'entrer dans Paris, de chasser tous les Anglais hors du saint royaume, et l'on en attendait l'accomplissement2.

Elle prophétisait tous les jours, notamment au sujet

I

^{2.} Proces, t. I, pp. 55, 84 et suiv., 133, 174, 232, 251, 252, 254, 331; t. III, pp. 99, 205, 254, 257 et passini. — Journal du siège, pp. 34, 44, 45, 48. — Chronique de la Pucelle, pp. 212, 295. — Perceval de Cagny, p. 141 - Monstrelet, t. IV, p. 320. - Lesèvre de Saint-Rémy, t. II, p. 143. -Le Greffier de la Chambre des comptes de Brabant, dans Procès, t. IV, p. 426. — Chronique de Tournai (t. III du Recueil des Chroniques de Flandre), p. 411. - Morosini, t. III, p. 121. 35

de plusieurs hommes qui lui avaient manqué de respect et qui étaient morts de male mort .

A Chinon, tandis qu'elle était menée au roi, un homme d'armes qui cherauchait devant le château, pensant la reconnaître, demanda;

— N'est-ce point là la Puccile? Jarnidieu, si je la tenais une nuit, je ne la laisserus pas pucelle.

Alors Jeanne prophétisa et dit .

- Ha! en nom Dieu, tu le renies, et tu es si pres de ta mort!

Moins d'une heure apres, cet homme tomba à l'eau et se noya?.

Ce miracle fut mis tout de suite en vers latins. Dans le poeme, ou se déroule l'histoire merveilleuse de Jeanne jusqu'a la délivrance d'Orléans, le paillard qui tenia Dieu et fit, comme tous les blasphémateurs, une mauvaise fin, est noble et « nomme Furtivolus."

> generom sanguine natus, Nomine Futinolus, ceneris moderator iniquis.

Le capitaine Glasdall appela Jeanne putain et rema son Créateur Jeanne lui annonça qu'il mourrait sans saigner, et Glasdall se noja dans la Loire⁴

Imitations manifestes des historiettes contées dans

i Morosini, t. III, p 57

² Déposition de frère Pasquerel, dans Proces, t III p 102

³ Poeme anonyme sur la Pucelle, dans Procès, t. 1, p. 39, vers 105 et sur

⁴ D positions de J. Luilher et de frère Pasquerel, dans Procès, t. III, pp. 25, 108

les vies des saints qu'on lisait alors. Une femme hérétique ayant tiré saint Ambroise par son vêtement, le bienheureux évêque lui dit : « Crains que, par un jugement de Dieu, il ne te survienne quelque châtiment. » Le lendemain cette femme mourut et le bienheureux-Ambroise la conduisit au tombeau!.

Une religieuse encore vivante et qui devait monrir en odeur de sainteté, sœur Colette de Corbie, avait rencontré son Furtivolus et l'avait puni, mais avec douceur. Un jour qu'elle priait dans une église de Corbie, un étranger s'approcha d'elle et lui tint des propos contraires à la chasteté. « Plaise à Dien, lui répondit-elle, de vous faire connaître la laideur du langage que vous venez de tenir. » L'étranger, pris de honte, gagna la porte. Mais une main invisible l'arrêta sur le seuil. Comprenant alors la grandeur de son, pêché, il demanda pardon à la sainte et put sortir librement de l'église².

Après que l'armée royale eut quitté Gien, la Pucelle avait annoncé, disait-on, qu'une grande bataille serait livrée entre Auxerre et Reims³. Quand des prédictions, comme celle-ci, ne se vérifiaient pas, on les oubliait. D'ailleurs il était admis alors que les vrais prophètes

^{1.} La légende dorée, vie de Saint Ambroise.

^{2.} Abbé J.-Th. Bizouard, Histoire de sainte Colette et des clarisses en Franche-Comté, d'après des documents inédits et des traditions locales, Paris, 1888, in-S°.

^{3.} Morosini, t. III, pp. 148, 156. — Eberhard Windecke, pp. 103, 105, 187. — Noël Yalois, Un nouveau temoignage sur Jeanne d'Arc, p. 17.

pouvaient prophetiser parfois à faire. Le théologien subtil distinguait entre les proj licties de prédestination qui se realisent toujours et celles de commination qui, étant conditionnelles, peuvent ne pas se realiser, sans qu'on donc accuser de men onge la bouche qui les fits On admirait qu'une enfant des champs découvrit les choses futures et l'on secrint mec Impôtre . « Je vous loue à Pere de ce que sous avez dérobé sos secrets aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez ruiélés aux petits .

Les prophéties de la Pucelle se répandirent en un moment dans toute la chrétienté. Un clere de Spire composa sur elle un traite intitule Sibjila Francica, et divisé en deux rôles. Le premier rôle fut rédigé, au plus tard dans le mois de juillet de l'onnée 1129 Le second est date du 17 septembre de la même onnée Ce clere crost que la Proelle exerçait la divination par l'astrologic il avait oui dire à un religieux français, de l'ordre des Premontres que Jeanne se plaisait, la nuit à observer le ciel Il remarque qu'elle ne prophétisa jamais que sur le royaume de France et il donne comme sortie de la bouche de la Pucelle la vaticination que voici « Après avoir accompli vingt

¹ Lanery d'Arc Hemo res et cons Mat ons pp 220 200 - Théodore de Lel 5 dans Proces t 11 pp 39 47 - Le P Ayrolles La Pucelle devant FEgine de son temps p 312 - Abbé Hyac nu e Chassagnon Les conx de Jeanne d'Arc Lyon 1896 in 8 pp 312 313

² Eberhard W ndecke pp 138 et suiv - Woros ni 1 111 pp 6°-63

années de royauté, le dauphin dormira avec ses pères. Après lui, son fils aîné, maintenant enfant de six ans, régnera avec plus grande gloire, honneur et puissance royale qu'aucun des rois de France depuis Charlemagne 1.»

La Pucelle avait le don de voir certaines choses qui s'accomplissaient loin d'elle.

Elle sut, à Vaucouleurs, le jour même de la bataille des Harengs, qu'un grand meschef advenait au dauphin ².

Un jour qu'elle mangeait assise auprès du roi, elle se mit à rire à la dérobée. Le roi, s'en avisant, lui demanda:

— Bien-aimée, pourquoi riez-vous de si grand cœur? Elle répondit qu'elle le lui dirait après le repas.

Et quand on apporta l'aiguière:

— Sire, fit-elle, en ce jour, cinq cents Anglais sont noyés en la mer, qui-voulaient passer par delà, en votre terre, pour vous porter dommage. Voilà pourquoi j'ai ri. Dans trois jours, il vous viendra nouvelles certaines que c'est vérité.

Et il en fut ainsi 3.

Une autre fois, comme elle était dans une ville éloignée de plusieurs lieues du château où se tenait le

^{1.} Procès, t. III, pp. 422 et suiv., pp. 433, 434, 465; t. V, pp. 475, 476.

^{· 2.} Journal du siège, p. 41. - Chronique de la Pucelle, p. 272.

^{3.} Eberhard Windecke, p. 117.

pas rendue au roi, il leur adviendrut pis qu'il n'était advenu Leveque qui croyait que le merveilleux cha peau d'or n'était connu que de lui admira que la forme et la façon en fussent decrites dans cette lettre. Il se repentit de sa méchanceté, pleura abon damment et ordonna que la couronne fût envoyée an Box et a la Pucelle t

Nous discernons sans trop de peine de quels élé ments ce conte a pu se former La couronne de Char lemagne que les rois de France ceignaient dans la ceremonie du sacre était à Saint Denys en France, aux mains des Anglais Jeanne se vantait d'avoir donné au dauphin a Chinon une couronne précieuse, apportee par des anges Elle di ait que cette couronne avait été envoyée a Reims pour le couronnement mais qu'on n avait pas pu l'attendre2 Quant au cel de la couronne par un évêque cela ne fut il pas inspiré par co qu'on savant de l'avidité de messire Regnault de Charlres archevêque de Reims qui avait pris un vase d'argent déposé par le roi sur l'autel, après la cerémonie et destiné au chapitre de la cathédrale 3?

On parlait aussi de gants perdus a Reims et d'une tasse que Jeanne avait retrouvés

¹ Mores n t. III pp 160 163

² Procès t. I p 91

³ Dom Marlot Halo re de l'eglise de Re ma t IV p t o - H Jadart Jeanne d'Arc à Reims appead ce XVII

⁴ Proces t 1 p 104

Pucelle guerrière et pacifique, béguine, prophétesse, magicienne, ange du Seigneur, ogresse, chacun dans le peuple la voit à sa façon, la rêve à son image. Les âmes pieuses lui prêtent une invincible douceur et les trésors divins de la charité, les simples la font simple comme eux; les hommes violents et grossiers se la représentent ainsi qu'une géante burlesque et terrible. Pourra-t-on désormais apercevoir quelques traits de son véritable visage? La voilà dès la première heure et pour toujours, peut-être, ensermée dans le buisson fleuri des légendes!

FIN DU TOME PREMIER

pas rendue au roi, il leur adviendrait pis qu'il n'était advenu L'évêque, qui croyait que le merveilleux chapeau d'or n'était connu que de lui, admira que la forme et la façon en fussent décrites dans cette lettre Il se repentit de sa méchanceté, pleura abondamment et ordonna que la couronne fût envoyée au Roy et à la Pucelle 1.

Nous discernons sans trop de peine de quels éléments ce conte a pu se former La couronne de Charlemagne, que les rois de France ceignaient dans la cérémonie du sacre, était à Saint-Denys en France, aux mains des Anglais Jeanne se vantait d'avoir donné au dauphin à Chinon une couronne précieuse, apportée par des anges. Elle disait que cette couronne avait été envoyée a Reims pour le couronnement, mais qu'on n avait pas pu l'attendre. Quant au cel de la couronne par un évêque, cela ne fut-il pas inspiré par ce qu'on savant de l'avidité de messire Regnault de Chartres, archevêque de Reims, qui avait pris un vase d'argent dépose par le ros sur l'autel, après la cérémonie, et destine au chapitre de la cathédrale 3?

On parlait aussi de gants perdus à Reims et d'une tasse que Jeanne avait retrouvés .

¹ Morosini, t. III, pp 160, 163

² Proces, L. I p 91

³ Dom Marlot, Histoire de l'eglise de Reimi, t 11, p 175 — H Jadart, Jeanne d'Arc a Reims, appendire XVII

⁴ Proces, t 1, p 104

Pucelle guerrière et pacifique, béguine, prophétesse, magicienne, ange du Seigneur, ogresse, chacun dans le peuple la voit à sa façon, la rève à son image. Les àmes pieuses lui prêtent une invincible douceur et les trésors divins de la charité, les simples la font simple comme eux; les hommes violents et grossiers se la représentent ainsi qu'une géante burlesque et terrible. Pourra-t-on désormais apercevoir quelques traits de son véritable visage? La voilà dès la première heure et pour toujours, peut-être, enfermée dans le buisson fleuri des légendes!

FIN DU TOME PREMIER